Bulletin de la Commission des antiquités départementales ["puis" ou monuments historiques ; de la Commission [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Pas-de-Calais. Commission départementale des monuments historiques. Bulletin de la Commission des antiquités départementales ["puis" ou monuments historiques ; de la Commission départementale des monuments historiques] du Pas-de-Calais. 1848.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BULLETIN

DE LA COMMISSION

DES ANTIQUITÉS

DÉPARTEMENTALES

(PAS-DE-CALAIS.)

TOME III.

ARRAS,

TYPOGRAPHIE DE SÈDE ET C^ie^, RUE DU VENT-DE-BISE.

BULLETIN

DE LA COMMISSION

DES ANTIQUITÉS DÉPARTEMENTALES

DU

PAS-DE-CALAIS.

4505

TOME III.

Arras

Imprimerie d'Auguste TIERNY. — De SÈDE et Compagnie, successeurs

Rue du Vent-de-Bise, 16

— 1869 —

Ln. 8°

12229

SÉANCE DU 26 MARS 1868.

Président : M. Paillard, Préfet du Département. — Secrétaire : M. A. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

EGLISE D'OPPY. — PROJET DE RECONSTRUCTION.

M. Auguste Terninck informe la Commission que M. le marquis Lejosne-Contay se propose de faire reconstruire l'église d'Oppy. L'honorable membre demande la conservation de plusieurs parties de cette curieuse église, qui a été l'objet d'une notice avec planches, publiée dans la *Statistique monumentele*.

La Commission prie M. le Préfet de vouloir bien faire prendre des renseignements auprès de M. le Maire d'Oppy, au sujet de la reconstruction projetée.

MORT DE MM. SOUQUET ET DANVIN.

M. le Secrétaire rappelle la perte douloureuse que la Commission a éprouvée, depuis sa dernière réunion, dans la personne de deux de ses membres, MM. Gustave Souquet, vice-consul à Etaples, et Bruno Danvin, docteur en médecine à St-Pol, chevalier de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur. L'Assemblée décide que l'expression de ses regrets sera consignée au procès-verbal de la présente séance et transmise aux familles des regrettables défunts, dont les notices biographiques seront, en outre, insérées dans le Bulletin. M. le baron de Sède est chargé du travail sur M. Souquet; M. le comte d'Héricourt rédigera la notice de M. le docteur Danvin.

GRAVURE INTÉRESSANT LA VILLE D'ARRAS.

M. Gustave de Hauteclocque présente une ancienne gravure relative à Arras.

NOTICE SUR LE VILLAGE D'HOUDAIN.

M. Terninck lit la notice suivante sur Houdain :

« Hosdein en 1132 (1), Husdem en 1141 et 1145 (2), Hosdem en 1176 (3) et 1191 (4), Houdain en 1218 (5), Husdinum en 1251 (6), Housdaing en 1285 et 1303 (7).

» Arrondissement de Béthune, chef-lieu de canton, à 26 kilomètres d'Arras et 11 de Béthune. Doyenné s'étendant sur 31 communes, 27 paroisses et une superficie de 18,204 hectares.

» Population: 888 habitants en 1814; 1,048 en 1867.

» Lieux dits principaux : le Bois des Tours, les Templiers, le Grand Camp.

» Situé au fond d'une vallée arrosée par deux ruisseaux : la Lawe et la Biette, le village s'adosse à une côte très-élevée qui se prolonge par Fresnicourt, Ablain, Souchez, Givenchy, Vimy et Bailleul jusqu'à St-Laurent. Cet escarpement qui sépare le bassin de la Scarpe de celui de la Biette et du Gy est formé d'un terrain calcaire entremêlé, à Houdain surtout, de coquilles fossiles parfois très-curieuses, parmi lesquelles se trouve l'oursin couronné.

» Le sous-sol du territoire d'Houdain est carbonifère, et les grès et chistes houillers viennent affleurer vers les territoires de Beugin et de Lacomté.

» La superficie du sol est productive, les récoltes y sont souvent belles et variées, excepté sur la pente de l'escarpement qui est moins fertile. Plusieurs routes traversent son territoire et conduisent à Béthune, à Arras, à Haillicourt, à Avesnes-le-Comte, à Bruay et à Divion. On n'y voit pas d'industrie ni de commerce particuliers. Une école communale et un bureau de bienfaisance sont les seules institutions qui y soient établies.

» Cette commune remonte à une époque très-reculée. La tradition veut qu'un temple de Diane y ait été bâti par les Romains, et c'est peut être à cette construction qu'il faudrait attribuer l'origine du nom d'Houdain (bois de Diane), à moins qu'il ne dé-

(1) Mirœus, lettre d'Alvise.
(2) Cartulaire de St-Vaast, charte de Thiéry, comte de Flandre.
(3) De St-Génois, lettre de Bauduin, comte de Haynaut.
(4) Charte de Mahaut, comtesse de Flandre (cartulaire de St-Vaast).
(5) Ib. *Consuetudines et jura thelonii atrebatensis.*
(6) Cartulaire du monastère de la Brayelle-lez-Annay.
(7) St Génois, lettre de Thiéry, comte de Flandre

rive de Houd, Houden forêt (1). Ce temple occupait, dit-on, l'emplacement de l'église actuelle, presqu'au haut de la montagne et à laquelle on arrive par cent soixante marches.

» Dès 827 cette commune est reprise dans les chartes de donations, et son premier seigneur connu est Anselme d'Hosdein, témoin d'une donation faite par l'évêque Liébert en 1096. Cette famille descendait sans doute de celle des Créquy, car elle avait les mêmes armoiries : un créquier sur champ d'or.

» Plus tard, vers 1200, cette terre passa aux de Gand jusqu'en 1303, puis aux d'Enghien, aux Sottenghem, aux Melun, et enfin tomba dans le domaine du comte d'Artois, en 1367.

» Ce bourg fut entouré de murailles dès le XII^e^ siècle, il fut dévasté par les Flamands en 1213, puis en 1303, époque qui vit tomber son château seigneurial. A la fin du moyen-âge on divisait Houdain en ancien et nouveau bourg : le premier compris dans l'ancienne enceinte de remparts ; le second qui s'était formé au dehors.

» On y trouvait alors un prieuré de bénédictins dépendant de l'abbaye de St-Jean ; une maladrerie fondée au XII^e^ siècle par les seigneurs et qui fut plus tard occupée par des religieuses, et un échevinage établi ou confirmé par Robert I^er^, comte d'Artois.

» De tous ces édifices et monuments, il ne reste plus aujourd'hui que les suivants, que je vais citer par ordre d'origine :

» 1° Le Bois des Tours ou Castrum romain, situé tout au bout du mont, au-dessus de l'église, comprend une enceinte centrale de 40 mètres sur 30, entourée de parapets et de fossés profonds de 4 mètres, et une seconde enceinte, large de 30 mètres, entourant la première et protégée aussi par une double ligne de parapets, entre lesquels est un autre fossé profond de 3 mètres. Tous ces parapets contiennent d'épaisses et solides fondations.

» 2° Quelques restes du château seigneurial consistant en murailles de 1 m. 25 c. d'épaisseur et en quelques bâtiments accessoires postérieurs au XIV^e^ siècle.

» L'église de style ogival tertiaire contient quelques tombes curieuses, des tableaux anciens ou tripticles. Sa tour, située entre le chœur et les deux nefs parallèles, coupe désagréablement l'intérieur de cette église ; ses voûtes sont en planches, elle possède une chaire de vérité en chêne sculpté et supportée par une statue de la Foi.

» Deux beaux souterrains parallèles, creusés dans la montagne, presque sous le Castrum romain, mais au niveau de la

(1) Harbaville. — Mémorial.

vallée. Ce sont deux galeries maçonnées en pierres calcaires, de petit appareil, sans moulures, larges de 3 mètres, hautes de 4 et assez longues. Sur celle de droite tombent perpendiculairement plusieurs galeries semblables, mais qui n'ont été que commencées. Je n'ose me prononcer sur l'âge de ces cryptes qui doivent être très-anciennes.

» On connaît plusieurs sceaux des seigneurs d'Houdain, entr'autres ceux de Mahaut, en 1216, de Jean, en 1277 et 1298, de Nicolas, en 1299 et 1301.

» Légendes. La position de l'église, si loin du village et si difficile à aborder, a donné naissance à une tradition qui en attribue la construction à Satan. Elle nous dit, en effet, que toutes les tranchées et les pierres disposées pendant le jour au centre du bourg, pour bâtir cet édifice, étaient reportées pendant la nuit suivante et mystérieusement, au haut du mont, là où les malades, les vieillards et les impotents ne peuvent arriver facilement, au grand contentement du malin esprit.

» Suivant moi, si cette église est placée au haut du mont, il faut croire qu'on a voulu l'ériger sur l'emplacement du vieux temple romain, autour duquel fut établi un couvent. Cette église n'était alors sans doute qu'une chapelle, et une autre existait dans l'intérieur du bourg, dont on pourrait sans doute encore retrouver des vestiges. »

NOTES CONCERNANT LA COMMUNE DE BEAUMETZ-LEZ-LOGES.

M. Adolphe de Cardevacque communique son travail sur Beaumetz-lez-Loges; l'auteur pense avoir rempli les conditions du programme formulé par M. le Préfet, en présentant successivement l'origine, l'archéologie, la statistique de cette localité.

HISTOIRE DE LA COMMUNE DE ROUVROY.

La parole est accordée de nouveau à M. Terninck, qui donne lecture d'une notice sur Rouvroy.

STATISTIQUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PAS-DE-CALAIS.

Sur la proposition de M. Paillard, l'Assemblée nomme une Sous-Commission composée de MM. d'Héricourt, Auguste Parenty et de Cardevacque; ces membres devront rédiger un spécimen de statistique historique et archéologique, conformément aux bases arrêtées dans la séance du 30 novembre dernier.

M. G. de Hauteclocque prend l'engagement de s'occuper des cantons de St-Pol et du Parcq.

Les notices suivantes seront en outre demandées :

Pour le canton d'Hesdin, à M. Dovergne; — pour l'arrondis-

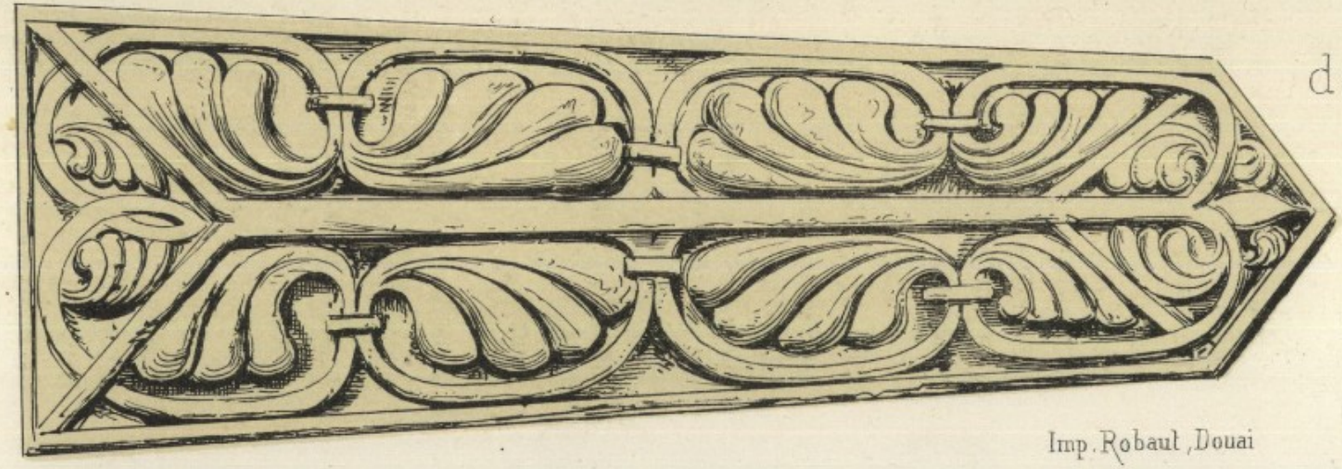
PLAN DE LA PRÉVOSTÉ DE GORRE ET DU RIEZ 1715

Réduction d'un grand Plan

Imp. Alf. Robaut, Douai



Prévôté



de Gorre.

Imp. Robaut, Douai

sement de Béthune, à M. Dancoisne ; — pour l'arrondissement de St-Omer, à MM. Quenson, Deschamps de Pas, A. Legrand et de Laplane.

Aussitôt que le spécimen de la statistique historique et archéologique aura été imprimé, des exemplaires en seront adressés aux membres désignés ci-dessus.

M. de Cardevacque obtient encore la parole pour lire un travail sur la prévôté de Gorre, et sur une sépulture ancienne découverte dans l'enceinte du château de ce nom.

NOTICE SUR LA PRÉVÔTÉ DE GORRE.

Dans la séance de la Commission des antiquités départementales du 14 mars 1863, j'ai eu l'honneur de vous entretenir de la découverte que j'avais faite d'une sépulture ancienne dans l'enceinte du château de Gorre, où s'élevait autrefois la prévôté de ce nom, dépendant de l'abbaye de St-Vaast. Depuis cette époque, j'ai poursuivi le cours de mes recherches, et j'ai recueilli assez de documents pour pouvoir vous retracer l'histoire de cette importante dépendance du monastère d'Arras, et vous décrire les quelques restes qui subsistent encore de nos jours :

« Gorre, hameau dépendant de la commune de Beuvry, situé sur la petite rivière de la Loisne, à 4 kilomètres de Béthune, possédait autrefois une chapelle bâtie en l'honneur de St-Pierre, et dont les revenus appartenaient, au XI^{e} siècle, aux moines de St-Vaast, ainsi que le prouve un privilège du Pape Pascal II, qui en confirma la possession aux religieux de cette abbaye (1)

» Le premier religieux placé à la tête de cette maison fut un nommé Sedeman, qui obtint en 1120 pour son prieuré, les reliques de St-Gatien. Il eût pour successeurs : Jean, 1148 ; — Rigier, 1175 ; — le célèbre Guimann, 1190 ; — Wulmar de Canteleux, de 1193 à 1203, et en 1227 Jean de la Bassée qui devint abbé de St-Vaast. Ce ne fut que sous son administration, vers 1231, que cette prévôté fut définitivement attribuée à St-Vaast, à la suite d'un procès que le prélat Asson soutint en cour de Rome contre le monastère, afin de faire reconnaître à l'évêque d'Arras le droit de visiter, lorsqu'il le jugerait convenable, les prieurés de St-Michel, de Gorre et de Berclau.

» L'abbaye de St-Vaast avait déjà, à cette époque, le droit de seigneurie sur les dépendances de Gorre : ainsi, nous avons retrouvé un accord du mois de mai 1245, passé entre le sire de Beuvry et la prévôté, au sujet de l'exercice de la justice dans les environs.

(1) Ferri de Locre, chron. page 395.

» Jean de la Bassée fut successivement remplacé dans l'administration du prieuré de Gorre par les religieux suivants :

» 1322 et 1339, Gautier de Molanis ; — 1328, Raoul d'Erchin ; — 1330, Godefroy d'Athies ; — 1343, Jean Seghin ; — 1354, Nicolas de Mas ; — 1369, Jacques de Libersart ; — 1373, Jean de Berneville ; — 1375, Jean de Moy, qui devint abbé de St-Vaast ; — 1402, Mathieu ; — 1407, Garin Lefetz ; — 1408, Eustache de Saquespée ; — 1410, Jacques Delpierre, originaire de Tournai ; — 1412, Jacques Dantin ; — 1432, Pierre Dubus ; — 1443, Jacques Dumortier ; — 1446, Siger Bacquelerot ; — 1456, Eloi de Saudemont ; — 1462, Godefroy Dubos ; — 1472, Hugues de Gouy ; — 1475, Georges d'Avroult ; — 1487, Mathieu Ledieu ; — 1489, Allart de Meaux ; — 1507, Jean Duclercq, qui devint abbé de St-Vaast ; — 1512, Mathieu d'Atiches ; — 1516, Eloi Payen ; — 1523, Jean d'Estrées ; — 1525, Jacques Creppel ; — 1535, Jean Leclercq ; — 1544, Pierre Bellon du Canda.

» A cette époque, la prévôté de Gorre revendiquait les droits de haute et basse justice sur les territoires de Beuvry, Sailly-la-Bourse, Locon, Festubert et Lozinghem ; ils lui furent conférés à la suite d'une enquête, faite en 1570, par un membre du conseil d'Artois.

» En 1573, le religieux Antoine de Gomiecourt, fut chargé par intérim de l'administration de la maison de Gorre ; il résigna ces fonctions l'année suivante entre les mains de Louis Doresmieux ; ce dernier fut remplacé successivement en 1583, par Jacques de Bomy ; — 1584, Adrien Pronier ; — 1588, Guillaume Bosquet. L'abbaye de St-Vaast était alors gouvernée par l'abbé Jean Sarrazin, dont la gestion remarquable s'étendit au prieuré de Gorre. Il fit reconstruire l'église en 1589.

» Pierre de Rincheval prit la direction de la maison en 1590 ; ses successeurs furent :

» 1599, Jacques Monvoisin ; — 1600, Alphonse Doresmieux ; — 1603, Allart Gazet ; — 1611, Pierre Dénis ; — 1627, Louis Bazin ; — 1629, Christophe Carette ; — 1638, Michel de Miraumont ; — 1641, Balderic Despierres ; — 1642, Philippe Wallart ; — 1645, Nicolas Gérin ; — 1675, Albert Duprez ; — 1678, Jacques de Boulogne ; — 1680, François de Beauvoir. Ce dernier fit reconnaître les immeubles appartenant à la prévôté de Gorre, en présence des officiers de la gouvernance de Béthune, 1696.

» Placide de Rougemont le remplaça de 1705 à 1716.

» Son successeur, Léopold de Béthune, obtint en 1717 du grand prieur de St-Vaast, Dom Robert de Haynin, la nomination de Nicolas Magniez, comme greffier de la terre et seigneurie de Gorre ; il fut maintenu dans ses fonctions, en 1737, par le grand

prieur Dom Aycard Desvignes, vicaire général de Son Altesse Eminentissime le cardinal de Rohan, abbé commandataire.

» Boniface Lallart prit la direction de la prévôté de Gorre en 1722, il était frère de Bon Lallart, seigneur de Berlette, et de Lallart, receveur des Etats d'Artois. La reconstruction de la prévôté de Gorre date de cette époque. Après Lallart, la charge de prévôt resta vacante pendant quelques années. Au mois de février 1748, l'abbaye de St-Vaast voulant empêcher que les étrangers, jetant leur dévolu sur ce bénéfice, l'obtinssent en cour de Rome, faute d'y avoir pourvu dans le temps prescrit par le concordat et les canons, en gratifia Dom Dassenoy, déjà grand prévôt ; comme ces dernières fonctions exigeaient sa présence à Arras, il ne résida jamais à la prévôté.

» Il existait à Gorre un droit de péage qui se prélevait au profit des seigneurs de Beuvry; il fut supprimé en 1752 (1).

» Nous voyons dans le procès-verbal d'une visite faite à la prévôté de Gorre, le 9 juillet 1784, par le grand prieur Chrisostôme Lemercier, que cette maison était dépourvue de Directeur depuis le commencement de l'année, et que les religieux qui l'habitaient étaient au nombre de trois, savoir: Dom Michel Delcourt; Dom Louis Desvignes; Dom Joseph Louis.

» La maison prévôtale de Gorre, contenant 24 mesures, tant en cour et jardins, qu'houblonnières et bois-taillis, avec les arbres y croissant et 12 mesures environ de terre à labour, fut vendue par adjudication à M. Henri-Joseph-Aimé Gosse, homme de loi, demeurant à Arras, le 8 novembre 1791, pour la somme de 54,152 fr. 19 c. (La chapelle et la sacristie furent exceptées de cette vente). Loin de la détruire, M. Gosse de Gorre chercha à conserver la maison, en y pratiquant tous les bienfaits du but de son institution. Les religieux y restèrent aussi longtemps qu'ils le voulurent, et pendant plus d'un an, aux frais du nouveau propriétaire.

» Nous avons visité, au mois de septembre 1863, l'ancien prieuré de Gorre, dont nous venons d'esquisser l'histoire ; nous n'avons trouvé qu'une maison de plaisance ne renfermant plus que de faibles traces des anciennes constructions, c'est à grande peine, si après avoir interrogé quelques vieillards, habitant encore la localité, nous avons pu nous retracer la place à jamais disparue des cloîtres et de l'église. Toutefois, à l'aide de plans que nous avons retrouvés, nous tâcherons de réédifier dans votre pensée l'ensemble des bâtiments et des dépendances de cette maison.

(1) Arrêt du Conseil du roi du 11 janvier 1750 et sorti en mai 1752 de l'imprimerie royale à Paris, qui supprimait ce droit réclamé par le marquis de Ghistelle et sa famille, le prince de Chimay, etc., etc., au village de Beuvry.

» La prévôté de Gorre était autrefois entièrement environnée de bois, située à l'extrémité du village, dans un ancien marais ou terrain bas, elle se trouvait isolée au milieu de quatre chemins entre les villages de Festubert, Essart et Beuvry, un pont de pierre, jeté sur la petite rivière de la Loisne, y donnait accès. La porte d'entrée est le plus ancien vestige qui nous reste des constructions ; elle fut édifiée, ainsi que la grange qui en est proche, par les soins de l'abbé Jean Sarrazin ; les armes de ce prélat en font foi. Cette porte est surmontée d'une ancienne girouette, dont la lance se trouve retenue entre les pattes d'un ours debout, souvenir de l'éclatant miracle qu'opéra le saint apôtre de l'Artois, fondateur de l'abbaye de St-Vaast.

» L'ancien bâtiment avait été sinon construit, du moins réparé en grande partie sous l'administration de Dom Sarrazin. Cet abbé avait étendu ses largesses aux besoins de la maison de Gorre ; il avait fait rebâtir la nef de l'église en 1589 ; le chœur, disposé en forme de cul-de-lampe, était plus ancien et avait subsisté. Le portail était aussi son œuvre et ses armoiries y étaient gravées. L'église et le corps de logis étaient bâtis en grès bruts et piqués. Les dépendances étaient en bonne maçonnerie, mêlée de briques et de pierres. Toutes ces constructions avaient été établies assez solidement pour subsister jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, malgré les guerres qui désolaient la contrée. Toutefois les bâtiments étaient irréguliers, peu commodes, séparés les uns des autres, élevés à différentes reprises, et dans des styles différents ; de plus, l'église tomba en ruines en 1732 ; alors le grand prieur Aycard Desvignes prit les mesures nécessaires pour remplacer les anciennes constructions par de nouvelles et de plus commodes. Les fondations furent jetées en 1733 et le religieux Dom Cuvelier prit la direction des travaux en sa qualité de maître des œuvres, *magister operum* (1).

En 1737, les travaux, un moment interrompus, furent repris avec une nouvelle ardeur et en 1740 ils étaient terminés.

» Le bâtiment principal encore existant et portant la date de 1740, consiste en un grand corps de logis ayant 60 mètres de long environ ; le rez-de-chaussée, à droite, en entrant, se compose d'une salle ou vestibule, précédant la salle à manger, puis la chambre du prévôt, son cabinet, sa garde-robe, et une chambre pour son domestique ; à gauche, les appartements étaient distribués de la même manière et étaient destinés au logement des étrangers. L'escalier placé au milieu donne accès à un étage où se trouvaient les appartements et les cellules des religieux ; vingt

(1) *Magister operum*, maître des œuvres, titres que l'on donnait à l'abbaye de St-Vaast au religieux qui était chargé de la surveillance des travaux que la communauté faisait faire tant en dehors qu'au dedans de la maison.

croisées éclairent le côté du jardin, et seize donnent sur la cour. Les deux façades sont en briques et en pierres blanches, disposées avec symétrie ; la construction est surmontée d'un vaste grenier tout recouvert en ardoises.

» Nous avons retrouvé dans l'enceinte du château de Gorre une sépulture ancienne. La pierre tombale ne porte aucune inscription ; elle est en dalle bleue, assez artistement découpée et recouvertes de fleurons bien dessinés ; en face et dans un mur, qui semble avoir fait partie de l'église, sont retracées les armoiries de Jean Sarrazin, l'un des plus illustres abbés de ce monastère, et la croix ancrée de l'abbaye. Ces blasons sont entourés d'une couronne en pierre très-ouvragée et surmontée de la croix abbatiale. Au milieu se trouve une petite statuette représentant S^{t}-Pierre et reposant sur un cul-de-lampe, au-dessous duquel est inscrite la date de 1589.

» Les revenus de la prévôté de Gorre s'élevaient à 7,000 livres environ, réparties sur les communes suivantes : Aix-en-Gohelle, Annequin, Annezin, Fouquereuil, Beuvry, Labourse, Bully-en-Gohelle, Lebus, Coigne ou Coane-les-La-Bassée, La Couture, faubourg de La Bassée, faubourg de Béthune, Lafosse, Givenchy, Gorre, Grenay, Haillicourt, Ruit, Hersin, Bracquencourt, Illies, Locon, Lorgies, Lozinghem, Metz (le), Nœux, Ouvert près Violaines, Sailly-La-Bourse, Verquin, et Verquigneul.

» Nous terminerons cette notice par un règlement intérieur concernant spécialement les prévôtés de Gorre et de Berclau :

« Ordonnances faictes par révérend père en Dieu Roger de
» Montmorency, abbé de l'église et abbaye de S^{t}-Vaast d'Arras,
» touchant l'estat et gouvernement des religieulx demourans ès-
» prevostez de Gorre et Berclau, membres dépendans d'icelle.

PRIMES.

» Les prevostz donneront ausditz religieulx ung clercq lay ou
» deux selon que le cas le requerra. Lesquelz ou lung après
» l'aultre sonneront les matines le premier coup en temps d'esté,
» assavoir, depuis Pâsques jusque à la S^{t}-Remy, à quatre heures
» et demie, pour avoir sonné le tiers et dernier coup à cincq
» heures, et esveilleront lesdits religieulx pour estre pretz de
» commencer lesdittes matines à cinq heures enss. et depuis
» la S^{t}-Remy jusques à Pasques, à cinq heures et demie pour
» commencher lesdites matines à six heures. Et tant auxdittes
» matines que la messe et aultres heures encor se trouveront les-
» dits religieux à l'église, ayant chacun vestu ung frocq ou culle
» et leurs amuches sur leurs espaules, et chanteront lesdites
» heures en toute gravité et crainte de Dieu selon le conseil du
» psalmiste, *Servite domino in timore. Item psallité Deo nostro,*
» *salite sapienter.*

» Après lesdites matines chantées, les religieulx quy auront » dévotion de chanter messe particulière, le polront faire ou soy » occuper à quelque bien jusque à heure du tierche.

» Depuis ledit jour de Pasques jusqu'à la S^t^-Remy, l'on son- » nera tierche à nœuf heures et demie ou environ, où lesdits re- » ligieulx se trouveront avecq leur habit, comme dict est, et » chanteront tierche et la grande messe, laquelle ils célèbreront » sepmaine à sepmaine lung après l'aultre, à haulte voix soy con- » formant à la grande église de S^t^-Vaast.

» Après la grande messe, chanteront sexte. En temps d'hiver, » l'on sonnera tierche à dix heures, pour avoir chanté la messe » et aultres heures jusques à nonnes entour onze heures. Et en » temps quaresmes, se règleront selon ladite église de S^t^-Vaast » ou de Hâspres quy est d'avoir tout chanté, jusque à complies » jusque entour midi.

» Item, que en tout temps lesdits religieulx sectionneront en- » tour onze heures au lieu nommé la salle pour prendre leur ré- » fexion ou disner et entour douze heures en quaresme. Et feront » la bénédiction et diront grache à basse voix à la manière que » l'on faict en la vaulte à S^t^-Vaast : asscavoir, pour la bénédiction » *Oculi omnium*, etc., et pour grâces, *Miserere mei Deus*, etc. » Estant levez de la table, incontinent après disner, chanteront » nonne audit temps d'esté et en temps d'hiver avant disner.

» Les religieux ne polront menger hors de la ditte salle sans » exprès congier des prevotz.

» Item que après le disner jusques à l'heure de vespres, se » polront aller récréer entour la maison, comme es bois, gardins » et entour les eaux, tous ensemble ou en particulier, où se » occuperont à quelque chose de bien et ne sortiront hors des » pourpris et enclos des dittes prévostez, sans le congié espécial » desdits prevostz et qu'il y ait cause légitime ou raisonnable.

» Item que l'on sonnera vespres à quatre heures après-midy, » où lesdits religieux se trouveront et se acquicteront de chanter » comme dessus et selon l'ordre de S^t^-Vaast.

» Item que aussy en tous temps l'on sonnera complies entour » cinq heures et demie pour les avoir chantés et se mettre à table » pour souper à six heures ou environ.

» Item sy diront leur bénédiction de grace ainsy comme l'on » faict quad le couvent de S^t^-Vaast menge en la vaoulte.

» Item que, après souper lesdits religieulx se retireront en dor- » toir honestement où tiendront silence craindant de inquiéter » lung laultre ou empescher leur somme et de faire quelque bien » particulier comme lire ou estudier selon le chapitre de notre » règle. *Omni tempore silentio debent studere monachi.*

» Item que lesdits religieux soient en habit décent et honeste » et non dérogant à leur estat affin que le monde ne soit scanda- » lizé ou mal édifié, et honesteté de religion soit observée et » gardée.

» Item que les prévostz ne polront donner congié aux reli- » gieulx daller aux bonnes villes circonvoisines, n'est qu'il y ait » grande cause d'occasion.

» Et en cas qu'ils aient congié de y aller, ils se trouveront le » plus honestement qu'ils polront, en conversant avecq gens de » bien et non avec gens de meschant gouvernement et seront » conduitz et convoiez par un serviteur honeste, lequel polra » tesmoigner de leur estat de gouvernement.

» Item seront tenus lesdits prevostz de pourvoir lesditz reli- » gieux de deux serviteurs pour le moins lung plus eagié que » l'aultre, lesquelz seront stilez de plain chant pour sonner les » heures canonicales et ayder, soulagier et supporter lesdits reli- » gieulx à faire ledit saint service divin, semblablement faire leur » lict et mectre à point et nettoier le dortoir et aultres lieux con- » ventuelz et pour les servir en leurs affaires. »

L'assemblée écoute cette lecture avec intérêt, et décide que le travail de M. de Cardevacque sera inséré dans le Bulletin, avec les planches à l'appui.

M. le Secrétaire communique ensuite une lettre par laquelle M. le comte d'Héricourt émet le vœu de voir un congrès archéologique s'ouvrir à Arras, au moment du concours régional.

Après quelques observations, l'assemblée passe à l'ordre du jour.

PIERRES TOMBALES DE WILLERVAL.

M. le Secrétaire donne ensuite lecture de la lettre ci-dessous, adressée par M. le comte d'Héricourt et relative aux pierres tombales de Willerval :

« Souchez, le 7 janvier 1868.

» Monsieur le Préfet,

» Vous avez bien voulu me charger de vous proposer les moyens pour assurer la conservation des belles pierres tombales de Willerval ; mon premier devoir était d'entrer en relation avec M. le curé.

» Au mois d'octobre 1865, l'église menaçant ruine fut reconstruite.

» Les pierres tombales de Willerval n'ont cessé d'appeler l'attention de la Commission. En 1845, plusieurs membres choisis dans le sein de l'Académie découvraient, par le zéle de notre

Vice-Président actuel, une pierre qui fut attribuée à Gérard de Sains, nom resté populaire dans le pays.

» Dans la séance du 30 mars 1847, M. Terninck attribuant tous jours la pierre principale à Gérard de Sains, proposait de les faire transporter au Musée, parce que les habitants les verraient, avec regret, encastrées dans la muraille. Dans la séance du 22 juillet 1847, M. le Préfet nous faisait connaître que le conseil municipal s'opposait à l'enlèvement des pierres de Willerval. Le 4 novembre 1853, j'eus l'honneur de rendre compte d'une excursion que j'avais faite avec M. Godin, secrétaire de la Commission ; je louais les efforts de M. le curé et de M. le maire pour la conservation de la tombe en ronde bosse attribuée à Gérard de Sains et je signalais les mesures prises à cet effet. En même temps je citais la belle pierre de Gérard de Sains, placée sur le tombeau des sires de Sains ; dans l'assemblée générale du 5 août 1856, je faisais un rapport où je signalais tout l'intérêt des pierres tombales de Willerval. Je laissais indécise la pierre dite de Gérard de Sains et je prouvais que la vraie pierre tombale de Gérard était celle tracée au trait sur le caveau funéraire ; j'en citais d'autres qui offraient un grand intérêt. Le 17 août 1854, M. Terninck écrivait sur les pierres de Willerval dans un travail intitulé : *Excursion archéologique dans le canton de Vimy*. Le 14 mars 1863, je signalais l'existence de nouvelles découvertes de pierres tombales ; la Commission m'en confiait la description et chargeait M. Robaut de la dessiner : c'est la pierre de Jean Mullet dont la moitié seulement était découverte.

» Il me reste, après avoir établi que la Commission des Antiquités départementales n'est point restée indifférente à la découverte des pierres tombales de Willerval, après avoir prouvé qu'elle a exercé, dans la limite de ses forces, la protection qu'elle devait à ces monuments anciens, à signaler le meilleur mode de conservation.

» Cinq pierres devaient appeler notre attention ; celle dessinée dans les mémoires de l'Académie d'Arras en 1844 et qui, comme nous l'avons démontré en la reproduisant dans le Bulletin de la Commission des Antiquités départementales, a été faussement attribuée à Gérard de Sains, est la pierre tumulaire d'une chevalier du XIV^e^ siècle, en demi-ronde bosse, sans inscription. Cette statue était à la porte de l'église, nous l'avons fait transporter dans le chœur, où, sur nos instances, M. le curé de Willerval l'a fait entourer d'une balustrade. Si en 1844 elle montrait déjà de nombreuses fissures, si des parties de ronde bosse, notamment celles relatives à la jambe supérieure, avaient été attaquées, on comprend qu'à la fin de l'année 1866 ces dégradations n'ont fait qu'accroître ; cependant aucune partie importante ne manque, grâce aux soins pris par M. le Maire, M. le Curé et M. Bruneau.



ICY GISSENT LES CORPS DE DEFFVNCTS IEAN
MVLLET VIVANT LIEVTENANT DVSCONTE DE
WILLIERVAL ET DA^LE BARBE RVMAVLT SA
FEMME LESQVELZ EVRENT XIII ENFANS
X FILZ ET III FILLE ET EST DÉCÈDÉ
LEDIT MVLLET LE XXII DE IVLLIET LAN
1622 ET LADIT BARBE LE
AIANS FONDES DEVS OBITZ A PERPETVITE
PRIEZ DIEV POVR LEVR^S AMES

Imp. A Robaut à Douai.

A. Robaut, del.

Pierre tombale. — Eglise de Willerval.

On me permettra de confondre ces trois noms dans un éclatant témoignage de gratitude que leur doivent les archéologues et les amis de l'art ancien. Cette pierre, par sa conformation ne peut être élevée contre la muraille, elle serait rétablie, comme elle l'était autrefois, en exhaussement du sol et avec du ciment, on arriverait à rejointoyer les parties qui ont été brisées, mais soigneusement conservées. Par suite de la nouvelle disposition de l'église, la pierre dite de Gérard de Sains, garantie par une légère balustrade, se trouverait sur l'ancien caveau de la famille et ferait pendant aux fonds baptismaux.

» Abordons la véritable pierre de Gérardde Sains et celle d'une dame Mehaut ; ces deux pierres sont tracées au trait sur du calcaire bleu, la dernière surtout est d'un dessin qui doit appeler l'attention des archéologues ; elles seraient dressées contre la muraille de chaque côté de l'église.

» Permettez-moi, Monsieur le Préfet, de ne pas revenir sur les difficultés d'établir la filiation des seigneurs de Sains. Carpentier, historien nobiliaire du Cambrésis, a dû y renoncer. Ducange s'est trouvé dans la même position pour les seigneurs de la Picardie. On comprend que les documents nous manquent pour établir la filiation de tous les seigneurs de Sains si répandus dans tout le nord de la France.

» Dans les temps plus modernes, nous avons une pierre très-remarquable ; celle de Jean Mullet ; je vous demanderai la permission de vous la décrire, car elle ne l'a pas encore été dans le Bulletin, quoique dans la pénultième séance de la Commission des Antiquités départementales on ait décidé que le dessin serait confié aux soins de M. Robaut.

Cette pierre nous représente Jean Mullet et sa femme. Ils se trouvent sous une double voûte reposant sur des chapiteaux d'ordre grec, ceux des côtés sont supportés par des colonnes et une base, celui du milieu sur un cul-de-lampe ; au-dessus et au centre grimace une tête de mort. Les têtes des statues reposent sur des coussins dont les pointes sont terminées par une houppe. Mullet est un beau vieillard ; sa chevelure est abondante, il porte toute sa barbe, sa moustache est légèrement frisée, son œil est inerte et la pierre nous montre le calme de la virilité. Une fraise entoure cette tête dont l'aspect est noble et sympathique. Mullet est vêtu d'un large manteau avec des crevées à la hauteur des genoux, les mains sont jointes sur la poitrine, des manchettes les relient au bras. Pour compléter l'habillement, citons des hauts-de-chausses, des bas enfermant une jambe forte qui, écartés, montrent leurs nerveuses saillies, des souliers ronds, un peu courts qui surmontent des talons élevés.

» Barbe a également les mains jointes sur sa poitrine ; malgré

les treize enfants qui lui doivent la vie, elle paraît encore jeune ; les cheveux légèrement ondulés, les sourcils bien prononcés, les traits réguliers, les yeux élevés au ciel, la bouche fine et, pour ainsi dire, souriante, nous montre une de ces placides bourgeoises, dont la Flandré a conservé quelques types. C'est la matrone romaine, moins l'énergie du caractère. Ces femmes sont faites pour aimer et pour être aimées. Un léger chapeau et la fraise entoure cette belle figure. La robe est riche, elle est ouverte sur le devant et montre un élégant vêtemeut de dessous que terminent trois rangées de broderies. De sa taille, légèrement replète, descend un ornement qui n'est pas la châtelaine, mais qui n'est pas non plus le chapelet : ce sont des pierres rattachées les unes aux autres et que termine une grappe d'ornement. Les pieds portent des souliers aux talons relevés.

» En dessous on lit cette inscription :

ICY GISSENT LES CORPS DE DEFFVNTS JEAN
MVLLET VIVANT LIEVTENANT DVS CONTE DE
WILLIERVAL ET DA^le BARBE RVMAVLT SA
FEMME LESQVELZ EVRENT XIII ENFANS
X FILZ ET III FILLE ET EST DÉCÉDÉ
LE DIT MVLLET LE XXII DE JVLLIET L'AN
1622 ET LA DIT^e BARBE LE.....
AIANS FONDES DEVS OBITZ A PERPETVITE
PRIEZ DIEU POUR LEVR^s AMES.

» Il n'est pas vraisemblable que Barbe qui avait de nombreux enfants eut été remariée. Pieuse, généreuse et charitable, elle se retira sans doute dans un de ces nombreux couvents qui faisaient à la ville d'Arras une auréole qui a permis qu'on l'appelât la ville aux clochers.

» La piété de la mère porta bonheur à ses enfants, l'un d'eux fut annobli par lettres données à Pontoise au mois d'août 1652. Cette famille a fourni au Conseil d'Artois trois conseillers et un chevalier d'honneur. Ses armoiries étaient : Ecartelé, au 1^er et 4^e de sinople au chevron d'or accompagné de trois têtes et cols de mullets coupées d'argent, au 2^e et 3^e d'argent à l'aigle éployée de sinople.

» Cette pierre, qui est l'une des mieux conservées de l'Artois, et qui doit être incrustée dans le mur de la nouvelle église, attirera sans nul doute l'attention de nos archéologues.

Il reste, Monsieur le Préfet, à trouver parmi les nombreux débris de Willerval, une pierre qui puisse faire pendant à celle de Jean Mullet ; nous espérons la retrouver presque entière dans les débris qui nous sont restés du XIII^e siècle. Mon fils que vous avez bien voulu adjoindre à la Commission des Antiquités départe-

mentales, a déjà trouvé la partie supérieure; espérons que des recherches actives nous permettront de compléter ce monument.

» Une autre question se p:ésente : quel emploi donner aux fragments ? M. Robaut propose de les encastrer de chaque côté du portail. Si vous vous reportez à une délibération de la Commission des Antiquités départementales, vous verrez qu'en 1851, la mesure d'encastrer les pierres avait été repoussée par l'administration municipale, de même qu'elle a refusé son assentiment pour les transporter au Musée d'Arras. Quoique je sois l'ennemi des mesures qui ont pour but d'enfouir des richesses, je crois, avec M. le curé, que ces pierres dessinées au trait n'offriraient pas un intérêt assez grand pour justifier un aspect disparate à la porte de l'église. J'ai l'honneur de vous proposer de les mettre non point comme dalles, qui s'useraient sous le pied, mais de les placer sous le pavé de l'église. Une note consignée dans les registres de fabrique ferait connaître, aux successeurs de M. le curé de Willerval l'endroit où elles se trouvent.

J'arrive aux voies et moyens de conservation ; ils sont au nombre de trois.

1° Une quête ;

2° Une imposition ;

3° Une subvention.

1° La quête n'est pas possible ; la première chose dont doit s'occuper M. le curé, est de fournir aux besoins du culte. Il lui faut avant tout un autel pour les cérémonies religieuses ;

2° La commune est imposée extraordinairement et M. le maire doit subvenir aux besoins de son administration ;

3° Je crois donc qu'il n'y a qu'un secours départemental qui sera certainement couvert par une souscription du Conseil général, pour obvier au triste état de choses que j'ai dû vous signaler.

» Je crois qu'une somme de trois cents francs, mise entre les mains d'un architecte, serait suffisante pour parer non seulement aux premières nécessités, mais pour amener la restauration de pierres tombales dans une église qui, à ce point de vue, est une des plus riches du Pas-de-Calais.

» Vous me permettrez d'ajouter, Monsieur le Préfet, que ce secours est urgent, car, sous l'action délétère de la gelée, la pierre bleue s'effeuille et, entre chacune de mes visites, je suis obligé de signaler de nouvelles détériorations.

» Veuillez agréer, etc.

« Cte D'HERICOURT. »

Après une longue discussion, la Commission émet l'avis que lesdites pierres devront être incrustées dans les murailles de l'église de Willerval, et M. le Préfet veut bien accorder à ce sujet, un secours de 150 fr., afin de venir en aide à la commune.

SECONDE VISITE AUX PIERRES TOMBALES DE WILLERVAL

(29 JUILLET 1868).

Une seconde excursion aux pierres tombales de Willerval avait été projetée ; son but était de fixer définitivement l'endroit où les pierres devaient être placées. Elle eût lieu le 29 juillet ; j'y étais accompagné par plusieurs membres de la Commission, notamment par MM. Dancoisne et Robaut.

Une tombe en ronde bosse, connue sous le nom de Gérard de Sains, devait tout d'abord appeler notre attention ; elle est très-populaire dans le pays, quoique n'ayant pas d'inscription. Il fut décidé qu'elle serait placée dans la petite chapelle en hémicycle faisant pendant à celle consacrée aux fonts baptismaux, élevée sur une maçonnerie ayant quelques centimètres de hauteur.

La belle pierre de Gérard de Sains et celle de Jean de Sains seraient placées contre la muraille, dans la chapelle précitée. Ce serait, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la chapelle de la famille de Sains, rétablie par les habitants comme souvenir de la gloire de ces vaillants chevaliers et de leur généreuse libéralité. (1)

(1) Malgré les recherches faites dans les archives, notamment en Belgique, dans celles de Bruxelles et de Gand, nous n'avons pu trouver aucun document sur la famille de Sains ; cependant, M. A. Desplanque, le jeune et savant archiviste du département du Nord, a bien voulu nous communiquer diverses notes que nous nous bornerons à reproduire ci-dessous, dans l'espoir qu'elles offriront quelque intérêt pour les sciences historiques :

« 1249. — Enquête tenue par Pierre, évêque de Châlons, et Hugues, » abbé de Saint-Sépulcre à Cambrai, contenant les dépositions de divers » personnages, entre lesquels Robert de Nouvion, dit de Sains, relative- » ment à la légitimité de Jean et de Bauduin, d'Avesnes.

» 1298, 11 *novembre*. — Raoul, connétable de France, donne à Oudart de » Cramailles, chevalier, le fief qui appartient à messire Alard de Rabais, » à Mons-en-Bareuil, tenu par Mlle de Willerval.

» 1313, 21 *mai*. — Acte notarié par lequel les échevins de Cambrai se

La pierre de dame Mehaut et celle de Jean Mullet, dont un dessin est joint ici, seraient dressées contre la muraille dans l'intérieur de l'église, la première contre la chapelle des fonts baptismaux, et la seconde en face.

Nous avions signalé précédemment, à la Commission des Antiquités départementales, quelques carreaux vernissés qui lui ont paru anciens et dignes d'être conservés; après un complet nettoyage, ils seraient placés dans la chapelle où se trouvera le tombeau en ronde bosse, chapelle dans laquelle on n'entrera que très-rarement.

Pour subvenir aux dépenses que nécessiteront le relèvement de ces lourdes pierres, Willerval n'a qu'un faible secours, mis à sa disposition par M. le Préfet, et qui suffira à peine. Mais ce n'est pas assez de mettre ces pierres à l'abri des intempéries, elles ont encore besoin d'un nettoyement, de manière à ce que les traits retrouvent toute leur pureté; la tombe en ronde bosse nécessitera aussi des frais; enfin, il faudra les entourer soit d'une moulure, soit d'un cadre, pour que leur contraste avec le blanc de l'église soit moins choquant. Espérons que la Commission des Antiquités départementales accordera sur son modeste budget un secours destiné à mener à bonne fin ce travail. Nul doute que, dans ces conditions, le Conseil général, à qui l'on ne fait jamais en vain appel pour une chose utile, ne prenne des mesures pour assurer la conservation de ces belles pierres, qui fixeront, avec raison, l'attention des archéologues et des artistes.

Comte D'HÉRICOURT.

CALVAIRE DE SOUCHEZ.

M. le comte d'Héricourt expose à la Commission qu'il a été heureux de retrouver la base de l'ancien calvaire de Souchez;

» mettent à la merci de Pierre, évêque de Cambrai, après leur rebellion.—
» Jean de Sains, écuyer, y figure en qualité de témoin.

» 1331, *juillet.* — Jean de Sains figure comme homme de fief de la sei-
» gneurie d'Oisy dans une vente de bien faite par les échevins de Douai.

» 1363. — 15 *août.* — Nomination, par Louis de Mâle, comte de Flandre,
» du seigneur de Willerval, du seigneur de Wancourt, chevaliers, de Simon de Lens et Colard de Bequeres, bourgeois d'Arras, du prévôt de l'église Notre-Dame et du receveur de l'église Saint-Vaast à Arras aux fonctions de trésoriers généraux du département d'Artois, de l'aide accordée pour la défense du pays.

1367, 5 *juin.* — Nomination par Louis de Mâle de Philippe de Sains au poste de châtelain de Châteauneuf-sur-Allier.

c'est un grès brisé piqué et évidé aux angles. On y lit cette inscription :

(1) 1787



(2) Mr
DEWAIL
LY CVRE (*a*)

(3) FAIT PAR
HENRY
CoqVIDE

(4) M
CARETTE
MGLIE (*b*)

La fleur de lis s'explique, parceque les seigneurs de Souchez relevaient du domaine royal de France et de la châtellenie de Lens.

Le nom Dewailly, curé, est facile à lire ; on peut se demander pourquoi Henry Coquidé n'a point mis son nom en toutes lettres. Avait-il la conscience d'un travail pour ainsi dire mercenaire? Quant à Carette Mglie, tout le monde a reconnu le nom de l'un des membres du conseil de fabrique que l'on appelle encore marguilliers.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

(*a*) M. Devailly avait succédé à M. Lourdel, décédé le 1er mai 1781 ; le dernier acte qu'il ait signé est du 12 juin 1792 ; il est probable qu'il n'a pas été remp acé. car le dernier acte religieux est du 23 octobre 1792. Il porte la signature de Clauwez, vicaire de Souchez.

Il résulte d'un extrait des archives municipales que M. Dewailly, curé de Souchez depuis le 25 juin 1781, avait été primitivement vicaire à Saint-Nicolas-sur-les-Fossés, pendant onze ans. Sa conscience ne lui a point permis le serment prescrit par la loi du 26 décembre 1790.

(*b*) Il est facile de lire, dans ce mot, marguillier ; ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'importance de ces fonctions sur lesquelles on peut consulter le *Glossarium* latin et français de Du Cange, le glossaire de la langue romane de Roquefort et M. Chéruel dans son excellent dictionnaire sur les institutions historiques de la France.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 20 JUILLET 1868.

Président : M. Paillard, Préfet du Pas-de-Calais. — Secrétaire : M. A. Godin.

Etaient présents : MM. de Cardevacque, Boulangé, l'abbé Van Drival, le comte d'Héricourt, l'abbé Robert, Epellet, de Sède, de Linas, Gieseler, Normand, l'abbé Robitaille, Robaut, Louis Deschamps de Pas, Auguste Deschamps de Pas, Dancoisne, Coffinier, Cavrois, Lecesne et Godin.

MM. l'abbé Parenty, Terninck, Grandguillaume, l'abbé Lamort, le comte de Fouler, le marquis d'Havrincourt, de Laplane, de Bayser, le docteur Ledru, Libersalle, l'abbé Delétoille, l'abbé Haigneré, de Rheims, G. de Hautecloque, François Morand, Quenson et Dovergne font agréer leurs excuses.

Le procès-verbal de la séance du 26 mars 1868 est lu et adopté.

M. le Préfet rappelle que depuis la dernière réunion de la Commission la mort a enlevé prématurément à sa famille et à ses nombreux amis, M. Auguste Parenty, conseiller de Préfecture, membre de la Commission des Monuments historiques du Pas-de-Calais. M. Paillard rend un éloquent et chaleureux hommage aux vertus privées et publiques de cet homme de bien dont la vie tout entière, ainsi qu'on l'a dit, pouvait se résumer en quatre mots : Conscience et bonté, dévouement et devoir. Il propose de transmettre à la famille du défunt, par l'organe de M. le Secrétaire, les témoignages de la sympathie de MM. les membres de la Commission.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Il est procédé à l'installation de M. Paul Lecesne, conseiller de Préfecture, nommé par arrêté de M. le Préfet en date du 16 juillet membre de la Commission des Monuments historiques, en remplacement de M. Auguste Parenty. En accueillant le nouveau membre, M. le Préfet ajoute que la Commission pourra compter sur la collaboration active, sérieuse et dévouée de M. Lecesne.

M. Godin, Secrétaire, présente en ces termes le compte-rendu des travaux de la Commission pour l'année 1867-1868 :

« Messieurs,

» Aux termes de l'article 4 de l'arrêté préfectoral du 3 mars 1846, qui institue une Commission des Antiquités départementales dans le Pas-de-Calais, le Secrétaire de cette Commission doit présenter, à l'assemblée générale, un rapport sur les travaux accomplis, les découvertes opérées et les ouvrages d'archéologie locale publiés dans le cours de l'année précédente.

» Afin de me conformer à ces prescriptions je viens vous offrir, Messieurs, le compte-rendu sommaire des travaux, découvertes et publications dus à la période 1867-1868.

» Parmi les travaux les plus importants émanés de membres de la Commission, je citerai d'abord la 6e livraison de la *Statistique monumentale* du Pas-de-Calais, maintenant sous presse ; elle contiendra deux notices très-intéressantes, l'une sur l'église de Wismes, par M. Quenson, l'autre sur l'église Saint-Vaast, à Béthune, par M. le comte d'Héricourt. Cette livraison renfermera, en outre, six belles lithographies, d'après les dessins de M. Alf. Robaut.

» Viennent ensuite, Messieurs, les documents insérés dans le dernier numéro du *Bulletin* et dont quelques uns sont accompagnés de planches. Je citerai dans le nombre : Histoire et description de l'église d'Etaples ; Notice sur un tableau de l'église Saint-Nicolas-en-Cité, à Arras ; Notices sur l'église de Busnes, sur les sépultures mérovingiennes d'Ambrines et de Coullemont, sur les pierres tumulaires de l'église de Willerval, sur les anciens monuments du Musée d'Arras, sur le village de Leforest, son château et ses seigneurs, sur les tours de l'ancienne abbaye de Mont-Saint-Eloy, etc. Ce numéro termine le tome II du Bulletin ; il contiendra une table des matières et une table de noms d'auteurs, semblables à celles qui se trouvent à la fin du tome Ier.

» Je suis heureux, Messieurs, de mentionner ici une œuvre dont M. le Préfet a pris l'initiative dans ce département et qui offrira, j'en suis certain, un bien puissant intérêt, je veux parler de la *Statistique historique et archéologique* des communes du Pas-de-Calais.

» Le dévoloppement de nos travaux et des publications nouvelles qui doivent en résulter rendent tout-à-fait insuffisante la somme de 1,000 fr. que le Conseil général nous alloue chaque année. En conséquence, Messieurs, votre Secrétaire a l'honneur de vous proposer de réclamer la bienveillante intervention de M. le Préfet afin d'obtenir une augmentation de crédit.

» Une Notice biographique et nécrologique sur M. le docteur Danvin, rédigée par M. le comte d'Héricourt ; une autre sur M. Alexandre Grigny, due à M. l'abbé Van Drival, et une troisième sur M. Gustave Souquet, demandée à M. Coffinier, seront lues dans une prochaine réunion.

» Nous ne pouvons que remercier nos honorables collègues des travaux qu'ils ont bien voulu accomplir pour conserver le pieux souvenir d'amis et collaborateurs si appréciés. A ce sujet, nous rappellerons le désir que nous avons déjà émis plusieurs fois de voir insérer dans notre Bulletin, ainsi que cela s'est déjà fait pour d'autres membres, une Notice sur la vie et les ouvrages de M. Harbaville, qui fut, pendant dix-huit années, notre vice-président, et, pendant ce laps de temps, sut, par son habile direction, son esprit conciliant, son remarquable savoir, jeter un vif éclat sur la commission des Antiquités du département du Pas-de-Calais.

» Je voudrais, Messieurs, pouvoir terminer ici ce compte-rendu trop succinct, mais hélas ! il m'y faut encore enregistrer la perte douloureuse que nous venons de faire en la personne de notre cher et bon collègue, M. Auguste Parenty, perte immense pour son intéressante famille aussi bien que pour le département tout entier. Je crois être votre interprête, Messieurs, en émettant le vœu que l'un de MM. les chefs de division, ses anciens collègues, à la Préfecture, soit chargé de rappeler dans une notice biographique destinée à notre Bulletin, les vertus publiques et privées de M. Parenty. Cette mission doit revenir, je pense, soit à M. Coffinier, soit à M. de Sède, qui ont pieusement accompagné jusqu'à son pays natal, la dépouille mortelle de l'homme de bien, et qui en prononçant sur sa tombe de touchants adieux, ont payé à cette mémoire vénérée un juste tribut d'éloges. »

Après la lecture de ce rapport, M. Coffinier est invité par l'assemblée à rédiger une Notice biographique sur M. Auguste Parenty, notice qui sera publiée dans le Bulletin, avec le portrait de ce regretté collègue.

Un membre appelle l'attention de la Commission sur des fouilles entreprises dans le voisinage de Boulogne, et sur les objets très-précieux qui auraient été découverts à la suite de ces fouilles.

Au sujet de l'observation précédente, M. Dancoisne donne quelques renseignements ; il dit que la plupart des objets ont été vendus à bas prix et que presque tous sont passés à l'étranger.

M. le Préfet signale à la Commission la découverte d'un souterrain à Fauquembergues et communique le rapport que M. Senlecq, maire, vient de lui adresser à cette occasion :

« Fauquembergues, le 1er juillet 1868.

» Monsieur le Préfet,

» Dans une maison sise rue Monsigny, à 50 mètres environ de l'église, on vient de découvrir, en creusant un puits, une espèce de crypte d'une architecture ogivale, gothique, qui fait remonter la date de cette construction au XIIe siècle.

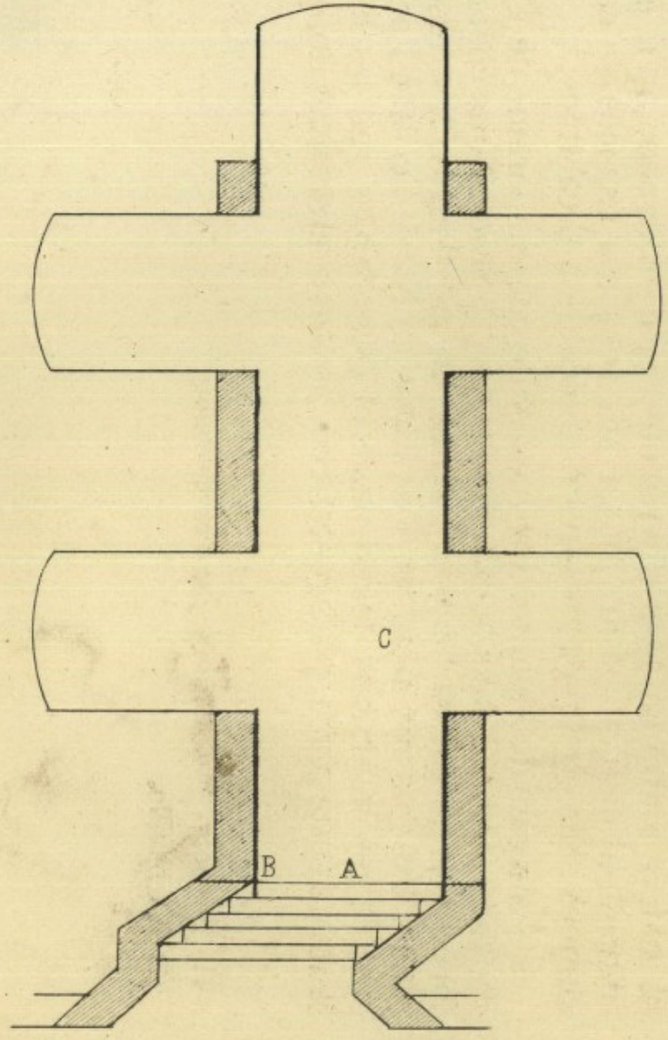
» Le dessin ci-contre est la représentation perspective de cette crypte, et le plan donne les dimensions géométriques que j'ai prises sur les lieux mêmes, avec un soin tout particulier.

» Ce petit monument souterrain dont le nom technique m'échappe peut-être, est placé à six mètres au-dessous du niveau du sol de la route impériale. Il est d'une solidité de construction remarquable, et la maçonnerie, en pierres blanches, parfaitement conservée dans tous ses détails, témoigne d'une attention minutieuse de la part des ouvriers maçons qui l'ont établie. Un escalier de cinq marches, placé à l'extrémité de la crypte, (je continue de donner ce nom n'en connaissant pas d'autre plus applicable) se trouvait fermé en haut, au moyen d'une seule pierre. Malgré l'opposition du maître de la maison, et surtout la crainte des ouvriers qui redoutaient un éboulement, j'ai tant insisté pour que l'on détachât cette pierre énorme de l'endroit où elle se trouvait, qu'on finit par se rendre à mon avis.

» On découvrit alors de l'autre côté de cette pierre, un autre souterrain. C'est une espèce de rond-point ou carrefour, formant voûte, également en maçonnerie et du même style architectural. Ce rond-point donne ouverture à trois autres souterrains, l'un, en face de la crypte sus-indiquée, s'étendant au-dehors de la place ; un autre, descendant également vers la partie basse de l'ancienne cité ; le troisième, remontant indubitablement sous l'église et de là sous l'ancien château-fort. Ces souterrains paraissaient peu rassurants au point de vue de la solidité des murailles, et malgré tout mon désir d'y pénétrer, j'ai dû avouer qu'il était imprudent de s'introduire plus avant sous ces espèces de catacombes sans quelques mesures de précaution préalables.

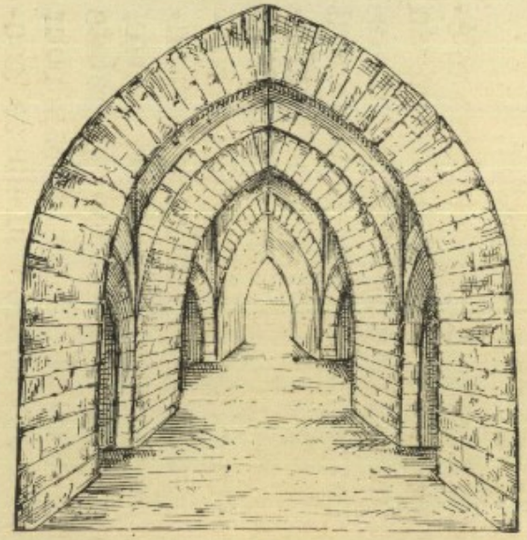
» L'origine de Fauquembergues, ville contemporaine de Thérouanne, se perd dans la nuit des temps (1). Son antique château-fort « perché sur sa hauteur comme un nid d'aigle (2) » résista plus d'une fois aux attaques des pirates du Nord. Ce fut à l'occasion de ces incursions désastreuses et formidables que les habitants de cette place, pratiquèrent ces voûtes souterraines dont on

(1) Parenty. — *Annuairé du Pas-de-Calais.*
(2) Harbaville.

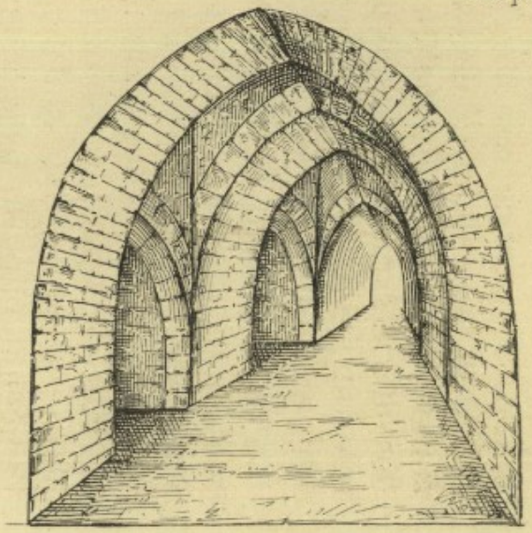


Échelle du Plan : 1 centimètre p.mètre

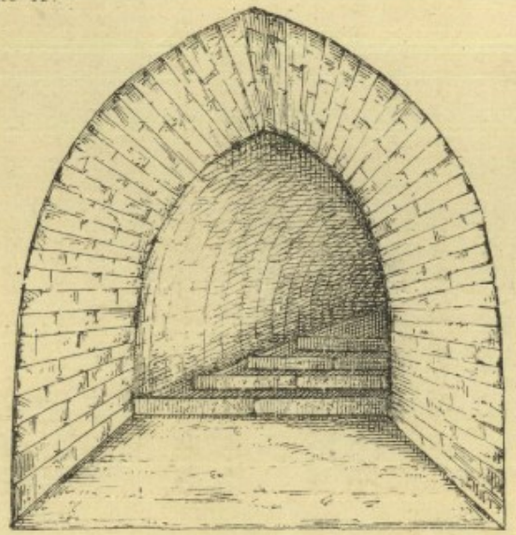
1 2 3 4 5



Vue prise du point A



Vue prise du point B



Vue prise du point C
et en regardant le point A

Imp A. Robaut, Douai.

retrouve bien souvent le vestige dans tout le périmètre de Fauquembergues, mais jusqu'à ce jour, aucune découverte n'avait offert autant d'intérêt que celle qui fait l'objet de cette communication à Monsieur le Préfet, tant en raison de l'antiquité du monument découvert, que de la conservation de son architecture gothique primitive.

» Puisse cette communication vous être agréable, Monsieur le Préfet, et mériter votre indulgence, en ce qui concerne l'exécution du plan et du dessin que j'ai l'honneur de vous soumettre.

» L'absence d'un architecte dans la localité m'a aussi obligé de profiter du moment bien court que me laissait l'indifférence du propriètaire de la maison où se trouvait le souterrain. J'ai dû descendre au moyen de la corde suspendue au-dessus du puits, pour pénétrer dans la crypte par une ouverture latérale qu'avait pratiquée l'ouvrier puisatier.

» A ma suite, et au récit de la merveilleuse chose que je venais de voir (à la clarté d'une lampe bien entendu) plusieurs personnes sont descendues dans le souterrain, et toutes ont été surprises de trouver à une telle profondeur, un édifice si remarquable et si bien conservé.

» Aucun objet n'a été trouvé dans ce souterrain ; pas d'ossements ; rien que deux clous en fer de forme ordinaire enfoncés dans la pierre du fond.

» J'ose espérer que cette simple description aura toujours son côté utile ; qu'elle servira dans l'avenir à faciliter l'exploration des voûtes souterraines adjacentes à la crypte, si un jour de savants et intrépides investigateurs dirigent leurs recherches de ce côté de l'ancienne ville de Falkemberg « Falconberga » (1).

» Veuillez agréer, etc.

« Signé : H^te^ SENLECQ. »

Il est ensuite procédé à la nomination du Vice-Président, pour l'année 1868-1869.

Nombre des votants : 18.

M. de Linas ayant obtenu la majorité des suffrages est proclamé Vice-Président.

M. de Linas adresse à l'assemblée ses remerciements pour l'honneur qu'elle vient de lui accorder ; il rappelle en quelques

(1) Malbrancq.

mots les services rendus par ses prédécesseurs, MM. Harbaville et Parenty, et exprime le désir sincère de voir bientôt ce dernier reprendre à la tête de la Commission une place momentanément quittée.

Après ces paroles le nouveau Vice-Président est installé.

M. le Préfet appelle l'attention de l'assemblée sur la *Statistique générale du département du Pas-de-Calais*, dont la rédaction est confiée à la Commission des Monuments historiques, il constate, par le dépôt sur le bureau d'un spécimen relatif au canton de Beaumetz-lez-Loges, que l'on vient de passer du projet à l'exécution. « On est d'Arras, de Boulogne, de Saint-Omer, » dit M. Paillard, « mais personne n'est du Pas-de-Calais, on s'ignore d'un village à l'autre ; il appartient à la Commission qui renferme dans son sein la plupart des hommes d'élite du département, d'entreprendre et de mener à bonne fin l'intéressant travail dont il est question. » Unité de direction, unité de rédaction, tel est l'objet du spécimen présenté dans un travail qui, lorsqu'on en aura élagué les superfluités, servira de modèle à toutes les notices analogues. Quant à la composition typographique, M. le Préfet pense que M. Brissy a parfaitement rempli les désirs de la Commission ; il propose, en conséquence de tirer cet ouvrage à deux mille exemplaires.

La Commission adopte.

MM. de Linas, Lecesne, de Cardevacque, l'abbé Van Drival et Godin seront chargés spécialement de cette publication.

M. Coince , ingénieur des mines, veut bien accepter la révision des articles, au point de vue géologique.

On désigne ensuite, pour rédiger les articles relatifs au canton d'Etaples, M. l'abbé Laurent.

M. de Cardevacque a presque terminé le canton de Beaumetz-lez-Loges ; il passera ensuite à celui d'Aubigny.

M. Van Drival travaille au canton de Bapaume.

M. Terninck a fort avancé celui de Vimy ; il entreprendra ensuite celui de Vitry.

M. Dancoisne a commencé le canton de Carvin.

Les notes de M. Parenty sur les communes rurales des deux cantons d'Arras ont été confiées à M. Coffinier qui se charge de continuer le travail.

M. Gustave de Hautecloque a commencé les cantons de Saint-Pol et du Parcq.

M. l'abbé Robert a commencé le canton de Fauquembergues et se charge de celui de Lumbres.

M. Paul Lecesne se charge du canton de Croisilles.

M. le docteur Ledru a entrepris le canton d'Avesnes-le-Comte.

M. Normand s'associera à M. Dovergne pour la statistique du canton d'Hesdin.

Un membre donne lecture de notes historiques sur les communes du canton de Vimy, par M. Auguste Terninck. Ce travail sera remis à son auteur, pour être complété.

M. Dancoisne lit le travail suivant :

UN NOUVEAU TYPE DE LA MONNAIE D'ARRAS AU XIII^{e} SIÈCLE.

« Il a été découvert dernièrement dans les environs de Béthune un de ces petits deniers appelés mailles, assez curieux pour appeler l'attention de la Commission historique.

» Cette monnaie que j'ai acquise, pèse 3 décigrammes ; elle offre à l'avers deux triangles clichés; les angles de l'une sont ornés de fleurs de lys et ceux de l'autre d'annelets ; entre les angles six globules ou besants et au centre une étoile.

» Le revers porte les quatre lettres ATRE que sépare une grande croix pattée cantonnée de deux globules.

» C'est bien l'imitation servile du second type de la monnaie si connue d'Ypres (1) déjà copié par Lille (2). Les seules différences qu'on y remarque sont la légende *Atre,* commencement du mot *Atrebatum* (Arras), au lieu de *Ipra* ou *Lila,* et l'absence d'annelets aux angles (3).

» Notre denier a été frappé vers le milieu du XIII^{e} siècle, ainsi que l'indique son type, sa légende et ses caractères ; c'est probablement la première monnaie de Robert I^{er}, comte d'Artois de 1237 à 1250, qui, après cet essai ne craignit plus d'adopter un type particulier et tout différent ; l'écu à trois lys surmontés de trois tours et la légende française *Aras* coupée par une croix aux branches fleurdelisées et fleuronnées. Ce qui prouve combien cette monnaie fut passagère, c'est son extrême rareté. On ne doit donc pas trop s'étonner de ne point l'avoir vu figurer dans ma découverte de 168 coins de monnaies frappées à Arras, objet de mon rapport lu à la Commission départementale dans la séance du 12 août 1847.

» Quant au type, y a-t-il lieu de s'en étonner davantage? Pour

(1) Gaillard. — Recherches sur les monnaies des comtes de Flandres, n^{os} 120 à 123.

(2) M. Vangende. — Numismatique Lilloise, n^{o} 32.

(3) Dans son ouvrage ci-dessus cité, Gaillard donne sous les n^{os} 117 et 118 deux monnaies d'Ypres qui ne portent aussi aux angles de l'avers qu'un annelet en place d'un annelet et d'un globule, monnaie plus ancienne que les autres.

faciliter les transactions et surtout pour profiter du bénéfice du monnayage, les princes et les villes ne se faisaient pas scrupule d'imiter, de copier même les monnaies de leur voisinage, abus très-grave qui subsista longtemps. On sait quel était au XIII^e^ siècle l'importance industrielle et commerciale de la ville d'Ypres et l'on comprend le développement de son atelier monétaire. Cette prospérité fut enviée et l'on vit Lille, Béthune et Bourbourg adopter le triangle, premier type de la monnaie d'Ypres et, bientôt après, Lille et Arras prendre, mais pour peu de temps, son second type aux triangles. »

La communication suivante est due aussi à M. Dancoisne:

DÉCOUVERTE DE TOMBEAUX ROMAINS A NOYELLE-GODAULT.

« On serait dans l'erreur si l'on pensait que l'origine de la plupart des villages de notre contrée ne remonte pas à une époque bien reculée. Cette origine plus étudiée et ainsi mieux connue, nous prouverait souvent l'existence de ces localités sous la domination romaine. En effet, chaque jour amène des découvertes qui en font foi. Voici une nouvelle preuve de cette vérité.

» En sortant de Noyelle-Godault, par le chemin de l'Alouette, conduisant à Courcelles-lez-Lens, on se trouve sur une hauteur d'où l'on découvre la ville de Douai distante cependant de neuf kilomètres. C'est là, dans un champ appartenant à M. François Envent que, le 4 avril 1868, des ouvriers occupés à extraire de la terre argileuse destinée à une briqueterie, découvrirent à une profondeur d'un mètre 60 centimètres une grande urne en verre qu'ils s'empressèrent de briser. Leur déception fut grande quand ils n'en virent sortir que des os humains presque réduits en poussières ; bientôt ils regrettèrent leur précipitation, mais il était trop tard.

» Ce beau vase romain restauré à grande peine à 27 centimètres de hauteur ; il est sexangulaire avec gorge ronde à large bord et anse cannelée ; il porte en-dessous trois cercles gradués dans une figure à six pans, il avait été posé sur une couche de cendres provenant de l'incinération.

» A 15 centimètres de là, on voyait une petite soucoupe en terre grise qui portait une coupe de verre blanc avec large bord à moulures très-minces et avec pied arrondi, remarquable autant par sa forme gracieuse et sa légèreté que par la pureté et la transparence de sa matière.

» Autour de l'urne cinéraire gisaient épars des fragments de lacrymatoires, une fibule de bronze, une de ces petites plaques de mastic verdâtre très-dur et fort lourd, imitant le marbre, dont l'usage est encore inconnu, enfin un moyen bronze de l'empereur Antoine-le-Preux. Cette monnaie, quoiqu'elle soit commune et

¼ de la Dimension

7



4



10

9

12

2

3

8

5

11

6

1

Lith. Desavary-Dutilleux, Arras

ANTIQUITÉS TROUVÉES A NOYELLES-GODAULT.



Imp. A. Robaut, Douai.

DÉCOUVERTE DE TOMBEAUX ROMAINS A NOYELLE-GODAULT.

assez fruste, nous fournit cependant un renseignement précieux : elle assigne la seconde moitié du IIe siècle à cette curieuse sépulture.

» A 6 mètres de ce tombeau, les mêmes ouvriers trouvaient, six jours après. à la même profondeur et dans une argile très-compacte un autre tombeau romain du même temps que le premier, mais plus complet et plus intéressant. Ici l'urne cinéraire, encore remplie d'os et de cendres, est carrée et se termine par une simple gorge ronde, courte et évasée ; elle est en verre verdâtre aux reflets irisés. On dirait un de ces grands bocaux encore en usage de nos jours.

» A côté de cette urne, était une écuelle en terre blanche qui, si elle n'était pas plus petite, ressemblerait à nos écuelles de ferme appelées *telles*. On y avait mis une grande et belle coupe en verre assez blanc et fort mince, avec bords et pieds arrondis et saillants.

» De l'autre côté, étaient réunies trois petites urnes en verre tout-à-fait semblables, dont le dessous porte une roue à quatre rayons dans un cercle. Elles ne diffèrent que par ce détail et la grandeur de l'urne du premier tombeau ; ce qui prouve que ces quatre vases sortaient de la même fabrique et que, par suite, les deux sépultures avaient eu lieu à peu de temps l'une de l'autre.

» De troisième côté, à droite, étaient placés à quelques centimètres de distance, trois vases en terre de formes différentes. Le premier et de beaucoup le plus grand, est en terre grise, au col étroit, à double orifice et à la panse large. Le deuxième en terre rouge et le plus petit, nous offre un galbe grâcieux. Enfin le troisième, en terre grise, très-mince, est d'une forme lourde trop souvent employée à cette époque.

» La planche ci-jointe qui reproduit toute la trouvaille suppléera à ce que cette description a d'incomplet et d'insuffisant.

» En résumé, les découvertes de Novelle-Godault ne manquent pas d'intérêt et sont dignes de l'attention des archéologues. Elles constatent l'existence de demeures en ce village dès la seconde moitié du IIe siècle ; elles fournissent des notions exactes sur les inhumations de cette époque reculée, et ce qui est bien plus important, elles permettent d'apprécier les procédés, le talent et les progrès des verriers gallo-romains de nos contrées déjà parvenus à obtenir la transparence du verre et à exceller dans le soufrage, le moulage, la cannelure et la soudure de leurs ouvrages variés.

» Tous les objets composant les deux trouvailles ont été recueillis par l'auteur de ce rapport qui les destine à la collection si remarquable de M. Auguste Terninck, son collègue et ami, et au Musée de la ville d'Arras. »

M. l'abbé Robert lit une *Notice historique sur Bomy* (canton de Fauquembergues :

« La commune de Bomy a conservé quelques traditions historiques qui intéressent notre beau département. Elle est située à 25 kilomètres sud de Saint-Omer, à 56 de son chef-lieu, ayant plusieurs hameaux ainsi dénommés : Berquigny, Greuppe, Petigny et Rupigny. L'origine de ce village remonte au temps de l'occupation romaine, *Balmacum*, *Baumy*, *Bommy* (Harbaville), et il y reste encore probablement quelques traces d'une large voie qui conduisait d'Amiens à l'antique ville de Thérouanne.

» C'est à Bomy que la petite rivière, connue sous le nom de *Laquette*, prend sa source, et ce village, sur les anciennes cartes, figure sous le nom de *Fredewidis*, Fredevise, *Fridesvitha*.

» Malbrancq nous a rapporté que sainte Fredevise, dame anglaise, alliée aux rois de Mercie, d'aprés Harbaville, ayant quitté les rives d'Albion, sa patrie, au commencement du VIII^e^ siècle, (739 à 742,) avait abordé les côtes de la Morinie avec deux de ses compagnes et s'était fixée près de Bomy, non loin d'un petit oratoire qui ne cessa d'être habité par un ermite, jusqu'à l'époque de la révolution. Là, nous avons vu une petite fontaine qui existe encore depuis ces temps si reculés, et qui porte le nom de notre sainte. Ses reliques, que nous avons touchées, furent transférées dans cette paroisse au milieu du XVI^e^ siècle, par la puissante famille de Trasignies, ses anciens seigneurs, bien que sous le règne d'Elisabeth, elles aient été apportées de Boulogne à Bomy, et que déjà elles avaient trôné, dès 869, dans la chapelle de sa sainte patronne, décédée cent ans auparavant.

» Cet oratoire fut transféré en 1187, par l'évêque de Thérouanne, Didier, à la place où se trouve l'église actuelle de Bomy, et donna lieu, à cause de cela, à un pèlerinage en l'honneur de Frédevise, près de l'endroit où elle s'était retirée pour se soustraire en 739, aux persécutions d'un prince de Kent nommé Cuthred.

» C'est une chose remarquable, que, dans les premiers siècles de notre ère, les saints Anglais s'empressaient de venir répandre les vérités évangéliques parmi nos agrestes aïeux, où ils fondaient des ermitages, des chapelles et quelque fois des villages et des villes, comme Merck-Saint-Liévin, Bergues et Gravelines.

» Bomy possédait autrefois un ancien château-fort, construit en 1274, par le connétable Gilles de Trasignies, à l'endroit du hameau appelé *Grimpes*. On y voyait, dans le *grand bois*, au milieu du dernier siècle encore un colossale hercule, en sculpture, qui avait été élevé sur un point central, par un des derniers seigneurs de cette commune et qu'on a vainement confondu avec une statue prétendue de Jules César. C'est dans ce château, le 30 juillet 1537, qu'une trève de dix mois fut signée entre les plénipotentiaires de

François Ier et de Charles-Quint. (*Annuaire statistique de* 1814).

» L'église de Bomy qui a vu naître Griboval, abbé de St-Bertin, et dont le clocher élevé, est d'un assez beau style et de bon goût, s'aperçoit de loin. Nous y avons remarqué des fragments d'un riche chemin de croix, en marbre blanc dispersé par le vandalisme de 93.

» Le 2 décembre 1842, cet édifice religieux faillit devenir la proie des flammes. Ce jour-là, des couvreurs en ardoises, après avoir fondu du plomb sur la tour, avaient oublié d'éteindre le feu dont ils s'étaient servis ; ce feu excité alors par un vent violent, produisit des étincelles, puis des flammes, que l'on aperçut heureusement vers dix heures du soir, et assez tôt pour maîtriser immédiatement l'incendie qui aurait pu occasionner des désastres incalculables et mettre ainsi à néant des travaux importants faits à cette église, dans le courant de quatre années et dont le coût a été de 5,479 fr., d'après l'*Annuaire statistique de* 1814.

» Aujourd'hui la famille des Trasignies a cédé le château à de nouveaux seigneurs, et c'est près de là, c'est-à-dire sur la place, qu'on remarque sa belle école communale dotée, en 1839, d'une bibliothèque composée de plus de trois cents volumes.

» De l'autre côté, à l'extrémité de cette place s'élève le presbytère tout proche de l'église. Là on admire un rond-point magnifique planté de tilleuls séculaires hauts de 20 mètres, dit-on, formant ensemble, pour ainsi dire, une muraille de riche verdure. C'est dans ce rond très-spacieux que la jeunesse de Bomy se réunissait. Simple et religieuse, elle s'ébattait sous les yeux du pasteur vénéré qui, au son de la cloche et à sa voix, se rendait soumise à la prière du soir, sans penser, comme de nos jours, aux cabarets, cette véritable calamité de notre époque.

» Bomy fut chef-lieu de canton, dans l'organisation de 1800 ; en 1807, il avait 140 habitations et 708 habitants, aujourd'hui 878. Sa superficie est de 1179 hectares, et son église, dont nous venons de parler, date de 1187, époque du transfert de la paroisse ; un échange, dit Harbaville, eût lieu à cette occasion, entre le monastère de Saint-Augustin, de Thérouanne et le sire Galter-Butri de Bommy. Labbaye lui céda l'enclos de Sainte-Frédevise, *curtem sancte Fredewidis*, d'après Malbrancq, *commolendine, pomoriis et terris adjecentiis*, contre 130 mesures de terre. Cette terre enfin appartenait en 1789 au comte de Trasignies, qui siégeait aux Etats d'Artois, et qui, selon Harbaville encore, descendait du connétable Gilles de Trasignies, dit Le Brun, vivant en 1272. »

La séance est levée à cinq heures et demie.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1868.

Président : M. Paillard, Préfet du Département. —
Secrétaire : M. A. Godin.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Godin communique à la Commission deux lettres qui lui ont été adressées par M. le comte d'Héricourt. Voici un extrait des passages les plus intéressants de la première :

TROUVAILLES FAITES A VILLERS-AU-BOIS.

« Souchez, le 3 décembre 1868.

» Monsieur le Secrétaire,

» Je vous transmets, avec prière de la communiquer aux membres de la Commission, une coupe gallo-romaine trouvée sur le territoire de Villers-au-Bois. J'ai signalé à M. le Préfet d'autres découvertes beaucoup plus importantes, qui sont entre les mains de M. le baron de Livois. Le petit vase ci-joint ne me paraissait pas offrir assez d'intérêt pour appeler l'attention de la Commission, lorsqu'un doute a été émis par un de nos savants archéologues. J'ai donc résolu de soumettre à mes collègues l'examen de cette question. Que cette coupe ait été enterrée, il n'y a pas le moindre doute.... elle était couverte de terre, mais dans cette condition le propriétaire la trouvait sale, et il l'a passé à l'essence. Avec un peu d'attention on voit encore les traces de l'argile. Ce vase offre cette particularité qu'il a des anses, chose très-rare, car je ne crois pas que M. l'abbé Cochet, dans son ouvrage de la Normandie souterraine en ait cité un exemple. Une autre particularité, c'est que la partie inférieure est striée, tandis que la partie supérieure est parfaitement lisse. Les membres de la Commission remarqueront qu'il n'y a point de marque ni de nom de potier, mais j'en ai rarement trouvé dans ce pays-ci.

» Veuillez agréer, Monsieur et cher Collègue, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiquement dévoués.

» Signé : Cte D'HÉRICOURT. »

PORTE SAINT PRY A BÉTHUNE.

La seconde lettre, relative à l'inscription de la porte Saint Pry, à Béthune, soulève une discussion assez longue, à laquelle parti-

cipent tous les membres présents. L'assemblée décide que l'inscription sera de nouveau lavée et estampée, et elle espère qu'une épreuve satisfaisante permettra enfin de trancher la question débattue entre MM. d'Héricourt et Guesnon.

Quant aux vœux plusieurs fois exprimés pour la conservation de la porte Saint-Pry, M. le Préfet est heureux de s'y associer, à cause de l'intérêt tout particulier que présente le monument.

M. Boulangé, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées donne quelques renseignements desquels il résulte que la porte Saint-Pry sera religieusement conservée.

MORT DE M. DOVERGNE.

M. le Préfet fait part aux membres de la Commission de la mort de M. Dovergne, et rend un hommage mérité à la mémoire de ce regretté collègue. M. Paillard signale de précieux documents pour l'histoire d'Hesdin, recueillis par M. Dovergne. On a lieu d'espérer, dit M. le Préfet, que la famille du défunt lèguera ces intéressants documents à la mairie d'Hesdin. M. Normand est chargé de rédiger une Notice nécrologique sur M. Dovergne qui appartenait à la Commission des Monuments historiques depuis son institution en 1846.

STATISTIQUE GÉNÉRALE DU DÉPARTEMENT DU PAS-DE-CALAIS.

L'Assemblée s'occupe ensuite de la publication de la *Statistique historique et archéologique du Pas-de-Calais*. Cette publication a été justement appréciée par le Conseil général qui, dans sa séance du 29 août 1868, a souscrit pour cent exemplaires. La délibération du Conseil est ainsi conçue :

« La 2e commission, après avoir pris connaissance des projets de la Commission départementale des Monuments historiques relatifs à la publication d'une Statistique topographique, monumentale et historique du Pas-de-Calais, propose au Conseil de s'associer aux bienveillantes dispositions de M. le Préfet en faveur de cette louable et utile entreprise. »

PROPOSITION CONCERNANT M. LECESNE.

L'Assemblée demande à M. le Préfet de vouloir bien accorder à M. Lecesne, président de l'Académie impériale d'Arras, le titre de membre de la Commission des Antiquités du Pas-de-Calais.

M. le Préfet promet de faire droit à cette demande.

NOTICE SUR M. AUGUSTE PARENTY.

M. Coffinier donne lecture du travail suivant :

« Messieurs,

» Vous vous rappelez les paroles émues avec lesquelles, dans votre séance du 20 juillet dernier, M. le Préfet a payé un juste tribut d'éloges à la mémoire de notre collègue, M. Auguste Parenty, si prématurément ravi à la tendresse des siens, à l'estime et à l'affection de tous ceux qui l'ont connu. Le procès-verbal qu'on vient de vous lire contient l'expression des sentiments que cette perte vous a inspirés. Suivant un pieux usage, vous avez décidé qu'une Notice biographique serait consacrée au défunt dans les annales de votre Commission à laquelle il a donné et donnait récemment encore tant de preuves de son dévouement. En me confiant, sur la proposition de notre honorable vice-président, le soin d'écrire cette notice, ce n'est pas le membre obscur de votre Commission que vous avez choisi pour interprète: vous n'avez voulu vous souvenir que des liens particuliers qui m'ont longtemps attaché à M. Parenty. C'est ainsi que je l'ai compris, et c'est ce qui m'a déterminé à accepter la mission que je viens remplir aujourd'hui près de vous.

» M. Parenty (Auguste) est né à Saint-Tricat, (canton de Calais), le 18 octobre 1823, d'une famille de cultivateurs fort ancienne et très-considérée dans l'arrondissement de Boulogne. Son père et plusieurs autres membres de sa famille ont rempli ou remplissent encore des fonctions municipales dans diverses communes de cet arrondissement.

» M. Parenty était âgé de 11 ans à peine quand ses parents l'envoyèrent à Arras, pour commencer ses études classiques sous la direction éclairée de M. le chanoine Parenty, son oncle, aujourd'hui vicaire général du diocèse. Il montra, dès sa jeunesse, les goûts studieux et le caractère réfléchi que nous lui avons connus. Grâce à sa constante application au travail, il fut bientôt l'un des meilleurs élèves du collége d'Arras, et il conquit facilement le diplôme de bachelier ès-lettres à la fin de sa carrière scolaire.

» Le 17 juillet 1843, M. Parenty entrait, en qualité d'employé, dans les bureaux de la Préfecture. Ses débuts furent modestes, mais il franchit bien vite tous les grades inférieurs. Nommé sous-chef de bureau le 1er janvier 1846, il devint chef de bureau le 24 octobre suivant, puis chef de section le 1er avril 1852 et, enfin, chef de division le 23 mai de la même année.

» De 1846 à 1851, il avait été attaché au Conseil général comme secrétaire-rédacteur et il avait prêté ainsi au secrétaire de cette assemblée un concours qui fut surtout apprécié lors des labo-



Lith. Desavary-Dulilleux, Arras

Mr Auguste PARENTY

rieuses sessions de 1848, 1849 et 1850, qui ont duré quinze jours chacune.

» Sous l'administration de M. Fresneau (de janvier 1849 à mars 1851) et sous celle de M. le comte du Hamel (de mai 1852 à octobre 1854), M. Parenty a eu la haute direction de tous les bureaux de la Préfecture. L'on peut dire que, pendant ces deux périodes, il a passé les trois quarts de sa vie au milieu des dossiers administratifs. M. Parenty était, en effet, l'homme du devoir par excellence : il craignait toujours de n'avoir pas assez fait tant que le service qu'il avait à diriger, n'était pas complètement à jour et son assiduité n'avait d'égale que son affabilité et sa bienveillance empressée. Aussi, quand le 27 décembre 1857, dans la 2e distribution des récompenses départementales, M. le comte de Tanlay, préfet du Pas-de-Calais, lui décerna solennellement une médaille d'honneur, en le signalant « comme le modèle des employés zélés » et consciencieux, qui fait de sa collaboration administrative » une œuvre d'amour et de devoir et dont le département comme » les préfets apprécient les travaux utiles, » cette distinction exceptionnelle ne fut pas seulement ratifiée par les applaudissements de l'assistance, elle fut aussi accueillie au dehors par les sympathies de tous ceux (et ils étaient nombreux) qui avaient eu l'occasion de se trouver en rapport avec le chef de division.

» Trois ans plus tard, M. Parenty fut atteint par une maladie grave qui mit ses jours en danger et à laquelle les fatigues de son emploi n'étaient pas étrangères. Il se vit à regret dans la nécessité de solliciter des fonctions moins sédentaires et moins pénibles. Ses services passés le recommandaient suffisamment à la bienveillance du Gouvernement : de hautes influences s'employèrent, d'ailleurs, avec un affectueux empressement, pour assurer le succès de sa demande, et M. Parenty fut nommé conseiller de Préfecture du Pas-de-Calais par décret impérial du 15 mai 1861. Les raisons majeures qui l'avaient obligé à quitter son cher bureau, lui donnaient le droit de profiter des dispositions libérales de la caisse départementale de retraites qui permettent, dans certains cas déterminés par les statuts, aux anciens employés de la Préfecture et des Sous-Préfectures, de cumuler une pension exceptionnelle avec un traitement d'activité dans une administration de l'Etat. Une délicatesse excessive l'aurait empêché de revendiquer le bénéfice de ces dispositions, si le Préfet n'avait combattu ses scrupules et n'avait soumis la question au Conseil général. Dans la séance du 28 août 1861, un membre de cette assemblée expose, au nom de la première commission, « que » M. Parenty, chef de division à la Préfecture, s'est acquis, pen- » dant 18 ans, par son dévouement et par ses lumières, les meil- » leurs titres à la confiance de l'administration comme à l'estime » du Conseil général, que des considérations de santé l'ont obligé » à faire valoir ses droits à la retraite, qu'il y a lieu dès lors, de

» lui attribuer une pension annuelle.... » Le Conseil donne un avis favorable à la liquidation de cette pension et décide « que, » par une mention expresse au procès-verbal, il témoignera sa » satisfaction de voir M. Parenty, ce modèle des employés, ap- » pelé à utiliser au profit du département, les connaissances pré- » cieuses qu'il a acquises par une longue pratique des affaires. »

» C'est en 1852 que M. Parenty entreprit, avec l'approbation du Préfet et sous les auspices du Conseil général, la publication de l'*Annuaire administratif et statistique* du Pas-de-Calais. Ses attributions comme chef de la première division lui avaient rendu familières les matières qui doivent entrer dans la composition de ce Recueil annuel, Il apporta, d'ailleurs, à la rédaction de l'*Annuaire* le zèle et l'exactitude dont il faisait preuve dans ses occupations quotidiennes, et le premier volume, quoique beaucoup moins complet que les suivants, obtint à son apparition un succès qui encouragea l'auteur à donner plus de développements à son œuvre.

» Nous n'analyserons pas ici les 17 volumes que M. Parenty a successivement livrés à la publicité. Appelé à l'honneur de continuer l'*Annuaire départemental*, nous nous ferons un pieux devoir de résumer un jour, dans le livre même qu'il a créé, les documents intéressants publiés par notre éminent devancier. Nous nous bornerons à rappeler aujourd'hui que M. Parenty excellait dans l'art de grouper les chiffres et de les interpréter; que son recueil lui a valu, chaque année, les félicitations de l'assemblée départementale et celles du Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics; enfin, que S. Exc. a envoyé le volume de 1857 dans toutes les Préfectures de l'Empire avec une circulaire très-flatteuse qui le recommandait comme modèle.

» M. Auguste Parenty a toujours montré un penchant très-prononcé pour les travaux de l'esprit. Il faisait déjà partie de la Commission départementale des Monuments historiques, et il était membre correspondant de la Société des Antiquaires de la Morinie, lorsque l'Académie d'Arras l'appela dans son sein en 1856. Une main mieux exercée que la nôtre retracera, dans les annales de cette compagnie savante, ses qualités spéciales comme académicien. Nous nous croyons autorisé, toutefois, à reproduire ici les titres de ses principaux travaux d'après des notes (*) extraites des procès-verbaux de l'Académie :

» 1861. — 1^er^ février. — Analyse des délibérations du Conseil général du Pas-de-Calais, session de 1860. = 5 juillet. — Rapport verbal sur un mémoire d'économie politique envoyé au concours de 1861.

(*) Ces notes nous ont été remises par M. Alex. Godin, qui fut si longtemps le collègue et l'ami dévoué du défunt.

» 1862.—24 janvier.--Communication sur le dénombrement de la population dans le Pas-de-Calais en 1856 et en 1861.

» 1863.—17 juin.—Etudes sur les marais partagés de l'Artois. = 30 octobre. — Etude sur les marais tourbeux du Pas-de-Calais.

» 1864. — 15 janvier. — Compte-rendu des travaux de l'Académie pendant le 4e trimestre de 1863. = 29 janvier.—Compte-rendu des délibérations du Conseil général, session de 1863.=22 juillet, — Compte-rendu des travaux de l'Académie pendant le 2e trimestre de 1864.=12 août.—Etude statistique sur le recrutement. = 10 août. — Rapport annuel sur les travaux de l'Académie.

» 1865. — 28 avril. — Compte-rendu de la réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1865.=21 juillet.— Compte-rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1864-1865.

» 1866. — 23 novembre.— Etude sur la population du département du Pas-de-Calais.

» 1867. — 29 mars. — Etude sur l'ancienne corporation des bouchers dans la ville d'Arras. = 22 novembre. — Etude sur les progrès de l'industrie minérale dans le Pas-de-Calais.

» 1868. — 28 février. — Notice sur M. Crespel-Dellisse (1).

» Rappelons aussi la part active que M. Parenty a prise aux *Cours publics* organisés à Arras par l'Académie en 1864. Les matières que le studieux conférencier avait choisi comme le sujet de ses leçons, n'étaient peut-être pas de nature à captiver l'attention des auditeurs frivoles qui vont à ces soirées littéraires pour y chercher plutôt une distraction qu'un enseignement, mais les esprits sérieux les ont appréciées comme elles devaient l'être. En 1866, son étude sur l'Industrie et le Commerce dans la ville d'Arras et celle qu'il a consacrée, cette année, à l'industrie sucrière, ont été particulièrement goûtées par tous ceux que ne laissent pas indifférents les grands intérêts historiques et industriels du pays.

» M. Parenty avait été chargé, en 1865, d'instruire administrativement la demande formée par l'Académie à l'effet d'obtenir sa reconnaissance comme établissement d'utilité publique : ce fut une joie pour lui de contribuer ainsi à l'affermissement d'une institution à laquelle il s'honorait d'appartenir et de lui voir décerner le titre d'*Académie impériale*.

(1) La plupart de ses travaux ont été publiés dans les *Mémoires de l'Académie* ou dans l'*Annuaire*. Le dernier (Notice sur M. Crespel) n'a paru qu'après la mort de l'auteur.

» Dès 1864, l'Académie l'avait appelé à faire partie de son bureau en qualité de secrétaire-adjoint. Il avait été investi depuis des fonctions de secrétaire général, et, la veille même de sa mort, au moment où il se débattait contre les angoises d'une longue et cruelle agonie, l'Académie lui conférait de nouveau cette dignité par un vote unanime. Il n'a malheureusement pas eu la satisfaction de connaître ce dernier témoignage de l'estime et des sympathies de ses collègues.

» Il nous reste maintenant à parler du Conseiller de Préfecture et du fonctionnaire revêtu de divers mandats, soit comme vice-président de la Commission de statistique des deux cantons d'Arras, soit comme délégué cantonal pour l'instruction primaire, soit comme membre de la Commission des archives communales, etc. Avons-nous besoin de dire qu'il a mis à remplir ces différentes fonctions le zèle consciencieux qu'il apportait dans tous les actes de sa vie publique? Au Conseil départemental d'hygiène et de salubrité où il a siégé pendant dix ans, on lui doit la publication, en collaboration avec M. Gossart, d'un résumé des travaux des conseils d'hygiène du département, de 1853 à 1857. Aussi, quand par un scrupule qui peint bien l'homme tout entier, il résigna un mandat qui lui parut parfois difficile à concilier avec ses fonctions de membre du tribunal administratif, ses collègues du conseil d'hygiène voulurent que l'expression des regrets unanimes que leur causait cette résolution, fût consignée dans le registre de leurs délibérations.

» Mais, c'est surtout comme Conseiller de Préfecture que M. Parenty occupa un rang vraiment éminent dans le personnel administratif du Pas-de-Calais. Une longue pratique des affaires, une connaissance approfondie des hommes et des choses du département l'avaient bien préparé à l'exercice de ses nouvelles fonctions. Ses habitudes studieuses, son jugement droit et sûr en eurent bientôt fait le magistrat distingué qui voyait vite et juste et dont la sagacité fut rarement en défaut. La loi du 21 juin 1865 ayant créé les fonctions de vice-président du Conseil, il fut le premier investi de cette nouvelle dignité et l'on peut dire que l'opinion publique la lui avait conférée d'avance. Cette position laborieuse et souvent délicate fit éclater, sous un nouveau jour, les qualités solides qui faisaient le fond de son caractère. Dans les questions personnelles aussi bien que dans les questions d'affaires, son impartialité dominait de haut les intérêts et les passions qui s'agitaient autour de lui. Aucun de ceux qui l'avaient une fois vu à l'œuvre, ne pouvait mettre en doute la parfaite honnêteté de son esprit, la rectitude de son jugement, l'aménité de ses formes et cette activité incessante que les conseils de ses amis ne parvinrent malheureusement jamais à modérer. Déjà, à la fin de 1867, il sentait les atteintes du mal terrible qui devait l'emporter quelques mois plus tard. Il n'en fut pas moins assidu

à ses divers travaux ; l'Académie impériale d'Arras ne le vit pas moins exact à ses séances ; il n'en poursuivit pas moins ses études favorites et, parmi ces études, la préparation du grand travail qu'une haute direction avait indiqué à la Commission départementale des Monuments historiques et dont M. Parenty aura l'honneur d'avoir posé les premiers fondements ; enfin, il n'en prit pas moins sa grande part des affaires du Conseil de Préfecture qu'il présidait encore quelques semaines avant sa mort et auquel il s'est intéressé jusqu'à la fin. On a donc pu dire avec vérité qu'il est mort debout au champ d'honneur.

» La catastrophe depuis longtemps prévue arriva le 13 juin 1865, à onze heures du matin. L'agonie, une agonie cruelle, avait duré plus de vingt-quatre heures. On sait de quelles sympathies sa famille fut entourée dans ces tristes jours et l'on connaît les circonstances touchantes qui précédèrent le moment fatal. M. Parenty avait tenu à affirmer solennellement, avant de quitter ce monde, la foi religieuse qu'il avait pratiquée toute sa vie : il a voulu mourir comme il avait vécu, en homme consciencieux, en catholique sincère.

» M. Parenty s'était allié, en 1850, à une famille honorable de l'arrondissement de Béthune. De son mariage sont nés quatre enfants, deux garçons et deux filles. L'aîné des fils vient d'obtenir en philosophie au collége d'Arras, de brillants succès qui eussent rendu bien fier et bien heureux le pauvre père. Comme homme privé, M. Parenty était surtout l'homme de la famille : il ne comprenait que les plaisirs de la vie intérieure ; ses vertus domestiques, comme ses qualités publiques, attiraient la considération et la sympathie. Il a été enlevé à l'amour de ses enfants au moment où il en pouvait espérer les plus douces satisfactions. Il sera longtemps et amèrement regretté par les siens et sa mémoire restera toujours en honneur dans le Pas-de-Celais. »

Cette lecture est écoutée avec le plus vif et le plus touchant intérêt ; des félicitations sont adressées à M. Coffinier par M. le Président, qui l'engage aussi à résumer l'intéressant travail de M. Parenty sur l'industrie sucrière, et à le faire paraître soit dans l'*Annuaire départemental*, soit dans toute autre publication.

NOTICE SUR M. GUSTAVE SOUQUET.

On donne lecture de la notice suivante, sur M. Souquet, d'Etaples, ancien membre de la Commission des Antiquités départementales, rédigée par M. J. Coffinier :

M. Souquet (Gustave), décédé à Etaples, le 14 novembre 1867, était né en cette ville, le 27 avril 1805, d'une famille très-ancienne et très-honorable qui, lors du camp de Boulogne, a eu l'honneur de donner deux fois l'hospitalité à l'empereur Napoléon I^er^. Son

père, alors maire d'Etaples. l'envoya à Paris, au collége de Ste-Barbe où il fit de bonnes et sérieuses études. Il entra ensuite chez Didot aîné, imprimeur du Roi, et il y était élève en typographie quand, en 1824, il fit la découverte d'un instrument appelé le *justificateur* qui rendit, à cette époque, de grands services à l'imprimerie et lui valut une médaille de la société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer. Quelques mois plus tard, en 1825, il vint se fixer à Arras où il reprit l'imprimerie de Leducq, rue Saint-Maurice. Il y imprima un petit journal in-4°, intitulé *Revue départementale*, paraissant deux fois la semaine. Cette petite feuille, qui n'était guère qu'une feuille d'annonces, cessa de paraître le 15 novembre 1828, pour être remplacée par le *Propagateur*, journal politique qui venait de se fonder et dont le rédacteur en chef était Frédéric Degeorge. M. Souquet imprima le *Propagateur* jusqu'au 18 juillet 1833, époque à laquelle il quitta Arras pour venir habiter à Etaples la maison qu'occupaient autrefois ses parents et y continuer les traditions de bienfaisance qui distinguaient sa famille. M. Souquet avait été mêlé activement aux événements de 1830, et il avait reçu la décoration de Juillet.

Ami du bien et du progrès, M. Souquet se dévoua tout entier à la prospérité de son pays; ce fut grâce à son initiative et à son concours assidu qu'on obtint l'établissement du bureau de bienfaisance et de la caisse d'épargne, l'érection du pont sur la Canche, la réorganisation de la compagnie de sapeurs-pompiers et la création de la société de secours mutuels.

Successivement investi de toutes les fonctions d'utilité publique et de bienfaisance, il était encore, au moment de sa mort, délégué communal pour l'instruction primaire et vice-consul de Belgique, de Suède et Norwège, des Pays-Bas, du Danemark et de l'Espagne.

Dans le but de faire revivre l'histoire de son pays, M. Souquet s'était livré avec ardeur à l'étude des antiquités.

Le Bulletin de la société des Antiquaires de la Morinie (1853, 1856 et 1859), celui de la société des Antiquaires de Picardie (1857), le compte-rendu du Congrès archéologique de France (1860) et le Bulletin de la Commission départementale des Monuments historiques, tome II, renferment différents articles de M. Souquet qui furent très-appréciés. Il publia en outre les ouvrages suivants :

1° *Histoire et description des églises d'Étaples* (1855);

2° *Histoire et description du château d'Étaples* (1855);

3° *Notice sur l'échevinage et le bailliage de la ville d'Étaples* (1856);

4° *Histoire militaire et navale d'Étaples* (1856);

5° *Recherches historiques sur les hommes célèbres de la ville d'Etaples* (1857);

6° *Histoire des rues d'Étaples* (1860);

7° *Excursion historique et archéologique dans le canton d'Étaples* (lue à l'assemblée générale du 8 août 1861 de la Commission des Monuments historiques);

8° *Histoire chronologique de Quentowic et d'Étaples* (1863).

M. Souquet était membre de la Société française d'archéologie, de la Société de l'histoire de France, de la Commission des Monuments historiques du Pas-de-Calais, de la Société des Antiquaires de la Picardie, de la Société des Antiquaires de la Morinie, de la Société d'émulation d'Abbeville et de la Société scientifique de Dunkerque.

Par ses nombreuses publications, il fit connaître un pays oublié des archéologues et attira leur attention sur un sol précieux en souvenirs historiques.

M. Souquet a été enlevé par une attaque de goutte qui, depuis six mois, lui causait de vives souffrances. Il supportait son mal avec un courage qui faisait l'admiration des nombreux amis appelés à le visiter. Il rendit le dernier soupir dans les sentiments de foi qu'il avait toujours pratiqués. La plus grande partie de la population accourut à ses funérailles, pour rendre les derniers devoirs à celui qui avait tant fait pour elle. Les pauvres surtout regrettaient l'homme qui savait si bien soulager leurs misères et dont la maison était toujours ouverte à l'infortune.

Des remerciements sont adressés à l'auteur de ce travail.

ATELIERS DE CÉRAMIQUE GALLO-ROMAINE.

M. Terninck communique à l'Assemblée le résultat des recherches qu'il a faites au sujet des ateliers de céramique gallo-romaine :

« Quand on examine ces nombreuses poteries que nous a léguées l'époque gallo-romaine, on est autant surpris de leurs formes si variées que de leur élégance. En les étudiant avec soin, surtout lorsque comme moi, on en a recueilli un grand nombre dans les sépultures, c'est-à-dire dans des conditions qui permettent de fixer leur date d'une manière certaine, on peut y constater la décadence successive de l'art.

» D'abord très-légères, avec des parois très-minces et très-dures, dans les deux premiers siècles de notre ère, elles s'allourdissent bientôt après, et nous les trouvons au IVe siècle, massives, assez friables, et portant des couleurs presque toujours superficielles.

Pour exemple, je citerai un vase dont la forme s'est continuée pendant toute l'occupation. Son fond est aux trois quarts sphérique, posé sur une base un peu évasée dans le bas. Il est surmonté d'un cylindre un peu rétréci dans le haut et terminé par un léger rebord. Je vais en prendre trois de même taille, 0,13 c. de hauteur et 0,09 de large au ventre. Celui du IIe siècle, trouvé à Noyelle-Godault, pèse 125 grammes. Celui du IIIe siècle, recueilli à Billy, 235 g., et celui du IVe, venant de Rouvroy, 325 g. Sans doute la même proportion n'existe pas toujours, surtout pour les vases communs, mais, en général, on peut constater entre les trois époques une différence notable.

» Quant à la couleur, elle était d'abord uniforme dans toute l'épaisseur des vases, puis dans l'intérienr de la pâte, on la vit se ternir, offrir des teintes grises et sales, et enfin cette couleur ne fut plus que superficielle, et elle peut s'enlever par le frottement.

» Les vases des trois premiers siècles, mais seulement ceux qui sont fins, plats ou peu profonds, ont un nom gravé en relief au milieu de leur fond, et parfois sur le rebord. Ces inscriptions disparaissent au IVe siècle, du moins je n'en ai jamais rencontré. Quant au motif qui les fit inscrire, on a cru jusqu'ici qu'il désignait le nom du fabricant. Je vais expliquer ma pensée à cet égard.

» Sans doute, il y avait alors, comme aujourd'hui, des ateliers et des magasins de poteries, nous en avons reconnu plusieurs; l'un, découvert par notre collègue, M. le docteur Ledru, à Noyelle-Vion, un autre trouvé sous la place de la Préfecture d'Arras, ancien *forum*, suivant nous, puis un troisième à Flines. Le canton de Vimy, dans les environs de Bois-Bernard, a dû en posséder un aussi, car on trouve dans les tombes de ce pays des formes de vases toutes particulières, et que je n'ai vu dans aucune collection des autres localités.

» Mais à côté de ces fabriques existaient, je pense, beaucoup de petits ateliers particuliers appartenant aux riches propriétaires. Presque tous les auteurs anciens constatent que les esclaves remplissaient auprès de leurs maîtres tous les offices et tous les emplois utiles. Ainsi, dit un auteur contemporain, M. Tailliar, qui résume et peint si bien les institutions de cette époque, « on trouvait parmi les esclaves attachés aux riches domaines : des portiers, des cuisiniers, des peintres, des boulangers, des pannetiers, des foulons, des peigneurs de laine, des tisseurs, des *potiers* (cuparii), des vitriers, des jardiniers, des barbiers, des médecins, etc. » (*)

» Cette même coûtume se retrouve à l'époque mérovingienne,

(*) **Histoire du régime municipal romain, pages 102 et 103.**

et Augustin Thierry, après avoir décrit les riches *villæ* de cette époque, ajoute : D'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfévrerie et la fabrique des armes jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur ; depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin.

» Enfin, n'avons-nous pas vu ce même usage, à peu près, se perpétuer dans les fermes monastiques du moyen-âge, qui produisaient elles-mêmes tout ce qui était nécessaire à leurs habitants.

» Si donc nous examinons les noms inscrits sur les poteries des trois premiers siècles de notre ère, si surtout nous remarquons leur extrême variété, à ce point qu'il est très-rare de trouver deux fois le même nom, même dans un seul cimetière, nous serons forcés de reconnaître, ou bien que ces noms ne sont pas ceux des fabricants publics de céramique, ou bien qu'ils ne désignent pas ceux qui les ont faits.

» Je crois inutile de donner ici tous les noms que j'ai recueillis, soit dans mon cabinet, soit dans les auteurs qui ont parlé des vases de notre pays. La nomenclature en est excessivement longue ; je dirai seulement qu'on y remarque beaucoup de noms qui ne sont pas romains, mais barbares, et posés parfois sur des vases très-élégants et couverts de bas-reliefs curieux ; ce qui fait dire à M. de Caumont, qui admet que ces noms sont ceux des potiers, que la céramique avait pris en Gaule un caractère particulier.

» Quant à moi, je regarde ces inscriptions, ou comme la désignation des propriétaires à qui appartenaient les ouvriers qui ont fabriqué, ou même comme ceux des propriétaires pour qui les poteries étaient destinées.

» Aujourd'hui, nous faisons graver nos initiales, et les armoiries de ceux qui en possèdent sur notre argenterie, nous les inscrivons sur notre linge, et parfois sur nos porcelaines et nos cristaux, pourquoi donc n'admettrait-on pas aussi que nos pères, qui certainement n'étaient pas moins avancés que nous en civilisation, aient adopté le même usage pour leurs poteries fines, car on ne trouve que sur celles-ci les inscriptions qui nous occupent.

» Des faits évidents appuient cette opinion, et je ne citerai qu'un seul exemple, celui d'un vase trouvé dans une sépulture du I^er^ ou II^e^ siècle, trouvé à Chérisy, près de la voie romaine, et sur lequel étaient gravés ces mots : *Virtuti Sylvini.*

» Près de Béthune a été trouvé, il y a peu d'années, un magnifique anneau en bronze que je possède et sur lequel sont gravées les lettres M. F. V. Sur le jonc d'abord, en petit, puis en grand

sur une sorte de chaton oblong et rectangulaire placé sur la partie opposée. »

Cette lecture donne lieu à plusieurs observations.

M. Paul Lecesne lit quelques notes constatant que, chez les Romains, les colléges d'artisans étaient organisés comme les corporations du moyen-âge ; les dépenses de chaque corporation étaient prévues par un budget.

INSTRUMENTS DE L'ÉPOQUE QUATERNAIRE.

Un membre lit le travail suivant qui a été adressé à la Commission par M. Auguste Terninck :

I.

Lorsque, dans l'étude sur l'Attrebatie, nous nous sommes occuppé des instruments en pierre, nous n'avons dit qu'un mot de ces silex taillés de l'époque dite anté-historique dont M. Boucher-de-Perthes a signalé l'un des premiers l'existence. Nous avions alors pensé ne pas trop nons étendre sur ces objets dont l'âge est encore si controversé et que nous n'osions classer.

Mais comme notre travail a pris à tâche d'étudier tous les objets historiques ou archéologiques antérieures au VI^e^ siècle, nous ne croyons pas pouvoir nous abstenir de traiter aussi ce sujet, et nous allons décrire celles de ces pierres taillées que nous avons trouvées, dans le pays, ainsi que les gissements qui les contenaient.

Le plus important et le plus ancien est, à notre avis, celui de Vaudricourt ; il a déjà procuré un grand nombre d'instruments, et il a, avec celui de Saint-Acheul, devenu si célèbre, bien des points de similitude ; car il est placé sous un cimetière gallo-romain, il est recouvert aussi d'une épaisse couche d'agile, et il est mêlé à des silex naturels et roulés.

Voici l'ordre des terrains qui le couvraient. C'était d'abord l'humus ou terre végétale dont l'épaisseur était d'un mètre environ. Au-dessous était une couche de silex de même épaisseur. Ensuite venait un lit assez épais de terre glaise, argile plastique, qui posait sur le dépôt d'instruments taillés qui nous occupe.

Ce dépôt se trouvait donc placé à plus de trois mètres de profondeur. Le terrain qui le renferme constitue une petite éminence au commencement d'une vallée peu profonde qui s'incline vers le sud, et il semble avoir été laissé intact par les eaux qui ont raviné le sol qui l'entourait, et qui l'ont respecté pour tourner autour de lui, de manière à ce qu'il format une sorte de vaste tumulus qui commande la vallée.

Là avait été placé, à cause de cette position sans doute, un cimetière du IIIe siècle par incinération. Nous y avons recueilli bon nombre de vases curieux, de colliers et de fibules variées, tous objets, qui avec les cendres des morts avaient été déposés dans des caisses de bois. Elles étaient placées au milieu des silex supérieurs que recouvrait l'humus, et c'est en extrayant ces pierres que les tombes furent exhumées.

Lorsque cette couche de silex eut été épuisée les ouvriers ne voyant plus au-dessous qu'une argile grasse, pure et sans mélange, arrêtèrent leurs travaux d'extraction et le terrain fut remis en culture. Mais quelques années après, une fosse qu'on y pratiqua pour y déposer des betteraves, ayant atteint une seconde couche de pierre, l'extraction fut reprise, et ce fut alors qu'au milieu d'échantillons naturels et bruts, apparurent des hachettes évidemment taillées qui éveillèrent notre attention.

Ces instruments sont très-variés de formes et de grandeurs, et au milieu de haches et de coins se trouvent des couteaux, des pointes de flèches, des poinçons, des grattoirs et d'autres objets; le tout descendant jusqu'à une profondeur de 4 à 5 mètres. Mais étudions d'abord quelques-unes des variétés principales de ces instruments.

La plus commune est la hachette, nommée par les ouvriers de Saint-Acheul, langue de chat: elle a la forme d'une feuille de sureau, est épaisse au milieu et diminue graduellement de grosseur jusqu'aux bords formant arêtes assez vives, mais sinueuses. Aucune de ces pierres, en effet, n'a été polie, toutes ne sont qu'ébauchées, et on y voit partout la place des éclats qui ont été enlevés.

Plusieurs sont contournées ou gondolées, d'autres sont allongées et ont une pointe longue et aiguë: il en est de rondes, d'autres ont été prises dans un silex en table, ne sont taillées que latéralement, en conservant partout l'épaisseur naturelle de la pierre. Enfin elles varient depuis 7 jusqu'à 25 centimètres de longueur.

Outre les hachettes, nous trouvons les coins, taillés comme les premières du côté de la pointe, mais coupées transversalement à l'endroit le plus épais, afin de laisser facilité de frapper dessus pour les enfoncer dans le bois ou autre objet qu'on voulait diviser. Il en est aussi de longues, étroites, ressemblant à une feuille de sauge, coupés à 4 pans, et étant presqu'aussi épaisses que larges, avec angles tranchants.

Après cette première catégorie d'instruments assez gros, viennent d'autres séries plus petites. Ce sont d'abord les couteaux, assez semblables à ceux de l'époque celtique, arqués, tranchants des deux côtés, et sans pointes, puis les grattoirs, les bouts de flèches, plus ou moins aigus, plus ou moins longs et

sans crochets ; les poinçons..... Une espèce assez curieuse est cette pierre imitant une feuille avec arrête assez aiguë au milieu, et les bords tantôt unis, tantôt dentelés. Enfin nous citerons encore cés tiges quadrangulaires, et d'autres dont la distinction ne nous est pas connue.

Les haches proprement dites ne coupent que du côté de la pointe, ce qui, outre leur surface rugueuse, les distingue de celles de l'époque celtique, qui coupent par l'extrêmité la plus large, qui est arquée et toujours bien tranchante.

Tels sont les instruments du dépôt de Vaudricourt. Ceux de Wancourt en diffèrent complètement ; ils ressemblent davantage aux haches celtiques dont ils ont à peu près la forme ; mais ils ne sont pas polis. Sans doute les ruguosités sont moins prononcées que sur ceux de Vaudricourt, les traces d'éclats enlevés sont bien plus petites, mais tous coupent par la pointe. Il leur a manqué ce travail long et pénible du frottement qui distingue les haches historiques. Aussi croyons-nous que ces pierres sont des instruments préparés et non terminés, car nous avons trouvé sur le même territoire un certain nombre de haches polies et qu'ils appartiennent à une époque intermédiaire entre ceux de Vaudricourt et ceux des Celtes.

On nous demandera sans doute qu'elle est notre opinion sur l'origine de ces pierres taillées, dites ante-historiques. Nous avons hésité avant de traiter cette question, mais la nature de notre étude nous oblige, et malgré notre ignorance en géologie, nous allons essayer en quelques mots de dire notre avis.

Tout d'abord nous devons constater que ces monuments, les plus anciens connus du travail de l'homme, ne se trouvent dans aucun terrain de formation primitive ; ni dans cette couche primaire qui forme en quelque sorte le squelette du globe et qui ne se compose que des matières les plus dures et les plus solides ; ni dans la couche secondaire formée par les dépôts marins et par cette végétation si vigoureuse qui couvrait la terre, quand vierge encore pour la production et à moitié refroidie, elle produisait des plantes gigantesques et des animaux de stature colossale. On ne les trouve même pas dans les dépôts tertiaires, au milieu desquels se voient, non-seulement des plantes, des poissons et des coquillages marins, mais encore des plantes gigantesques et rudimentaires et de grands animaux.

Ces instruments de pierre ne se rencontrent que dans le sol quaternaire ou d'alluvion, dans ce terrain composé de matières charriées par les eaux, pendant un cataclisme terrible qui ravagea notre globe. Là, en effet, ne se trouvent que les argiles, les sables, les pierres roulées, toutes matières que l'eau a tenu en dissolution ou qu'elle a entraînées, et qu'elle a ensuite déposées, comme limon, sur les couches primitives du sol.

Au milieu de ces dépôts se voient les débris d'animaux presque tous semblables aux nôtres, sauf quelques variétés qui se sont éteintes, de la même manière sans doute que nous voyons disparaître de nos jours des espèces autrefois bien connues, telles que l'Urus, la Dronte et bien d'autres. Les ossements humains y sont bien rares, mais cela n'est pas étonnant; car nous même avons constaté, et il est facile à tous les archéologues de le vérifier comme nous, que dans les tombes qui contiennent les cadavres entiers (celtiques et gallo-romains, des IIe et IVe siècle), les ossements des petits animaux, poulets, lièvres, se sont bien mieux conservés que ceux de l'homme; nous les y retrouvons entiers, même les os les plus petits, tandis que nous voyons les crânes, les tibia ou femurs, les ossements humains les plus forts enfin, presque consommès et se réduisant en poussière sous la pression des doigts.

Nous ne chercherons pas la cause de cette différence que, peut-être, on pourrait attribuer à la nourriture ou à la boisson bien moins pure, bien moins naturellle pour l'homme que pour les animaux, nous voulons seulement constater le fait, qui explique parfaitement la rareté bien plus grande dans ce terrain quaternaire ou d'alluvion des ossements humains que de ceux des animaux.

Tous les dépôts de silex taillés, celui de Vaudricourt notamment, que nous avons étudié avec plus de soin, n'ont pas été rapportés après la formation même du terrain qui les contient, où même de celui qui est posé sur lui. Il est évident que tous les deux sont intacts et n'ont pas été remués; ils sont homogènes, parfaitement purs, et leurs niveaux sont unis et constants. C'est un fait que la simple inspection des lieux prouve jusqu'à l'évidence.

Nous pouvons donc certifier ces deux faits : toujours nos haches se trouvent dans le terrain quaternaire d'alluvion ou déluvien; toujours aussi le sol qui les contient et presque toujours aussi celui qui les recouvre est intact, il est tel que l'ont déposé les eaux, et il n'a été ni entamé, ni remué.

Ces instruments sont donc au moins aussi anciens que ces couches de terrain, par conséquent ils remontent à l'époque quaternaire ou déluvienne ; car il est impossible, notamment pour Vaudricourt, de croire que ce dépôt a pu être fait à une époque postérieure; il a fallu pour le former sur cette éminence, un cataclisme terrible qui ne s'est plus renouvelé depuis le déluge de Noé.

Ici nous arrivons, je le sais, à la question la plus controversée, qui touche autant à la géologie qu'à l'histoire, surtout à la Bible, et il est peut être téméraire à nous de la discuter.

Ecartons d'abord ces objections tirées des histoires chinoise

et égyptienne; car déjà pour plusieurs dynasties qui nous sont données comme s'étant succédées les unes aux autres, il est prouvé qu'elles ont existé conjointement, et nul doute que si nous pouvions remonter aux sources contemporaines, on ne constaterait que les mêmes erreurs se sont reproduites souvent.

Au reste ne voyons-nous pas de nos jours exister des faits qui seraient de nature à ramener les mêmes erreurs par la suite, si les peuples avaient encore la même ambition de faire remonter à des temps innumérables leur origine et si surtout l'imprimerie, en multipliant les récits historiques, ne rendaient ces mensonges impossibles. Ainsi, depuis 50 ans seulement, ne voyons-nous pas trois dynasties et peut-être quatre, co-exister en France : la branche aînée sous Louis XVII, Louis XVIII, Charles X et Henri V ; la branche cadette sous Louis-Philippe et le comte de Paris; l'Empire sous Napoléon Ier, Napoléon II et Napoléon III, et la République, si renaissant un jour, elle reprenait ses années à partir de l'an Ier, 1792.

Ne pourrait-il pas arriver plus tard, si les livres et les dates étaient perdus, qu'en retrouvant des monuments attestant les successions de princes dans chacune de ces races on ne les regarde comme s'étant succédées, ce qui quadruperait les cinquante ans réellement écoulés. Car il faut bien se le rappeler, les monuments connus des histoires chinoise et égyptienne ne comptent pas par l'âge du monde, ou même de ces nations, mais par âge de chaque dynastie ou même de chaque règne, ce qui facilite singulièrement les erreurs.

Ne voyons-nous pas, au contraire, tous les récits bibliques confirmés soit par la géologie qui nous montre les créations diverses se succéder dans l'ordre tracé par la Genèse, soit par l'archéologie qui nous fait voir encore existants bien des monuments dont ils racontent l'érection ? Ainsi dans la Palestine (1) sont debout les tombes des rois hébreux, les ruines immenses des villes coupables ensevelies sous la mer morte ; celles des deux cités d'Hazor détruites par Josué et par Débora, l'autel du mont Garizim élevé par Josué sur les bords du Jourdain, et tant d'autres monuments visibles encore aux mêmes lieux où les place la Bible. Dans les ruines si curieuses de l'Afrique et de l'Asie ces mêmes faits se représentent, car sur les murs des palais, ou des temples antiques on trouve représentés les personnages ou les évènements racontés par les livres saints. Tout prouve donc la véracité de la Bible, et par suite celle d'un déluge universel.

Bien plus, ce fait n'est pas seulement affirmé par Moïse, il l'est encore par les traditions de tous les peuples et par les récits myto-

(1) Art judaïque par M. de Saulcy.

logiques de la Grèce et de Rome. L'histoire de Deucalion qui évita de périr avec le genre humain dans un déluge d'eau en se renfermant dans un vaisseau avec son épouse Pyrrha, n'est-elle pas identique avec celle de Noé qui, lui aussi, évita la mort en se réfugiant dans une arche avec sa famille et quelques représentants de tous les animaux? Platon ne dit-il pas dans son traité *in timæo* que les livres sacrés des Egyptiens mentionnent un déluge universel très-ancien. Lucain (*de dea Syria*) n'assure-t-il pas que les habitants d'Hierapolis, en Syrie, montraient dans le temple de Junon une ouverture par où, disaient-ils, s'était engouffrée une partie des eaux du déluge? Les Chinois, eux-mêmes, racontent qu'un homme nommé Puoncu échappa seul avec sa famille à un déluge universel (1)

Nicolas de Damas et Epiphane assurent que de leur temps on voyait encore les restes de l'arche sur le mont Ararat (2). Berose dit que les habitants de ce pays raclaient la poix de ses planches pour s'en servir de talisman (3). Ebn. Amid. raconte que l'empereur Héraclius monta sur le mont d'Al-Judi où il vit la place de l'arche, etc. (4). Enfin tous les peuples ont conservé le souvenir de cette révolution terrible qui a, sous une épaisse nappe d'eau, couvert la terre et détruit tous ses habitants à l'exception d'une seule famille dont le chef est appelé Deucalion Ogyges, Xixutus, Osiris... tandis que la Bible le nomme Noé..

Le souvenir de l'arche préservatrice de la race humaine est aussi rappelé dans les mystères ou dans les traditions de tous les peuples. Les Grecs, les Celtes, les Egyptiens, les Assyriens, les Chinois et mêmes les tribus sauvages, avaient dans leur culte et leurs représentations des allusions à cette arche, second berceau du genre humain.

Si donc le déluge est prouvé, il a dû former sur notre globe des couches épaisses de limon qui ne sont autres que nos argiles; il a dû charrier dans sa marche rapide des pierres, des roches erratiques de toutes grosseurs, et les instruments du travail de l'homme, qui devait être alors, après 2000 ans d'existence, presqu'aussi multiplié qu'aujourd'hui. Il a dû, çà et là, déposer le sable qu'il avait amené du fond des mers et qui se colora au contact des diverses matières minérales qui se mêlèrent à lui. Ainsi s'expliquent tous les phénomènes, toutes les couches du

(1) Vossius ep. ad and. Colvium. P. 409.

(2) Nicolas de Damas apud Josephum antiq. L. 1. C. IV. — Beros apud Joseph. Ant. L. 1. C. IV.

(3) Hœrès. 18.

(4) Ebn. Amid. hist. arabum, L. 1, C. I.

terrain quaternaire et notamment les instruments les plus solides des peuples anté-déluviens.

Ce n'est pas ici le lieu de chercher quel moyen naturel Dieu put employer pour couvrir ainsi toute la terre d'une si grande quantité d'eau. Il semble qu'il lui suffisait de ralentir un peu, par une cause quelconque, le mouvement de rotation de la terre, pour que les eaux, renfermées dans les immenses bassins des mers, fussent projetées en dehors de leurs limites, et commençassent cette course furibonde qui parcourut toute la surface du globe. Puis quand le mouvement eut repris sa marche normale, quand l'équilibre fut rétabli, alors tout rentra dans l'ordre et la mer retomba dans ses bassins naturels.

II.

LES VOIES GAULOISES.

En étudiant la topographie de l'ancienne Atrébatie, nous avions reconnu çà et là des voies dont l'existence devait remonter très-haut, qui étaient distinctes, et parfois presque parallèles aux routes romaines.

Il nous était impossible de ne pas les faire remonter au plus tard à l'époque gallo-romaine, puisque nous trouvons partout sur leurs bords des fondations ou des cimetières antiques. Aussi en parlant de ces voies encore inexplorées, les avons-nous classées provisoirement parmi les voies secondaires romaines, *viæ terranæ*. Nous n'osions pas encore les faire remonter plus haut.

Mais depuis lors, nos rapports plus intimes avec M. Peigné-Delacourt, les études que nous avons faites ensemble en vue d'établir la topographie routière celtique du nord de la Gaule, et les preuves certaines qu'il nous a données des caractères et de l'existence de ces routes antiques, ont déterminé notre conviction et ont éclairci et expliqué bien des faits dont nous n'avions pu encore nous rendre compte.

Nous avons donc étudié à nouveau cette question et c'est le fruit de ces recherches que nous soumettons aujourd'hui à nos lecteurs. Tout d'abord il convient d'expliquer les caractères qui distinguent ces voies gauloises de tant d'autres qui sillonnent nos campagnes.

Ces caractères sont l'encaissement, la sinuosité ; en outre, elles bordurent et séparent les propriétés, les champs, sans jamais les couper, et elles sont accompagnées çà-et-là des débris des habitations auxquelles elles conduisaient.

Nous allons expliquer chacun de ces caractères.

Carte

des

Voies & Fondations Romaines,

des

Voies & Localités Gauloises

& des

Cimetières Mérovingiens

par

M. Aug. Terninck

Légende

Voies Romaines

Fondations

Voies Gauloises

Localités

Cimetières Mérovingiens

Echelle 1/240.000

1 2 3 4 5 Kilomètres 1 Myriam

Imp. Alf. Robaut à Douai

dois reprendre les Couleurs couleurs aussi que les pages Hors format et Couleurs des gros livres jaunes.
: reprendre aussi le code 9893.

- Problème des jours non fait.
- Problème du lieu de travail.
- Des documents mis etc...
- Demande

Quand nos pays étaient couverts de forêts vierges et au fur-et-à-mesure que la population augmenta et se civilisa, il devint nécessaire de percer au travers de ces fourrés épais des voies pratiquables, non-seulement pour les hommes et les bêtes de somme, mais encore pour les voitures. Mais comme déjà les eaux avaient raviné le sol, et s'étaient percé des lits souvent solidifiés par les pierres qui, plus lourdes que la terre et l'eau, s'étaient accumulées dans le fond, il était tout naturel qu'on se servit de ces routes presque faites, et qui évitaient un long travail de défrichement, de nivellement et même d'empierrement. D'un autre côté, au milieu d'ennemis, de brigands, et de bêtes féroces sans cesse en quête de saisir une proie, le voyageur était plus caché et plus abrité en suivant ces creuses qu'en voyageant sur un sol uni.

Ces chemins sans doute étaient souvent étroits dans le fond, mais il était facile de les élargir, et d'ailleurs les voitures des Celtes, ainsi que j'ai pu m'en convaincre moi-même en visitant dans l'Oise, avec M. Peigné-Delacourt et M. Marville, les ornières tracées dans la pierre dure. n'avaient que 1 mètre 05 cent. de voie, tandis que celles des Romains, ainsi que les nôtres, ont 1 mètre 35 centimètres. Ce peu de largeur était peut-être aussi une suite naturelle de l'étroitesse des ravins dans lesquels ces véhicules devaient circuler.

La sinuosité de ces voies s'explique : d'abord par ce fait que les eaux ne suivent jamais dans leur travail de perforation la ligne droite et aussi parceque la conformation la plus ordinaire du bassin de l'homme et surtout de la femme les porte à s'écarter de la ligne droite, ce qui explique aussi pourquoi tous les sentiers qui se pratiquent à travers nos champs, aussi bien que nos chemins ruraux sont tortueux.

On conçoit très-bien que les voies servant de limites aux propriétés sur un grand parcours, soient antérieures au partage des terres, c'est-à-dire très-anciennes; aussi n'avons-nous pas besoin d'entrer à ce sujet dans plus de détails, pas plus que sur le caractère suivant : car il nous paraît évident qu'un chemin bordure sur ses côtés par des constructions antiques a dû les précéder, et que c'est à cause de son existence que les anciens habitants du pays se sont établis sur ses bords.

On objectera peut-être que l'encaissement des voies peut aussi avoir été causé dans des temps plus modernes, non-seulement par le fréquent passage des voitures et des piétons, mais aussi par les eaux qui les parcourent très-souvent et qui ont pu les raviner. A cela nous objecterons que d'abord ce caractère ne nous guide pas seul dans notre classement, puisque nous exigeons toujours les trois autres, et qu'ensuite, s'il est vrai que l'eau et l'usage peuvent parfois creuser les chemins, il arrive presque toujours que ceux qui s'en servent réparent ces dégâts

en rejetant dans les ornières, dans le fond, des terres prises dans les talus ; souvent même, ils y amènent des terres ou des matériaux de remblais pris ailleurs.

2°

Quand les Romains se furent établis dans la Gaule ils dûrent nécessairement modifier cet état de choses, puisque d'ailleurs leurs voitures, à cause de leur largeur, ne trouvaient pas un passage suffisant dans nos chemins creux ; et puis il leur fallait pour la facilité de leurs transports militaires et pour la nécessité de la défense, des routes larges et solides, les plus courtes possibles, et conduisant non-seulement de poste ou de cité à autre, mais encore du centre de l'empire, de Rome, à toutes les extrêmités de son vaste territoire.

Alors se créèrent les voies militaires (*viæ ferræ*), solidifiées par d'épaisses et solides couches de durs matériaux, et tracées en lignes droites, à moins que des obstacles insurmontables ne s'y soient opposés.

Ces voies suivirent çà-et-là les chemins anciens, mais furent redressées, ce qui fait que souvent à côté de ces lignes droites on aperçoit, comme nous allons le voir tout-à-l'heure, des creuses, parfois utilisées encore dans certaines parties, qui se contournent et coupent les voies romaines. D'ailleurs cette coexistence presque parallèle des deux chemins fut pendant assez longtemps nécessaire, car il paraît certain que la circulation des voitures étroites fut interdite sur les grandes voies (1) par cela-même que l'existence trop rapprochée des ornières qu'elles produisaient rendait pénible la circulation des véhicules plus larges. Aussi ces voies romaines furent-elles nommées quelquefois *viæ privilegiatæ*.

Les Romains n'avaient pas non plus les mêmes motifs de contourner leurs voies que les Gaulois, qui voulaient éviter de faire des ponts et qui tournaient les monts et les marais pour aller trouver les gués ou les terrains plus unis. Ceux-ci cherchaient toujours à traverser les rivières aux endroits les moins profonds, car là ils n'avaient besoin que d'une passerelle pour les piétons ; les voitures et les bêtes de somme traversaient l'eau rendue moins profonde par des amas de pierres jetées dans le fond.

Les Romains, dans leur désir d'abréger toujours les distances, allaient droit devant eux. Ils entaillaient les collines trop abruptes, construisaient des ponts, des viaducs ou des jetées sur les ri-

(1) Peigné-Delacourt. Recherches sur divers lieux du pays des Sylvanectes, page 45.

vières et les marais ; ils exécutaient dans ce but des travaux que nous admirons encore.

3°.

M. Peigné-Delacourt a surtout étudié deux grandes voies: l'une, qu'il nomme chemin de la Barbarie, qui porte encore en effet ce nom dans plusieurs de ses parties, et qui de Boulogne à Hesdin se dirige vers le Pont-du-Mat, près d'Amiens, et de-là vers Paris. Ce chemin avait une bifurcation sur Wissant, par Leulinghem, Surques et Leulaine, puis une seconde sur Sangatte.

Une autre grande voie, qui n'était qu'un embranchement de la première, allait passer à Cambrai, puis en Belgique ; elle traversait Pierrefitte, Ecouen, Senlis, Pont-Sainte-Maxence, Coudun, Nesles, Cléry, Cambrai, Valenciennes.....

Mais d'autres routes existaient en même temps dans notre pays ; ainsi, nous en avons reconnu une partant de Cambrai et se rendant à Térouanne par Lécluse, Vitry, Izel, Drocourt, Rouvroy, Lens, Béthune, Lillers, Saint-Hilaire. Partout sur son parcours se trouvent des débris antiques.

De Lens, où nous avons fouillé un *vicus* ou *castrum* important, se bifurquaient deux autres chemins: l'un dit Tacette, qui se dirige vers Amiens par Saint-Eloy, Camblain, Aubigny, Ambrines, Frévent; l'autre passant à Givenchy, Neuville, Marœuil, Duisans, Wanquetin, Gouy, Bavincourt, La Cauchie, Warlencourt, Graincourt, Famechon et Thièvres.

A Aubigny, une autre voie venant de Béthune, Estaires, par Nœux, Hersin, Frémicourt et Villers-Châtel, coupait celle-ci, et allait à Izel, Noyelle-Vion, Avesnes, Soncamps, Coullemont, Doullens.

Nous avons déjà (page 227 de l'étude sur l'Atrébatie), indiqué pour plusieurs des chemins que nous venons de nommer, les restes antiques qui les bordent, nous n'avons plus à étudier sous ce rapport que celui de Lens à Thièvres.

A Givenchy *(Juvenchy acum)* nous voyons des mottes, des enceintes et des hâches celtiques; à Neuville *(Novavilla)*, sont des souterrains, des fondations et des tombes antiques ; à Marœuil on voit le camp de César, un cimetière romain du IIe siècle, un autre mérovingien et un troisième celtique ou germain.

On joint ensuite Duisans par le canton de Marc-Empereur et la cavée Bornobus, qui n'est autre que notre voie.

A Duisans nous avons exploré des fondations et des tombes gallo-romaines ; à Gouy *(Gogicum)*, sont des souterrains-refuges et des fondations antiques. Il en est de même à Bavincourt *(Bavonis cortis)*, à La Cauchie, dont le nom seul indique une chaussée ancienne ; à Warlencourt, qui possède une motte considérable

pleine de débris romains, etc.; à Graincourt *(Granicorte)*, autrefois connu par son pélérinage; à Famechon, où sont des débris romains aux lieux dits le Temple et la Maladrerie. Enfin vient Thièvres, l'ancienne *Teucera*, inscrite sur les itinéraires de l'époque. Mais nous dépasserions les limites de ce travail si nous voulions citer et étudier tous les chemins du pays qui nous paraissent gaulois; nous nous bornerons donc à rechercher ici ceux qui conduisaient à Arras, l'antique capitale du pays et en même temps centre religieux important; nous y trouvons les voies :

1re De Tournay, par Bailleul, Oppy, Neuvireuil, Izel, Beaumont, Courcelles. Ce chemin romanisé s'est redressé et a laissé sur le côté Neuvireuil et Izel;

2e D'Hénin, par Roclincourt, Willerval, Arleux, Acheville, Rouvroy;

3e De Lens; elle traversait Roclincourt, Thélus, passait près de la motte de Vimy, allait à Avion, et rejoignait le *Castrum* du Mont-Eleu en côtoyant le fort, aujourd'hui l'église de cette commune;

4e De Béthune, par Neuville, Souchez, Noulette, Hersin, Nœux;

5e De Saint-Pol, par Saint-Aubin, Louez, Etrun, Aubigny, Savy;

6e De Thérouanne, par Marœuil, Acq, Camblain, Villers, Fresnicourt, Houdain, Avion *(duæ viæ)*;

7e De Frévent, par Dainville *(Dioni villa)*, Warlus, Hauteville, Avesnes, Beaufort, Estrée;

8e De Thièvres et Amiens, par Beaumetz, Bailleulval, La Cauchie, Pas;

9e De Bapaume et Saint-Quentin, par Neuville, Ervillers, Sapignies;

10e De Cambrai par Tilloy, Wancourt, Chérisy, Villers, Baralle, Sains;

11e De Douai, par Athies, Fampoux, Gavrelle, Vitry, Lambres.

Les Romains ne consolidèrent et ne redressèrent que sept de ces voies : les 1re, 3e, 5e, 6e, 8e, 9e et 10e; les autres restèrent étroites et sinueuses, mais sur leurs bords on retrouve partout des débris antiques.

Ainsi, près des trois premières et de la onzième, on en rencontre sur les territoires de toutes les communes; la quatrième en montre à Neuville, Souchez, Noulette, Hersin, Nœux, Vaudricourt.

La 5e, très-excavée, entre Saint-Aubin où se trouvent des *tumuli*, et Etrun, possède des débris antiques et des tombes à

Etrun, Haute-Avesnes et Aubigny, remarquable par ses deux vastes mottes, ses trois cimetières des IIe, IIIe et VIe siècles, et ses souterrains; Savy et Villers, ne sont pas moins riches.

Près de la 6e, nous trouvons ces mêmes débris à Marœuil, Saint-Eloi, Acq, célèbre par ses deux peulvans, Villers-Châtel, Fresnicourt avec son vaste monument druidique, Houdain avec son *castrum* et ses souterrains, Camblain avec ses cimetières.

La 7e côtoie Dainville *(Dianæ* ou *Dioni villa)*, Wanquetin avec ses tombes du IIe siècle, Hauteville *(Alta villa)*, Avesnes aux sépultures antiques, au dolmen et aux débris de tous genres, surtout près de notre voie au Fond-Dragon. Ensuite vient Beaufort *(bello fortis)* où se trouvait une grande motte près de laquelle le docteur Ledru vient de découvrir un énorme grès couché en terre.

En côtoyant la 10e, nous pourrons étudier ces restes antiques à Wancourt, où les instruments de pierre sont assez nombreux, à Chérisy, aux souterrains, aux fondations et aux tombes remarquables; à Villers, à Baralle, où l'on a recueilli de belles sépultures; puis à Sains et à Marquion, où notre si regretté collègue, M. Alexandre Grigny, a remarqué de belles et solides fondations gallo-romaines.

Si nous voulions étendre cette étude sur toutes les parties du territoire de l'antique Artois, nous pourrions montrer bien d'autres voies dont l'origine est antique. Ce pays, en effet, était alors déjà très-peuplé, et il dut avoir un réseau très-complet de chemins, d'autant plus que les habitations n'étaient que très-peu groupées, et que chaque centre ne se composait guère que de la maison des chefs ou patriciens, autour de laquelle étaient les chaumières de leurs esclaves, de leurs clients et de leurs autres subordonnés.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à quatre heures du soir.

SÉANCE DU 16 JUIN 1869.

Président : M. Paillard, Préfet du Pas-de-Calais. — Secrétaire : M. A. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

On dépose sur le bureau :

1° Le *Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord et des pays voisins*, publié sous la direction de MM. Gosselet et Desplanque, à Lille (n° 3. Mars 1869) ;

2° Les comptes-rendus de la Société française de numismatique et d'archéologie (décembre 1868) ;

3° Les Mémoires lus à la Sorbonne en 1868 : Histoire, philologie et sciences morales ;

4° La *Revue des Sociétés savantes* (janvier, février et mars 1869).

NOMINATION DE MM. LECESNE ET DE CALONNE.

M. le Secrétaire donne lecture de deux arrêtés de M. le Préfet, le premier en date du 22 décembre 1868; le second du 15 mai 1869, qui nomment MM. Lecesne, président de l'Académie impériale d'Arras, premier adjoint au maire de ladite ville, et M. Albéric de Calonne, propriétaire à Buire-le-Sec, membres de la Commission départementale des Monuments historiques.

INSTALLATION DE M. LECESNE.

M. Lecesne, présent à la séance, est installé par M. le Président. Le récipiendaire remercie M. le Préfet de l'avoir appelé dans la sein de la Commission, et promet de prendre part avec zèle et dévouement aux travaux de ses collègues.

SÉPULTURES DÉCOUVERTES A WIZERNES.

M. le Secrétaire donne lecture de la note suivante rédigée par M. Deschamps de Pas, sur une découverte de sépultures :

« Le tracé de la rectification de la route départementale n° 6, traverse, au village de Wizernes, un cimetière ancien. Les tra-

vaux amenèrent au mois de janvier 1869, la découverte de sépultures de l'époque gallo-romaine, et de l'époque franke, ce qui prouve que ce cimetière dût servir assez longtemps.

» Le terrain où il se trouvait se compose d'une couche de cailloux de 0 m. 80 environ d'épaisseur reposant sur la craie. C'est dans la couche supérieure que se trouvent les sépultures, qui, nulle part, n'entament le banc inférieur. Celles de la première époque sont à ustion, et caractérisées par la rencontre d'une couche de charbon et de cendres au milieu de laquelle reposent des vases qui n'ont jamais été recouverts. Ces vases en terre, de couleurs noire, grise et rouge étaient vraisemblablement remplis des cendres du défunt, il a été impossible de s'en assurer. Dans quelques-uns on a trouvé des perles en ambre, restes de collier, ainsi qu'un moyen bronze de Maximin Daza, percé, indiquant qu'il avait été porté aussi en collier. L'existence de ce moyen bronze ne peut donc donner aucune indication certaine de l'âge du cimetière : il était d'ailleurs assez fruste, et paraissait avoir circulé pendant quelque temps avant d'avoir été porté.

Les vases recueillis intacts au nombre de sept à huit, et dont trois sont parvenus au musée de St-Omer, n'affectent, du reste, pas des formes différentes de celles que l'on connaît. La pâte en est grossière, et ils sont faits au tour de potier.

» Y a-t-il eu interruption dans l'usage de ce cimetière, et a-t-on cessé de s'en servir momentanément avant l'invasion franke, c'est ce qu'il est impossible de déterminer, Quoiqu'il en soit, les sépultures de cette dernière époque étaient au milieu de celles de l'époque antérieure, sans qu'il y ait de séparation précise. Les corps dont la tête était à l'Est, étaient déposés dans la couche de cailloux sans aucun cercueil, dans les endroits où cette couche était la plus forte et presque au contact de la craie. On a trouvé ainsi quinze corps tous orientés de la même manière, et seulement dans la largeur occupée par les travaux, des fouilles n'ayant pas été faites en dehors du tracé. Les objets que ces travaux ont amenés au jour et qui ont été acquis par le musée de Saint-Omer, sont :

» Un umbo de bouclier terminé par un bouton ;

» Des boucles de ceinturon en fer, dont une damasquinée en argent, et une avec des boutons de cuivre formant ornement ;

» Une boucle semblable en bronze avec dessins d'entrelacs, et et des animaux d'une forme grossière, représentant vraisemblablement des éléphants ;

Six ou sept scramasaxes plus ou moins entiers, quelques-uns de très-petite dimension. L'un de ces derniers possède encore la soie, terminée par un pommeau ;

» Un angon ;

» Quelques fers de lance.

» Il nous a été impossible de savoir quelle position avaient ces armes, n'ayant pas assisté à leur découverte, et n'en ayant eu connaissance que quelque temps après. Du reste, la position des corps, dépourvus de toute enveloppe, au milieu d'un terrain que la pioche attaquait avec difficulté, aurait rendu pour ainsi dire impossible une fouille quelque peu régulière.

» L'âge approximatif de ces dernières sépultures est déterminée par la présence de deux petits bronzes très-frustes de Gratien, empereur qui régnait dans la seconde moitié du IVe siècle, et que l'on a trouvés, s'il faut en croire les renseignements fournis par l'ouvrier, dans la bouche d'un des cadavres. Cette date coïncidrait avec l'époque des premières invasions des Franks dans la Gaule. Saint-Omer, ou plutôt le bourg de Sithiu n'existait pas encore, et les eaux du golfe formé par la rivière d'Aa venaient battre le pied des côteaux. Quoi d'étonnant que les envahissements se soient arrêtés à peu de distance des bords du golfe, en un point qui étaithabité, l'existence du cimetière à incinération le prouve, et d'où il leur était facile de se répandre dans le pays, ainsi que d'assurer les communications dont ils pouvaient avoir besoin par mer.

» Une autre remarque qui vient encore confirmer la date probable que nous assignons à ce cimetière, c'est qu'aucun des objets trouvés ne porte d'emblême chrétien. Il dut bientôt d'ailleurs cesser d'être en usage, par suite du départ des Franks qui continuèrent vraisemblablement à s'avancer dans l'intérieur du pays. Le nombre restreint de corps découverts donne quelque apparence de raison à cette hypothèse. »

La lecture de ce travail est écoutée avec beaucoup d'intérêt.

M. Coffinier communique la lettre suivante, écrite par M. le Maire de Saint-Omer, au sujet de ces découvertes :

« Monsieur le Sous-Préfet,

» En exécutant les travaux de rectification de la route départementale n° 6 de Wizernes à Setques, on a découvert deux cimetières gallo-romain et francs. La pioche a mis à découvert des armes, des vases de terre, des fibules etc., du plus haut intérêt. Une partie de ces objets, détournés par les ouvriers, a été disséminée de côté et d'autre, une autre partie, et elle est encore assez importante, a été récueillie par les agents des ponts-et-chaussées chargés de la surveillance des travaux et mise à part conformément à l'arrêté de M. le Préfet de janvier 1869.

» Il serait du plus haut intérêt pour l'histoire locale que ces objets fussent déposés dans le musée le plus rapproché de la découverte, afin que l'on puisse les comparer avec ceux trouvés

dans les localités environnantes, telles que : Blandecques, Arques, Helfaut et Thérouanne.

» J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Sous-Préfet, de solliciter de M. le Préfet, dans l'intérêt de l'archéologie et de la science, le dépôt de ces objets dans le musée de Saint-Omer où tout le monde aura la facilité de les étudier et de les comparer avec ceux trouvés antérieurement dans la Morinie.

» Ces antiquités sont déposées chez le cantonnier chef.

» Veuillez agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

Le Maire de Saint-Omer,
LEFEBVRE DU PREY.

La Commission, consultée par M. le Président au sujet de la proposition de M. le Maire de Saint-Omer, pense que sans abandonner ses droits sur les objets découverts, et sans renoncer à la création ultérieure d'un musée départemental, il y a lieu de déposer les objets en question dans une des salles du musée de Saint-Omer, et de prier M. le Maire de cette ville de faire dresser un inventaire exact desdits objets pour être envoyé à Arras et conservé dans les archives de la Commission.

La description des monnaies découvertes est confiée à M. Dancoisne.

PAS-DE-CALAIS.—STATISTIQUE GÉNÉRALE.

On s'occupe ensuite de la *Statistique générale du département du Pas-de-Calais.*

M. Lecesne, père, est chargé de la description de la ville d'Arras.

Un membre rappelle qu'un travail sur cette ville a été présenté à l'Académie impériale par M. Terninck, et qu'il a été couronné par cette savante Compagnie. M. Lecesne pourra, tout en réduisant ce travail, se servir en outre des précieux documents ainsi que des recherches considérables qui se trouvent dans le *Dictionnaire historique des rues d'Arras*, publié en 1856.

De nombreuses observations sont échangées, et en résumé il est établi que l'ouvrage dont il s'agit doit être, dit M. le Préfet, le premier livre d'histoire de nos colléges ; qu'on doit en exclure toutes phrases inutiles, en un mot réduire l'histoire à la quintessence des faits.

MM. Coffinier et Lecesne, fils, donneront lecture, dans la prochaine séance, des Notices qui leur sont attribuées pour les cantons d'Arras nord et d'Arras sud.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à trois heures et demie.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 14 AOUT 1869.

Président : M. Paillard, Préfet du Département. —
Secrétaire : M. A. Godin.

La séance est ouverte à trois heures.

Présents : MM. de Linas, Boulangé, Lecesne (père), l'abbé Van Drival, Deschamps de Pas, l'abbé Guillaume, Lecesne (fils), Gieseler, l'abbé Robitaille, Terninck, Epellet, de Sède, Robaut et Godin, Secrétaire.

MM. le comte d'Héricourt, Debayser, le comte Fouler de Relingue, l'abbé Lamort, l'abbé Haigneré, Normand, le baron de Calonne, Mgr Scott, Libersalle et de Hauteclocque, s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

M. le baron de Calonne veut bien se charger de la description des communes du canton de Campagne pour la *Statistique générale du Pas-de-Calais*.

On procède à la nomination du Vice-Président pour l'année 1869-1870.

M. de Linas est réélu.

CIMETIÈRE ANCIEN DÉCOUVERT A MARŒUIL.

M. Paul Lecesne rend compte de la découverte faite à Marœuil d'un cimetière ancien :

« Dans les premiers jours du mois de juillet dernier, un sieur Loubry ayant rencontré, en faisant des fouilles pour la fondation de sa maison, un grand nombre de squelettes et d'objets anciens, M. Topart, maire de Marœuil, prit, conformément à la circulaire préfectorale du 4 décembre 1867, qui a produit de si heureux résultats, toutes les mesures nécessaires pour la conservation de ces antiquités. Il avertit donc M. le Préfet qui, le samedi 10 juillet, délégua M. Paul Lecesne au nom de la Commission des Antiquités départementales, pour aller étudier sur l'emplacement même ces curieux restes. Arrivé dans l'après-midi à Marœuil, M. Lecesne se rendit, accompagné de M. Topart dont la complaisance égale le zèle, dans le champ où avaient eu lieu

les découvertes. Le propriétaire et les ouvriers qui avaient fait la trouvaille y étaient en ce moment réunis.

Le terrain renfermant tous ces objets est situé à l'angle de deux chemins, dans une petite vallée peu distante du camp dit de César à Etrun. D'après les dires des habitants on aurait, à des époques assez éloignées déjà, extrait dans cet endroit des squelettes accompagnés d'objets anciens, mais ces découvertes n'avaient pas été régulièrement constatées.

Sur les interrogations adressées au sieur Loubry et à ses ouvriers, voici les renseignements qui furent recueillis ; en enlevant les terres nécessaires pour creuser une cave, on était tombé sur vingt-deux squelettes plus ou moins bien conservés. Tous avaient été enterrés sans cercueil, et une quinzaine avaient un pot placé auprès d'eux. Pas d'orientation, mais deux lignes transversales, ou plutôt deux sillons qui se coupaient précisément à l'endroit des fouilles. La plupart des corps étaient placés sur le ventre ; on en avait trouvé jusqu'à trois superposés. La profondeur des inhumations variait de 1 m. 40 à 0,60, et l'on avait remarqué que les ossements indiquaient des individus de haute taille.

Cette visite faite, M. Lecesne se transporta chez le sieur Loubry, qui lui montra les objets extraits ; ils se composaient de douze pots en terre ou en grès dont les formes étaient extrêmement variées, une casserole en cuivre, un fer de lance, deux fers de javelots, une hache en fer, trois boucles d'oreilles dont une paire composée d'un cube en argent portant quatre losanges de verre rouge ou de grenat et supporté par un anneau en argent tordu, d'une boule en cristal grosse comme le pouce et portant encore un morceau de l'anneau qui servait à la suspendre, une sorte d'anneau en argent, deux boucles d'argent très-détériorées, une série de boules de verre émaillé, de différentes formes et couleurs, et accompagnées d'une amulette ; enfin beaucoup d'autres objets, mais pour ainsi dire à l'état de débris.

Le sieur Loubry promit de ne pas se dessaisir de ces objets jusqu'à ce que l'Administration eût décidé si elle les achèterait. Malheureusement, des prétentions exagérées ne permirent pas d'abord à M. le Préfet de s'en rendre acquéreur, mais ces curieux restes n'ont pas été perdus pour la science et pour le pays ; ils appartiennent maintenant à l'un des membres les plus savants de la Commission, M. Terninck.

M. Lecesne avait acquis, lors de sa visite, la conviction que le lieu de la découverte et le champ environnant devaient contenir un vaste cimetière. Il proposa au propriétaire de laisser fouiller son champ moyennant une indemnité, et en abandonnant d'avance toutes les chances de trouvaille. Le soir même il faisait part de ses espérances à M. le Préfet, et ce magistrat, séance

tenante, écrivait au Maire de Marœuil pour le remercier de son bon concours et le prévenir que dès le lundi 12 juillet les travaux commenceraient.

En effet, ce jour, M. Debuire, piqueur du service vicinal, suivi d'une brigade d'ouvriers capables et intelligents, se mettait à l'œuvre. Les fouilles ont amené la découverte des magnifiques objets qui sont sous les yeux de la Commission. M. Lecesne rend hommage au soin avec lequel M. Debuire s'est acquitté de sa tâche, et dépose sur le bureau les documents suivants :

1° Un plan indiquant toutes les tranchées pratiquées ;

2° Un travail explicatif ;

3° Un tableau énumérant jour par jour les trouvailles et la surface explorée.

Il donne ensuite lecture des pièces envoyées par le service vicinal. En voici le résumé : du 12 juillet au 12 août, cinq tranchées ont été ouvertes ; on y a découvert :

213 squelettes ;
76 pots de terre ou de grès ;
5 vases en verre ;
7 haches ;
22 lances ;
7 javelots ;
1 bouclier ;
5 scramsax ;
4 boucles de ceinturon ;
11 boucles de diverses grandeurs ;
4 boucles d'oreilles ;
1 paire de ciseaux en fer forgé ;
1 bague chevalière ;
1 pince épilatoire ;
4 épingles à cheveux, très-belles ;
1 vase en cuivre doré ;
2 anneaux en cuivre ;
1 pièce de cuivre plaqué ;
Une quantité de verroteries.

M. Lecesne appelle tout particulièrement l'attention de la Commission sur l'exactitude minutieuse avec laquelle la position des cadavres et des objets a été relevée, et sur la clarté du rapport rédigé par les agents-voyers.

Il fait connaître ensuite que M. le Préfet s'est aussi préoccupé des résultats que pouvait avoir pour la science anthropologique, les découvertes de Marœuil, et que M. le docteur Trannoy, professeur à l'école de médecine d'Arras, a été spécialement délégué pour examiner les ossements extraits.

Le savant rapport du docteur Trannoy embrasse toute la question anatomique, qui y est discutée avec une précision parfaite. Les conclusions tendent à établir que si l'on a trouvé quelques squelettes qui ont dû appartenir à des hommes de 1 m. 93, 1 m. 83, 1 m. 73, la moyenne des ossements n'indique pas cependant une race d'une taille de beaucoup plus élevée que celle actuellement existante.

M. Lecesne cherche ensuite à déterminer la date approximative du cimetière de Marœuil. Pusieurs considérations peuvent servir à éclairer les points en discussion.

D'abord, les ossements sont en général de trop haute taille pour appartenir à des soldats romains, ils doivent donc provenir de Barbares du Nord.

En second lieu, absence de monnaies, contrairement à ce qui aurait eu lieu dans un cimetière romain.

Troisièmement, la proximité du camp d'Etrun. En effet, ce camp, soit qu'il remonte ou non à César, présente les caractères des *castra* des derniers temps de l'Empire, tout le prouve, la hauteur du parapet, la situation au confluent de deux rivières. L'analogie est frappante avec les camps décrits dans les lois du Code Théodosien. En effet, en se reportant à ce recueil de législation, l'on voit que sur toutes les frontières de l'Empire étaient établis des Barbares qu'on nommait Lètes, *Lacti*. Il y en avait de toutes les nations : Francs, Goths, Saxons, Arabes, Ethiopiens ; on leur concédait des terres, et en échange ils contractaient l'obligation de défendre le pays. La plupart le firent avec dévoûment et furent écrasés lors des invasions. D'après cette idée le cimetière de Marœuil ne serait que celui des Lètes préposés à la garde du camp d'Etrun. De quelle race étaient ces Lètes ? Ici aucun doute n'est possible. En rapprochant les armes trouvées de toutes celles que l'on connaît jusqu'à présent, on acquiert la conviction que ce sont des armes *franques*. Ce qui confirme encore cette opinion, c'est la découverte toute récente d'un *umbo* de bouclier identique à ceux qui sont reconnus partout pour avoir appartenu à des guerriers *franks*. Du reste, M. Lecesne s'appuie sur le témoignage du général de Bellecourt, dont le nom fait autorité pour tout ce qui concerne l'histoire des armes. Ce savant archéologue n'a pas hésité à déclarer que l'on se trouvait en présence d'armes *franques*. M. Lecesne termine son rapport en proposant à la Commission de remercier M. le Préfet d'avoir, par sa circulaire, rendu possible la conservation

de tout ce qui intéresse l'histoire locale, et dans les circonstances présentes, de n'avoir pas hésité à prendre les mesures nécessaires pour tirer le meilleur parti possible de la découverte faite à Marœuil. Enfin, il pense qu'il y a lieu d'appeler l'attention de la Commission sur l'obligeance qu'a montrée en cette occasion M. Topart, maire de Marœuil. et sur le talent dont à fait preuve dans la direction des fouilles M. Debuire, piqueur du service vicinal.

La Commission décide que des remerciements seront adressés à M. le Préfet pour les résultats obtenus en cette circonstance par son initiative.

M. le Préfet appelle l'attention de la Commission sur plusieurs objets offrant un grand intérêt au point de vue de l'histoire.

D'intéressantes observations sont échangées, et la Commission décide que ces objets seront envoyés à titre de dépôt au Mnsée d'Arras, afin que les archéologues puissent les étudier à loisir.

Il est aussi décidé que le savant rapport de M. Lecesne, les observations de M. Debuire et les dessins à l'appui, seront publiés dans la *Statistique monumentale*.

M. le Préfet propose à M. Terninck de céder à la Commission les objets qu'il a acquis du sieur Loubry.

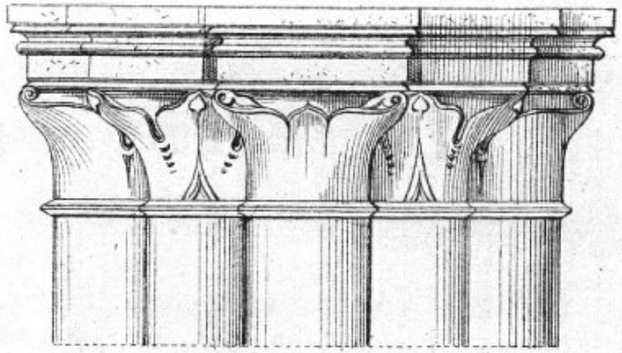
L'honorable membre déclare que, malgré les regrets qu'il peut éprouver, il tient cependant à ce que la collection ne reste pas incomplète, et se décide à accepter l'offre de M. le Préfet.

Une discussion très-intéressante s'engage, M. Terninck croit que le cimetière de Marœuil est mérovingien. Voici les raisons qu'il donne à l'appui de son opinion :

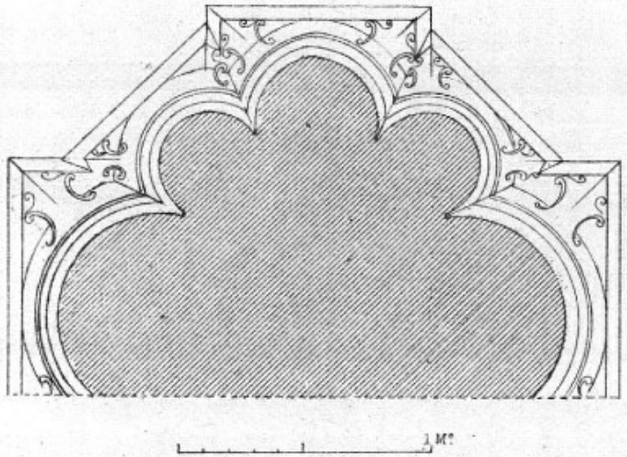
« Il est placé dans l'enceinte du camp romain qui a dû être habité par les légions pendant les trois premiers siècles de l'occupation, au moins, et avant la construction du *castrum nobilicum*.

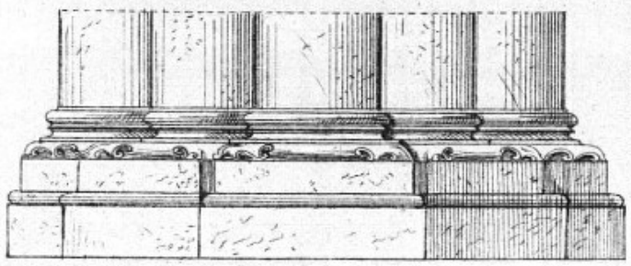
» On rencontre à plusieurs endroits de cette enceinte et notamment sous le presbytère d'Etrun, des ossements humains et des armes, et si l'on pouvait étudier suffisamment le sol on trouverait en dehors de l'enceinte et vers le nord ou l'ouest, probablement dans un terrain en pente, les sépultures romaines. J'ai quelques vases du IIe siècle qui en proviennent.

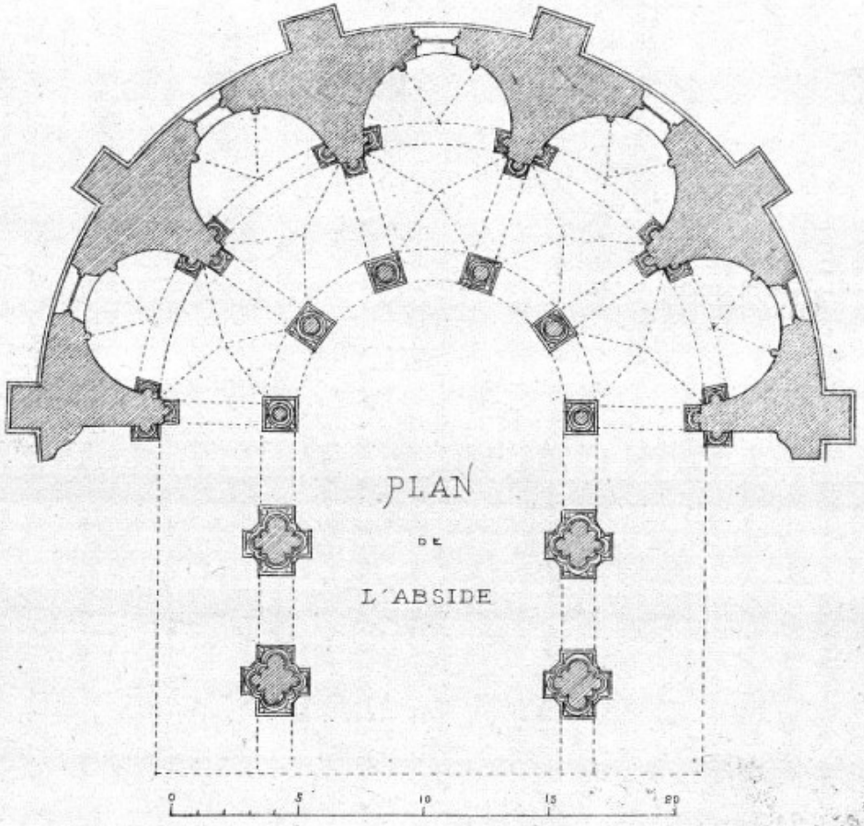
» Le cimetière que l'on exploite en ce moment est postérieur aux Romains ; il est prouvé pour moi que les Francs, après avoir conquis le pays, se sont établis dans le camp romain pour protéger ou surveiller la cité atrébate, sise alors en dehors de l'enceinte actuelle et du côté de Wagnonlieu. Il est certain qu'ils ne se logèrent pas dans le *castrum nobilicum*, car Saint-Vaast le trouva en ruine et désert à ce point qu'il y établit son ermitage. Il est donc évident qu'ils durent choisir le camp d'Etrun, dont



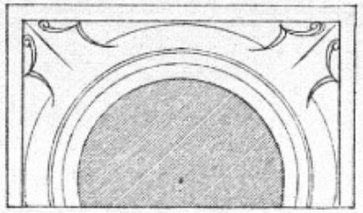
Détail d'un Pilier de la Nef et du Chœur

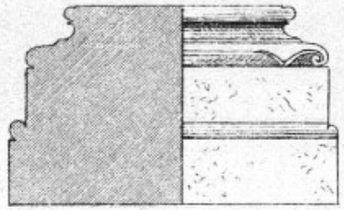


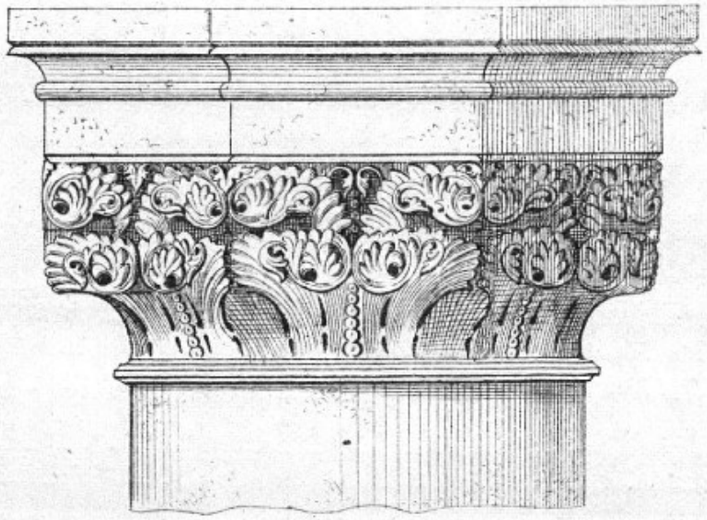




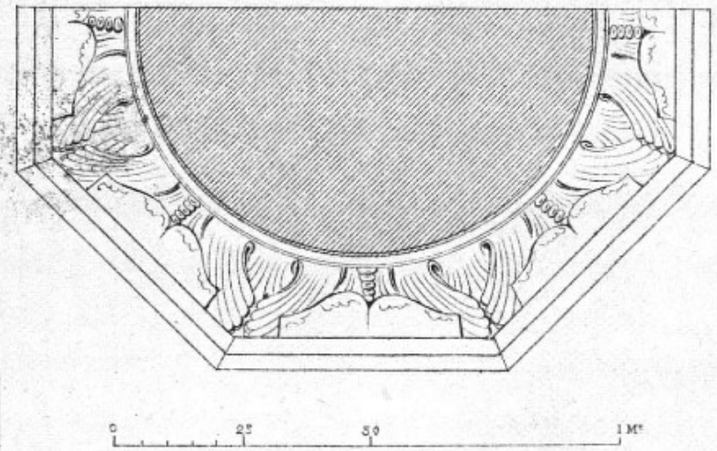
Détail d'une base du Sanctuaire







Détail d'un Chapiteau du Sanctuaire



Imp. A. Robaut, Douai.

Eglise de Dommartin — (Pas-de-Calais)

les hauts retranchements et les fossés leur procuraient tout ce que cherchaient les Francs : la protection, le grand air, la liberté d'action, et surtout l'eau qui était si agréable à tous les Germains.

» Pendant le séjour des Romains à Etrun, le camp a dû contenir aussi des auxiliaires germains, car j'ai trouvé à Marœuil, dans la propriété de M. Fouant de la Tombelle une tombe germaine par incinération, comme toutes celles des Germains avant le v^e^ siècle.

» Le lieu dit du terrain qui contient le cimetière mérovingien porte le nom de Marc-Empereur, il doit contenir partout des sépultures. Un chemin creux qui y conduit, en venant de Duisans, s'appelle *cavée Bornobus*. A côté est le canton dit de *Neuville*, puis la Fontaine de Sainte-Bertille.

» Duisans est riche aussi en antiquités : j'y ai visité plusieurs tombes du II^e^ siècle, et deux mérovingiennes, mais pauvres. »

NOTICE SUR L'ÉGLISE DE DOMMARTIN.

Il est donné lecture du travail suivant sur l'église de Dommartin, par M. Normand :

« L'abbaye de Dommartin fut fondée par le bienheureux Milon qui devint plus tard évêque de Thérouanne.

» Située d'abord à Saint-Josse-au-Bois, elle fut transportée dans le lieu actuel par Adam, deuxième abbé, vers le milieu du XII^e^ siècle. Les ruines considérables qu'on y retrouve de nos jours attestent l'importance que cet établissement monastique eût au moyen-âge. L'église dont nous nous occupons aujourd'hui était de premier ordre comme dimensions. Grâce aux soins qu'apporte dans les déblais M. Foconnier, l'intelligent propriétaire de l'ancienne abbaye, chaque jour on y découvre de nouvelles parties intéressantes.

» Les constructions romanes sont maintenant assez rares dans nos contrées et encore n'existent-elles que par fragments, nombreux, il est vrai, mais insuffisants pour étudier l'art de cette époque reculée ; des grandes églises ou cathédrales anciennes qui ont été décrites, aucune n'était complètement romane, pas plus Arras que Thérouanne, Saint-Omer que Boulogne. Celle de Dommartin avait été construite tout d'un jet dans cet art nouveau qui venait d'être créé à l'ombre des cloîtres ; alors que dans les provinces du Sud et de l'Est l'art conservait quelques réminiscences de l'antiquité romaine ou subissait des influences byzantines; les contrées du Centre, de l'Ouest et du Nord rompaient complètement avec les traditions anciennes. Le plein-

cintre était employé exclusivement, à l'exception de quelques rares exemples où l'ogive apparaît sur de grandes portées. Les pilastres nus ou cannelés disparaissent pour faire place aux colonnettes engagées, les piliers isolés ne sont plus carrés mais cantonnés de fûts de différents diamètres ou simplement cylindriques, on n'y remarque plus aucuns renflements ; les chapiteaux n'ont plus rien du Corinthien ou du Composite romain, leur corbeille s'évase beaucoup plus et se pare d'une ornementation nouvelle empruntée surtout à la flore locale; les profils n'ont plus la délicatesse que l'on remarque dans ceux qui décorent les ordres antiques, sous notre ciel brumeux pour la plupart du temps, ils se découpent vigoureusement et leur saillies fortement accusées créent des empatements solides pour la stabilité de la construction ; c'est bien ce style qui apparaît dans toutes les parties de cette église de Dommartin qui fut l'une des plus belles en même temps qu'une des plus grandes de la contrée.

» Le plan est en croix latine avec chevet circulaire à la grande nef, les chapelles rayonnantes sont elles-mêmes enfermées dans un mur concentrique divisé par de gros contreforts au droit de chaque mur de refend, la longueur totale est de $81^{m}\,52$ et la largeur de la nef de $23^{m}\,65$. Les bras de croix avaient en plus chacun deux travées. La construction de ces croisillons indique une disposition peu usitée ; le raccord sur la grande nef ne se fait pas en une seule arcade, mais en deux, par un pilier intermédiaire semblable à ceux de la nef. L'architecte a-t-il hésité devant les difficultés de construction des hautes voûtes, ou bien le transept n'était-il qu'une saillie des bas côtés en deux travées et s'arrêtant à même niveau, ou bien encore un besoin pour le service de l'intérieur a-t-il motivé ce pilier intermédiaire, c'est ce que nous ne saurions décider quant à présent. La forme des piliers indique bien un art tout fait, toutes les pierres ont été tracées et achevées sur le chantier; les colonnettes portant les voûtes ne sont pas toutes cylindriques, le fût du milieu est tracé de deux portions de cercle dont la section horizontale est une ogive épousant à peu près le profil de l'arc doubleau ; les bases sont largement profilées, des crochets en garnissent les angles ; les chapiteaux de la nef sont d'une grande simplicité, mais leur corbeille se galbe si gracieusement qu'il faut bien reconnaître un art très-avancé.

» Dans le chœur, les colonnettes sont rondes et surmontées de chapiteaux d'une très-grande richesse d'ornementation; le feuillage découpé à jour en maints endroits donne une légèreté excessive à la corbeille qui aurait paru un peu lourde sans cet expédient. Cette ornementation varie du reste à chaque pilier.

» Les fenêtres étaient garnies de boudins disposés de façon à recevoir la vitrerie dont l'armature a laissé des traces.

» Les murs vers sud de la nef et du transept se raccordaient avec les constructions du monastère ; ils n'ont pas de contreforts, mais ils sont plus épais que du côté opposé. Partout on retrouve les sommiers des voûtes ainsi que leurs supports, colonnettes ou corbeaux ; ils ont été établis dans la construction, ce qui indique que les voûtes étaient prévues dès le principe.

» L'église parait avoir été d'abord plus courte de deux travées. Le clocher aurait été isolé jusqu'à une époque assez rapprochée, où l'on ajouta à la nef les deux travées nécessaires pour le joindre ; cette addition a été faite absolument semblable à ce qui existait, elle n'est visible que par la nature différente de la pierre et des mortiers. Le clocher fut remanié en même temps, mais il subit un relancis qui le changea complètement d'aspect ; aujourd'hui que ce parement tombe, on retrouve en dessous les restes de la construction primitive.

» L'intérieur était peint généralement d'une manière fort simple, cependant le chœur paraît avoir été très-riche ; les chapiteaux étaient dorés complètement, cette dorure existe encore, bien qu'elle ait séjourné trois quarts de siècle enfouie sous les débris de toute nature.

» De temps en temps, on retrouve des parties de sculpture et de statues vraiment remarquables, et l'on en rencontrera sans doute encore, quoique l'on ait eu le temps de dégarnir l'intérieur de l'église de tout ce qui la décorait avant que la main des hommes et le temps l'aient fait écrouler.

» Il faudrait une monographie assez étendue pour un édifice aussi important, mais pour cela il serait nécessaire que les déblais fussent complets ; c'est par milliers de voitures qu'il faut compter les débris enlevés et il en reste encore une assez grande quantité, principalement dans les deux croisillons du transept ; mais le propriétaire ne faillira pas à l'œuvre qu'il poursuit depuis longtemps déjà, et un jour viendra où le sol sera complètement déblayé, et alors il sera possible de reconstituer toutes les parties du monument. »

M. Lecesne, père, donne lecture d'une partie de son travail sur la ville d'Arras.

La séance est levée à cinq heures et demie.

En 1847, M. Dancoisne avait lu et remis à la Commission un rapport assez étendu sur son importante découverte de coins de la monnayerie d'Arras. Sur la proposition de plusieurs de ses membres, la Commission a décidé que ce travail serait inséré dans son *Bulletin*.

RAPPORT SUR LA DÉCOUVERTE DE 184 COINS DE L'ATELIER MONÉTAIRE D'ARRAS, FAIT PAR M. DANCOISNE A LA COMMISSION HISTORIQUE DU PAS-DE-CALAIS, DANS SA SÉANCE DU 12 AOÛT 1847.

Il se présente parfois dans l'existence des numismatistes des moments de bonheur qui les dédommagent largement des peines qu'ils se donnent, des déceptions qu'ils éprouvent fréquemment et des nombreux sacrifices qu'ils s'imposent. Le hasard m'avait ménagé une de ces douces surprises qui datent dans la vie d'un collectionneur.

C'était en mai dernier, j'interrogeais sur l'ancien atelier monétaire de sa ville, M. Alfred Dehée, jeune amateur d'Arras, dont l'obligeance égale le zèle. J'appelais son attention sur ce qui pouvait rester encore de cette monnayerie, et, en particulier, sur les coins qui y avaient été employés. Il se rappela que, vers 1842, un marchand de meubles et de curiosités d'Arras, nommé Clairet, s'était rendu adjudicataire au greffe du tribunal civil de cette ville, de vieux rouleaux de fer provenant de confiscation ou de saisie. Ces ferrailles lui avaient paru fort singulières ; elles portaient toutes à l'un des bouts une empreinte de monnaie en creux. Le marchand avait offert de les lui vendre, mais cette offre n'avait pas été acceptée. Il pensait que Clairet ne pouvant se débarrasser de cette singulière marchandise, avait dû s'en défaire comme ferrailles de rebut.

Il est facile de comprendre jusqu'à quel point cette communication avait éveillé ma curiosité. Ces renseignements étaient-ils exacts ? Ces cylindres de fer n'étaient-ils pas des coins de monnaies ? Avaient-ils été vendus, puis détruits ? Heureusement mon incertitude fut bientôt dissipée : le lot de vieux fer était resté oublié pendant cinq ans dans le coin le plus obscur de la cave du marchand. Nous l'y retrouvâmes et j'en fis aussitôt emplette sans trop me douter de son importance. Quelles furent ma surprise et ma joie quand je vis que j'étais en possession de 184 coins de la monnaie d'Arras !

Voici comment ils se divisent :

Revers des deniers de Robert Ier ou de Robert II, comte d'Artois	56
Droit ou revers de monnaies du roi Philippe IV, comme comte d'Artois	69
Droit ou revers de monnaies de Louis XIII au déférent d'Arras	23
Droit ou revers de monnaies de Louis XIV au même déférent	36
Total égal	184

Ce qu'il y a de fort heureux dans cette précieuse découverte, c'est qu'elle fournit à la numismatique artésienne une suite re-

marquable de monnaies de Louis XIII et de Louis XIV, dont aucune n'était connue jusqu'ici (1).

Ce qui est extraordinaire, c'est que les coins, objet de ce rapport, aient pu échapper à la suppression qui les attendait. Comme tous les autres, ils devaient être difformés et anéantis aussitôt qu'ils avaient été retirés ou avaient cessé de servir. Si l'on n'employait pas, sous Louis XIV et sous les précédents souverains de l'Artois, les nombreuses mesures qui furent observées depuis pour la difformation des coins, il n'en est pas moins certain que cette opération si importante fut toujours faite avec beaucoup de soin (2).

Ces mesures étaient d'ailleurs commandées par la plus rigoureuse nécessité ; si elles avaient été négligées, d'adroits faussaires n'auraient pas manqué de s'emparer de ces coins rejetés. Ils s'en seraient servis pour fabriquer des monnaies de mauvais aloi, qui auraient amené dans le commerce et les transactions d'autant plus de perturbation qu'il aurait été, pour ainsi dire, impossible de les distinguer des autres, et, par suite, d'en arrêter le cours frauduleux.

Cependant, soit par incurie, soit par suite des évènements, il n'en fut pas toujours ainsi pour la monnayerie artésienne qui fonctionna du reste assez irrégulièrement. Après avoir été abandonné pendant près de trois siècles, cet atelier avait repris quelque activité sous Philippe II, roi d'Espagne et comte d'Artois. Fermé de nouveau par les archiducs Albert et Isabelle, il fut rouvert assez tard par Philippe IV. En 1640, les Français enlevaient Arras à ce prince, après un siége mémorable. Il est probable que les coins de la monnayerie ont été disséminés alors en grande

(1) M. Alexandre Hermand n'était point parvenu, malgré ses actives recherches, à connaître une seule de ces monnaies ; c'est ce que prouve son *Histoire monétaire de la province d'Artois.*

(2) Je ne crois pas trop m'éloigner de mon sujet en faisant connaître les mesures prises en l'an IV de la République pour la difformation des coins de monnaies frappées dans les provinces, mesure encore en vigueur aujourd'hui.

Lorsque des coins sont brisés, égrainés ou usés, le contrôleur de l'hôtel de la monnaie en donne aussitôt avis au commissaire spécial. Celui-ci les échange contre d'autres qu'il retire d'une armoire à trois clefs gardées par lui, par le contrôleur au monnayage et par le directeur. Les coins hors de service sont renfermés dans cette armoire, puis en présence du contrôleur au monnayage, ils sont mis au feu et marqués avec un marteau à pointes de diamants. Après cette opération, le commissaire, toujours assisté du contrôleur, fait deux lots de ces coins, l'un composé des têtes et l'autre des revers. L'un de ces lots, mis dans une boîte clouée, ficelée et scellée des trois cachets des dépositaires des clefs de l'armoire, est expédiée à la Commission des monnaies à Paris. Cette Commission, assistée du contrôleur-vérificateur, retire les coins qu'elle met dans une armoire à trois clefs, dont le Président des monnaies, le commissaire général et le commissaire près la monnaie sont les dépositaires.

La Commission informe du reçu de la caisse le commissaire expédition-

partie et que le nouveau maître de la monnaie s'est montré peu soucieux de la conservation du reste.

Louis XIII, jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de 1643, et Louis XIV, pendant les premières années de son règne, continuèrent de faire frapper monnaie à Arras. Le long siége que cette ville subit en 1654, n'aura pas été étranger à l'abandon de son atelier monétaire, fermé peu de temps après (1). Sans doute, les coins qui y étaient restés furent oubliés, puis enlevés furtivement, sans qu'on ait pu les vendre, vu la dureté du métal. Il est à présumer que telle est la cause de leur conservation (2).

La plupart de ces coins qui sont tous en acier, ne présentent malheureusement que l'un des deux côtés de la monnaie. Il en est ainsi pour tous ceux du XIII^e^ siècle, qui ne sont que des revers, pour ceux de Philippe IV, composés exclusivement de droits, et pour ceux de Louis XIII, qui comprennent un droit et plusieurs revers, mais sans rapport entre eux. Seul, le règne de Louis XIV offre le droit et le revers assortis de quatre de ses monnaies. Ceci prouve qu'à certaines époques, on tenait surtout à retirer et à difformer l'un des côtés des coins, sans attacher la même importance à la difformation de l'autre qui ne pouvait plus servir.

Les coins d'Arras qui font l'objet de ce rapport, ne sont pas les seuls qui existent ; le Musée de Saint-Omer en possède un depuis longtemps, et j'en ai vu un autre dans la collection de M. Rousseau, de Paris.

Je crois pouvoir exposer brièvement ici les procédés qui étaient employés autrefois pour la fabrication des monnaies.

Presque tous mes coins ont servi à frapper la monnaie au marteau. Ce système de fabrication, quelque défectueux qu'il fût, n'en a pas moins subsisté bien des siècles ; il a même été préféré longtemps à celui du moulin ou du balancier qui lui était cependant fort supérieur.

Longtemps aussi, l'alliage, la fonte et le moulage avaient été

naire qui lui adresse le second lot après avoir rempli les mêmes formalités que pour le premier envoi. La Commission agit pour cette seconde partie comme pour la première ; puis tous les coins composant les deux envois sont passés, l'un après l'autre, sur une meule, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus de gravure. Enfin l'acier est vendu au poids. Le tout est constaté par des procès-verbaux.

(1) Les 128 coins qui appartiennent aux règnes de Philippe IV, de Louis XIII et de Louis XIV, portent les années 1634 à 1652 ; ils n'embrassent donc qu'un espace de dix-huit ans.

(2) Plusieurs de ces coins ont dû être employés par des faussaires. Je possède une pièce du demi-louis d'or avec les déférents d'Arras, frappée comme essai sur un large flan de cuivre. Je connais aussi un quart d'écu avec les mêmes déférents, sur lequel on lit, d'un côté, le nom de Louis XIII, (mort en 1643), et de l'autre, l'année 1646. Il n'est pas trop possible de supposer que ce soit une erreur du graveur.

les seules préparations qui précédaient la frappe des monnaies. Au milieu du XVI^e^ siècle, les métaux furent fondus, brassés et coulés en lames carrées dans des moules de terre. Ces lames étaient ensuite battues à rouge et forgées à la grandeur nécessaire, puis elles étaient découpées et divisées en carreaux. Recuits et aplatis avec le marteau dit *flattoir*, ces carreaux étaient ensuite arrondis avec de grandes cisailles et enfin rebattus et terminés avec le marteau nommé *réchauffoir* (1).

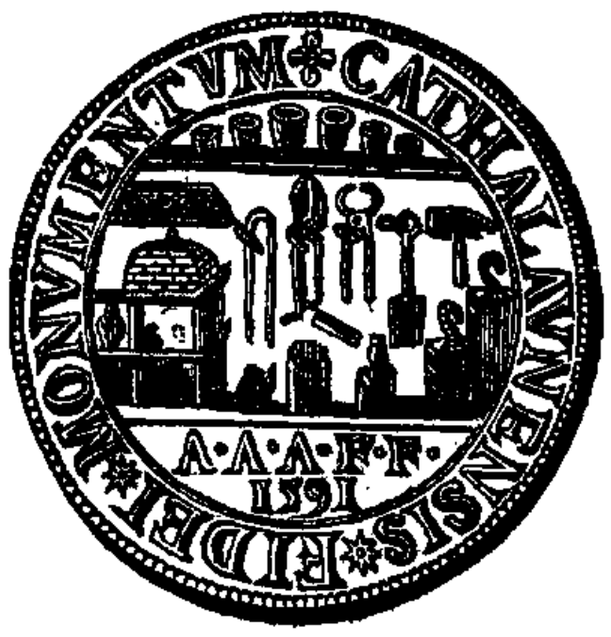
Telles étaient les opérations diverses employées pour la formation du flan. Cette pièce de métal était ensuite ajustée ou réduite au poids exact. Lorsqu'elle était en argent, elle était blanchie au moyen d'acide nitrique affaibli ou seulement d'eau dans laquelle on avait dissous de l'alun.

La dernière opération, celle de la frappe de la monnaie, était des plus faciles et des plus simples; elle n'exigeait pour outil qu'un billot ou bloc de bois, deux coins et un lourd marteau (2). Les coins en acier trempé étaient gravés en creux aux types adoptés par le prince, dont ils portaient presque toujours le nom. Le coin supérieur s'appelait pile, le coin inférieur se nommait trousseau. Cette seconde partie était fixée sur le billot.

Après avoir placé un flan sur le trousseau, le monnayeur y posait la pile qu'il tenait avec les trois premiers doigts de la main gauche, en appuyant les deux derniers sur ce coin. Puis, de l'autre main, il frappait sur la pile un ou plusieurs vigoureux coups de marteau, suivant le diamètre et le métal de la pièce à monnayer

(1) Boizard, *Traité des monnoies*, 1re partie, chap. 18. — *Encyclopédie méthodique, art du monnoyage*, p. 144. — Rochon, *Essai sur les monnoies anciennes et modernes*, p. 59. — M. Barre, *Quelques recherches sur les procédés anciens et modernes du monnoyage en France*, p. 5. — M. R. Chalon, *Sur la fabrication des monnoies, avant l'emploi de la presse à vis ou balancier.*

(2) Les revers d'une petite médaille, frappée en 1591, par les monnayeurs de Châlons, pour exprimer leur dévoûment à Henri IV, nous représente exactement tout le matériel d'une monnayerie de cette époque ; il est assez intéressant pour être reproduit ici :



Comme on le voit, ce moyen de fabrication était bien primitif ; c'était encore l'enfance de l'art du monnayage (1). Ce système tout défectueux qu'il était, ne dura pas moins jusqu'à la moitié du XVI^e^ siècle.

A cette époque, fut découverte et tentée la fabrication au moulin ou au balancier, mais cette innovation, quelque heureuse et supérieure qu'elle fût, ne put cependant s'établir que bien difficilement. La routine prévalut encore pendant un siècle.

Ce n'est que dans les premières années du règne de Louis XIV que l'atelier d'Arras, rejetant l'ancien mode de frappe, employa définitivement le moulin ou balancier ; mais ce ne fut que pour peu de temps, car sa fermeture était proche.

Le savant ouvrage de M. Hermand, publié en 1843, avait vivement excité la curiosité des numismatistes et des collectionneurs. On se mit avec ardeur à la recherche des monnaies sorties de l'atelier d'Arras. Ce ne fut pas sans résultat ; on connut bientôt par de rares exemplaires quelques pièces de Louis XIII et de Louis XIV.

Ces découvertes, jointes à l'existence des mêmes monnaies fabriquées dans d'autres ateliers, me permettront de donner dans les planches qui accompagnent ce rapport les deux côtés, droit et revers, de toute pièce dont je n'ai retrouvé qu'une partie des coins. Toutefois, le côté manquant sera dessiné plus légèrement, par un simple trait, afin qu'il soit distingué plus facilement de l'autre côté.

Dans la description qui va suivre, j'aurai soin d'indiquer les monnaies publiées par M. Hermand ; les autres doivent être considérées comme inédites.

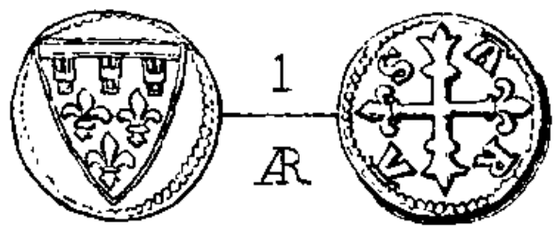
DESCRIPTION DES COINS.

ROBERT I^er^, COMTE D'ARTOIS, OU ROBERT II, SON SUCCESSEUR.

1. Cinquante-six revers d'un denier artésien du XIII^e^ siècle. A. R. A. S., lettres occupant les angles d'une croix dont les branches sont alternativement fleurdelisées et fleuronnées. Monnaie assez commune publiée par M. Hermand, dans son *Histoire monétaire de la province d'Artois*, n° 62. Je la reproduis sous le

(1) Les anciens fabriquaient leur monnaie de la même manière. Un denier assez commun de la famille Carisia nous montre les instruments du monnayage romain : les tenailles, le coin, l'enclume et le marteau. On connait aussi un denier à tête de Louis le Débonnaire, portant au revers deux coins placés, l'un au-dessous de l'autre, entre deux marteaux.

PL. 1.



1

Æ



2

OR





3

Æ





4

Æ





5

Æ





6

C





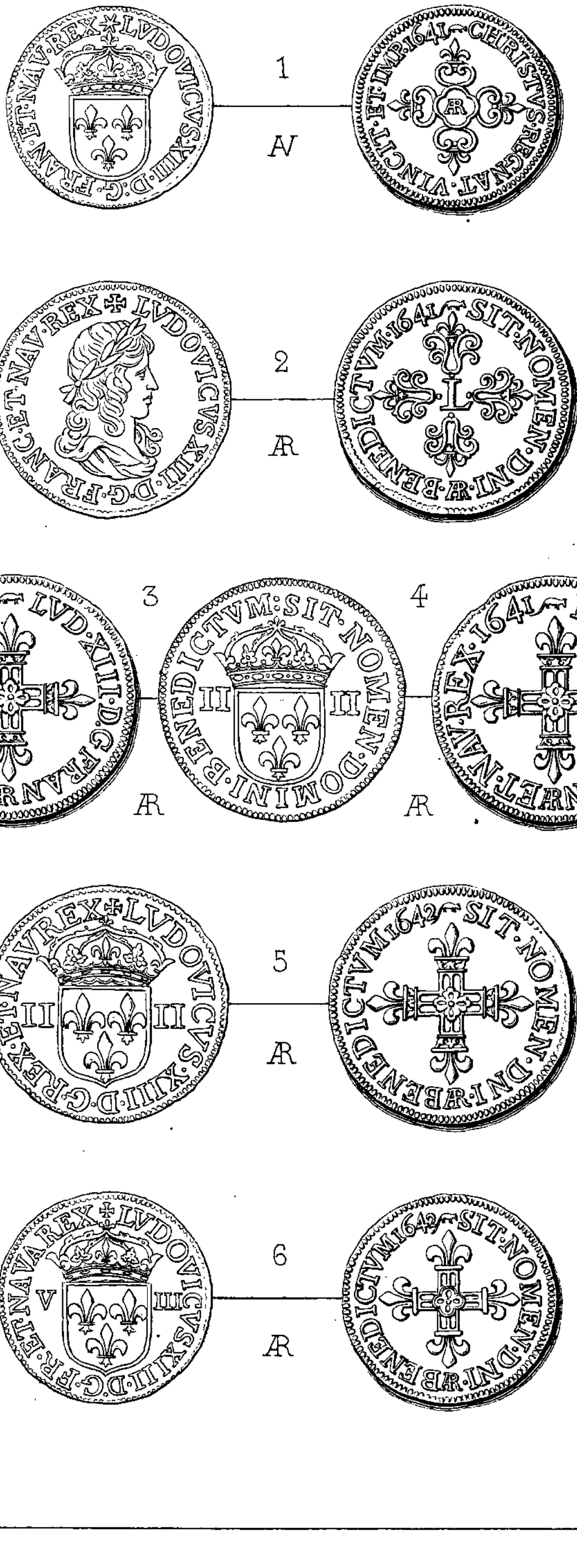
7

C



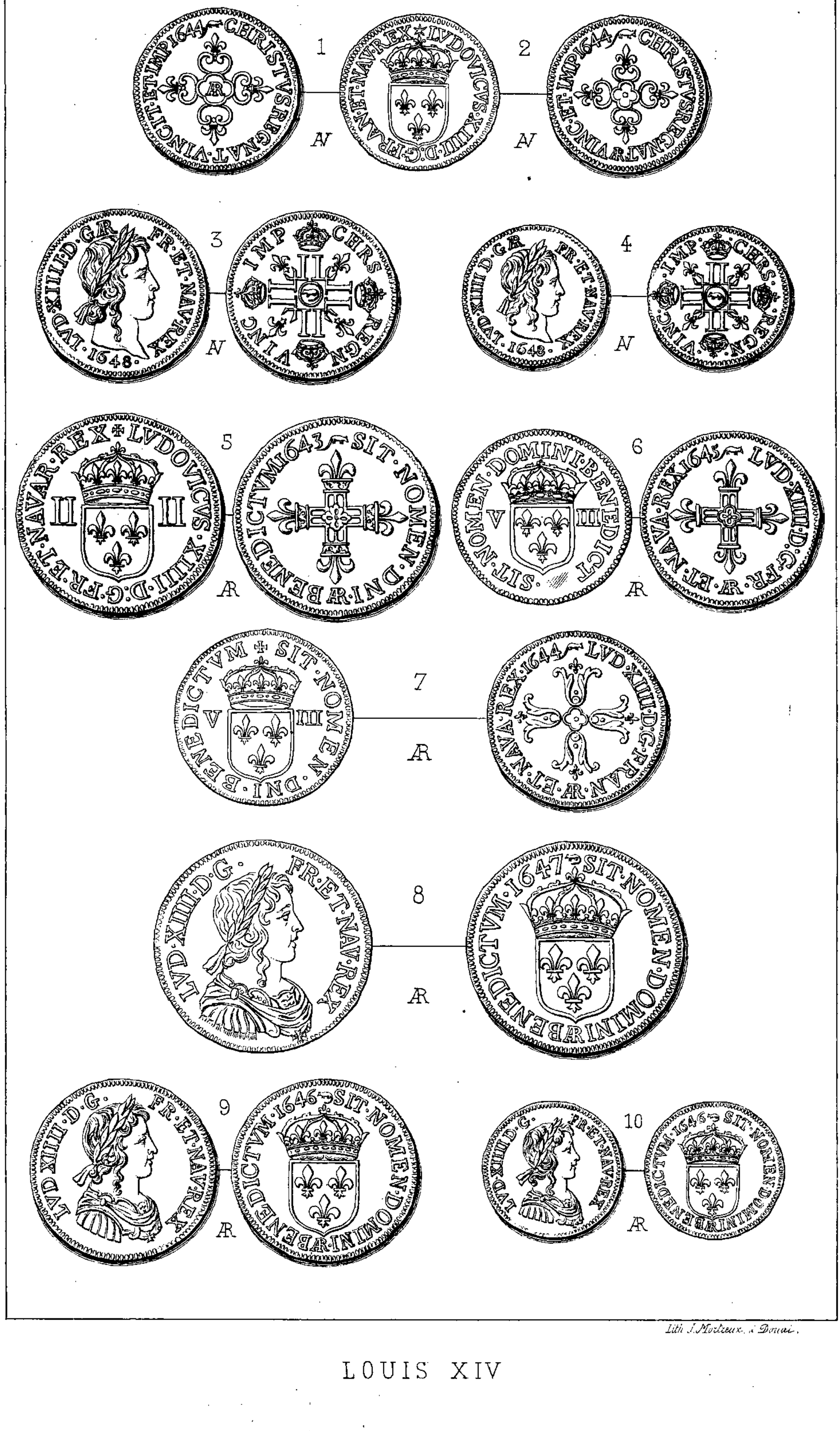
ROBERT, COMTE D'ARTOIS.-PHILIPPE IV.

Pl. II.



LOUIS XIII .

PI. III.



Lith J. Morteux. à Donai.

LOUIS XIV

n° 1 de la planche première. Tous ces coins, rongés par la rouille, sont très-défectueux.

PHILIPPE IV, ROI D'ESPAGNE ET COMTE D'ARTOIS.

2. Droit du double souverain d'or. PHIL. IIII D. G. HISP. ET INDIAR REX. 16-34, millésime au milieu duquel est un rat à gauche, signe monétaire ou déférent de la monnayerie d'Arras. Buste couronné, à droite, du prince, portant haute collerette, cuirasse et manteau avec collier de la Toison d'Or. (Pl. 1, n° 2.)

3. Droit du patagon ou souverain d'argent. PHIL. IIII D. G. HISP. ET. INDIAR. REX. Rat à gauche. Briquet couronné au milieu d'une croix de Bourgogne; au-dessus, une grande couronne; au-dessous, la Toison d'Or, et à côté 1639. (Pl. 1, n° 3.) M. Hermand a publié, sous le n° 86, un patagon de 1623, un peu varié de celui-ci.

4. Droit du demi-patagon de 1634, au type du précédent. (Pl. 1, n° 4.) Il diffère aussi de celui donné par le même auteur sous le n° 87.

5. Deux droits de l'escalin ou pièce de six patars. PHIL. IIII. D. G. HISP. ET INDIAR REX. Déférent: rat à gauche. Lion debout, à gauche; il est armé d'un glaive et tient un écu ovale, mi-parti Autriche-Bourgogne. (Pl. 1, n° 5.) Cette pièce offre de légères différences avec celle de 1623, publiée par M. Hermand.

6. Deux droits du liard. PHIL. IIII D. G. REX. HISP. 1637. Buste, à droite, du roi, décoré de la Toison d'Or, et portant armure et manteau. (Pl. 1, n° 6.) Cette monnaie diffère de celle que M. Hermand a décrite, par l'année et par une inversion dans la légende.

7. Cinq droits du même liard, pour 1638.

8. Quarante-un autres pour 1639.

9. Neuf autres pour 1640.

10. Cinq droits de demi-liard ou gigot de 1638. Ce côté de la pièce est, en petit, la reproduction exacte du patagon décrit ci-dessus. Je le donne sous le n° 7 de la planche première, bien qu'il diffère peu du n° 88 bis de l'ouvrage de M. Hermand.

11. Deux autres droits de la même monnaie pour 1639.

12. Un autre de cette monnaie pour 1640.

LOUIS XIII.

13. Trois revers de l'écu d'or. Sur cette monnaie, comme sur les suivantes de ce règne, un rat à droite, précède la légende. CHRISTVS. REGNAT. VINCIT ET IMP. 1641. Croix aux branches tortillées et fleurdelisées; au centre, les lettres AR liées ensemble, première syllabe du mot Arras et déférent avec le rat, de toutes

les monnaies frappées en cette ville, sous Louis XIII et sous Louis XIV. (Pl. II, n° 1.)

14. Deux revers du demi-franc. SIT NOMEN DNI BENEDICTVM. 1641. Quatre ornements arrondis, surmontés de fleurs de lis, formant une croix au centre de laquelle est un grand L. (Pl. II, n° 2.)

15. Droit de quart d'écu. LVD. XIII. D. G. FRAN. ET. NAV. REX 1641. Entre *fran* et *et* les lettres AR liées. Croix à triples bandes fleurdelisées. (Pl. II, n° 3.)

16. Droit d'un autre quart d'écu au même type et à la même légende, mais avec des caractères plus grands et moins nourris. (Pl. II, n° 4.)

17. Trois revers de quart d'écu. SIT NOMEN DNI BENEDICTVM 1642. AR liés, placés entre *Dni* et *benedictum*. Croix semblable à celle des deux pièces ci-devant décrites (Pl. II, n° 5.)

18. Trois revers de huitième d'écu, avec les mêmes légendes, millésime, déférent et type que ceux du numéro précédent. Pl. II, n° 6.)

LOUIS XIV.

19. Trois revers de l'écu d'or, semblable à celui de Louis XIII, ci-devant décrit sous le n° 12, et figuré sous le n° 1 de la seconde planche. On y lit l'année 1644. (Pl. III, n° 1.)

20. Variété portant, au centre de la croix, un point au lieu de AR. (Pl. III, n° 2).

21. Revers de la même monnaie de 1645, avec ces deux lettres AR au centre de la croix.

22. Deux revers de cette pièce de 1646.

23. Deux droits et un revers du louis d'or. LVD. XIIII. D. G. FR. ET. NAV. REX ; les lettres AR liées, entre *g* et *Fr*. Tête juvénile couronnée, du monarque, à droite. Au-dessous, 1646. Revers : CHS-REGN-VINC-IMP. Huit L couronnées, formant une croix, dont les angles sont occupés par des fleurs de lis et dont le centre renferme le rat dans un petit cercle. (Pl. III, n° 3.)

24. Droit de la pièce précédente, de l'année 1650.

25. Autre de celle de 1651.

26. Autre de celle de 1652.

27. Droit et revers du demi-louis d'or, en tout semblable, sauf le module, à la pièce n° 21, reproduite sous le n° 3 de la deuxième planche. (Pl. III, n° 4.)

28. Droit et neuf revers de quart d'écu. + LVDOVICVS XIIII. D : G. FR. ET. NAV. REX. Ecu aux armes de France ; il est couronné, et de chaque côté, se voit le nombre II en chiffre, romains. R. Rat

à droite. SIT. NOMEN. DNI. BENEDICTVM. 1643. Croix ornée dont les branches à triples bandes sont terminées par des fleurs de lis. Le déférent ordinaire AR placé entre *Dni* et *benedictum*. (Pl. III, n° 5.)

29. Six revers de la même monnaie, pour 1644.

30. Deux autres de cette pièce, pour 1645.

31. Trois autres de ladite pièce, pour 1646.

32. Revers de huitième d'écu au même type et à la même légende, pour 1645. (Pl. III, n° 6.)

33. Droit d'un huitième d'écu tout différent. Rat à droite. LVD. XIIII. D. G. FRAN. ET. NAVA. REX. 1644. De même que sur les autres pièces de ce règne et du précédent, les lettres AR sont liées ensemble et retournées ; comme sur les autres aussi, elles sont placées perpendiculairement sous le rat. R, Quatre calices d'où sortent autant de petites fleurs de lis, formant une croix au centre de laquelle est un point dans un entourage composé de quatre demi-cercles (Pl. III, n° 7.)

34, Revers du demi-écu. Très-petit rat à gauche. SIT. NOMEN. DOMINI. BENEDICTVM. 1647. Le déférent AR entre les mots *Domini* et *benedictum*. Ecu de France couronné (Pl. III, n° 8.)

35. Revers de la même pièce, pour 1651.

36. Autre de cette pièce, pour 1652.

37. Droit et revers du quart d'écu à tête. LVD. XIIII. D. G. FR. ET. NAV. REX. Buste couronné, à droite, du monarque encore enfant. Le revers ne diffère de celui du n° 34 que par le millésime 1646. (Pl. III, n° 9.)

38. Revers de la même pièce, pour 1647.

39. Droit du douzième d'écu à la même légende et au même type que le n° 37. (Pl. III, n° 10.)

J'espère m'occuper encore de l'objet de ce rapport, en publiant un jour les nombreux documents que j'ai recueillis sur l'atelier monétaire d'Arras.

SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1869.

Président : M. Alp. Paillard, Préfet du département.—
Secrétaire : M. A. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

STATISTIQUE GÉNÉRALE. — CANTON D'HESDIN.

M. Normand chargé de la Statistique générale pour les communes du canton d'Hesdin, annonce que M. Dovergne, fils vient de lui adresser de Paris les titres et documents que feu son père possédait. M. Norman promet de s'occuper très-incessamment de la rédaction des notices concernant les communes dudit canton.

M. Lecesne, père, demande si le spécimen imprimé qui a été remis a chacun des membres de la commission, doit servir de modèle. Il est urgent de savoir s'il n'y a pas quelques documents peu importants à élaguer, quelques longueurs à éviter.

L'assemblée déclare s'en rapporter à la commission d'examen qui se réunit fréquemment à la Préfecture, sous la présidence de M. Paillard.

TOPOGRAPHIE DU DÉPARTEMENT DU GARD.

M. Lecesne, père, signale à l'attention de ses collègues un travail intéressant qu'il vient de recevoir, intitulé : *Dictionnaire topographique du département du Gard.*

OBJETS ANTIQUES DÉCOUVERTS A MAROEUIL. — RAPPORT ET DOCUMENTS A PUBLIER.

M. le Président rappelle à M. Lecesne, fils, la promesse qu'il a faite de livrer prochainement à l'impression son intéressant travail sur les découvertes d'antiquités faites à Marœuil. M. Le-

cesne s'engage à fournir, dans un temps peu éloigné, un travail complet sur ces précieuses découvertes, travail qui sera inséré dans la *Statistique monumentale* du département.

STATISTIQUE GÉNÉRALE. — CANTON DE CARVIN.

M. Dancoisne promet de s'occuper prochainement des notices sur le canton de Carvin.

Le mème membre donne lecture de la note suivante sur les monnaies et jetons découverts dans des travaux de terrassements exécutés à Béthune :

MONNAIES ET JETONS TROUVÉS A BÉTHUNE.

« Un des membres de la Commission historique, M. Boulangé, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées du département, lui a soumis, dans sa dernière séance à laquelle je n'assistais pas, des monnaies, des jetons et une grande pièce en plomb, provenant des travaux de terrassements exécutés à Béthune. La Commission a bien voulu me communiquer le tout, et me charger de lui présenter un rapport sur cet objet ; j'y accède bien volontiers, tout en déclarant que le sujet s'y prête bien peu.

» Les monnaies, au nombre de 27, sont toutes en billon noir ou en cuivre ; elles ne présentent aucune valeur et n'offrent aucun intérêt. Je les classerai de la manière suivante :

» FRANCE. — Six pièces : liards et sous de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI et de la République.

» FLANDRE. — Quatorze pièces : deniers de Louis de Mâle, de Philippe-le-Hardi, de Philippe-le-Bon, de Charles-le-Téméraire, de Charles-Quint, de Philippe II, d'Albert et Isabelle.

» ARTOIS. — Liard de Philippe IV.

» LIÉGE. — Six liards des évêques Ernest et Ferdinand de Bavière.

» Les quatorze jetons sont aussi très-communs et ne méritent pas la moindre description ; presque tous ont été fabriqués à Nuremberg.

» Seule, la pièce en plomb, qui date du commencement du XVII^e^ siècle, doit nous occuper. Son diamètre est de 38 millimètres. Elle a pour type un écu à trois hures de sanglier. Au-dessus, est un casque portant comme cimier un sanglier à gauche ; de là s'échappent des deux côtés de gracieux enroulements. La légende ou devise : FIAT VOLVNTAS DOMINI est renfermée dans deux cartouches ; un grènetis la sépare d'une bordure composée de ronds et de rosettes.

» Ce grand plomb sans revers a toute l'apparence d'un sceau ;

aussi pourrait-on le prendre pour une empreinte sigillaire. Serait-ce une épreuve faite par le graveur ? Je suppose plutôt que cette pièce a servi de méreau obituaire dans les distributions faites aux indigents, à l'occasion du décès d'un membre de la famille dont elle porte les armes. Mais quelle est cette famille, et à quelle localité appartient-elle ? C'est ce que je ne puis établir aujourd'hui. L'attribution de ce plomb à Béthune est d'autant moins certaine que les armes aux trois hures de sanglier, très-communes d'ailleurs, ne paraissent pas se rattacher à cette ville. »

STATISTIQUE GÉNÉRALE. — CANTON DE VIMY. — SPÉCIMEN DE RÉDACTION.

M. le préfet invite MM. les membres présents à remettre à la commission d'examen les notices terminées.

M. le secrétaire donne lecture des notices rédigées par M. Terninck sur les communes de Marœuil et d'Acq. Après quelques rectifications, la rédaction en est approuvée.

La commission décide que le canton de Vimy sera imprimé et servira de spécimen.

FRAIS DU SECRÉTARIAT.

D'après l'observation faite par plusieurs membres, M. le préfet décide que désormais les frais de correspondance faits par le secrétaire lui seront remboursés.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à quatre heures.



Imp. A. Robaut & P. Dutilleux à Douai.

Dr. DANVIN.

SÉANCE DU 21 MARS 1870.

Président : M. Paillard, Préfet du Département. — Secrétaire : M. A. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

INSTALLATION DE M. LE GENTIL, MEMBRE DE LA COMMISSION.

L'ordre du jour appelle l'installation de M. Le Gentil, juge au tribunal de première instance d'Arras, nommé membre de la Commission des Antiquités départementales par arrêté de M. le Préfet en date du 27 décembre 1869.

M. Le Gentil est installé et promet de prendre une part active aux travaux de la Commission.

Un membre, en l'absence de M. le comte d'Héricourt, donne lecture du travail suivant :

NOTICE NÉCROLOGIQUE SUR M. LE DOCTEUR DANVIN,

PAR M. LE C^te^ D'HÉRICOURT.

« Au moment où la population tout entière de Saint-Pol et de nombreux amis, venus de tous les points du département, rendaient les derniers devoirs au docteur Danvin, son nom était affiché dans toutes les communes de France, parmi les médecins qui s'étaient le plus distingués par leur dévouement. Triste coïncidence qui ne faisait qu'accroître la douleur de sa famille. Cette distinction qu'avaient précédée beaucoup d'autres récompenses honorifiques, venait clore une vie entièrement dévouée au soulagement des malades, à de fortes études scientifiques et historiques, et surtout aux intérêts de cette ville de Saint-Pol, qu'il aimait d'une si grande et profonde affection. Du moins, il n'avait pas trouvé des ingrats, et nous pouvons déclarer que son nom jouira longtemps dans sa ville natale de cette popularité qui est la récompense du désintéressement et du dévouement.

» Bruno Danvin, dont nous nous proposons de retracer rapidement la vie, est né à Saint-Pol, le 18 janvier 1808 ; son père, originaire de la même ville le 6 octobre 1755, fut médecin de l'hôpital, du bureau de bienfaisance, et de la maison d'arrêt ; il

était, en outre, membre du Conseil municipal. Il pouvait aussi invoquer des services rendus et un désintéressement dont nous avons des preuves. Personne n'a oublié cette triste et glorieuse année 1792, où du haut de la tribune française retentit lugubrement ce cri: « La patrie est en danger ! » Les coalisés sont aux frontières.....» Deux sanglantes déroutes ont jeté, par la défection et l'assassinat des généraux, la panique dans l'armée du Nord. Quiévrain a sa tache de sang et de honte. Nous n'avons pas à redire comment Valmy et Fleurus surent la laver, mais nous parlerons des victimes de cette lutte. Nous céderons pour cela la parole à un ami du docteur Danvin qui, sous une forme humoristique, a sérieusement étudié l'histoire de Saint-Pol, et maintes fois a causé avec M. Bruno Danvin des agrandissements et des embellissements qu'ils désiraient pour cette ville :

« Dans le même temps se trouvait à l'hospice un Saint-Polois
» qui le soutint avec la dame Marguerite (1) ; c'était M. Danvin,
» né à Saint-Pol, le 6 octobre 1755, maître en chirurgie et chi-
» rurgien de l'hôpital civil de cette ville. Il a montré un entier
» dévouement à l'humanité, son désintéressement n'a pas été
» moindre. A l'époque de la campagne de Flandre, les blessés
» affluent à l'hospice et depuis lors jusqu'au mois de juin 1795,
» M. Danvin pensa et soigna 9,772 défenseurs de la patrie. Par
» suite de fatigues qu'il avait éprouvées, passant deux nuits sur
» trois sans dormir, ne prenant sa nourriture qu'au lit des bles-
» sés et en présence de leurs plaies, il fit deux maladies extrê-
» mement graves. Il avait fait 29,478 pansements. Le Gouver-
» nement lui avait promis une somme de 9,000 francs, comme
» indemnité ; il devait toucher un traitement de l'hôpital : Rien
» n'est venu. » (2)

» Nous n'ajouterons rien à ces lignes éloquentes par les chiffres qu'elles contiennent. Elles proviennent sans doute de documents fournis par la famille et relevés sur les notes de l'honorable vieillard, dont la carrière si bien remplie devait s'éteindre en 1831.

» Bruno Danvin fut élevé sous les yeux de son père, qui lui portait une vive affection ; peut-être pressentait-il l'éclat qui s'attacherait au nom de son successeur. Nous n'avons pas à raconter ici les succès d'une jeunesse laborieuse ; que de fois ils sont menteurs ! D'ailleurs, M. Danvin a assez de titres à la reconnaissance du pays pour que nous laissions dans l'ombre sa jeunesse. Après avoir passé les deux examens du baccalauréat ès-lettres

(1) Mme Marguerite Massin quêtait et mendiait l'orge des pauvres et de quoi acheter des médicaments.

(2) Histoire de Saint-Pol, par M. Sauvage.

et ès-sciences, nous le trouvons à Paris, laborieux, suivant les cours avec assiduité : il est élève de l'école pratique et attaché aux hôpitaux. Il a publié six brochures ou articles de journaux avant de passer son examen de doctorat ; aussi ce dernier fut-il brillant (30 avril 1831). Il avait choisi pour sa thèse un sujet du plus haut intérêt : *La méthode numérique et ses avantages dans l'étude de la médecine.* C'était l'étude des maladies faites par le nombre des décès ; cette thèse, présentée à diverses associations, lui valut plusieurs mentions honorables.

» M. Danvin revint à Saint-Pol ; il espérait vivre heureux au milieu de ses livres, près de son vieux père. L'avenir lui souriait ; il se maria à Paris, mais à son retour il n'eut plus la consolation de retrouver son père : il s'était éteint pendant cette courte absence. M. Bruno Danvin lui succéda comme médecin de l'hospice et du bureau de bienfaisance (30 septembre 1831). Sa jeunesse ne pouvait être un obstacle ; si on se rappelait les services que le père avait rendus, on connaissait les fortes études du fils, la sûreté de son coup d'œil, l'amour ardent qu'il portait à sa profession. Il prodigua ses soins et ses visites ; peu lui importait les honoraires. N'avait-il pas la double rémunération d'être utile et de continuer ses études par la pratique ? Si l'on ne connaissait la générosité de M. Danvin, nous indiquerions ici le chiffre du traitement qui lui fut alloué. Il touchait, en 1836, pour soigner neuf cents pauvres, 62 fr. 50 par trimestre. Je crois qu'il n'a jamais dépassé 150 fr. par trimestre.

» Nous le trouvons membre et secrétaire du comité de vaccine en 1832, et à la même date, membre de la Commission médicale ; trois ans plus tard, il était médecin des épidémies.

» Pendant l'année 1831, M. Danvin fut appelé à donner ses soins à une affection dont il put obtenir la guérison. C'était une *Observation de cholérine*, qui fut publiée dans le Journal universel et hebdomadaire de médecine et de chirurgie pratiques. Hélas ! elle fut l'une des premières observations qui signalaient l'introduction du choléra, dont plusieurs d'entre nous se rappellent les tristes ravages. M. Bouillaud, qui dirigeait le journal précité, consacra à M. Danvin une note trop élogieuse pour que nous ne la citions pas ici : « Nous publions avec empressement l'observa-
» tion que nous communique M. Danvin, à qui notre journal
» doit déjà plusieurs articles intéressants et notamment ceux
» sur l'émétique à hautes doses. Nous ignorions que M. Danvin
» eût quitté la capitale ; nous félicitons la ville de Saint-Pol de
» l'acquisition qu'elle vient de faire dans la personne d'un mé-
» decin aussi instruit que l'est M. Danvin. »

» Nous devons parler maintenant de l'œuvre principale de M. Danvin, qui est son plus beau titre de gloire, et lui assurera à toujours la reconnaissance des érudits et de ceux qui voudront

étudier notre histoire. Pendant les longues soirées, un fait avait frappé M. Danvin : c'est l'isolement dans lequel se trouvaient les travailleurs de la province. La presse n'avait pas alors cette dévorante activité qui se montre jusque dans les moindres localités On lisait peu; on méditait dans un cabinet solitaire et les productions littéraires demeuraient stériles dans quelque carton oublié. M. Danvin résolut de donner la vie à cette énergie qui se perdait ; rien ne l'arrêta : ni la faible population de la ville qu'il habitait, ni les difficultés financières de l'entreprise, ni même la crainte que les documents lui manquassent. Il fit appel aux travailleurs de Saint-Pol et des environs : le *Puits artésien* fut fondé. Cette revue scientifique et littéraire, complètement indépendante, s'interdisant la politique, restait libre de toute attache, de toute protection. Nous étions encore sur les bancs du collége lorsque parut le premier numéro, mais bientôt nous fûmes honoré du titre de collaborateur. C'est là qu'il nous fut donné de connaître M. Danvin, d'apprécier son esprit éclairé, sa mansuétude, ses fortes études. Avec quelle douceur il nous prodiguait ses conseils, il nous encourageait, nous ouvrait non seulement sa bibliothèque, mais la collection des notes qu'il avait déjà recueillies. Puis, il nous parlait de Saint-Pol, de la confiance qu'il avait dans l'énergie de ses habitants pour réaliser les rêves de grandeur qu'il formulait pour sa chère ville.

» M. Danvin cherchait toujours à s'effacer, il laissait la place à d'autres et il n'écrivait que pour traiter une question d'actualité, où, si l'on nous permet cette expression usuelle, pour fournir la copie nécessaire à la livraison attendue.

» Dans ses comptes rendus, il se montrait critique judicieux, indulgent, et les encouragements ne faisaient point défaut. Une seule fois, l'un de ses articles blessa notre regretté collègue, M. Harbaville, qui venait de publier le *Mémorial historique du Pas-de-Calais*. Il s'en suivit une polémique assez vive. M. Danvin la regretta, il y mit fin dès qu'il le put; ces deux historiens se réconcilièrent et leurs rapports dans le sein de la Commission des Antiquités départementales furent toujours affectueux.

» Nous venons de parcourir cette belle collection du *Puits artésien*, nous avons surtout relu les articles de M. Danvin. Nous l'avons retrouvé avec sa verve puissante, ses études variées. Economiste profond, historien local et érudit, appréciateur consciencieux, il montre par la diversité même de ses articles, qu'il était le véritable instigateur et le directeur de cette œuvre que, lui disait M. Graux, l'un de ses plus actifs collaborateurs, « votre » esprit infatigable, votre plume vaillante ont puissamment con- » tribué à réaliser. (1) » Mais, en relisant ces pages écrites avec

(1) Discours de M. Gaux, installé le 17 juillet 1861 en qualité d'administrateur de la bibliothèque et du musée de Saint-Pol, page 6.

toute la chaleur de la jeunesse, un profond sentiment de tristesse s'est emparé de nous. Hélas ! combien ont disparu de la scène du monde, la plupart avant l'âge ; que de regrets doit inspirer le souvenir de ces auteurs qui alors prodiguaient leurs travaux, insoucieux de la gloire et de l'avenir !.... Nous restons à peine quatre ou cinq !.... Que du moins le souvenir de M. Danvin, qui nous réunit pour la fondation d'une Revue utile au pays, reste dans nos populations comme nous saurons le conserver.

» La publication du *Puits artésien* fut interrompue en 1842, après six volumes ; cette collection est devenue rare et peu de bibliothèques la possèdent. Cependant elle contient de précieux articles sur toutes les branches d'études, et notamment sur l'histoire locale. M. Danvin, en suspendant sa publication, l'apprenait ainsi : « Le *Puits artésien* restera comme un monument » élevé à frais communs pour la glorification de l'Artois, du Pas-» de-Calais, notre patrie. Les documents historiques y abondent, » la poésie locale y a jeté ses fleurs les plus suaves, les études » économiques spéciales y ont laissé quelques traces, la littéra-» ture proprement dite s'y est exercée avec bonheur ; enfin, ce » recueil sera plus tard assurément considéré comme un reflet » des goûts et des tendances de notre époque, au point de vue » purement littéraire et philosophique. » (1) Ce jugement, la postérité l'a ratifié et elle se montrera reconnaissante à l'égard de M. Danvin, de l'essai désintéressé et dévoué qu'il a tenté.

» Après avoir établi une revue littéraire, M. Danvin songea à doter sa ville d'une bibliothèque ; il prit ce projet à cœur et ne recula ni devant les démarches, ni devant une correspondance très-nombreuse. Comme il nous le disait : « Mes jours appar-» tiennent aux malades, mes instants libres sont pour ma chère » ville de Saint-Pol. Je lui veux une bibliothèque et elle l'aura. » Bientôt un noyau fut formé d'offrandes volontaires, une quête faite à domicile permit l'acquisition de plusieurs ouvrages. M. Danvin, en son nom et au nom des collaborateurs du *Puits artésien*, en fit don à la ville de Saint-Pol. Mais ici nous devons nous arrêter et donner une nouvelle preuve de cette modestie qui le caractérisait et de ce dévouement qu'il apportait à toutes ses entreprises. M. Piers, dans un livre sur la bibliothèque de Saint-Omer et celles du département, n'avait cité comme fondateurs de la collection de Saint-Pol que MM. Danvin et Seiter. Le premier protesta dans le *Puits artésien*, il signala à la reconnaissance des habitants tous ceux qui l'avaient aidé ; mais, sans diminuer la part de générosité de ses collaborateurs, nous pouvons dire qu'ici encore il fut le principal instigateur.

» Nous citerons aussi M. Graux, maire de Saint-Pol, juge très-compétent puisqu'il avait prêté son concours à M. Danvin

(1) *Puits artésien*, tome VI, page 593.

pour la formation du *Puits artésien* et contribué par ses dons à la création de la bibliothèque. M. Graux, dans un discours prononcé dans une séance publique, où il était installé administrateur de la bibliothèque et du musée de Saint-Pol, disait à M. Danvin: « C'est vous, Monsieur, qui le premier avez conçu la pensée » d'y fonder (à Saint-Pol) une bibliothèque publique offrant à » tous les âges, à toutes les conditions et à toutes les intelli- » gences d'inépuisables ressources. »

» Il faut lire dans le *Puits artésien* la note de M. Danvin; on voit avec quel plaisir il parle de succès relativement importants. A cette époque, la collection comprend 1,700 volumes, et M. Danvin cite les plus intéressants. Il montre le bon vouloir de la ville arrêté par la pénurie des ressources municipales. Le traitement du bibliothècaire n'est que de cent francs; la ville vote, en 1838, quatre cents francs, en 1840, cinq cents, mais l'auteur qui écrivait à cette date craignait que le crédit communal ne fût que de trois cents francs.

» Cet établissement avait toutes les sympathies de M. Danvin. Que nous étions heureux, jeunes auteurs, de lui offrir nos premières brochures ! Et ceux qui nous avaient précédés dans la carrière littéraire répondaient à l'appel que leur adressait le directeur de la bibliothèque. Il avait accepté ces fonctions, qui n'étaient pas pour lui un vain titre, et il les conserva presque jusqu'à sa mort. Lui-même puisait dans ses collections. En vain, on cherchait à arrêter sa générosité; il répondait : « Si je veux » qu'on me donne, ne dois-je pas montrer l'exemple ? »

» La Bibliothèque de Saint-Pol, dont le catalogue a été presqu'entièrement imprimé sous les yeux de son directeur, mais qui n'a paru que depuis sa mort, signale 2,050 ouvrages. Ce catalogue est précédé d'une courte note indiquant le but que se proposait l'association pour la formation d'un musée et d'une bibliothèque. Nous pouvons dire que pour cette dernière le but a été atteint, si non dépassé.

L'espace nous manque pour citer les ouvrages importants que contient la bibliothèque de Saint-Pol ; nous ne voulons pas même citer les principales collections, mais nous remarquons avec quel soin M. Danvin s'est efforcé de réunir, autant que possible, tous les ouvrages relatifs à Saint-Pol. Cette ville eût trois historiens nés dans ses murs : de Locre, Turpin et, de nos jours, M. Sauvage, qui vit encore et dont nous citerons les rapports avec M. Danvin. Turpin a laissé une histoire imprimée des comtes de Saint-Pol et plusieurs manuscrits presque tous conservés à la bibliothèque de Saint-Omer. Outre plusieurs articles que le *Puits artésien* (1) a consacrés à ce modeste et savant religieux, M. Dan-

(1) Tome IV, pages 396 et suivantes.

vin a fait copier à la bibliothèque de Saint-Omer un manuscrit de Turpin (n° 772) (1). C'est un recueil très-important pour l'histoire locale.

La ville avait cédé un local pour la bibliothèque et le musée ; ce dernier n'a point reçu de développement, faute de place. Oserions-nous dire qu'il est à peu près tel qu'il se trouvait en 1840, lorsque nous le vîmes pour la première fois. Nous n'en faisons pas un crime au corps municipal tout dévoué à l'œuvre entreprise par M. Danvin, mais l'administration a ses nécessités, et quelque soit l'intérêt que mérite un musée, c'est-à-dire une collection de tous les souvenirs du passé, il faut quelquefois sacrifier aux nécessités plus grandes. Espérons que bientôt, sous l'habile direction de M. Graux, Saint-Pol élèvera un hôtel-de-ville en rapport avec une importance qui augmente chaque jour, et que de vastes galeries seront ouvertes au musée restreint et à la bibliothèque dont l'emplacement est trop étroit.

Nous en avons dit assez pour montrer que le nom de notre regrettable collègue est lié de la maniére la plus intime à la bibliothèque de Saint-Pol, à sa fondation, à ses accroissements et au développement qu'elle recevra.

» Après avoir parlé de la fondation du *Puits artésien* et de la bibliothèque, examinons ce que M. Danvin fit pour Saint-Pol. Cette ville possède depuis 1828 un journal hebdomadaire qui porte maintenant le nom d'*Abeille de la Ternoise*. Ce ne fut longtemps qu'une simple feuille d'annonces, dans toute l'acception de ce mot. Sans en prendre la direction, M. Danvin le guida, y écrivit des articles d'actualité, demanda à ses amis d'y collaborer, et son influence s'y fit sentir. D'ailleurs, les questions à l'ordre du jour offraient un vif intérêt. Il s'agissait de relier Saint-Pol à la ligne de fer. Etaples paraissait être le point de départ unanimement consenti, mais cette voie passerait-elle par Frévent et Avesnes, laissant de côté le chef-lieu d'arrondissement ? De 1837 à 1866, il publia diverses brochures sur cette question si importante et maintenant résolue. Hélas ! il ne sera pas donné à notre regretté collègue de voir, selon son désir si souvent exprimé, la locomotive fumer dans ces vertes prairies que traverse la Ternoise.

» On doit regarder M. Danvin comme un des fondateurs de la Société d'agriculture de Saint-Pol. Il fit, en effet, partie de la commission chargée d'élaborer un projet de statuts et de

(1) Catalogue de la bibliothèque publique de Saint Pol (Pas-de-Calais). Saint-Pol 1869.

Le manuscrit de Turpin est cité sous le n° 745 ; on y trouve cette mention que la copie a été faite en 1863, par les soins de M. le docteur Danvin, de Saint-Pol.

réglement, sous la présidence de M. Chartier-Desrieux, sous-préfet. La Société d'agriculture de Saint-Pol a été régulièrement instituée et reconnue par approbation ministérielle de son règlement, le 5 octobre 1842. C'est à cette époque que M. Danvin en fut nommé le Secrétaire. Son premier travail imprimé dans le bulletin est une lettre datée de St-Pol, le 1er janvier 1843 et qui a pour titre : *Appel aux membres de la Société*. Dans ce chaleureux appel, M. Danvin s'adresse principalement à ses confrères qui, n'étant pas orateurs, craindraient, par cela même, de faire une communication qui, parfois, peut être très-intéressante ; il les encourage par ces paroles : « Nous ne sommes pas Académie » des lettres, nous sommes Société d'agriculture. »

» Dans la séance du 21 janvier 1843, on vit M. Danvin proposer à la Société de Saint-Pol de répondre à la souscription ouverte pour l'érection d'un monument national à la mémoire de M. Mathieu de Dombasle, qui avait accepté le titre de membre honoraire de cette compagnie. Après avoir entendu la parole éloquente et persuasive de son Secrétaire, la Société s'est empressée, malgré l'exiguité de ses ressources, de voter une somme de cinquante francs.

» L'année suivante, le 14 juin, M. Danvin prenait la parole après M. le baron Chandenier, président, et sa modestie se montrait encore dans toute sa force. Après avoir rappelé les débuts encore récents de cette association, il lui trace son programme par cette devise, qui devrait être commune à tous les comices : « Toute société se fonde sur l'activité, sur la vie et se propose la » fécondité qui la perpétue. » Il veut détruire les préjugés et les habitudes routinières, rompre avec les pratiques vicieuses et irrationnelles. A cette époque, nos graines oléagineuses subissaient une crise par l'introduction du sésame. L'orateur n'hésite pas à appeler sur ce sujet l'attention de la Société et sa voix fut entendue, car des délégués furent envoyés à Paris. Il cite diverses études, telles que l'extinction de la mendicité, la police rurale et l'établissement dans les exploitations agricoles d'une bonne et régulière comptabilité.

» Au mois de janvier 1845, M. le docteur Danvin, secrétaire, fit une très-intéressante brochure qu'il intitula : *Monopole et culture du Tabac*. C'est un véritable traité sur cette question, si importante pour l'arrondissement de Saint-Pol. L'auteur fait preuve d'un grand désintéressement et de sangfroid. « Il faut, » dit-il, pour arriver à une solution légitime, se dégager, autant » que possible de toute préoccupation ; il faut, en un mot, cher- » cher, non dans les doctrines politiques ou dans des à-priori » systématiques, mais dans le calme de la raison et dans des » considérations d'utilité générale, des lumières qui doivent » éclairer les véritables intérêts du pays. » M. Danvin, consciencieux avec la doctrine qu'il vient d'exposer, et malgré l'opi-

nion généralement répandue dans le pays, demande le maintien du monopole, Il veut des réglements sérieusement étudiés, se plaint que la culture routinière et que les locations augmentent d'une manière excessive. Vingt-cinq ans nous séparent de cette publication qui peut être encore utilement consultée.

» Dix ans plus tard, M. Danvin revint sur le même sujet et fit paraître une nouvelle brochure qu'il intitula : *La culture du tabac dans l'arrondissement de Saint-Pol.* L'auteur constate que la culture du tabac s'y est développée sur une large échelle, qu'elle a ouvert de nouveaux horizons au travail des cultivateurs, qu'elle vient en aide à leurs besoins et qu'elle peut avoir les plus heureuses conséquences sur les destinées agricoles de cet arrondissement. La conclusion est que le meilleur moyen d'accroître l'impôt sur le tabac, qui constitue un des principaux revenus de l'Etat, est d'agrandir et de protéger la culture du tabac indigène, en écartant ou en n'admettant que dans des proportions plus restreintes les produits exotiques.

» Nous n'avons pas l'intention de suivre l'auteur dans ses travaux agricoles, nous nous bornons à signaler la part qu'exerça son heureuse influence pour la formation de la Société d'agriculture de Saint-Pol.

» Pour revenir aux titres médicaux de M. Danvin, nous dirons qu'il fut nommé membre du Conseil départemental de salubrité du Pas-de-Calais, attaché au service des enfants trouvés, depuis 1843, et médecin des hospices de Paris pour la circonscription de Saint-Pol. Enfin, en 1845, on lui confia l'examen des jeunes filles qui aspiraient au titre d'élèves sages-femmes de l'école d'Arras. C'est surtout dans ces fonctions que se montraient sa bienveillance et la douceur de son caractère. L'élève bientôt rassurée perdait cette timidité ordinaire à son âge et à son sexe ; les paroles encourageantes de l'examinateur lui permettaient de montrer ce qu'elle avait appris.

» M. Danvin fut bientôt appelé sur une scène plus importante. Un congrès médical fut organisé à Paris ; il fut choisi par ses confrères de Saint-Pol et de Béthune pour les y représenter. Il se montra digne de cet honneur et les procès-verbaux prouvent la part active qu'il prit aux actes du congrès (1).

» Ce fut à la suite de ce congrès, décembre 1845, qu'il publia le *Programme ou avant-projet d'une organisation de la médecine*

(1) « Je dois à mes commettants, faisait imprimer M. Danvin, de leur » faire savoir que j'ai pris part aux débats des première, neuvième, onzième » et douzième commissions. »

Pour nous, qui avons connu l'activité de M. Danvin, nous comprenons la part qu'il a prise à cette réunion scientifique et l'importance de ses communications, dont une partie est résumée dans son *Programme ou avant-projet d'une organisation de la Médecine en France.*

en France, comportant la création d'un ministère de la santé publique. Cet ouvrage, qui comprend l'organisation du service de la médecine pratique et la méthode de l'enseignement, est trop vaste pour être analysé. Il contient plus de 175 pages, comprend une foule de chiffres, montre l'étendue des recherches qu'avait faites son auteur; mais, nous le répétons, une analyse serait aride et monotone, surtout pour un travail qui n'est lui-mème qu'une analyse ou un résumé. Toutefois, ce travail neuf, ces propositions hardiment exprimées et chaleureusement soutenues, appelèrent l'attention du monde médical. De nombreuses opinions critiques furent émises au sujet de ce système d'organisation. M. Danvin les recueillit et, en 1847, il publia une nouvelle brochure, qui portait: *Examen des opinions critiques émises au sujet du système d'organisation médicale proposé par le Dr Danvin*. L'agitation de la France, à cette époque, était trop grande pour qu'il fut donné suite à un projet conçu dans une petite ville de province. Cette thèse, si l'on nous permet cette expression, devait inspirer un travail important dont nous nous occuperons tout à l'heure.

Nous serions entraîné hors des limites que comporte cette courte notice, si nous rappelions ici tous les titres médicaux et littéraires de M. Danvin. Apprécié de tous les hommes de pratique et d'étude, il reçut de nombreuses marques de sympathie et occupa un rang élevé dans le mouvement scientifique et littéraire. Il ne reculait pas devant le travail, et le soir, après de longues et fatigantes visites nécessitées par sa nombreuse clientèle, il se reposait, pour ainsi dire, en étudiant et en travaillant. Ses rapports, toujours rédigés avec soin et avec une grande lucidité, lui valurent de nombreux éloges et les distinctions les plus honorables. Nous ne pouvons résister au désir de citer une lettre qu'il reçut du médecin des épidémies de la Seine, membre de l'Académie de médecine, en 1845. M. Danvin avait rédigé un *Rapport sur une épidémie typhoïde observée dans l'arrondissement de Saint-Pol*: « Je viens, lui disait-on, de lire votre rapport sur l'é-
» pidémie de Sibiville. C'est un travail modèle. De pareils rap-
» ports, s'ils étaient nombreux, si on en possédait de semblables
» pour tous les départements de la France, permettraient de
» faire un jour un beau travail sur l'affection typhoïde de forme
» épidémique. »

» Nous n'avons pas à étudier la vie politique de M. Danvin, ce sujet nous est complètement interdit; notre rôle, plus modeste, est d'ailleurs assez important, puisque nous avons à redire la vie brillante d'un savant praticien et ses études heureusement poursuivies sur l'histoire locale. M. Danvin, dont les opinions politiques étaient connues, apportait pour les défendre cette ardeur et cette énergie qu'il avait dans tous ses actes. Il luttait avec force, mais dès que le scrutin avait prononcé, il oubliait

tout, et amis et ennemis trouvaient en lui le même désir de leur être utile. M. Danvin fut membre du Conseil d'arrondissement, dont il rédigea plusieurs fois les délibérations. Il fut porté au Conseil général et, après plusieurs tours de scrutin, son concurrent ne fut élu que par le bénéfice de l'âge. On lui donnait le conseil d'appeler et, certes, soit au Conseil de Préfecture, soit au Conseil d'État, il avait la presque certitude de faire casser une élection si disputée. Il refusa..... « Il faut des luttes, disait-il, » pour affermir sa foi politique, mais elles ne doivent pas être » prolongées, car il faut surtout éviter les profondes divisions. » Ces désunions empêcheraient les partis de se réunir sur le ter- » rain où doivent se trouver d'accord tous les hommes d'hon- » neur : l'union pour la défense des intérêts du pays. »

» M. Danvin ne recherchait pas les honneurs ; il fut, de 1834 à 1850, membre du Conseil municipal. Il n'accepta les fonctions de maire que pendant quelques mois, pour laisser aux divisions intestines le temps de se calmer, et, avec bonheur, il déposa l'écharpe municipale. Ce qu'il voulait, c'était se conserver à ses chers malades, poursuivre ses études historiques et, dans les douces journées consacrées à un repos que les fatigues rendent nécessaire, s'entretenir de son affectionnée ville de Saint-Pol, de son avenir, de la grandeur qu'il espérait pour elle. Cependant son administration ne fut pas stérile, et on lui doit divers arrêtés qui prouvent sa fermeté et la connaissance qu'il avait des habitudes et des besoins du pays.

» Si nous ne pouvons citer les sages arrêtés qu'il prit, on nous permettra de signaler ses efforts pour la création d'une lingerie des pauvres. Cet établissement prit des développements remarquables et l'on peut en constater chaque jour les avantages.

» Depuis de longues années, M. Danvin était chirurgien-major de la garde nationale. On se rappelle les évènements de 1848, la sanglante agitation du mois de juin et l'élan qui porta les départements français à encourager la garde nationale de Paris par l'envoi de détachements. Cet élan fut général, on n'eut besoin de faire aucun appel : c'était le vœu et le désir de la France. M. Danvin partit avec ses collègues, le fusil d'une main, mais emportant avec lui sa trousse. Après une journée de fatigues, il s'adjoignait aux médecins de Paris et, à leur exemple, distribuait également ses soins aux blessés, n'ayant aucun égard à la couleur du drapeau sous lequel ils avaient combattu. Nous n'hésitons pas à dire qu'il rendit des services justement appréciés. Malheureusement, dans la triste nuit du 26 au 27, lorsque pendant l'obscurité et sans doute à la suite d'un faux commandement, des décharges furent échangées entre les défenseurs de l'ordre, sur la place du Carrousel, M. Danvin fut atteint ; mais, oubliant sa douleur, il soigna l'un de ses camarades blessé à ses côtés. Il fut porté à l'ordre du jour du bataillon de Saint-Pol, et

lorsqu'il rentra dans cette ville, il fut l'objet d'une véritable ovation.

» Une question qui, depuis près d'un siècle, préoccupait avec raison les personnes charitables, grave par les résultats à obtenir, importante, parcequ'elle moralisait les classes ouvrières en améliorant leur sort, c'est l'insuffisance des secours dans les campagnes. Il était démontré qu'il y avait une lacune, et M. Watteville, je crois, avait prouvé qu'en moyenne les bureaux de bienfaisance ne pouvaient donner qu'un sou par jour à l'indigent. Des Académies s'étaient émues et avaient porté cette question à leur programme; nous citerons notamment la Société académique de la Loire-Inférieure en 1850, et l'Académie de Reims en 1852. M. Danvin se mit à l'œuvre et, en 1852, il présentait à l'Académie d'Arras un savant Mémoire intitulé : *De l'insuffisance du secours médical à domicile et de la nécessité d'hôpitaux cantonaux*. L'Académie prit en grande considération le travail qui lui était présenté. Il se recommandait, en effet, par le talent de l'auteur, le rang qu'il occupait dans la science et les savantes études qui leur servaient de base. Une Commission fut nommée et M. Billet, rapporteur, fit un travail qui rendait toute justice à celui de M. Danvin. L'Académie lui vota des remercîments, fit imprimer le mémoire et le rapport ; il fut, en outre, décidé que cent exemplaires seraient tirés à part et que M. le Préfet serait invité à faire l'essai des hospices cantonaux dans le département.

» L'année suivante se réunissait à Arras le congrès scientifique de France ; ce n'est pas à nous qu'il appartient de dire l'éclat de cette belle et savante rèunion, à laquelle nous n'avions fait autre chose qu'un appel sympathiquement entendu. M. le docteur Danvin porta à la section des science médicales un nouveau travail écrit avec tout le soin affectueux qu'il portait à la question dont nous venons de parler. Des chiffres nombreux, des citations, en un mot tout se réunissait pour en faire un travail important (1)

» Nous en ferons connaître les conclusions.

» L'auteur cherche à établir :

« 1° Que la création d'hôpitaux régionaux est indispensable à
» l'assistance médicale publique, pour suppléer à l'insuffisance
» des secours à domicile dans les cas de maladie ou d'accidents

(1) *Exposé de l'état actuel des ressources, des proportions de la distribution de l'assistance hospitalière en France et des moyens d'étendre cette assistance dans toutes les contrées par la création d'hôpitaux* (*hospices régionaux*).—In-8° de 80 pages, Alp. Brissy, 1854.

» graves essuyés par les indigents des campagnes qui ne sau-
» raient être convenablement ni utilement traités chez eux.

» 2° Que non seulement il n'est pas impossible, mais qu'il est
» facile de trouver les moyens pour fonder et entretenir des éta-
» blissements hospitaliers pour le service des pauvres des com-
» munes rurales à l'aide de combinaisons financières excessive-
» ment praticables.

» 3° Qu'il serait urgent de répartir l'assistance hospitalière
» d'une manière égale, mais proportionnellement sur toute l'é-
» tendue du territoire, et qu'à cette fin, une bonne classification
» des établissements hospitaliers et une bonne organisation du
» service fussent instituées.

» 4° Que loin d'exclure les secours à domicile, l'érection des
» hôpitaux (hospices régionaux) ne fait que suppléer à leur in-
» suffisance dans des cas déterminés et parfaitement définis, et
» laisse ainsi aux bureaux de bienfaisance des ressources plus
» étendues pour des nécessités moins pressantes et moins im-
» médiatement dangereuses (1). »

» Le mémoire de M. Danvin, si remarquable et si lucide, avait appelé l'attention générale ; la loi de 1851 fut reconnue insuffisante et le 22 avril 1856, un préfet, dont le caractère et le cœur égalaient la noblesse du sang, M. le comte de Tanlay, nom qui restera cher à nos populations, organisait le service médical en faveur des indigents dépourvus d'hospice. Il avait fait au Conseil général un chaleureux appel qui fut entendu, et le pauvre, recevant sous les yeux de ses parents et de sa famille les secours gratuits, les visites du médecin, les médicaments dont il a besoin, doit confondre dans sa reconnaissance deux noms : ceux de M. le docteur Danvin qui avait provoqué ces mesures, de M. de Tanlay qui, avec sa grande aptitude pour l'administration, leur donna une organisation pratique. Aussi, lorsque furent fondées ces grandes fêtes du travail, vit-on, aux acclamations de tous, M. le docteur Danvin recevoir une médaille qu'il avait si noblement méritée.

» L'ouvrage de M. Danvin fut l'objet de nombreux compte-rendus, nous ne pouvons tous les mentionner ici ; on nous permettra cependant de citer quelques lignes des *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique* (2) :
« M. Danvin, dit M. A. Dinaux, affirme et il appuie ses affirma-
» tions par des exemples ; il dit que des indigents malades chez
» eux peuvent y succomber facilement, tandis qu'ils auraient

(1) Procès-verbal de la séance du 27 août 1853 de la section des sciences méd cales. — (Congrès scientifique de France, Arras, Tome I, pages 102 et 103).

(2) 3e série, t. III, page 342.

» beaucoup de chances d'être sauvés dans un établissement
» hospitalier. L'expérience vient de donner deux fois raisona u
» docteur Danvin : à Bruxelles et à Paris, lors de récentes pro-
» ductions de quelques cas de choléra, des médecins ayant une
» mission spéciale, faisaient enlever tout d'abord les malades et
» les envoyaient dans des salles préparées pour les recevoir.
» Sortis du milieu dans lequel ils avaient été pris de maladie,
» beaucoup de ces individus ont guéri, et là encore il a été dé-
» montré qu'un service de secours bien organisé est infiniment
» supérieur à des soins de famille, donnés par des personnes
» sans connaissances, sans présence d'esprit et trop souvent
» imbues de préjugés et d'idées préconçues fatals aux malades. »

» Les *Archives du Nord de la France* font, comme on le sait, partie de toutes les grandes bibliothèques ; nous les avons trouvées tenant une place honorable à Londres. Le conservateur nous disait que cette collection était souvent consultée, et il exprimait le désir que sur divers points de la France de semblables efforts fussent tentés. Nous avons été le collaborateur et l'ami de MM. Danvin et Dinaux; nous savons quelle estime ils avaient l'un pour l'autre. Aussi avons-nous été surpris de ne trouver dans les Archives du Nord de la France qu'un seul article de M. Danvin. Publié en 1852, il est relatif à la ville de Saint-Pol, et est plutôt humoristique que savant. L'auteur, après un rapide examen des saturnales, des bacchanales, si l'on préfère ce dernier mot, redit les joies de la gaieté Saint-Poloise pendant ses jours de folie (1). Le carnaval de Saint-Pol a ses règles tracées et la lutte des élèves contre le pédagogue ne manque pas d'un certain intérêt local. Ce qui y ajoute encore, c'est la chanson populaire recueillie avec soin et notée, *cum amore*, par l'auteur. Cet article, écrit avec une chaleur juvénile obtint des succès et nous croyons qu'il fut reproduit, du moins en partie, par quelques publications sérieuses.

» Ne reculant devant aucun sacrifice, car il ne marchande pas son dévouement, M. Danvin accepte en 1856 d'être médecin des bureaux de bienfaisance de Saint-Michel, Roëllecourt, Maisnil, Neuville-au-Cornet, Buneville, Ricametz et Ternas.

» M. Danvin aimait ses malades, il leur portait une vive affection et maintes fois il se plaignait des soins inintelligents qu'ils recevaient. Si pour les pauvres il voulait des hospices, pour le riche il réclamait la religieuse, docile au devoir de son état, encourageant le malade et sachant, au moment de la séparation suprême, lui adoucir par la religion les derniers regrets.

Ce n'était pas chose facile d'établir des religieuses à Saint-Pol,

(1) *Notice sur le carnaval et particulièrement sur celui de Saint-Pol, par M. Danvin* (Archives du Nord de la France, 3e série, T. III, page 466).

de réunir tous les partis, toutes les opinions, peut-être divisées, et surtout d'affermir cette œuvre qui présente toujours des difficultés, car qui croit à la maladie sans en avoir été frappé ?

» Laissons la parole à M. l'abbé Robitaille qui a tant étudié la ville de Saint-Pol, ses besoins, et, à l'exemple de M. Danvin, fait tant de vœux pour son accroissement. « M. le docteur Danvin, » dit-il, ému plusieurs fois à la vue de l'intelligence et du dé- » vouement des religieuses qu'il avait rencontrées près de ses » malades, prit l'initiative d'une souscription dans la ville et » au-dehors qui réussit au-delà des prévisions générales. De » concert avec M. le Grand-Doyen, il se mit en rapport avec la » Supérieure générale des Franciscaines de Calais et obtint enfin » la promesse d'avoir trois de ses filles, lorsque tout serait prêt » pour les recevoir. Avec l'assentiment de M. le Doyen, il fit » exécuter les travaux d'appropriation, qui marchèrent rapide- » ment, et bientôt les religieuses prirent possession de leur » maison.

» Elles sont maintenant, ajoute M. Robitaille, au nombre de » quatre et ne peuvent répondre à toutes les demandes qui leur » sont adressées, mais elles ont su mériter les sympathies à » Saint-Pol et dans les environs. » (1)

» M. Graux, dans une appréciation fidèle et très-consciencieuse de M. le docteur Danvin, ajoute que ces religieuses reçoivent dans leur établissement des orphelines pauvres, auxquelles elles enseignent les diverses connaissances nécessaires pour leur assurer les moyens d'existence. (2)

» Cette œuvre peut et doit être regardée comme celle de M. Danvin. Il l'a entreprise avec cette ardeur qu'il portait à tout ce qui était bon et charitable; sans doute, il a été aidé par de nombreuses souscriptions, mais il les a provoquées par ses démarches, par sa parole ardente et aimée et surtout par les sacrifices personnels qu'il s'est imposés. On serait surpris si nous citions le chiffre des donations particulières dues à M. Danvin seul. Il était généreux, mais sa main gauche ne savait ce que donnait sa droite; il voulait un silence que nous devons respecter. Que les malades dont les souffrances sont allégées, n'oublient pas qu'il fut l'ardent promulgateur d'un établissement dont Saint-Pol apprécie toute la valeur !

» L'année 1862 vit attacher sur la noble poitrine de M. Danvin la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Aussi, la population tout entière de Saint-Pol applaudit-elle à une récompense large-

(1) Annuaire du diocèse d'Arras, année 1868 par M. l'abbé Robitaille, pages 323-324.

(2) Discours de M. Graux, déjà cité, page 7 et note.

ment méritée et si justement donnée à celui qui s'était acquis un grand renom dans le monde savant, et qui, par son dévouement, était pour ainsi dire l'âme et la vie de sa ville natale.

» M. le docteur Danvin a peu collaboré à la publication de la Commission des Antiquités départementales. Nous ne connaissons de lui qu'une *Notice sur une Croix en grès de Vacquerie-le-Boucq*. Cette croix n'offre pas un grand intérêt; elle porte les deux dates de 1618 et de 1579. Cette dernière est sans contredit la date de l'évènement qu'elle rappelle, soit accident ou rixe. M. Danvin, qui n'était pas archéologue, mais historien, a voulu ainsi témoigner à ses collègues la part sympathique qu'il prenait à leurs travaux.

» Parmi les sujets d'études qui plaisaient le plus à l'ardente imagination de M. Danvin, nous devons citer le *Vieil-Hesdin*. M. Danvin avait été attiré par les souvenirs de cette ville si puissante au moyen-âge et, comme Thérouanne, complètement ruinée au XVI^e^ siècle. Déjà, dans le *Puits artésien*, il avait commencé la publication de son histoire du Vieil-Hesdin, mais quand on fouille un sujet, on est surpris des nombreux documents que l'on découvre. Et, que d'auteurs sont incomplets parcequ'ils ont publié trop tôt! M. Danvin, avec une patience que l'on ne saurait trop louer, a réuni son travail et ne l'a produit qu'au moment où il croyait n'avoir rien à y ajouter. En vain, M. Lion faisait paraître deux éditions de son *Vieil-Hesdin*; en vain, M. l'abbé Fromentin consacrait deux cents pages à cet intéressant sujet. On peut voir avec quel soin M. Danvin a compulsé les archives d'Arras, de Lille, de Paris, partout où il croyait pouvoir découvrir. Un homme éminent qui restera l'une des gloires d'Hesdin, M. Vincent, Membre de l'Institut, avait conçu le projet d'écrire l'histoire de la ville où il était né; mais lorsqu'il eût parcouru les notes de M. Danvin, il en apprécia l'importance, et avec cette générosité qui distingue le véritable érudit, il lui remit tous les documents qu'il avait réunis. On peut donc dire que la monographie de M. Danvin est complète et que son étude est indispensable à quiconque veut écrire sur l'Artois.

» Ce n'est pas le lieu de nous étendre ici sur un livre dont nous avons rendu compte dans plusieurs journaux et revues; nous avons surtout appelé l'attention sur la description de la ville et du château, description qui avait été à peine jalonnée par les auteurs précédents. Il y a donné des développements étendus, et Hesdin reparaît avec sa figuration, ses établissements civils, ses places, ses couvents ; en un mot, tel qu'il existait lors du dernier siége qui amena sa ruine. La biographie d'Hesdin, la question de l'imprimerie dans cette ville sont des sujets neufs traités avec la plus grande délicatesse et la plus sérieuse érudition. Dans sa modestie, l'auteur disait : « Nous n'avions pas à généraliser des » faits, nous avions simplement à les recueillir et à les exposer ;

» nous l'avons fait avec indépendance et en cherchant avant tout » l'intérêt de la vérité. » Constatons, disions-nous, en terminant l'un des comptes-rendus précités, que l'auteur a réalisé son but, que c'est un nouveau service rendu au pays qu'il aime et qui a su apprécier son dévouement (1).

» Les *Vicissitudes du Vieil-Hesdin* n'ont pas eu tout le succès que méritait ce livre ; nous eussions espéré une distinction scientifique. Ce fait s'explique par l'extrême modestie de M. Danvin, son indépendance qui lui interdisait toute démarche personnelle. Il était fatigué des luttes politiques, il appartenait à un grand nombre de sociétés savantes, ses observations étaient recherchées par la presse médicale et ses articles accueillis dans les organes de l'opinion publique, il avait obtenu la croix de la Légion d'honneur ; c'était l'heure de jouir auprès de ses filles d'un bonheur mérité : cette faveur devait lui être refusée.

» En effet, si cette belle intelligence qui venait de produire un livre remarquable, le couronnement d'une noble vie, si des distinctions devaient s'attacher tardivement sur son cercueil, récompense de son inaltérable dévouement aux pauvres, ses forces s'épuisaient. On lui prescrivait l'air du Midi. Il se rendit à Nice, éprouva une légère amélioration, mais nous allons lui laisser la parole. Nous aussi, et pour les mêmes raisons, nous nous trouvions, pour ainsi dire, dans le même pays, dans cette annexe que valurent à la France les traités avec la Savoie. Je lui écrivais d'Evian-les-Bains pour lui donner rendez-vous au congrès de Nice. qui fut sans contredit l'un des plus beaux parmi ces réunions, où il avait pris une si grande part en 1853. La réponse fut triste, nous ne devions plus nous revoir ! Mais un de ses amis, le chaleureux historien de Saint-Pol, avec lequel il avait si souvent échangé ses rêveries et les projets qu'il a réalisés, M. Sauvage l'attendait à Paris. Il a bien voulu nous transmettre ses dernières impressions que nous reproduisons textuellement :

« Evreux, 28 janvier 1870.

» Monsieur et honoré collègue, vous désirez quelques mots » sur ma dernière entrevue avec mon pauvre Danvin ; je vou- » drais que ces quelques mots vous parussent intéressants. Per- » mettez-moi d'exprimer mes souvenirs comme ils se présentent.

» A la fin de mars 1867, Danvin m'écrivait d'Hyères : — J'ai » vainement cherché un soulagement sous un ciel réputé plus » doux que celui de notre petit Saint-Pol, le maussade hiver » que nous venons de traverser me fait perdre tout le bénéfice » de l'automne. Mon séjour à Hyères n'aura pour moi d'autre

(1) L'*Analyse*, compte-rendu mensuel, par le comte Achmet d'Héricourt. Paris, 1866, fasc. V, page 348.

» résultat que la perte de ma clientèle, une dépense énorme et
» l'ennui de vivre si loin de ma fille aînée, en causant à l'autre
» d'inexprimables fatigues physiques et morales. Je pars après-
» demain, je vais essayer de regagner mon pauvre Saint-Pol,
» incapable désormais de lui être utile, même de visiter et de
» soigner ses malades. J'ai l'intention de m'arrêter à Paris du
» 5 au 25 avril, pour m'y faire administrer des bains d'air com-
» primé. »

« Cette lettre, je viens de la relire : c'était pour moi un rendez-
» vous d'adieu.

» Quand j'arrivai, il venait de goûter une heure de sommeil,
» après une nuit de suffocation, de spasmes, de souffrances
» atroces. Il regarda d'abord avec une émotion visible sa fille et
» la mienne qui se voyaient pour la première fois et qui s'em-
» brassaient comme l'avaient fait leurs pères, et puis, tout à
» coup : — « L'hiver ne finira donc jamais, qu'il neige encore,
» dit-il, en regardant mes cheveux tout blancs. Ah ! mon vieux !
» *Quantum mutatus ab illo !*..... » — Et il continua sur ce ton
» jovial, comme s'il eût été en parfaite santé, et pourquoi ? Il
» avait trop bien lu dans mes yeux ; je n'avais pas su dissimuler,
» et il ne voulait pas que la fille de son ami ne sentit que tris-
» tesse en voyant sa fille, à lui, pour la première fois.

» Le lendemain et le surlendemain nous restâmes seuls ; et
» alors ce fut une suite rapide et pressée de souvenirs, de ques-
» tions, de confidences sur nous-mêmes, sur nos deux familles.
» Et puis il me déroulait tout ce qu'il avait rêvé pour notre petit
» Saint-Pol, tout ce qu'il avait tenté, tout ce qu'il projetait en-
» core, sans espoir de concourir désormais à l'exécution. »

» Le retour fut triste, la maladie fit de rapides progrès, l'illustre patient sentit qu'il s'éteignait. Cette ville de Saint-Pol, où les habitants ont conservé tous les souvenirs et toutes les affections, avait rarement eu une réunion plus sympathiquement triste et plus nombreuse que celle-ci. Toutes les luttes politiques, les nuances d'opinions étaient oubliées ; on pleurait sur le cercueil d'un homme qui avait été utile à cette ville et qui en était l'une des gloires. Nous empruntons à une feuille locale, l'*Abeille de la Ternoise*, quelques lignes sur cet enterrement si recueilli, mais nous devons surtout signaler un passage qui nous paraît résumer toute cette vie d'abnégation et de dévouement :

« Nous plaignons, dit le journal, les pauvres de Saint-Pol, qui
» perdent en lui un protecteur, nous pleurons avec tous ceux
» qui s'occupent de science et de littérature, qui ont pu tant de
» fois apprécier la valeur de ses conseils et que fortifiaient si
» bien les encouragements de leur maître. »

» Il termine ainsi cet article empreint d'une profonde tristesse :

« Les obsèques ont eu lieu mercredi dernier, avec toute la » solennité que comportaient la position de M. le docteur Danvin » et son immense popularité. La musique municipale et les » sapeurs-pompiers assistaient à la cérémonie funèbre. Les coins » du drap mortuaire étaient tenus par M. Wastelier du Parcq, » sous préfet de l'arrondissement; M. Leclercq, président du » tribunal civil; M. Bornay, adjoint; et M. Ledru, docteur en » médecine à Avesnes-le-Comte. On remarquait dans l'assistance » toute la magistrature et les fonctionnaires, ainsi qu'un grand » nombre de personnes de la ville et des environs. Après les » prières de l'église, au cimetière, M. le docteur Danvin, » d'Hesdin, l'ami d'enfance du défunt, a prononcé un discours » qui a vivement ému toutes les personnes présentes à l'inhu- » mation. »

TABLEAU

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES TRAVAUX DE M. LE DOCTEUR DANVIN.

1. — 1830. — Observation de pneunomie guérie par l'émétique à hautes doses. (Hôpital de la Pitié, service de M. Louis, t. VI, page 108.)
2. — id. — Observation d'une paralysie du grand dentelé et du rhomboïde. (Hôpital de la Pitié, service de M. Lisfranc, t. VII, page 89.)
3. — id. — Pleurésie du côté droit avec bruit de frottement. (Hôpital de la Pitié, service de M. Louis, t. VII, page 260.)
4. — id. — Observation d'affection typhoïde guérie. (Hôpital de la Pitié, service de M. Louis, t. VII, page 451.)
5. — 1831. — Une note sur le mannequin locomathique de M. G. Ozenne.
6. — id. — Mémoire sur l'emploi du tartre stibié à hautes doses dans la péripneumonie. (Hôpital de la Pitié, servicede M. Louis, t. I, pages 131, 205, 233 et 449.)
7. — 30 avril 1831. — La méthode numérique et ses avantages dans l'étude de la médecine. (Thèse de doctorat soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris.)
8. — 1832. — Observation de cholérine guérie en 1831. (Journal universel et hebdomadaire de médecine et de chirurgie pratiques, t. IV, page 429.)
9. — Décembre 1836. — Programme ou but de la revue littéraire le *Puits artésien*. (Puits artésien, t. I, pages 2 à 19.)
10. — 1837. — Recherches sur l'ancienne noblesse d'Artois et plus particulièrement sur les familles équestres au temps de Charles-Quint. (Puits artésien, t. I, pages 40-50.

11. — 1837. — Une page de l'histoire des comtes de Saint-Pol, à l'époque des Croisades. (Puits artésien, t. I, pages 71-84.

12. — id. — Compte-rendu d'un travail de M. Pallas, de Saint-Omer, sur la fabrication du sucre et du papier de maïs. (Puits artésien, t. I, pages 201-208.)

13. — id. — Chemins de fer dans le Nord de la France. (Puits artésien, t. I, pages 209-238.

14. — id. — Compte-rendu des travaux insérés dans le *Puits artésien* pendant les huit premiers mois de son existence, suivi d'une critique sur la *Revue universelle d'Artois, de Flandre et de Picardie.* (Puits artésien, supplément à la XV^e^ livraison, 26 pages).

15. — id. — Chemin de fer par Saint-Pol, Hesdin et Montreuil. (Puits artésien, t. I, pages 474-502.)

16. — id. — Réflexions et notes insérées dans le travail de M H. Billet, sur le canal d'Arras à Boulogne. (Puits artésien, t. I).

17. — id. — Découverte d'un document inédit de Thomas Turpin (1). (Puits artésien, t. I, pages 560-562.)

18. — 1838. — Du journalisme. (Puits artésien, t. II, pages 1-18.)

19. — id. — Inauguration de la bibliothèque de Saint-Pol, suivi du discours prononcé à cette occasion par M. le Maire de cette ville. (Puits artésien, t. II, pages 277-288.)

20. — id. — Monopole et culture du tabac. (Puits artésien, t. II, pages 417-457).

21. — id. — Note complémentaire au travail de M. Ch. Louandre, sur Corneille Agrippa. (Puits artésien, t. II, pages 507-510.)

22. — 1839. — Economie rurale. — Agriculture et industrie (1^er^ article). (Puits artésien, t. III, pages 38-43.)

23. — id. — Economie rurale. — Agriculture et industrie (2^e^ article). Question des sucres. (Puits artésien, t. III, pages 66-79.

24. — id. — Bibliographie. — *Des colonies sucrières et des sucres indigènes.* (Puits artésien, t. III, pages 78-80.

(1) C'est une demande de secours qu'avait adressée cet historiographe au Magistrat de Saint-Pol, pour effectuer la publication d'un de ses ouvrages.

25. — 1839. — Notice sur Azincourt (1). (Puits artésien, t. III, pages 425-428.)

26. — 1840. — Bibliographie. — *Souvenirs de l'Algérie et de la France méridionale. — Les Pyrénées et le Midi de la France,* par Dopigez. (Puits artésien, t. IV, pages 221-223.)

27. — id. — Bibliologie. — Compte rendu de l'ouvrage de M. Piers, sur la *Bibliothèque publique de Saint-Omer*, suivi d'un *Aperçu sommaire des bibliothèques du Pas-de-Calais* (2). (Puits artésien, t. IV, pages 313-320)

28. — id. — Bibliologie. — Compte-rendu du *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Omer* et *Petites histoires des communes de l'arrondissement de Saint-Omer.* (Puits artésien, t. IV, pages 598-600.)

29. — id. — Billet de confiance. — Lettre du marquis de Varembon. (Puits artésien, t. IV, pages 170-175.)

30. — id. — Quelques mots à la mémoire de Louis Delsaux, jeune auteur, mort le 28 août 1840. (Puits artésien, t. IV, page 595.)

31. — 1840. — Quelques remarques sur l'ouvrage de M. Bidart, ayant pour titre : *Essai médico-philosophique sur la douleur morale.* (Puits artésien, t. IV, pages 201 et 619.)

32. — 1841. — Considérations sur la convenance d'un asile central d'aliénés dans le Pas-de-Calais, et de son établissement près la ville de Saint-Pol. (Puits artésien, t. V, pages 385-410.)

33. — id. — Projet de canalisation de la Canche. (Puits artésien, t. V, pages 332-335.)

34. — 1842. — Bibliologie. — Compte rendu sur les *Archives du Nord de la France et du Midi de la Belgique.* (Puits artésien, t. VI, pages 44-46.)

35. — id. — Fondation de l'hôpital de Saint-Pol. — 1265. (Puits artésien, t. VI, pages 116-152.)

(1) Addition au travail de M. N. Lambert, ayant pour titre : *Recherches sur quelques communes de l'arrondissement de Saint-Pol*

(2) Cet article contient, en outre, l'histoire de la bibliothèque de Saint-Pol.

36. — 1842. — Bibliographie.—Compte-rendu du *Mémorial historique et archéologique du Pas-de-Calais*, par M. Harbaville. (Puits artésien, t. VI, pages 178-191)

37. — id. — Compte-rendu des *Mémoires de la Société d'agriculture, du commerce. sciences et arts de Calais*, année 1839-40. (Puits artésien, t. VI, pages 232-237.)

38. — id. — Une note à la fin d'un article de M. Godin intitulé : *Edit sur le faict de la drapperie.* (Puits artésien, t. VI, page 253).

39. — id. — Correspondance et polémique sur des faits de l'histoire locale. — Lettre de M. Harbaville. — Observations et réponses de M. Danvin. (Puits artésien, t. VI, pages 344-362.)

40. — id. — Lettres de Guillard de Beaurieu. (Puits artésien, t. VI, pages 91-92.)

41. — id. — Continuation de la polémique sur le *Mémorial historique et archéologique du Pas-de-Calais.* (Puits artésien, t. VI, page 591.)

42. — id. — Aux lecteurs du *Puits artésien.* — Lettre qui leur apprend la suspension de ses publications. (Puits artésien, t. VI, pages 592-594).

43. — 1843. — Notice sur le carnaval et particulièrement sur celui de Saint-Pol. (Archives du Nord de la France, 3e série, t. III, pages 466-482.)

44. — 21 juin 1844. — Discours prononcé par le docteur Danvin Secrétaire de la Société d'Agriculture de Saint-Pol. (Brochure in-8°, 4 pages).

45. — Février 1845. — Monopole et culture du tabac. (Brochure in-8°, 39 pages).

46. — Décembre 1845.— Programme ou avant-projet d'une organisation de la médecine en France, comportant la création d'un ministère de la santé publique (Brochure in-8°, 177 pages.)

47. — id. — Examen des opinions critiques émises au sujet du système d'organisation médicale. (Brochure, 27 pages.)

48. — 1849. — Rapport de la Commission sanitaire de l'arrondissement de Saint-Pol, en deux chapitres : le premier, relatif aux mesures que l'autorité pourrait prendre ; le deuxième, aux conseils adressés aux

populations, dans le but de les mettre en garde contre les influences délétères qui peuvent compromettre leur santé et même leur existence.

49. — 1852. — De l'insuffisance à domicile du secours médical et de la nécessité d'hôpitaux cantonaux. (Mémoires de l'Académie d'Arras, t. XXVI, année 1853, pages 341-414.)

50. — 1853. — Exposé de l'état actuel des ressources, des proportions de l'assistance hospitalière en France et des moyens d'étendre cette assistance dans toutes les contrées par la création d'hôpitaux, hospices régionaux. (Travail présenté au Congrès d'Arras.—in-8° avec plan, Alph. Brissy, 1854.)

51. — id. — La culture du tabac dans l'arrondissement de Saint-Pol, avec un état donnant les résultats obtenus de 1843 à 1853. (Brochure, 8 pages.)

52. — 1855. — Lettre à M. Louis sur le traitement de la diphtérite ou angine couenneuse et les autres maladies épidémiques, par le cautère Mayor. (Journal de l'Union médicale du 13, du 15 et du 24 novembre 1855.)

53. — id. — Mémoire sur la découverte d'une mouche vivante dans un bloc de craie, suivi d'observations à ce sujet. (Travail adressé à l'Académie des Sciences.) — Voir le rapport de M. Dumesnil, inséré au *Moniteur universel* du 13 novembre 1855.

54. — 1860. — Empoisonnement par la strychnine. — Rapport médico-légal et rapport de chimie légale.

55. — 1861. — Notice sur une croix en grès de Vacquerie-le-Boucq. (Bulletin des Antiquités départementales du Pas-de-Calais, t. II, pages 93-97.)

56. — 1862. — Discours du docteur B. Danvin, directeur de la bibliothèque et du musée de Saint-Pol, en réponse à celui de M. Graux, installé le 17 juillet 1861, en qualité d'administrateur de l'établissement. (Brochure, 24 pages.—Becquart, 1862.)

57. — 1866. — Deux mémoires sur le projet d'un chemin fer par Saint-Pol, Hesdin et Montreuil.

58. — 12 août 1866. — Conseils aux administrations dans le but de prévenir le choléra et les autres maladies épidémiques.

58. — id. — *Vicissitudes, heur et malheur du Vieil-Hesdin* (1), avec des notes et pièces justificatives, suivi d'un discours sur les acquisitions, les conquêtes et le développement de l'esprit humain. (Gros in-8°, 519 pages. — Saint-Pol, Becquart-Renard, 1866).

(1) Le commencement de ce travail a paru dans le *Puits artésien*, t. I, pages 651 682, et t. II pages 563-577.

TITRES

SCIENTIFIQUES, LITTÉRAIRES ET HONORIFIQUES

de M. le Docteur DANVIN.

21 octobre 1825.—Bachelier ès-lettres (Douai).

10 juillet 1827.—Bachelier ès-sciences physiques pour la médecine (Paris).

30 avril 1831.—Docteur en médecine (Paris).

30 septembre 1831.—Médecin de l'hospice et du bureau de bienfaisance de Saint-Pol.

20 novembre 1831.—Secrétaire du Comité de vaccine de Saint-Pol.

1834. —Membre du Conseil municipal de Saint-Pol.

25 septembre 1834.—Chirurgien aide-major de la garde nationale de Saint-Pol, nommé par le roi.

29 mars 1835.—Membre du Comité départemental de salubrité.

26 juin 1835.—Médecin du service des épidémies de l'arrondissement de Saint-Pol.

23 février 1839.—Membre correspondant de la Société royale et centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord (Douai).

4 avril 1839.—Membre correspondant de la Société des Antiquaires de la Morinie.

25 mai 1839.—Membre correspondant de la Société d'agriculture, du commerce et des arts de Calais.

10 juin 1839.—Membre correspondant de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Saint-Omer.

13 septembre 1840.—Membre fondateur de la bibliothèque et du musée de St-Pol, dont il fut aussi le directeur.

5 octobre 1842.—Membre fondateur de la Société centrale d'agriculture de Saint-Pol.

19 novembre 1843.—Secrétaire de ladite Société.

5 décembre 1843.—Médecin des enfants trouvés et orphelins de l'arrondissement de Saint-Pol.

1844. —Membre du Conseil d'arrondissement.

9 avril 1844.—Membre du Comité des monuments historiques du Pas-de-Calais.

1844. —Membre du Comité supérieur d'instruction primaire.

1849. —Maire provisoire de Saint-Pol.

23 avril 1850.—Membre honoraire de l'Académie de l'enseignement primaire fondée par M. Lunel.

1er septembre 1851.—Membre correspondant de la Société archéologique de l'arrondissement d'Avesnes (Nord).

4 mai 1852.—Membre correspondant de l'Académie d'Arras.

6 juillet 1853.—Membre correspondant de la Société académique de Nantes.

4 novembre 1853.—Membre correspondant de la Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.

1er mars 1854.—Médecin chargé de délivrer les certificats demandés pour pensions et congés dans les services administratifs.

26 avril 1854.—Membre et secrétaire du Comité de Saint-Pol pour l'exposition universelle de 1855.

26 août 1854.—Membre de la Commission chargée de s'assurer de la pureté des subsistances alimentaires.

1er novembre 1854.—Membre de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure.

3 février 1855.—Membre correspondant de la Société de médecine de Strasbourg.

23 juillet 1855.—Membre correspondant de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.

15 février 1856. – Membre correspondant de la Société impériale d'émulation d'Abbeville.

1856. —Médecin du bureau de bienfaisance des communes de Saint-Michel, Roëllecourt, Maisnil, Neuville-au-Cornet, Buneville, Ricametz et Ternas.

28 avril 1857.—Membre de la Commission départementale des monuments historiques.

15 octobre 1857.—Titulaire d'une médaille décernée par M. le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, pour ses services comme médecin des épidémies.

12 décembre 1857.—Titulaire d'une médaille de bronze décernée par l'Académie des arts et métiers, industries, sciences et belles-lettres de Paris (section des belles-lettres) pour sa brochure sur l'insuffisance à domicile du secours médical.

5 janvier 1858.—Membre correspondant de la Société médicale d'Amiens.

12 avril 1858.—Membre correspondant de la Société des antiquaires de Picardie.

26 décembre 1858.—Titulaire d'une médaille d'honneur décernée à Arras pour ses services exceptionnels dans la médecine de bienfaisance.

8 décembre 1859.—Titulaire d'une 1re médaille d'argent (par ordre de mérite) décernée par l'Académie de médecine pour son travail sur l'angine couenneuse.

28 août 1860.—Auteur de plusieurs écrits sur la médecine de bienfaisance, qui lui ont valu un rappel de deux médailles d'or, à Arras.

avril 1860.—Titulaire d'une médaille décernée par le Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics pour le service des épidémies en 1858.

avril 1861.—Auteur de plusieurs rapports sur les épidémies observées dans l'arrondissement de Saint-Pol, qui lui ont valu un rappel de médailles.

1862. —Un des premiers fondateurs de la maison des Sœurs gardes-malades (ordre des Franciscaines).

22 mars 1862.—Chevalier de la Légion d'honneur.

1867. —Titulaire d'une nouvelle médaille décernée à l'occasion de ses écrits sur les épidémies.

L'assemblée a entendu la lecture de cette notice avec le plus vif intérêt, et décide qu'elle sera imprimée dans le Bulletin ; que le portrait de M. le docteur Danvin sera lithographié par M. Robaut et joint à la notice.

STATISTIQUE GÉNÉRALE DU PAS-DE-CALAIS. — NOTICE SUR LA VILLE D'ARRAS, PAR M. LECESNE.

M. le Préfet fait connaître que les membres auxquels la Commission a confié le soin de revoir les diverses parties de la *Statistique générale du département*, se réunissent le lundi de chaque semaine à la Préfecture, sous sa présidence. Déjà la Sous-Commission a revu et étudié avec la plus minutieuse exactitude le travail de M. Lecesne sur la ville d'Arras. D'accord avec la Sous-Commission, M. Lecesne a modifié sa rédaction première et complété en plusieurs points son travail, dont la forme nettement précisée par M. le Préfet pourra servir de type aux travaux ultérieurs.

M. Lecesne est heureux d'avoir rempli les désirs de la Commission, et dit que la tâche lui a été rendue facile par ses collègues de la Commission, qui ont mis généreusement et sans arrière-pensée à sa disposition de précieux documents, dont il aura soin de bien indiquer la source en les mettant en usage dans l'intérêt de tous.

M. Godin donne lecture du tableau indicatif des notices à rédiger par les membres de la Commission.

M. le Préfet compte sur leur dévouement : « Il faut, dit l'honorable magistrat, populariser l'histoire, il faut faire non seulement un ouvrage monumental, mais aussi un ouvrage utile, rédigé sous une forme succincte, élémentaire, qui ait sa place dans les écoles primaires, dans les colléges, dans les familles, et qui soit le livre de l'enfance autant que celui de l'âge mur. »

FORMAT ADOPTÉ POUR LA STATISTIQUE.

Plusieurs observations sont échangées, entre autres s'il ne conviendrait pas d'adopter le format in-4° au lieu de l'in-8°.

Après une assez longue discussion, le format in-8° est maintenu.

NOTICES SUR LES COMMUNES DE BEAURAINVILLE, SEMPY ET GOUY.

M. de Calonne donne lecture d'une notice sur Beaurainville (grande commune).

Comme moyenne commune, M. de Calonne rédigera une notice sur Sempy, et comme petite commune, une notice sur Gouy.

SPÉCIMEN DE LA STATISTIQUE.

M. le Préfet constate la satisfaction avec laquelle l'assemblée a entendu la lecture du travail de M. de Calonne. L'intelligence parfaite avec laquelle il a compris la pensée de la Commission, est reconnue par tous les membres présents, unanimes à dire que son étude sur Beaurainville peut servir de modèle pour la forme comme pour le fond. M. Haigneré ayant demandé des instructions sur le genre de rédaction dans lequel doit être exécuté le travail de la *Statistique*, M. le Préfet invite M. de Calonne à communiquer à M. Haigneré ce travail sur Beaurainville, comme spécimen auquel il n'y a rien à changer.

NOTICE SUR LE HAMEAU DE WIGNACOURT.

M. de Hauteclocque lit un travail sur Wignacourt, hameau dépendant de Croisette.

TOPOGRAPHIE ANCIENNE DE LA VILLE D'ARRAS.

M. l'abbé Van Drival donne lecture de notes sur la topographie de la ville d'Arras, aux temps les plus reculés, d'après le cartulaire de Guiman.

Il résulte clairement de cette première partie du savant travail de notre collègue, que la ville d'Arras s'étendait primitivement fort loin, sur les hauteurs situées aujourd'hui en dehors de la cité, entre Arras et Etrun, surtout au mont Baudouin ou Beaudimont; les textes de Guiman sont fort explicites. L'assemblée félicite vivement M. Van Drival et l'invite à continuer cet excellent travail.

Une discussion approfondie s'engage à ce sujet sur les changements de position des villes, dans le cours de leur existence, et M. le Préfet donne sur ce point des indications fort précieuses.

CONSTRUCTIONS ROMAINES.

A la suite de la communication de M. Van Drival, plusieurs membres signalent l'existence, sur plusieurs points du département, de constructions romaines qu'il serait utile d'étudier avec le même soin.

M. de Baillencourt envoie la photographie d'un petit monument sur lequel une note sera demandée, et l'examen de ce monument est confié à M. Van Drival.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1871.

Président : M. de Linas. — Secrétaire : M. A. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

DISCOURS DE M. LE SECRÉTAIRE.

M. Godin s'exprime ainsi :

« Messieurs,

» Depuis le mois de mai 1870, époque de votre dernière réunion, d'immenses événements se sont passés en France, et vos travaux ont dû être ajournés.

» Aujourd'hui que la tranquillité est rétablie, reprenons avec empressement nos chères études, et espérons que nous continuerons avec succès l'œuvre commencée en 1846, poursuivie avec zèle, et qui a produit des publications très-appréciées dans le monde savant.

» N'oublions pas, Messieurs, de témoigner notre gratitude à M. Emile Lenglet qui, lors de la formation du budget départemental de 1871, a conservé à votre Commission l'allocation de 1,000 fr. que vous touchez depuis longues années.

» M. le chanoine Van Drival est sur le point de terminer la notice sur notre ancien et digne président, M. Harbaville, qui pendant dix-huit années, a dirigé nos travaux avec beaucoup de talent, de prudence et de dévouement. Notre infatigable collègue a bien voulu se charger aussi de retracer la vie si belle et si bien remplie de notre excellent collègue et ami, M. le comte de Servins d'Héricourt, enlevé au commencement de cette année à l'estime et à l'affection de tous les Artésiens.

» Votre Commission avait pris sous son patronage l'érection du monument d'Alexandre Grigny, le grand artiste, à qui notre cité est fière d'avoir donné naissance, et nous sommes heureux de constater que, dans quelques jours, le buste de l'éminent architecte, du restaurateur de l'art chrétien dans nos contrées, sera placé au centre du jardin de Saint-Vaast, en face de la salle où

nous tenons en ce moment notre assemblée, et où souvent notre regretté collègue est venu nous apporter le fruit de ses fortes études.

» Vous me permettrez, Messieurs, d'adresser à M. le comte de Rambuteau l'expression de notre reconnaissance, pour l'intérêt tout particulier qu'il porte à nos travaux. »

M. DE LINAS SE DÉMET DES FONCTIONS DE VICE-PRÉSIDENT. DÉCISION.

M. de Linas déclare, en raison de ses nombreuses occupations, ne pouvoir conserver les fonctions de Vice-Président que ses collègues ont bien voulu lui conférer. L'assemblée regrette cette détermination, et après diverses observations, décide, à l'unanimité, que M. Godin, secrétaire, membre de la Commission depuis sa fondation en 1846, remplira les doubles fonctions de Vice-Président et de Secrétaire jusqu'à l'époque où doit avoir lieu, en réunion générale, la nomination du Vice-Président.

M. de Cardevacque donne lecture du travail suivant :

NOTICE SUR LA PRÉVÔTÉ DE SAINT-MICHEL.

» L'abbaye de Saint-Vaast avait, non loin d'Arras, sur le territoire de Saint-Laurent-Blangy, une magnifique dépendance connue sous le nom de *Prévôté de Saint-Michel*, et dont la belle construction et l'aspect sévère révélaient l'ancienne destination.

» Ce n'était encore, en 1066, qu'une chapelle où le chef de Saint-Jacques fut transféré de l'église du prieuré de Berclau. Philippe d'Alsace, comte de Flandre, ne tarda pas à en retirer cette relique pour en gratifier la collégiale d'Aire (1).

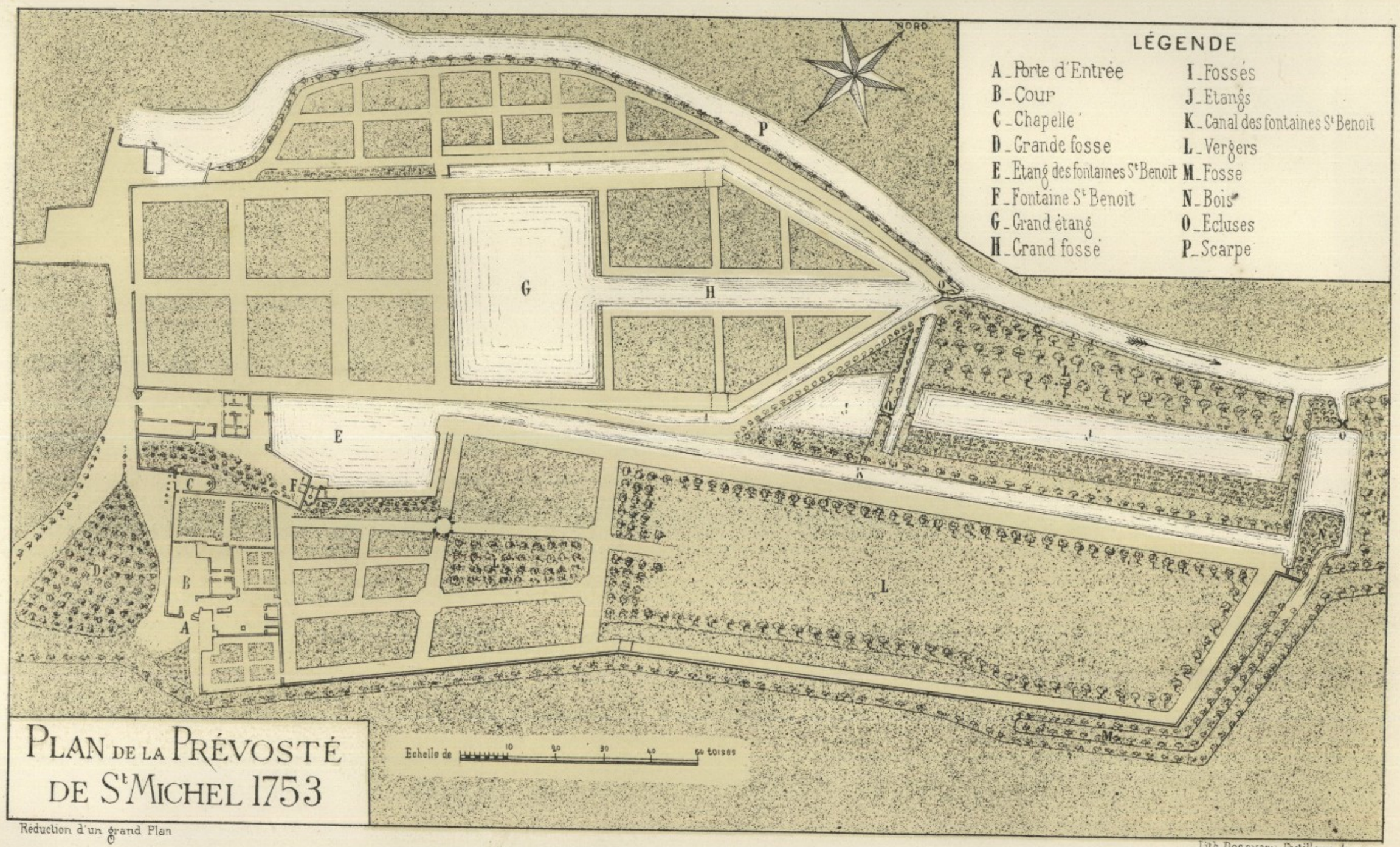
» Vers le commencement du XII^e^ siècle, nous voyons par des lettres de Conon, légat du Saint-Siége, datées de l'an 1199, que l'abbaye de Saint-Vaast avait assigné à cette dépendance les dîmes qu'elle possédait dans l'étendue de la paroisse de Neuvireuil.

» Le premier religieux prévôt de Saint-Michel fut Bauduin, 1175, remplacé lui-même par Robert, 1189.

» En 1199, Henri III, 49^e^ abbé de Saint-Vaast, voyant que l'infirmerie des religieux, située à Arras, sur le terrain de la Chapelette, avait été envahie par la Ville-Neuve, se décida à l'établir hors de la ville. Il choisit près de la porte Saint-Michel l'emplacement occupé par la petite chapelle dédiée à cet archange et y

---

(1) Malbrancq, *de Morinis*, T. III.



Plan de la Prévosté de St Michel 1753

Reduction d'un grand Plan

Lith. Desavary-Dutilleux, Arras.

fit ériger les bâtiments et les jardins destinés à loger et à distraire les religieux malades ou infirmes. Les convalescents y étaient envoyés et une fois par semaine les moines allaient y promener avec la permission du grand-prieur.

» En 1213, le religieux Guéric était à la tête de la prévôté de Saint-Michel.

» L'an 1237, le Souverain-Pontife Grégoire IX donna une bulle qui confirmait les droits et privilèges de l'abbaye de Saint-Vaast à Blangy.

» Vers la même époque, Robert, comte d'Artois, accorda aux religieux un échevinage situé aux environs de Saint-Michel.

» La prévôté fut successivement administrée par Eloy de Hées, 1294, — Philippe de M....., 1298, — Jean de Sainte-Gemme, 1316, — Robert de Vhé, 1318, — Pierre de Tournay, 1323, — Pierre de Douay, 1330, — Pierre de Soissons, 1334, — Gauthier de Molaines, 1339, — Regnier, 1343, — Jean Méhaut, qui avait trois religieux sous ses ordres, 1345, — Jean de Baillelet, 1350, — Jacques de Dion, 1363, — Jean de Neuville, 1365-1380, — Robert-le-Bescot, 1375, — Eustache de Bailleuil, 1380, — Jacques de Castelain, 1391, — Nicolas Devery, 1403-1410, — Jean Potier, 1420, — Pierre Martin, de Lorgies, 1427, — Jean Hourrier-Beaumont, 1420, — Jacques de Hertem, 1431-1439-1450, — Pierre de Herlin, 1435-1439-1442, — Pierre de Bus, 1445, — Gauthier de la Houssière, 1448, — Guillaume Moque, 1453, — David de Bulleux, 1460, — Jean Wallois, 1468, — Philippe Gommez, 1472, — Godefroy Dubos, 1474, — Jean Barre, 1477, — Georges d'Averoult, 1485, — Fremion Everlencq, 1489, — Wallerand de Wignacourt, 1491, -- Hugues de Villers, 1505, — Philippe Wallois, 1506, qui avait avec lui deux religieux, — Jean Leuriot, 1512, — Payen 1513, — Leduin Deparis, 1516, — Jean Tordeur, 1526, — Jacques de Wignacourt d'Ourton, 1532, — Jean de Boufflers, 1557, — Jean Dumortier-Cauwet, 1559, — Jean Lefebure, 13 juin 1564, — Michel Daire, 1567, — Nicolas Le Sergeant, 1576, — Antoine de Frameries, 1578, — Jacques Monvoisin, prévôt par intérim, 1588, — Jean Bourgeois, 1589, — Louis Doresmieux, 1596, — Alphonse Doresmieux, 1596, — Philippe Leclercq, 1597-1610, — Guillaume Bosquet, 1605, — Albert Gazet, neveu de Guillaume Gazet, 1611, — Antoine Géry, 1626, qui devient grand-prieur de Saint-Vaast, mourut en 1663 et fut inhumé dans cette prévôté, — Pierre Denis, 27 octobre 1633, — Nicolas Lemaire, 1635, — Jacques Gallois 1636.

» Détruite pendant le siége de 1640, elle fut transférée à Blangy par le grand-prieur Antoine Chasse, qui en fit élever, de 1685 à 1691, les bâtiments tels qu'ils se voyaient encore en 1840.

» D. Charles Averland prit l'administration de la maison en

1646; il fut successivement remplacé par Jacques de Beaumarchet, 1652, — François Houdequin, 1672, — Michel Cornaille, 1674 (1), — Antoine Chasse, 1678.

» Les travaux, entrepris en 1685, furent complètement interrompus pendant le mois d'août de l'année 1690, à cause des réparations urgentes qu'il fallait exécuter à la digue de la rivière de la Scarpe, près des moulins qui appartenaient à l'abbaye. Les moines durent y faire transporter un grand nombre de matétériaux provenant de la reconstruction de leur église. Dans l'une de ces usines on fabriquait du papier et dans l'autre des *toillaux*. La reconstruction totale fut terminée en 1691.

» En 1692, le religieux Raoul de Loos prit la direction de la prévôté de Saint-Michel ; il était né à Lille, et frère de l'abbé d'Hasnon. Ce prévôt fit creuser dans les jardins et au bas du corps de logis la fontaine dite de Saint-Benoît, et que l'on appelait autrefois *La Fontaine à Moucrons*, à cause de la grande quantité de moucherons qu'on y voyait en été. Il fut remplacé en 1708 par Philippe de Lorgies, religieux bénédictin, mais qui n'avait pas fait profession dans l'abbaye de Saint-Vaast. Il était parent de Palisot d'Incourt, Président du Conseil d'Artois; il posséda ce bénéfice en qualité de commendataire. Ce prévôt, en raison de ses manières distinguées, faisait si belle *figure qu'on le nomma l'abbé Canne* (2).

» Le maréchal de Villars vint établir ses quartiers autour d'Arras en 1710; il logea avec ses équipages dans la prévôté de Saint-Michel, et Louis, duc de Bourbon, dans l'abbaye d'Avesnes.

» Vers la même époque, on joignit à la prévôté de Saint-Michel un terrain de trente arpens que l'abbaye paya 30,000 francs. On y forma des jardins élégants et productifs qui devinrent des lieux de réunion pour les habitants d'Arras. Loués à des spéculateurs, ces jardins formaient des guinguettes où on se livrait aux plaisirs de la danse et autres divertissements.

» Philippe de Lorgies dut céder la place en 1719 à Barthélemy Hapiot, qui s'empara de la prévôté, grâce à la faveur du cardinal de Rohan. Il fut remplacé, en 1721, par Jean-Chrisostome Hardy, qui céda de plein gré la direction de la maison à Alphonse Doresmieux en 1722.

» Lorsque l'église de l'abbaye de Saint-Vaast fut démolie, la

---

(1) « Pouvoir de prevost de Saint-Michel sur la personne de dom Michel » Cornaille, donné par dom Antoine Chasse, grand prieur de l'église et » abbaye de Saint-Vaast d'Arras, vicaire-général, etc., le 18 de juin 1674.» (Pièce retrouvée aux archives de Saint-Vaast).

(2) Mss du P. Ignace.

chapelle de la prévôté de Saint-Michel servait de lieu de sépulture aux religieux et aux serviteurs.

» On y portait les corps sans éclat et sans cérémonie ; mais, le 17 mars 1748, de Tournehem, receveur du tiers lot et faisant les fonctions de grand-receveur à la place de D. Hébert, atteint de paralysie, ayant été frappé d'apoplexie dans cette prévôté, fut enterré dans la chapelle.

» Détruite en 1640, la prévôté de Saint-Michel fut rétablie en 1789. La magnificence architecturale de l'édifice, les sources abondantes que renfermait ce vaste domaine, en avaient fait le lieu le plus heureusement situé pour hâter la guérison des malades et pour servir de lieu de récréation aux moines de Saint-Vaast. A la révolution de 1789, elle fut cédée à M. Casimir Verdevoy, greffier du Conseil d'Artois, en compensation de la suppression de sa charge.

» Nous avons dit plus haut que les bâtiments de la prévôté de Saint-Michel furent achevés en 1691, par les soins du grand-prieur Antoine Chasse. Le corps-de-logis et la chapelle avaient coûtés 40,000 fr. Cette somme ne saurait être contestée, attendu qu'elle figure dans les comptes de Dom de Loos, qui, en qualité de prévôt, eût la direction des bâtiments. Les constructions que nous avons parfaitement connues et visitées lorsqu'elles étaient la propriété d'un membre de notre famille, étaient faites en briques et en pierres de taille et se terminaient par deux pavillons. Elles se divisaient en trois corps-de-logis : le côté droit était attribué au logement du prévôt, l'aîle gauche et la chapelle étaient réservées à l'usage de la communauté, enfin le bâtiment latéral renfermait l'infirmerie avec une chapelle particulière pour la commodité des malades. L'entretien était par moitié à la charge de l'abbaye et à celle de la prévôté ; celui de la chapelle, construite toute en pierres blanches, était aux frais de la communauté. La magnifique fontaine dite de Saint-Benoît, et qui existe encore de nos jours, était entretenue par le prieur.

» Waudri-Fontaine, *Balderici fontes*, était le nom d'une ancienne ferme située sur la rive droite de la Scarpe, un peu au-dessous de la prévôté et en deça de l'hermitage de Notre-Dame-au-Bois. Elle fut détruite pendant le siége d'Arras (1640). Les terres labourables qui en dépendaient furent réunies à la ferme de la Court-au-Bois. Il y avait autrefois près de cette cense de Waudri-Fontaine une source qui lui a donné son nom. Elle est tarie depuis longtemps et on n'en voit plus la moindre trace.

» La cense d'Hervin fut d'abord habitée par des religieux qui défrichèrent les terres de l'exploitation. »

ÉTAT des baux et revenus de la Prévôté de Saint-Michel.

NOMS des FERMIERS.	INDICATION des OBJETS.	TOTAUX des FERMAGES.	PAYÉ à COMPTE.
	BLANGY.		
Pierre-Joseph Desprès.	18 m. 2 c. 12 v.	329 f. » s. » d.	»
	CROISILLES.		
François Flament.	Dixmes.	650 f. » s. » d.	»
	FRÈSNES-LES-MONTAUBAN.		
Alexandre Dubois, Dîme.	6 m. 2 c. 1 v.	90 f. » s. » d.	»
	CÉRISY.		
Jean-Baptiste Aubert Défontaine.	Dixme.	9 r. de bled.	»
	ESTEHAIN.		
Jean-François Legentil.	Dixme.	13 r. de bled.	»
	ETERPIGNY.		
Barthelemy Viltard.	Dixme.	24 r. de bled.	»
	MONCHICOURT.		
Antoine-Joseph Trécas.	Dime et tirage.	18 r. de bled.	»
	ROEUX-LES-FAMPOUX.		
Jean-Baptiste Delaby, charron.	Dime.	8 r. de bled.	»
SAILLY-EN-OSTREVENT, cense de la Prév. P^sse^ d'Hamblain.			
Godecœur, Joseph.	Dime.	7 r. 1/2 de bled.	»
	MAZINGARBE.		
Philippe Ledoux.	3 m. 1 c. » v.	11 f. » s. » d.	»
	NEUVILLE-S^t^-VAAST.		
Aût Luc, forestier.	86 m. » c. 12 v.	1815 f. » s. » d.	»
	FRÉMICOURT.		
Bernard Savary.	Dime.	8 r. de bled.	22 f. 5 s. 2 d. 1/3
TOTAL. . . .	. . . .	3595	

Je, soussigné, atteste le présent tableau conforme aux baux originaux.

Arras, le 23 juillet 1783.

Signé : J. DESOMET.

L'Assemblée décide que ce travail sera inséré in-extenso dans le Bulletin, et que le plan sera lithographié pour être joint à l'appui.

FONTS BAPTISMAUX DE L'ÉGLISE DE SAMER.

M. Boulangé communique à la Commission les croquis des bas-reliefs que l'on distingue encore, quoique un peu frustes, sur les fonts-baptismaux de l'église de Samer. M. Boulangé y voit le baptême de Jesus-Christ, mais il ne peut interprêter la contre-partie de l'œuvre. Il appelle, en conséquence, l'attention de ses collègues sur ce petit monument dont les archéologues de Boulogne se sont déjà occupés il y a environ 25 ans.

EMPLACEMENT PRIMITIF DE LA VILLE D'ARRAS.

M. Van Drival dépose la fin de son travail sur l'emplacement primitif d'Arras, dont il a donné lecture dans une séance antérieure.

CONTINUATION DES TRAVAUX DE LA COMMISSION.

Le Secrétaire rappelle aux membres présents les travaux dont ils se sont chargés et que les malheurs des temps les ont empêchés de poursuivre. Tous s'associent à la pensée émise par l'un d'eux, sur la nécessité de se remettre plus que jamais au travail, et se séparent à cinq heures, après s'être promis de se réunir plus souvent que par le passé.

SÉANCE DU 26 JUILLET 1871.

Présidence de M. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.
M. Charles d'Héricourt donne lecture du travail suivant :

SOUVENIRS D'UNE VISITE AUX TOMBEAUX DES COMTES D'EU.

» Messieurs,

» Sans doute, vous vous rappelez la joyeuse scène de l'*Avare*, de Molière, où l'*alter ego* d'Harpagon fait proposer à Cléante, emprunteur, tout son bric-à-brac comme complément de la

somme qu'il lui avait demandée. Je viens aujourd'hui jouer le même rôle vis-à-vis de vous; j'ai contracté une dette, je vous ai promis un travail sur Houdain, et je serais heureux que vous vous contentiez, provisoirement du moins, de quelques notes sur les tombeaux des comtes d'Eu, que j'ai été amené à visiter en recherchant les documents nécessaires à mon travail.

» Ces comtes d'Eu étaient seigneurs d'Houdain; ils descendaient de Robert d'Artois, étaient héritiers de son nom, et c'est à ce titre que je voudrais vous en entretenir.

» Notre savant collègue M. l'abbé Van Drival a triomphé des scrupules qui m'empêchaient de vous lire ce qui n'est, après tout, que des notes de voyage rédigées à la hâte. sous l'émotion, et qui n'avaient été prises que pour moi. Si vous trouvez quelques traces de jeunesse, quelques négligences, veuillez me les pardonner, et daignez accueillir favorablement ce travail qui vous est présenté en toute simplicité.

» La crypte, où sont actuellement placées les statues funéraires des comtes d'Eu, autrefois dans l'Eglise, est formée par l'exhaussement du chœur. En y entrant, on remarque la statue de saint Laurent d'Irlande, évêque et missionnaire de la contrée; au centre est le tombeau d'un prince de Bourbon d'Aumale; au fond, un autel où l'on célébrait chaque jour la messe des morts sous le règne de Louis-Philippe ; de chaque côté, les mausolées des comtes d'Artois et de leurs femmes. Toutes les statues sont placées sur des sarcophages modernes, où sont sculptées les armes de la famille. Des plaques de marbre, incrustées dans le mur, indiquent les noms des personnages : c'est neuf, c'est propre, nous dirions volontiers, c'est confortable; mais si nous n'admirons pas cette restauration, nous en louons du moins l'idée, puisqu'elle nous a conservé d'aussi précieux monuments.

» En commençant du côté de l'Evangile et en partant de l'autel, nous trouvons le mausolée de Jehan d'Artois, comte d'Eu, seigneur de Saint-Valery-sur-Somme et d'Houdain-en-Artois ; fils du malheureux Robert, que l'ambition de sa femme, les intrigues honteuses de Jeanne de Divion et sa propre faiblesse entraînèrent dans les rangs des Anglais. Jehan fut pourtant un des plus fermes soutiens de la France.

» En récompense de ses nombreux services, il obtint en 1352 le comté d'Eu, après la mort du traître Raoul de Brienne. Il se trouvait auprès du roi Jean, lorsque celui-ci fit arrêter, à Rouen, le roi de Navarre. A la fatale bataille de Poitiers, il fut un des chevaliers qui se firent remarquer par leur courage, un de ceux qui commandèrent le respect du vainqueur ; à Rosbeck (1382), il était à la tête de la réserve; enfin il assista au siége de Valognes, où il fut blessé. Il revint alors mourir dans son château

d'Eu, dont il n'aimait pas le séjour. C'était là, en effet, qu'il avait perdu son gendre Simon de Thouars, blessé mortellement dans un tournoi le jour de ses noces, un de ses fils âgé de 7 ans, et sa fille Isabelle d'Artois morte à 18 ans dans un bal, selon la tradition. La statue de Jehan est en marbre blanc ; le comte est couché, les mains jointes sur la poitrine, la tête appuyée sur un petit coussin. Il est revêtu de ses armes, et sa cotte est semée de fleurs de lys de cuivre ; il a la tête découverte et ceinte d'un simple cercle ou couronne dont les ornements ont été enlevés. Ses cheveux sont longs ; il porte une petite barbiche au menton. L'exécution de cette œuvre est très-remarquable.

» En face, le long du mur du côté de l'épître, on voit la statue d'Isabelle de Melun, fille de Jean, vicomte de Melun, grand chambellan de France, et d'Isabelle d'Antoing, dame d'Houdain-en-Artois. Elle épousa d'abord Pierre, comte de Dreux, puis Jehan d'Artois. La statue est également de marbre blanc. Isabelle est revêtue du costume religieux ou du costume des veuves qui était peu différent à cette époque. L'expression de la figure est triste ; on y devine à la fois et la veuve et la mère qui a perdu plusieurs enfants.

» Le second mausolée du côté de l'Evangile est celui de Charles d'Artois, fils de Jehan d'Artois et d'Isabelle de Melun, mort en 1368 à l'âge de 7 ans. La statue, qui est en pierre blanche, représente un petit enfant couché, aux cheveux bouclés et aux joues bouffies. Il a les pieds sur un lévrier et porte l'habit monacal ou mieux le bliau.

» Isabelle d'Artois est couchée derrière sa mère Isabelle de Melun ; elle est représentée en costume d'apparat, sans doute pour rappeler les circonstances de sa mort. Elle est revêtue du surcot ; sa chevelure est abondante et s'échappe en boucles gracieuses de sa coiffe, que M. Viollet-le-Duc a reconnue être postérieure d'un siècle au reste de la statue.

» Je passe rapidement sur le mausolée d'un enfant de Philippe d'Artois et de Marie de Berry, mort en bas âge ; le marbre, quoique entier, est très-mutilé.

» Derrière se voit la statue de son père, Philippe d'Artois, connétable de France. Comment vous rappeler, en quelques mots, cette vie si aventureuse et vous retracer tous les actes de courage de ce prince? Compagnon de Boucicaut, émule de sa valeur, il partagea tous ses dangers. Ils parcoururent ensemble l'Europe pour chercher les périls et les aventures dont ils étaient avides. Aussi ne saurait-on s'étonner de les voir des premiers lors de la croisade de 1396. Philippe fut chargé de la conduite de cette expédition sous le nom du comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne. Vous savez tous, Messieurs, la triste fin de cette armée et le désastre de Nicopolis. Ainsi qu'à la bataille de la

Mansoure, le courage du général avait perdu les soldats : moins heureux que son aïeul Robert, Philippe avait survécu à sa défaite ; il mourut prisonnier à Burse, quelques-uns disent à Micaliso, l'an 1397, et son corps fut rapporté à Eu. Philippe est représenté armé ; à droite, sont suspendus à sa ceinture ses gantelets ; à gauche, son épée et son bouclier, qui est semé de fleurs de lys de cuivre ; sa tête est découverte, ses mains sont jointes sur la poitrine, ses pieds s'appuient sur un lion. Autrefois cette statue, qui est de marbre, était enfermée sous une grille, pour rappeler la mort de ce prince en captivité.

» Charles d'Artois n'avait que quatre ans lorsqu'il succéda à son père. Au siége d'Arras de 1414 il se fit remarquer, et malgré sa jeunesse, fut armé chevalier. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, il resta vingt-trois ans en captivité. Les Anglais ne voulaient pas traiter de la liberté d'un chevalier aussi courageux.

» A son retour, il fit preuve à la cour de France d'une grande sagesse, et contribua puissamment à réconcilier le dauphin et le roi (1439). Quoique nous le trouvions nommé parmi ceux qui assistaient au siége de Neuchâtel (1449), ce fut surtout comme négociateur qu'il se distingua et qu'il rendit des services à la France. En récompense de ses bons offices, le comté d'Eu fut érigé en comté-pairie (1458). Charles, qui aimait cette ville, fit plusieurs travaux pour en assurer la prospérité. C'est ainsi qu'il creusa un canal d'Eu à la mer, canal qui se voit encore et qui est connu dans le pays sous le nom de canal d'Artois.

» En 1465, après la bataille de Montlhéri, le roi Louis XI lui confia, comme marque d'estime, le gouvernement de Paris, poste déjà difficile à cette époque.

» Charles mourut à Blangy le 15 juillet 1472, et fut enterré à Eu. La statue qui le représente est en pierre ; la tête et les mains sont en marbre ; le comte porte un bandeau ou couronne ornée de pierreries. Il est armé. Du côté droit on voit les restes d'un fourreau, sans doute le fourreau de la dague de miséricorde. Sur la cotte d'armes, où l'on distingue encore des traces de peinture, sont sculptées trois fleurs de lys, accompagnées en chef d'un lambel en bronze chargé de neuf tours. Sur les épaulières est reproduite la même décoration ; aux pieds est couché un dogue. Le caractère de cette œuvre est la puissance.

» En face on remarque les tombeaux des deux femmes de Charles d'Artois, Jeanne de Saveuse, morte en 1448, et Hélène de Melun, morte en 1472.

» Jeanne de Saveuse est vêtue d'un riche costume ; son surcot et sa ceinture sont garnis de pierres précieuses. Sur la jupe on distingue les armoiries de la princesse et des traces de peinture. Jeanne est coiffée d'un bonnet d'étoffe, orné d'une garniture, ou

plutôt d'un diadème d'orfévrerie. La tête et les mains de cette statue sont en marbre, le reste en pierre.

» Hélène de Melun porte le costume de veuve, c'est-à-dire l'habit monacal, moins le scapulaire. La statue est de pierre, les mains, le masque, le bandeau et la guimpe sont de marbre; deux lévriers sont couchés à ses pieds.

» Je prenais mes dernières notes, car j'avais été laissé seul pour travailler, lorsque le sacristain vint me retrouver. Quoiqu'il fît visiter chaque jour ces tombeaux aux étrangers, il n'avait point cet empressement et ce je ne sais quoi de désagréable de tous les cicérones; il me laissa revoir une dernière fois toutes ces statues, et seulement alors il me parla : « Monsieur s'inté-» resse à nos comtes? si Monsieur désire les voir? » Je le regardai sans bien le comprendre. Il ne répondit pas à ma muette interrogation, mais m'amena au centre de la chapelle, à quelques pas du sarcophage du prince de Bourbon, et leva une grande trappe de bois que je n'avais pas remarquée. Une bouffée d'air humide, sentant la moisissure, s'échappa de l'ouverture, et l'odeur acre de la vétusté me saisit à la gorge. Le sacristain se pencha, descendit un cierge et je pus juger du caveau. C'était un ossuaire qui me parut large de trois mètres et long de quatre; il pouvait avoir de deux à trois mètres de profondeur. Sur les tréteaux à moitié pourris qui en occupaient le centre, étaient posées les têtes de mort; derrière étaient rangés les autres ossements. Comment vous dépeindre les impressions que je ressentis alors? Hamelet eût philosophé, quant à moi, j'étais ému. Je remontai rêveur, et pendant que je faisais ma prière avant de quitter l'église, devant moi se dressait le passé. La vue des restes de ces preux, de ces descendants de nos comtes, me reportait malgré moi en arrière. Je pensais à l'opulence de nos cités artésiennes, richesses perdues; à nos libertés municipales et provinciales; à nos libertés dont nous n'avons plus, quoi qu'on dise, qu'une ombre; je pensais à notre gloire, notre gloire ancienne, à notre prépondérance en Europe..... «Et quelque sombre que me parût le présent, l'avenir me semblait plus hideux encore. Comment vaincre la nouvelle barbarie? Et je me relevai triste. Mais j'aperçus alors un dernier rayon du soleil couchant qui frappait sur le crucifix doré de l'autel. Au milieu de la pénombre de l'église, la croix m'apparaissait comme un nouveau *labarum*, et j'entendais en moi, en réponse à mes doutes, à mes angoisses, l'*In hoc signo vinces* de Constantin. »

La lecture que vous venez d'entendre, dit M. le Président, nous donne l'assurance que notre jeune collègue rappellera souvent dans nos réunions les travaux intéressants de feu M. le comte Achmet d'Héricourt.

L'Assemblée adresse ses félicitations à M. d'Héricourt, et décide que son travail sera inséré dans le Bulletin.

La Commission s'occupe ensuite de la Statistique générale du département et désigne les personnes qui devront rédiger des notices sur les communes qui composent les 44 cantons du Pas-de-Calais, à savoir :

Arrondissement d'Arras.

Cantons d'Arras (sud et nord), M. Coffinier et M. Lecesne père.
Canton de Bapaume, M. Van Drival.
Canton de Beaumetz, M. de Cardevacque.
Canton de Bertincourt, M. le marquis d'Havrincourt.
Canton de Croisilles, M. Lecesne fils.
Canton de Marquion, M. Godin.
Canton de Pas, M. Cavrois-Lantoine.
Canton de Vimy, M. Terninck.
Canton de Vitry, MM. Terninck et de Cardevacque.

Arrondissement de Béthune.

Cantons de Béthune et Cambrin, M. de Bailliencourt.
Canton de Carvin, M. Dancoisne.
Canton d'Houdain, MM. d'Héricourt et Terninck.
Canton de Laventie, M. N. Cavrois.
Canton de Lens, M. Dancoisne.
Canton de Lillers, M. d'Hagerue.
Canton de Nórrent-Fontes, N.

Arrondissement de Boulogne.

La Commission désignera ultérieurement les Membres chargés de rédiger les Notices.

Arrondissement de Montreuil.

Canton de Campagne, M. de Calonne.
Canton d'Etaples, M. Achille Souquet.
Canton de Fruges, M. Robitaille.
Canton d'Hesdin, M. Normand.
Canton d'Hucqueliers, M. de Calonne.
Canton de Montreuil, M. Henneguier.

Arrondissement de Saint-Omer.

M. Van Drival se charge de la rédaction des Notices de l'arrondissement de Saint-Omer.

Arrondissement de Saint-Pol.

Canton d'Aubigny, M. Ledru.
Canton d'Auxi-le-Château, M. Normand.
Canton d'Avesnes-le-Comte, M. Ledru.
Canton d'Heuchin, MM. Normand et Brongniart.
Canton du Parcq, M. Robitaille.
Canton de Saint-Pol, M. de Hauteclocque.

Plusieurs observations sont faites touchant l'arrêté d'institution de la Commission, et une discussion approfondie a lieu à ce sujet. M. Coffinier veut bien se charger de rédiger les idées émises pour l'amélioration du réglement et il s'engage à présenter un projet d'ensemble à la prochaine séance.

RAPPORT ANNUEL, 1870-1871.

M. Godin donne communication du rapport suivant qu'il a adressé le 24 juillet 1871, à M. le Préfet du département :

« Monsieur le Préfet,

» J'ai l'honneur de vous adresser un rapport sur les travaux de la Commission des Antiquités départementales du Pas-de-Calais.

» Depuis le mois de mai 1870, la Commission, en présence des malheurs du pays, s'est réunie bien rarement, et ses études ont été en partie interrompues.

» Elle n'a pas été néanmoins inactive, et ce sont ses membres les plus zéles qui se sont occupés de sauver, des ravages de la guerre, les objets d'archéologie les plus précieux du musée et de la ville d'Arras; bijoux mérovingiens, collection des vases, verres, armes et objets trouvés à Marœuil, richesses ethnographiques, calices et ornements anciens, etc., etc. M. le chanoine Van Drival employa, en particulier, plus d'un mois à ranger, inventorier, mettre en lieu sûr tous ces objets, avec beaucoup d'autres confiés à ses soins par la ville et les particuliers.

» Aujourd'hui que le calme est rétabli, la Commission se remet à l'œuvre avec une nouvelle ardeur et bientôt, comme les années précédentes, elle publiera encore des travaux très-appréciés par les érudits et les hommes amis des glorieux souvenirs de leur pays.

» Le Bulletin qui a paru cette année, forme le 2e fascicule du tome III; il contient une notice biographique par feu M. le comte d'Héricourt, sur le docteur Danvin, dont les publications, en faveur des classes pauvres, ont puissamment contribué à doter notre département de cette belle et noble institution : *La médecine de bienfaisance.*

» Le biographe de M. le docteur Danvin rappelle aussi les nombreux travaux historiques publiés par notre ancien collègue. Ce travail est accompagné du portrait de M. Danvin.

» Deux autres Notices restent encore à publier : la première, celle de M. Harbaville, et la seconde, celle de M. le comte d'Héricourt ; elles seront rédigées par M. le chanoine Van Drival.

» La livraison de la Statistique, déjà imprimée en partie, contient une Etude fort importante, faite au milieu des préoccupations de la guerre, celle sur l'emplacement primitif de la ville d'Arras, par M. Van Drival. Les cartes sont à l'étude : M. Carré, père, architecte à Arras, s'en occupe depuis quelque temps avec le plus grand soin, et on peut compter sur l'exactitude parfaite de ces documents.

» Je ne terminerai pas ces renseignements sans dire quelques mots du monument de l'architecte distingué qui fut aussi l'un de nos collègues. Vous le savez, Monsieur le Préfet, le monument d'Alexandre Grigny est dû à l'initiative de la Commission des Antiquités ; ce monument témoignera hautement de l'admiration que nous avons tous pour l'éminent architecte, le restaurateur de l'art chrétien dans nos contrées, à qui la ville d'Arras est fière d'avoir donné naissance.

» C'est aussi au moment le plus critique de la guerre dans nos environs immédiats que nous nous sommes occupés activement de cette affaire, en novembre et décembre 1870, et si le buste n'a été fait que plus tard, c'est parce que l'artiste était enfermé dans Paris assiégé.

» Vous le voyez, Monsieur le Préfet, nous n'avons pas cessé de travailler et de poursuivre notre but, même au milieu des graves préoccupations auxquelles nous avons été en proie, c'est vous dire que dans le calme de la paix nos travaux seront incessants et s'efforceront de continuer de mériter votre bienveillance et celle du Conseil général.

» Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels je suis

» Votre très-humble et obéissant serviteur.

» *Le Secrétaire de la Commission,*
Vice-Président par intérim,

» A. Godin.

L'assemblée adresse ses remerciements à M. Godin pour cette communication.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

SÉANCE DU 14 AOUT 1871.

Présidence de M. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

INSTALLATION DE M. CAVROIS-LANTOINE.

M. Cavrois-Lantoine, nommé membre de la Commission par arrêté de M. le Préfet en date du 5 août, est installé.

M. le Président adresse ses félicitations à M. Cavrois, et déclare que les membres du Comité central ont été heureux de solliciter son admission dans la Commission des Antiquités départementales.

M. Cavrois remercie ses nouveaux collègues de leurs suffrages et les assure de tout son dévouement.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PAS-DE-CALAIS.

M. le chanoine Van Drival donne des détails circonstanciés sur la question du *Dictionnaire d'histoire et d'archéologie du Pas-de-Calais*, et propose, tant en son nom qu'au nom de plusieurs de ses collègues, des modifications au plan primitif. Il s'exprime ainsi :

« Messieurs,

» Préoccupés de mener à bonne fin l'œuvre du Dictionnaire historique et archéologique du Pas de-Calais, commencée depuis longtemps déjà, nous nous sommes réunis, plusieurs de nos collègues et moi, et nous avons échangé nos observations sur les divers points qui concernent cette entreprise assez vaste, sur le plan lui-même et les moyens d'exécution ; de ces entretiens est résultée une série d'observations et de propositions, que j'ai été chargé de vous soumettre :

» 1° Il nous semble que pour arriver au but que l'on se propose : faire connaître à tous l'histoire du Pas-de-Calais et des villes et villages qui le composent, il est avant tout nécessaire de

donner à la partie historique un plus grand développement, en réduisant la Statistique à la partie moderne, seule nécessaire ;

» 2° Le Pas-de-Calais n'étant malheureusement pas fort riche en monuments, il nous semble que c'est le cas de faire connaître le mieux possible ceux qu'il renferme, à mesure qu'ils se présenteront dans les notices qui composeront le Dictionnaire projeté ;

» 3° La Statistique, réduite comme il est dit au n° 1, s'imprimerait en plus petits caractères à la fin de chaque notice, comme un appendice que l'on pourrait lire ou ne pas lire, à volonté ;

» 4° Le livre porterait le titre de *Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais* ;

» 5° Au lieu de quatre volumes il en aurait six, un par chaque arrondissement, et chaque volume pourrait se vendre séparément ;

» 6° On s'arrangerait avec un éditeur, qui se chargerait de tous les frais d'impression, d'annonces, de placement, sur papier et en caractères convenables, et qui s'engagerait à remettre un exemplaire à chacun des membres de la Commission, et un exemplaire à chacun des membres du Conseil général ;

» 7° D'accord avec M. le Préfet, consulté déjà et consentant, on demanderait au Conseil général une subvention de 500 francs par volume et par année jusqu'à l'achèvement de l'œuvre, et l'arrangement avec l'éditeur, qui toucherait naturellement cette allocation de 500 francs par volume, n'aurait de validité qu'après le vote du Conseil général sur la susdite demande ;

» 8° On tirerait à 1,200 exemplaires, et chaque volume pourrait se vendre 4 francs au plus.

» Voilà, Messieurs, les propositions qu'après mûre délibération nous avons l'honneur de vous présenter, et sur lesquelles nous vous prions de vouloir bien prendre une décision. »

Toutes ces propositions sont adoptées, et M. Van Drival est prié de vouloir bien s'entendre, au nom de la Commission, avec l'éditeur. L'honorable ecclésiastique est, en outre, chargé par la Commission de la direction du travail, qui devra commencer aussitôt que l'allocation aura été votée par le Conseil général.

M. Coffinier donne lecture du projet de règlement que ses collègues l'ont prié de rédiger, dans la dernière séance. Tous les articles sont successivement mis aux voix et adoptés à l'unanimité.

L'Assemblée remercie M. Coffinier de son travail et décide qu'il sera soumis immédiatement à l'approbation de M. le Préfet.

Voici le texte de cet arrêté, qui a reçu depuis lors l'approbation de M. le Préfet et a été publié dans le Recueil officiel :

COMMISSION DES ANTIQUITÉS DÉPARTEMENTALES. — ARRÊTÉ COMPLÉMENTAIRE DE L'ARRÊTÉ D'INSTITUTION.

« Le Préfet du Pas-de-Calais,

» Vu les circulaires ministérielles des 29 octobre 1830, 10 août 1837 et 11 mai 1849 ;

» Vu l'arrêté préfectoral du 3 mars 1846, instituant une Commission des Antiquités départementales ;

» Vu les circulaires préfectorales relatives aux découvertes archéologiques, et notamment les circulaires des 20 décembre 1862, 15 novembre 1865 et 4 décembre 1867 ;

Arrête :

» ARTICLE 1er.—Les articles 1, 2, 3, et 4 de l'arrêté du 3 mars 1846, portant institution de la Commission des Antiquités départementales, sont maintenus dans leur intégrité (1).

» ARTICLE 2. — L'article 5 dudit arrêté est modifié ainsi qu'il suit :

» La Commission des Antiquités départementales élira chaque année, dans sa séance générale, un Président.

» L'Archiviste en chef du département continuera à remplir près d'elle les fonctions de Secrétaire-Trésorier.

» Un Comité chargé de centraliser et de diriger les études et

(1) Article 1er. — Il sera institué une Commission des Antiquités départementales qui remplacera les Commissions d'arrondissement créées par notre arrêté du 15 juin 1843.

Article 2. — La Commission des Antiquités départementales recherchera et classera les anciens édifices remarquables sous le rapport de l'art et de l'histoire, et nous proposera les mesures qu'exige leur conservation; elle explorera les archives communales, signalera les documents dignes d'intérêt et proposera tous les moyens d'ordre et de conservation dans ces dépôts ; elle surveillera les découvertes d'objets d'art ou de débris historiques, et provoquera les mesures nécessaires pour en conserver les résultats; elle arrêtera le plan de la Statistique archéologique du département et en poursuivra l'exécution ; elle préparera les rapports et documents à soumettre à M. le Ministre de l'Instruction publique et au Comité historique des arts et monuments, pour concourir aux études qui ont pour objet l'histoire nationale.

Article 3. — Elle siègera sous notre présidence au chef-lieu du département, et s'assemblera au moins une fois chaque année, avant la session du Conseil général du département.

Article 4. — Chaque année l'un de ses membres sera désigné pour faire un rapport sur les travaux accomplis, sur les découvertes qui auraient été faites et sur les ouvrages d'archéologie départementale qui auraient été publiés.

de recevoir, pendant l'année, les communications des membres de la Commission, se réunira à la Préfecture, sans convocation, le premier jeudi des mois de janvier, avril, juillet et octobre, à deux heures après-midi.

» Si ces séances trimestrielles ne suffisent pas aux travaux du Comité, elles pourront être rendues plus fréquentes.

» Le Comité sera composé de tous les membres de la Commission résidant à Arras, et de tous autres membres de passage en cette ville, ou qui y viendraient pour la réunion.

» En cas d'absence ou d'empêchement du Président élu, les séances du Comité seront présidées par le Doyen d'âge des membres présents.

» ARTICLE 3.—Les membres de la Commission des Antiquités départementales, continueront à être nommés par arrêté préfectoral, sur la présentation de la Commission elle-même ou sur celle du Comité.

» La proposition de candidats ne pourra avoir lieu qu'autant que neuf membres au moins seront présents.

» Tout membre de la Commission qui aura manqué, sans excuses légitimes, à deux séances annuelles, sera réputé démissionnaire.

» Il en sera de même pour tout membre résidant à Arras, qui aura manqué à deux séances consécutives du Comité sans produire d'excuses.

» ARTICLE 4. — MM. les Sous-Préfets, Maires, Ingénieurs, Architectes, Agents-Voyers et autres fonctionnaires sont expressément invités à faire part, d'urgence, à la Commission de toutes les découvertes archéologiques qui seraient signalées dans leur circonscription.

» Ces communications seront adressées au Préfet, président né de la Commission, et transmises par ses soins au Président élu, qui appréciera, s'il y a lieu, d'inviter un ou plusieurs membres de la Commission, les plus voisins du lieu de la découverte, à recueillir des renseignements sur place et à proposer, au besoin, des mesures pour la conservation des objets trouvés.

» ARTICLE 5. — Le présent arrêté sera inséré au *Recueil des Actes administratifs*.

» Arras, le 16 août 1871.

» *Le Préfet du Pas-de-Calais,*

» C^te^ DE RAMBUTEAU. »

CHATEAUX D'AUTINGUES ET DE LA MONTOIRE. — ÉGLISE DE NIELLES-LEZ-ARDRES.

M. Boulangé, chargé par la Commission de visiter les ruines du château de La Montoire, annonce s'être rendu sur les lieux.

Ces ruines forment encore un massif important ; mais ce qui subsiste n'indique pas une époque plus reculée que le XVI^e^ siècle.

Il a également visité l'église de Nielles-lez-Ardres dont les fonts baptismaux, du XII^e^ siècle, sont intéressants.

Il signale à l'attention de ses collègues les ruines encore plus considérables de l'ancien château d'Autingues.

M. Boulangé rendra compte d'une manière plus complète de cette visite dans l'une des prochaines séances de la Commission.

La séance est levée à cinq heures.

SÉANCE DU 5 OCTOBRE 1871.

Présidence de M. Godin.

La séance est ouverte à deux heures et demie.

Présents : MM. Robitaille, Dancoisne, Van Drival, Giéseler, Cavrois, de Sède, de Linas, de Cardevacque, Coffinier, Lecesne père, Paul Lecesne, Legentil, Terninck.

M. Godin remplit aussi les fonctions de secrétaire.

MM. Cavrois-Lantoine, Boulangé, Epellet, Grandguillaume, Charles d'Héricourt et le docteur Ledru s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

BIOGRAPHIE DE M. LE COMTE D'HÉRICOURT.

M. Van Drival donne lecture d'une partie de la Biographie de feu M. le comte d'Héricourt. Il expose l'origine de sa noble famille, sa généalogie et ses illustres alliances, l'éducation et les premières œuvres de M. d'Héricourt, notamment les *Sièges d'Arras* et le *Manuel de l'Histoire de France*, sur lesquels il donne des notions précises et justes. Il insiste ensuite particulièrement

sur les services immenses rendus à la commission des Antiquités départementales, par notre regretté et cher collègue, et sur l'esprit d'union parfaite et de confiance réciproque remarqué dès l'origine, dans cette Société.

M. Van Drival reçoit les félicitations de ses collègues, et il est décidé, à l'unanimité, que la biographie de M. le comte d'Héricourt sera imprimée dans le Bulletin.

MONUMENT EN ALBATRE SIGNALÉ A L'HOSPICE D'ARRAS.

M. Grandguillaume offre à la Commission des photographies d'un petit monument en albâtre, qui se trouve à l'hospice et représente la prière au Jardin des Olives et la Cène. Une description de ces sujets sera faite par un des membres de la Commission, et M. Grandguillaume se charge de joindre à ce travail autant d'exemplaires ou photographies qu'il y a d'exemplaires ordinaires du tirage du Bulletin. La Commission qui n'accepte, qu'après débats, cette générosité toute extraordinaire, ne le fait qu'après avoir adressé à l'honorable donateur ses plus vifs remercîments.

ORFÈVRERIE MÉROVINGIENNE.

M. de Linas signale les différents objets d'orfévrerie mérovingienne qu'il a remarqués lors de son dernier voyage en Hongrie, et signale aussi, au musée de Mayence, une collection de moulages où l'on peut étudier avec facilité une foule d'anciens monuments.

La séance est levée.

NOTICE BIOGRAPHIQUE DE M. LE COMTE A. D'HÉRICOURT,

PAR M. LE CHANOINE E. VAN DRIVAL.

Achmet-Marie de Servins d'Héricourt naquit à Hébécourt, commune de Vers, département de la Somme, le 19 août 1819, du légitime mariage de Charles-François comte de Servins d'Héricourt, chevalier de Malte et de Thérèse de Bucy des Wastines, famille alliée aux Blin de Bourdon.

La famille de Servins est d'origine méridionale, mais fixée dans l'Artois depuis le milieu du XV^e^ siècle. On la trouve remplissant les charges les plus élevées, dès le XIII^e^ siècle, en Sicile ; on la suit combattant en Espagne, puis passant en Artois où elle s'établit en 1430.

Alliée d'abord aux de Béthencourt, elle compte ensuite parmi ses autres alliances la plupart des nobles et historiques familles de l'Artois : les de Prudhomme, de Créquy, Le Vasseur, de Baïart, de Morel-Tangry, de Cerf, de Gosson, de Woordt, Obert, du Rietz de Willerval, de Genevières, Le Sergeant, de Wignacourt, de Marbais, de Belvalet, etc., etc.

Elle verse souvent son sang pour la patrie, en même temps qu'elle donne à l'Eglise plusieurs de ses enfants, et elle est à juste titre regardée comme une des plus nobles familles de ce pays. La terre d'Héricourt appartenait, au moins en partie, à la famille des Servins, dès l'an 1470.

Né le 19 août 1819, comme nous venons de le dire, Achmet-Marie de Servins d'Héricourt perdit sa mère en novembre 1820, c'est-à-dire à l'âge de 15 mois. Il avait une sœur, née sept ans avant lui, laquelle mourut avant sa mère.

Son père épousa en secondes noces Caroline Boistel du Cardonnois, qui eût toujours pour lui de véritables sentiments de mère et lui en donna des marques constantes. La famille vint alors habiter Arras, où Achmet-Marie fit sa première communion et reçut la confirmation, au collége de cette ville, dirigé par M. l'abbé Herbet. Il continua ses études à Boulogne, sous la direction de l'abbé Haffreingue, pour lequel il eût toujours une grande vénération et une vive reconnaissance. Puis on l'envoya à Paris, au collége Stanislas. Burette fut son professeur d'histoire,

et il se plaisait à citer le jeune d'Héricourt comme un de ses trois élèves actifs et de prédilection. Il le prit même dès lors comme collaborateur et lui fit commencer, à Paris même, et dès ces années de l'adolescence, toute une série de travaux.

Rentré à Arras, à l'âge de 18 ans, il continua de travailler, et dès l'an 1839, nous trouvons de lui une *Histoire de l'abbaye d'Etrun*, dans le troisième volume du *Puits artésien*. Il avait aussi publié ailleurs une *Vie de saint Vindicien*, et le vénérable curé de Fouquières y fit allusion lorsqu'il bénit, le 22 janvier 1840, le mariage du jeune *Historien de saint Vindicien* avec mademoiselle Joséphine-Valentine d'Oresmieulx, fille d'Augustin, seigneur de Fouquières et de Charlotte de Beaulaincourt.

Il y eût rarement union mieux assortie. Si, d'une part, on admire dans les Servins, le courage militaire et le dévoûment sous toutes ses formes, d'autre part on ne trouve guère, chez les d'Oresmieulx, que des religieux et des soldats, c'est-à-dire encore le dévoûment sous ses deux formes les plus vraies.

En remontant dans les annales de cette noble famille, on trouve un d'Oresmieulx combattant vaillamment les Sarrasins, et méritant ainsi de joindre à son écu une tête de Maure liée d'une toile d'argent. A une époque plus rapprochée de nous, en 1630, Alphonse d'Oresmieulx, grand prévôt de l'abbaye de Saint-Vaast, puis abbé de Faverny, en Bourgogne, meurt en odeur de sainteté. L'abbaye de Saint-Bertin, celle de Saint-Vaast et de Saint-Eloi, la collégiale de Saint-Omer et d'autres établissements religieux montrent dans leurs annales ce nom aimé des fidèles artésiens : le Nécrologe de Saint-Vaast en cite sept pour sa part. François d'Oresmieulx, abbé de Saint-Eloi, était l'un des hommes les plus instruits de ce pays. Les Bollandistes ont publié sa vie de saint Vindicien, et il a laissé une chronique inédite du prieuré d'Aubigny.

Si cette famille donna à l'Eglise des religieux et des abbés portant avec distinction la mître et le bâton pastoral, elle donna à l'Etat des soldats pleins de valeur et pendant la paix des administrateurs distingués. Elle comptait parmi ses nobles alliances : les de Wailly, du Mont-Saint-Eloi, de Hauteclocque, d'Aubrometz, de Beaulaincourt, etc., etc.

Souchez fut la résidence des jeunes époux, et dès lors on peut dire que le château du Carieul devint le rendez-vous habituel de ceux qui, dans la contrée et au loin, s'occupaient de travaux archéologiques et historiques. Une impulsion pleine de douce énergie, celle du travail allié au zèle de la bonne propagande, partit de ce modeste village, et produisit des effets remarquables et nombreux. L'air pur de la campagne, le calme parfait d'un séjour au milieu d'hommes simples et paisibles, la vue directe des œuvres de Dieu et de ses bienfaits, ne sont-ce pas là d'excel-

lentes conditions pour le travail intellectuel, bien préférables à l'activité fiévreuse et maladive qui se développe dans l'atmosphère des grandes villes? A cette existence anormale et peu faite pour la vérité, « il préférait cette activité saine et robuste qu'entretient l'air libre de nos champs, » et plus tard c'est là qu'il voudra mourir, « dans cette maison que nous avons tous connue souriante et hospitalière, et où chacun pouvait toujours attendre son fraternel accueil. » (1)

C'est là que vint le prendre l'Académie d'Arras, pour lui donner le titre d'un de ses membres ordinaires, et cette inspiration fut heureuse, car rarement cette Société rencontra, dans le cours de son histoire, aujourd'hui plus que séculaire, un membre aussi actif et aussi influent. Il fut reçu dans la Société, le 2 décembre 843, et il avait été élu le 4 juillet, n'ayant pas encore 24 ans. Il avait activement collaboré à plusieurs recueils, et, en dehors de ceux dont il a été parlé plus haut, il avait publié les travaux suivants : *Notice sur quelques villages de l'Artois*, dans le *Puits artésien*, tome 5, 1841, 18 pages; *Extrait du Catalogue raisonné des Manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne*, ibidem, tome VI, 1842, 6 pages et un tableau ;

Articles *sur Simon de Hesdin, sur Dom Le Pez, sur les Notes historiques relatives aux offices et aux officiers du Conseil provincial d'Artois*, dans les Archives du Nord de la France et du Midi de la Belgique, tome IV de la nouvelle série, 1842;

Deux articles de *Bibliographie : Histoire de Jeanne de Constantinople par M. Edouard Le Glay*, 1842, *et Chronique rimée des troubles de Flandre..... par le même*, 1842.

Nous aurons à revenir plus loin sur sa réception à l'Académie d'Arras et la part toute exceptionnelle qu'il prit à ses travaux. Disons d'abord quelques mots sur deux ouvrages réellement considérables qui furent le produit de ses études à cette époque de sa vie laborieuse, 1844-1846.

Les sièges d'Arras, histoire des expéditions militaires dont cette ville et son territoire ont été le théâtre, tel est le titre du premier ouvrage important de celui dont nous écrivons la vie. Il forme un volume grand in-8° de plus de 400 pages, et parut chez Topino à Arras, en 1844.

Après un court aperçu sur les désastres qu'Arras a essuyés sous les Romains et sous les Barbares, aperçu qu'on désirerait un peu plus développé, bien que les notes suppléent souvent au texte, après un tableau des ravages des hommes du Nord de la terreur qu'ils inspirèrent, des guerres sanglantes d'Hugues-Capet contre un rival plus puissant que le Roi, l'au-

(1) Discours sur la tombe de M. d'Héricourt, par M. Pagnoul.

teur commence la série des sièges d'Arras, par la tentative que fit contre cette ville, en 1196, le comte de Flandres soutenu du roi d'Angleterre. Il raconte ensuite les luttes animées des Armagnacs et des Bourguignons, à l'époque si triste où un Roi insensé était assis sur le trône de la France déchirée par les guerres civiles, luttes qui fournissent de belles pages à son travail. Plus loin, il retrace le courage avec lequel nos pères marchent à la mort pour leur nationalité et leur liberté, lorsque le rusé Louis XI vient, sans autre droit que la force, s'emparer d'Arras et y fait dresser les instruments de supplice. Puis dominant ce sujet, il examine avec calme, il étudie avec l'impartialité de l'histoire, ce Roi si décrié, et il le montre digne, malgré beaucoup de ses actes, d'occuper, à des points de vue différents et fort sérieux, une place distinguée dans les annales de la France.

La surprise d'Arras en 1492 et les désordres qui en furent la suite forment également un chapitre des plus intéressants. Puis on voit le Béarnais sous les murs d'Arras, la prise de cette ville en 1640 et sa réunion définitive à la France. Enfin, l'auteur raconte la délivrance d'Arras par Turenne.

Il y a une quantité étonnante de documents dans ce livre. Ils sont puisés dans les archives municipales, dans les manuscrits de la bibliothèque, dans les mémoires contemporains et les correspondances. En les lisant avec attention, on y trouve une foule de notions historiques du plus haut intérêt et sur un grand nombre de sujets se rapportant toujours à l'histoire d'Arras ou des environs. Les notes, pour ainsi dire perpétuelles, qui accompagnent toutes les pages du livre, les pièces justificatives qui le terminent forment un véritable trésor d'érudition locale, dans lequel il y a considérablement à puiser. Ce livre est donc un bon travail, d'une lecture attrayante et fort instructive; c'est un des meilleurs ouvrages, sinon le meilleur, de l'auteur.

Le *Manuel de l'Histoire de France,* en deux volumes in-8°, ensemble de 1300 pages, fut publié par M. d'Héricourt, immédiatement après les *Siéges d'Arras,* c'est-à dire en 1844 et 1846, chez Roret, rue Hautefeuille, à Paris.

On sait avec quel soin ont été faits la plupart des *Manuels-Roret,* et combien ils renferment de notions justes et utiles. Le *Manuel de l'Histoire de France,* bien que dans un autre format et aussi conçu dans un sens un peu différent, est de nature à atteindre le même but.

Il met en œuvre, au profit de tous, une série considérable de lectures que tous ne peuvent pas faire; il donne, avec un grand amour de la vérité et une sincérité parfaite, sans aucun esprit de parti, le récit le plus exact possible des faits qui composent cette longue et difficile histoire, dans laquelle la partie moderne a l'avantage du développement, puisque le premier volume va de

l'origine à Louis XIV, tandis que le second va de Louis XIV à l'an 1846, soit environ 14 siècles d'un côté et 2 de l'autre.

Fidèle à sa méthode de toujours envisager un sujet dans toute son étendue naturelle, l'auteur ne commence pas son histoire à Clovis ou Pharamond, mais bien aux premiers essais de la Gaule voulant recouvrer son indépendance, et il a même préalablement donné deux chapitres sur l'ancienne Gaule, avant César et sous les premiers Empereurs. Ses divisions, pour la suite du travail, sont naturelles et conformes aux faits tels qu'ils se sont produits. Des tableaux et des revues d'ensemble viennent compléter le récit et fixer les idées en aidant la mémoire. Cet ouvrage remplit bien son but : instruire ceux qui ne savent pas, offrir un *Memento* à ceux qui ont déjà étudié.

Les travaux des Thierry, Guizot, Villemain, Thiers, Le Bas et des autres écrivains français modernes sont mis sagement à profit dans cette histoire, et les chroniqueurs contemporains des évènements ont été souvent consultés directement, ce qui permet à l'auteur de ne pas toujours suivre ces mêmes écrivains. Il consulte également avec impartialité les écrivains belges, de Reiffenberg, Gachard, Schayes, Warnkœnig, pour les rapports de la France avec la Flandre, les écrivains Anglais, Allemands, Portugais, etc., pour les relations guerrières de la France avec l'Angleterre, l'Empire germanique, l'Autriche, l'Espagne, etc. Partout brille, jusqu'à l'évidence, l'esprit de sincère impartialité et d'amour de la vérité qui a toujours distingué l'auteur.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans le jeune comte d'Héricourt (il avait hérité ce titre à la mort de son père, en 1843), nous n'avons, dis-je, vu dans le comte d'Héricourt que l'historien, il est temps de le présenter comme archéologue, et de dire la part considérable prise par lui à ce mouvement si grand qui a distingué notre contrée, depuis 1843 jusqu'à nos jours.

C'est, en effet, en 1843 que furent fondées, dans chaque arrondissement du Pas-de-Calais, des commissions spéciales pour la conservation des Monuments historiques, et dès 1841, dans sa notice sur quelques villages de l'Artois, le comte d'Héricourt avait indiqué les idées qui devaient présider aux travaux de ces commissions, et dans son discours de réception à l'Académie, il en avait esquissé le plan.

Bien vîte ces Commissions, dont nous avions déjà l'honneur de faire partie, furent remplacées par une commission unique et centrale, et le comte d'Héricourt fut placé sur la première liste de cette Société, liste annexée à l'arrêté du 3 mars 1846, pris par M. Desmousseaux de Givré. Dès la première réunion, le 24 juillet 1846, il était élu membre du Comité, en compagnie de MM. Harbaville, Godin, Parenty, Grandguillaume, Grigny et Terninck.

Il fit, dès l'année suivante, une série de communications, sur

Arras, Ablain-Saint-Nazaire, Givenchy-en-Gohelle, le beffroi de Béthune. Plus tard, il s'occupa des tours de Saint-Eloi, puis il fit un travail sur les tours romanes de Souchez, d'Aix et de Vimy. Il donna ensuite une notice sur l'hôtel d'Artois à Paris, sujet sur lequel il revint plusieurs fois depuis lors et qui est en effet du plus grand intérêt. Il avait aussi parlé des caves si curieuses d'Arras et pris part aux fouilles diverses faites sous le sol de la cité et qui ont amené de si beaux résultats. Les pierres tombales de l'ancienne église des Carmes lui fournirent encore un sujet d'étude, ainsi que les vases gallo-romains trouvés à Souchez. Il signalait en même temps à la Commission, la savante édition des chroniques de Froissart, par M. Kervyn de Lhettenhove, avec qui il avait une très-intéressante correspondance, dont nous parlerons plus loin. Enfin il s'occupait de l'église de Béthune, et il terminait ses communications à la Commission par sa notice si complète et si impartiale sur le docteur Danvin.

C'est à dessein que nous avons omis un grand nombre de communications faites par le comte d'Héricourt à la Commission départementale des Monuments historiques. En somme, comme notices imprimées, sa part de collaboration n'est pas considérable. Mais là n'était pas le vrai caractère de sa collaboration très-réelle et très-active, pour ne pas dire continuelle. Parcourez les volumes du Bulletin de la Commission, lisez les procès-verbaux des séances, depuis 1846 jusqu'à 1864, époque à laquelle il habitait plutôt Paris que l'Artois; je ne crois pas que vous trouviez une séance où le comte d'Héricourt ne soit pas présent et ne fasse pas une communication verbale.

Je ne crois pas exagérer en disant qu'avec le Président infatigable de la Commission, M. Harbaville, le comte d'Héricourt était l'homme zélé, ardent, de la Société, l'homme *au feu sacré*, qui excitait au travail, mettait tout le monde en action, payant de sa personne quand il le fallait, et s'effaçant devant ses collègues avec la courtoisie la plus parfaite et la plus sincère abnégation. Ces hommes qui sont toujours à l'œuvre, qui n'oublient jamais le but, sont dans les Sociétés les hommes utiles, les agents principaux, les foyers de l'action, mème quand l'action est produite par d'autres, sous leur inspiration.

Le comte d'Héricourt apportait encore à la Société un autre genre de collaboration efficace. Alors nous faisions souvent des excursions et presque des voyages. Nous explorions ensemble les environs, nous allions parfois fort loin visiter de nos yeux et toucher de nos mains les découvertes signalées à notre attention. Toujours ou presque toujours le comte d'Héricourt était de ces expéditions. Souvent même nous en faisions de particulières dont nous aimions à rendre compte ensuite à nos collègues, toujours reconnaissants de cette attention. Car notre Société archéologique du Pas-de-Calais, (pourquoi ne le dirions-nous pas)? était

citée avec raison comme une Compagnie où a toujours régné l'union la plus parfaite. On se réjouissait sincèrement et sans arrière-pensée des succès les uns des autres, et à cause de cela on a imprimé une bonne direction aux idées du pays et on a fait beaucoup de bien. Un mauvais plaisant nous avait, à cette occasion, donné le surnom de *Société d'admiration mutuelle*, et nous avons été les premiers à propager ce mot dont nous nous sommes honorés très-fort. Avec MM. Harbaville et d'Héricourt, pour ne citer que ceux qui ne sont plus, c'était plaisir de travailler, de discuter, de chercher la vérité historique ou artistique, sans préoccupation comme sans prétention.

Nous avons vu plus haut M. d'Héricourt reçu membre de l'Académie d'Arras à l'âge de 24 ans ; voyons-le dans cette autre carrière de dévoûment dépenser son activité et son zèle et rendre des services éminents à notre ville d'Arras.

Ce titre de membre d'une Société, qui eût du renom dans le siècle dernier et entretint le goût du travail chez un certain nombre d'hommes de valeur, ne fut pas pour lui un simple titre, et cette charge ne fut pas considérée par lui comme une sinécure. Aussi dès le 4 juin 1846, la Société lui donnait-elle une marque de confiance et d'estime toute spéciale en lui confiant les fonctions de Secrétaire-adjoint. Elle préludait ainsi à l'honneur plus grand encore qu'elle lui ferait quatorze ans plus tard en lui donnant les mêmes fonctions à titre principal et à perpétuité.

Immédiatement, au reste, le nouveau Secrétaire-Adjoint s'était mis à l'œuvre et s'était servi de sa charge pour imprimer peu à peu à la Société une direction utile aux lettres et aux sciences. Intimément lié avec plusieurs travailleurs de cette époque de vie intellectuelle, il avait réveillé le goût pour les études, pour les communications sérieuses, et celles-ci firent bientôt disparaître les vaines discussions sur le règlement et parfois même sur la politique, auxquelles on s'amusait beaucoup trop. Il suffit de voir les volumes des Mémoires de l'Académie, à cette époque, pour se convaincre de la réalité de cette action. On en est encore bien plus persuadé quand on lit la longue suite des procès-verbaux des séances. Ils reprennent, en effet, l'importance des plus beaux jours de la Société ; ils sont développés, rédigés avec soin, et montrent chaque jour une ardeur de travail de plus en plus grande chez les Membres qui assistent aux séances.

Un travail des plus utiles ouvre la série des communications du comte d'Héricourt insérées dans les Mémoires de l'Académie ; c'est un rapport sur les Archives de l'ancienne Académie d'Arras.

L'Ancienne Académie était très-riche en Manuscrits et en Livres imprimés ; ce qui lui restait en 1844, époque de la révision faite par M. d'Héricourt, était relativement bien peu considérable ; pourquoi faut-il constater que, depuis lors, ce dépôt s'est encore

amoindri? Disons pourtant que cet inventaire sommaire, mais parfaitement clair et instructif, a déjà servi à faire rentrer *au bercail* bon nombre de pièces égarées ; il sert à l'Archiviste actuel pour reconstituer un travail d'ensemble et relier le présent au passé.

Ce travail eût d'ailleurs un autre résultat, et celui-là fut immédiat. Il fit connaître une excellente vie de François Richardot, évêque d'Arras, et cette vie fut publiée, en 51 pages in-8°, dans le volume des Mémoires qui contient le rapport précité. Elle a pour auteur Dom Berthod, et fut envoyée à l'Académie d'Arras, en 1779.

Dans le volume suivant, M. d'Héricourt inaugure la longue liste des rapports qu'il fera sur les travaux de l'Académie, et dès lors il s'acquitte de cette tâche délicate avec l'urbanité et le tact que tous lui reconnaîtront. Un rapport semblable se trouve dans le volume qui suit immédiatement celui que nous venons de signaler.

Dans ce même volume de 1851, 25e de la collection, on trouve la première partie d'un travail considérable qui en aura quatre (la dernière non encore imprimée) et qui traite d'un sujet des plus intéressants, l'Imprimerie à Arras.

Le titre de cet ouvrage, fait en collaboration avec M. Caron, est : *Recherches sur les livres imprimés à Arras, depuis l'origine de l'imprimerie dans cette ville jusqu'à nos jours*. La première partie contient 133 pages, la seconde 134, et la troisième 72. C'est donc un ensemble de 339 pages, dans lesquelles *tout est nouveau*, et d'ordinaire fort intéressant. Il y a là une mine véritable de documents sur l'histoire locale et l'indication précise de sources nombreuses à consulter, avec bien des citations et extraits. Malheureusement l'ordre fait défaut, et les nomenclatures recommencent à chaque brochure nouvelle. Il était difficile de faire autrement, et dans ce genre de travaux on n'est jamais complet. Les trouvailles succèdent aux trouvailles : précisément parce qu'on a publié les premières, on est réduit à enregistrer les secondes et celles qui suivent à mesure qu'elles se présentent. Il serait à désirer qu'on publiât la partie demeurée inédite, en y joignant une bonne table, difficile à faire, mais qui faciliterait singulièrement les recherches. Quand on saura que l'imprimerie a commencé à Arras en 1528 au plus tard, qu'elle a été fort active, et qu'elle s'est distinguée par des éditions soignées d'ouvrages souvent fort importants, on se fera une idée de la difficulté inhérente à une telle entreprise, et de l'importance réelle qu'elle revêt. Les recherches sur les livres imprimés à Arras pourraient donc, avec utilité pour tous, être continuées, revues, remises en ordre, résumées, et ce serait un service à rendre, non seulement à ceux qui s'occupent des choses de l'Artois, mais encore à bien

d'autres classes d'écrivains ou d'hommes studieux : car ces livres embrassent toutes les matières, depuis la Théologie et la Liturgie jusqu'aux Poésies fugitives et aux Almanachs.

Disons, pour être complet, que la première partie de ces recherches parut en 1851, la seconde en 1853 et la troisième en 1855.

La date de 1853, nous impose l'obligation de traiter un autre sujet, car cette date est celle du Congrès scientifique, vingtième session tenue à Arras, et tout le monde sait que le comte d'Héricourt fut l'âme de ce Congrès.

Non seulement il mit le plus grand soin dans la formation des commissions chargées d'élaborer le programme, réellement remarquable et fort complet, de cette session ; il déploya aussi la plus grande activité pour attirer à Arras bien des notabilités scientifiques, et il réussit. Déjà ses relations étaient nombreuses; elles le furent bien davantage, et une correspondance des plus intéressantes nous a conservé le vivant souvenir de cette époque et des années qui suivirent.

Nous ne pouvons citer toutes les lettres dont elle se compose ; mais qu'il nous soit permis de glaner un peu dans cette riche moisson.

C'est le baron de Stassart qui lui écrit de Bruxelles, à la date du 3 avril 1853 :

« Monsieur le comte et très-aimable confrère,

» M^me^ la comtesse de Lalaing m'a remis pour vous un volume que vous recevrez en même temps que cette lettre. J'y joins deux exemplaires de mes dernières fables ; vous voudrez bien en garder un et faire parvenir l'autre à l'Académie d'Arras. Voici la belle saison. Ne viendrez-vous pas bientôt occuper votre cellule à l'hermitage du quartier Léopold ? L'hermite y passera le mois d'avril, de mai et de juin ; il ne partira pour l'Autriche que le 9 juillet. Il compte bien être de retour vers le 20 août, afin d'arriver fort exactement dans la bonne ville d'Arras, pour l'ouverture du Congrès, dont le succès nous est garanti par le zéle et les talents qui président à son organisation.»

Et l'aimable baron tint parole, et il fut un des plus brillants ornements de notre beau congrès.

Un an plus tard, il écrivait le billet suivant, fleur suave que nous cueillons au milieu de tout un parterre où il n'y a qu'à prendre sans choisir :

« Je viens de visiter Bordeaux et les départements de l'Ouest que je ne connaissais pas encore. J'ai fait un pélerinage au château de La Brède, j'en ai fait un aux Rochers en l'honneur de

Mme de Sévigné. Je retourne en Belgique, mais je fais une halte dans la bonne ville d'Arras, pour y voir l'aimable, l'excellent Secrétaire du Congrès. Je me propose de passer ici la journée de demain, et si vous ne venez pas en ville, un mot de vous, et je fais une course jusqu'à votre Paradis terrestre.

« Je me suis avisé de réunir, dans un énorme volume de 1100 pages, tout ce que j'ai publié jusqu'à ce jour. Un exemplaire sera joint à cette lettre, et l'autre que je vous prie de remettre de ma part à l'Académie d'Arras, restera déposé à votre hôtel.»

Un autre écrivain du plus grand mérite, depuis Ministre du Roi des Belges, M. Kervyn de Lettenhove, qui vint aussi au Congrès d'Arras, a entretenu, avec le comte d'Héricourt, une correspondance active, dans laquelle il veut bien nous permettre de puiser.

Citons d'abord cette lettre, qui est loin d'être la premiére en date, puisqu'elle est du 5 août 1858, mais qui est certainement la première en importance, et montre à quel haut degré d'estime un homme de la valeur de M. Kervyn de Lettenhove tenait le comte d'Héricourt.

« Permettez-moi, mon cher collègue, de me rappeler à votre souvenir et de renouer des relations à peine interrompues. C'est à votre obligeance que j'ai recours pour obtenir quelques éclaircissements que, mieux que personne, vous pouvez me donner.

» M. Augustin Thierry, d'illustre mémoire, m'avait demandé, peu avant sa mort, des renseignements sur certains détails de la biographie de Saint-Thomas de Cantorbéry, qu'il se proposait de rendre plus vraie, sans la rendre moins éloquente. M. Augustin Thierry, en vieillissant, avait vu s'étendre autour de lui, en dehors des passions et des préjugés, l'horizon calme et serein de la vérité historique. Plus sa science avait d'autorité, plus elle était tenue à l'impartialité.

» Ces jours-ci, M. Amédée Thierry, en m'apprenant qu'il allait publier le dernier travail de révision tenté par son frère, m'a rappelé ces questions à éclaircir, à approfondir sur des points spéciaux. Il me citait entre autres celle de l'origine de St. Thomas Becket, dont on a fait successivement un Normand et un Saxon. N'ai-je pas lu dans les meilleurs ouvrages sur l'Artois, notamment dans les votres, Monsieur, que Saint-Thomas Becket était né à Aire ou à Béthune? Je serais assez porté à me laisser entraîner par d'autres inductions vers cette opinion, mais je tiendrais beaucoup à savoir quelles en sont les bases anciennes, authentiques et respectables, et si les dépôts d'archives que vous avez bien voulu me citer comme fort précieux, renferment quelques documents sur Becket et sa famille.»

Passant à un autre ordre d'idées et remerciant le comte d'Hé-

ricourt d'une brochure qu'il reçoit au moment où il écrit, M. Kervyn de Lettenhove ajoute :

« Cette fois encore, les Lettres et l'Agriculture s'associent pour réunir l'agréable et l'utile. Dans notre siècle où les ambitions sont si impatientes, il est bon de s'efforcer d'attacher de plus en plus les hommes au sillon fécondé par les sueurs paternelles. La science a mille devoirs patriotiques à remplir, et celui-là n'est pas le moins important.»

Dans cette même année, nous trouvons une autre lettre relative à Saint-Thomas de Cantorbéry, et il y est toujours question de la même origine à rechercher, pour lui ou pour son père. L'auteur de la lettre sait que le comte d'Héricourt va au Tréport pour sa santé, et il dit à ce sujet :

« J'ai fait moi-même une excursion ces jours-ci dans les Ardennes.

» Que faut-il conclure de ce que j'ai vu ? Que les sites les plus déserts, les plus sauvages, nous paraissent les plus beaux, et aussi que c'est dans la solitude que l'homme est resté le plus hospitalier, le plus désintéressé : mâle nature, mâles vertus. Là où l'homme civilisé a aplani le rocher, il s'est fait lui-même plus petit ; il a cherché à rabaisser la nature à sa taille. Ne semble-t-il pas que l'aspect des grands horizons élève l'esprit de l'homme vers l'énergie et le dévoûment en le détachant du passé pour le porter vers l'avenir ? Il y a plus d'un rapport entre le caractère du pasteur des montagnes et celui de l'habitant des bords de la mer.»

Beaucoup d'autres lettres du même auteur parlent de ses nombreux et importants travaux, notamment des éditions de Froissart et de Chastelain, des lettres de Philippe de Commines et demandent au comte d'Héricourt, des renseignements ou remercient de documents fournis par lui. Elles sont très-intéressantes comme histoire littéraire, mais il est impossible de les insérer toutes ici, car elles forment un véritable recueil, allant de 1852 à 1866. Donnons encore cependant quelques extraits.

« J'espère que vous continuez à imprimer la même activité à vos travaux et que les chaleurs de la canicule sont impuissantes à les interrompre. car elles ne pénètrent point sous les frais ombrages de Souchez. Pour moi, je viens d'achever ma deuxième édition, et la poste vous aura sans doute déjà porté mon quatrième volume.....» (Le 13 août).

« J'ai à vous remercier de votre intéressant volume sur Arras. Il n'a qu'un défaut: Au lieu de dispenser le lecteur de toute recherche individuelle, il lui inspire le désir de parcourir lui-même vos *rues* pleines de tant de souvenirs. C'est du moins l'impression que j'ai éprouvée. Il est vrai que je me souviens de

vous y avoir eu pour guide, et on ne saurait en trouver de meilleur.....» (1858, 6 mars).

« Il est un point sur lequel il vous sera aisé, je présume, de me donner des éclaircissements que j'aurais grand'peine à recueillir moi-même. Toutes les fois que je relis les admirables enseignements de Saint-Louis à Agnès de Bourgogne, que j'ai retrouvés à la bibliothèque de Bruxelles, j'éprouve le désir de rechercher comment ils ont pu se perdre en France et se conserver parmi les manuscrits des ducs de Bourgogne. Je comprends bien que, lors de l'invasion anglaise sous Charles VI, le manuscrit original a pu s'égarer dans les bagages des vainqueurs, mais je voudrais savoir par vous, mon cher collègue, comment le texte de ces enseignements est arrivé aux sires de Flers. En effet, le manuscrit que j'ai eu sous les yeux a appartenu à Alexandre de Flers, seigneur d'Ayette, natif d'Arras, qui épousa Madeleine de le Fortrie. Celui-ci l'avait reçu d'un sire de Flers (pas de prénom) qui a inscrit son nom sur le manuscrit, et l'écriture est du XV^e^ siècle. Y eût-il quelque sire de Flers attaché au service de Charles V ou à celui de Jean-sans-Peur? Que sait-on des sires de Flers, de 1415 à 1450? Pour moi j'avoue bien humblement que j'ai négligé dans mes notes les sires de Flers, et je n'ai à Saint-Michel aucun livre où je puisse les retrouver au XV^e^ siècle.

» Je joins à cette lettre deux notices. Vous approuverez sans doute les conclusions de la seconde, car elle n'est que l'écho de ce sentiment général d'horreur qui s'est élevé contre les cruautés d'un inflexible islamisme. Il est vrai qu'en ce moment les Apennins font un peu oublier le Liban.» (24 septembre 1860).

« Au milieu de la vie brillante et occupée de Paris, vous avez eu, non seulement le loisir de consulter le bulletin électoral de la Flandre orientale, mais aussi l'extrême obligeance de féliciter sur son élection l'un des candidats qui avaient eu à lutter contre la pression et les intrigues des clubs radicaux et maçonniques. Je ne saurais vous dire combien je vous en suis reconnaissant, et votre lettre m'a fait oublier les fatigues et les ennuis de la lutte à peine achevée. Elle me rappelle, d'ailleurs, à ce culte des lettres, à ces études sérieuses dont rien ne pourra me détacher, car je leur dois de précieuses sympathies et des amitiés qui m'honorent.» (Saint-Michel, 18 juin).

Il faut nous arrêter, car il n'y aurait pas de motif pour ne pas insérer en entier cette correspondance charmante. Qu'il nous suffise de dire que M. Kervyn de Lettenhove suit le comte d'Héricourt à Arras, à Paris, en Savoie, et que partout le comte d'Héricourt collabore avec lui à ces magnifiques publications, l'honneur de la studieuse Belgique. Partout aussi il lui prodigue l'expression des sentiments d'une amitié vraie et profonde, et toujours cette expression est d'une délicatesse remarquable.

Le comte d'Héricourt eût avec bien d'autres personnages des correspondances qu'il nous serait facile de reproduire, et le Congrès d'Arras fut pour beaucoup dans l'origine ou l'activité de ces relations; nous pensons que les citations que nous venons de faire donneront une idée suffisante du caractère à la fois utile et aimable de ces relations et feront juger de leur importance. Il est temps, d'ailleurs, de revenir au Congrès d'Arras, dont nous nous sommes un peu éloignés.

Préparé avec le plus grand soin et un zèle plein d'intelligence, le Congrès d'Arras fut un des plus remarquables de la série de ces Congrès ouverts en 1833 et qui se continuent toujours. Les adhérents furent nombreux, choisis, assidus anx séances, prenant part aux discussions qui ne languirent jamais. Les sciences étaient représentées et étudiés en même temps que les arts, l'archéologie et l'histoire. On n'a qu'à lire le programme pour avoir l'idée de l'importance et de la variété des questions, et dans les deux volumes in-8° qui reproduisent ses séances pleines de vie on trouve plusieurs de ces questions parfaitement élucidées.

Mais aussi, quelle activité ne fallut-il pas chez le comte d'Héricourt pour diriger cette œuvre difficile! Il travaillait tout le jour, écrivait, recevait, parlait, répondait à tout. La nuit, il travaillait encore, rédigeant un petit journal des séances de la journée, qu'on était fort aise de lire le matin, sans se douter de la fatigue énorme qu'il causait à son auteur. Et puis il y avait les excursions scientifiques et archéologiques, les détails de toute une vaste organisation à surveiller, les questions inattendues à résoudre ou à diriger prudemment, les principaux membres du Congrès à recevoir avec cette noble et franche hospitalité artésienne qui fut alors constatée par d'élégantes improvisations en vers et en prose et même par de charmants dessins.

Mgr Parisis assista à ce Congrès, comme plus tard aux assises scientifiques, et il y fit un discours plein de ces hautes pensées qui lui étaient familières lorsqu'il s'occupait des grandes questions intellectuelles ou des besoins généraux de l'Eglise.

L'Académie d'Arras tint une séance publique dans la salle de réunion du Congrès et cette séance du soir vit une assistance tellement nombreuse que la circulation fut longtemps impossible dans la salle même et aux abords immédiats.

En somme, le Congrès eût pour la ville d'Arras et pour la contrée les meilleurs résultats. Il activa de plus en plus l'ardeur pour l'étude, déjà considérable dans ce pays, et il entretint, pour quelque temps encore, *le feu sacré*. C'est au comte d'Héricourt qu'Arras est redevable de ces résultats, et c'est justice de le proclamer ici.

Il est juste aussi de dire que tout Arras fut dans la joie, lorsque, bien peu de temps après, le comte d'Héricourt fut décoré de la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur. Ce n'était pas seulement pour ses travaux historiques et son activité scientifique et littéraire que cette distinction lui était remise, c'était aussi pour un autre genre de services rendus à ses concitoyens.

En effet, le comte d'Héricourt n'était pas seulement un esprit distingué, il était encore et surtout un noble cœur.

On l'avait vu, à Souchez, pendant le choléra, payer de sa personne sans hésitation, sans calcul, et avec une constance soutenue et admirée. On l'avait vu, dans les malheurs publics et privés, venir en aide à tous et à chacun. Dans les incendies, par exemple, il se mettait à la tête des hommes actifs de sa commune, s'exposant à des dangers réels, dont nous avons retrouvé la peinture énergique, à côté d'expressions de vive reconnaissance, dans maints procès-verbaux conservés avec affection parce qu'ils témoignent de l'affection de ses administrés.

Il était maire de sa commune, et il prenait ce titre au sérieux, dans toute son extension, avec toutes ses conséquences. A toute heure du jour on pouvait venir le trouver, jamais on ne le dérangeait, jamais on ne saisissait chez lui de mouvement d'impatience, même quand il était au milieu de ses chères études, et toujours on était sûr d'être écouté avec attention et intérêt. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que, chez lui, ce n'était pas de l'intérêt *tout platonique*, mais la démarche active, renouvelée et instante au besoin, suivait de près l'examen de l'affaire ou le conseil.

A la lettre, il dépensait son temps, il se dépensait lui-même pour le bien de ses administrés, dont il s'était fait le serviteur. Leurs intérêts devenaient ses intérêts ; il prenait de leurs affaires un soin extrême, et les correspondances quotidiennes qui avaient pour but d'obtenir pour eux, aide, justice, protection, faveurs, absorbaient une partie notable de ses journées et nécessitaient l'emploi d'un ou plusieurs secrétaires. Il était, en outre, le conseil des administrateurs des localités environnantes, et dans les grandes occasions comme dans les petites, il était, sous ce rapport encore, l'homme de son pays et de toute une notable circonscription, *gentis homo*, s'il nous est permis d'expliquer ainsi, d'une manière douteuse peut-être, le mot de gentilhomme.

Il étendait d'ailleurs le cercle de son action lorsqu'il espérait un bien réel. C'est ainsi que la ville d'Arras lui doit encore une institution utile, qu'il créa en 1855 et qu'il dirigea jusqu'en 1861, la Société de secours mutuels. Il eût à lutter beaucoup pour établir cette société à laquelle il communiqua un excellent esprit en même temps qu'il lui donna une bonne organisation. Si aujour-

d'hui cette œuvre est prospère, c'est grâce à ses persévérants efforts.

C'est dans la même pensée d'utilité et de services à rendre aux populations qui l'entouraient, que le comte d'Héricourt prit une part si grande à tous les travaux de la Société d'agriculture, dont il fut le secrétaire plein d'une activité qui jamais ne se démentît. Pour lui c'était encore une forme nouvelle de dévoûment. Il s'occupait de tous les détails, allait à toutes les réunions, suivait toutes les applications pratiques, souvent peu agréables, en même temps qu'il discutait les théories dans les séances et dans les journaux spéciaux, où son avis était très-recherché. Il fit ainsi un bien immense, et il est juste et consolant de dire que ses services nombreux sous ce rapport ne lui ont pas fait d'ingrats.

On vit l'expression ardente de la reconnaissance se faire jour lors de ses funérailles, et tout le monde applaudir aux paroles émues de M. Pagnoul, son digne successeur. « On peut constater, » ajoutait M. Pagnoul en cette circonstance, on peut constater » dans les comptes-rendus si intéressants qu'il publiait chaque » année, la marche ascendante de notre association durant cette » époque, et les nombreux travaux auxquels il prêta toujours le » concours le plus intelligent..... C'est qu'il aimait l'agriculture, » il aimait aussi les agriculteurs, au milieu desquels il était tou- » jours heureux de se retrouver. — Et quand en 1866, sa santé » l'obligea à abandonner ses fonctions actives, il accepta le titre » de Secrétaire honoraire. Cependant il ne resta pas étranger à » nos travaux, et on lui doit même, depuis cette époque, plu- » sieurs communications insérées dans nos bulletins, et surtout » une notice nécrologique importante sur notre vénéré collègue, » M. le baron d'Herlincourt, avec qui son nom demeurera uni » dans l'histoire de notre Société.»

Il collaborait d'ailleurs à une foule de recueils et de publications, périodiques où revêtant un autre caractère. Voici la liste, assurément incomplète, de ces ouvrages où souvent se trouve son nom : *Encyclopédie catholique, Encyclopédie moderne, Archives du Nord de la France et du Midi de la Belgique, Bulletin du Bibliophile belge, Revue nobiliaire, Puits artésien, Revue de l'Instruction publique, Musée des familles, Congrès archéologiques, scientifiques, de l'Institut des provinces, Journal de l'agriculture progressive, Société de l'histoire de France l'Académie nationale,* etc., etc. Il donnait, en outre, des articles à plusieurs journrux du pays : quant au *Courrier du Pas-de-Calais,* il en recevait à peu près tous les jours.

Nous trouvons dans le *Bulletin du bibliophile belge* une série intéressante des travaux dont nous avons déjà donné quelques titres : mais le plus important est celui qui a trait aux *Troubles d'Arras,* 1577-1578. Le tome second de ces documents inédits

sur les troubles d'Arras, par Pontus Payen, Nicolas Lédé et autres, a seul été publié, en 1850, 152 pages grand in-8°. Le tome premier a été imprimé plus tard tout entier, mais je ne sais par quelle mésaventure il n'a pas été tiré, et je n'en ai trouvé jusqu'ici que deux exemplaires, en épreuves, l'un dans la bibliothèque de l'auteur, l'autre qu'il m'a donné. C'est la relation des *Troubles d'Arras*, par Wallerand Obert, 152 pages grand in-8°, même impression que l'autre et mêmes conditions de format, papier, etc. Il serait bien à désirer qu'on réunît ces deux parties d'un ensemble de documents très-importants et très-instructifs pour l'histoire de notre ville d'Arras. Il serait aussi à désirer qu'on formât en collection ou en nouvelle édition tout ce que le comte d'Héricourt a écrit de spécial sur la ville d'Arras ; on serait étonné de l'abondance des documents qui se trouvent dans ces publications, volumes, plaquettes, feuilles séparées, dont l'ensemble est fort considérable, mais extrêmement difficile à réunir.

Ainsi, pour citer maintenant un dernier ouvrage de l'auteur sur ce sujet, les *Rues d'Arras*, fait en collaboration avec M. Godin, cet ouvrage en deux volumes in-8°, renferme: Une *Histoire de la ville d'Arras, des Notices sur l'abbaye d'Etrun, les Dames du Saint-Sacrement, les Archers, le Collége d'Arras, l'abbaye d'Anchin, les Birgittines, la Providence, l'Abbaye de Cercamps, le Chapitre noble d'Avesnes, l'Hôtel-Dieu, les Dominicains, la Confrérie des bouckers, les Capucins, les Casernes, l'Abbaye d'Hénin, le Chapitre d'Arras, la Citadelle, les Poètes artésiens, les Etats d'Artois, l'Académie d'Arras, l'Ecole de médecine, la Gouvernance, les Carmes, l'Hôtel des Monnaies, le Couvent de la Thieuloye, les Chariottes, les Louez-Dieu, la Madeleine, l'Abbaye de Saint-Vaast, les Evêques d'Arras, le Musée, la Bibliothèque, les Archives du Pas-de-Calais, le Conseil provincial d'Artois, l'Election provinciale, la Maréchaussée, toutes les Paroisses d'Arras, le Mont-de-Piété, le Séminaire, le Couvent de la Paix, l'Institution de M. Halluin, les Sourds-Mucts, la Maison-rouge, la Sainte-Chandelle, l'Hôtel-de-Ville, le Beffroi, les Eglises, la Préfecture, l'Abbaye d'Arrouaise, les Arbalétriers, les Casernes, les Récollets, les Communautés de Sainte-Agnès et de Sainte-Claire, l'Hôpital Saint-Jacques, l'Hôpital Saint-Jean, les Ursulines, les Augustines, les Sœurs de Charité, le Vivier, les Enceintes de la ville d'Arras.* Outre ces notices, remplies de faits et de documents avec sources indiquées, il y a une foule de Notes sur les familles, sur les maisons, sur des établissements moins importants.

On voit, par cette analyse, combien il y a à puiser et à apprendre dans les ouvrages du comte d'Héricourt, et combien il serait à désirer qu'on eût dans un ordre méthodique et facile à suivre, tous ces documents précieux, fruit d'une vie de recherches continuelles. Les plaquettes et *tirés à part* des diverses collections, par exemple, ont souvent pour objet des hommes

de l'Artois. C'est *Jehan Molinet,* poète et historien, c'est quelque livre rare, quelque document introuvable, ce sont des lettres inédites, toujours des choses positives et utiles, qu'il serait fâcheux de laisser retomber dans l'oubli.

Cependant l'Académie d'Arras avait donné, en 1860, au comte d'Héricourt, la plus grande marque possible de confiance en le nommant son Secrétaire-perpétuel. Il justifia ce titre comme il l'avait déjà d'avance justifié par ses travaux personnels et surtout par son talent de susciter des travailleurs et d'entretenir le feu sacré. Il avait publié des notices sur *Quênes de Béthune* et sur le *baron de Stassart*, et continué ses recherches sur les livres imprimés à Arras ; il publia encore une dissertation sur *Baudouin-de-Fer*. Mais son influence sur la Société ne se borna point à ses œuvres ; elle s'exerça dans un sens plus large qui mit l'Académie d'Arras en relations habituelles et persévérantes avec la plupart des autres Sociétés.

C'est alors qu'il conçut l'idée et le plan d'un *Annuaire des Sociétés savantes* et qu'il se mit à l'œuvre avec cette résolution et cet entrain bien connus de ses amis. Il avait presque cessé d'habiter l'Artois, et Paris était devenu sa demeure ordinaire. Il publia, en 1863 et 1865, deux volumes in-8°, ensemble de 1012 pages, sous le titre: *Annuaire des Sociétés savantes de la France et de l'Etranger*. Il y fait connaître avec les détails suffisants, *toutes* les Sociétés de France, de Belgique, de Hollande, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, d'Allemagne et de ses divers Etats, de Hongrie, des Principautés danubiennes, de Russie, des Etats du Nord, d'Italie et d'Espagne, de Grèce, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique et même d'Australie. C'est un répertoire unique. d'une utilité considérable, où sans doute il se rencontre des défauts inséparables d'une œuvre semblable, mais commode au suprême degré.

En 1866, il en publia un second, en un seul volume de 1036 pages, plus complet encore que le premier et rempli de documents dont la réunion a nécessité un travail énorme, une correspondance écrasante, même avec l'intelligent et actif secrétaire qu'il avait associé à cette œuvre.

Non content de ces publications qui auraient suffi à bien d'autres, il fit paraître, en cette même année 1866, une *Revue mensuelle des Institutions scientifiques, littéraires, artistiques et agricoles de la France et de l'Etranger*, intitulée: *L'Analyse*. On y trouve une série de documents curieux et bien choisis, des articles de bibliographie souvent signés E. C., nets et *analytiques*, faisant connaître l'ouvrage dont on rend compte. C'est encore un recueil utile, aujourd'hui représenté, dans un sens plus complet encore, par le Polybiblion ou Revue bibliographique universelle.

L'Analyse n'a pas été continuée par M. d'Héricourt, parce que

sa santé, ébranlée depuis longtemps, avait subi des altérations tellement inquiétantes, que le séjour fortifiant et calme des montagnes lui avait été conseillé. C'est ainsi que nous le retrouvons en Savoie, non pas inactif, chose impossible, mais s'occupant d'études moins accablantes et se bornant à ces intéressantes brochures et notices locales, comme aussi à une fête scientifique parfaitement couronnée de succès, dans le genre de nos *assises scientifiques* d'Arras indiquées plus haut, souvenir de notre beau Congrès.

Avec un écrivain aussi fécond que M. d'Héricourt, on n'est jamais certain de n'avoir rien omis. C'est ainsi que nous n'avons point parlé de ses *Rapports sur les travaux et publications des Savants de province,* qu'il fit paraître presque chaque année dans les Mémoires et Recueils de M. de Caumont, et dont les plus importants sont ceux de 1853, 82 pages, et de 1860, 120 pages. A chaque instant, d'ailleurs, il est parlé de M. d'Héricourt dans les travaux de M. de Caumont, avec qui il eût des relations constantes et dont il aimait à se dire un des lieutenants.

C'est à dessein que nous avons omis de donner la liste complète et méthodique de ses publications locales, bien que nous les ayons indiquées presque toutes, parce que nous nous proposons de donner cette liste plus tard, autant que cela sera possible, car comment trouver tous ces mille articles dans un nombre considérable de recueils et même de journaux ? Disons toutefois que la brochure *Carency et ses Seigneurs*, aujourd'hui introuvable, forme un volume de 152 pages imprimé à Saint-Pol, comme beaucoup de ses autres œuvres, en 1849. Citons encore *l'Hôtel d'Artois à Paris*, publié dans la Statistique monumentale du Pas-de-Calais ; la *Vie de Saint-Vaast*, in-12, publiée à Lille en 1858 ; *les douze Vertus de noblesse*, publié à Paris ; *Ablain-Saint-Nazaire* ; une excellente *Notice nécrologique sur M. le docteur Danvin*, Arras, 1871, *l'ambassade de Jean Sarrazin, les Evêques d'Arras*, etc., etc.

Homme de foi sincère, il prit part à beaucoup d'œuvres de religion et même de piété. C'est ainsi qu'il mérita de recevoir de Mgr Parisis les fonctions de Secrétaire de la Commission de rédaction du nouveau Propre des Saints du diocèse d'Arras. Tous les procès verbaux sont rédigés par lui avec soin et avec érudition, et il a laissé en manuscrit plusieurs études hagiographiques. Il avait commencé une histoire ecclésiastique du diocèse d'Arras et m'avait honoré en m'associant à ce travail. Déjà une partie notable était faite et même composée, mais des difficultés survenues entre l'éditeur et nous firent ajourner cette utile publication. Le comte d'Héricourt a laissé bien d'autres travaux ébauchés et plusieurs achevés, et parmi ces travaux on en trouve plusieurs qui ont pour objet des vies de Saints.

Cependant la santé du comte d'Héricourt était loin de s'amé-

liorer. Il revint habiter Souchez, et pendant quelque temps ses amis se firent illusion sur sa position et espérèrent le conserver. Mais bientôt cette illusion ne fut plus possible.

Lui-même accepta avec résignation et grandeur d'âme l'annonce de sa fin prochaine. Il en parlait tout le premier à sa famille et à quelques amis fidèles qui allaient le consoler et le fortifier. Il reçut avec piété et dans les conditions les meilleures, car il eût sa connaissance jusqu'à la fin, les sacrements de la Sainte-Eglise, et il s'éteignit doucement, au milieu de sa famille, le 21 janvier 1871, mais privé de la présence de son fils enfermé dans Paris assiégé, et de sa fille aînée, alors novice et depuis religieuse professe au couvent de Saint-Joseph à Chambéry.

Une assistance considérable pour les circonstances, puisque Arras était alors entouré par les Allemands, se trouva à ses funérailles, bien tristes, il nous en souvient, et par les douleurs d'une telle perte, et par les douleurs de notre pauvre patrie! On a lu plus haut les discours qui furent prononcés sur sa tombe.

En 1860, le comte d'Héricourt avait reçu la décoration mexicaine de Notre-Dame de Guadalupa ; peu de temps avant sa mort les palmes d'officier d'Académie, et en diverses circonstances plusieurs médailles constatant son dévoûment, notamment à l'époque du choléra. A ses funérailles, célébrées le 24 Janvier 1871, au milieu de l'invasion, l'Académie d'Arras, la Commission des Monuments et la Société d'agriculture avaient envoyé des représentants.

Multis ille bonis flebilis occidit
Nulli flebilior..... quam mihi.

SÉANCE DU 4 JANVIER 1872.

Présidence de M. Godin

Le procés-verbal de la séance précédente est lu et adopté.
M. Godin remplit aussi les fonctions de Secrétaire.

LE BAILLIAGE D'AIRE.

M. le chanoine Van Drival a la parole et donne lecture d'un travail concernant le bailliage d'Aire.

Ce travail sera inséré à la suite du présent procès-verbal.

M. Van Drival communique en outre à la commission une série de sept maquettes en terre cuite, exécutées par M. Noël Louis, d'après les bas-reliefs de l'attique du bailliage d'Aire, côté de la Grande-Place et de la rue du Bourg, et représentant les Sept-Vertus, dont il est plus amplement parlé dans le susdit travail. Une discussion s'engage sur les caractères et le style de ces bas-reliefs, dans lesquels semble dominer la renaissance italienne, et qui sont d'ailleurs reproduits avec une frappante vérité, par M. Noël Louis.

M. Godin rappelle qu'autrefois on s'est beaucoup occupé des monuments souterrains si curieux et pour ainsi dire encore inconnus, de la ville d'Arras, et il propose de confier à une commission spéciale, le soin de continuer ce travail inachevé.

Cette proposition est adoptée, et la commission se composera de MM. Van Drival, N. Cavrois, Boulangé, Grandguillaume, de Linas, Terninck et Godin.

FÉLICITATIONS ADRESSÉES A M. DESCHAMPS DE PAS.

M. de Linas annonce à la compagnie qu'un de ses membres, M. Deschamps de Pas, est nommé correspondant de l'Institut,

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. de Linas est prié de transmettre à son parent les félicitations de la Société.

NOTICE A RÉDIGER PAR MM. VAN DRIVAL ET GRANDGUILLAUME.

Il est ensuite décidé que MM. Van Drival et Grandguillaume s'entendront pour publier une notice sur le petit monument en albâtre, dont il a été communiqué une photographie à la dernière séance.

JETONS ET MÉREAUX.

M. Dancoisne communique un méreau de l'abbaye d'Avesnes, pièce inédite sur laquelle il lit une note insérée à la suite du présent procès-verbal. Il entre ensuite dans beaucoup de détails sur les méreaux et les jectoirs ou jetons et notamment sur les méreaux du chapitre d'Arras.

Vivement pressé par plusieurs de ses collègues, M. Dancoisne promet de donner, à l'une des prochaines séances trimestrielles, un travail complet sur les méreaux du chapitre d'Arras.

M. Paul Lecesne cite à M. Dancoisne des mentions de tessères ou marques faites, dans des documents législatifs du IV^e^ siècle. M. Dancoisne répond qu'il a dans sa collection plusieurs centaines de ces tessères et même de celles employées longtemps avant cette époque chez les Grecs.

AGES DE PIERRE, DE BRONZE, ETC. LECTURE FAITE PAR M. TERNINCK.

M. Terninck donne lecture de divers passages d'un travail considérable sur le sens qu'on pourrait attribuer aux expressions trop usitées depuis quelque temps d'âge de pierre, de bronze, etc. Il entre, à ce sujet, dans des explications qui provoquent une série de discussions intéressantes.

La séance est levée à quatre heures et demie.

NOTE SUR UN MÉREAU DE L'ABBAYE D'AVESNES-LEZ-BAPAUME.

La pieuse veuve du comte de Flandre, Robert de Jérusalem, Clémence de Bourgogne, fonda, en 1128, à Avesnes-lez-Ba-

paume, une abbaye des dames nobles, de l'ordre de Saint-Benoît. Ce monastère doté richement, reçut des priviléges et immunités confirmés par bulles de 1131, 1147 et 1163, aussi fût-il bientôt florissant. Mais cette prospérité devait s'arrêter un jour: les guerres et les séditions du milieu du XVI^e^ siècle troublèrent la sécurité du couvent et lui causèrent des dommages. C'est ce qui décida les religieuses à abandonner leur maison; elles se réfugièrent à Arras, puis se fixèrent, en 1565, près de là, à Blangy, au château de Bellemotte où elles restèrent jusqu'à la suppression des ordres monastiques (1).

C'est pour nous une bonne fortune que de faire connaître un méreau de l'ancienne abbaye d'Avesnes. Cette pièce fort remarquable et unique, a été frappée en cuivre jaune au commencement du XIV^e^ siècle; elle porte, d'un côté, un large écusson avec une main à gauche, tenant une grande crosse ornementée. On lit autour de l'écu : SIGNVM AVENE. Le revers offre le même sujet dans un cercle contenant ce mot: CAPITVLVM précédé d'une croix et suivi d'une étoile évidée à six rayons et d'une fleur de lis.

Nous n'avons pas à faire ressortir ici la valeur historique de cette curiosité qui comble une lacune et enrichit notablement la numismatique artésienne.

(Voir au bas de la Page)

CONSIDÉRATIONS SUR LES AGES DITS ANTÉ-HISTORIQUES.

Lorsque dans les deux premières parties de notre étude sur l'Attrebatie, nous avons divisé la période antérieure à la conquête romaine, entre les âges de pierre, de bronze et de fer, nous n'avons pas entendu généraliser ces divisions et les appliquer à tout l'univers. Nous savions, en effet, que lorsque nos pères, les Gals, étaient encore demi-sauvages et armés seulement d'instruments de pierre, d'autres peuples, ceux de l'Asie, notamment, étaient très-avancés en civilisation, et connaissaient l'usage et le travail des métaux. C'est un fait que prouvent toutes les histoires anciennes, sacrées ou profanes et toutes établissent aussi que l'homme n'était pas à son origine peu différent de la brute, comme le dit Figuier, mais qu'il avait été créé avec une intelligence très-développée, et avec une grande connaissance des arts et des industries qui pouvaient l'aider à soutenir et à embellir son existence. Nous n'avons pas l'intention de parcourir ici

(1) Gazet, *l'Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, p 188. — *Mémoire servant d'esclaircissements au sujet du différend entre M. l'évêque d'Arras et les Dames abbesses et religieuses d'Avesnes.* — *Gallia christiana*, t. III, p. 423. — M. Harbaville, *Mémorial historique*, t. I, p. 145.



toutes les preuves qui établissent ces faits ; bien des auteurs ont déjà traité victorieusement ces questions (1), et nous y renverrons nos lecteurs, nous en rappellerons seulement ici quelques-unes avant de rechercher l'époque des âges de pierre, de bronze et de fer.

Auparavant, voyons à quelle époque l'homme apparut sur la terre, et réfutons cette opinion résumée par Figuier, qui fait remonter cette apparition à un temps tellement *reculé que l'imagination en est effrayée.*

ÉPOQUE DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

Nous avons dit que l'apparition de l'homme sur la terre n'est pas aussi ancienne que voudraient bien le faire croire quelques auteurs contemporains. En effet, la Bible et les chronologies des peuples anciens précisent cette époque d'une manière à peu près exacte. La première ne constate, en effet, que dix générations ou patriarchats entre cette époque et le déluge et elle a soin d'ajouter que onze seulement séparent ce cataclysme de la naissance d'Abraham. Or, cette dernière époque étant connue, puisque ce patriarche était contemporain de Darius en Perse, de Sémiramis en Assyrie, et de Manassés à Babylone, nous pouvons, à peu d'années près, fixer l'âge précis de l'apparition de l'homme sur la terre.

La Bible nous donne d'ailleurs la longévité de chacun des patriarches représentant chaque génération et même l'âge qu'avait chacun d'eux quand lui naquit un fils, celui-là même qui représente la génération suivante. D'après ces calculs, le déluge serait arrivé en l'an 2256 à peu près.

Les mêmes calculs nous conduisent à la naissance d'Abraham en l'année 3450 environ, 2524 ans avant Jésus-Christ ; il y a 7842 ans à peu près, toujours d'après les récits de la Bible.

Ces faits, d'ailleurs, ne sont pas seulement affirmés par la Génèse, on en trouve encore la confirmation dans les annales des autres peuples ; les chroniques de la Chine (mémoires chinois par les Jésuites — mémoires sur la chronologie de la Chine par Fréret — Chine ancienne par Pauthier...) Les vers de la Sybille, cités par Platon (Athénagore, p. 959) ; les annales de Tyr (V. M. Bonetti). Celles des Orientaux, des Indiens, des Atlantes, en un mot de tous les peuples. M. Bonetti qui a recueilli les traditions de plu-

(1) Voir l'abbé Gainet, histoire de l'ancien et du nouveau testament par les seuls témoignages profanes, Berose, Suidas, Frêret, vicomte de Rougé, Biot, Bonetti.

sieurs nations parle ainsi: Les Tyriens comptaient dix rois qui avaient régné avant le déluge (1). Les livres Sybillins comptaient dix siecles entre la création du monde et le déluge; ils divisaient cet espace en sept âges (Méeus. acc. tom. v, p. 369). Les Orientaux comptaient dix solimans ou premiers rois qui ont régné dans le monde (Herbelot, p. 820). Les Indiens parlent de dix avatars ou métamorphoses de la divinité pour descendre sur la terre (2 vol. transact. de Calcutta). Les Atlantes avaient dix premiers rois... C'est une tradition conservée par Platon (Critias).

Les traditions de tous les peuples constatent donc ce nombre de dix générations entre la création de l'homme et le déluge.

Si après ces preuves historiques nous voulons résumer celles que nous fournit la géologie, nous arriverons aux mèmes résultats. Citons d'abord Cuvier dont l'autorité dans ces matières est si grande: «Je pense, dit-il, avec MM. Deluc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq à six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a au contraire mis à sec le fond de la dernière mer et en a formé les pays aujourd'hui habités.

Deluc avait prouvé que l'âge de nos tourbières et des glaciers ne peut remonter au-delà de notre àge historique: « Toutes ces classes de phénomènes, dit-il, (tourbières, glaciers des Alpes, glaces des pôles, lacs au pied des montagnes, couches de mousses et de bruyères, animaux conservés dans les couches meubles de nos continents....) sont dans le cours des causes physiques, la nature y marche d'un pas sûr et réglé. Ces documents naturels font taire les fables des fastueuses antiquités.» (Lettres géolog. tom. VIII).

Les auteurs que nous combattons, opposent entr'autres à ces observations si justes et si savantes, l'âge présumé de certains terrains d'alluvions, et la présence d'énormes rochers arrachés des montagnes et transportés bien loin dans les plaines Ces pierres devraient offrir, suivant eux, les traces de cet émoussement des angles qui serait une suite naturelle de leur transport à de si grandes distances, s'ils n'avaient été charriés au milieu d'énormes glaciers qui les protégeaient. Ces faits dénotent, disent-ils, une époque de refroidissement du globe, qu'ils nomment par suite époque glaciaire, et qu'ils font rem nter à un âge excessivement reculé, bien antérieur aux temps historiques, puisqu'il n'en est resté aucun souvenir dans la mémoire des peuples.

(1) Banier, fab. expl. tom. 3, p. 89.

Voyons d'abord les dépôts d'alluvions : On dit qu'en calculant la période de temps qni s'est écoulée pour former les dépôts historiques, et en appliquant la même règle aux dépôts anciens, on arrive à une durée de temps presqu'incommensurable ; mais on n'a pas considéré que depuis les temps historiques et depuis que la population du globe s'est accrue, bien des changements ; barrages de rivières, endiguements, canalisations, déboisements des montagnes et des plaines, et bien d'autres ont modifié considérablement la durée, la force et l'épaisseur de ces dépôts, et que par suite tous ces calculs sont fort inexacts et la comparaison impossible.

Pour les rochers trouvés loin des montagnes, ne pourraît-on pas dire que les eaux torrentielles du déluge ont dû, dans leur marche irrésistible, arracher des montagnes les plus élevées, les rochers avec les glaciers qui les entouraient, et que cette enveloppe explique parfaitement la conservation de leurs pointes aiguës et de leurs arêtes.

Ces objections ne paraissent donc pas bien convaincantes.

INTELLIGENCE DE L'HOMME A SON ORIGINE.

Après ces quelques mots donnés à la question de l'antiquité de l'homme, voyons rapidement aussi si, comme le disent nos archéologues dont Figuier résume les opinions : L'homme n'était à l'origine qu'un être barbare, inintelligent et différent bien peu de la brute.

Voyons d'abord ce qu'en dit la Bible, puis nous étudierons quelques-uns des monuments et auteurs anciens qui peuvent nous éclairer ; enfin nous expliquerons les causes de cette sauvagerie qui a régné pendant si longtemps dans nos pays comme dans plusieurs autres des régions du Nord de l'Europe surtout. Enfin, nous chercherons à découvrir l'âge réel des époques de la pierre, du bronze et du fer.

Dès son apparition sur la terre, dit la Bible, l'homme devint propriétaire et sédentaire, car Caïn cultiva la terre et bâtit la ville d'Enos (Hénoch) (1). Joseph ajoute qu'il mit des bornes à ses champs et qu'il entoura Enos de murailles. Abel avait des troupeaux de moutons.

Jubal, qui appartenait à la quatrième génération, fut le père

(1) Fuit Cain agricola..... et ædificavit civitatem, vocavit que nomen ejus e nomine filii sui Henoch.

des joueurs d'instruments de musique (1) pendant que son frère Ada était le chef des pasteurs habitant sous la tente. Son frère Tubalcain travaillait du marteau et était habile à confectionner toutes sortes d'ouvrages de fer et de bronze (2). Ces faits prouvent évidemment que les premiers hommes n'étaient pas semblables à la brute, mais qu'ils avaient, dès le commencement le génie industriel bien développé. Si nous avançons un peu, nous trouvons des preuves plus frappantes encore de ce génie en étudiant cet immense vaisseau, l'arche que Noé construisit, en 1156, pour s'y réfugier. Il était fait de bois de cèdre, relié par des ferrures nombreuses et solides. Ce travail ne suppose-t-il pas la connaissance des outils, scies, haches et autres, propres à débiter et à joindre les planches de cèdre, celle aussi des matières nécessaires pour calfeutrer l'assemblage, en remplir tous les joints de manière à empêcher l'entrée des eaux (3). Cette arche avait trois étages, portes et fenêtres et était assez grande : 300 coudées de long, 50 de large et 30 de haut, ce qui revient à 150 mètres de long sur 25 de large et 15 de hauteur.

Elle renferma non seulement Noé et sa famille, mais encore une couple de tous les animaux (4) et toutes les nourritures nécessaires pour substanter cette nombreuse population pendant la durée du déluge et surtout pendant cette longue période de temps nécessaire pour laisser écouler les eaux et sécher, durcir ces dépôts si considérables qu'elles laissaient après elles. Comprend-on la multiplicité des divisions et les dispositions nécessaires pour l'aérage et le nettoyage, au milieu d'une population si grande et si diverse de mœurs, de caractères et d'alimentation ?

Ce vaisseau, dont tous les peuples ont conservé le souvenir, et dont les débris gigantesques se conservèrent si longtemps, d'après les anciens auteurs, n'est-il pas un monument, témoin irréfragable de l'industrie perfectionnée des hommes antédiluviens.

Et cette science se conserva nécessairement après le cataclysme,

(1) Genuit que Ada qui fuit pater habitantium in tentoriis, atque pastorum. Et nomen fratris ejus Jubal : ipse fuit pater canentium cithara et organo.

(2) Sella quoque genuit Tubalcain qui fuit malleator et faber in cuncta opera æris et ferri.

(3) Fac tibi arcam de lignis lævigatis : mansiunculas in arca facies, et bitumine linies intrinsecus et extrinsecus et sic facies eam : trecentorum cubitorum erit longitudo arcæ, quinquaginta cubitorum latitudo, et triginta cubitorum altitudo illius. Fenestram in arca facies et in cubito consummabis summitatem ejus. Ostium autem arcæ pones ex latere : deorsum cœnacula, et tristega facies in ea.

(4) Ex cunctis animantibus universæ carnis bina.... de volucribus juxta genus suum et de jumentis in genere suo et ex omni reptili terræ.....

car les constructeurs de ce vaisseau lui survécurent et purent transmettre leurs connaissances industrielles à leurs enfants. Aussi les vit-on 541 ans après la sortie de l'arche (2797 du monde) édifier un monument plus solide et plus grandiose encore, la Tour de Babel, faite de briques cimentées avec du bitume, tour restée légendaire chez tous les peuples, dont la fable des Titans, voulant escalader le ciel n'est qu'une variante, et dont les ruines ont été récemment découvertes (1).

(1) Je ne puis résister à la tentation de transcrire ici une inscription qui vient d'être trouvée à la base de cette tour et qui prouve, sur ce point encore la véracité des récits bibliques. Elle fut tracée par ordre de Nabuchodonosor, le restaurateur de ce monument, vers l'an 5368 du monde ; 604 ans avant Jésus-Christ :

« Nabucodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Etre éternel, qui occupe le cœur de Mérodach, le monarque suprême qui exalte Nebo, le sauveur, le sage, qui prête son oreille aux instructions du grand Dieu. Le roi vicaire, jugeant sans injustice, qui a reconstruit la pyramide (Babel) la tour à étages (Birs-Nimroud), fils de Nabopolassar, roi de Babylone, moi.

Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré ; il m'a enjoint de reconstruire ses demeures. Nebo, qui surveille les légions du Ciel et de la terre a chargé ma main du sceptre de la justice.

La pyramide est le grand Temple du Ciel et de la terre, la demeure du maître des Dieux, Merodach. J'en ai restauré en or pur le sanctuaire, le lieu de repos de sa souveraineté. La tour à étages, la maison éternelle que j'ai refondée et rebâtie. Je l'ai reconstruite en argent, en or et autres métaux, en briques émaillées, en cèdre et en cyprès ; j'en ai achevé la magnificence. Le premier édifice, qui est le temple des assises de la terre et auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai achevé, j'en ai achevé le faite en briques et en cuivre.

Nous disons pour le second, qui est cet édifice ci : Le temple des Sept-Lumières de la terre auquel se rattache la mémoire de Borsippa, et que le premier roi a commencé, on compte de là quarante-deux vies humaines (*), sans en achever le faite, avait été abandonné depuis de longues années. Ils y avaient *proféré en désordre l'expression de leurs pensées*. Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite de revêtements ; la brique crue des étages s'était éboulée en formant des collines. A le refaire, le grand Mérodach a engagé mon cœur ; je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du soleil, au jour heureux, j'ai ceint par des galeries la brique crue des étages et la brique cuite des revêtements. J'ai renouvelé la rampe circulaire. J'ai posé la mémoire de mon nom dans les pourtours des galeries ; comme jadis ils en avaient conçu le plan ; ainsi fondé et rebâti, l'édifice. comme c'avait été dans les temps anciens, ainsi j'en ai élevé le faite. Nebo, toi qui t'engendras toi-même, intelligence suprême, souverain qui exaltes Merodach, bénis mes œuvres pour que je domine....

Imite, ô Merodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, bénis mes œuvres, l'honneur de ma puissance, Nabucodonosor, le roi qui a construit une demeure devant ta face. »

Cette inscription si curieuse ne laisse aucun doute sur l'époque de la construction de cette tour, faite, dit-elle, par le premier roi ; elle prouve à quel degré de perfection était alors arrivé l'art des constructions, et confirme parfaitement le récit de la Bible.

(*) En comparant cet espace de temps avec la chronologie biblique, chaque vie humaine serait comptée pour 64 ans.

On objectera peut-être que la population humaine ne devait pas encore être assez nombreuse à une époque aussi rapprochée du déluge, pour que la dispersion eût été si nécessaire. Mais il faut observer que ces hommes vivant très-longtemps devaient avoir de très-nombreuses familles. Sans doute, la Bible ne cite qu'un ou deux enfants pour chacun d'eux. Mais il est certain qu'elle ne mentionne que ceux qui devaient perpétuer le patriarchat, cette espèce de royauté de famille dont parlent aussi les annales des autres peuples: Tyriens, Orientaux, Indiens..... Joseph et les traditions, comme les faits bibliques, prouvent que bien d'autres enfants, des filles surtout, leur étaient nés.

En admettant donc que chacun d'eux ait eu huit enfants seulement, chiffre assurément bien modeste, ce qui fait quatre couples, quatre familles, et en prenant une moyenne de 30 ans pour la distance entre chaque génération, on arrive au bout de ces 541 ans après le déluge à 18 générations et à un chiffre de population qui étonne et dont voici le calcul:

1re	génération,	8	10e	génération,	1,572,864
2e	—	24	11e	—	6,291,656
3e	— (en dédaignant Abel)	96	12e	—	25,166,624
4e	—	384	13e	—	100.666,486
5e	—	1,536	14e	—	402.665,936
6e	—	6,144	15e	—	1,610,663,744
7e	—	24,576	16e	—	6,442,654,576
8e	—	98,304	17e	—	25,770,618,304
9e	—	393,216	18e	—	103,082,473,216

En déduisant les mortalités extraordinaires qui ont pu se produire dans cet intervalle, il resterait encore une population très-grande et qui devait nécessiter des émigrations dans diverses directions, ce qui eût lieu en effet.

Après cet évènement se fondèrent des villes qui devinrent les capitales des divers groupes d'émigrés. Alors s'éleva Babylone, fondée par Nemrod; peu après Ninive en Assyrie fut élevée par Assur, 600 ans après le déluge.... D'autres villes ou empires célèbres par leur puissance et la beauté de leurs monuments les suivirent de près; la Chananée en 1863, l'Egypte en 2914, la Chine en 3020..... et tous nous ont laissé des monuments de cette époque, soit hors de terre, soit dans les tombeaux, qui prouvent un sentiment artistique très-pur.

Il paraît même certain que le patriarche Henoch écrivit des ouvrages qui existaient encore du temps de Jésus-Christ et dont parlent divers auteurs, notamment Saint-Jude, Tertullien, Saint-Augustin, Athenagore.....

Quant aux bijoux, les tombes assyriennes les plus anciennes en

contiennent de la plus grande beauté, la Bible dit qu'Abraham, vers 3470 du monde (1267 après le déluge) envoyait à sa bru des bijoux en or : bracelets, boutons de nez et des vêtements de prix. Un peu après, Jacob enleva toutes les boucles d'oreilles de ses serviteurs et les enterra avec leurs idoles au pied d'un chêne, ce qui autorise à croire que ces bijoux, comme ceux des Assyriens de la même époque, portaient des figures d'animaux que réprouvait la religion.

Tout prouve donc que dès son origine, l'homme était déjà très-intelligent et très-industrieux ; il savait travailler les métaux, élever des constructions et confectionner ces objets d'agréments : bijoux, idoles, instruments de musique, etc., qui dénotent un esprit bien développé. Tout donc contredit les idées que résume Figuier.

CAUSES ET ÉPOQUES DE LA BARBARIE.

Suivant moi, cette décadence, cette dégradation de certains peuples doit être attribuée à l'oubli du Dieu véritable, à l'éloignement des centres civilisés et aux vices qui en furent ou la cause ou le résultat. Caïn après son crime mena une vie errante et vagabonde, Cham, fils de Noé, en fit autant plus tard après sa profane irrévérence envers son père, et il est évident que cette existence nomade et sans règles dut bientôt amener le brigandage et par suite la barbarie. Cassien assure que Seth avait reçu de Noé la connaissance de toutes les sciences et que la race de Caïn les avait corrompues (1).

Poursuivis et repoussés par les populations honnêtes, leurs enfants s'enfoncèrent de plus en plus avant dans les lieux déserts ; ils arrivèrent dans des continents nouveaux, et là, privés des artistes qui procuraient à leurs pères les objets de luxe, ne connaissant ni les dépôts de minerais, ni les procédés d'extraction et de purification, ils s'abrutirent de plus en plus, et en furent réduits à n'utiliser que les matières qu'ils trouvaient sous leurs pas, les pierres, les os, etc. Telle fut, suivant nous, l'origine de cet âge de pierre, spécial à certains pays, et qui varie par suite d'époques suivant les localités et les circonstances.

Ne le trouvons-nous pas encore, cet âge de pierre au milieu des tribus sauvages de l'Amérique, de l'Océanie et de l'Afrique centrale ? Et cependant aux mêmes lieux qui le voient s'étaler aujourd'hui se dressent et se découvrent des monuments qui prouvent que la civilisation et les arts y ont régné autrefois.

(1) Voir aussi Eusèbe, pomp. p. 6, Saint-Epiphane, *Hæreses contra sethia nos*, nº 5.—Joseph, ant. 1 c. II (*Abul hassan, chroni*).

La barbarie n'a donc pas précédé la civilisation; elle n'est pas l'état originel de l'homme, mais elle n'a été que la conséquence des vices qui l'ont dégradé et fait dégénérer. Notre pays en était à l'âge de pierre, quand, depuis longtemps, l'Asie, l'Afrique et même l'Etrurie voyaient fleurir chez elles la civilisation et les arts les plus perfectionnés. Je dirai même plus, cette barbarie de l'Europe fut renversée par la civilisation vers le VI^e^ siècle, lors de l'arrivée des Massaliotes sur les côtes de la Gaule et surtout après la conquête des pays civilisés par les Romains, mais elle envahit depuis ces contrées si belles autrefois de l'Amérique et de l'Afrique et s'y implanta.

L'homme, dit-on, habita d'abord les cavernes et les abris sous roches; cela se comprend après le déluge surtout, quand arrêté dans sa fondation d'une tour colossale qui devait, suivant lui, servir d'abri au temps du déluge, il chercha un refuge sous les montagnes élevées que les inondations ordinaires ne pouvaient atteindre. Le chevalier Paravey dans les annales de philosophie (XV, 380) discutant l'opinion de l'historien Joseph qui assure que ce séjour fut de courte durée, puisque cette résidence fut abandonnée du vivant même de Cham, Sem et Japhet, ajoute: C'était donc dans les grottes des hautes montagnes que les hommes avaient fixé leur séjour. On a retrouvé de ces grottes en Arménie, dans le Caucase indien, en Abyssinie et même en Chine.» J'ajouterai que ces grottes ont dû servir surtout d'hypogées, comme on le remarque souvent dans l'Egypte, la Judée, et dans tous les pays primitivement habités. Ce mode de sépulture s'y continua pendant bien longtemps. Car ces immenses hypogées que nous découvrons encore tous les jours, et qui renferment des générations entières, ne sont que des grottes naturelles ou artificielles, et nous voyons en Judée ce mode usité encore du temps de Jésus-Christ, qui fut inhumé dans une grotte creusée dans le roc pour la sépulture d'une famille particulière.

Dans bien des cavernes antiques, on trouve des débris d'animaux mêlés aux ossements humains, à quelques objets usuels, armes en silex et même poteries; mais en général ces objets y sont entassés pêle-mêle, et il semble, ou que des eaux torrentielles y ont déposé les cadavres qu'elles entraînaient dans leurs courses, ou encore qu'elles y ont fait périr ces êtres terrifiés qui avaient là cherché un refuge contre l'inondation. La première hypothèse paraît la plus vraie pour plusieurs de ces grottes, car là ne se trouvent pas de corps entiers, mais seulement des débris de cadavres déchirés par les torrents et déposés par les eaux.

Dans notre pays de plaines, ces grottes n'existent pas, je n'ai donc pas à m'en occuper plus longtemps; seulement, les galeries, les caveaux artificiels qui ont servi de sépultures et qui sont bien plus communs en Italie que chez nous, semblent n'avoir été

que des imitations, des souvenirs de ces cavernes funèbres si communes en Asie et en Afrique et qui se retrouvent dans nos montagnes.

Dans ces grottes, ainsi que dans les dépôts de silex roulés, se rencontrent ordinairement les restes de grands animaux qui semblent avoir péri dans le déluge: Le mammouth, le rhinocéros à narines cloisonnées, divers hippopotames, l'ours, le lion et le tigre gigantesques dits des cavernes, etc. Quant à certains animaux qui ont survécu à ce cataclysme et dont on retrouve les ossements dans d'autres cavernes ainsi que dans nos tourbières, l'urus, l'antilope, le chamois, le renne, etc., je ne crois pas que leur présence dans ce pays, indique qu'il ait autrefois été beaucoup plus froid; mais je pense qu'ils ont disparu, soit par extinction, soit par leur recul vers le Nord, en présence de la population toujours envahissante, qui les chassait, les exterminait ou les repoussait vers les grandes forêts moins peuplées des régions septentrionales.

Enfin, la présence des stalactites et des stalagmites n'est pas pour nos cavernes la preuve d'une origine très-reculée, car ces dépôts se forment parfois assez rapidement. Nous connaissons une grotte en tout semblable à nos cryptes, dites de Picardie, communes dans presque tous nos villages, celle d'Albert, qui est remplie, et dans certains endroits obstruée par ces sortes de dépôts calcaires, il est évident cependant que ses galeries ne sont pas antérieures à l'époque celtique, qui, suivant moi, les a creusées et même bien des archéologues les croient plus modernes encore, et ne les font pas remonter au-delà des invasions normandes.

MONUMENTS ET ARMES DE PIERRE,

Deux périodes existent évidemment dans l'histoire des instruments en silex, car il faut distinguer ceux qui ne sont que grossièrement taillés de ceux qui sont polis et lisses. Il faut aussi séparer de la première catégorie ceux qui ne sont que des ébauches d'instruments destinés à être polis et ceux qui n'ont jamais dû subir ce degré de perfection. Ces derniers plus anciens ne coupaient que par la partie la plus étroite, la pointe, tandis que les autres, comme ceux qui sont polis, avaient leur tranchant à la partie la plus large et ne montrent qu'une pointe très-mousse et arrondie à l'autre extrémité.

Les premiers, comme nous l'avons dit ailleurs, ne se trouvent pas, ou presque jamais à la surface du sol comme les seconds, mais ils se rencontrent assez profondément en terre, mélangés à des silex inférieurs ou dans des couches d'argile. Je n'hésite pas

à les faire remonter à l'époque antérieure au déluge. Les seconds, au contraire, lui sont postérieurs et ont été employés soit seuls sans mélange d'armes métalliques, soit avec les instruments de bronze. Dans nos pays, il paraît certain qu'ils ont précédé ces derniers. Les armes en silex anté-diluviennes ont été évidemment employées seules, car jamais les dépôts qui les contiennent n'offrent des traces métalliques. Quant aux seconds, seuls aussi d'abord, ils se sont ensuite sans doute associés à d'autres en bronze dont l'usage s'est introduit plus tard et ont pu même être utilisés presque jusqu'à l'invasion romaine. On trouve, en effet, assez souvent la pierre superposée ou à côté du bronze, ainsi que des ateliers de confection presqu'à la surface du sol.

Les monuments surtout: Menhirs, cromlechs. allées couvertes, dolmens..., ne remontent pas non plus, suivant moi, à une époque aussi reculée qu'on veut bien l'affirmer, et rien ne prouve que le mot de druidiques ou celtiques qu'on leur a souvent donné, ne soit pas exact. Il fallait, pour transporter parfois très-loin, planter en terre et superposer des masses si considérables, des forces et une entente de la mécanique que ne devaient pas posséder, dans tous les cas, ces hommes demi-brutes dont parle Figuier qui cependant leur en attribue l'érection 6000 ans avant Jésus-Christ.

D'ailleurs nous trouvons dans les temps historiques et relativement peu reculés, la création de monuments en tout semblables à ceux-ci, monuments que M. de Saulcy et d'autres savants nous ont décrits et qui existent encore.

Ainsi, des Menhirs ont été érigés par les Hébreux en bien des circonstances, et nous trouvons, à leur sujet, dans l'Exode et le Deutéronome (1) des ordres du Ciel bien précis: Il arrivera un jour que vous passerez le Jourdain, vers le pays que l'Eternel ton Dieu te donne; tu élèveras de grandes pierres et tu les enduiras d'un enduit, et tu écriras dessus toutes les paroles de cette doctrine là, dès que tu auras passé, afin que tu arrives au pays que l'Eternel ton Dieu te donne, pays où coule le lait et le miel.... Il arrivera quand vous aurez passé le Jourdain, vous élèverez ces pierres que je vous commande, sur la montagne d'Ebal et tu les enduiras d'un enduit. — Tu bâtiras là un autel à l'Eternel ton Dieu, un autel de pierres, tu ne lèveras pas le fer sur elles. — De pierres entières tu bâtiras l'autel de l'Eternel ton Dieu..... Si tu me fais un autel de pierres, ne les dispose pas taillées, car si tu levais le ciseau dessus, tu le profanerais (Exode, v. 23).

Ne sont-ce pas là ces menhirs et ces dolmens que nous retrouvons dans nos pays? D'ailleurs, l'usage en existait déjà en

(1) XXVII. 2 à 8.

Judée, car la Bible nous cite plusieurs monuments semblables dressés avant ou après ces ordres divins.

Ainsi, des menhirs furent dressés par Josué sur l'emplacement témoin des promesses du peuple hébraïque, en 4005 du monde, 1932 ans avant Jésus-Christ (1)..... par Samuel qui vers 4800, dressa la pierre du secours après sa victoire sur les Philistins (2) etc.

L'usage des gal-gals était fréquent aussi à cette époque: Ainsi Jacob en éleva un sur l'endroit où l'avait rejoint son beau-père, quand il vint lui réclamer ses idoles (3) vers 3605. Josuè en éleva d'autres sur le corps du roi d'Hai vers 4000 (1972 avant J.-C.) (4) sur ceux de la famille d'Aakan (5), sur le mont Djeldjel après le passage du Jourdain (6) et dans le lit même de ce fleuve avant que les eaux n'y eussent repris leur cours (7).

Plus tard, après la mort d'Absalon, rebelle contre son père David, vers 4875 (1100 ans avant J.-C.), un autre galgal fut établi sur son cadavre (8)

Nous pourrions multiplier beaucoup ces citations, mais nous nous arrêterons en faisant observer que nos couteaux en silex avaient leurs analogues vers l'an 4000 et plus tard même. Car l'écriture nous dit qu'après le passage du Jourdain, tous les Israélites furent circoncis avec des couteaux de pierre (9).

Ne sont-ce pas là ces mêmes monuments et instruments de pierre que nous trouvons dans nos pays? et M. de Saulcy qui a visités ceux de la Judée, n'a-t-il pas raison de dire que: « Des pierres brutes fichées, amoncelées ou juxta-posées, comme celles qui constituent les monuments celtiques répandus dans certaines provinces de France et notamment en Bretagne, tels sont les monuments commémoratifs qu'élèvent les Hébreux au temps même de leur venue dans le pays de Kenaan.»

Si donc ce peuple si artistique déjà, qui savait confectionner des bijoux en or et ornés de pierres précieuses, qui utilisait l'airain et autres métaux, qui fabriquait pour l'arche d'alliance des figures de chérubins, des ornements de tous genres en métal

(1) XXIV. 26. 27.
(2) I. VII. 12.
(3) Genèse. XXXI. V. 30.
(4) VIII. 28. 29.
(5) XXII. 26.
(6) IV. 20.
(7) IV. 9.
(8) Samuel n. XVIII. 17.
(9) Josué, ch. V, vers. 2. 3. (On vient de les retrouver en grand nombre dans le tombeau de Josué).

et en bois, des tissus riches et variés ; si donc ce peuple civilisé fabriquait encore des armes et des monuments de pierre, même 1100 seulement avant Jésus-Christ, pourquoi ne pas admettre que les Celtes, originaires aussi de l'Orient, dont la religion avait retenu bien des souvenirs de ce pays, aient pu à la même époque et même plus tard ériger des monuments semblables ?

Quant à nous, non seulement nous le croyons, mais bien plus nous doutons fort que nos pères aient jamais érigé d'autres monuments funèbres, religieux ou commémoratifs avant l'arrivée des Romains, qui, s'ils en avaient trouvé d'autres nous les auraient fait connaître. Et puis, pourquoi n'aurions-nous pas conservé ces nouveaux monuments aussi bien que ceux en pierres brutes ? Pourquoi n'en serait-il pas fait mention dans les écrits ou les légendes des premiers apôtres du pays, qui ne parlent que des pierres et des cavernes comme objets des superstitions populaires même encore de leur temps.

M Figuier croit que les dolmens n'ont jamais été que des tombeaux, autrefois recouverts de tumuli et éloignés des forêts, nous pourrons, quant à nos pays, assurer le contraire, car ceux de Fresnicourt et du Hamel sont encore entourés de bois, débris de forêts plus anciennes, et les instruments de pierres, ainsi que la nature du sol environnant, indiquent que des mottes de terre ne les ont jamais recouverts.

Les monuments monolithes de notre province sont connus ; ils existent à Fresnicourt, Ecoivres, Hamel, l'Ecluse, Oisy, Tubersent et Fléchin. Quant aux dépôts et ateliers d'armes en silex, nous n'avons trouvé les plus anciens qu'à Vaudricourt et Wancourt, les autres à Labuissière et Outreau, si ce dernier n'est pas un dépôt coquillier, ce que nous examinerons tout-à-l'heure ; les pierres polies se trouvent le plus souvent à Izel-lez-Equerchin, Wancourt, Rouvroy, Boisbernard, Hesdin, puis dans les tourbières d'Harnes, Flines, Beuvry.

Nous en avons reconnu un atelier à l'extrémité de l'ancienne ville d'Arras, sur le mont de Beaudimont. Nous y avons vu des instruments de toutes sortes non polis : Langues de chat, couteaux, bouts de flèches, poinçons, grattoirs.... plus des *nuclei* autour desquels avaient été pris des couteaux et autres lames du même genre, ainsi que des marteaux en silex ayant servi à les enlever.

L'AGE DE BRONZE.

Ici encore nous sommes en désaccord avec les auteurs que représente Figuier, et nous sommes obligés de combattre leurs assertions. Il fixe à l'an 4000 avant notre ère, l'apparition du

bronze, et quoiqu'on n'ait pu trouver encore d'objets en cuivre ou en étain purs, il ne peut admettre que l'alliage ait été importé dans nos pays tout composé. S'il avait raison, cependant, il est certain qu'avant de mélanger ces deux métaux, nos pères les auraient employés séparément et purs; puis ensuite essayé plusieurs proportions avant d'arriver à l'alliage le meilleur, qui est à peu près le même dans tous les objets gaulois, de 4 à 15 parties d'étain ou de plomb sur cent de cuivre.

Il faut donc chercher quel est le peuple qui a pu apprendre aux Gaulois la fabrication et l'usage du bronze et nous croyons le trouver dans cette colonie phocéenne qui, dans le sixiéme siècle, avant Jésus-Christ, vint fonder Marseille sur les côtes de Provence.

Ce peuple, en effet, était très-avancé dans les arts, et ses rapports de bon voisinage, son alliance avec les Celtes ont dû perfectionner beaucoup l'industrie de ces derniers, et leur apprendre l'usage et la fabrication des métaux notamment, qui était pour eux un si grand pas fait dans les arts.

Les armes de bronze continuèrent à être employées par nos pères jusqu'à l'époque de la conquête romaine, car on les trouve souvent dans les emplacements des combats livrés entre les deux peuples, et on en a rencontré sur le pont romain de Breuil-le-Sec, près de Clermont et ailleurs, à côté d'un pilum ou d'autres armes romaines.

Aussi M. de Caumont déclare-t-il : « que comme on les a souvent observées au même niveau que des poteries et autres objets de fabrique romaine, on ne peut se refuser à admettre qu'elles ont été en usage après la conquête. Quelques antiquaires sont même persuadés que beaucoup de ces haches ont été faites sous la domination romaine. »

Nous en avons trouvé dans nos pays : à Hénin-Liétard, Billy, Labourse, Fampoux, Givenchy-en-Gohelle, Vaudricourt et Lizel-lez-Saint-Omer.

AGE DE FER.

D'après ce que nous venons de voir les Gaulois n'ont pas dû souvent employer le fer et surtout l'acier dans la confection de leurs armes, et s'il l'ont fait quelque fois, ce n'a été que bien tard et dans les temps très-rapprochés de l'invasion de César. Ceux de la Gaule transalpine qui avaient des rapports fréquents avec les Romains, lors surtout qu'ils formaient un si puissant contingent de troupes à l'armée d'Annibal, en 170 environ avant Jésus-Christ, ont pu le connaître avant cette époque ; ils avaient déjà

essayé ce métal, mais les armes qu'ils en fabriquaient étaient tellement mauvaises, qu'elles leur étaient plus nuisibles qu'utiles. Aussi, lorsqu'en 225 avant notre ère, ils durent combattre les Romains à Télamone, en Etrurie, ils étaient obligés, après chaque coup porté avec leurs sabres et épées, de les redresser sur leurs genoux parce qu'ils se pliaient.

Si donc, à cette époque, cette partie des Gaulois voisine de Rome connaissait si peu la fabrication de l'acier, on ne peut croire que les Cisalpins, bien moins avancés en civilisation, puisqu'ils avaient moins de contact avec les peuples plus industrieux, ait connu ce métal si résistant, et dont la fabrication ainsi que la trempe sont si difficiles. S'il l'ont employé, ce n'a été que bien tard et dans des conditions exceptionnelles. Nos pays du Nord surtout, bien plus en rapport avec les Germains très-barbares qu'avec les Romains, ont dû, sous ce rapport, rester très en retard.

STATIONS PALUDÉENNES.

Ce sont des réunions de pilotis plantés dans les marais au milieu des eaux et sur lesquels étaient établies des habitations reliées à la terre par des ponts volants, ou par des planches que les habitants tiraient à eux quand ils voulaient s'isoler.

Ce système de construction assez commun en Suisse, semble surtout avoir eu pour but d'éviter les ravages des bêtes féroces qui peuplaient alors nos pays ; à leurs pieds, on trouve ordinairement différents objets usuels, poteries grossières, instruments de pierre, etc. On en rencontre quelques traces dans les marais de l'Aa, de la Canche, de la Sensée, nous croyons même en avoir trouvé des restes dans ceux d'Harnes.

DÉPÔTS COQUILLERS.

Ce sont des monticules composés en grande partie de coquilles ouvertes, parmi lesquelles se trouvent parfois des ossements d'animaux et même des silex taillés. Ces dépôts sont nombreux sur les côtes maritimes du Danemarck; on y rencontre çà et là des emplacements de foyers. Aussi croit-on qu'ils ont été formés par des pêcheurs, anciens habitants du pays, qui ne vivaient en grande partie que de mollusques et qui, en entassant tous les jours autour d'eux les débris ou rebuts de leurs repas, ont à la longue créé ces monticules.

M. Figuier dit que notre pays posséde aussi quelques-uns de ces dépôts : à la Salle (commune d'Outreau) au Portel et surtout aux Cronquelets (commune d'Etaples). Les coquilles qui s'y rencontrent sont presque toujours celles du Cardium Edule. Etudions les donc rapidement.

Le dépôt des Cronquelets ne contient pas d'instruments de pierres, ni d'ossements, les coquilles qui s'y rencontrent ne diffèrent, ni par leur nature, ni par leur quantité, de celles qui se trouvent aux environs; ils semblent des élévations du terrain destinées à former un retranchement ou une digue, je ne les crois donc pas un dépôt coquiller dans le sens historique.

Celui d'Outreau que j'ai pu étudier grâce à l'obligeance de M. Accarain, directeur des forges et fonderies de Montataire, me paraît mieux établi; on y trouve beaucoup d'instruments en pierre, même polis, surtout des lames plates favorables à l'ouverture des coquilles, le tout mélangé à des débris ouverts de ces mollusques. Mais ces dépôts ayant été plusieurs fois remués, il est difficile de fixer, d'une manière certaine, leur origine et leur destination.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1872.

Présidence de M. A. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Godin remplit aussi les fonctions de secrétaire.

M. le Président communique à l'Assemblée le travail suivant rédigé par M. Terninck et dont il a été question dans la séance du 5 octobre 1871.

CARACTÈRES ET CLASSEMENT DES BIJOUX MÉROVINGIENS.

Les bijoux fibules et boutons, sont les objets les plus riches et les plus curieux que nous fournissent les sépultures mérovin-

giennes, et cependant personne, je le crois, jusqu'ici, n'a étudié les transformations qu'ils subirent, depuis l'entrée des Francs dans la Gaule jusqu'à l'époque de Charlemagne. Il est évident, néanmoins, que pendant cette période assez longue, l'art dut se perfectionner et se modifier et que les bijoux du VIII^e^ siècle doivent différer beaucoup de ceux du V^e^. C'est le résultat de mes recherches sur ce sujet que j'ai l'honneur de vous soumettre aujourd'hui, Messieurs.

J'ai visité un grand nombre de sépultures de cette époque, et quand je n'ai pu faire ces explorations moi-même, j'ai étudié les objets que d'autres explorateurs ont recueilli, j'en ai pris les dessins, et de ces observations nombreuses et comparatives est résulté pour moi la conviction qu'il est possible de distinguer à peu près siècle par siècle, l'âge des bijoux de cette période, et par suite l'âge des tombes qui les contiennent.

Ainsi, si l'on place près les unes des autres les fibules des tombeaux de Childéric et de Pouan, et celles d'Hardenthun, par exemple, il devient évident qu'elles ne peuvent appartenir à la même époque. Les premières n'ont pour tout ornement que des lamelles d'or entre lesquelles sont cloisonnées des verroteries plates, des morceaux, très-souvent, de verres colorés ; les autres, au contraire, sont couvertes de filigranes élégants, serpentant sur des plaques de même métal et entourant des cabochons ou pierres arrondies, ressortant en relief.

Nous avons, en outre, la date certaine de ces deux espèces de bijoux. Ceux de Childéric et de Pouan appartiennent au V^e^ siècle; ceux d'Hardenthun sont du VIII^e^, puisque l'explorateur intelligent de ce cimetière, M. l'abbé Haigneré, a trouvé près d'eux un triens de cette époque. Nous avons donc deux jalons à dates certaines pour nous guider dans notre étude qui, par suite en devient plus facile. Nous pouvons, en effet, de la comparaison que nous avons pu faire plus haut, et de la différence des dates, conclure que les bijoux mérovingiens n'avaient d'abord pour ornements que les cloisonnages purs; mais que bientôt, lorsque les Francs se furent établis dans nos pays, et qu'ils eurent réduit en quelque sorte en servage, les romains ; qu'alors, eux qui considéraient les arts manuels comme presque dégradants, confièrent la confection de leurs bijoux aux orfèvres indigènes, qui, peu à peu mélangèrent l'art franc avec l'art romain, et finirent par supprimer à peu près le premier.

Je crois que cette grande métamorphose doit être attribuée surtout à Saint-Eloy, vers le VII^e^ siècle. Lors en effet que, malgré son origine gallo-romaine, il eût conquis les bonnes grâces du roi Clotaire par ses talents et sa probité si grande; lorsqu'il fut devenu, non seulement orfèvre de la cour, mais encore tréso-

rier, monétaire, ambassadeur et favori du prince, alors, lui, l'élève de l'orfèvre romain Abbon, nourri par celui-ci dans les règles et l'amour de l'art classique, alors, il dut user de son influence et de son prestige pour romaniser, si je puis parler ainsi, l'art franc, et pour l'améliorer.

On ne pourrait autrement expliquer cette métamorphose qui s'opéra dans les bijoux justement à cette époque, et cet emploi des filigranes et des cabochons empruntés à l'art gallo-romain qui se mélèrent peu à peu au cloisonnage, et bientôt le supplantèrent.

Les belles œuvres de Saint Eloy, celles surtout qu'il exécuta après son élévation à la cour, la croix de Limoges, la chasse de Saint-Denys, portent bien les filigranes et les cabochons ; tandis que le calice de Chelles, par exemple, s'il en est l'auteur, comme le croit notre savant collègue, Mde Linas, ne montre guère encore que le cloisonnage.

Si nous admettons cette classification, nous pourrions ainsi ranger par ordre les bijoux trouvés dans nos pays.

Dans la première période, comprenant les bijoux cloisonnés simples, nous trouverions ceux de Nœux que je possède, ceux de Blandecques du musée de Saint-Omer, et même l'un des boutons de Lens.

Dans la seconde, dont les bijoux montrent encore les verroteries cloisonnées, alternées avec les cabochons et garnies de quelques filigranes, nous pourrions placer : Les fibules de Lens (musée d'Arras) ; d'Ergny, près Fauquembergues (musée de M. Legrand) ; celles de Pincthun (musée de Boulogne), et celles de Waben que je possède.

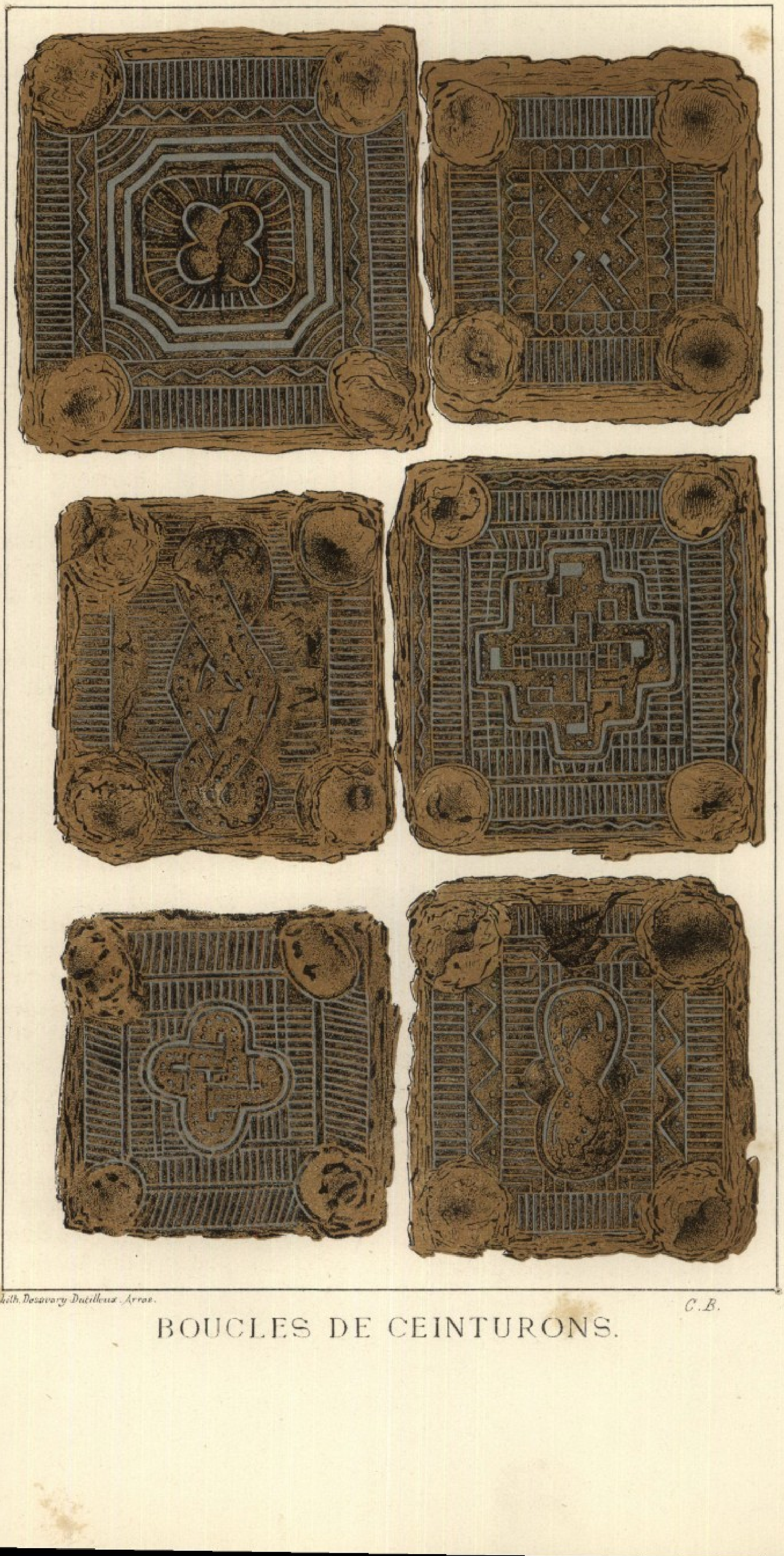
Enfin, à la dernière époque, ou nous ne trouvons plus que les filigranes et les cabochons, nous attribuerions ceux de Hardenthun et d'Uzelot (musée de Boulogne).

Le cimetière de Marœuil ne nous a pas encore donné de bijoux en or, mais on y a recueilli des fibules en bronze avec verroteries incrustées et surtout un objet orné de trois cercles concentriques saillants, entre lesquels sont incrustés des mastics colorés alternativement en rouge et en blanc. Le milieu porte une croix épatée rouge sur fond blanc.

Ce dernier objet n'a pas été trouvé dans le même endroit que les fibules ; je crois donc pouvoir en conclure, que la partie de ce cimetière explorée par la commission et dans laquelle le bouton, orné de mastic, a été trouvé, est la plus ancienne, et que les tombes situées à sa droite, en regardant la rivière, sont un peu moins vieilles. Car non seulement on y a recueilli les fibules ciselées et ornées de verres incrustés, mais encore des vases, des

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

PL.



Lith. Desavary Duthilleul Arras.

C.B.

BOUCLES DE CEINTURONS.

cruches surtout, dont la pâte est bien franque, mais dont la forme imite souvent celle des vases romains.

Les échantillons figurés sur la planche ci-jointe, comme types de ces trois époques, ont été trouvés dans nos pays: Le 1er à Lens; les 2e et 3e à Famars; les 4e et 5e à Baincthun et Waben; les 6e et 7e à Uzelot et Hardenthun.

LES PLAQUES DAMASQUINÉES.

Si les bijoux en or sont rares dans nos tombes franques atrebates, les plaques en acier damasquiné s'y présentent un peu plus souvent, malheureusement la rouille les a toujours envahies, et il est bien rare et bien difficile de les trouver assez solides encore pour pouvoir les nettoyer et les découvrir. D'ailleurs cette opération est des plus longues et des plus pénibles et il arrive presque toujours qu'on trouve la damasquinure boursoufflée et détruite par la rouille. Néanmoins j'ai pu obtenir quelques bons résultats sur les plaques recueillies par moi dans ce pays et c'est leur étude que je prends la confiance de vous soumettre, en les comparant avec les objets du même genre trouvés dans diverses provinces.

Ces plaques sont rectangulaires, oblongues, quelquefois plus étroites au côté opposé à la boucle, quelques-unes, même, se terminent de ce côté en pointe obtuse. Elles sont ordinairement accouplées trois par trois, deux sont soudées aux extrémités du ceinturon, et s'attachent l'une à l'autre quand ce ceinturon est fermé, la troisième les recouvre et est plus courte et carrée. Nous en avons de très-grandes, car j'en ai trouvé à Ambrines, dont la principale avec sa boucle à 20 centimètres de longueur et dont les trois plaques arrivent réunies à 33 centimètres. Elles sont légérement bombées et sont garnies de clous ou de gros boutons ronds en cuivre. Quand elles sont grandes et rectangulaires, elles en ont quatre ou six; quand elles sont petites et carrées, elles en ont quatre, et elles n'en ont que trois ou cinq quand l'une de leurs extrémités se termine presqu'en pointe. Les queues de ces boutons traversent la plaque et allaient se river ou se recourber de l'autre côté du cuir ou de l'étoffe du ceinturon.

Presque toutes sont, non pas plaquées d'argent comme celles que M. Baudot a trouvées en Bourgogne, mais damasquinées en argent et même en or, et les dessins, au lieu d'être des personnages, des animaux ou des sujets assez grands, sont presque toujours des entrelacs, des arabesques, des courbes capricieuses formées par des rubans larges à peine de trois milimètres, de quatre au plus. Ceux-ci sont composés de deux filets parallèles

rejoints et reliés par une infinité de petites lignes, toutes incrustées dans l'acier comme les lignes principales.

Je n'ai, jusqu'ici, rencontré ces plaques que dans les cimetières de Waben, Ambrines, Marœuil et Izel. Coullemont nous en a aussi fourni de très-petites, car la plus grande n'a pas plus, compris la boucle, de huit centimètres de long sur deux et demi de large.

Celles d'Ambrines sont grandes et couvertes d'entrelacs, les boucles elles-mêmes en sont ornées, ainsi que l'ardillon, et ici nous remarquons plutôt le placage d'argent que la damasquinure proprement dite.

A Waben et Marœuil l'ornementation est beaucoup plus compliquée, tandis qu'à Coullemont elle est plus simple.

Les premières sont toujours encadrées de bandes droites en argent formant rubans, comme je l'ai dit plus haut, et dans l'intérieur sont des ornements très-variés et dont je vais donner une idée en commençant par quelques-unes de celles de Waben.

Sur une plaque carrée, l'intérieur de l'encadrement montre un quadrilobe inscrit dans un carré intérieur rempli de rubans droits, et dont le centre est décoré de lignes minces, nombreuses, flanquées de petits carrés semblables à nos notes de musiques.

Dans une autre plaque, à peu près semblable, excepté que les lobes regardent les angles, tandis qu'à la précédente elles font face aux plans, le quadrilobe contient une croix à branches pointues et entourées de points.

Une troisième a son encadrement orné d'une guirlande, puis viennent deux larges bandes parallèles en argent, dont les angles sont coupés en demi ronds. Au centre est un cercle large aussi et sur lequel rayonnent des lignes argent et acier.

Sur une autre, le cercle est remplacé par une sorte de croix dont les angles intérieurs ressortent en angles droits, et elle est encadrée par deux bandes, l'une zigzaguée, l'autre rubannée.

Puis viennent les plaques oblongues garnies de trois boutons et plus larges à l'un des bouts. La plus simple, outre son encadrement extérieur rubanné, en a un second zig zagué et le centre est rempli de lignes anguleuses entremêlées de points.

Un autre a ce milieu garni d'arabesques rubannés, placés dans un encadrement formant quadrilobe allongé, et renflé dans sa partie la plus longue. Au-dessus de l'encadrement rubanné à l'extrémité la plus grande est un large zig-zag et dans le bas, près du bouton, sont deux cercles garnis d'une croix cantonnée de quatre points.

La plus belle est divisée en deux parties, je dirai presqu'en

trois. Dans le haut est un cercle flanqué des deux boutons ; en dessous, trois demi-cercles forment une sorte de triangle à lignes courbes ; puis vient le centre de la plaque couvert de points, de lignes et d'un riche ornement dans le bas. Ce compartiment est fermé par une courbe rentrante. En-dessous est le troisième compartiment encadré dans le haut par de curieuses dentelures damasquinées en or.

Une autre plaque est presque pointue dans le bas. Son encadrement rubanné tourne autour des boutons et d'un troisième cercle placé au milieu et au haut de cette plaque. Près de la pointe, garnie aussi d'un bouton que contourne le ruban, sont deux lignes de dentelures qui entourent tout ce bijou.

Marœuil nous a donné plusieurs pièces curieuses. Nous citerons entr'autres :

Trois plaques encadrées d'un ruban, puis d'un zig-zag élégant entourant un second ruban. Leur centre est couvert de gros points reliés par des lignes minces, et encadré dans une grosse bande contournée en guirlande ;

Une autre, en dedans de l'encadrement rubanné, en contient deux autres, l'un zig-zagué, l'autre en dentelures et son milieu est garni de lozanges avec gros points au centre de chacun.

Une troisième qui lui ressemble, quant à l'encadrement, a son milieu couvert de lignes zig-zaguées avec points attachés aux angles.

A Ambrines, les encadrements sont très-petits et toutes les plaques sont couvertes de rubans entrelacés et formant les dessins les plus variés, mais toujours ces rubans sont étroits, laissent peu d'espaces entr'eux et sont formés de lignes minces enfermées et perpendiculaires à deux longs traits parallèles.

La seule plaque en fer damasquinée, quo reproduise M. Haigneré, dans son travail sur les quatre cimetières mérovingiens du boulonnais, provient de Pincthun ; elle est couverte d'arabesques ou rubans qui paraissent, comme les notres, divisés en petites lignes transversales, se croisant et s'entrelaçant sur toute la surface de la plaque, mais ce travail me paraît moins délicat qu'à Ambrines.

Les différences dans l'ornementation des plaques de ces divers cimetières provient peut-être aussi de la différence de leur âge, mais c'est une question que je ne veux pas aborder dans une notice aussi restreinte, je dirai seulement que celles de Waben, si elles ont quelque rapport avec celles de Marœuil, n'en ont pas avec celles d'Ambrines ni de Pincthun et que d'autres caractères que j'ai reconnus dans lesvases et les bijoux trouvés avec elles offrent les mêmes dissemblances, ce qui me fait croire que celles

de Marœuil et de Coullemont sont les plus anciennes, qu'ensuite viennent celles de Waben et d'Ambrines et enfin celles de Pinc-thun. Mais je n'ai pas encore trouvé assez d'objets en ce genre pour pouvoir établir un travail de classification certaine.

On le voit, Messieurs, les ornements de ces plaques varient beaucoup. On n'en rencontre presque jamais deux semblables, et l'artiste qui s'est livré pour les décorer à toutes les fantaisies de sa féconde imagination, nous prouve que les francs que Rome traitait de barbares, avaient fait cependant bien des progrès dans les arts.

M. l'abbé Van Drival donne lecture d'un rapport sur le Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais; l'honorable membre constate la marche satisfaisante de cette publication, dont il présente à ses collègues les premières épreuves, et il annonce que si rien ne vient entraver cette œuvre, le premier volume sera terminé pour le mois d'août, et le second pour la fin de l'année. La sous-commission chargée de revoir tout le travail se réunira tous les quinze jours, à partir du 15 de ce mois, et des collaborateurs érudits sont acquis à l'œuvre, même en dehors de la commission.

Sur la proposition de M. le Président, l'Assemblée, conformément aux dispositions de l'article 3 de l'arrêté de M. le Préfet, en date du 16 août 1871, propose de nommer Membres de la Commission des Antiquités départementales, M. le baron Camille Dard et M. Van Drival, juge-de-paix à Ardres. Cette proposition est mise aux voix et adoptée à l'unanimité.

DENIERS CARLOVINGIENS TROUVÉS A MONCHY-AU-BOIS.

M. Dancoisne appelle l'attention de la Commission sur une découverte très-importante faite récemment à Monchy-au-Bois, de 476 deniers carlovingiens. Le savant numismate promet d'adresser prochainement à la Commission un rapport détaillé sur cette précieuse trouvaille.

DOCUMENTS RECUEILLIS POUR LE DICTIONNAIRE ARCHÉOLOGIQUE.

Dans l'intérêt de la publication du Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais, M. Dancoisne rappelle que des notes historiques fort intéressantes ont été recueillies par l'honorable et regretté membre de la commission, M. le comte d'Héricourt, et par son ami M. Godin ; ces documents seront communiqués aux Membres chargés de la rédaction des notices.

DESSIN DE L'ÉGLISE DE LACOUTURE.

On s'occupe ensuite des planches préparées par feu M. Lequien. pour le travail sur l'église de Lacouture, dont M. Dancoisne a bien voulu se charger. M. Dancoisne suivra cette affaire avec la famille de M. Lequien, de manière à enrichir les publications de la commission de ces précieux dessins.

CIMETIÈRE DU PETIT-ATRE, A ARRAS.

M. Charles d'Héricourt appelle l'attention de ses collègues sur un ancien cimetière d'Arras, désigné sous le nom de Petit-Atre, et il communique à la commission une planche de cuivre qui servait autrefois à tirer les gravures représentant ce cimetière et son calvaire. De nombreuses remarques sont échangées à ce sujet, et il est convenu que M. Ch. d'Héricourt fera tirer, à Paris, 480 exemplaires de cette planche, pour accompagner la notice qu'il en donnera dans le *Bulletin*.

PRÉVÔTÉ DE BERCLAU.

On donne lecture du travail suivant sur la prévôté de Berclau, rédigé par M. Adolphe de Cardevacque, et à ce sujet plusieurs communications intéressantes sont présentées sur les faits historiques dont Berclau fut témoin au XII^{e} siècle, notamment sur l'histoire de l'enlèvement du chef de Saint-Jacques, dont la Commission a publié le récit complet il y a environ 15 ans.

NOTICE SUR LA PRÉVÔTÉ DE BERCLAU.

Ce fut en 1024 que l'abbé de Saint-Vaast Leduin, mû par des raisons de convenance et de piété, fonda la prévôté de Berclau. Leduin, gentilhomme de haute naissance avait pris le parti des armes, et il occupait, par sa considération et sa puissance une place éminente parmi les grands de la Flandre. Mais vint un jour où il voulut se sanctifier par la prière et les bonnes œuvres, et il déposa son armure de chevalier pour prendre dans l'église de Saint-Vaast l'agréable joug du Christ et le fardeau moins pesant de la Croix. En peu de temps, il parvint à une si haute perfection

de la vie monastique, que le mérite de sa sainteté et de sa conduite irréprochable le firent élever au faîte de la dignité pastorale.

Cette position éminente, dans une maison riche et puissante, lui permit d'utiliser toutes les ressources de son génie et de sa piété ; il prit soin non seulement d'entretenir la piété et la vertu de ses religieux, mais encore de multiplier les richesses temporelles de la maison. Ce fut dans ce but surtout, autant que pour des motifs religieux, qu'il fonda à Berclau une prévôté dans laquelle il voulait envoyer une partie de ses moines, pour soigner les nombreuses propriétés que Saint-Vaast possédait en ce pays, et aussi pour édifier les environs par le spectacle d'une vie sainte et mortifiée (1) ; voici ce que rapporte à ce sujet la chronique de Baldéric (2).

« Parmi les domaines de Saint-Vaast, il en est un nommé Ber-
» clau (3) convenable aux troupeaux pour ses pâturages et propre
» à satisfaire tous les loisirs monastiques. L'abbé de Saint-
» Vaast, Leduin, appréciant les avantages de ce lieu, résolut
» d'y fonder un monastère, si l'autorité épiscopale y donnait
» son agrément. Dans sa prévoyance, cet établissement devait
» avoir ce double avantage qu'on pourrait y placer une partie
» des moines qui affluaient en trop grand nombre à l'abbaye,
» et que la possession des biens de l'église, situés aux environs,
» en deviendrait plus sûre. Il crut donc devoir s'adresser à
» Gérard Ier, évêque de Cambrai, dans une assemblée synodale,
» et exposa son projet devant le synode, dont il obtint facile-
» ment l'approbation. Leduin s'empressa en conséquence de
» bâtir un monastère à Berclau, et quand cet édifice fut terminé,
» il obtint de l'évêque que ce prélat vint lui-même le consacrer ;
» celui-ci changea le nom de l'endroit et y substitua celui de
» Saint-Sauveur (4).»

Cette prévôté de Billy-Berclau, ainsi fondée en 1024, était située entre Lens et Labassée, au diocèse d'Arras, dans la châtellenie de Lille (5).

Cette maison se maintint honorablement et continua de pros-

(1) Voyez le manuscrit de Guimann, chap. 20.

(2) Livre II, chap. 15.

(3) Billy-Berclau, prieuré entouré de haies, berre ou *berca*, prairies, et *clausum*, clos fermé de haies (Dutilleul).

(4) Lorsque l'évêque Gérard consacra le sanctuaire en 1031, il le nomma *Cella sancti salvatoris*.

(5) Les anciens documents plaçaient le territoire de Berclau dans le Laticus pagus, pays de Lalleu. Le prieuré de Berclau était situé dans une île formée par le canal de Labassée et la Deûle.

pérer dans les siècles suivants. En 1168, les religieux de cette prévôté reconnurent devant le comte de Flandre, Thierri d'Alsace, avoir obtenu jadis des seigneurs d'Epinoy, des concessions que leur confirmait, avec des modifications, le seigneur Alard, descendant de ces mêmes comtes d'Epinoy (1).

Les moines de Berclau augmentèrent successivement les propriétés de leur maison, mais ils furent exposés, à différentes époques à des procès qui leur en disputèrent une partie. Ils eurent même à lutter avec la maison d'Epinoy, toute puissante qu'elle était, au sujet d'Alard, seigneur de cette maison, qui, d'après un titre que cite Mirœus, avait donné au prieuré de Berclau, *pro remissionem peccatorum suorum et tàm predecessorum quàm successorum suorum salutem.....* le droit de prendre 1° chaque jour de l'année, la charge d'un chariot de bois dans ses possessions, et 2° une double charge, quinze jours avant les fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Son fils Guillaume avait laissé les moines jouir paisiblement de ce droit exorbitant. Alard, fils de ce dernier, leur en avait même confirmé la possession ; mais ayant reconnu ensuite l'énormité du sacrifice que lui imposait cette donation, il la révoqua ; les religieux l'attaquèrent devant l'archevêque de Reims, où il reconnut son tort. Cependant les moines, dans un but de conciliation, préférèrent transiger et ils se contentèrent de recevoir 24 mesures de blé par an, et la permission d'envoyer, un jour de chaque semaine, un pêcheur prendre dans les eaux du seigneur d'Epinoy, autant de poissons qu'il en pouvait trouver.

L'abbaye de Saint-Vaast eût avec les évèques d'Arras de grands différends qui furent portés en cour de Rome. Ces Prélats prétendaient avoir droit de visite à Berclau, ainsi que dans tous ses autres établissements. L'évêque Asson fut un de ceux qui poursuivirent le plus vivement cette affaire, mais sa mort mit fin à cette procédure (2).

Berclau fut au XII[e] siècle le but d'un pelérinage et le théâtre d'une lutte assez vive entre l'abbaye de Saint-Vaast et l'un des comtes de Flandre. Le sujet de la querelle était la possession de la relique de Saint-Jacques-le-Majeur, à laquelle chacune des parties prétendait.

L'abbé Leduin avait transporté à Berclau, à l'insu de ses religieux, le chef de Saint-Jacques de Compostelle dont les rois de France avaient, avec d'autres précieuses reliques, gratifié l'abbaye de Saint-Vaast. Un grand concours de peuple venait cons-

(1) Aubert Le Mire, opera diplomatica, t. IV, p. 517.

(2) Voyez Dutilleul.

tamment prier devant cette grande relique, et rendit célèbre le nom de l'église de Berclau. Aussi Martin Ier voulut la restituer à la basilique de Saint-Vaast à qui elle appartenait, mais au jour fixé pour son retour triomphal, on ne pût la découvrir. Alors un des moines de la prévôté s'engagea à la retrouver. Mais on sut bientôt que cette promesse n'était qu'une fraude, et ce moine fut surpris cherchant à l'enterrer profondément pour la soustraire et la vendre ensuite un bon prix à quelque cathédrale. Enfin, au mois de mai 1165, Martin Ier la ramena à Arras, et la plaça dans une chapelle bâtie à Saint-Michel.

Philippe d'Alsace, comte de Flandre, à la nouvelle de cette translation, prétendit que cette relique était à lui, et qu'il avait seul le droit d'en disposer. Il accourut donc à Arras, contesta avec violence le droit de propriété de l'abbaye sur la relique et ordonna à l'abbé de la lui restituer. Martin résista ; le comte de Flandre, accompagné de ses gens d'armes, se rendit alors à Saint-Michel, força la chapelle, s'empara de la relique et la transporta à Aire, Martin l'y suivit et Philippe d'Alsace cédant enfin aux observations du courageux abbé, fit, pour trancher la difficulté, partager en deux la tête de Saint-Jacques (1) et en garda la moitié.

Cinq religieux, y compris le prévôt, résidaient à la prévôté de Berclau. Ils possédaient un revenu de 6,000 livres.

Parmi les titres relatifs à cette maison, nous citerons des lettres sous sceaux de l'abbé et du couvent de Saint-Vaast, contenant *ordonnance aux religieux résidant ès prévôtés d'Haspres, de Berclau et de Gorres d'y vaquer au service divin sans sortir aucunement desdites prévôtés*, 1545.

Avant la révolution de 1789, la cure de Berclau valait 1,600 livres ; elle était à la collation de l'abbé de Saint-Vaast. La paroisse faisait partie du doyenné de Labassée.

Ce village avait sa coûtume particulière, donnée le 22 septembre 1507 ; il était administré par un maïeur et sept échevins créés par le prévôt de Berclau.

Selon Godefroy, la seigneurie de Berclau aurait été vendue, en 1228, à la reine Blanche, par la fille de Regnier, connétable à Tripoli.

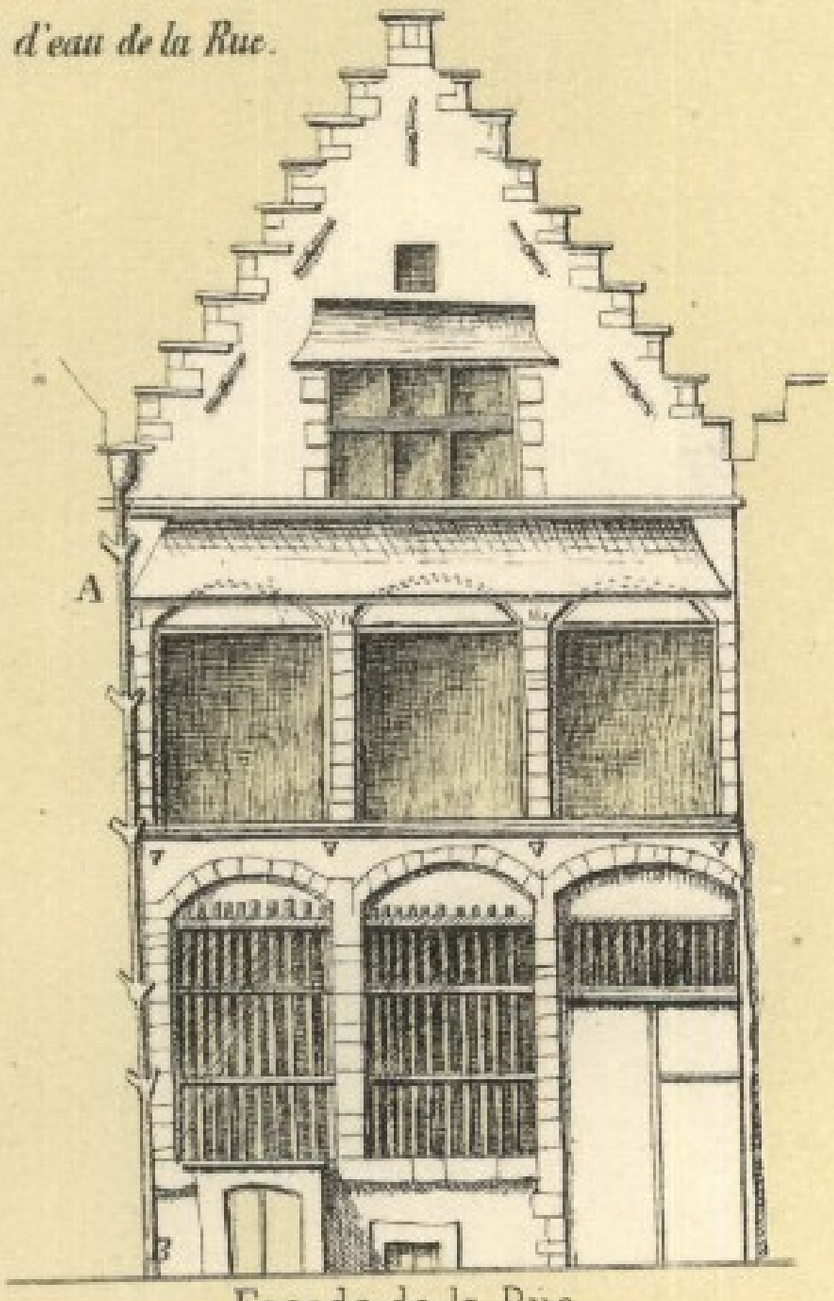
La juridiction du village était le bailliage de Lens et la dîme y était levée par la prévôté.

En 1654, Berclau fut le théâtre d'événements militaires assez importants. La prise du fort et de la prévôté de Berclau, par le

(1) D. Devienne. Histoire d'Artois.

A. *Deusieme manierre de retirer les Eaux*

B. *Fil d'eau de la Rue.*



Façade de la Rue.

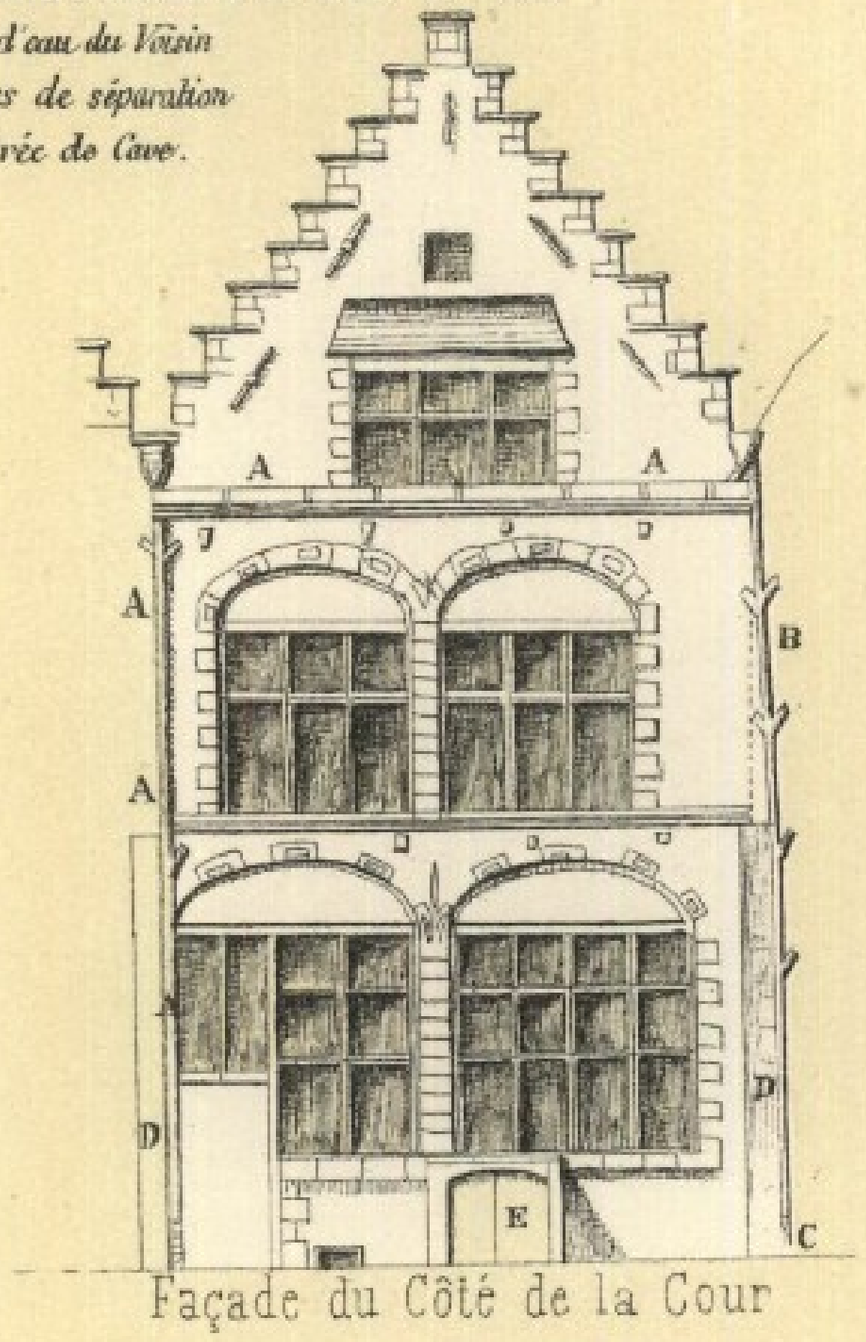
A. *Conduit d'eau ainsy qu'il est à présent*

B. *Premiere manierre de retirer les Eaux*

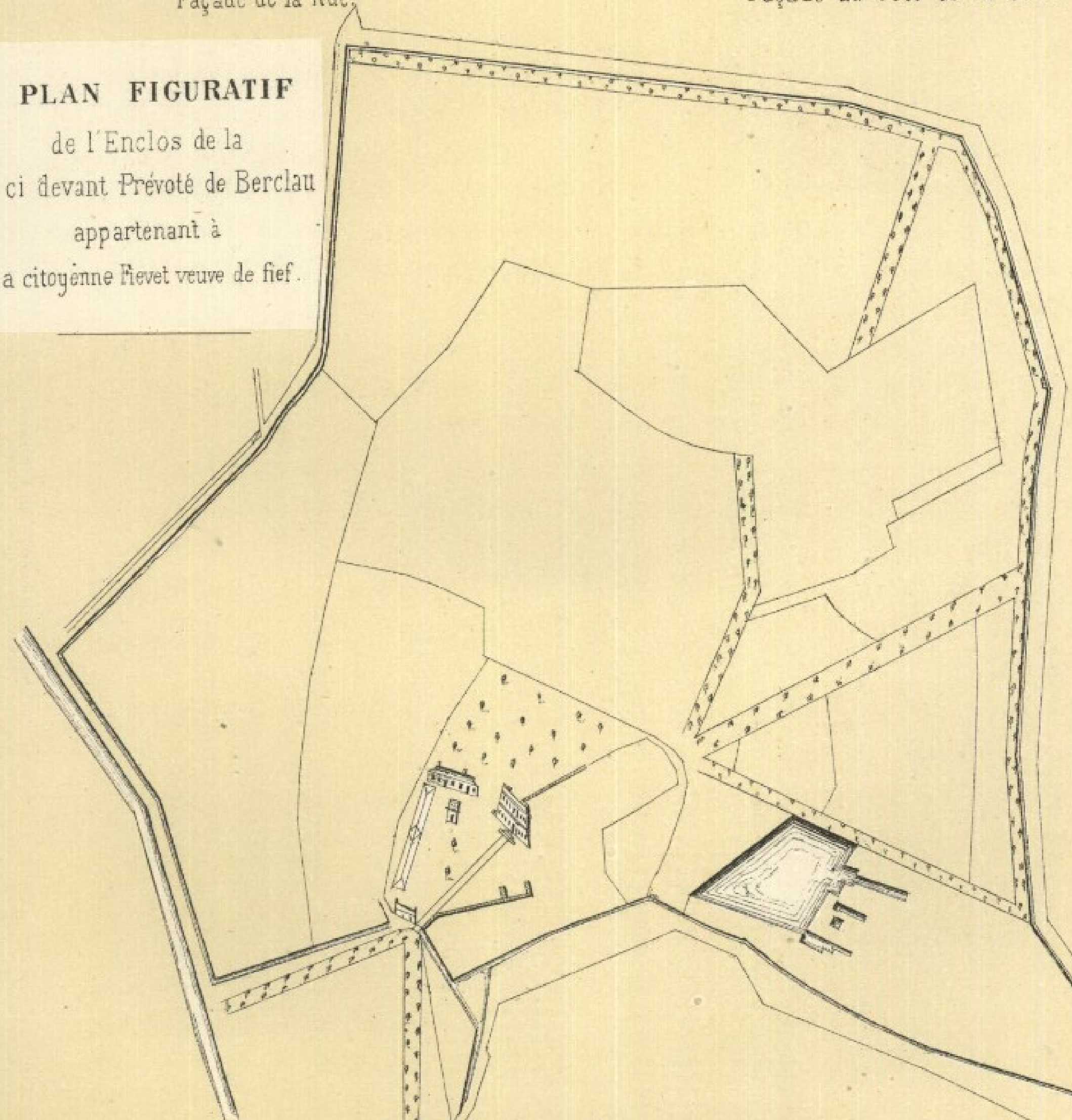
C. *Fil d'eau du Voisin*

D. *Murs de séparation*

E. *Entrée de Cave.*



Façade du Côté de la Cour



Lith. Desavary-Dubilleux, à Arras.

PRÉVÔTÉ DE BERCLAU.

comte de Broglio, gouverneur de Labassée, nous a paru présenter des détails assez intéressants pour le lecteur; nous rapporterons donc ici le récit du P. Ignace.

« 1654. — *Prise du fort et de la prévôté de Berclau, par le comte de Broglio, gouverneur de Labassée.*

» La position de l'ennemi fit résoudre cet officier à les aller attaquer pour les forcer dans l'un de leurs postes, afin de recouvrer la liberté qu'ils lui ôtaient. Aussitôt que les troupes qu'ils attendaient, et dont on a parlé plus haut, furent arrivées (ce fut le 23 décembre) le gouverneur de Broglio partit à minuit du 24, alla investir le fort et l'abbaye de Berclau, qui étaient deux fortifications séparées. (Ce n'est pas la première fois que les mémoires imprimés donnent le nom d'abbaye à la prévôté de Berclau). De Lavogarde, mestre de camp d'infanterie, fut pour cet effet détaché avec de Chosnes, lieutenant-colonel d'un régiment anglais, et 500 hommes de pied pour passer la rivière et se porter sur l'abbaye, sur une chaussée qui empêchait le secours desdits postes, à cause qu'elle était située au milieu d'un grand marais.

» De Lavogarde fit jeter un pont en arrivant, nonobstant l'opposition des ennemis, et passa sur la chaussée. Il s'y rencontra en même temps deux régiments d'infanterie logés aux villages de Provin et de Bovin, deux terres appartenantes à l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras et du diocèse de Tournai. Depuis la construction du canal, ces deux villages sont au-delà de la Deule par rapport à Berclau, c'est-à-dire sur la rive droite du canal. Les deux régiments qui y étaient postés, et qui se trouvèrent sur la chaussée en furent prestement chassés et repoussés par les nôtres.

Alors on détacha de La Tour, lieutenant-colonel du régiment de Broglio, pour aller se saisir du moulin à vingt pas de la redoute de Berclau; cet officier commanda 30 hommes pour cet effet; ils en rencontrèrent 15 des ennemis, et les poussèrent si vivement, qu'ils entrèrent avec eux dans le moulin, dont les Français demeurèrent les maîtres et firent prisonniers les 15 soldats ennemis.

» Le reste du détachement, tant infanterie que cavalerie, marcha vers le pont de Vendin, c'est-à-dire sur le chemin d'où l'on pouvait venir de ce village et de la ville de Lens pour secourir Berclau, on commença de suite une batterie de quatre pièces de canon à cinquante pas de la redoute, avec tant de diligence, qu'elle fut achevée deux heures avant le jour, et elle tira sur le

champ à la pointe du jour. Toutes les troupes ennemies parurent au-delà du marais, et après y avoir demeuré environ deux heures en présence, elles prirent leur route vers Pont-à-Vendin, ce qui ayant donné sujet au comte de Broglio de croire qu'elles allaient joindre leurs Lorrains à Lens, il résolut de les attendre du même côté.

» Cependant comme il faisait toujours presser la redoute, sur les trois heures après-midi, il eût brêche, et même à la palissade, de sorte que la rivière ne fut pas guéable, et qu'il y eût des fossés larges de douze pieds et profonds de dix, fraisés et palissadés, il fit donner aux deux faces qui regardaient la batterie, ce qui fut si bien exécuté, qu'une partie des 125 soldats qui les gardaient, avec deux capitaines et deux alfrères, furent passés au fil de l'épée, les autres faits prisonniers.

» L'on mit à leur place 100 hommes et l'on fit rafraîchir et reposer l'infanterie jusqu'à minuit, puis on recommença à faire travailler à une nouvelle batterie contre l'abbaye qui était alors un enclos de murailles environné d'un fossé de 30 pieds de largeur et profond à proportion, fortifié par un chemin couvert fossoyé et fraisé, et par quatre demi-lunes.

» D'abord un logement fut dressé à 100 pas devant deux petites lunes qui regardaient la porte de l'abbaye, et ensuite un grand pont sur la rivière. Le comte de Broglio ayant dans le même temps fait reconnaître et crut qu'en faisant quatre attaques ils emporteraient tous leurs déhors, il en donna les ordres et toutes les choses qu'il en jugea nécessaires à cette exécution étant distribuées, deux heures avant le jour, il fit attaquer par quatre endroits avec une chaleur extraordinaire.

» Les ennemis n'oublièrent rien aussi pour se défendre de la bonne manière, tellement que le combat dura une heure pendant laquelle ils repoussèrent plusieurs fois les notres de leur dehors, qui avaient été emportés de tous côtés, à la réserve de celui de la batterie aux deux demi-lunes devant la porte, où l'on éleva un très-beau et grand logement soutenu par une ligne de communication que le comte de Broglio fit faire pendant la nuit. Ce poste était commandé par de La Tour, qui fit en cette occasion tout ce qu'on peut attendre d'un brave et courageux officier.

» Mais enfin les ennemis voyant que leur résistance serait inutile, de Bassecourt, mestre de camp d'infanterie, qui commandait dans cette abbaye, se rendit prisonnier de guerre à la discrétion du comte de Broglio avec 450 hommes y compris les officiers. Ce gouverneur de Labassée le fit conduire le même jour dans sa place. Carlo Campo qui était avec ses troupes dans des postes sur la Deule, se retira à Seclin, dès qu'il vit la redoute de Berclau forcée et l'abbaye prise. Le lendemain 24 décembre, il marcha

avec son armée à Marc-en-Barœuil, entre Tournai et Armentières, laissant les Lorrains dans la ville de Lens.

» Les commandants français qui ont agi dans cette rencontre avec plus de distinction, sont de La Tour, capitaine commandant les hommes détachés des gardes écossaises ; le baron de Caster-Bayard, capitaine commandant les hommes détachés d'Herbouville ; de Croismes, capitaine commandant les hommes détachés du Périgord ; de Langas, capitaine commandant les hommes détachés de Montpollian ; de Ranchin, capitaine commandant les hommes détachés du régiment d'Hostel ; de La Tour, lieutenant-colonel commandant le régiment de Broglio ; de Chosnes, lieutenant-colonel commandant dans le régiment de Reuil ; de Saint-Luc, lieutenant dans le même régiment ; de l'Epigny, capitaine commandant les hommes détachés du régiment de Lavogarde ; Courtin, enseigne commandant les Suisses ; Brousnel, capitaine commandant les Allemands et autres, de Coudrai, Montpensier et de Saint-Lieu ; le premier joignit d'abord avec 250 maistres le comte de Broglio qu'il trouva occupé à l'attaque de la place, et le second y arriva avant qu'elle fut rendue, c'est-à-dire la prévôté ; de la Fresnoy, major de Labassée, Asquin, capitaine des gardes écossaises ; Coismé, capitaine du Périgord ; de Chassagne, capitaine de Montpolliau ; de Lépigny, capitaine de Lavogarde ; Jenin, lieutenant au même régiment ; de Franclieu, capitaine et major de celui de Broglio ; de Loubiers et de Montval, capitaines et Devaux, lieutenant au même régiment ; Flavincy et Deslias, capitaines, et de la Brosse, lieutenant au régiment de Renel, Broumol, capitaine allemand et de Rieux, commandant l'artillerie y ont été blessés.

» La relation de cet évènement fut apportée en cour le 30 décembre par de La Tour, dont il est parlé plus haut, et elle fut imprimée séparément des nouvelles publiques, dans un écrit particulier (1).»

L'abbaye de Saint-Vaast fut toujours jalouse de ses droits seigneuriaux à Berclau. En 1623, elle fit revendiquer ceux de chasse dans les bois environnants et ceux de pêche dans la rivière. En 1738, un procès criminel s'éleva pour crime d'incendie commis dans le territoire et l'échevinage de Billy-Berclau, il fut instruit par les officiers du siège de Saint-Vaast ; les frais s'élevèrent à la somme de 3,968 livres deux sous six deniers, qui, suivant une décision du cardinal de Rohan, en date du 25 janvier 1739, furent supportés par la prévôté du lieu. L'exercice du pouvoir était confié à son bailli ; nous voyons cette charge occupée, en 1723, par Christophe Lirdeman, et en 1731, par Louis-Joseph Guilbert.

(1) Mss. du P. Ignace ; addit. aux Mém. t. 2, p. 522 et suivantes.

A l'époque de la révolution, les finances de la prévôté de Berclau étaient fort endommagées; des lettres patentes du 18 avril 1788, enregistrées le 9 juillet 1789 (1), permirent au sieur Lemercier, grand prieur de l'abbaye de Saint-Vaast, d'emprunter la somme de 4,000 francs sur les biens dépendant de la prévôté de Berclau.

Plus tard, lors de la spoliation des maisons religieuses, Berclau fut acheté par la famille de Fief qui la transmit aux héritiers Wicquet. Il ne reste de nos jours, aucune trace de cette prévôté, pas le moindre pan de mur qui vienne à l'appui du plan que nous avons retrouvé chez le propriétaire actuel, M. Lemaire, maire de la commune de Bauvin (Nord) qui nous a commmuniqué cette pièce avec le plus aimable empressement.

Liste des Prévôts de Berclau.

1024 Leduin.
1075 Hémard.
1118 Syhé.
1175 Bauduin.
1177 Henri.
1193 Guillaume.
1200 Gérard de Spenito.
1207 Bauduin.
1217 Roger.
1290 Eloy.
1308 Gérard de Compendiau.
1310 Jean de Candiville.
1324 Henry de Ponthieu.
1330 Odon de Sachy.
1337 Jean de Moyenneville.
1340 Simon Louchart.
1343 André Crépin.
1353 Régnier.
1372 Nicolas Bonbroque.
1387 Nicolas Lagnier.
1410 Jean Cousin (2).
1413 Jacques Delpièrre de Tournay.
1415 Pierre de Herlen.

(1) Huitième registre aux commissions du Conseil d'Artois, folio 459.

(2) Supplique d'un prévôt de Berclau par l'abbé de Saint-Vaast, pour avoir un coadjuteur en ladite révoté, 1412.

1430 Davis de Buleux (1).
1439 Jacques de Littertin.
1441 Pierre Martin de Lorgies.
1443 Jacques du Mortier.
1448 Martin de Buvex.
1461 Philippe.
1462 Egidius du Mortier.
1471 Jacques Dauby.
1472 Jean Valois.
1476 Antoine Duclercq.
1480 David d'Athies.
1484 Antoine de Fontaine.
1488 Jacques Benoît.
1492 Jean Taquet.
1494 Réginald Bertoult.
1506 Philippe Valois.
1515 Jean Forme.
1518 Guillaume Fremin.
1522 Nicolas Lentailleur.
1530 Jacques Pachin.
1544 Michel Daize.
1555 Claude de Rouvel.
1574 Nicolas Bruille.
1579 Jérome Demonchaux.
1583 Guillaume Bosquet (par intérim).
1584 Louis Doresmieux.
1585 Alphonse Doresmieux.
1588 Jacques de Bouin.
1591 Maximilien Le Blanc.
1605 Antoine Géry.
1611 Philippe Leclercq.
1627 Antoine Lemerchier.
1632 Martin Doulcet.
1640 Michel de Miraumont.
1642 Jacques de Beaumarchiet.
1648 Charles Avrelant.
1650 Michel Cornailles.
1657 Michel Gallopin.
1665 Adrien d'Estourmel.
1673 Antoine de Wignacourt.
1677 Pierre Lesterlin.
1679 Antoine de Contes.
1680 Jacques de Boulogne.

(1) **Provision** de la prévôté de Berclau, par l'abbé de Saint-Vaast, en faveur de dom David de Buleux, 1438.

1707 Vindicien Cornailles.
1724 Maximilien Hurtrel.
1728 Léon de Maulde.

Le 27 juin 1742, dom Léon de Maulde, coadjuteur de l'abbé, de Saint-Vaast, mourut à la prévôté de Berclau ; la communauté envoya à la cour Dassenoy, grand prévôt, pour obtenir l'élection de son successeur ; elle n'était point encore faite l'an 1747. On a prétendu que ce délai venait de ce que les jeunes religieux voulaient choisir un des leurs, et que les anciens ne le jugeant pas utile au bien spirituel et temporel de la maison, avaient fait remettre et différer l'élection.

En 1783 le prévôt Dom Henri d'Angos, réclama du cardinal de Rohan l'administration spirituelle de la maison, ce qui lui fut accordé le 13 mars 1784.

Dom Benoît Deudon était religieux à Berclau en 1784.

ARRAS. — MUR DE L'ANCIEN CASTRUM NOBILIACUM.

M. Terninck, empêché par ses fonctions d'assister à la séance, écrit à la commission pour lui signaler une ruine importante mise en ce moment à découvert, par suite des travaux que MM. les Orphéonistes font exécuter derrière le théâtre. Il y a là une tour carrée et une partie de l'enceinte à laquelle cette tour était soudée. Les murs sont très-épais ; le mur de revêtement intérieur de la tour est en pierre calcaire de moyen appareil, et le mur intérieur de l'enceinte est en blocage. La tour semble avoir été remplie de terre, et l'enceinte se compose de deux murs parallèles dont l'intervalle est aussi rempli de terre. Evidemment il y a là un reste du *Castrum nobiliacum* qui certainement passait en cet endroit.

La commission remercie M. Terninck de cette communication, et invite MM. Boulangé, Grandguillaume, Van Drival, de Linas et Godin à visiter ces ruines, à en donner une description, et au besoin à les faire dessiner.

NOTE SUR LES DÉCOUVERTES RÉCENTES FAITES A ANDRES.

M. Godin lit une note qui lui a été adressée par M. L. Deschamps de Pas :

« L'abbaye d'Andres a joui au moyen-âge d'un grand renom qu'a contribué à augmenter la précieuse chronique qui porte

son nom, publiée dans le spicilège de d'Acheri. Détruite de fond en comble à la fin du XIII[e] siècle ou au plus tard dans le commencement du XIV[e], il n'en restait plus de traces. Cependant le souvenir de son emplacement était resté dans le pays. Il y a quelques années, allant à Andres, je demandai si l'on savait où se trouvait l'église de l'ancienne abbaye. On me montra un champ voisin de l'endroit où j'étais en me disant que c'était là. Les découvertes que l'on y a faites tout récemment, viennent justifier cette désignation.

» Au mois d'août dernier, nous entendîmes parler de la trouvaille faite à Andres, d'une pierre représentant un personnage avec une inscription qu'on ne pouvait lire. Comme je savais que l'abbaye d'Andres avait été le lieu de sépulture des comtes de Guînes, je me suis empressé de me rendre sur le lieu de la découverte, espérant me trouver en face de la pierre tombale d'un de ces puissants seigneurs. Je fus trompé dans mon attente; la dalle sépulcrale bien que très-belle, n'avait pas rapport aux comtes de Guînes. Je la décrirai ci-après.

» Les travaux que l'on pratiquait dans ce champ, n'étaient pas des fouilles proprement dites. On voulait seulement enlever la couche supérieure de mauvaise qualité, ce qui se conçoit puisqu'elle est formée en grande partie de décombres, et transporter les terres pour combler des marais. Les découvertes étaient donc dues au hasard presque exclusivement. Les travaux ne se faisaient que très-irrégulièrement, il était impossible de les faire surveiller. Je jugeai utilement, néanmoins, de donner quelques instructions pour que l'on me fît savoir si l'on faisait quelque nouvelle découverte. C'est ainsi que je fus averti presque immédiatement de la trouvaille de la seconde pierre tumulaire que je décris également ci-dessous, et que je pus me rendre à Andres presque aussitôt.

» Il était à craindre que ces dalles si intéressantes ne disparussent, ou ce qui eût été encore plus déplorable qu'elles ne fussent employées comme moëllons, et je tentai quelques démarches pour les sauver. L'éveil fut ainsi donné, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre qu'il est presque certain que leur conservation sera assurée. Bien qu'obtenu en dehors de moi, je crois pouvoir me féliciter du résultat, et je serai certainement heureux d'avoir pu contribuer à les sauver de la destruction.

» La première pierre découverte est complète, mais en plusieurs morceaux. Elle mesure 2,18 de longueur sur 0,965 de largeur. Sous une arcade trilobée reposant sur deux colonnettes dont le fût est coupé à mi-hauteur par un anneau, est la figure d'un personnage imberbe, d'un aspect juvénile, revêtu d'une longue robe serrée aux poignets et au cou, les mains jointes sur la poitrine et

les pieds chaussés de souliers pointus reposant sur un lion couché. Il porte la chevelure courte mais entière, ce qui indique déjà que ce n'est pas un moine. Le fond de la pierre est occupé par un semis de fleurs de lis au pied nourri et de quintefeuilles. Nulle trace d'armoiries. L'intervalle qui existe entre les côtés de l'arcade et le sommet de la pierre est occupé par un édifice et des clochetons gothiques. Deux inscriptions existent sur la pierre; la première inscrite dans l'encadrement rectangulaire qui entoure la pierre est ainsi conçue :

HIC IACET IN : TVMBA : SIMPLEX VELVT VNA COLVMBA
BOIDINVS : IVVENIS : CASTVS : PATIENS : QUOQUE LENIS
VI : MORTIS STRATUS : DE : BALINGHEM QVOQUE : NATUS :
DIVINUM : FLAMEN : HVIC : REQVIEM : DET : AMEN.

» Cette inscription est métrique, suivant l'habitude de l'époque, elle se compose de trois vers hexamètres et d'un vers pentamètre.

» La seconde qui complète celle-ci se trouve sur le trilobe qui encadre la tête. En voici la reproduction :

ANNO : DOMINI : M : CC : LXX : TERCIO : IN : DIE : SANCTI : BLASII OBIIT
BALDVINVS: DE: BAVLINGHEM: ANIMA EIVS REQVIESCAT: IN PACE: AMEN.

» Les mots dont j'ai supprimé les abréviations sont en beaux caractères du XIII^e^ siècle, composés d'un mélange de lettres onciales et de lettres romaines. La gravure en est fort nette et la pierre ne porte guère de traces d'usure.

» La chronique d'Andres qui s'arrête en 1234, ne peut nous fournir de renseignements sur le personnage dont il est ici question. Nous y voyons seulement que les seigneurs de Balinghem étaient les familiers des comtes de Guînes, et qu'ils figurent souvent comme témoins dans divers actes et donations, y compris la charte confirmative de la fondation de l'abbaye donnée par Bauduin comte de Guînes, et son fils Manassès, en 1084. Au reste, la chronique de Lambert d'Ardres, nous fait connaître qu'il existait un lien de parenté entre les comtes de Guînes et les seigneurs de Balinghem, car au chap. XXXIV cet auteur raconte le mariage de la fille de Manassès avec Eustache fils de Hermar de Balinghem. Tout cela suffirait pour justifier l'inhumation d'un descendant de cette famille dans l'église d'Andres. Une remarque à faire : dans l'inscription intérieure, le nom est ecrit *Bavlinghem*, c'est précisément cette forme que nous trouvons souvent dans la chronique d'Andres (édition in-4°, t. IX) et même celle-ci : *Bavelinghem*, comme le donne la version française de Lambert d'Ardres, éditée par M. le marquis de Godefroy-Ménilglaise.

» La seconde pierre que j'ai vue encore en place n'est malheureusement pas aussi entière que la première. Elle est cassée en deux, et enfoncée à l'endroit de la cassure On voit que lorsque l'église s'est effondrée, les démolitions et décombres qui pesaient sur elle ont produit cette déformation. Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est qu'un angle, celui de droite de la figure est épaufré au point d'avoir enlevé toute l'inscription dans cette partie. Heureusement que ce qui nous reste nous fait connaître le nom du personnage et la date de sa mort. Voici la description de cette pierre.

» Sous une arcade trilobée reposant sur des colonnettes, et formant un encadrement à peu près exactement semblable à celui de la pierre précédente, est couché un chevalier revêtu complètement d'une cote de mailles dont le capuchon lui recouvre la tête. Une partie de cette cotte de mailles est couverte par une tunique sans manches qui ne descend pas plus bas que les genoux. Les pieds sont chaussés de ces éperons très-courts à pointe triangulaire, si en usage à cette époque. Les mains sont jointes sur la poitrine. Au côté gauche est placé l'écu du chevalier, de forme triangulaire, portant au centre un écu plus petit de même forme, le tout chargé d'un lambel à cinq pendants. Ces mêmes armoiries sont reproduites sur des pièces carrées placées obliquement sur les épaules du chevalier en guise d'épaulières. A droite et à la hauteur de la tête se trouve le heaume. Au-dessous et du même côté est l'épée nue. Au-dessus de la tête du chevalier, et encore encadrée par le trilobe, est une petite représentation assez confuse à cause de la détérioration de la pierre. On y voit une petite figure les mains jointes, accostée de deux têtes nimbées, que je prends pour des têtes d'ange, tandis que la petite figure serait l'âme du défunt. Le tout est porté sur une partie circulaire faisant probablement fonctions de nuages. Le sommet de la pierre, entre l'arcade, et l'encadrement rectangulaire est occupé par un édifice et des clochetons. Enfin je terminerai cette longue description en disant que le fond, dans toutes les parties restées vides, est occupé par un semé de fleurs de lis au pied nourri.

» Deux inscriptions, comme dans le cas précédent, se lisent sur cette pierre ; l'une forme l'encadrement rectangulaire, et l'autre court sur les courbes du trilobe autour de la tête du chevalier. Voici ce qui reste de la première :

..... IACE..... IEM : SIGNAT YMAGO :
MILES : FAMOSVS : SAPIENS : IVSTVS : GENEROSVS :
QVONDAM : ROBERTVS : DE : VERLINGHEM : BENE : CERTIS :
DV.....A : ANTE : TV...MAGV : QVOD : DILVAT : IPSE :
RE.....IM : DONET : ET : ETERNAM : REQVI.....

» Le commencement de cette inscription peut se lire : *Hic jacet sarcophago quem signat ymago*, etc., mais il m'est impossible de restituer les autres lacunes. Peut-être pourra-t-on y parvenir en remarquant que cette inscription est métrique comme celle de la pierre précédente ; les trois premiers vers hexamètres se retrouvent en y comprenant la restitution que j'ai proposée ; reste à savoir si le dernier est aussi pentamètre comme dans la pierre de Baudouin de Balinghem, ou s'il est hexamètre.

» La seconde inscription est encore plus incomplète. La voici telle que j'ai pu la lire :

IN BIS CENTENO ET SENO SEPTVAGENO AC ANNO ..... ARO.....RS
CONTIGIT STI LVX EST OBSEQUII CRASTINA GREGORII.

» Le sens de celle-ci semble devoir être que les obsèques du chevalier furent célébrés dans l'église d'Andres le lendemain de la Saint-Grégoire en 1276. On n'indique pas le jour de la mort, ce qui peut s'expliquer ainsi. L'épée nue posée dans le champ à droite du mort, et le heaume à côté de la tête, signifient que Robert de Verlinghem est mort en combattant ; son corps aura été rapporté pour être enterré dans l'abbaye d'Andres, et c'est le jour de l'enterrement que la pierre nous indique. Peut-être les moines ignoraient-ils la date exacte de sa mort.

» La dalle qui vient d'être décrite, à 2^m52 de longueur et 1^m18 de largeur.

» Le même motif que j'ai donné ci-dessus pour la première pierre tombale, empêche que nous puissions trouver des renseignements dans la chronique d'Andres, sur ce qu'était ce chevalier, et dans quelles circonstances il est mort. Le nom de Verlinghem, aujourd'hui Ferlinghem ne se retrouve nulle part dans ladite chronique, et celle de Lambert d'Ardres n'en parle que pour citer les dîmes de ce village données à l'abbaye d'Andres. Ferlinghem, auprès d'Ardres dépendait de la châtellenie de Tournehem dans le comté de Guînes.

» Indépendamment de ces deux grandes pierres tombales, les fouilles ont produit plusieurs carreaux émaillés, trouvés auprès desdites pierres. Ils représentent diverses espèces de rosaces, des fleurs de lis, un chien courant, un chevalier armé du bouclier et de l'épée, le casque en tête, et avec des pieds de chèvre. Cette dernière figure se trouve dans le carrelage émaillé de l'ancienne salle du trésor de l'église de Notre-Dame de Saint-Omer, et comme les carreaux d'Andres sont incontestablement du XIII^e^ siècle, ils viennent justifier la date que les caractères archéologiques m'avaient fait assigner au carrelage de Saint-Omer.

Pour achever de décrire ce qui a été trouvé jusqu'ici sur le sol

de l'ancienne abbaye d'Andres, je parlerai d'une autre pierre sans caractère bien déterminé représentant dans un arc en tiers point, une grande quintefeuille, accompagnée de quatre traits verticaux dans le bas de la pierre, le tout en creux. D'après ce qui m'a été rapporté, elle était placée verticalement contre l'endroit où se trouvait la tombe de Baudouin de Balinghem. Etait-ce une partie de l'ornementation du bas des murs ou bien était-elle spéciale à cette tombe ? Impossible de le deviner.

» Quant aux tombes elles-mêmes, je ne les ai pas vues, mais il est vraisemblable qu'elles étaient pareilles à celles qu'un éboulement de talus a laissé apercevoir en les brisant. Le cercueil dans lequel le corps est inhumé est en pierre blanche, composé de plusieurs morceaux. Il n'y a pas de fond, et il ne se compose que de deux côtés et d'un couvercle en pierres plates.

» Aucun fragment d'architecture n'a été trouvé qui permette de juger du style de l'édifice détruit. Quelques morceaux de moulures informes se sont rencontrés dans les terrassements. Je crains bien d'ailleurs, que tout ce qui a l'apparence de moëlions et peut être facilement emporté, n'ait disparu sans qu'on en sache rien, car il n'est pas possible qu'il ne s'en retrouve absolument rien. Au reste, les travaux continuent, et peut-être fera-t-on de nouvelles découvertes.»

La séance est levée à quatre heures et demie.

RUINES DU CASTRUM NOBILIACUM.

Après la séance, la sous-commission désignée plus haut s'est rendue immédiatement sur l'emplacement des ruines signalées, et elle a été reçue avec les plus grands égards par ceux de MM. les Orphéonistes qui s'y trouvaient. La description de M. Terninck a été trouvée exacte de tous points, et M. Desavary a été chargé de faire de ces ruines imposantes, un dessin qui sera publié dans le *Bulletin*.

SÉANCE DU 4 JUILLET 1872.

Présidence de M. A. Godin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Godin remplit aussi les fonctions de Secrétaire.

NOTICE BIOGRAPHIQUE OFFERTE PAR M. DE SÈDE.

M. le Baron de Sède fait hommage à la Commission d'une Notice biographique sur M. Léopold-Valentin-François baron de Hauteclocque, ancien maire d'Arras, décédé dans son château de Roëllecourt, le 11 août 1867.

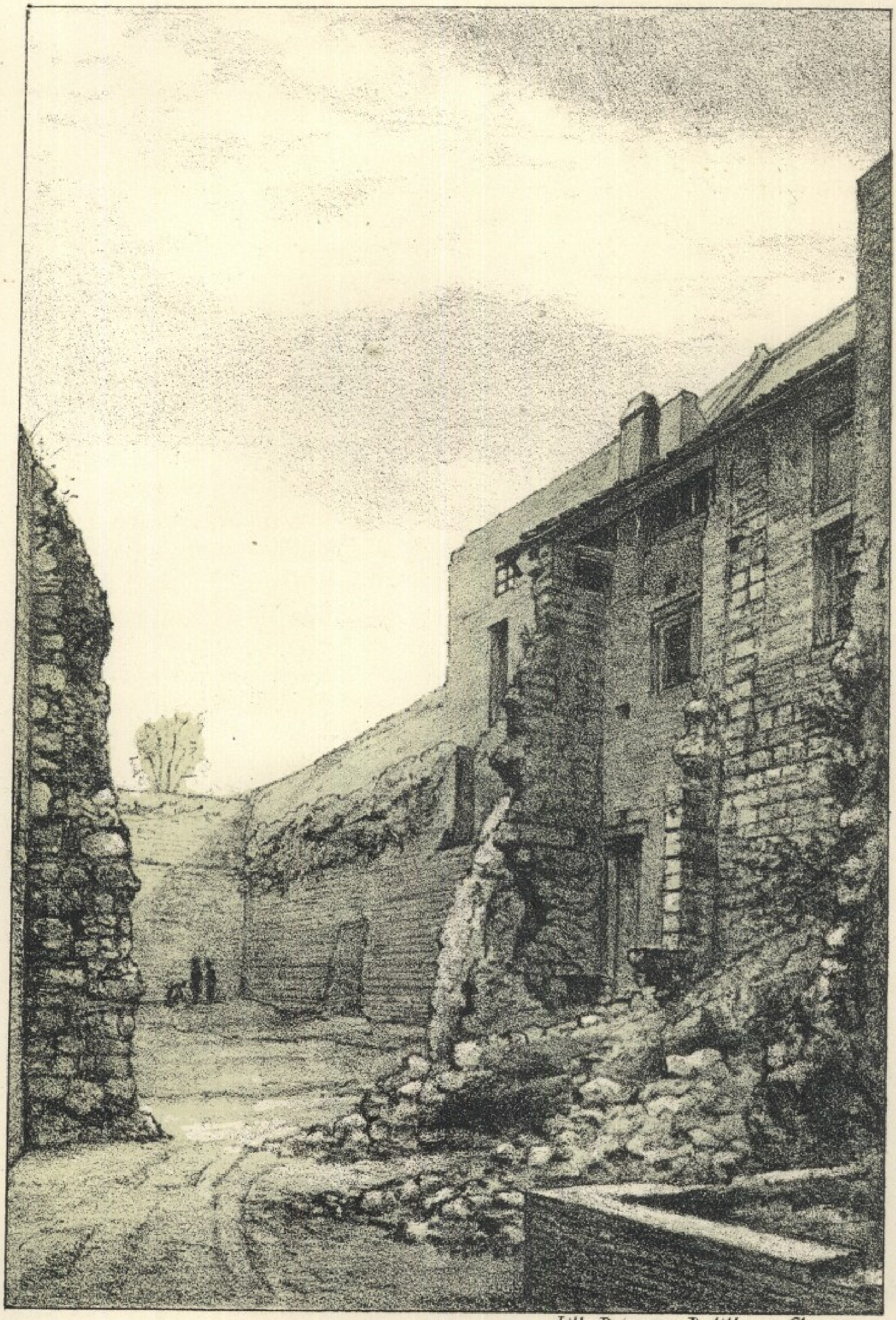
Remerciements, et dépôt à la bibliothèque.

EMPLACEMENT DU CASTRUM NOBILIACUM.

M. Terninck appelle, de nonveau, l'attention de ses collègues sur l'emplacement du *Castrum nobiliacum,* situé derrière le Théâtre, à l'endroit où se construit présentement le Cercle de MM. les Orphéonistes d'Arras; il décrit ainsi cet ancien monument:

LES RUINES DU CASTRUM NOBILIACUM.

Je n'ai pu me rendre à votre appel, Messieurs, pour assister à votre dernière séance, mais j'ai cru devoir en quelques lignes appeler votre attention sur les ruines qui venaient d'être découvertes derrière la Salle de Concert. J'émis alors la pensée que cette construction pouvait bien être un reste de cet ancien Castrum romain que les historiens ont désigné sous le nom de Castrum nobiliacum.



Lith. Desavary-Dutilleux, Arras.

Ruines du Castrum Gallo-Romain d'Arras

A cette occasion plusieurs opinions, paraît-il, se sont produites et quelques doutes ont été émis sur l'origine antique de ces débris, je crois donc devoir aujourd'hui revenir encore sur cette question, et vous présenter les renseignements que j'ai recueillis à ce sujet. Je chercherai d'abord à prouver qu'un Castrum romain existait bien à Arras sur l'emplacement qui nous occupe, que cet établissement n'était pas un simple camp entouré de fossés et de parapets en terre, mais bien un Castrum, proprement dit enfermé de murailles et de tours en pierre, enfin qu'il était la forteresse principale de l'Artois, le centre de sa défense, et le lieu de ravitaillement et au besoin de retraite des troupes cantonnées sur son territoire.

EXISTENCE D'UN CASTRUM ROMAIN A ARRAS.

Les plus anciens titres connus, les chartes de fondation et de reconnaissance de l'abbaye de Saint-Vaast, celles même qui remontent au VII^e^ siècle, font mention de cet établissement aussi bien que les premiers chroniqueurs de notre pays.

Le roi Thiéry appelle l'emplacemenl de l'abbaye Castrum nobiliacum. Saint-Vindicien, dans son acte de privilège de 674, le nomme Monasterium et Castrum : *Per pontificalem auctoritatem omnes seculares et judiciares potestates excludimus ab ingressu memorati monasterii atque castri.*

Guimann en parlant de ce privilège dans le chapitre intitulé : *Quod arctatu Sancti-Venditiani Theodoricus rex abbatiam ampliavit* dit : *Et civitatis totius firmitas castrum que vocaretur et esset.*

Le roi Eudes, dans sa lettre de privilèges et d'immunités en faveur de Saint-Vaast, parle du Castrum dit nobiliacum; et les annales de l'abbaye ajoutent que le comte Bauduin II restaura aussi les remparts du château (*Annales Vedastini-Pertz. Monumenta germaniæ scriptorum*, t. 2, 205, 206).

Elles disent aussi que le chef normand Aslingus vint pour prendre ce château, mais qu'il fut repoussé : *Aslingus venit adversus castrum sive monasterium Saint-Vedasti..... nec ansi sunt postea, ita adversus prædictum castrum venire.*

Alcuin, auteur connu du VIII^e^ siècle, parle ainsi de cette forteresse : *Est autem locus ipse non longe ab eadem urbe qui pro nobilitate sui nobiliacus primo est appellatus*; et Locrius ajoute : *Hinc collige attrebatensis oppidi ab civitate distincti antiquitatem.*

Baldéric, dans sa chronique de Cambray et d'Arras (chap. 14 de monasteriis) dit que l'abbaye fut fondée par Saint-Aubert, en

673, avec l'aide des bienfaits du roi Thiéry, en un lieu nommé Nobiliacus.

Gazet assure que quand Saint-Vindicien obtint du roi Thiéry de grandes donations en faveur de l'abbaye, ce lieu portait le nom de Castrum nobiliacum.

Enfin, dans les temps modernes, nous pouvons citer aussi un de nos regrettés collègues, M. Harbaville, dont la science et la sévérité historiques sont bien connus et qui cependant affirme, en plus d'un endroit de ses ouvrages, l'existence de cette forteresse,

A la page 40 de son Mémorial, il s'exprime ainsi à son égard : Au sud, un vaste château, bâti probablement, de 367 à 370, sous les empereurs Valentinien et Gratien et nommé Nobiliacus ou Castrum nobiliacum formait un carré long..... La principale entrée de cette forteresse était située dans la rue Saint-Aubert, près de l'égoût. En note, il dit encore, on a retrouvé, il y a quelques années, les appuis du pont qui avait été détruit en 1477. Enfin, il ajoute qu'une grande partie de l'enceinte de cette forteresse subsistait encore en 1492 ; elle ne disparut qu'en 1524. Il en reste un pan de murailles dont le terrassement sert de jardin à une maison de la rue neuve des Récollets, derrière le Théâtre.

Ici je m'arrête, car je crois, sans avoir besoin de citer d'autres textes et d'autres auteurs, avoir prouvé surrabondamment l'existence de ce Castrum romain à Arras.

FORME, NATURE ET APPAREIL DE CE MONUMENT.

Les historiens anciens nous disent qu'au moment du réveil des nationalités, un instant étouffées par les armées de Rome, celle-ci pour empêcher les incursions dévastatrices que ces nations barbares renouvellaient sans cesse dans les provinces frontières, dut leur opposer des barrières trés-résistantes. Ce fut alors qu'on vit, non seulement s'élever de grandes forteresses, mais encore de hautes et très-épaisses murailles continues qui s'étendaient sur une longue étendue de terrain, pour séparer les pays barbares des provinces annexées et pacifiées.

Ainsi Adrien, au commencement du IIe siècle, fit construire en Angleterre, d'une mer à l'autre, un mur considérable protégé par un grand fossé.

M. Tailliar dit qu'à cette époque aussi, l'Artois se couvrit de places fortes, très-rapprochées, échelonnées de distance en distance, soit pour protéger les communications des troupes, soit

pour tenir en échec les populations (reg. municip. p. IX. Les tumuli que nous avons explorés contenaient presque tous des fondations de Tours ou des débris du IIe siècle.

Antonin-le-Pieux construisit encore en Angleterre et un pəu plus au nord que celui d'Adrien, un second mur à peu près semblable.

Au IIIe siècle, Sévère en fit un troisième d'une longueur et d'une dimension considérables, car il avait douze pieds de hauteur, non compris le parapet, et huit de largeur. Il était en outre protégé, comme les précédents, par un grand fossé et par un grand nombre de forteresses élevées, soit en avant soit contre lui, et qui consistaient en castra, en Castella et en turres.

Probus fit élever près du Danube une autre muraille du même genre qui s'étendait depuis Neustad jusqu'à Wimpfen, dans un parcours d'environ 200 milles.

Ailleurs ces murailles furent remplacées, comme en Artois, par des forteresses très-rapprochées les unes des autres, puisque l'architecte militaire romain Vegéce prescrit de les établir de mille pas en mille pas. Zozime nous apprend, en outre, que Maximien Hercule et Diocletien garnirent toutes les frontières de l'empire de places fortes, Oppidis, Castellis et Turgis, et qu'ils y établirent des garnisons permanentes.
Amnien Marcellin parle aussi de celles que Valentinien fit élever en 318, depuis la Saône jusqu'à la mer.

Sur les tumuli celtiques et sur d'autres qu'érigèrent les Romains, à défaut des premiers, se dressèrent les turres, larges à peine de quatre mètres sur chaque face, élevées souvent en pierres, mais parfois aussi en bois. Ces forts, à l'instar de nos blauckaus, étaient beaucoup plus nombreux que les autres, et étaient protégés, de distance en distance, par des castella ou oppida, larges d'environ 22 mètres et garnis de murs épais et assez hauts. Là se logeaient des garnisons plus importantes chargées de renouveler celles des turres, de les secourir et de les recevoir en cas de grands périls.

Enfin, ces castella dépendaient eux-mèmes de castra beaucoup plus claires-places, qui eux aussi étaient alimentés, protégés et au besoin évacués par un castrum central, servant de dépôt pour les armes, pour les provisions de tous genres, de logement au gouverneur de la province et de point de ralliement pour la légion cantonnée dans le pays.

Ce système de défense se retrouve partout ici sur cette frontière des Germains qui, on le sait, avaient depuis longtemps occupée la Nervie et la Ménapie. Sans doute ces deux provinces étaient possédées par les Romains, mais leurs habitants étaient

frères des Germains d'Outre-Rhin, et leur fidélité n'était pas bien sûre. Aussi dressa-t-on de bonne heure, sur leurs confins, une vaste ligne de forteresses destinées à arrêter ces barbares s'ils parvenaient à occuper ces pays suspects.

J'ai retrouvé de tous côtés, surtout dans les cantons de Vimy, de Vitry, de Carvin, aussi bien que dans ceux d'Aubigny, d'Avesne-le-Comte et autres situés le long de cette frontière, un grand nombre de tumuli surmontés des fondations de ces turres à peine recouvertes d'un peu de terre.

De distance en distance, notamment à Avesnes-le-Comte, Saint-Pol, Houdain, Béthune, Lens, Douai, Vitry, Lécluse, j'ai reconnu les castella, oppida ou castra inférieurs.

Enfin, à Arras, était le castrum central, siège du gouverneur de la province, dépôt de tous les approvisionnements, et qui, peut-être, à cause de son importance et de sa prééminence sur tous les autres, aura pris le nom de nobiliacum (*qui pro nobilitate sui nobiliacus fuit appellatus, dit Alcuin*).

Cette forteresse était nécessairement entourée de murs épais, hauts et solides en pierres, car ils devaient être plus résistant encore que ceux qu'il avait mission de protéger et qui étaient ainsi fortifiés.

M. de Caumont dit positivement que les castra des villes étaient entourées de murailles solides, flanquées de tours saillantes placées à portée de traits les unes des autres et protégés par des fossés profonds.

Intérieurement, ajoute-t-il, ces murs étaient quelquefois renforcés par de larges terrasses, composées de terres battues et maintenues par deux murs distants, souvent d'après Végèle, l'un de l'autre de vingt-deux pieds. Enfin, il ajoute que souvent ces tours étaient rondes, plus ou moins engagées dans les murs, excepté celle qui servait de logement au prêteur et qui était carrée.

L'appareil de ces murs, dit encore M. de Caumont, était quelquefois, mais rarement, le grand composé de grosses pierres reliées entr'elles par des coins de bois de chêne à double queue d'aronde. Mais le plus souvent on y employait le moyeu, tenant le milieu entre le grand et le petit et composé de pierres de taille de dimension variables et fortement cimentées. L'intérieur de ces murs se composait d'un massif de moëllons irrégaliers ou blocages noyés dans le ciment.

Quelquefois entre les lignes de pierres sont alternées des assises de briques, mais ce système est assez rare dans le moyen appareil ; plusieurs auteurs croient même qu'il ne fut pas employé avant le III^e^ siècle, et M. de Caumont, sans être tout à fait

de cet avis, reconnaît cependant qu'il était très-rare avant cette époque.

Je n'ai rencontré ces alternatives de pierres et de briques dans aucune des constructions antiques que j'ai mises à jour ou vu découvrir dans ce pays, ni à Arras, ni à Rouvroy, ni ailleurs; on ne le rencontre même pas dans ces belles et vastes ruines de Champlieu. Autour des remparts de Bavay, seulement, on les retrouve, mais ces murs sont de grand appareil et puis cette ville a été bien des fois bouleversée; elle a vu plus d'une fois tomber ses remparts, et nous ne savons pas si les parties qui nous en restent ne viennent pas des dernières restaurations. Appliquons maintenant ces inscriptions aux ruines qui nous occupent et recherchons d'abord ce qu'était le Castrum auquel elles ont appartenu.

Ici, Messieurs, nous ne pouvons mieux faire que d'écouter encore notre collègue, M. Harbaville qui a fait à son sujet des recherches longues et très-sérieuses. Ce sera, non seulement dans ses ouvrages que je puiserai, mais aussi dans le souvenir des conseils et des communications si savantes dont il m'honorait souvent.

Ainsi, quant au Castrum, il avait trouvé dans d'anciens documents, que pendant bien longtemps, les ruines de ce vaste édifice étaient restées debout et qu'elles servaient même, en quelque sorte de carrières, d'où l'on tirait des matériaux pour les constructions nouvelles. Il avait vu que les habitations qui s'établirent autour de l'abbaye se renfermèrent d'abord dans cette enceinte de murailles, et il avait pu constater, dès lors, qu'elles étaient leurs limites et à peu près leurs emplacements. Mais ce n'était pas assez pour cet auteur si sérieux, et, j'allais dire, si minutieux.

Quand donc l'établissement du gaz d'éclairage à Arras nécessita le percement de ces tranchées profondes qui sillonnent tout notre sol, quand aussi des constructions nouvelles et surtout l'avalement des caves qui leur étaient destinées faisaient remuer le terrain, aussitôt il arrivait, presque tous les jours, il visitait attentivement la marche des travaux, il étudiait le fond des excavations, et prenait bonne note des fondations et des débris antiques qui s'y rencontraient.

Ce fut ainsi qu'il put vérifier l'exactitude des renseignements écrits qu'il avait recueillis et constater, d'une manière certaine, la forme et les limites de la forteresse qui nous occupe. Voici comment, dans son mémorial, il résume le résultat de ses recherches.

Ce Castrum formait un carré long, dont un des côtés s'éten-

dait du poids public (aujourd'hui la Salle des Concerts) à la rue Agaches ; le second côté longeait les rues des Agaches et des Teinturiers ; le troisième occupait les derrières de la rue de l'Abbaye et passait entre les rues des Trois-Visages et de l'ancienne Comédie ; le quatrième partant de la rue du Tripôt et suivant les rues des Bouchers et des Petits-Viéziers, rejoignait l'angle du premier côté derrière la rue neuve des Récollets ; comprenant ainsi, dans son enceinte, les places de la Comédie, de la Madelaine, l'enclos de Saint-Vaast et celui des Récollets. La principale entrée de cette forteresse était située dans la rue Saint-Aubert, près de l'égoût. Il ajoute en note ce que j'ai dit plus haut, au sujet du pont, de l'existence des murailles presqu'entières jusqu'en 1524, et de la conservation, jusqu'à nos jours, de la ruine qui nous occupe, et qu'il regardait comme un débris du Castrum.

Cette forteresse était donc rectangulairo d'un tiers plus longue que large, comme le prescrivent les architectes militaires romains, puisqu'il avait 360 mètres ou 1080 pieds sur 140 mètres ou 720 pieds.

Il pouvait contenir, en supposant que les logements y aient été dans les mêmes conditions que dans les camps, trois cohortes environ ou un tiers de légion ; mais, comme il est probable que les troupes y étaient établies, non pas sous des tentes, mais dans des habitations solides, des casernes, on peut supposer qu'une population militaire plus nombreuse pouvait s'y tenir, surtout lorsque celles des autres forteresses venaient s'y réfugier. Il est donc rationel de penser qu'une légion entière occupait la province et pouvait, au besoin, y trouver un refuge.

Le mur de clôture, du côté de la rue des Teinturiers, était placé derrière le Crinchon qui remplissait son fossé, et l'exhaussement du terrain supérieur doit remonter à cette époque. J'ai même constaté, près du bassin actuel du jardin de Saint-Vaast, un escalier avec voûte très-ancienne, dont le ciment est excessivement dur, et qu'il serait intéressant de visiter ; on pourrait alors s'assurer de son âge, s'il est contemporain du Castrum, ou s'il dépendait de quelqu'un des bâtiments de l'abbaye.

Etudions maintenant les ruines qui existent encore derrière le Théâtre et que je regarde à la suite de M. Harbaville, comme les restes de notre Castrum. Elles se composent :

2° De deux murailles parallèles épaisses de 2 mètres 75 centimètres dont le parement, dans le sol, est formé de gros grès bruts, hors de terre de pierres calcaires de moyen appareil, et dont l'intérieur est rempli de blocs de pierre noyés dans le ciment. C'est bien là le blocage dont M. de Caumont attribue l'origine à l'époque romaine.

Ces deux murs sont espacés de 6 mètres l'un de l'autre. C'est

encore bien à peu près la distance que prescrit Végèce et qu'il fait remplir de terres bien tassées pour former terrasses.

Ces murs d'enceinte ne me paraissent donc pas laisser aucun doute sur leur origine gallo-romaine. Ils sont bien des restes du Castrum nobiliacum.

2° Soudée extérieurement contre ces murailles, nous trouvons un grand bâtiment carré-long de 19 mètres de long sur 9 de large. Ses murailles épaisses de 2 m. 75 sont encore hautes aujourd'hui de 15 m. 50, comme celles du rempart. Elles sont revêtues intérieurement d'un parement en pierres de moyen appareil, bien régulières, plus larges que hautes et tenues par un dur ciment.

Ce bâtiment, cette grande tour carrée, qui semble faire corps et avoir été bâti en même temps que le rempart, ne me paraît pas être une de ces tours dont on flanquait régulièrement les murailles d'enceinte, elle est trop grande pour cela. J'avais pensé qu'elle avait pu servir de logement au prêteur, et alors il était naturel qu'elle ait passé ensuite au châtelain qui eût, en effet, là aussi, son hotel, mais elle n'avait pas d'ouvertures sur les cotés, à moins qu'elle n'ait été remplie de terre jusqu'à une assez grande hauteur, ou qu'elle n'ait été éclairée que par le haut.

Peut-être servait-elle de magasin de dépot pour les armes ou les provisions de tous genres que l'on dut réunir dans ce Castrum central, pour l'usage de toutes les garnisons éparses dans la province. Je n'ose, Messieurs, me prononcer sur cette question que je livre à votre appréciation.

Il me reste deux observations à faire avant de clore cet article. D'abord, suivant moi, les boves, ainsi que j'ai cherché à le prouver dans mon étude ur l'Attrébatie, ce fut la construction de ce castrum si vaste qui fit creuser ces vastes galeries qui circulent autour de son enceinte et que nous connaissons sous le nom de boves. Ces carrières sont certainement antérieures au XII^{e} puisque nous voyons plusieurs des escaliers qui y conduisent des maisons qu'on leur a superposées, et quelques-unes des caves, superposées aussi, ayant tous les caractères romains.

Et puis, comme les maisons étaient alors bâties en bois ou en torchis et que les remparts de la nouvelle ville étaient faits de briques ; il n'est pas possible d'y trouver l'origine de ces galeries, faites, du reste avant les maisons et desquelles on a dû extraire de si grandes quantités de pierres.

Nous connaissons en outre les carrières qui fournirent les matériaux qui servirent à édifier les monuments du moyen-âge, et ce ne sont pas nos boves qui les procurèrent.

Nous ne voyons donc que la construction des murs si consi-

dérables du castrum qui puisse les expliquer. D'ailleurs, c'est au fond de ces galeries qu'ont été recueillies diverses antiquités gallo-romaines, notamment cette inscription si curieuse des premiers temps de l'occupation, et que je possède dans mon cabinet.

PLAN DU CASTRUM NOBILIACUM.

M. Terninck dépose sur le bureau un plan qu'il a fait établir du *Castrum nobiliacum*, et dans le cours de sa narration rend, à plusieurs reprises, un hommage mérité au profond savoir de notre ancien président, rappelant que dès l'origine de la Commission des Monuments historiques, en 1846, M. Harbaville en a dirigé les travaux avec un zèle, un talent, une prudence dignes des plus grands éloges.

ÉGLISE DE LACOUTURE.

M. Godin expose que l'honorable M. Lequien avait été chargé, depuis longtemps déjà, de la description de l'église de Lacouture, et qu'il avait recueilli à cette fin beaucoup de notes historiques très-intéressantes. En conséquence, M. Godin demande à la Commission s'il ne serait pas opportun d'inviter M. Dancoisne à rédiger le travail inachevé de M. Lequien. Ce travail paraîtrait dans une prochaine livraison.

La proposition est adoptée à l'unanimité.

STATUETTE TROUVÉE A LORGIES.

M. de Linas fait circuler la photographie d'une charmante statuette en bronze, — peut-être un Mercure, — trouvée à Lorgies.

COUVENT DES DOMINICAINS D'ARRAS.

M. Lecesne, père, communique un très-beau plan de l'ancien couvent des Dominicains d'Arras, et donne quelques renseignements sur ce monument, entre autres sur des colonnettes du XVI^{e} siècle, en grès piqué, que l'on voit au dépôt de la ville.

Plusieurs membres ayant été successivement entendus, l'Assemblée prie M. Lecesne d'annexer à son plan une notice qui sera insérée dans le Bulletin en cours de publication.

BATIMENTS DE L'ABBAYE DE SAINT-VAAST.

M. de Linas appelle l'attention de la Commission sur les bâtiments actuels de l'abbaye de Saint-Vaast, et propose d'en donner, dans la Statistique, une description détaillée, accompagnée de cinq planches:

1° Plan figuratif;
2° Vue sur le jardin;
3° Cour d'honneur;
4° Narthex du cloître;
5° Vue de la Bibliothèque.

M. le chanoine Van Drival a été prié, il y a plusieurs années déjà, de vouloir bien préparer ce travail. L'honorable membre l'accepte définitivement, et se charge de mettre en ordre, le plus tôt possible, les documents qu'il a déjà réunis.

La Commission adopte la proposition de M. de Linas et décide que les cinq plans sus mentionnés seront joints au travail de M. Van Drival.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

CIMETIÈRE DU PETIT ATRE, A ARRAS.

Communication de M. le comte Ch. d'Héricourt.

Le Petit Atre paraît avoir été un des plus anciens cimetières de la ville d'Arras. Situé à l'extrémité de la rue qui porte son nom, il a été aliéné au moment de la révolution et remplacé par des jardins et des maisons particulières. Il servait anciennement aux inhumations de l'église Sainte-Croix et de la Chapelette : à la fin du siècle dernier, on n'y enterrait plus que les personnes suppliciées par autorité de justice civile ou militaire.

Malgré nos recherches, nous n'avons pu trouver que bien peu de documents sur cet ancien cimetière.

D'après le P. Ignace (1), en 1462, Anne Maquerez fit une donation aux prêtres de la paroisse Sainte-Croix, à la charge pour le curé, d'aller tous les lundis en procession au Petit-Atre. Cette dévotion dura jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle.

Le 22 octobre 1738 (2), Marie-Thérèse Monneau demanda la permission de faire reconstruire une chapelle placée sous le vocable de Notre-Dame-de-bonnes-Nouvelles et située près d'un magasin d'artillerie vers le bas du Petit-Atre. Cette autorisation lui fut accordée sous la condition qne cette chapelle serait démolie si ce cimetière changeait de destination.

Enfin, nous trouvons que vers le milieu du XVIII^e^ siècle (3), Thérèse Moineau fit bâtir sur ce cimetière « par le moyen de ses épargnes et des aumônes du peuple » une petite chapelle qu'elle pourvut de tous les ornements nécessaires au culte. Cette pieuse personne présenta en même temps une requête à Mgr Baglion de la Salle, évêque d'Arras, afin d'obtenir l'autorisation d'y faire célébrer la messe aux jours fériés. Cette demande fut écartée sur l'avis défavorable que donna M. Salmon, curé de la paroisse Sainte-Croix. Cette chapelle, adossée à la muraille du jardin des

(1) Supplément aux recueils du dioc. d'Arras. T. 1, p. 719.

(2) *Rues d'Arras*, par A. d'Héricourt et A. Godin. T. 2, p. 245 et arch. dép. titres de l'abbaye de Saint-Vaast, reg. aux Grâces.

(3) Suppl. aux recueils du diocèse d'Arras.

Nous regrettons de n'avoir pu retrouver le titre original de cette donation, car nous aurions désiré vérifier si la citation du P. Ignace est exacte. Nous serions, en effet, disposé à croire que Thérèse Moineau et Marie-Thérèse Monneau ne sont qu'une même personne et que la différence de nom provient d'une erreur de copie.



REPRESENTATION·DE·LA·CROIX·PLANTÉ·AV·PETIT·ATTRE·D'ARRAS·LE·VINGT·VN·SEPTEMBRE·
1761 PAR·Mr·LE ROUX·GRAND·VICQVAIRE·DE MONSEIGNEVR DE BONNE·GVISSE·D'ARRAS·ET·BENITE·
>>> LE·DIX·SEPT <·SEPTEMBRE <·1761 <<<

religieuses de la Thieuloye, était sous l'invocation de Jésus flagellé.

Tels sont, Messieurs, les seuls documents que nous avons pu nous procurer sur le Petit-Atre. Nous avons donc cru que la gravure (4) qui représente la Croix plantée (5), par M. Le Roux, en 1761, et qui donne un aperçu de ce cimetière pourrait, malgré son imperfection et sa naïveté, présenter quelque intérêt pour l'histoire de la ville d'Arras.

(4) La plaque d'après laquelle a été tirée cette gravure est en cuivre jaune; elle a été retrouvée dans sa paroisse par M. Pingrenon, curé d'Ablain-Saint-Nazaire, qui a bien voulu me permettre de la communiquer à la Commission. Sur un côté se trouve gravé le Calvaire du Petit-Atre et sur l'autre de petites images représentant les Rois-Mages.

(5) On remarquera que, d'après l'inscription qui se trouve au bas de la gravure, la Croix aurait été bénite avant d'être plantée ; nous n'avons pu trouver la confirmation de ce fait anormal.

LE BAILLIAGE D'AIRE.

(Par M. le Chanoine Van Drival).

I

CARACTÈRE ET HISTORIQUE SOMMAIRE DE CETTE INSTITUTION.

Il y avait à Aire trois juridictions différentes: le Bailliage, l'Echevinage, la Justice temporelle du chapitre. Le Bailliage était la justice du seigneur du pays, comte ou roi selon les temps, il ressortissait au conseil d'Artois; il avait pleine juridiction pour les cas de haute justice. L'échevinage ressortissait du bailliage, et non du Conseil d'Artois. Quant à la justice du chapitre, elle jouissait de la prérogative et des attributs de fondation royale, et ressortissait en droiture du conseil d'Artois. (M. LECESNE : *Exposé de la Législation coutumière de l'Artois, page* 394).

Le Bailliage était composé d'un grand bailli, d'un lieutenant-général, d'un avocat du Roi, d'un procureur du Roi et d'un greffier, qui tenaient leurs provisions du Roi; ils jugeaient avec les hommes de fief.

Voici quelle était l'étendue de ce bailliage : *Aire, Ames, Auchel, Blessi, Calonne-sur-la-Lys, Crecques, Cuhem, Delette* en partie, *Enquin, Estrées-Blanche, Ferfay, Fief, Fléchin, Fléchinel, Glominghem, Lambres, Liettres, Ligny, Linghem, Mametz, Mazinghem, Molinghem, Nielles-lez-Térouanne* en partie, *Norrent-Fontes, Quernes, Quiestède, Rebecque, Rely, Rincq, Rombly, Roquétoire, Saint-Martin-lez-Aire, Saint-Quentin, Saint-Venant, Serny, Wavrans-lez-Elne, Wittes, Witternesse.*

Cette nomenclature, donnée par feu M. Courtois dans son dictionnaire géographique de l'arrondissement de Saint-Omer, et d'après Maillart, s'accorde avec ce que disent les procès-verbaux et mémoires officiels que nous citerons souvent plus loin : « Il » est notoire, et le procès-verbal de rédaction des coutumes de » ce bailliage le prouve évidemment, qu'outre la ville d'Aire et » sa banlieue, qui est composée de quatre villages et de six ha- » meaux, trente-trois autres villages, dans lesquels l'on com- » prend Saint-Venant et ses dépendances, et dont plusieurs se » trouvent très-étendus et des plus considérables, relèvent de » ce bailliage. »

On trouve beaucoup de familles importantes dans la liste des grands baillis d'Aire. Voici cette liste, abrégée du travail de

M. H. Hémart, publié dans le Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie (*tome* 3e, *p. p.* 247 *à* 260).

1202 — Gilles, chevalier, bailli pour le comte de Flandre Baudouin de Constantinople.

1209 — Gauthier d'Estrépy, escuyer.

1212 — Nicolas du Chastel, chevalier, bailli pour le comte de Flandres Ferrand de Portugal.

1214 — Hugues de Fraisne, escuyer, bailli pour le Roi de France, Philippe-Auguste.

1221 — Baudouin des Mottes, escuyer.

1238 — Thibaut de Scandelly, chevalier, bailli pour le comte de Flandre Thomas de Savoie.

1242 — Manassès de Silly, escuyer.

1248 — Simon de Villers-Saint-Pol, chevalier, bailli pour la seconde fois. Il l'avait été en 1218.

1251 — Regnault, chevalier, bailli pour la comtesse de Flandre Marguerite de Constantinople.

1258 — Jean Coulons, escuyer.

1259 — Julien de Herkin, escuyer.

1277 — Jacques d'Estrées, chevalier.

1303 — Jean de Houplines, escuyer, bailli pour le comte de Flandre Guy de Dampierre.

1313 — Ensart de Waudringhem, chevalier, seigneur de la Motte.

1318 — Régnier de l'Escluse, chevalier, bailli pour le comte de Flandre Robert de Béthune.

1319 — Guillaume de la Beaume, chevalier, bailli pour le même comte.

1326 — Eustache d'Auffay, escuyer, seigneur du Belloy.

1331 — Jean de Fiennes, dit du Bois, 'chevalier, bailli pour le comte de Flandre Louis de Crécy.

1332 — Roland de Vianne, chevalier.

1336 — Mathieu de Roye, chevalier.

1339 — Gilles, escuyer, seigneur de Réty.

1363 — Jean du Plouich, escuyer.

1364 — Colart de Fiennes, dit du Bois, chevalier, bailli pour le comte de Flandre Louis de Mâle.

1367 — Jean de Hallinghes, escuyer.

1370 — Jacques Sauvage, chevalier.
1373 — Jean de Lens, chevalier.
1376 — Nicaise Mercadel, escuyer.
1377 — Arnould de Sains, escuyer.
1381 — Robert de Liestres, escuyer.
1388 — Geoffroy de Noyelles-Wion, chevalier.
1390 — Henri Despierres, escuyer.
1392 — Jean Haniez, chevalier.
1399 — Aleaume de Longprey, chevalier.
1406 — Guillaume du Plouich, chevalier.
1412 — Guillaume de Rabecke, chevalier. Son épitaphe se lisait en la collégiale de Saint-Pierre à Aire. On le surnommait: *Le Bon*.
1425 — Malet de la Viefville, chevalier, écuyer tranchant de la Reine de France.
1430 — Jean de Diéval, escuyer, seigneur de Moronval, conseiller du duc de Bourgogne.
1434 — Jean de la Viefville, chevalier, seigneur de Mametz et la Prée.
1439 — Jacques de la Viefville, chevalier, seigneur de Norrent, Famechon, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne.
1445 — David de Poix, chevalier, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne.
1432 — Antoine de Vissocq, chevalier, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne.
1474 — Baudouin de Mernes, escuyer.
1482 — Jean de Bergues, chevalier, seigneur d'Hollehain et de Cohem.
1496 — Antoine de Wissocq, chevalier.
1497 — N..... des Plancques de Béthune, chevalier.
1497 — Henri de Cortewille, chevalier.
1499 — Charles d'Ongnies, chevalier, seigneur d'Estrées.
1499 — Jean de Vompraud, chevalier.
1500 — Jacques d'Ongnies, fils de Charles, chevalier, seigneur d'Estrées et de Gruson. Son portrait était dans une verrière de la chapelle Saint-Jacques, à la collégiale, avec seize quartiers de noblesse.

1537 — Louis d'Ive, chevalier, seigneur de Péry. Son effigie était dans une verrière de l'église Notre-Dame à Aire, avec seize quartiers de noblesse.

1540 — Hugues de Buleux, chevalier, seigneur de Bulleux, Malfeu, Craismainil, Lignières, etc., du Conseil d'Etat et privé de la Régente des Pays-Bas.

1545 — Jean de Saint-Omer, chevalier.

1550 — Baudouin de la Tramerie, chevalier.

1579 — Charles de Saint-Omer, chevalier.

1582 — Antoine de Saint-Omer, chevalier.

1582 — Antoine de Nédonchel, chevalier, seigneur du Quesnoy.

1588 — Robert de la Tramerie, chevalier.

1612 — François de la Tramerie, chevalier, baron de Roisin, seigneur d'Angre, Hertaing, Givenchy, etc.

1612 — François de Récourt, chevalier, seigneur de Camblain, Wallon-Cappel, châtelain héréditaire de Lens.

1623 — Jean de Montmorency, chevalier de la Toison d'Or, prince de Robecq, marquis de Morbecque, comte d'Estaires, vicomte d'Aire. C'est lui qui fit construire le bastion dit de Montmorency.

1638 — Charles d'Ongnies, chevalier, comte d'Estrées.

1638 — Charles de Metdeman, écuyer, seigneur de Bourcy.

1639 — Guillaume de Berwout, chevalier, seigneur de Nutel, mestre de camp de l'infanterie et armées de Sa Majesté catholique. Il défendit Aire contre le maréchal de la Meilleraie et traita aux plus honorables conditions. Quinze jours après, la ville fut reprise par les Espagnols et de Berwout en fut nommé gouverneur. Il mourut en 1652 et fut inhumé dans le chœur de la collégiale.

1641 — Jean d'Aiguebert, chevalier.

1653 — Georges de Thiennes, chevalier, baron de Broucq, marquis de Berthen.

1667 — Jacques Drouhot, écuyer.

1675 — Albert d'Amiens, chevalier, marquis de Wargnies, baron de Cré, vicomte de Cambrai, etc., etc.

1702 — Georges-Louis de Werbier, écuyer, seigneur du Hamel et autres lieux. Il avait épousé, en 1684, M^lle^ de Lencquesaing, et reçut du Roi des lettres qui rendirent cette charge héréditaire dans sa famille.

1717 — Louis-Joseph de Werbier, écuyer, seigneur du Hamel et autres lieux, fils du précédent.

1773 — Louis-André-Bruno de Werbier. écuyer, seigneur du Hamel et autres lieux, fils du précédent.

Voici quel était, en 1789, le personnel complet du bailliage d'Aire :

M. Werbier du Hamel, écuyer, *Grand-Bailli.*

OFFICIERS :

MM. Loctembergh, *Lieutenant-général.*
Marteau, *Conseiller du Roi.*
Remond, *Procureur du Roi.*
Delalleau, *Receveur des épices.*
N..... *Greffier civil et criminel.*
Dufour, *Commis sermenté.*
Rasson, *Receveur des consignations.*
Delahaye, *Huissier-audiencier.*

[SERGENS A CHEVAL :

Hannon, Vasseur, Prigaut, N.....

Huissier au Conseil d'Artois et à l'élection ;

Vasseur.

Comme nous l'avons vu plus haut, les juges royaux du bailliage étaient les supérieurs directs des Mayeurs et Echevins d'Aire, et ils connaissaient des appels de leurs sentences, au terme de l'article 3 de la coutume échevinale.

Ils faisaient les réglements de police de main commune, au terme de l'art. 3 de ladite coutume, de la charte de 1374 et de celle de 1589 rendue au conseil d'Artois par ordre de l'Empereur. Ils les nommaient et créaient comme magistrat, comme mayeur et échevins, comme municipaux, au terme de l'art. 1er de la coutume du bailliage d'Aire, de l'an 1509, et aux termes des chartes, titres et privilèges, ce qui a eu lieu jusqu'en 1664 époque de la conquête, lors de laquelle Louis XIV a commis son commissaire départemental en la province pour procéder à l'élection des municipaux, en appelant avec eux les officiers royaux, nomination et élection que les grands baillis ont réclamées longtemps au conseil d'Etat.

Ils écoutaient leurs comptes, les jugeaient, rayaient ou allouaient, leur en donnaient un double : ceci eut lieu jusqu'en 1774.

Enfin, les municipaux ne pouvaient adjuger aucuns octrois,

biens, fermes, faire dépenses, voyages, procès, ni rien administrer ni régir, sans la présence, participation, surveillance, inspection et autorité des officiers royaux. Ceci fut également modifié en fait à partir de 1774, les échevins ayant interprêté dans un sens favorable à leur liberté l'édit de 1773, ici comme pour le paragraphe précédent.

On voit par toutes ces dispositions que le bailliage d'Aire était dans l'origine et fut fort longtemps une institution importante. Les détails dans lesquels nous allons entrer maintenant, vont nous montrer combien il avait perdu de son prestige à la fin du dernier siècle et combien, au contraire, le gouvernement de l'Hôtel-de-Ville avait gagné.

II.

EMPLACEMENTS DIVERS OCCUPÉS PAR LE BAILLIAGE D'AIRE.

1° *Notions générales.*

Nous avons, dans les archives générales du Pas-de-Calais, une collection fort riche de documents sur la question qui nous occupe : Lettres, mémoires, plans, pièces de procédure, arrêts. Pour mettre de l'ordre dans cet ensemble et faire connaître ce qui est vraiment utile, nous allons d'abord, très-sommairement, présenter, d'après ces pièces, l'historique des divers emplacements du bailliage; puis nous mentionnerons les faits les plus intéressants qui se sont produits au siècle dernier avant l'installation définitive du bailliage dans le monument qui vient d'être restauré; et en passant nous donnerons la liste complète des pièces que nous avons trouvées aux archives du Pas-de-Calais et qui forment la base et les preuves de ce travail.

« Les translations du bailliage royal d'Aire d'un emplacement à un autre (est-il dit dans un des mémoires), ont été si multipliées, si frayeuses, et ensemble si à charge aux officiers de ce siège, qu'ils ne sauraient faire de trop vives représentations à Monseigneur de Caumartin, pour qu'il veuille s'intéresser pour enx près des ministres de la cour, et porter Leurs Grandeurs à leur assurer un logement perpétuel, et ensemble convenable à la décence et à la dignité d'un siège royal.....

» Avant d'entrer dans l'examen desdits projets, il est intéressant et très-essentiel de rapporter les anciennes translations et différents emplacements que le siége du bailliage a occupé anciennement.....

» Les registres les plus anciens du bailliage et la tradition

prouvent qu'anciennement ce siège a occupé le palais des souverains et des comtes d'Artois.

» Ce palais est désigné sous le nom de *Locus placentiæ*....., autrement dit le Palais de la Salle.

» Une partie du terrain de ce palais fut accordée aux religieuses Sœurs-Grises, pour l'emplacement de leur couvent; l'autre partie est restée au Roy, sur laquelle Sa Majesté y a fait bâtir un petit pavillon de supplément pour la cavalerie en cas de passage, et ce petit pavillon est encore connu aujourd'hui sous le nom de *Locus placentiæ*.

» Ce petit pavillon est devenu inutile par la construction d'autres plus considérables et immenses nommés pavillons et écuries de passage, qui ne servent point également, ce qui engagea feu M. de Saint-Paul, directeur du génie, à se loger avec sa famille dans le petit pavillon qui est vacant depuis la mort de ce directeur.

» Après la démolition du vieux palais *Locus placentiæ*, le bailliage d'Aire a occupé le lieu nommé la *Muette d'Aire*, emplacement actuel de l'hôtel-de-ville : des titres prouvent que cet endroit *la Muette* était commun aux deux corps du bailliage et de l'échevinage.»

Plus tard, on ne dit pas à quelle époque, les bâtiments de *la Muette* étant devenus fort vieux et menaçant ruine, les souverains transférèrent encore une fois le bailliage et le placèrent au château d'Aire. « En effet, il est prouvé par les registres que les officiers dudit bailliage y ont administré la justice jusqu'en 1641.»

Dans cette année de guerre et de sièges meurtriers, le château devint arsenal, et le siège des officiers royaux fut transféré « en un endroit nommé le Bailliage sur la Grande-Place.» Cet endroit est précisément le local qui vient d'être restauré et qui avait à ce moment 40 ans de date ou à peu près.

Mais ce premier séjour dans le *Bailliage actuel* ne fut pas de longue durée.

En effet, 32 ans après, nous voyons que des lettres-patentes de Sa Majesté Charles II permettent la levée d'un impôt sur tout le ressort du bailliage, compris la régale de Thérouanne annexée au domaine d'Aire. Le but de cet impôt était de se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition d'un nouveau local. Celui-ci était devenu, en effet, insuffisant et peu digne, parce que l'on avait pris les trois pièces du rez-de-chaussée de ce bâtiment pour y établir un corps de-garde, et il ne restait plus assez d'espace « pour y placer un greffe considérable, y former une salle d'audience, une chambre du conseil, une autre criminelle et autres emplacements convenables à la dignité d'un siège royal.»

Le nouveau local était situé également sur la Grande-Place. Il

avait pour voisinage, d'abord l'hôtellerie de la clé d'or, tenue par Jacques Beugin, puis la maison du sieur Cleugniet, celle du sieur Broucquesaulx, et enfin celle de M. le Roy. Il est facile, avec ces renseignements, de voir tout de suite le point précis de la Grande-Place où était situé cet hôtel.

Dès 1722, l'hôtel du bailliage devint totalement défectueux, dit un autre mémoire. « Les titres du Roy étaient exposés à l'injure de l'air ; les officiers ont dû quitter plusieurs fois les audiences dans la crainte d'être ensevelis sous les ruines.» Enfin, on se décida à confier de nouveau aux pièces de l'étage supérieur du bâtiment précédemment occupé, les titres, les pièces importantes : on y tint même des audiences pendant que l'on travaillait à réparer l'autre hôtel.

Mais ces réparations faites par la ville n'étaient pas, semble-t-il, bien sérieuses : car, dès 1735, il en fallait faire d'autres, et un ordre du Roi intervint, prescrivant la translation du bailliage dans l'hôtel-de-ville lui-même. Nous dirons plus loin comment MM. de l'hôtel-de-ville trouvèrent moyen d'éluder l'exécution de cet ordre, et les officiers du bailliage menèrent assez triste vie, « parce que ce local était caduc, défectueux, trop petit, et à cause du bruit des tambours et des soldats.»

Bref, les officiers royaux finirent par demander un emplacement au Collége des Jésuites, et ils l'obtinrent « en vertu d'arrest du 4 de décembre 1769.»

Cette installation était composée comme il suit : « Le réfectoire, pour la salle d'audience, une place suivante divisée en deux parties pour le greffe, et une troisième place, qui servait ci-devant de chauffoir, pour chambre du conseil.»

Cependant le collége, qui avait forcément changé de maître après la suppression de l'ordre des Jésuites, fut bientôt affecté de nouveau à un enseignement complet, et ce furent les Doctrinaires qui vinrent diriger cet établissement.

La guerre, et une guerre acharnée s'éleva entre la ville et les Doctrinaires d'une part et les officiers royaux d'autre part, et elle se termina par la défaite de ces derniers, qui durent, en 1778, aller s'établir, non plus dans tous les bâtiments de ce qu'on nomme encore aujourd'hui le bailliage, mais bien seulement dans la partie supérieure, le corps-de-garde étant bel et bien maintenu où il était.

Cet état de choses dura jusqu'à la suppression de tous les bailliages, et la justice-de-paix fut établie dans le même local et dans les mêmes conditions.

Telle est la véritable odyssée accomplie par cette juridiction royale du bailliage, depuis son origine jusqu'à sa mort.

1° Elle siège, comme cela était dans l'ordre, au palais même du Souverain ; 2° elle occupe, d'accord avec l'échevinage, le local de la Muette ; 3° elle a sa résidence au château ; 4° elle vient s'établir au gracieux monument de la Grande-Place ; 5° elle acquiert, sur la Grande-Place, un autre local ; 6° elle s'installe en partie dans le haut des bâtiments précédemment occupés ; 7° elle obtient un emplacement à l'hôtel-de-ville, mais elle ne peut entrer en jouissance ; 8° elle va tristement du dessus du corps-de-garde à son hôtel en ruine, et *vice versâ* ; 9° les bâtiments du collége lui donnent une hospitalité convenable, mais bientôt ils sont occupés et il faut chercher ailleurs ; 10° elle revient au gracieux monument de la place, mais dans des conditions tout-à-fait précaires, et c'est là qu'elle termine sa carrière tant de fois séculaire.

2° *Détails et faits intéressants.*

C'est en 1767 que commence sérieusement l'affaire de la reconstruction du bailliage ou de sa translation en un autre endroit. Cette affaire est entamée par une lettre des officiers du bailliage à M. de Courteille, lequel écrit de Paris (5 mars 1767) pour donner les ordres nécessaires. Le 10 mars, M. Werbier du Hamel, grand bailly, écrit au subdélégué, M. Dalhuin du Pont, pour presser l'exécution, et le 26 du même mois, nous avons une estimation détaillée de la dépense à faire pour la reconstruction totale de l'hôtel du bailliage, avec description minutieuse de l'état de toutes les parties, par quatre experts assermentés : Jean-Jacques Monez, maître maçon ; Charles-François le Clercq, architecte ; Adrien Bulo, maître charpentier, et Pierre Cauwin, maître serrurier. Suivent deux mémoires de travaux urgents déjà accomplis, puis le cahier des charges auxquelles devra se soumettre l'entrepreneur. L'ensemble de ces états et devis forme 31 pages petit in-folio. Il y a ensuite six lettres traitant des voies et moyens de reconstruction, pressant la rentrée du salaire dû aux ouvriers, décrivant l'état des lieux : « ce bâtiment menace une ruine prochaine.... il est impossible d'y administrer la justice, tant par le danger d'y être écrasé, que par l'indécence des appartements, dont les murs sont crevassés et hors d'aplomb, les planchers, les cheminées, les portes, les croisées, entièrement tombées en pourriture ou dérangées. » Ainsi s'exprime le subdélégué de l'intendance, M. Dalhuin du Pont (12 avril 1767). Le 8 mai suivant, M. Lemaire, procureur du Roi, constate que l'exercice des fonctions des officiers du bailliage est suspendu. Rien n'est commencé pourtant en 1768, et le travail préparatoire n'est pas même payé.

Les voies et moyens d'arriver à une reconstruction n'étaient

pas chose facile; on était en dettes avec la fabrique de l'église Saint-Pierre, qui avait hypothèque sur l'hôtel; les ressources dont on pouvait disposer étaient fort loin du chiffre auquel s'élevait le devis.

Pour 1769, nous avons une véritable bataille.

C'est d'abord un acte du 23 janvier par lequel le grand bailli signifie aux mayeur et échevins de la ville d'Aire, que l'hôtel du bailliage est désormais interdit, et que provisionnellement les plaids du bailliage se tiendront les jeudis de chaque semaine, depuis neuf heures du matin jusqu'à midi en l'hôtel-de-ville, et même les autres jours s'il survient une affaire urgente. Il est en outre requis de fournir, dans les 24 heures, deux pièces suffisantes pour instruire et juger les procès civils et criminels et pour servir aux autres vacations et délibérations de la compagnie, et une autre pour les archives et le greffe.

Là-dessus, grand émoi de MM. de l'hôtel-de-ville, qui, le lendemain 24, envoient un mémoire dans lequel ils rejettent complètement toute participation aux frais de reconstruction ou autres concernant le bailliage, et disent qu'on peut bien le loger au château, d'où relèvent les fiefs mouvants du Roi. « Le Seigneur, ajoutent-ils, doit loger ses officiers, c'est-à-dire leur procurer, à ses dépens, un endroit propre à rendre la justice à ses justiciables.» Le 25. ils réclament à Lille et se plaignent avec vivacité de ce qu'ils appellent les *vexations* de leurs *adversaires*. Ils disent, entre autres choses, qu'on leur a offert de les loger dans la maison du sieur Deroo, ou dans la chambre des archers, mais qu'ils ne veulent entendre à rien et ne donnent même pas de raison de leur refus, etc., etc.

La réponse est du lendemain 26. On engage à se voir, à se concerter, à éviter un éclat. Il y a certainement plusieurs emplacements qui pourraient convenir aux séances du bailliage; il faut un arrangement à l'amiable.

Le 3 février, M. Dalhuin du Pont, subdélégué, écrit à son tour et propose, en attendant, de loger le bailliage au collège, dans les trois pièces qui ont déjà été occupées par M. Wail, maréchal-de-camp; il propose, en outre, diverses combinaisons financières (dont bien d'autres lettres s'occupent aussi), pour la reconstruction de l'hôtel en ruines.

Cependant le bailliage est toujours en vacances, et le personnel de ce tribunal se fâche de plus en plus; il faut avouer qu'il y avait de quoi. Le 20 février, une affaire urgente se présente; sommation aux mayeur et échevins d'avoir à laisser libre leur hôtel-de-ville pour la séance. MM. les municipaux tiennent bon; ils ne veulent pas laisser entrer les juges royaux, dans la crainte

que s'ils viennent seulement une fois, il ne soit plus possible de les faire sortir. Ils obtiennent de Versailles, 28 février, une approbation de leur conduite, signée du duc de Choiseul. Enfin, le 19 avril, M. Cochin écrit que le contrôleur général approuve le plan de loger le bailliage au collége, et le 6 mai 1769 un arrangement intervient.

« Cejourd'huy 6 may 1769, Messieurs soussignés de la composition du bureau d'administration du collége de la ville d'Aire, assemblés en chambre dudit bureau, à l'occasion de la lettre qui leur a été adressée par M. de Caumartin, intendant, écrite de Paris, le 28 avril dernier, lecture faite d'icelle, laquelle contient les intentions du ministre et du contrôleur général touchant l'emplacement à procurer dans ledit collége aux officiers du bailliage de cette ville, pour y exercer la justice, en attendant la reconstruction de l'hôtel du bailliage, ont délibéré, en y adhérant, de donner le réfectoire pour la salle d'audience, une place suivante divisée en deux parties pour le greffe, et une troisième place, qui servait cy-devant de chauffoir, pour chambre du conseil, lesquelles places ont été désignées en présence et du consentement desdits officiers du bailliage.

» Ainsi fait les jour, mois et an que dessus.

» Etaient signés : Werbier du Hamel, Le Maire, d'Assenoy, avocat, Garson de Boyaval, Loctenberg de Virlingue et A. Beugin, secrétaire.»

Voilà donc cette première guerre terminée.

On le croyait ainsi ; mais un mémoire présenté à M. Cochin, intendant des finances, remet tout en question. Dans ce mémoire, on attaque sans ménagement Messieurs de l'hôtel-de-ville ; on insiste tellement sur la possibilité d'établir le bailliage dans cet hôtel-de-ville, que M. Cochin écrit longuement à Aire à ce sujet, et M. Dalhuin est obligé de faire une visite et enquête fort solennelle, dont voici le commencement :

« L'an mil sept cent soixante-neuf, le vingt-six juillet, neuf heures ou environ du matin, nous Charles-Joseph Dalhuin, écuier, seigneur du Pont, subdélégué de Mgr de Caumartin, intendant au département d'Aire, en conséquence des ordres à nous adressés et contenus en la lettre de Mgr de Caumartin du 25 de ce mois, nous nous sommes rendus en l'hôtel-de-ville dudit Aire, de nous étant fait annoncer par le massier de semaine, nous sommes entrés dans la chambre du conseil, où nous avons trouvé lesmayeur et échevins qui y étaient assemblés, et après que lecture leur a été faite par nous, leur avons fait connaître que nous venions examiner l'emplacement et la distribution dudit hôtel-de-ville, à effet de prendre les éclaircissements nécessaires

sur la possibilité ou impossibilité qu'il y aurait de procurer un logement composé de trois pièces et d'une salle d'audience aux officiers du bailliage d'Aire, pour l'exercice de l'administration de la justice féodalle ou domanialle, soit par provision, et en attendant que l'hôtel du bailliage, dont la caducité et le dépérissement sont notoires, soit rétabli à neuf ; soit même à perpétuité, au cas que le Roy ne juge pas à propos de faire travailler au rétablissement dudit hôtel du bailliage....»

Suit une inspection minutieuse de l'hôtel-de-ville, inspection qui nous fait connaître quelle était la distribution intérieure de cet hôtel, chose intéressante à constater à un siècle de distance.

D'abord on trouvait, faisant face à la Grande-Place, une grande place appelée *halle*. C'est là que se tenaient « les avocats, procureurs et toutes autres personnes qui peuvent avoir quelques affaires, en attendant le moment de l'ouverture de la porte de l'auditoire ou salle d'audience, soit pour plaider, soit pour les adjudications des biens et des octrois. La grande halle sert encore aux massiers, sergeans et autres suppôts de ville ; c'est là qu'ils se tiennent chaque jour de la semaine, tant le matin que l'après-dîné, pour attendre les ordres qu'on peut avoir à leur donner, et pour annoncer ceux qui se présentent pour parler aux officiers municipaux. »

Nous avons remarqué un plan fort curieux annexé à ce procès-verbal, qui est assez long et finit par conclure à l'impossibilité de fournir un logement au bailliage. Au reste, Messieurs les municipaux avaient fort bien plaidé leur cause, et ils avaient su adroitement profiter, pour gagner du temps, de l'arrangement provisoire intervenu avec l'administration du collége.

D'ailleurs tout s'éclaircit le 29 juillet : car les officiers du bailliage désavouèrent formellement le susdit mémoire, dont on n'a jamais bien connu l'auteur.

Plusieurs pièces s'occupent encore du bailliage d'Aire dans ce riche dossier, sous les dates de 1769 et 1770 ; mais il ne s'agit plus que de réglements de comptes et de formalités pour assurer la légalité des actes des officiers royaux.

En résumé, les officiers du bailliage furent en jouissance paisible et tranquille de leur installation au collège, depuis ce milieu de l'année 1769 jusqu'au milieu de l'année 1777, c'est-à-dire seulement huit ans.

Alors la guerre recommença.

La cause de cette guerre fut la nécessité où se trouvèrent les officiers royaux de quitter le collége, par suite du rétablissement de cette institution, mise entre les mains des Pères de la doctrine chrétienne. C'est une lettre de M. Enlart de Grandval, datée

d'Arras, le 2 septembre 1777, qui constata pour la première fois cette nécessité. Elle est suivie, comme on peut le penser, de lettres pour et contre, de mémoires, de projets et de contre-projets.

Faisons d'abord connaître les idées émises par les intéressés j'allais dire les victimes.

Il ne fallait plus songer à l'hôtel de la Grande-Place situé près de l'auberge de la Clef-d'Or. A la requête de la fabrique de l'église Saint-Pierre, cette propriété avait été vendue le 9 juillet 1773. Voici les différents projets que les officiers royaux proposent dans leur mémoire, après avoir fait l'historique des divers emplacements occupés par leur siège depuis son origine, et dont nous avons parlé plus haut.

1er *Projet.* — « Le terrain et les bâtiments des Jésuites sont immenses, et une vingtième partie environ suffirait au bailliage d'Aire pour lesdites salles d'audiences, civile, criminelle, du conseil, greffe, etc. Les places basses d'une aîle qui donne des côtés nord et de midi dudit collége suffiraient pour le logement susdit.» On entre ensuite dans les détails du plan; puis on répond aux objections soulevées par ce même plan. Tous ces détails sont d'un grand intérêt, mais nous ne pourrions les reproduire sans nous écarter par trop de notre sujet.

2e *Projet.* — C'est l'éternel projet de l'hôtel-de-ville.

Ici est un historique très-fier et tant soit peu indigné, des rapports anciens du bailliage et de l'échevinage. On montre, ce qui est vrai, que le premier est une juridiction supérieure, devant laquelle l'autre vient en appel. On raconte les péripéties de la longue histoire du siège royal sous les divers gouvernements. On s'étonne que MM. les municipaux aiment mieux louer à un *cabaretier* une partie notable de leurs bâtiments que de les voir occupés par leurs supérieurs. Cette partie louée à usage d'auberge portait dès lors le nom assez peu justifié de *Conciergerie.* C'est là que le bailliage devrait être installé, d'après ce second projet. Du reste, dans les bâtiments de l'hôtel-de-ville, ajoute-t-on, il y a de quoi loger « *cinq bailliages* AU MOINS. »

3e *Projet.* — Il s'agit encore de l'hôtel-de-ville, et d'un arrangement dans l'intérieur, et si les municipaux n'avaient plus assez de places, ils en reprendraient dans la Conciergerie. Ici comme toujours on développe les avantages du plan et on répond aux objections.

4e *Projet.* — Il s'agit cette fois du pavillon situé dans les environs de l'église Saint-Pierre, près de l'ancien palais *Locus placentiæ,* dont nous avons parlé plus haut.

5e *Projet.* — On propose l'hôtel de M. de Fontenay, ancien

commissaire des guerres, refuge de l'abbaye de Ruisseauville. On le louerait 300 livres.

6e *Projet.* — Il s'agit du Refuge de Saint-André; loyer de 300 livres.

7e *Projet.* — « Le château d'Aire contient un vaste terrain où l'on peut construire des salles au moins pour quatre bailliages. Conséquemment, l'on pourra y placer par la suite les prisons royales, qui pourront ne faire qu'une avec celle militaire, ainsi que la réunion s'est faite à Saint-Omer.» Ce serait retourner à ce qui s'est fait, et la chose est facile aujourd'hui, puisque l'arsenal n'est plus là.

Ce mémoire est écrit avec verve; il est plein de raisonnements serrés, de faits concluants; malheureusement il plaidait une cause désespérée. Cette juridiction, d'après ce qu'on sent en lisant toutes les pièces de la procédure, n'était plus dans les idées du temps. Aussi, Messieurs les municipaux ne se gênent-ils pas dans leur réponse, et c'est par de véritables injures qu'ils répliquent à leurs anciens maîtres et seigneurs. Ils ne se gênent pas même en parlant du Roi. « Ils sont, suivant qu'ils le disent, officiers royaux; c'est donc au Roy qu'ils doivent s'adresser pour être logés.

» Ils ont soin de s'attribuer des qualités qu'on leur a dit cent et cent fois ne pas leur appartenir, qu'on leur dispute depuis leur création, et dont ils ne font parade que pour se procurer, s'il était possible, par le moyen de leur état, un relief qu'ils n'ont pas d'eux-mêmes..... Il serait même bon peut-être que ces officiers eussent grossi d'avantage le nombre de leurs prétendues prérogatives, parce que plus ils se feront grands et moins il sera possible de les loger dans un hôtel-de-ville qui n'est déjà qu'à peine suffisant pour les magistrats chargés des affaires et de la conduite de la commune.....»

Après beaucoup de raisons aussi fortes, on finit par offrir le dessus du corps-de-garde de la Place.

Je dois dire qu'un autre plan avait été proposé, celui de louer la maison du sieur Le Roy, sise rue des Carbottes, et ce projet avait été fort appuyé par M. Dalhuin.

Tous ces projets sont examinés l'un après l'autre dans un troisième mémoire, plein de surcharges, de ratures, d'hésitations: ce mémoire conclut à l'adoption du plan proposé par Messieurs les municipaux.

Toute l'année 1777, ou peu s'en faut, fut employée à cette affaire importante. Nous ne pouvons ici mentionner les lettres, les réponses, les oppositions, les actes nombreux conservés aux Archives départementales. Notons seulement un procès-verbal

d'expertise et de visite du local offert, sur lequel nous reviendrons, parce qu'il renferme bien des détails précis sur le local même que nous venons de restaurer. Notons encore plusieurs autres pièces analogues avec plan et élévation, qui nous éclaireront tout-à-l'heure sur plusieurs points de cette restauration.

Disons tout de suite que le ministre Necker décida, le 6 novembre 1777, à Fontainebleau, que le bailliage occuperait l'emplacement offert par les officiers municipaux, à charge de livrer ce local dans un état convenable et de l'entretenir. Ce qui prouve combien M. le Ministre avait étudié la question, c'est ce qu'il dit dans cette pièce :

« Les difficultés et les inconvénients sans nombre que présente le choix de tout autre emplacement, se réunissent à tous les motifs de convenance pour faire adopter un arrangement auquel les officiers du bailliage ne peuvent avoir véritablement, *ainsi que vous l'observez*, aucune raison solide à opposer, puisqu'ils ont déjà occupé le même emplacement, et que l'on se propose, d'ailleurs, d'y faire tout ce qui est nécessaire pour les y recevoir convenablement.» Il n'est pas dit un mot du corps-de-garde, de l'entrée changée, du manque absolu de cour et dépendances, ni de tout ce qu'avaient opposé les officiers royaux. Et puis, ce n'était pas du tout dans les mêmes conditions que ce bailliage avait été occupé en 1641, et c'est précisément pour les motifs qu'on a l'air d'ignorer (et qu'on ignorait sans doute), que les officiers royaux avaient *quitté* ce même local. Assurément le juge suprême était fort mal informé, et pourtant les officiers royaux durent se soumettre et accepter tout cela, après bien des démarches inutiles dans le courant de juin 1778.

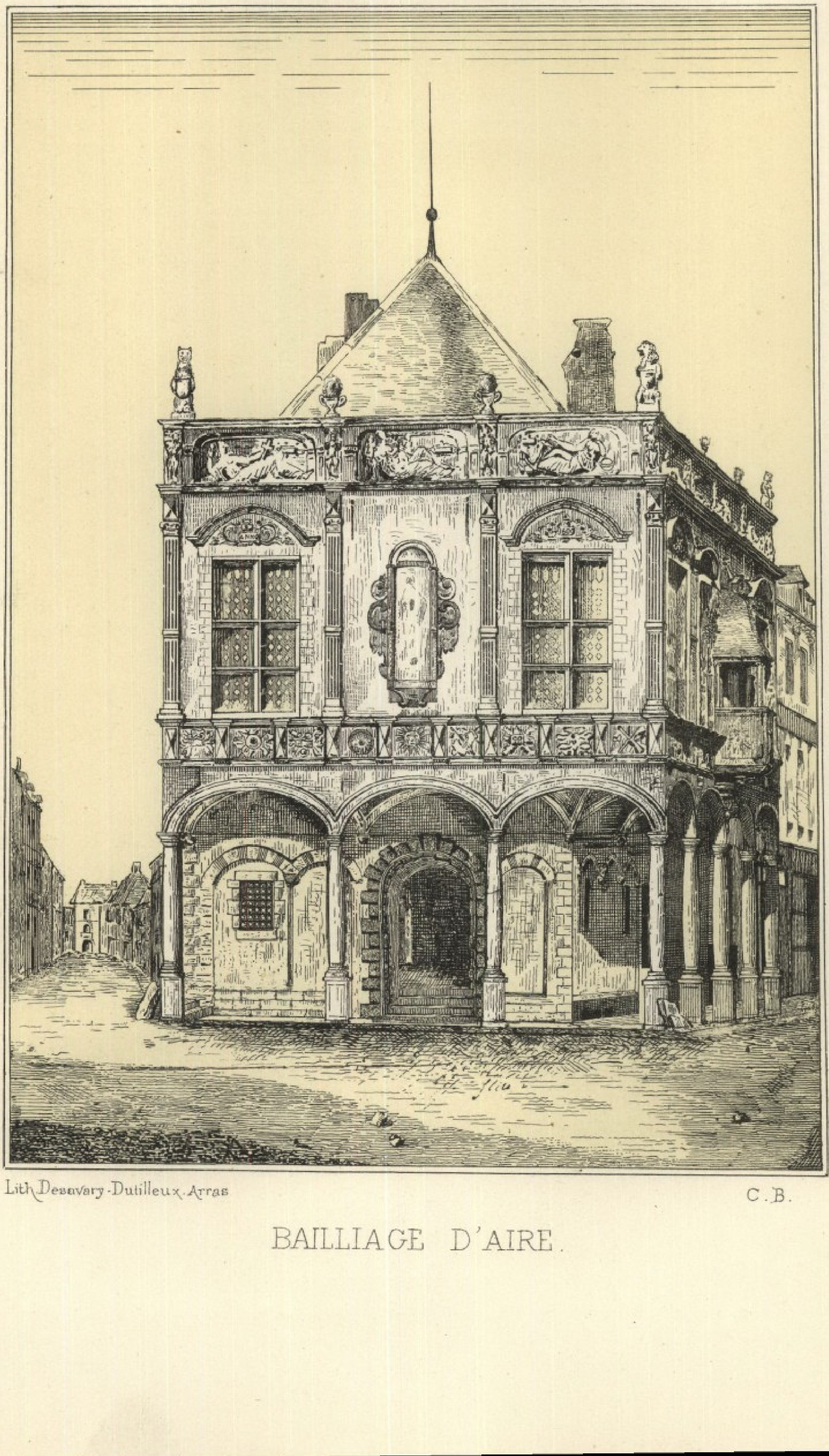
Toute cette affaire occupe, aux Archives du Pas-de-Calais, une énorme liasse où nous puiserons encore.

III

Description de l'Edifice plusieurs fois occupé par le bailliage d'Aire. — Restauration de ce monument.

En terminant sa notice sur le bailliage d'Aire avant la restauration dont ce monument vient d'être l'objet, M. L. Deschamps de Pas se demande si le nom de bailliage lui est bien dû. « La disposition du bâtiment, ajoute-t-il, l'existence d'une bretèque d'où les jugements pouvaient être annoncés au public, tout porte à croire que c'était bien là un lieu de plaids. Ce n'était pas celui de l'échevinage, puisque les échevins rendaient la justice à l'hôtel-de-ville, « que l'on nomme Halle de la Paix, » est-il dit dans les anciennes coutumes locales. Ce n'était pas non plus le siège

PAS-DE-CALAIS



Lith Desavary-Dutilleux-Arras C.B.

BAILLIAGE D'AIRE.

de la justice temporelle du chapitre qui était, on en a des preuves, dans la rue Saint-Pierre. Reste seule la juridiction du bailliage, la première en importance. On peut donc, jusqu'à ce que d'autres recherches dans des documents momentanément égarés aient produit de nouveaux renseignements sur le petit bâtiment qui nous occupe, lui laisser le nom qu'il porte et sous lequel il est connu.»

Ces documents, nous avons été assez heureux pour les trouver dans les archives du Pas-de-Calais, comme on vient de le voir, et nous savons maintenant, d'une manière certaine, que, si ce bâtiment n'a pas été positivement construit pour le bailliage, au moins lui a-t-il servi, à trois reprises, depuis 1641 jusqu'à 1790, ce qui formait, à cette époque, les trois-quarts de son existence, puis qu'il date de 1600. Le nom de bailliage peut donc lui être légitimement affecté, comme il l'est par le fait depuis longtemps. Ceci ne nous empêchera pas, d'ailleurs, de rechercher plus tard quelle en fut la véritable origine et à quelle occasion on le construisit.

Lorsque les officiers du bailliage, on l'a vu dans ce qui précède, durent quitter, en 1778, leur installation provisoire au collége, il y eut de grands démêlés avec l'échevinage, et nous sommes loin d'avoir dit et cité tout ce que nous aurions pu citer et dire à ce sujet. Il y eut entre autres choses, des visites minutieuses des lieux, et le caractère d'animation des parties contendantes fit que l'enquête sur place fut faite avec un scrupule extraordinaire. Ceci nous donne, par conséquent, la description la plus exacte et la plus détaillée qu'il soit possible d'avoir, et certaines critiques nous font connaître l'état antérieur de plusieurs parties du monument. Suivons donc d'abord cette description, en l'extrayant des endroits utiles de ces longs documents, dépourvus aujourd'hui, sous d'autres rapports, de l'intérêt qu'ils avaient pour nos ayeux.

D'abord, ce bâtiment avait été construit d'une façon très-hardie, et plusieurs fois il avait menacé ruine. Mais on avait pris un moyen héroïque pour le consolider : écoutons en effet les experts :

« Premièrement, nous avons visité et mesuré la cave au-dessous du corps-de-garde, nous avons trouvé que sa largeur étoit du Midi au Nord de vingt-trois pieds sept pouces, sa longueur de vingt-quatre pieds, et sa hauteur de six pieds et demi. Nous avons trouvé dans ladite cave une pilastre (*sic*) ou massif de maçonnerie construit depuis quelques années, ainsi que nous avons pu le remarquer, laquelle maçonnerie paraît avoir été faite pour soutenir la voûte de ladite cave, que ce massif a *quarante-deux pieds* de circonférence.

» Nous avons remarqué qu'il y avait de l'eau dans ladite cave,

que le pavé fait de briques posées de plat est défectueux en plusieurs endroits; que l'escalier de ladite cave donnant sur la place a huit marches de grais (*sic*) ; que la voûte ou le soufflet au-dessus dudit escalier est absolument défectueux. »

Avant de visiter le rez-de-chaussée, constatons bien la situation du bâtiment tout entier. Il fait face au Nord à la Place, disent les experts, « de levant à la rue des Cuisiniers, de midi à la rue d'Arras, et de couchant aux maisons occupées par le sieur Mille, marchand sur la Place, et Daumery, cafetier, rue d'Arras. » (On est en 1777, le 18 novembre). Voici maintenant la description du rez-de-chaussée :

» 2° De là nous sommes entrés dans le corps-de-garde dont nous avons mesuré la largeur et profondeur, et nous avons remarqué que sa profondeur était du levant au couchant de vingt-quatre pieds, compris le creux de la cheminée, que sa largeur du midi au nord est de vingt-un pieds.

» Nous observons que dans cette étendue de vingt-un pieds, la chambre qui sert à l'officier de garde, dont l'entrée est du côté de la rue d'Arras se trouve comprise, et que cette chambre est longue de treize pieds quatre pouces, compris le mur de refend du côté du corps-de-garde, et qu'elle est large de huit pieds huit pouces, aussi compris les murs de refend ;

» Que le mur de l'escalier se trouve pris dans toute sa circonférence dans l'intérieur du corps-de-garde, et cette circonférence est de seize pieds de longueur ; nous avons remarqué que le pavé dudit corps-de-garde est fait de briques posées de cant (*sic, de champ*) ;

» Que le plancher est soutenu par trois sommiers ou poutres, lesquels sont soutenus par un autre sommier par un bout du côté de la cheminée à un pied ou environ du mur, que les trois sommiers ci-dessus sont soutenus par trois poteaux de deux pieds deux pouces chacun de circonférence ;

» Que le foyer de la cheminée dudit corps-de-garde est long de douze pieds et profond de trois pieds six pouces.

» 3° Avons remarqué que la porte qui donne accès à l'escalier qui conduit à l'étage au-dessus du corps-de-garde est commune audit corps-de-garde, qu'il se trouve entre la porte ci-dessus et la première marche de l'escalier, une autre porte sur la gauche, par laquelle entre et sort la garde.

» L'escalier qui conduit du bas à l'étage au-dessus dudit corps-de-garde est fait en tournant et est large de trois pieds et demi de creux, et les marches en sont défectueuses. »

Dans une autre pièce de la même époque, nous trouvons des

renseignements précis sur la suite de l'escalier qui s'avançait à travers une des travées de la galerie jusque sur la Place, comme cela était encore avant la restauration qui vient de s'accomplir. Nous trouvons également des renseignements sur l'entrée du corps-de-garde à côté de ce perron sous la galerie faisant face à la Place, avec cette remarque formelle qu'autrefois la porte était au milieu de la galerie qui fait face à la rue des Cuisiniers. C'est là précisément que nous l'avons rétablie, après inspection des lieux, et d'accord, du reste, avec tous ceux qui se sont occupés de ce monument. Ajoutons ici qu'à ces pièces se trouvent joints des plans, entre autres une élévation du côté de la Place: cette élévation nous donne très-exactement, pour l'ensemble et les détails, cette face du monument telle qu'on l'a connue avant la restauration actuelle, avec l'escalier *gâtant* la galerie, la petite porte à côté, etc. Les deux tons principaux, rouge et blanc, de la construction, s'harmonisent sur ce plan avec le bleu-noir de la colonnade, tels que je me souviens de les avoir vus quand j'étais enfant, et tels que nous les avons rétablis. Ce témoin de près d'un siècle est assurément fort intéressant à entendre, et ses moindres affirmations ont leur importance dans l'affaire que nous examinons.

Reprenons maintenant notre expertise du 18 novembre 1777.

» 4° Etant parvenus à l'étage au-dessus du corps-de-garde, et après l'avoir mesuré, nous avons mesuré la chambre faisant face à la rue des Cuisiniers, nous avons trouvé que la longueur de ladite façade était de vingt-cinq pieds, non compris l'épaisseur des murs, que sa profondeur jusqu'au refend qui est en planches et lattes, revêtu de plâtre gris, est de quinze pieds quatre pouces, que ledit refend ou paillotis qui est épais de huit pouces est défectueux ;

» Qu'il se trouve dans cette place cinq croisées et demi, qui ont chacune huit pieds six pouces de hauteur et cinq pieds de largeur, sauf la demi-croisée du côté de la Place et contre la tribune, qui n'a que deux pieds et demi de largeur ; lesquelles croisées sont à l'extérieur faites de pierre dure mise en couleur bleue ; que les chassis en dedans sont, pour la plupart, démontés, que ceux qui restent ne valent rien ;

» Que ladite première place n'est pavée qu'avec un mortier d'argile ;

» Que la hauteur de ladite place jusqu'au dessous des gîtes est de treize pieds et demi, etc., etc.»

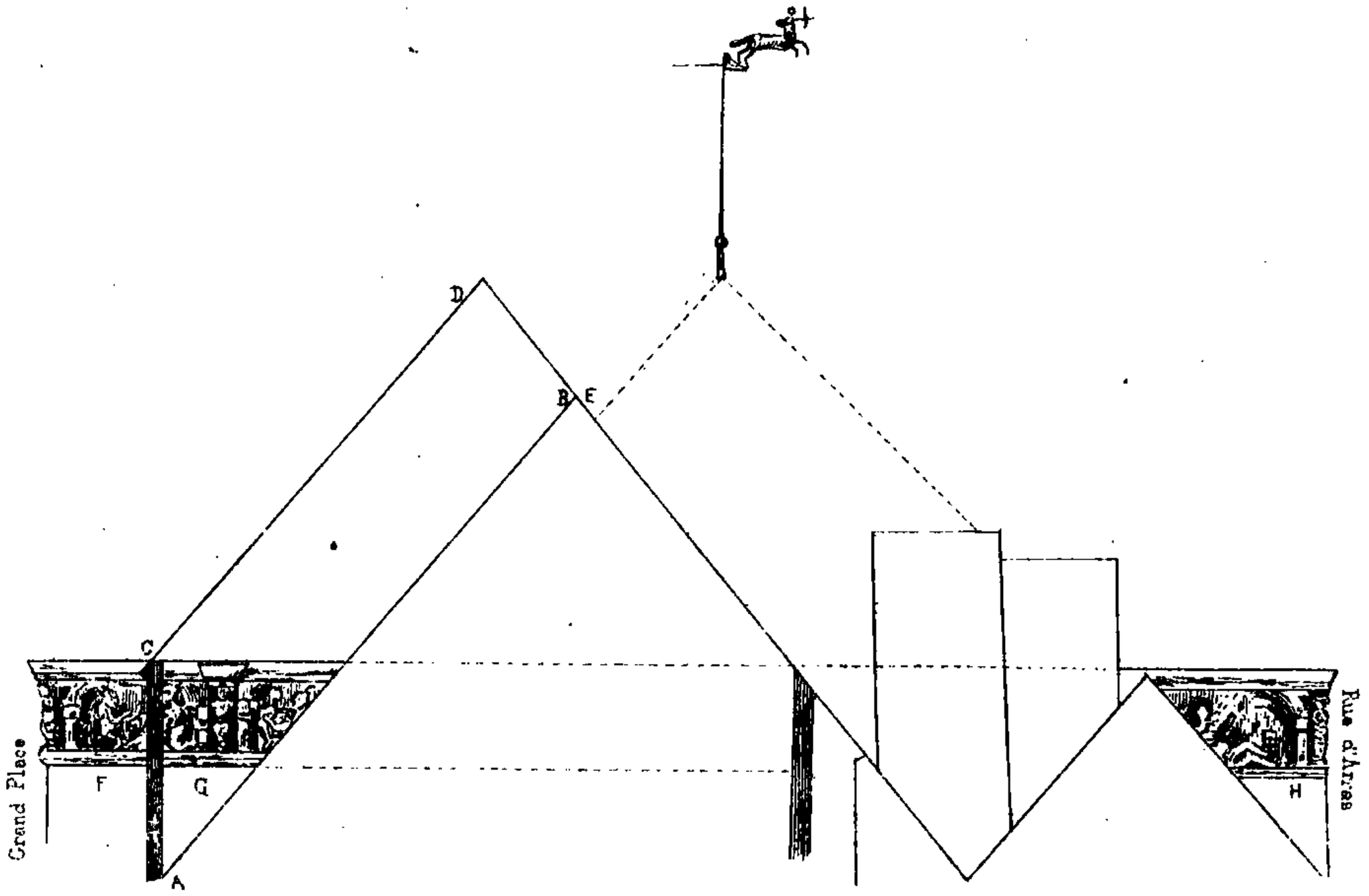
On décrit ensuite et on mesure une pièce donnant au midi, sur la rue d'Arras, 24 pieds sur 12 1/2, avec cheminée. Puis on passe à une autre, séparée de celle-ci par l'escalier, et donnant

au Nord, sur la place. Elle a 11 pieds 3 pouces sur 6 pieds 6 pouces : c'était le *Violon*.

L'escalier qui conduit au grenier est étroit et raide. Dans un autre procès-verbal et dans une lettre, il est affirmé que M. Weitard, envoyé par l'intendant pour examiner la question pendante entre le bailliage et le magistrat, n'avait pas osé le monter, « parce qu'il y aurait exposé sa vie. »

La description du grenier n'offre aucun intérêt : On constate le bon état de la charpente du toît. On ne dit rien des chêneaux, ce qui est étonnant : car ils sont fort remarquables. On ne dit rien non plus des sculptures et des ornements. Il est vrai que là n'était pas le but de la visite, et qu'll s'agissait surtout d'examiner la question de convenance ou de non convenance du local.

Puisque nous sommes à l'étage supérieur, ou pour mieux dire derrière les fortes pierres de l'Attique, disons tout de suite qu'on ne voit pas d'en bas toute cette partie de l'édifice, et qu'on trouve en haut, et jusques dans le grenier d'une maison voisine, la continuation des sujets dont nous allons donner la description. Pour bien comprendre cette disposition, il est nécessaire de se reporter à la planche ci-jointe. On verra que, primitivement, l'édifice que nous décrivons fut adossé à la maison voisine, mais d'une manière différente de ce qui est aujourd'hui.











1__La Foi

2__La Charité

3__L' Espérance

4__La Prudence

5__La Justice

6__La Force

7__La Tempérance.

D'aprés les Maquettes

de **Noël Louis.**







Lith Desavary-Dutilleux. Arras.

En effet, du côté de la rue d'Arras, le toit est resté ce qu'il était ; mais, du côté de la Place, il a été *élevé* et *avancé*, de telle sorte que la ligne première A B de ce toit s'est changée en la double ligne C D E. Alors les deux sujets F et G ont disparu presque totalement, pour être cachés dans le grenier où on les a retrouvés, tandis que le bas-relief H, du côté de la rue d'Arras est demeuré intact. Il y a toujours eu, on le voit, une grande irrégularité dans cette construction : rien n'y est d'équerre, rien n'y est arrangé d'après un parallélisme quelconque et pourtant tout est animé d'une vie singulière.

Ceci expliqué, nous pouvons considérer le monument à l'extérieur et en faire un examen détaillé.

Si nous nous transportons vis-à-vis de l'entrée, dans la rue du Bourg, et que nous nous bornions d'abord à étudier les bas-reliefs de l'Attique, nous reconnaîtrons immédiatement trois sujets fort connus : les trois vertus théologales, la *Foi, l'Espérance, la Charité.*

La Charité occupe le milieu, comme vertu principale, durable, éternelle, tandis que les deux autres, selon la doctrine de l'apôtre, sont des vertus de passage et non permanentes. D'ailleurs la Charité forme groupe, avec ses grâcieux enfants d'âge divers, sur elle, à côté d'elle, dans des poses heureuses et bien prises. C'est donc un centre naturellement désigné pour tout cet ensemble.

La Foi et l'Espérance sont tournées vers elle. L'une élève la Croix et le Calice avec l'Hostie, abrégé de tous les mystères; l'autre tient l'ancre symbolique et s'appuie sur une sphère. Ces trois sujets sont, on le voit, tellement faciles à expliquer, que ce serait faire injure à nos lecteurs que d'insister autrement.

J'avoue que je ne comprends pas qu'on ait jamais hésité pour l'interprétation des quatre sujets représentés sur la face qui regarde la Place. Mais, évidemment, ce sont les quatre vertus cardinales : *La Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance.* La Prudence tient le miroir entouré du serpent, deux symboles bien connus de cette vertu. La Justice est reconnaissable à son glaive et à sa balance. La Force embrasse solidement une colonne ; enfin, la Tempérance tient à la main une bride et un mors.

Souvent, dans mon enfance, nous nous amusions à considérer longuement ces grandes figures, et c'était avec un plaisir véritable que nous en retrouvions le sens dans nos livres élémentaires, et les bons Frères des écoles chrétiennes (alors appelés *Ignorantins*, cela va sans dire), nous donnaient à ce sujet bien des explications qu'ils auraient été fort étonnés de voir qualifier de savantes. Le *Catéchisme*, les *Devoirs du Chrétien*, l'*Histoire de*

la Religion, les *Figures de la Bible*, et d'autres livres tout aussi vulgaires étaient leur bibliothèque ; on voit que cela peut rendre quelques services, même en archéologie.

Examinons maintenant les sujets du côté de la rue d'Arras.

Ils étaient plus difficiles à interprêter que les autres, avant le nettoyage, parce qu'ils étaient plus maltraités par le temps, vu leur mauvaise exposition. Bien vîte pourtant on y a reconnu les quatre éléments : l'*Eau*, le *Feu*, la *Terre*, l'*Air*.

L'Eau est figurée par un vieillard à longue barbe, tenant une urne de laquelle l'eau s'écoule. Il est couronné de fleurs aquatiques et de roseaux.

Le Feu est représenté par un homme couché, dans un mouvement très-contourné, tenant une torche enflammée de la main droite. Sa main gauche tient la foudre. Des flammes sont à ses pieds.

La Terre est un vieillard couché, vu de dos. Il tient de la main gauche une bèche placée verticalement, et de la main gauche un autre instrument aratoire bien connu (en patois du pays : une *arbracquette*). Quelques épis de blé sont sur le fond du bas-relief.

L'Air est un vieillard couché sur des nuages, vu de face. De la main droite, il tient une plume d'oiseau ; il a la main gauche étendue. Dans le fond, du bas-relief, on voit quelques nuages.

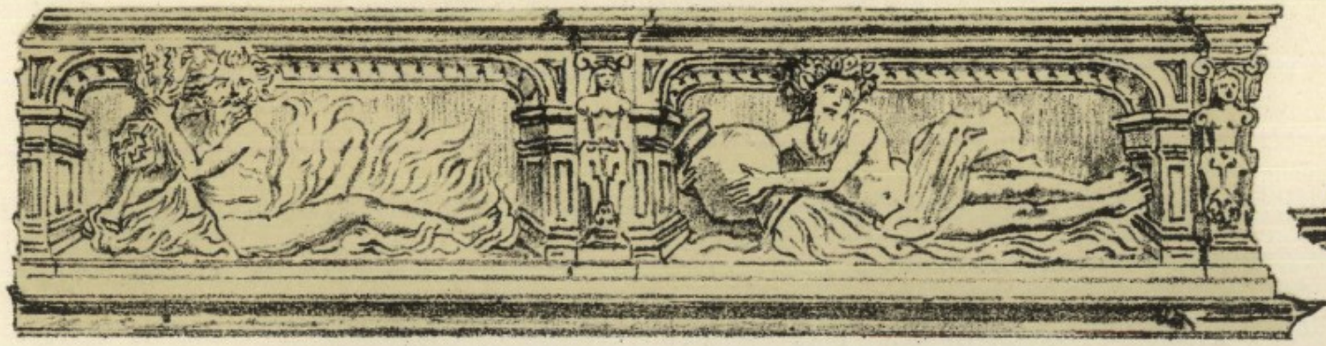
Nous avons donc jusqu'ici : les trois vertus théologales, les quatre vertus cardinales, les quatre éléments.

Montons dans le grenier de la maison voisine, et nous aurons les sujets de la quatrième face, incomplète dès l'origine, comme nous l'avons dit.

D'abord, au compartiment F (page 190 ci-dessus), nous trouvons l'image de Saint-Antoine l'hermite, avec le diable son tentateur. Il n'y a pas à se méprendre sur le *nom* de ce saint, qui évidemment, d'après tous les usages anciens, était le patron du fondateur de ce monument. C'est ici ce qu'on nomme la *signature* du propriétaire ou du donateur. C'est d'autant plus certain, qu'en dehors du toît de la maison rue d'Arras, un compartiment H du plan, page 190, nous trouvons un *pèlerin* assis, les jambes étendues, portant sur ses genoux un *écusson*, malheureusement aujourd'hui sans armes.

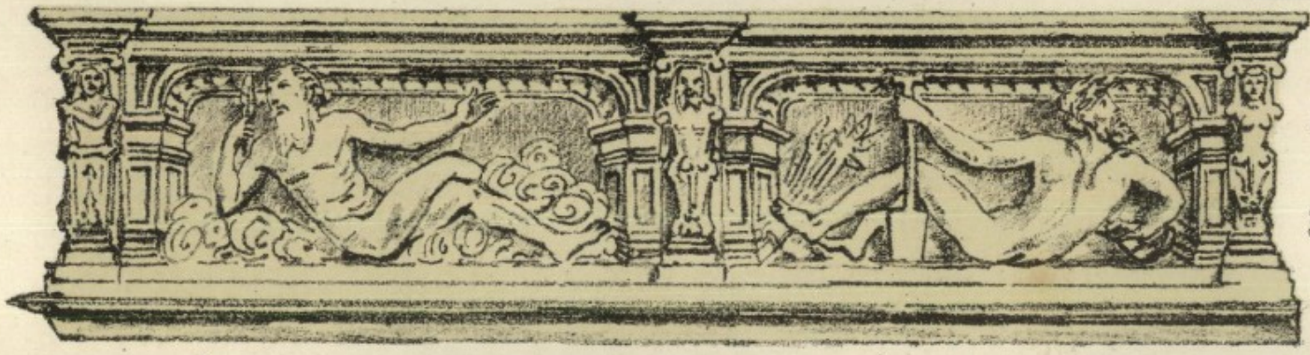
Ce fondateur ou propriétaire était donc un homme qui avait voyagé, qui avait fait des pélerinages, et il se nommait Antoine. Si l'écusson était encore revêtu des émaux et des couleurs qu'il porta sans doute jadis, nous pourrions dire *qui* était cet homme : car là sont les caractères importants, le compartiment G n'offrant que du remplissage, une femme qui tient une corne d'abondance et des fruits.

BAILLIAGE D'AIRE.



Le Feu.
L' Eau.
L' Air.
La Terre.

(Façade Sud
sur la rue d'Arras.)





1

Fronton d'une fenêtre
sur la rue d'Arras.

1. Bellonne
et ses attributs.

2. La Tentation
de St Antoine.

3. L'Abondance.

4. Pélerin en Prière.
(avec l'écusson du fondateur)



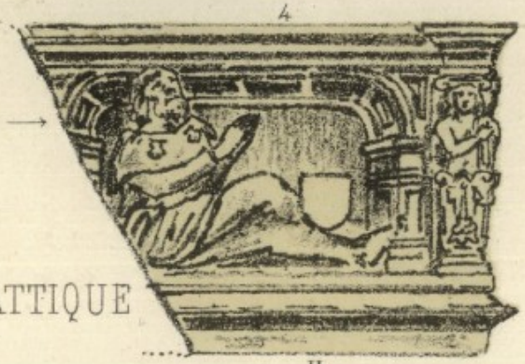
2 3

F G

Grand-Place

← Façade Ouest →

DÉTAILS
DES
BAS-RELIEFS DE L'ATTIQUE



4

H

Rue d'Arras.

Lith. Desivery-Dutilleux. Arras.

Jusqu'ici nous avons cherché inutilement la solution de ce problème. Le monument porte la date de 1600; il a pour *signature* un pélerin et un Antoine; qui a bâti cet édifice en 1600? A-t-il. dès l'origine, appartenu à la ville? Déjà, en 1641, on en disposait comme d'une chose qui n'était pas propriété privée et on y installait le bailliage. La bretèque, M. Deschamps de Pas l'a fait remarquer, indique un lieu de plaids. — Voilà des éléments de solution, sans doute, mais quelques-uns semblent se contredire, et dans l'ensemble ce n'est pas clair.

Si nous arrêtons maintenant nos regards sur les ornements qui entourent le monument à sa partie moyenne, là encore nous trouverons des emblêmes du plus haut intérêt.

D'abord ce sont tous les signes de la maison de Bourgogne et en même temps les attributs de l'ordre de la Toison d'or: des briquets posés sur des bâtons noueux en croix de Saint-André, accompagnés d'étincelles, avec les lettres A. I. F. M. (*Ante Ictum Flamma Micat*).

Je me souviens parfaitement de l'impression que causèrent ces emblêmes sur la duchesse de Berry, lorsqu'elle visita solennellement la ville d'Aire et toute cette contrée, en 1825. Il me semble encore la voir se lever dans sa calèche et l'entendre s'écrier: « Voilà les armes de mon pays.» La princesse de Naples, famille des Bourbons d'Espagne, pouvait, en effet, reconnaître là des emblêmes familiers, et devait être frappée du spectacle qui s'offrait subitement à ses regards, si loin du pays où elle avait eu l'habitude de les voir.

Puis ce sont des rosaces, des entrelacs, qui se répètent avec des trophées d'armes. Enfin, voici de nouveau un souvenir de notre mystérieux *pélerin*, c'est-à-dire des attributs de Saint-Jacques, composés d'une grande écaille, de deux bourdons et d'une pannetière. Je sais que la ville d'Aire a toujours eu pour Saint-Jacques un culte particulier, que la moitié du chef de Saint-Jacques a été enlevé à la cathédrale d'Arras par Philippe-d'Alsace et a été l'objet d'une vénération extraordinaire jusqu'à la révolution (1), et que primitivement l'église principale d'Aire porta le vocable de Saint-Jacques; mais ici les emblêmes de pélerinage sont accusés avec une intention trop actuelle et trop directe, pour qu'on puisse expliquer leur présence par une allusion à une dévotion générale. Il me semble qu'ils sont en rapport immédiat avec l'image du péleriu dont nous avons parlé, et qu'un jour où l'autre ils serviront, avec cette image et celle de Saint-Antoine, à nous faire trouver le mot de cette énigme historique,

(1) Voir l'histoire du chef de Saint-Jacques, publiée par moi dans le Recueil de la commission des Monuments historiques, en 1860.

intéressante à pénétrer, au point de vue surtout de la reconnaissance que doit la ville d'Aire au personnage qui l'a dotée d'un de ses plus beaux monuments.

Quatre grandes fenêtres éclairent l'étage, du côté de la rue d'Arras. Trois des frontons qui les surmontent offrent de grandes coquilles ; le quatrième porte une figure allégorique au milieu d'un trophée d'armes. On voit sur le côté qui fait face à la rue du Bourg, deux fenêtres semblables, et au milieu de leurs frontons l'inscription suivante : ANNO 1600. Au milieu de cette façade est une niche peu profonde, veuve de sa statue. Quelle était cette image ? Il est difficile de le dire. C'était certainement l'image d'un saint, d'un patron.

La façade du côté de la place offre, comme celle de la rue d'Arras, quatre fenêtres, mais celles des extrémités sont seules semblables à celles de la rue d'Arras ; les fenêtres du milieu sont étroites et hautes. Celles-ci accompagnent une *bretèque* ou tribune supportée par un cul-de-lampe et couverte d'un toît soutenu par quatre colonnettes. Le devant de la bretèque portait autrefois les armes du duc de Bourgogne, comte de Flandre, nous l'avons vu positivement énoncé dans une des pièces de notre riche dossier des Archives du Pas-de-Calais. Ceci se comprend parfaitement puisque le bailliage représentait la justice du Souverain. C'est pour cela que plus tard on y plaça les fleurs-de-lys avec la couronne fermée, lorsque la juridiction releva de la couronne de France. C'était là comme la marque principale, j'allais dire *l'enseigne* du monument et l'indice du service auquel il était affecté. A l'une des fenêtres de ce côté, il y a un fronton sculpté ; on y voit deux Tritons armés combattant.

Quant à l'ordre architectural qui règne partout sur cette triple façade, à l'étage, c'est l'ionique. La galerie, au rez-de-chaussée, est formée par des colonnes d'ordre dorique, au nombre de huit, soutenant sept arcades en anse de panier ou demi-ellipses. Ces colonnes sont toutes monolithes, élevées sur des piédestaux ; la distance d'axe à axe est d'environ 3 m. 20 c. La profondeur du Promenoir est de 2 m. 50 c. Plusieurs de ces colonnes ont énormément souffert et l'une d'elles a été remplacée à une époque déjà éloignée. Toutes sont fortement reliées entre elles et au mur de fond, par des barres en fer tordu placées au-dessus de leurs chapiteaux.

L'intérieur du promenoir offre une grâce remarquable. Ce sont d'abord les courbes élégantes des fenêtres et arcades aveugles, suites de lignes pleines de mouvement et d'harmonie, puis c'est la belle voûte d'arêtes, en briques et blancs, qui captive aussitôt l'attention du visiteur. Avec des agencements fort simples, mais très-ingénieux, avec des cœurs, des damiers, des flèches, des

carrés et des ronds disposés de toute manière, et les simples éléments de pierre blanche et briques ou carreaux, les ouvriers, j'allais dire les artistes soigneux du XVI[e] siècle, fiers de leur art, ont dessiné, brodé, peint en quelque sorte, les motifs les plus gracieux, les plus originaux, et on ne se lasse pas de regarder ces dessins aujourd'hui débarrassés du badigeon qui les a salis trop longtemps, et d'admirer ce que l'on faisait autrefois. « Ceux du temps passé nous valaient bien », me disait à ce propos un des braves ouvriers occupés à nettoyer, à gratter toutes ces belles choses et qui comprenait l'admiration qu'elles nous causaient. Ce mot est dur, convenons-en, pour les disciples quand même de la doctrine moderne du progrès indéfini !

C'est à regret que, parvenu au terme de la tâche qui nous a été imposée, nous disons adieu à ce beau monument dont nous avons essayé de donner l'historique et la description. Nous ne pouvons cependant prendre congé de nos lecteurs sans leur dire comment et par qui fut faite et menée à bonne fin la restauration intelligente et de goût parfait qui s'achève au moment où nous traçons ces lignes.

Souvent il avait été question de restaurer ce monument, dont l'état s'empirait de jour en jour, et l'attention de l'administration municipale de la ville d'Aire avait mainte fois été provoquée. Enfin, en juin 1870, intervint une décision formelle, comme le montre l'extrait de la séance du conseil municipal, que nous donnons ici textuellement :

Séance du 18 *Juin* 1870.

» Par suite d'un rapport de M. l'architecte sur l'urgence de commencer immédiatement les travaux de restauration de notre corps-de-garde si nous ne voulons pas le voir tomber de vétusté, votre commission a été unanime pour reconnaître qu'on a déjà trop tardé à s'en occuper, et sur la proposition faite par M. le maire, elle a été d'avis qu'on portât à 4,000 fr. le crédit de 800 fr. accordé sous le titre de restauration de la justice-de-paix.

» L'intérêt qui s'attache à nos anciens monuments augmente de jour en jour ; on voit partout relever de leurs ruines les édifices mutilés par le temps. Puisque nos finances nous le permettent nous ne devons pas hésiter à suivre cette voie et à entrer dans les vues de M. le maire pour la restauration de notre corps-de-garde qui, malgré son état de ruine, fait encore l'admiration des connaisseurs.

» Le conseil, après quelques observations échangées entre plusieurs membres, vote à l'unanimité, les 4,000 fr. comme pre-

mier à compte. Les travaux devant occasionner une dépense beaucoup plus considérable, sous la réserve que M. le maire, avant de faire l'emploi des fonds, consultera l'ad ninistration supérieure et la Commission des Monuments historiques pour savoir s'il ne serait pas avantageux de faire classer cet édifice parmi les Monuments historiques, et aussi pour pouvoir mieux apprécier quels sont les travaux de restauration qu'il convient de faire.

» Vu l'urgence, le conseil prie M. le maire de faire toutes diligences et de présenter un rapport le plus vite possible. »

C'est alors que, sur la désignation trop bienveillante de M. le Préfet, je fus invité à m'occuper de cette restauration, et immédiatement nous nous mîmes à l'œuvre, ce qui était facile avec le zèle et le bon vouloir du maire, M. de Sars, et des membres du conseil municipal qui avaient pris la résolution qui vient d'être citée, et avec l'activité, intelligente et toujours présente sur les lieux, de M. Magnard. Nous ne pûmes que commencer les travaux, après avoir arrêté les grandes lignes de la restauration, car déjà des bruits de guerre retentissaient, et c'est au milieu d'une de nos visites au pacifique bailliage qu'éclatait la sinistre nouvelle des combats qui allaient se livrer. C'était là une assez triste préface pour des travaux d'art, amis de la paix, et bientôt, on le conçoit, ces travaux eux-mêmes furent suspendus. Ils furent repris dans le courant de 1871, aussitôt que les plus mauvais jours furent passés, et grâces à M. Lambert, maire de la ville d'Aire, secondé par une commission spéciale composée d'hommes de goût, animés d'un grand zèle pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de leur cité, tout marcha avec un ensemble et une rapidité admirables. M. Magnard surveillant tout avec un soin et une attention de chaque instant, il était facile de prévoir une heureuse et prompte issue à cette entreprise; d'un autre côté, M. Louis Noël ayant été chargé de ce qui concernait la sculpture et étant venu s'installer aussi sur le lieu même des travaux; ces travaux avancèrent bientôt à vue d'œil. Aujourd'hui ils sont terminés, à quelques petits détails près, lions et bouquets qui s'achèvent à Paris et seront mis en place au printemps.

Terminons par la nomenclature des travaux accomplis.

Il s'agissait, avant tout, de savoir si l'on devait ou non remplacer les colonnes ou plusieurs colonnes du promenoir.

Pendant plusieurs séances on examina, on délibéra, on sonda les plaies. Bref, on finit par admettre l'opinion que M. Magnard avait émise dans son mémoire du 20 avril 1867, et on se borna à raccommoder et consolider. Voici la partie de ce mémoire qui se rapporte à cet objet :

« Colonnade. — Elle est en pierres calcaires dites de Tournay : Ses arcades en anses de panier sont archivoltées en pierres de même nature. Les dégradations aux piédestaux, futs et chapiteaux sont graves et font hésiter sur le mode de restauration.

» Doit-on remplacer cette colonnade dans son entier ? — Je pense qu'une pareille opération, outre qu'elle serait onéreuse, présenterait de sérieuses difficultés et pourrait compromettre tout le monument.

» On a beaucoup d'exemples de ces moyens radicaux : le plus à notre connaissance est le beffroi de Valenciennes qui serait probablement encore debout, si des travaux soi-disant de consolidation n'étaient venus le faire crouler sur les maisons qui étaient à ses pieds avec les personnes qui se trouvaient dessous.

» Ces colonnes qui font ici le service de piédroits sont restées dans des plans verticaux très-rassurants ; toutes les assises placées sur de bonnes semelles de plomb ont prévenu bien des écrasements. Cependant le mal est grave en bien des endroits ; quelques fissures sont à sonder, deux chapiteaux fatigués plus que les autres doivent être examinés avec soin et ont déjà reçu des colliers en fer à leur gorgerin. Les bases ont de fortes brèches qui, toutefois sont d'une restauration assez facile ; les mastics, les matières calcaires plastiques peuvent s'y adhérer et y former de bons raccords. Quant aux petites brèches ainsi que les arêtes des moulures rongées par le temps, ce serait un travail perdu de les entreprendre.

» Je conserverais donc ce qui existe et qui peut à mon avis, défier bien des années. Néanmoins, cette restauration est pressante ; elle doit s'exécuter sans plus tarder ; certaines cicatrices doivent être immédiatement fermées pour ne plus donner accès aux effets désastreux de nos rigoureux hivers. »

Cette grosse question résolue, on décida un grattage et un nettoyage général, afin de mettre à nu toutes les plaies du monument, et ceci fait, il fut facile de savoir à quoi s'en tenir.

La bretèque fut alors enlevée et replacée solidement. L'escalier extérieur fut supprimé et l'entrée sur la rue du Bourg rétablie, ainsi que les charmantes arcatures du côté de la Place, les nervures des voûtes et les dessins grâcieux de ces mêmes voûtes. Le plancher primitif de la grande salle d'entrée fut remis à jour ; la cheminée genre XVI^e^ siècle rétablie, tout restauré, en un mot, dans l'état premier du bâtiment.

Pour les fenêtres de l'étage on décida de rétablir « les croisées en bois de chêne aux membres fortement accusés, moulurés et chanfreinés comme on savait si bien le faire autrefois.... la vitrerie encastrée dans une résille de plomb, composée de dessins variés. »

En examinant les fenêtres, nous avons découvert des gonds assez légers et une battée pratiquée aux montants, démontrant que des volets y avaient été placés jadis. De commun accord nous avions résolu de ne pas remettre ces volets, peu utiles et d'un effet déplorable au point de vue de l'art. C'est avec grand plaisir, on le comprendra, que j'ai retrouvé depuis lors, dans le riche dossier souvent mis à contribution plus haut, toute l'histoire d'une querelle entre Messieurs de l'hôtel-de-Ville et Messieurs du bailliage, parce que ceux-ci avaient fait poser des volets à ces mêmes fenêtres, et que ceux-là voulaient les faire enlever (ce qu'ils firent), ces volets gâtant la vue du monument. Ici Messieurs de l'hôtel-de-ville avaient raison évidemment, et leur conduite est en même temps d'accord avec la manière de voir et faire de leurs successeurs.

Nous ne dirons plus rien de l'attique, des bas-reliefs, des emblêmes divers, toutes ces pièces essentielles ayant été l'objet d'un travail de restauration fort étudié et tout spécial.

Honneur à la ville d'Aire, dirons-nous en terminant ce compte-rendu de la mission délicate qui nous avait été confiée. Déjà elle a su, l'une des premières de France, restaurer et embellir son admirable collégiale, fondation de ses anciens souverains ; aujourd'hui elle achève la restauration d'un monument d'un autre âge, d'un autre style, mais qui a une valeur réelle. Agir ainsi, c'est comprendre l'importance des arts dans l'économie des choses de la société, c'est donner un bel exemple, et montrer que l'on ne doit pas s'occuper uniquement des choses de la matière, mais bien aussi et surtout des choses de l'esprit.

EGLISE DE VAULX.

PIERRE FUNÉRAIRE DE JEHAN DE LONGUEVAL. — CAVEAU SÉPULCHRAL DE SA FAMILLE.

Habent sua fata sepulchra.

Due à la munificence de Jehan de Longueval et de Jehanne de Rosimboz, sa femme, l'église de Vaulx qu'envieraient beaucoup de villes, porte au-dessus du portail quatre ancres de fer donnant le millésime de 1564.

A l'extérieur, elle offre un vaisseau à trois nefs, surmontées chacune de leur toit, et une tour d'une hauteur et d'une élégance peu communes.

A l'intérieur, elle montre les voûtes en pierre de ces mêmes nefs, soutenues par l'épanouissement entrecroisé des nervures de leurs piliers.

Dans le mur de la basse nef de gauche, s'ouvrent quatre baies profondes que ferment à la partie supérieure des arcades en accolade destinées évidemment à abriter les monuments funéraires, statues, pierres commémoratives ou sarcophages des membres de la famille de Longueval dont la terre de Vaulx était l'une des nombreuses seigneuries.

Au sommet de ces arcades sont des écus blasonnés aux armes de cette maison qui porte : « Bandé de vair et de gueules de six pièces. »

Sous la seconde arcade — à partir de l'entrée de l'église — existent, en retour du mur de gauche, un écusson aux mêmes armes, timbré d'un armet taré de front, et supporté par deux griffons ; en face un autre écusson losangé parti du précédent et de celui des Rosimboz, entouré d'une couronne.

Au bas de la première arcade se trouve la pierre tumulaire du fondateur et de la fondatrice de l'église.

A quelques mètres plus loin est l'entrée du caveau d'inhumation des Longueval.

En 1793, toutes les sépultures qu'il contenait furent violées, et à défaut d'autres objets de valeur qu'ils s'attendaient à y prendre sans doute, les violateurs des tombeaux volèrent le plomb des cercueils et jetèrent, pêle-mêle dans le caveau les ossements qu'ils renfermaient. Indignés d'un tel vandalisme,

les habitants de Vaulx, toujours pénétrés de reconnaissance pour leurs anciens bienfaiteurs, murèrent l'entrée de ce caveau, que l'on n'a retrouvée que depuis quelques années et enterrèrent la pierre tumulaire, qui sans cela eût été brisée comme tant d'autres, et probablement comme une plus ancienne pierre funéraire de Longueval, qu'en son histoire d'Arrouaise, page 214, dom Gosse, prieur de la même abbaye, nous apprend avoir reconnue en 1776.

« On voit encore, dit-il, dans l'un des bas côtés de l'église de » Vaux, une pierre sépulchrale au haut de laquelle se trouve un » écusson chargé de trois lions, deux et un en pointe. Elle est » aussi ornée de trois figures plates, avec une épitaphe dont je » n'ai pu lire que les mots suivants : † Chi gist....., seigneur » de Vaux qui trespassa en revenant du voyage de Jérusalem, » en l'an de grâce mil IIIIc et XXXIII † Chi gist Jehans ses fils, » seigneur de Vaux, qui trespassa en l'an de grâce mil IIIIc et » XXXIX. † Chi gist Guérart, seigneur de Vaux. ..... le susdit » chevalier qui fist..... de cette lame..... en l'an de grâce » mil IIIIc et XL au mois d'avril Priez Dieu pour leurs âmes. »

Examinons d'abord la pierre qui bien que déjà décrite (Durieux, *Un village du Cambrésis*, pages 21 et suivantes) n'a point encore été dessinée. Nous pénétrerons ensuite dans le caveau, qui lui, n'a jamais été décrit, et dont on n'a jamais non plus copié l'importante épitaphe du chevet.

Pierre. — Cette pierre, qui est en marbre noir et en parfait état de conservation (sauf quelques cassures assez insignifiantes) mesure 2 mètres 10 centimètres de longueur sur un mètre 55 centimètres de largeur.

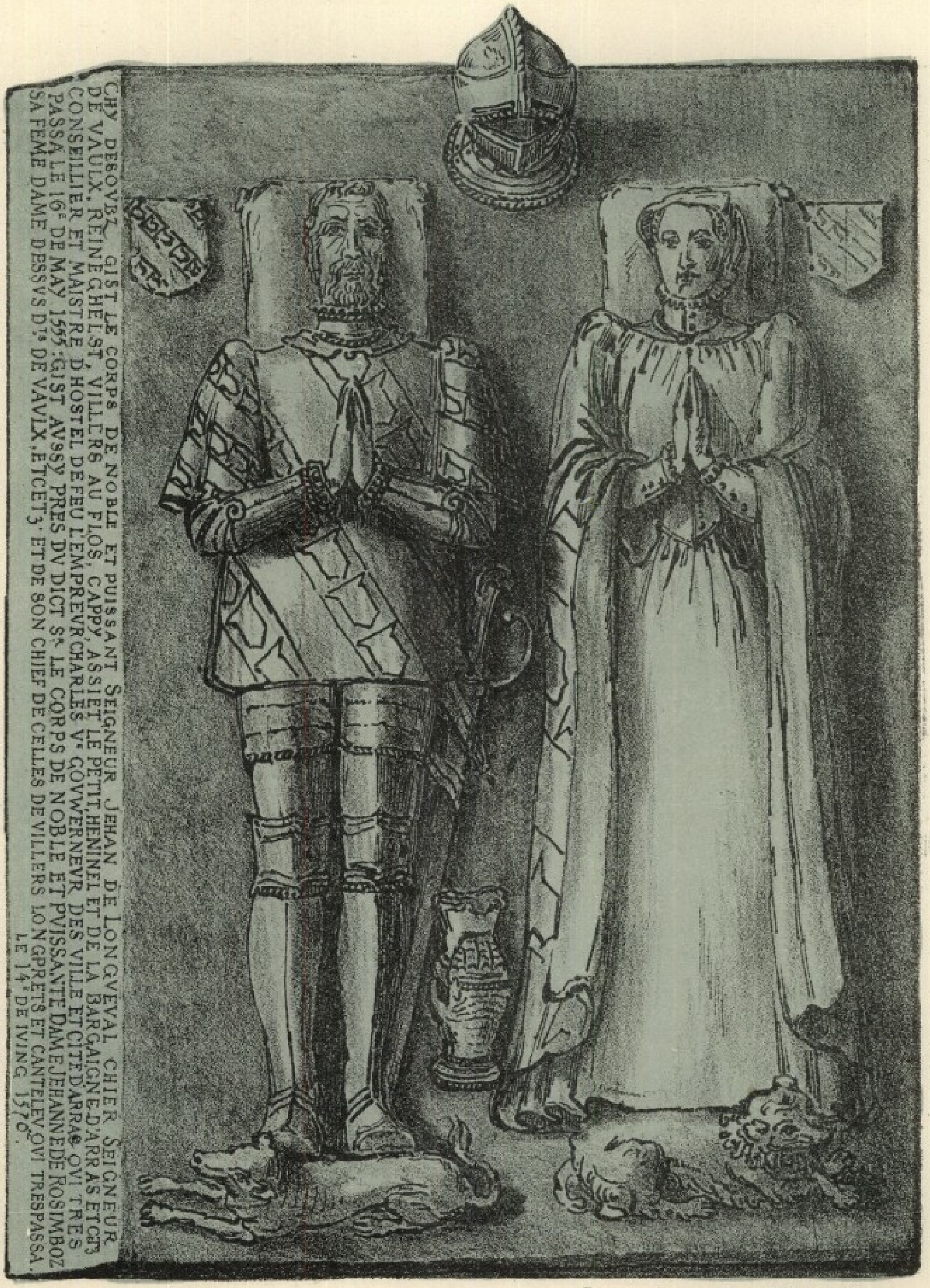
Elle porte deux figures couchées, sculptées en ronde bosse, les mains jointes sur la poitrine et la tête légèrement relevée par des carreaux à glands.

Ce sont celles, nous l'avons déjà dit, de Jehan de Longueval et de Jehanne de Rosimboz.

Jehan de Longueval, tête nue, les cheveux presque ras et la barbe mi-longue est couvert d'une armure pleine sur laquelle est passée une cotte à ses armes. A son flanc gauche, maintenue par des attaches, son épée dont la fusée sans pommeau affecte la forme d'un coutelas. L'un des quillons se recourbe de manière à protéger la main, la contre-garde est formée d'une petite coquille. Plat et large, le fourreau dénote une lame évidée se rétrécissant de la garde à la pointe. Les solerets à bouts carrés, suivant la mode du temps, s'appuient sur un lévrier.

Jehanne de Rosimboz est coiffée d'un bonnet à la Marie Stuart, enveloppée d'une longue mante également armoriée, qui ouverte

VAULX VRAUCOURT



D'après le croquis de M^r C.le Gentil.

PIERRE TOMBALE

de Messire Jehan de Longueval

et de dame Jehanne de Rosimboz sa femme

dans l'église de Vaulx Vraucourt.

Lith. Desmary-Dutilleux. Arras.

sur la poitrine, laisse voir le corsage boutonné se terminant en pointe liserée, et le devant de la robe. Les pieds cachés par l'ampleur de la jupe, reposent aussi sur un chien griffon.

Jehan et Jehanne portent au cou la petite fraise droite, et aux poignets des manchettes tuyautées.

Entre les deux personnages se trouvent, vers le haut de la pierre, un heaume, visière baissée sans grilles et avec ouverture pour les yeux ; vers le bas, une paire de gantelets.

A droite de Jehan et à la hauteur du chef est un petit écu à ses armes, à gauche de Jehanne et à une hauteur égale, un autre écu similaire.

Sur l'épaisseur de la pierre dont la partie droite est abattue en biseau, se lit en lettres capitales détachées en relief.

« Chy dessoubs gist le corps de noble et pvissant seigneur » messire Iehan de Longveval chier seigneur | de Valvx Reinen- » ghelst, Villers-au-Flos, Cappy, Assiet-le-Petit, Heninel et de » la Bargaigne d'Arras, etcetz., | conseiller et maistre d'hostel de » fev Lemprevr Charles V^e^ Govvernevr des ville et cité d'Arras, » qui tres | passa le 16^e^ de may 1555 : gist aussy près du dict s^r^ » le corps de noble et pvissante dame madame Iehanne de Ro- » simboz, | sa feme dame dessus d^ts^ de Vavlx, etcetz, et de son » chief de celles de VillersLongpretz et Cantelev qui trespassa, | » le 17^e^ de iving 1570.»

Caveau. — On s'y avale en levant une trappe naguère en fer, maintenant en bois, recouvrant une ouverture carrée. taillée à pic, d'une profondeur d'a peu près 1 m. 60 c. A un mètre environ plus bas à gauche, est le sol du caveau.

Il est voûté en plein cintre, construit en briques pour la voûte et ses retombées ; en briques et en blancs à lits inégalement alternés pour les murs de fond. Sa longueur est de 7 m. 25 c., sa largeur de 3 m. 10 c. et sa plus grande hauteur de 2 m. 05 c.

Sur toute la longueur du caveau sont établies seize auges en pierres blanches, où étaient déposés les cercueils de plomb enveloppés de chêne, dont les planches encore très-consistantes jonchent les diverses parties du caveau.

Ces auges placées bout à bout, sont jumelles et superposées, il y en a donc huit supérieures et huit inférieures. Leur largeur est de 0 m. 80 c. et, chose assez inexplicable, leur longueur de 1 m. 65 c. seulement.

Sur le pourtour des auges, se lisent les noms des personnes qu'elles ont contenues.

A droite et à gauche du caveau règne une allée où se plaçaient les visiteurs ou les gens chargés de l'inhumation. Dans les retombées de la voûte sont, de chaque côté, neuf écussons en pierre blanche accolés au mur, quatorze autres écussons de même forme déplacés ou à placer gisent dans le caveau, les uns aux armes des Longueval, les autres à celles des familles auxquelles ils se sont alliés, nous avons cru y distinguer le blason des de Mailly. Reconnaître ces écussons, serait, au reste, chose des plus faciles.

Au chevet du caveau, en regard de l'entrée, et immédiatement au-dessus des auges, se trouve une pierre blanche haute de 1 m. 07 c. large de 0 m. 87 c., de forme rectangulaire qu'encadre une moulure assez grossière n'existant plus à la partie inférieure. Cette pierre porte l'historique et très-importante épitaphe suivante, gravée en creux et en capitales :

S'ensuivent les noms des seigneurs et dames chy dedans enterrés. Premièrement chi gist le corps de noble et puissant seigneur messire iehen de Longueval chevalier seigneur de Vaulx, Héninel, Villers-au-Flos, Cappy, Belloy, Visconte de Verneul, gouverneur et cappitaine des ville et chasteau de Bappalmes lieutenant de monsieur le grand bastard de Bourgongne de sa compagnie de cent hommes darmes qui trespassa a Verneul la nuict des Rois lan de grace 1499 ∽ pres de luy; gist le corps de noble et puissante dame madame Marie de Miraumont son espouse, dame de Beaumont fille aisnée de messire Robert chevalier seigneur de Miraumont conseillier et chambellain mareschal de lhoost et chappitaine de la garde du bon duc Philippe de Bourgoigne ectx laquelle trespassa a Verneul le iour de caresmaulx lan 1558 — chi gist aussi le corps de noble et puissant seigneur messire Adrien de Longueval fils ainé des susdicts seigneurs et dames chevalier seigneur de Vaulx, Héninel, Villers-au-Flos, Cappy, Tour enel Travesi gouverneur et cappitaine des ville et chasteau de Bappalmes, conseillier et chambellain de Charles V^e^ roi des Espaignes et cappitaine de Hallebardiers allemans de sa garde lequel trespassa en la ville de Douay le XIII^e^ de iuill et 1534. Près de luy gist le corps de noble et puissante dame madame Anne de Courteauville dame de Reineghelst et de la Tour fille aisnée et heritière de messire Ioseph de Courteauville conseillier et chambellain du duc seigneur Charles de Bourgoigne laquelle trespassa le VI^e^ de iuing lan 1539. Chy gist aussi le corps de noble et puissant seigneur messire lehan de Longueval fils aisné dessusdicts seigneur et dame. chl^r^ seigneur de Vaulx, Henninel, Villers-au-Flos, Cappy, Reinegelst, Assiet-le-Petit de la bargagne d'Arras conseillier et maistre dhostel de lempereur Charles V^e^ et gouverneur et cappitaine des ville et cite d'Arras, et fondateur de cette nouvelle église, le quel trespassa en sa maison dArras le XVI^e^ de may 1551 ∽ pres de luy gist le corps de noble et puissante dame madame leheinne de Rosimboz son espouse dame de Villers Longppe et de Canteleu fille aisnee de messire Pierre chevalier seigneur de Rosimboz en son conseillier et chambellain de lempereur Charles V^e^ et grande mere dhostel et chief des finances de madame Marguerite archiduchesse d'Aultriche et douagiere de Savoye tante du susdict empereur et gouvernante du Pays-Bas, etcx, laquelle avec son mary. aussi fondatresse de ceste eglise trespassa

Chy gist aussi le corps de noble et puissant seigneur messire Maximilien de Longueval filz unicque des susdicts seigneur et dame en son vivant s^r^ de Vaulx, Héninel, Villers-au-Flos, Cappy, Reinenghelet ∽

Assiet-le-Petit

On ne peut se défendre d'une impression pénible en voyant les ossements de ces personnages rouler sur le sol parmi les décombres, les planches brisées et les ferrements tordus de ce qui fut leurs cercueils.

Il existe encore des Longueval, plusieurs sont toujours riches et puissants, dit-on, près d'une cour étrangère. S'il était donné à ces lignes d'arriver jusqu'à eux, il leur souviendrait sans doute du berceau de leurs ancêtres, de leurs tombes.

Grandia que effossis placarent ossa sepulchris !

SÉANCE DU 3 OCTOBRE 1872.

Présidence de M. Godin.

Etaient présents : MM. le Marquis d'Havrincourt, Le Gentil, Grandguillaume, A. Terninck, Cavrois-Lantoine, de Sède, de Cardevacque, Van Drival, Lecesne père, Lecesne fils, Dancoisne.

M. Peigné-Delacourt assiste à la séance.

MM. Gieseler, de Hauteclocque, N. Cavrois, Coffinier s'excusent de ne pouvoir y assister.

M. Peigné-Delacourt entretient l'assemblée d'une entreprise généreuse qu'il a conçue et déjà en partie exécutée, de publier, pour être répandues à bas prix, toutes les cartes du dépôt de la guerre, réduites et reproduites par les procédés de la photogravure, et de joindre à ces cartes une publication de tous les monuments principaux, le tout dans le but de répandre une instruction solide et saine dans toutes les classes de la société. Deux mille neuf cents gravures sont mises sous les yeux de la Commission, qui félicite vivement M. Peigné-Delacourt de l'usage admirable qu'il fait de sa grande fortune.

M. Peigné-Delacourt élève ensuite des doutes sur l'interprétation que l'on donne d'ordinaire au mot *Nemetocenna* qui, selon lui, ne voudrait pas dire Arras. Une discussion prolongée se produit à ce sujet, et M. Peigné-Delacourt promet de développer toute sa pensée par écrit et d'envoyer son mémoire à la Société.

M. Le Gentil lit un travail sur les sépultures de la famille de Longueval qui sont dans l'église de Vaulx-Vraucourt. Il décrit successivement les pierres tumulaires et le caveau, donne les inscriptions, et constate ce fait curieux et inexpliqué, que la place destinée à plusieurs corps et certainement occupée par eux, ne mesure qu'un espace fort restreint, insuffisant pour expliquer la position d'un cadavre couché. Diverses interprétations sont proposées, et il est décidé que la communication de M. Le Gentil sera insérée dans le prochain Bulletin, avec les dessins qui l'accompagnent. (1)

M. Terninck donne quelques nouveaux renseignements sur le castrum nobiliacum. Ces notes précieuses seront également publiées.

M. Dancoisne communique son beau travail sur la numismatique religieuse du département ; il reçoit les vives félicitations de ses collègues.

Sur la proposition de plusieurs membres, et après le vote unanime des membres présents à la réunion, M. de Monnecove est désigné pour être présenté à M. le Préfet en qualité de membre de la Commission.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Le Secrétaire de la Commission,

A. Godin.

---

(1) Cette insertion a été faite tome III du Bulletin, page 227.

SÉANCE DU 9 JANVIER 1873.

Présidence de M. A. Godin.

Etaient présents : MM. de Sède, Terninck, Grandguillaume, Le Gentil, Boulangé, de Cardevacque, Cavrois-Lantoine, baron de Calonne, de Linas, Van Drival et Godin.

MM. Coffinier, Lecesne père, Narcisse Cavrois et Gieseler ont fait savoir qu'ils ne pourraient assister à cette réunion.

M. Godin remplit aussi les fonctions de secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. de Sède signale une pierre tombale provenant de l'abbaye de Blangy et dont voici l'inscription :

« Cy gist noble et vertueuse dame Madame Florisse Bayart, » dite de Chantay, laquelle après avoir exercé l'estat de prieuse » vinct-trois ans fut abesse l'espas de six ans durant lesquels » elle feit bastir le cloistre de céans. Trespassa le XXVIII^e^ jour » d'octobre 1605. Requiescat in pace. »

Cette inscription donne la date précise de la construction des cloîtres de l'abbaye de Blangy et a, pour ce motif, une certaine valeur historique. Il serait possible, probablement, de faire transporter en un lieu où elle pourrait être conservée la pierre dont il s'agit, qui se trouve abandonnée au milieu de divers matériaux, dans une des cours de la fabrique de sucre de Blangy. M. de Sède est persuadé que les propriétaires de cette fabrique s'empresseraient de la mettre à la disposition de la Commission.

M. Terninck communique de précieux renseignements sur un temple gallo-romain découvert à Hamblain-les-Près.

M. Le Gentil donne lecture d'un travail sur la commanderie des Templiers de Haute-Avesnes, tour et bâtiments adjacents, et communique les dessins exécutés par lui sur nature, antérieu-

rement à la démolition si regrettable de cette tour par son propriétaire actuel. La Commission décide que ce travail et les dessins qui l'accompagnent seront insérés dans le Bulletin, ainsi que certains détails architectoniques et archéologiques que voudra bien aller relever sur place M. Desavary-Dutilleux. Il importe, en effet, de ne pas laisser disparaître les dernières traces de ces monuments d'un si haut intérêt pour l'histoire du pays.

M. Grandguillaume dépose sur le bureau une photographie représentant la cour d'honneur de l'abbaye de Saint-Vaast; l'assemblée examine avec le plus grand soin cette épreuve réellement magnifique, et remarquable par la fidélité avec laquelle sont rendus tous les détails, aussi bien que l'ensemble des divers plans, tous établis dans une perspective vraie : elle félicite vivement M. Grandguillaume, qui ne néglige rien pour arriver à la perfection de l'art qu'il cultive depuis si longtemps.

M. de Calonne fait connaître une inscription qui se trouve sur la cloche de l'église de Planques; à cette inscription est jointe une note généalogique. L'impression de cette notice dans le Bulletin est votée à l'unanimité.

M. de Cardevacque s'est occupé du château de Remy, et il signale ce monument comme étant digne de prendre place dans la *Statistique monumentale du Pas-de-Calais;* une notice sera rédigée pour faire partie de la 8e livraison de cet ouvrage.

La Commission délègue ensuite MM. de Linas, Van Drival et de Sède, pour assister à la réunion qui doit avoir lieu à la Sorbonne dans la semaine qui suit la fête de Pâques.

M. de Calonne appelle l'attention de la Commission sur l'arrondissement de Montreuil, un peu déshérité à cause de son éloignement, et de l'absence de communications rapides. Et pourtant il a une histoire féconde et il pourrait être l'objet de nombreux et intéressants travaux. Il en donne de nouveaux spécimens dans des notices sur diverses communes et annonce que son travail, pour le Dictionnaire du Pas-de-Calais, est fort avancé.

En réponse à cette communication il est décidé que, si le travail de l'arrondissement de Montreuil était prêt, rien n'empêcherait de le publier cette année même, concurremment avec

l'arrondissement de Saint-Omer : tous y gagneraient, et Montreuil et les lecteurs de l'ouvrage qui jouiraient plus vite des sérieuses recherches de M. de Calonne.

M. Van Drival donne lecture de son travail sur les nombreux noms de localités à forme étrangère qui se trouvent dans le Pas-de-Calais. Il s'occupe surtout des noms en *inghem*, qu'il compare aux noms en *ingham* de l'Angleterre dans sa partie saxonne, examine et analyse cette forme en la confrontant avec les formes plus anciennes *ingahem* et avec les sources de la linguistique de la Germanie et du Nord, et conclut à l'origine saxonne de ces noms. Ce travail sera inséré dans le volume du Dictionnaire qui a pour objet l'arrondissement de Saint-Omer, l'un de ceux où ces noms se trouvent en plus grand nombre.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Le Secrétaire,

A. Godin.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1873.

Présidence de M. A. Godin.

Etaient présents : MM. de Hauteclocque, Cavrois-Lantoine, de Cardevacque, d'Héricourt, Boulanger, Lecesne père, Terninck, de Sède, Lecesne fils, Coffinier, Legentil, Van Drival.

M. le baron de Calonne empêché fait agréer ses excuses.

M, Godin remplit aussi les fonctions de secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. de Cardevacque entretient la Commission d'une pierre tombale déposée dans l'église de Gouy-en-Artois. Il est décidé que le dessin de cette pierre sera reproduit dans le Bulletin et accompagné d'une notice.

L'honorable membre communique ensuite un plan de l'ancienne seigneurie de Remy portant la date de 1613 et présentant de curieux documents sur l'ancien château des archiducs et sur celui qui fut construit par la famille de Pressy, et dont la description doit être insérée dans la Statistique monumentale.

M. Cavrois-Lantoine propose à la Commission d'ajouter une série de gravures au *Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais*. Cette proposition est combattue par MM. Van Drival et Boulanger qui, tout en reconnaissant les vues excellentes de leur collègue, pensent qu'il n'est pas possible d'imposer ces frais nouveaux à l'éditeur avec lequel un marché a été conclu et que la Commission maintient dans son intégrité.

M. Terninck fait part à la Commission de la découverte qu'il a faite d'un cimetière romain sur le territoire de Bois-Bernard. Contrairement aux autres tombes de la même époque qui, dans l'Artois, ont encore tous les caractères de l'inhumation, ancien usage celtique, celles qu'il a trouvées présentent toutes le caractère de l'incinération et renferment des vases en verre, des fibules, des épingles, des vases en terre d'une grande finesse. Parmi tous les objets trouvés, M. Terninck présente à la Commission un coq en terre blanche, aux aîles bridées, et une magnifique serrure en bronze, ornée de clous en relief représentant des têtes de lion.

M. Coffinier, rendant un hommage mérité à la mémoire de M. Gustave Souquet, prie le Comité de proposer à M. le Préfet de nommer membre de la Commission M. Souquet fils. — Adopté.

M. Le Gentil informe la Commission qu'il a trouvé un dessin inédit du portail de l'église de l'ancienne abbaye d'Arrouaise.

M. le Président est d'avis de le faire reproduire dans la Statis-

tique avec une notice qui sera confiée à l'honorable membre. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Le Secrétaire de la Commission,

A. Godin.

SÉANCE DU 3 JUILLET 1873.

A trois heures du soir, les membres du Comité se sont réunis dans la salle ordinaire, à la Préfecture, pour la séance trimestrielle voulue par le Règlement.

Etaient présents : MM. de Linas, Le Gentil, Lecesne, Paul Lecesne, de Cardevacque, de Hauteclocque, Van Drival.

MM. Dancoisne et Gieseler s'excusent de ne pouvoir se trouver aujourd'hui à la réunion.

M. de Linas, doyen d'âge, préside la séance. Il invite M. Van Drival à remplir les fonctions de Secrétaire.

M. le Président se fait l'organe de l'assemblée en exprimant d'une manière sentie, et en des termes pleins de cœur, les regrets que tous éprouvent de la mort prématurée de M. Godin, qui présidait encore la dernière séance et a tant travaillé pour la Commission. Sur la proposition de M. Le Gentil, il est décidé qu'une notice sera faite sur la vie et les actes de M. Godin ; MM. de Linas et Van Drival sont priés de s'entendre pour la rédaction de cette œuvre de bon souvenir pour un collègue aimé de tous.

Il est en outre décidé que le discours prononcé sur la tombe

de M. Godin par M. de Linas sera inséré au présent procès-verbal et que les divers discours prononcés en cette triste occasion seront publiés dans le Bulletin. Voici le discours de M. de Linas :

Messieurs,

Le premier sentiment de l'homme en face de la mort est le respect, et le respect implique le silence. Que dire en effet auprès d'une tombe ouverte, quand la sublime voix de l'Eglise vient de faire entendre ses touchantes prières ; alors que l'éloge du défunt est dans toutes les bouches et son souvenir au fond de tous les cœurs?

Je devrais retracer ici, Messieurs, les immenses services rendus par M. Godin à la Commission des Antiquités départementales du Pas-de-Calais, dont il fut le Secrétaire depuis son établissement, en 1846. Bras de cette Commission tant que vécut M. Harbaville, Godin en devint la tête et le bras après la mort de notre à jamais regrettable Président ; bien plus, il y a deux ans, un vote unanime lui confia la direction absolue de nos travaux. A la fois Président et Secrétaire, Godin resta toujours à la hauteur de cette double fonction ; détails matériels, comme impulsion morale, rien n'échappait à son infatigable zèle ; on pourra occuper sa place, on ne le remplacera pas.

Mais combien peu importent les choses de ce monde à qui regarde l'éternité ! Godin le savait, et, depuis longtemps, Dieu était devenu le mobile de ses actes, le but suprême de sa vie. Atteint par une série de malheurs dont le moindre eût brisé un autre caractère, Godin ne se révolta pas, il se soumit. Dieu l'en a déjà récompensé ici-bas en lui procurant le bonheur d'une fin chrétienne, et il en était vraiment digne, car son existence entière fut l'application constante d'une des maximes fondamentales du christianisme : Penser toujours aux autres, jamais à soi.

Au revoir donc, Godin, mon vieil ami ! Dieu, en t'éprouvant sur la terre, te réservait sans doute au ciel l'immortelle couronne des justes, et, si tu ne l'as pas encore obtenue, les prières de ceux qui t'aiment — ils sont nombreux — ne te feront pas défaut.

M. Le Gentil donne lecture d'un travail sur la tour de l'abbaye d'Arrouaise, dont il a eu le bonheur de retrouver le plan authentique, ainsi que l'inscription de la pose de la première pierre,

sous l'abbé Dom Floride Tabary, architecte Pierre-Joseph Charles, d'Aire, connu par d'autres travaux, notamment par les sept écluses sur le canal de jonction de la Lys à l'Aa. Le travail de M. Le Gentil sera imprimé dans la Statistique et le plan susdit reproduit par les soins de M. Desavary.

M. de Cardevacque donne lecture de son travail sur le château de Remy. Ce travail sera également publié dans la Statistique avec la planche qui doit l'accompagner.

M. de Cardevacque annonce en outre, pour une séance ultérieure, un travail sur l'église et la ferme de Capelle-Fermont et sur la tour de Villers-Châtel, le tout pour le Bulletin. Le Comité accepte cette offre de M. de Cardevacque et examine avec intérêt les dessins qui lui sont soumis.

On s'entretient ensuite de la nécessité d'activer la publication du *Dictionnaire du Pas-de-Calais*, et il est convenu qu'à cause de l'importance des notices, l'arrondissement d'Arras sera partagé en deux volumes, dont l'un ira depuis Arras-ville jusqu'au canton de Bertincourt inclusivement, et l'autre depuis le canton de Croisilles jusqu'à la fin.

M. Van Drival est prié de se charger des convocations et autres fonctions du Secrétaire jusqu'à nomination d'un bureau définitif, et il est prié de s'entendre avec M. le Préfet pour la séance générale de la Commission, dont l'époque est indiquée par le Règlement.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Le Secrétaire par intérim,

E. Van Drival.

DÉCOUVERTE

D'UN

MONUMENT GALLO-ROMAIN.

Communication de M. Terninck.

» Quelques journaux ont déjà parlé des explorations que j'ai faites cet automne entre Hamblain et Biache et en ont vaguement indiqué la nature; je crois donc de mon devoir de vous donner, sur cette découverte, des détails précis qui vous en montreront l'importance. Malheureusement, la première exploration faite en ce lieu, n'est pas nouvelle, je n'y étais pas présent, et une partie des objets qu'elle a procurés m'a jusqu'ici échappée, soit que plusieurs aient été égarés, soit que d'autres aient été brisés; les lieux ont aussi été modifiés, car des murailles entières ont été arrachées, et un escalier qui aboutissait au monument découvert a été démoli. Aussi ai-je dû, lorsque prévenu de ce fait, je me fus rendu sur les lieux, acheter d'abord les objets conservés, puis interroger séparément et avec soin tous les ouvriers qui avaient collaboré à cette fouille, et aussi les personnes, surtout les plus intelligentes et les plus graves, qui avaient suivi ces travaux. Enfin, j'ai voulu vérifier moi-même tout ce qui m'avait été dit. Avec le concours très-bienveillant et très-éclairé de M. Duflos-Ansart et à la tête de plusieurs ouvriers, j'ai exploré de nouveau et avec soin ce sol si curieux, et par conséquent ce sont des détails certains et des renseignements authentiques que je viens vous communiquer aujourd'hui.

» Le sol exploré forme entre les communes d'Hamblain, de

Biache et de Vitry une sorte de promontoire, une presqu'île allongée, dont l'extrémité se soulève en colline assez haute entourée autrefois de marécages, et qui domine le cours de la Scarpe sur une assez vaste étendue.

» Cette colline avait sur les anciens titres et porte encore le nom du Trou ou Trou-du-Rouge. Une vieille tradition s'y rattache, car l'on prétend qu'un homme rouge y périt autrefois, et que parfois encore, pendant la nuit, son spectre revient s'y promener, et poursuit alors les voyageurs attardés qui, en revenant de Vitry, se hasardent à passer par là. Les femmes surtout sont l'objet de ses poursuites, et bien peu, aujourd'hui peut-être encore, oseraient s'exposer, seules, le soir, dans le sentier qui passe sur un coin de ce sol maudit.

» Pendant très-longtemps ce monticule resta abandonné, et son sol pierreux et aride, son isolement au milieu des eaux n'étaient pas de nature à tenter beaucoup le cultivateur. Enfin, cependant, quand la culture eut fait de plus grands progrès, et quand on se décida à exploiter toutes les parties du sol, il n'y a pas bien longtemps de cela, on entama aussi le champ du Trou.

» Mais à chaque pas la charrue rencontrait des obstacles, souvent elle ramenait des pierres isolées, des ossements humains, et quand, plus tard, on voulut faire descendre le soc plus avant dans le sol, on tomba sur de grandes et fortes murailles que le cultivateur nouveau, M. Coulon, se décida à détruire. Tel est l'historique de la découverte qui nous occupe et qui précéda les explorations que je viens d'y faire moi-même pendant plusieurs jours avec plusieurs ouvriers. J'arrive maintenant à la description du monument qui existait en ce lieu.

Description.

» C'était un parallélograme de 5 mètres de côté dont les murs avaient encore deux mètres de hauteur. Ils étaient formés de pierres calcaires de moyen appareil de 20 à 25 centimètres de face tenues par un dur ciment fait de chaux, de silex broyés et de tuiles concassées; le sol était pavé de carreaux en marbres

blancs et noirs, le tout recouvert d'un toit formé de tuiles à épais rebords, avec leurs lourdes imbrications. Mais un incendie l'avait détruit et nous en avons retrouvé les restes, aussi bien que ceux du pavé, dans le fond de l'excavation qu'avait laissée la ruine du monument. Car cet édifice était en partie souterrain, et huit marches y conduisaient encore par une rampe ménagée en dehors de l'enceinte et sur son angle nord,

» Du haut de cet escalier, partait un chemin empierré de silex et tuiles cassées, qui descendait la colline et conduisait à d'assez belles fondations en moëllons équarris, situées sur le bord de l'eau. Mais ces ruines ne constituaient qu'une seule habitation autour de laquelle étaient les vestiges de bâtiments légers, les dépendances évidemment de la maison, et qui n'avaient été construits qu'en pisé ou en torchis. Car la fondation ne consistait qu'en une légère couche de marne tassée. Mais les ruines que nous venons de citer et qui viennent d'être détruites n'ayant rien montré d'intéressant, retournons au sommet de la colline et visitons l'enceinte carrée que nous avons décrite.

» Le mur de droite en descendant était percé de sept niches, sans doute autrefois garnies, et vis-à-vis l'escalier, à 50 centimètres de distance de la paroi du fond, était encore debout un édicule large de 90 c., long de 1 m. 90 c., porté sur deux colonnes en avant et deux piliers carrés par derrière, car le dessous était creux.

» Ces piliers et colonnes d'ordre Dorique avaient 90 cent. de hauteur, sur 0,20 cent. de diamètre au milieu du fût, et 0,25 au haut du chapiteau. Ils portaient un entablement large de 0,18 c. orné de modillons demi-ronds, hauts de 0,18 c.

» Enfin, sur cette construction reposait une table unie épaisse de 0,12 c. Le tout est en pierres calcaires du pays.

» Au-dessus se trouvait encore une statuette de Mars, en bronze, haute de 0,20 c. Le Dieu est nu, la tête couverte d'un casque bas, peu orné ; il tient un sabre à large lame dans la main droite élevée.

Près de lui étaient deux chandeliers en fer à double branche, mais tordus par le feu et consumés par la rouille, puis une petite sonnette en bronze à peu près de la forme actuelle.

» Le long du mur, garni de niches, étaient deux têtes en bronze, accompagnées d'un meuble singulier. Les têtes ont les dimensions de celle d'un enfant; elles ont un très-beau caractère et sont couvertes d'une belle patine; l'orbite oculaire est vide, ce qui leur donne une étrange physionomie et implique des yeux en émail, perdus malheureusement. Le troisième objet est un tube, aussi en bronze, long de 0,20 c. d'un diamètre de 0,12 et orné à l'une des extrémités d'une tête barbue dont la bouche était grande ouverte. Je crois que c'était un tronc. Car dans l'intérieur étaient encore quelques monnaies qui y avaient été introduites par la bouche.

» Près de l'édicule était un vase brisé contenant des grands bronzes du haut empire. Enfin, à plusieurs endroits de l'enceinte, et sur le pavé, nous avons trouvé des plaques de plomb fondu, dont chacune pouvait peser de 20 à 22 kilogrammes.

Au milieu était un petit amas de débris de cuisine, écailles d'huîtres, ossements de volailles, de porcs, d'urus peut-être, entremêlés de tessons de vases.

» Telle était l'enceinte principale, et je parle ainsi parce qu'à côté d'elle, à droite et en bas de l'escalier était un autre petit réduit, contenant des chandeliers, des réchauds ou trépieds et d'autres objets en fer, brisés et oxydés, à côté de sonnettes et autres débris en cuivre, mêlés à des cendres et à des charbons calcinés.

» Enfin, je ne dois pas omettre que sur un îlot voisin de notre colline se trouvent aussi des fondations qui n'ont pas été explorées.

» Il ne me reste plus qu'à étudier l'origine ét la destination de ce monument, et ici ma tâche sera difficile. Etait-ce un sacellum gallo-romain? On pourrait le croire en voyant l'édicule, les statuettes, les chandeliers, les sonnettes, ce réduit accessoire rempli d'objets consacrés au culte, les têtes, etc.

Dans ce cas, le tronc qui contenait encore quelques monnaies d'argent, prouverait que le monument n'était pas un édicule privé, mais un sanctuaire public, construit au centre des marais, sur un terrain caché au milieu des roseaux et des arbres, pour qu'il fut plus à l'abri des déprédations.

» Il était dédié au Dieu Mars, car sa statuette était placée sur l'édicule entre deux candelabres, et il n'est pas jusqu'à la tradition de l'homme rouge qui n'appuie ce fait, attendu que les prêtres de Mars, les Saliens, portaient la toge couleur de pourpre.

» Ce sacellum a été incendié, et peut-être le prêtre y trouva une mort tragique, si nous en croyons la légende. Car les flammes y ont laissé partout trace de leur passage, dans ces masses de plomb fondu, et dans ces débris de bois calciné qui s'y voient partout mélangés aux tuiles et aux clous en fer.

Ne pourrait-on voir aussi dans le monument une sépulture, *columbarium*, au fond de laquelle les païens auraient cherché un asile pour les restes de leurs idoles brisées par le zèle chrétien. L'incendie eut alors poursuivi le culte proscrit jusque dans sa retraite souterraine.

Dans cette nouvelle hypothèse, les débris animaux trouvés près de l'édicule proviendraient, non de sacrifices à la divinité locale, mais de repas funébres ; les écailles d'huîtres, mêlées aux ossements, feraient pencher pour la dernière opinion.

» L'habitation dont nous avons visité les fondations était placée au bas de la colline, et avait un petit gravier qui conduisait au *sacellum*. Enfin, le tout fut ruiné au commencement du troisième siècle, car les statuettes et têtes ont les caractères de la belle époque de l'art gallo-romain, les débris de vases en terre et en verre que j'y ai trouvés, appartiennent bien au deuxième siècle, et les monnaies sont toutes des grands bronzes ou des pièces d'argent du Haut-Empire.

Plus tard, à l'époque mérovingienne, un cimetière est venu se placer sur ce terrain sacré. On n'y a déterré jusqu'ici qu'un seul sarcophage en pierre ; la plupart des corps sont inhumés, soit dans un coffre en bois, soit dans une fosse nue. Près d'eux on voit des vases, puis des lances, des scramasaxes et quelques plaques de ceinturons en fer, rien au reste de bien précieux, quant à présent du moins ; mais je dois bientôt continuer mes recherches et compléter mes études sur ce curieux terrain.

A. Terninck.

INSCRIPTION

DE LA CLOCHE DE PLANQUES

(CANTON DE FRUGES).

L'AN MIL Vc ET X, ME LEVA MONGr JEH, DE CRÉQUY A MADAME MARIE DANHOISE SA FÊME DAME DE CRÉQUY CONTESSE DE BRAINE ET DE ROULLY — ARMES DE FEUE FRANCHOISE DE REUBENPRÉ PMMIÈRE FEME DUDIT SGr DE CRÉQUY.

Jean VI de Créquy, fils de Jean, sgr de Fressin et de Louise de la Tour, issue des comtes de Boulogne, avait un frère nommé François, sgr de Douriez et de Longvilliers, qui fonda, de concert avec son épouse, dame M. de Blondel, le chapitre de Douriez. Jean VI se maria d'abord à Françoise de Rubempré, fille de Jean de Rubempré et de Catherine de Bernieules dont il eut trois fils:

JEAN, sire de Créquy, Fressin, époux de Jossine de Soissons, dame de Moreuil.

ANTOINE, sgr de Pontremy, fameux capitaine, lieutenant du roi François I en Piémont, puis en Picardie.

PHILIPPE, sgr de Bernieules et de Bléquin, gouverneur de Thérouanne, en 1527.

Son beau-père, Jean de Rubempré, zélé partisan du duc de Bourgogne, le suivit toujours au chemin de l'honneur, combattit constamment à ses côtés; nommé gouverneur de la Lorraine,

il sut y faire aimer son autorité et succomba à la sanglante bataille de Nancy.

Jean VI de Créquy, épousa en secondes noces Marie d'Amboise ; elle appartenait à la grande famille illustrée par les sires de Chaumont et par le cardinal de Rouen ; son père, Charles d'Amboise, sgr de Chaumont, Sagonne, etc., favori du roi Louis XI, successivement gouverneur de l'Ile de France, de la Champagne et de la Bourgogne, mourut le 16 mars 1480, laissant plusieurs enfants de sa femme, Catherine de Chauvigny, entr'autres la dame de Créquy, mentionné sur la cloche de Planques, et mère de Georges de Créquy, sgr de Rissé.

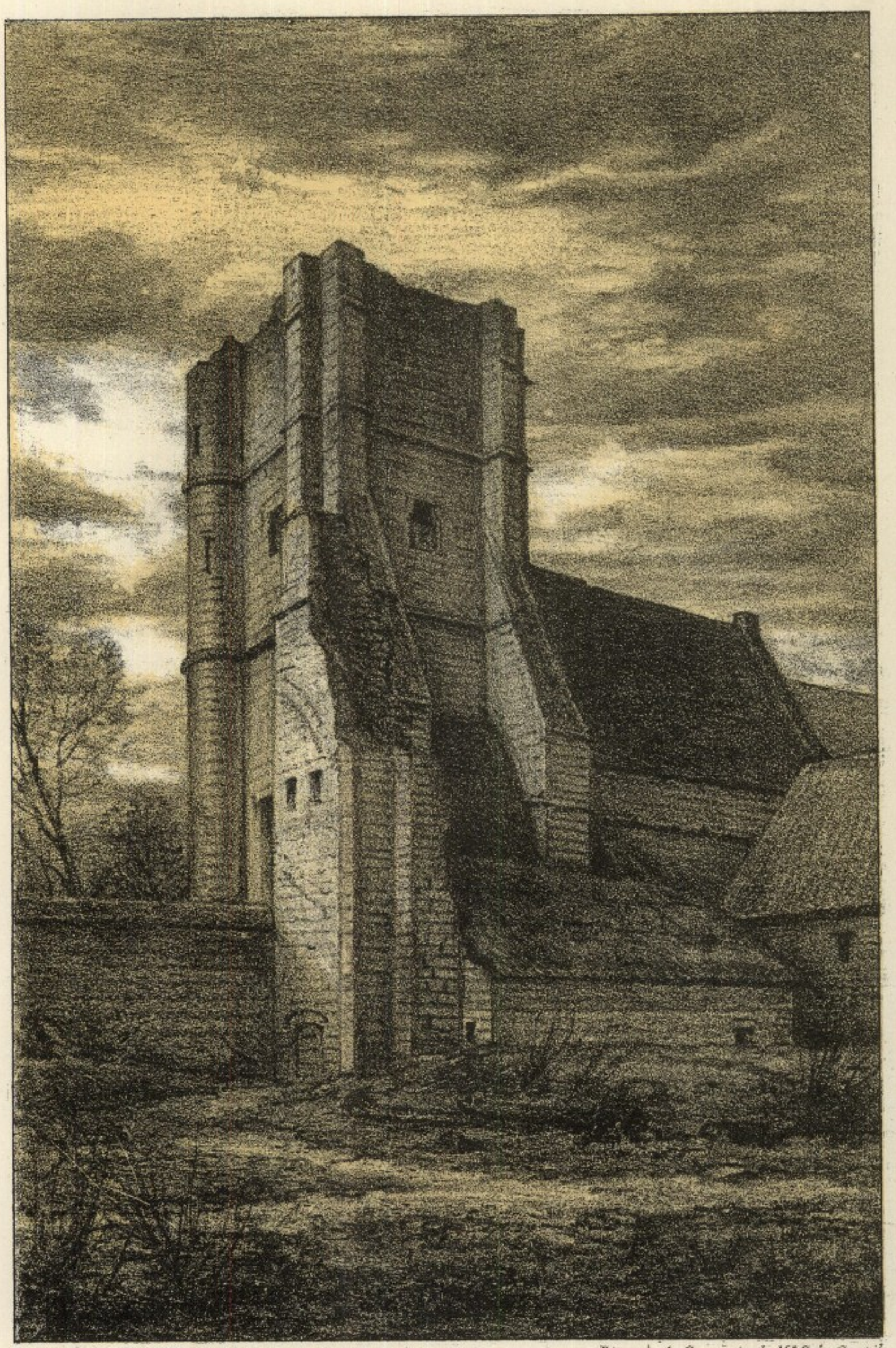
Créquy : d'or au créquier de gueules.

Rubempré : d'argent à 3 jumelles de gueules.

Amboise : pallé d'or et de gueules de 6 pièces.

Baron de Calonne.

HAUTE - AVESNES.



C. Desevery-Dutilleux Arras.

D'après le Croquis de M.r C. le Gentil.

TOUR DES TEMPLIERS.

COMMANDERIE DES TEMPLIERS

à

HAUTE-AVESNES.

L'ordre du Temple, le plus illustre, sans contredit des ordres religieux et militaires, fut, on le sait, fondé à Jérusalem, en l'an 1118, par six seigneurs croisés, au nombre desquels était un gentilhomme picard, Payen de Montdidier, suivant les uns, de Montdésir suivant les autres, à la famille duquel se rattache peut-être l'infortuné « messire Payen de Beauffort, chevalier, noble homme, l'une des anciennes bannières d'Artois » (comme le dit Du Clercq, livre IV, chapitre IV) si tristement compromis dans la prétendue Vaulderie d'Arras ; et Ponthus Payen, échevin de cette ville, seigneur de la Bucquière, avocat au Conseil d'Artois, si connu par son pamphlet contre notre grand bourgeois et savant commentateur de la coutume locale, Nicolas de Gosson, juridiquement assassiné, le 25 octobre 1578.

Cet ordre ne tarda pas à s'implanter dans l'Artois où il eut deux commanderies :

Celle d'Arras dont nous ne parlerons que peu ;

Celle de Haute-Avesnes dont nous parlerons plus longuement.

1° COMMANDERIE D'ARRAS.

Elle s'éleva sur la hauteur du faubourg Ronville, au lieu dit *les Hées*, à droite de la route allant d'Arras à Bapaume, dans

l'angle formé par cette route et le chemin de Saint-Sauveur à Agny, toujours appelé *Chemin du Temple* (cartulaire de Saint-Vaast, par Guiman). Elle fut détruite lors du siége d'Arras par les Anglais; mais la chapelle qui figure encore sur les plans anciens de nos archives départementales ne fut incendiée que vers la fin du XVI[e] siècle.

Le refuge de cette commanderie, nommé *le Temple*, fut établi rue du Saumon, en face la porte Saint-Nicolas, sur l'emplacement du monastère actuel des dames Augustines, dont les caves à voûtes ogivales, à nefs et à piliers monolithes, donnant rue Fausse-Porte-Saint-Nicolas et remontant à une époque très-reculée pourraient bien être les anciennes substructions.

Rien jusqu'à présent n'autorise à rattacher à ce refuge la *chapelle* dite *des Templiers*, sise derrière la Grand'Place, dans la maison de M. Bocquet.

Au nombre des maisons que les Templiers possédèrent à Arras, il faut citer celle appelée le *Four du Temple* dans la rue de Pavie; il convient aussi de mentionner celle située *extra muros* entre la porte Saint-Nicolas et la Barre de Ris, nommée d'abord la *Brasserie du Temple*, puis le *Rouge chevalier*.

La Commanderie avait pour succursales les maisons du Temple de *Blairville* et d'*Agnez-lez-Duisans*.

Celle de *Blairville* était située rue d'Aubigny. Très endommagée par les guerres du XVI[e] siècle, elle fut reconstruite vers 1584, probablement avec les vieux matériaux et sur les vieilles fondations.

« On y voit encore — disait le père Ignace — deux portes de l'ancienne maison. Elles sont de grès bien maçonnés, mais très-étroites suivant l'usage du XIV[e] siècle et précédents.» *(Dictionnaire.* Tome I, v° Blairville).

Ces portes ont été démolies depuis lors, mais il reste quelque chose des Templiers, dans la gresserie et dans les caves du corps d'habitation de la *ferme* dite *du Temple* et surtout dans les deux boyaux souterrains également en grès, d'une largeur de 0 m. 70 sur une hauteur de 1 m. 50 partant de la cave principale et se dirigeant, l'un au nord du côté de la campagne, l'autre au sud du côté de l'église.

Sous l'église, le cimetière et la cour de l'ancien château, sont des souterrains qui paraissent avoir été habités; on y voit des chambres, un four, des cheminées, des anneaux de fer scellés dans les murs de locaux semblant avoir servi à la stabulation. Ce refuge où l'on accède par les caves du logis érigé là où était l'ancien château communiquait jadis, suivant la tradition locale, avec la maison des Templiers (1).

A *Agnez,* il n'existe plus de vestiges du domaine seigneurial qu'y posséda l'Ordre du Temple; un acte de 1560 indicatif des propriétés de la commanderie de Haute-Avesnes, investie de celles des Templiers d'Agnez, mentionne « un certain manoir, non amazé, » assiette sans doute de la maison détruite. Mais le chemin menant de cette commanderie à l'église d'Agnez est toujours nommée la *Voie des Templiers.*

2° COMMANDERIE DE HAUTE-AVESNES.

Non loin de la commanderie d'Arras se bâtit celle de Haute-Avesnes qui subsista bien plus longtemps et dont il reste plus de souvenirs.

Commençons par un sombre et sanglant épisode.

Jaloux de la puissance du Temple, plus désireux encore de s'approprier ses immenses richesses, Philippe-le-Bel qui, en 1304, pour mieux masquer ses projets, avait solennellement confirmé les Templiers dans tous leurs droits privilèges et prérogatives, les avait appelés ses plus chers amis « *dilectissimi amici* » avait même demandé son affiliation à l'Ordre, et qui, en 1306, lors de l'émeute Barbette, s'était réfugié dans leur fameuse forteresse de Paris, les fit sous les prétextes les plus odieux et

(1) Nous avons connu dans la cour de l'ancien château une tour ronde bâtie en grès et en briques, vieux reste probablement de ce manoir féodal; on l'avait convertie en pigeonnier, et on l'a démolie il y a environ vingt-cinq ans.

Abattre les vieux arbres et les vieilles constructions est une des manies de nos jours.

les plus absurdes, traîtreusement arrêter, par toute la France, le 13 octobre 1307.

Districte mandamus portait l'ordre, adressé par le roi, le 14 septembre de cette année, à tous les baillis et sénéchaux, par lettres closes, qu'ils ne devaient ouvrir sous peine de mort que dans la nuit du 12 au 13 octobre suivant, *ut singulos fratres, ipsius ordinis sine exceptione aliquâ capiatis, et captos teneatis ecclesiæ judicio præservandos, et bona sua mobilia et immobilia saisiatis.*

« Or, ce jour du 13 octobre, comme il était environ l'heure de tierce, dit M. Harbaville, le servant d'armes en sentinelle sur la tour de la commanderie de Haute-Avesnes, sonna du cor et signala l'approche d'une troupe armée, qui bientôt réclama l'ouverture des portes au nom du Roi. On connaissait la haine invétérée que Philippe-le-Bel portait à l'Ordre ; quelque chose de ses projets avait transpiré ; la milice du Temple sentit que le moment de la crise était arrivé, la porte de la commanderie fut ouverte ; les sbires se précipitèrent avec un empressement féroce dans cet asile de la valeur et en gardèrent toutes les issues. Le chef ordonna au Commandeur de réunir tous les chevaliers dans la grande salle ; cela fait, l'ordonnance du Roi fut lue ; cette lecture ayant donné lieu à d'énergiques protestations contre cette violence, la troupe des sicaires se rua sur les malheureux chevaliers qui n'opposèrent aucune résistance ; une partie d'entre eux fut lâchement égorgée ; les autres chargés de chaînes furent traînés à Arras au milieu des vociférations d'une populace imbécile et jetés dans les prisons du château.

Ce jour vit flotter pour la dernière fois la noble bannière de l'ordre, *Beauséant*.

Les corps des chevaliers massacrés furent déposés, sans honneurs, dans une fosse commune derrière la tour. »

Peut-être l'imagination a-t-elle joué un certain rôle dans la mise en scène de cette relation, mais la brutale arrestation des chevaliers et le massacre de plusieurs d'entre eux ne sont malheureusement que trop vrais.

Après avoir écrasé l'Ordre du Temple et l'avoir pillé le plus

possible, Philippe-le-Bel dut abandonner ses biens aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui, froissés dans leur amour-propre par les Templiers, en étaient devenus les ardents ennemis.

« En 1312 — écrit M. Mannier — le Roi prescrivit à son bailli d'Amiens de faire mettre les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem en possession des biens de l'Ordre du Temple qui se trouvaient dans la Picardie, ainsi qu'en Artois et en Flandre. D'après la répartition qui en fut faite alors, il échut à la commanderie d'Haute-Avesnes, d'abord en Artois les maisons du Temple d'Arras, de Blairville, d'Agnez et d'Hénin-Liétard ; dans la châtellenie de Lille, celles de la Haye-lez-Lille, de Pérenchies, de Maisnil et de Cobrieux, le Temple de Douai, et dans le Tournaisis, la maison de Saint-Léger et celle d'Auseghem près d'Audenarde.

Ces adjonctions ne suffisant pas à l'importance que l'on voulait donner à la commanderie de Haute-Avesnes ; les Hospitaliers y réunirent encore une petite commanderie, qu'ils avaient près de Pas-en-Artois, appelée la commanderie de Gaudiempré avec la maison de Lucheux qui en dépendait.

A partir de ce moment, Haute-Avesnes devint une des commanderies principales du Grand Prieuré de France ; et à cause sans doute de son importance, elle devint une chambre prieuriale de 1370 à 1521. Mais plus tard vers 1550, on la démembra, c'est-à-dire qu'on en retrancha plusieurs maisons, pour fonder une nouvelle commanderie, la commanderie de Caëstre, ce qui réduisit la commanderie de Haute-Avesnes aux membres suivants :

La maison de Gaudiempré,
La maison de Lucheux,
La maison du Temple d'Arras,
La maison d'Agnez,
La maison de Blairville,
La maison d'Hénin-Liétard,
La maison du Temple de Douai,
La maison de Cobrieux,
La maison de Saint-Léger.

Aucun changement ne fut apporté à cette organisation qui existait encore à la fin du XVIII[e] siècle.»

Ajoutons à cela « que 42 villages dépendaient de la maison de Haute-Avesnes ; qu'ils plaidaient d'abord à la justice de ce lieu, puis au Conseil d'Artois par conciliation, mais par appel si l'une des parties le voulait à la justice de l'Ordre dont le siège était au Temple à Paris, » qu'enfin la nomination à la cure de la paroisse appartenait au Commandeur (1).

C'est pour cela sans doute qu'on lui rendait les honneurs épiscopaux lorsqu'il prenait possession de la commanderie. « Le curé allait processionnellement au devant de lui à l'extrémité du village, quelque fois même du terroir, avec croix, bannière» (2).

On se demande comment cette commanderie si importante n'a point été prise sous la protection de l'Etat et classée au nombre des monuments historiques.

Mais pour ne pas déranger l'insipide symétrie des rues rectilignes du nouveau Paris, l'Etat n'a-t-il pas abattu la Tour Bichat, l'enclos de Saint-Jean-de-Latran, les tours de Philippe-Auguste ; pourquoi donc aurait-il eu souci de la commanderie de Haute-Avesnes.

Cette pauvre commanderie qui, vieille de six siècles, aurait pu en défier six autres encore, qu'avaient respecté les guerres des XIV[e], XV[e] et XVI[e] siècles et la tourmente de 93 a été, dans ses derniers temps, condamnée sous prétexte d'insolidité, grâce, comme toujours, à l'intervention « d'un homme de l'art !....»

La tour que nous sommes heureux d'avoir très-exactement dessinée, il y a quelques années est presque complètement culbutée, que quelques pierres tombent encore, et l'on pourra dire : *Etiam periere ruinæ !...*

Frappé du même arrêt que la tour, le corps-de-logis y attenant doit disparaître au printemps !....

Et l'on verra se substituer alors à ces grands souvenirs, une de ces bâtisses sans nom, sans caractère, et heureusement sans

(1 et 2) Le père Ignace, *mémoires*, tome III, *verbo* Haute-Avesnes.

durée qui sont, sinon l'image, du moins le propre de notre incomparable époque, *suum cuique* !...

Il devrait réellement y avoir des lois préventives et répressives de pareils vandalismes.

Quoiqu'il en soit, examinons ce qui reste de la commanderie.

Ses bâtiments formaient un quadrilatère assez irrégulier que flanquait la grosse tour défensive ; on entrait dans la cour, au centre de laquelle était un vaste abreuvoir, avec murs en blocs de grès bruts, par deux portes cochères : l'une ouvrait sur la rue, l'autre sur la campagne.

Ces dispositions topographiques n'ont point été modifiées.

La porte d'entrée sur la rue n'a pas sensiblement souffert. Construite en grès et en pierre de taille, elle offre,— chose unique en ce pays et presque sans analogue en France — une élégante baie en ogive outrepassée dans ce goût oriental que le séjour de la Palestine avait fait contracter aux chevaliers du Temple.

Se propose-t-on de l'anéantir aussi, pour la remplacer par des pilastres de briques agrémentés dc vases en carton pierre et soutenant une grille en fer creux avec décors en fonte ? le laissera-t-on faire ? cela pourrait bien arriver !.....

L'autre porte n'a conservé que son piètement en grès ; l'abreuvoir existe toujours.

Trois des côtés du quadrilatère ont été généralement réédifiés, mais sur les anciennes fondations.

L'aîle importante où se trouvent encore les restes de la tour (oubliettes et rez-de-chaussée) le corps-de-logis principal, un autre corps-de-logis, puis un long bâtiment à ouvertures bouchées dont la destination première ne se reconnaît pas, doit être à peu près ce qu'elle était à l'origine, sauf certaines modifications toutefois, ainsi les voûtes des appartements ont disparu, de même que le perron, donnant accès de la cour à la salle principale (1).

Toutes ces constructions en pierre (de Montenescourt probablement) de moyen appareil, parfaitement dressées, dont les

(1) Le père Ignace, *Mémoires*, tome III, v° Haute-Avesnes. — Ces voûtes et ce perron se voyaient encore en 1725.

joints s'aperçoivent peu, sont liés par un ciment si dur, qu'à peine on pouvait arracher celles des parements intérieurs et extérieurs de la tour.

Les tours ou donjons, bâtis par les Templiers, avaient toujours, soit en Orient, comme à Tortose, à Safita, à Toron, à Areymech, à Athlit; soit en Occident, comme à Paris (tour du Temple, tour Bichat) la forme quarrée ou barlongue (1).

D'architecture exclusivement militaire, la tour de Haute-Avesnes était carrée, reposait sur une forte gresserie d'environ six pieds et en mesurait approximativement soixante ou soixante-dix de hauteur. Ses murs que solidifiaient d'énormes contre-forts étaient d'une épaisseur telle que les salles intérieures n'avaient guère plus de douze pieds de côté. Elle offrait un rez-de-chaussée et deux étages surmontés d'une plate-forme, bien pavée encore au siècle dernier et primitivement crénelée.

On accédait à ce rez-de-chaussée et au premier étage par l'intérieur du corps-de-logis (mesure précautionnelle facile à comprendre dans une forteresse) puis à l'étage supérieur (2) et à la plate-forme par un escalier à vis renfermé dans une tourelle ronde en encorbellement éclairée par des barbacanes accolée à l'un des angles de la tour. Toutes monolithes, les marches de l'escalier étaient en grès du premier étage au deuxième et en pierre du deuxième au terrassement de la plate forme. (Du rez-de-chaussée à la plate forme, l'escalier comptait 80 marches).

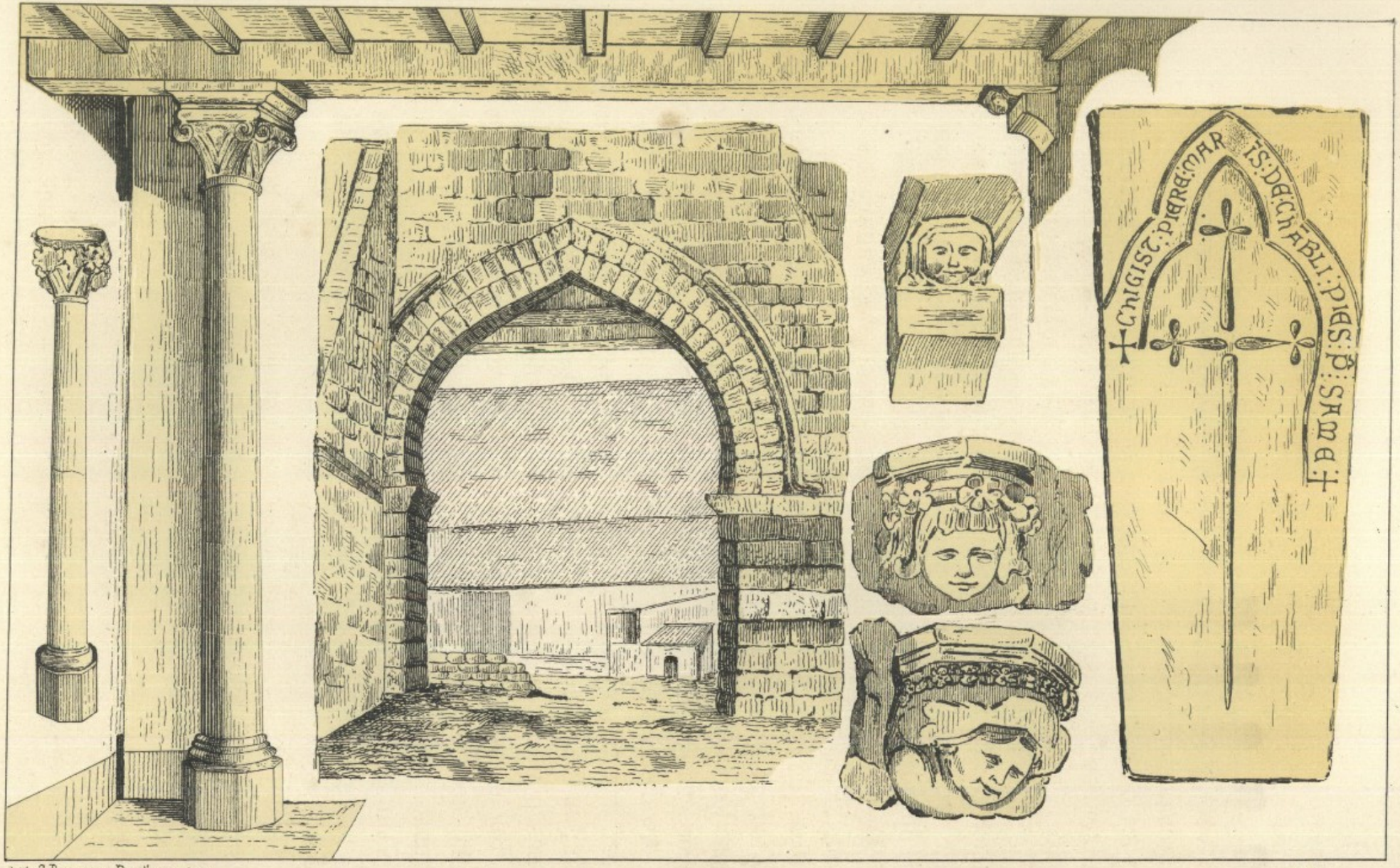
Soutenue à la fois par des culs de-lampes et par l'un des contre forts de la tour, cette tourelle devait anciennement s'élever au-dessus de la plate-forme, et servir de guette.

Plus petite que les salles supérieures puisqu'on y pénètre par un couloir pratiqué dans la tour à droite et au milieu duquel s'ouvre une porte très-basse et très-étroite, la salle du rez-de-chaussée qu'éclaire une meurtrière, a une voûte ogivique à la clef de laquelle est scellé un gros anneau de fer supportant une poulie.

(1) Viollet le Ducq. *Dictionnaire archéologique*. Vis Temple et Tour.

(2) Aprés avoir traversé *diagonalement* la salle du premier étage.

HAUTE-AVESNES



Lith. C Desavary-Dutilleux. Arras.

C.B.

Détails architectoniques de la Tour et de la Commanderie.

La salle du premier étage qui était très-élevée, avait également une voûte ogivique, mais à nervures diagonales moulurées, supportées par des culs-de-lampe sculptés représentant des masques ou des feuillages ; elle tirait son jour par une grande fenêtre.

Voûtée de la même façon, la salle du deuxième, moins haute, recevait sa lumière par trois lucarnes.

Au-dessous du rez-de-chaussée, se trouve une oubliette d'une profondeur de vingt pieds, correspondant avec la salle du rez-de-chaussée par un trou carré d'environ deux pieds et demi de côté, que maintient un cadre de grès (jadis recouvert d'une trappe) placé verticalement sous la poulie ; on descendait dans l'oubliette par l'extérieur au moyen d'un escalier de dix marches ; et à partir de là par une échelle.

Au-dessus de la porte d'entrée du corps-de-logis attenant à la tour, surplombe un énorme corbeau de grès ; à l'intérieur, on remarque entre autres choses, une curieuse cheminée adossée à la tour et d'une hauteur égale ; des aniles à têtes grimaçantes sous les poutres, et une fort élégante colonne monolithe, en grès avec socle et chapiteau de même nature.

Au-dessous sont deux caves voûtées en plein cintre ; on descend dans la première par vingt marches et dans la seconde par dix ; de l'extrémité de cette seconde cave part un corridor taillé dans le roc qui va presque rejoindre l'oubliette.

Quant aux catacombes dont parle M. Harbaville et qui suivant certaines traditions s'étendaient jusqu'à Estrun, on n'en connaît plus l'entrée.

Dans l'enclos de la commanderie était une chapelle, reste de l'ancienne église jetée en bas il y a quatre ans. Il n'en subsiste plus trace.

Cette chapelle possédait anciennement deux cloches : la plus vieille et la plus forte a disparu en 1793 ; l'autre est encore conservée dans la nouvelle église — quelle église ! — de Haute-Avesnes.

Cette cloche porte en capitales, la légende suivante :

« † Ie veux suivre ma compagne en acord, Christophine suis

» nommé (1) ayant été fondue en 1760, — alens par l'ordre de
» Monsieur le chevalier de Thumy, de Boissise, commandeur
» de Haute-Avesnes — pour l'église de Haute-Avesnes. »

Elle porte de plus en bas relief, d'un côté, Notre Dame du Mont-Carmel; de l'autre un Christ en croix et une sainte femme.

Dans l'intervalle et plus bas sont deux médaillons; le premier reproduisant les armes du Commandeur, au milieu de la Croix de l'Ordre; le second représentant une cloche avec ces mots: « Pierre Guillemin » donnant le nom du fondeur.

En 1790, les prêtres de Malte, de Haute-Avesnes y célébraient encore la messe, bottés, éperonnés, pistolets à la ceinture.

Ainsi, au temps d'Esdras, les reconstructeurs du Temple y travaillaient en tenant d'une main la truelle et de l'autre l'épée.

Non loin de la commanderie, et en provenant, gît, comme margelle de puits, une antique pierre tumulaire de grès; quadrilatère très-allongé, plus étroit à la base qu'au sommet; sur elle se détache en relief, une bande ou phylactère affectant la forme ogivique légèrement trilobée, où se distingue une inscription en creux non encore déchiffrée; au centre de la pierre, est, également en creux, une croix latine fleuronnée.

Cette pierre doit être celle d'un chevalier du Temple; on se rappelle, en effet, que les *plates-tombes* des membres de cet Ordre étaient d'une excessive simplicité; portant rarement des écussons armoriés et même des inscriptions, on n'y voyait le plus souvent que la croix, le glaive, parlants symboles de ces moines soldats, et le triangle équilatéral, l'un des mystérieux signes par eux adoptés.

Conformément à l'opinion admise *unanimement* et *sans conteste* jusqu'à ces derniers jours, nous avons attribué la commanderie de Haute-Avesnes aux chevaliers du Temple, mais voilà qu'aujourd'hui cela fait difficulté.

M. Mannier, dans le remarquable ouvrage par lui récemment publié sur l'Ordre de Malte, dit en parlant de cette commanderie :

(1) Le commandeur de Thumery et non de Thumy s'appelait Christophe.

« On ne sait ni comment ni à quelle époque cette belle terre seigneuriale fut mise en possession des frères de l'Hôpital. Ce fut probablement dans la seconde moitié du douzième siècle quelque temps avant que l'église avec le cimetière de Haute-Avesne, *ecclesiam de Hautavesnes cum cimeterio* leur eut été donnée par un chantre de la cathédrale d'Arras, sous le cens annuel d'une forte livre de cire *sub annuo censu magne libre cere,* comme il est constaté par lettres du doyen du chapitre d'Arras, de l'année 1187.» (pages 668 et 669).

Et plus loin à propos de la commanderie du Temple d'Arras, M. Mannier dit encore :

« A l'époque du procès des Templiers et au moment de leur arrestation, une scène déplorable eut lieu au faubourg d'Arras, dans la maison du Temple. Une bande de soldats sortis de la ville vint envahir le couvent et égorger la moitié des personnes qui s'y trouvaient. Ceux qui échappèrent à la mort furent emmenés dans les prisons de la ville.

Hennebert, Harbaville et autres historiens de l'Artois, indiquent comme témoin de cette scène, la maison de l'Hôpital de Haute-Avesnes. C'est une erreur d'autant plus manifeste qu'i n'y a jamais eu de Templiers à Haute-Avesnes, et que cette commanderie de fondation de l'Hôpital a toujours été en possession des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.» (page 677).

On peut, au soutien de cette thèse, citer d'autres actes de 1158, 1170, 1179, 1190, 1195 etc..., mentionnant des stipulations, concessions, donations, aliénations, concernant les Hospitaliers, des lettres de confraternité accordées en 1311, par frère Nicolas Brimaux, Commandeur de Haute-Avesnes, à demoiselle Michaud de Menricourt, veuve de Jean Caillau « pour l'octroi et pleine partissipation de tous les biens, de toutes les aumosnes et de toutes les œuvres de miséricorde faites et à faire en la sainte maison de l'Ospital de Saint-Jehan de Jhérusalem, de çà et par de là la mer..... pour çou qu'elle a aumosné audit Ospital une livre de cire par an, au Noël à rendre à chascun an à la maison de Haute-Avesnes, et cinquante sous parisis après son decest» (page 671) ; et faire valoir l'absence des titres se référant aux Templiers.

Messieurs d'Héricourt et Godin (*Rues d'Arras*, tome II, page 74), Harbaville (*Mémorial*, tome I, page 175), Hennebert (*Histoire d'Artois*, tome II, pages 330 et 331) Mansuet chanoine Prémontré (*Histoire des Templiers*, tome I, page 170) affirment au contraire que les Templiers ont fondé la commanderie de Haute-Avesnes, et qu'ils l'ont possédée jusqu'au XIV^e^ siècle.

Mais en vertu de la maxime, *non tam, numeranda quam ponderanda sunt testimonia*, aussi vraie quand il s'agit d'histoire qu'elle l'est sur le terrain juridique, ces affirmations sont, nous sommes forcés de l'avouer, sans autorité propre et personnelle ; il y a plus, en remontant à la source, on les voit découler surtout d'un texte assez insignifiant.

Messieurs d'Héricourt, Godin et Harbaville, en effet, ne font que reproduire Hennebert, et ce dernier atteste Rymer (*fœdera*) qui ne dit exactement rien ; et le Mire (*opera diplomatica* tome II, page 1165) également invoqué par Mansuet. Or, le Mire n'attribue que d'une façon bien équivoque et bien contestable Haute-Avesnes aux chevaliers du Temple.

Dans son chapitre XLVI intitulé : « *Godefridus I, dux Lotharingiæ eleemosynam tradit equitibus templi Jerosolymitaniti anno* 1142.» Le Mire met cette note : *Ordo equitum Jerosolymitanitorum, qui nunc Melitenses ab insulâ quam ex beneficio Caroli V Cœsaris incolunt appellantur, varias habet præfecturas in Belgio admodum opulentas, quarum hæ sunt, præcipuæ.*

Chantereine, in Gallo, — Brabantia prope Geldoniam.....
Braeckel, in majoratu Sylvæducensi....
Pieton in Hannoniâ.....
Slispe in Flandriâ.....
Caestres in Flandria.....
Haut-Avesnes, prope Atrebatum in Arthesiâ.....
L'Oison prope Hesdinium, in Arthesiâ.....

Imbus de la tradition, et sous l'influence de cette idée sans doute, que les biens énumérés en la note devaient avoir appartenu dans le principe aux chevaliers du Temple, dont traite le chapitre XLVI, Hennebert et Mansuet ont cru que le Mire l'assurait virtuellement, c'est assurément fort possible ; mais cette

affirmation ne nous paraît point résulter nécessairement du texte, et dans tous les cas, elle ne constituerait qu'une simple affirmation.

C'est donc par des considérations étrangères aux écrits de ces historiens que doit être combattue l'opinion de M. Mannier; et c'est ainsi que nous allons procéder.

Reportée sans aucun adminicule de preuves de Haute-Avesnes au faubourg de Ronville, par cette raison principalement qu'il n'y a jamais eu de Templiers à Haute-Avesnes, ce qui est précisément le *quod demonstrandum*, la scène d'arrestation et d'égorgement des chevaliers du Temple, ainsi arbitrairement placée aux portes d'Arras, n'a rien qui doive embarrasser, inutile donc de s'y arrêter.

L'acte de 1187, prouve qu'à cette époque les Hospitaliers ont été investis de la propriété de l'église et du cimetière de Haute-Avesnes, c'est incontestable; les autres actes prouvent également l'existence des Hospitaliers à Haute-Avesnes, on peut même en inférer qu'ils y avaient un établissement. On peut encore inférer de l'acte de 1311, que cet établissement était dirigé par un *præceptor*, nous voulons bien l'admettre à titre de concession, car il se pourrait que Nicolas Brimaux se fut intitulé le Commandeur de Haute-Avesnes, soit en raison de ce que les propriétés Hospitalières de cette localité relevaient d'une autre commanderie dont il était le chef, soit en raison de ce qu'il se trouvait déjà pendant la tenue du concile de Vienne qui attribuait à l'Hôpital tous les biens du Temple, le *præceptor* désigné de la commanderie de Haute-Avesnes; mais tout cela ne démontre nullement que les Templiers n'ont point été à Haute-Avesnes; qu'il n'y ont point eu de commanderie; et la coexistence des Templiers et des Hospitaliers n'a exactement rien qui puisse répugner.

Le manque de documents touchant la présence des Templiers à Haute-Avesnes est fâcheux, très-fâcheux, oui; mais en présence de la dislocation de l'Ordre, de son abolition, de la perturbation jetée dans les affaires, il n'implique rien de plus qu'une disparition facile à concevoir.

Rien donc qui vienne justifier les conséquences forcées tirées

par M. Mannier des documents dont il s'étaye et ruiner l'opinion unanimement admise jusqu'à lui.

Voici maintenant ce que cette opinion peut faire valoir en sa faveur :

Premièrement, la tradition immémoriale « *traditio inveteratæ et fidelissimæ vetustatis* » dont se sont constitués l'écho tous les auteurs qui ont écrit sur la matière *et que nul ne s'est avisé de contredire au temps des Hospitaliers.*

Et il ne s'agit point ici, que l'on veuille bien le remarquer, de l'une de ces légendes fantastiques, racontées par les vieux bergers ou par les bonnes aïeules sous le manteau de la cheminée, dans les veillées d'hiver; légendes qu'admet seulement la crédulité populaire : mais de faits historiques matériellement appréciés par les contemporains, et auxquels ont depuis ajouté foi, et les personnes graves, et les savants du pays.

Comment expliquer d'une manière tant soit peu plausible, cette tradition invariable et inattaquée ; comment probabiliser sa raison d'être si toujours *ab origine* jusqu'en 92, la commanderie de Haute-Avesnes avait été aux mains des Hospitaliers ?

Secondement, le nom constamment porté par le chemin de Haute-Avesnes à Agnez-lez-Duisans, qui s'appelle toujours *la Voie des Templiers.*

Le Temple avait, il est vrai, dans cette commune un petit manoir où peut-être n'habitait aucun frère de l'Ordre ; mais quand encore quelques-uns s'y fussent trouvés, pourquoi ce chemin aurait-il pris le nom des propriétaires de l'insignifiante maison d'Agnez au lieu de prendre celui des Hospitaliers, si ceux-ci avaient réellement possédé l'importante commanderie de Haute-Avesnes,

Troisièmement, l'explication toute naturelle de certains points que ne résout pas ce que prétend M. Mannier.

Il dit on ne l'a point oublié.

« On ne sait ni comment ni à quelle époque la belle terre seigneuriale de Haute-Avesnes fut mise en la possession des frères de l'Hôpital.»

Ne serait-ce pas précisément parce qu'elle est d'origine du

Temple qui en a perdu les titres, on l'a vu plus haut, que les Hospitaliers dont les archives sont si complètes, ne conservent aucune trace à cet égard ?

M. Mannier dit encore (page 669) :

« On ignore également en vertu de quel droit, le Commandeur de Haute-Avesnes, levait au XIV^e^ siècle à son profit tous les reliefs des fiefs tenus des Souverains dans le comté d'Artois, et la terre de Saint-Venant, nous pensons que ce privilège avait appartenu auparavant aux Templiers dans l'héritage desquels les frères de l'Hôpital l'avaient recueilli. »

Très-bien, mais pourtant de deux choses l'une :

Ou les Hospitaliers tenaient ce droit de concessions faites à eux-mêmes ;

Ou ils le tenait de privilèges octroyés au Temple.

Dans la première hypothèse, comment peut-on ignorer l'origine et la cause d'une prérogative de cette valeur, alors que l'on sait si minutieusement des détails relativement infinitésimaux tels que, par exemple, la livre de cire et les cinquante sous de la veuve Caillau ?

Dans la seconde hypothèse, n'est-il pas logique et rationel d'attribuer cette prérogative précisément aux Templiers de Haute-Avesnes, desquels les Hospitaliers l'auraient tenu avec les autres apanages de la commanderie ?

Quatrièmement, la circonstance que la tour de Haute-Avesnes est intérieurement et extérieurement construite sur le plan uniforme et invariable adopté par le Temple tant en Orient qu'en Occident pour les donjons et tours défensives ; caractère significatif et d'une puissance que l'on ne saurait méconnaître.

Ajoutons qu'un fait matériel constaté peut-être *propriis sensibus* et, dans tous les cas, rapporté par le père Ignace est tellement précis et tellement concluant qu'il en devient décisif.

Après avoir comme l'unanimité des écrivains reconnu aux Templiers la commanderie de Haute-Avesnes et dit : « Qu'il y avait de leur temps tous les lundis, mercredis et jeudis une messe d'obligation pour les étrangers à onze heures et demie, qu'on l'appelait *messe de la table ronde*, et qu'elle se disait immédiate-

ment avant le dîner.» Il écrit: «On voit encore sur les vitres de l'église quels étaient leurs habillements ; ils étaient vêtus de blanc à peu près comme les Chartreux ; au chœur, ils portaient un manteau rouge bordé d'hermine.»

Si les Templiers n'ont jamais possédé la commanderie de Haute-Avesnes, pourquoi les verrières de l'église reproduisent-elles leurs costumes au lieu de retracer les vêtements noirs de *leurs ennemis* les Hospitaliers ?....

Reste enfin d'une manière tout-à-fait surabondante une preuve de preuve qui ne saurait tarder à se produire : nous faisons allusion, on l'a pressenti déjà, à ce que porte la plate tombe signalée plus haut.

Si elle est, comme nous le pensons, d'un chevalier du Temple, plus de difficultés «*lapides ipsi clamabunt*» et la science qui sait comprendre le langage des pierres; l'archéologie dont on croit de bon goût de plaisanter parfois, l'archéologie qui, suivant les expressions du savant épigraphiste, M. le chevalier de Rossi, «ne transcrit pas les annales composées par les écrivains, mais découvre et restitue en tirant partie de tout indice et de tout fragment, guidé par le sens et par le tact de l'antiquité» aura donné la soluion définitive d'un problème qu'abandonnée à ses seules forces, l'histoire n'aurait peut-être jamais pu si terminalement résoudre.

Mais, quoi qu'il arrive, nous estimons pleinement qu'il nous est toujours permis d'attribuer *more majorum* la commanderie de Haute-Avesnes à l'Ordre du Temple.

La tradition est au moins à la vérité de l'histoire ce qu'est la coutume à l'autorité de la loi.

Ea quæ longâ consuetudine comprobata sunt disait un grand jurisconsulte romain, *ac per annos plurimos observata, velut tacita civum conventio non minus, quam ea, quæ scripta sunt jura servantur* ; principe admis alors même, et Dieu merci nous n'en sommes point réduits là, que ne se pourrait donner la raison de la coutume *etenim non omnium quæ a majoribus instituta sunt, ratio reddi potest.*

C. Le Gentil.

LES OBSÈQUES DE M. GODIN

RÉCIT DE M. LE BARON DE SÈDE;

DISCOURS PRONONCÉS PAR LES REPRÉSENTANTS DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS.

Ce matin (1) ont eu lieu, au milieu d'une foule considérable, dans laquelle se rencontraient toutes les notabilités administratives littéraires et scientifiques de la ville et un grand nombre d'étrangers, les obsèques de M. Alex. Godin, archiviste en chef du département et du diocèse, membre et archiviste de l'Académie d'Arras, président de la Commission des Monuments historiques, trésorier de la Société centrale d'agriculture et du Cercle agricole, etc., etc.

Les remarquables discours prononcés sur la tombe de cet homme si obligeant, si dévoué, si justement aimé de tout le monde, ne nous laisseraient rien à dire, si nous ne tenions à nous associer, par un témoignage de profonde et douloureuse sympathie, à tous les regrets qui ont escorté le cercueil de notre vénéré collègue.

Ce n'est point à Arras seulement, parmi ceux qui ont pu, comme nous, dans des relations quotidiennes, apprécier le cœur si expansif, l'esprit si généreux de M. Godin, que ces regrets seront ressentis.

Il n'est pas une commune du département où son nom ne soit connu; il n'est pas un savant, dans le nord de la France, qui ne l'ait eu pour collaborateur de ses travaux; il n'est pas une des

(1) 2 juillet 1873.

nombreuses sociétés académiques, auxquelles il appartenait, qui n'ait dû quelque service à son infatigable complaisance et qui ne mêle ses pleurs aux nôtres.

Ils sont d'autant plus légitimes que si M. Godin se consolait vîte et complètement des ingratitudes nombreuses qu'il a dû rencontrer sur son chemin, il avait au suprême degré la mémoire du cœur et gardait le plus bienveillant et parfois le plus reconnaissant souvenir, non-seulement à ceux qui l'avaient obligé, mais encore à ceux qui s'étaient laissé obliger par lui.

On l'a dit avec raison, les dévoûments désintéressés et absolus comme le sien ne se retrouvent pas, et, nulle part il ne sera remplacé.

C'est aux cruels évènements de ces dernières années, qui avaient mêlé pour lui les tristesses patriotiques aux deuils réitérés d'une famille enlevée tout entière à ses paternelles tendresses, que ce modèle de la piété filiale avait dû l'ajournement d'une récompense demandée déjà pour lui, il y a déjà bien des années. L'opinion publique l'eût certainement ratifiée, avec le même empressement que celle dont l'Empereur avait honoré sur ses touchantes instances la vieillesse de son respectable père.

Le deuil était conduit par le frère du défunt, et par son gendre.

Les coins du poèle étaient tenus par MM. Caron, chancelier de l'Académie, de Linas, membre de la Commission des Antiquités départementales, Pilat, vice-président de la Société d'agriculture, Pagnoul, membre du cercle agricole.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire les trois discours prononcés au cimetière où une assistance nombreuse, vivement émue et profondément recueillie entourait la tombe.

Après les dernières cérémonies de l'église, célébrées par lui, M. le chanoine Van Drival, secrétaire-général de l'Académie, s'est exprimé en ces termes :

Messieurs,

Celui dont nous pleurons la mort prématurée était l'un des plus anciens membres de notre Compagnie : car de bonne heure son zèle

ardent pour toutes les choses de l'esprit l'avait fait admettre parmi vous. Depuis 1844, c'est-à-dire depuis près de trente années, nos prédécesseurs et nous, n'avons-nous pas été encouragés au travail par cet homme modeste, actif, persévérant, toujours bienveillant, toujours prêt à se dépenser pour le bien public ? L'histoire du pays fut sa spécialité, et l'on peut dire que, s'il ne produisit pas beaucoup lui-même, il recueillit lentement et constamment une masse énorme de documents : ou plutôt il ne les amassa point, car s'il les trouvait d'une main il les donnait de l'autre, sans compter, sans arrière-pensée, pour le plaisir si doux d'être utile à son pays.

Aussi, de bonne heure, fut-il appelé à faire partie du bureau de l'Académie en qualité de bibliothécaire et, dans ces derniers temps, d'archiviste : et il faut avoir travaillé après lui dans ces mêmes dépôts littéraires, pour savoir avec quel soin, avec quel scrupule il s'acquittait de la charge qui lui était confiée.

Notre collègue bien cher et bien regretté appartenait par excellence à cette classe, peu nombreuse et d'autant plus précieuse, d'hommes qui ont *le feu sacré*, et qui partout où ils sont et dans toutes circonstances, travaillent pour un but défini, dans l'intérêt de tous. D'autres le considèreront à des points de vue différents, car M. Godin a été l'homme d'action de bien des œuvres. Représentant de l'Académie des belles-lettres d'Arras, je n'ai ici à l'envisager que sous ce côté spécial. Eh bien ! nous pouvons le dire avec vérité, sans prendre jamais une part personnelle à nos publications, à nos discussions, à nos pacifiques débats, il n'était étranger à rien ; il fouillait en silence dans nos riches archives du département, dans ses notes, dans ses recueils arrangés avec ordre, et c'est avec un étonnement fort agréable que nous voyions arriver soudain telle pièce probante et inconnue, tel acte qui coupait court aux débats, tel document qui complétait une longue série de recherches frappées d'insuffisance ou de manque de conclusion, sans cette trouvaille de notre infatigable et toujours aimable chercheur.

Même après sa mort il a voulu travailler avec nous, par ses notes, par ses manuscrits principaux, et c'est les larmes aux yeux qu'il y a quelques jours à peine, dans notre dernière séance, je faisais lecture de l'acte qui consacre ce délicat souvenir.

M. Godin vivait par le cœur autant que par l'esprit, et ce sont les émotions dont a été parsemée sa vie qui l'ont tué lui-même. S'il aimait ses collègues, ses collègues l'aimaient aussi bien vivement. Que

de fois il rendit à d'autres les devoirs funèbres dont il est aujourd'hui l'objet ! Nous nous souvenons de l'avoir vu près de nous jeter une couronne sur la tombe de notre ami commun le comte d'Héricourt, avec qui il travailla tant, avec qui il publia le seul ouvrage qui porte son nom. A combien d'entre nos collègues ne rendit-il pas les mêmes hommages, toujours marqués au coin de l'affection ! C'est que la mort frappe souvent dans nos rangs et nous dit que, si nous voulons accomplir notre devoir sur cette terre de passage, au travail incessant pour la diffusion de la vérité parmi les hommes nous devons joindre la charité ardente, puisée au foyer divin.

M. Pilat a pris ensuite la parole au nom de la Société centrale d'Agriculture.

Voici son discours :

Messieurs,

Avant de laisser refermer cette tombe sur celui que nous pleurons, permettez-moi d'ajouter quelques paroles à celles si autorisées que vous venez d'entendre, pour vous exprimer l'étendue de notre douleur et de nos regrets.

Vous connaissez les immenses services que M. Godin a rendus à la Société centrale d'Agriculture, qui perd en lui un de ses membres les plus actifs et les plus dévoués.

Appelé en 1854 à remplir les fonctions de Trésorier, alors que toute l'association comptait à peine une soixantaine de membres, M. Godin qui par sa position d'archiviste départemental et l'aménité de son caractère avait déja su se concilier l'amitié des principaux cultivateurs de l'arrondissement d'Arras, s'empressa de faire de la propagande agricole, et en quelques années il porta à plus de 250 le nombre des membres de notre Société d'Agriculture.

C'est grâce aux soins de son Trésorier que la Société possède une bibliothèque agricole aussi importante qu'instructive.

Vous vous rappelez, Messieurs, avec quelle activité, avec quel dévouement il se mettait à la tête des commissions d'organisation des fêtes agricoles que nous transportons à tour de rôle dans tous les cantons ; il savait se multiplier à l'infini ne négligeant aucun détail ; et avec une habileté sans égale il savait donner à ces fêtes

de famille tout l'attrait que méritait leur importance. N'est-il pas pénible de nous séparer si prématurément de M. Godin, quand nous pouvions espérer qu'il continuerait longtemps encore à nous aider de son concours avec autant de bienveillance que de dévouement? S'il n'a pas été donné à notre cher collègue d'avoir la consolation d'emporter daus la tombe la récompense nationale qui lui était promise depuis longtemps, il a du moins celle d'emporter avec lui l'estime de tous ceux qui l'ont connu et leurs regrets en même temps que leur reconnaissance pour tant de services rendus. Au nom de nos concitoyens, au nom de la Société centrale d'Agriculture, adieu mon cher Godin, adieu.

Enfin M. de Linas, interprète des profonds regrets de la Commission des Monuments historiques, a prononcé les paroles suivantes :

Messieurs,

Le premier sentiment de l'homme en face de la mort est le respect, et le respect implique le silence. Que dire en effet auprès d'une ombe ouverte, quand la sublime voix de l'Eglise vient de faire enendre ses touchantes prières ; alors que l'éloge du défunt est dans utes les bouches et son souvenir au fond de tous les cœurs ?

Je devrais retracer ici, Messieurs, les immenses services rendus ar M. Godin à la Commission des Antiquités départementales du as de-Calais, dont il fut le Secrétaire depuis son établissement, en 846. Bras de cette Commission tant que vécut M. Harbaville, Godin n devint la tête et le bras après la mort de notre à jamais regretable Président ; bien plus, il y a deux ans, un vote unanime lui onfia la direction absolue de nos travaux. A la fois Président et Serétaire, Godin resta toujours à la hauteur de cette double fonction ; étails matériels, comme impulsion morale, rien n'échappait à son fatigable zèle ; on pourra occuper sa place, on ne le remplacera as.

Mais combien peu importent les choses de ce monde à qui regarde éternité ! Godin le savait, et, depuis longtemps, Dieu était devenu mobile de ses actes, le but suprême de sa vie. Atteint par une sée de malheurs dont le moindre eût brisé un autre caractère, Godin

ne se révolta pas, il se soumit. Dieu l'en a déjà récompensé ici-bas en lui procurant le bonheur d'une fin chrétienne, et il en était vraiment digne, car son existence entière fut l'application constante d'une des maximes fondamentales du christianisme : Penser toujours aux autres, jamais à soi.

Au revoir donc, Godin, mon vieil ami ! Dieu, en t'éprouvant sur la terre, te réservait sans doute au ciel l'immortelle couronne des justes, et, si tu ne l'as pas encore obtenue, les prières de ceux qui t'aiment — ils sont nombreux — ne te feront pas défaut.

ÉGLISE DE GOUY EN ARTOIS.



PIERRE TOMBALE DE LA FAMILLE DE CARDEVAC DE GOUY.

ÉGLISE DE GOUY-EN-ARTOIS.

PIERRES TOMBALES.

Gouy-en-Artois, qui a donné son nom à une branche de la famille de Cardevacque, est un village du canton de Beaumetz-les-Loges, situé à seize kilomètres environ d'Arras et à deux kilomètres de la route nationale d'Arras à Doullens.

L'église, toute moderne, sous le vocable de S^{t}-Amand, a été construite en 1775. Le clocher date de 1500 : c'est une tour carrée, d'une belle élévation, surmontée d'une flèche en maçonnerie. Quoiqu'on y remarque une certaine délicatesse de structure, de l'élégance dans ses piliers et de belles boiseries dans le chœur, elle n'offre rien de saillant sous le rapport de l'architecture; toutefois, elle renferme plusieurs pierres tumulaires concernant la famille de Cardevacque et dont la description fera l'objet de cette notice.

Les seigneurs de Gouy-en-Artois sont d'une origine très-ancienne. Manassès de Gouy est repris dans une charte de 1206 concernant la rente de la dîme de Beaulencourt à l'abbaye de Marœuil. (2)

La terre de Gouy appartint aux anciens comtes de Lens; elle relevait d'Aubigny-le-Comte. Au XIV^{e} siècle elle était l'apanage de Jean de Picquigny, vidame d'Amiens (1). Elle passa par alliance dans la famille du Bos. Isabeau du Bos, dame de Gouy et de Ba-

(1) Cartulaire de l'abbaye de Marœuil.

(2) La Morlière. — Collection des Antiquités d'Amiens.

vincourt, apporta ces deux terres en mariage à Jean de Soyecourt. Plus tard, en vertu d'un contrat du 22 mars 1614, Ferdinand de Cardevacque et Antoine Brogniart, sieur du Cauroy, achetèrent de messire François de La Fontaine, seigneur d'Ognon, et de Marie-Charlotte de Soyecourt, les terres et seigneuries de Gouy et de Bavincourt, moyennant la somme de 34,000 florins. Cette vente, autorisée par les archiducs, fut confirmée par un arrêt du Conseil du roi Louis XIV, en date du 25 janvier 1617. (1)

Jean de la Motte, second mari de Marie Blondel, veuve de Ferdinand de Cardevacque, partagea avec Antoine Brogniart ces deux domaines. La terre de Gouy lui resta et devint la propriété d'un descendant de Ferdinand de Cardevacque.

Pierre-François-de Cardevacque, 3e fils de Pierre de Cardevacque et d'Anne-Jeanne de Thieulaine, et petit-fils de Ferdinand, fut l'auteur de la branche de Cardevac de Gouy. Il épousa, en 1685, Lucie de la Mire Boucly, fille de Gabriel de la Mire, seigneur de Hangest, et de Marie de Folleville-Beaumartin. Il mourut à Arras le 31 mars 1719, âgé de 72 ans. Son corps fut transporté à Gouy et enterré dans le chœur de l'église de cette commune. Son tombeau fut recouvert d'une pierre tumulaire qui existe encore de nos jours : c'est une dalle en marbre bleu ayant 2 mètres 35 centimètres de longueur et 1 mètre 18 centimètres de largeur ; l'épaisseur de cette pierre est de 15 centimètres. Sur le dessus est gravée l'épitaphe de Pierre-François-de Cardevac, surmontée des armoiries de la famille et entourée de celles des maisons qui lui ont été alliées, savoir : à droite du lecteur, *de Thieulaine, de Manchicourt, du Bois, d'Hérigny, Le Merchier, de Bernard, Le Prevost, Le Cocq ;* et à gauche, *de Cardevac, Le Vasseur, de Briois, de Baillescourt, de Blondel, de Martigny, de Senouck, de Pétrins.* Au milieu on trouve cette inscription : *Icy repose le corps de Messire Pierre-François de Cardevac, chevalier, Seigneur de Gouy, St-Amand et autres lieux, fils de Messire Pierre de Cardevac, chevalier baron d'Havrincourt, etc, et de dame Anne*

(1) Mss. du P. Ignace. — Additions aux Rec. tome III, page 138,

de Tievlaine, décédé à Arras le 31 *décembre* 1719, *âgé de* 72 *ans.*
Requiescant in pace.

Cette pierre a été déplacée et transportée sous la voûte du clocher. On y dépose le dais et autre matériel qui, dans l'état actuel des choses, mettent sa conservation en danger. M. le comte de Diesbach, héritier du domaine de Gouy, l'a fait remplacer par un marbre blanc servant d'inscription funéraire à ses ancêtres plus rapprochés. Comme cette pierre ne saurait retrouver sa place primitive, j'ai l'honneur de vous proposer, Messieurs, de demander son transport au Musée d'Arras.

Pierre-François de Cardevac de Gouy laissa quatre enfants :

1° Chrétien-Pierre qui continua la descendance ;

2° Charles-François-Alexandre de Cardevac, né au château de Boucly, diocèse de Noyon; en Picardie, le 16 mars 1699. Il entra dans les ordres et devint bientôt licencié en droit civil et en droit canon. Il fut successivement chanoine d'Arras et de Noyon, puis archidiacre de Cambrai.

Ayant prêché le carême devant Louis XIV, le roi remarqua ses hautes capacités, le nomma évêque d'Elne, inquisiteur de la Foi et chancelier de l'Université de Perpignan. Au commencement de 1743, ayant reçu ses bulles d'évêque en date du 17 des calendes de janvier 1744, il fut sacré dans la chapelle du Séminaire de S^{t}-Sulpice, à Paris, le 9 février suivant, par Monseigneur Charles de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, assisté des évêques de Carcassonne et de Meaux. Le 13, il prêta le serment de fidélité entre les mains de Sa Majesté, pendant la messe du roi à Versailles. Avant de se rendre au siége de son évêché, il vint à Arras et logea dans la Cité chez Michel de Cardevacque, son parent, qui était alors échevin. Ce prélat quitta alors le nom de Gouy pour prendre celui d'Havrincourt, comme cadet de cette maison.

L'évêque de Cardevac fit son entrée solennelle à Perpignan le 18 mars 1744 (1). Le 27, il prêta le serment d'usage à l'église de S^{t}-Jean (2). Le 24 janvier 1751, il donna la tonsure dans la cha-

(1) Mémoires de St-Jean de Perpignan, folios 16 et 17.

(2) Ibidem folio 18.

pelle du Séminaire de St-Sulpice, avec la permission de l'archevêque de Paris, à Joseph-Marie-Luc de Ponte d'Albaret, de Perpignan, son diocésain, qui fut élu évêque de Sarlat en 1777 (1).

Le Jeudi-Saint, 8 avril 1751, il fit l'absoute devant Louis XV et officia le jour de Pâques en présence de Leurs Majestés (2).

Monseigneur de Gouy finit ses jours à Espira de l'Agli dans la maison rurale de l'évêché, le 1er mars 1783, à l'âge de 84 ans. Ses entrailles furent ensevelies dans le chœur de l'église St-Jean de Perpignan, où il reçut la sépulture le 6 du même mois devant le maître-autel du côté de l'épitre. Quant à son cœur, suivant ses dernières volontés, il fut placé dans un reliquaire d'argent et transporté dans l'église de Gouy-en-Artois. On voit encore au pied du maître-autel, la pierre en marbre blanc qui le recouvre. On y lit, au-dessus d'un écusson représentant les armes de la famille de Cardevacque, l'inscription suivante :

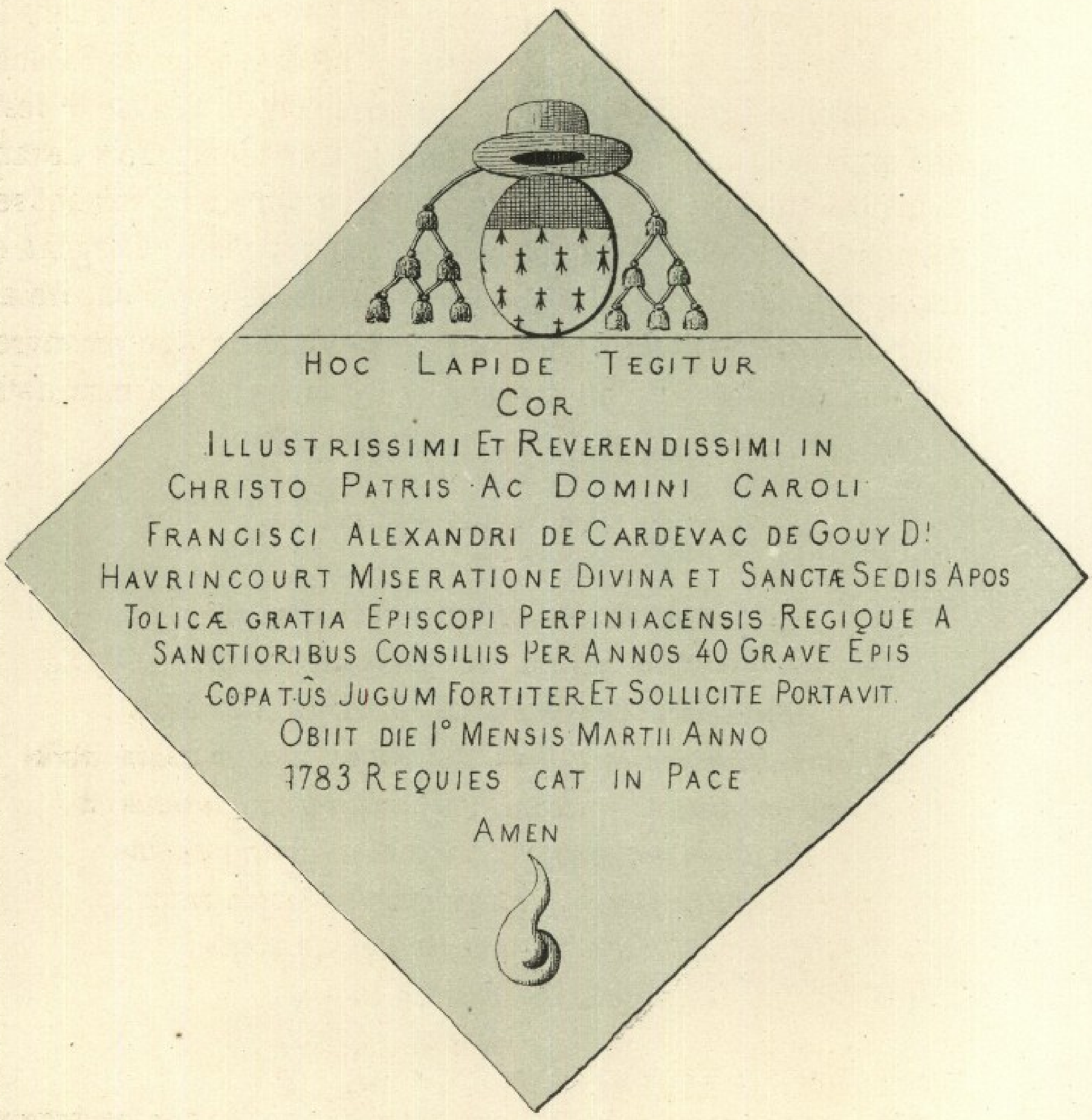
Hoc lapide legitur.
Cor
illustrissimi et reverendissimi in
christo patris ac domini Caroli
Francisci Alexandri de Cardevac de Gouy
d'Havrincourt miseratione divina et sanctæ sedis apostolicæ gratiâ episcopi Perpinianensis regique à
sanctioribus consiliis per annos 40 grave episcopatûs jugum fortiter et sollicitè portavit.
obiit die 1° mensis martii anno
1783, *Requiescat in pace*
Amen.

Nous avons retrouvé son éloge dans une notice sur les évêques de Perpignan. « Cet évêque, y est-il dit, a laissé dans son dio-« cèse un précieux souvenir de ses vertus apostoliques. Son « indifférence pour les intérêts matériels était extrême, et sa

(1) Livre des ordinations des évêques d'Elne, Mém. de St-Jean.

(2) Mss. du P. Ignace. — Rec. du dioc. d'Arras, tome III, page 135.

EGLISE DE GOUY EN ARTOIS



MARBRE RECOUVRANT LE CAVEAU
DANS LEQUEL EST DÉPOSÉ LE CŒUR DE
CHARLES FRANÇOIS DE CARDEVAC DE GOUY
ÉVÊQUE DE PERPIGNAN.

Lith. C. Desavary-Dubelleux. Arras.

« charité sans bornes envers les pauvres et les malheureux, pou
« qui il se dépouillait jusqu'à manquer quelquefois même du
« nécessaire, quoiqu'il eut un revenu d'environ 36,000 francs. »

3° Pierre-Joseph de Cardevac de Boucly, chanoine de Cambrai, mort à 48 ans, le 6 janvier 1750, et enterré près de sa mère dans l'église métropolitaine de cette ville. Leur épitaphe commune, belle pierre en marbre bleu, a été déposée dans la Bibliothèque de Cambrai ;

4° Gabriel de Cardevac, qui fut aussi prêtre curé d'Appilly (Oise), près Bretigny, jusqu'en 1737, époque à laquelle il fut nommé chanoine de Noyon. Le savant M. Peigné-Delacourt nous a signalé une pierre tumulaire qui existe dans l'église d'Appilly. Du chœur, où elle se trouvait, elle a été transportée au grand portail de l'église, et fait partie des marches du perron. L'épitaphe en est encore très-lisible ; elle est surmontée d'un écusson portant les armoiries de la famille de Cardevac, avec une couronne de comte et deux licornes pour supports. Voici la teneur exacte de l'épitaphe :

D. O. M.

Cy-git

Messire Gabriel de Cardevac de Gouy, vivant prêtre chanoine de l'église cathédrale de Noion, ancien curé de cette paroisse, décédé le 1er *mars* 1738, *âgé de* 35 *ans. Priez Dieu pour lui.*

Sur le registre de la cathédrale, il est dit qu'il a été inhumé le 2 mars 1738, âgé de 34 ans et demie, en présence de Messire François de Cardevac de Gouy, son frère.

Chrétien-Philippe de Cardevac, chevalier, seigneur de Gouy, fut tenu, le 28 octobre 1715, sur les fonds baptismaux, par Chrétien-Louis de Montmorency-Luxembourg, prince de Tingry, comte suprême de Luce, etc., etc., gouverneur de Valenciennes et commandant les armées royales de la province de Flandre, et par sa femme, dame de Habarcq. Il épousa Marie-Henriette-Joseph

de Sucre, fille de Philippe-Louis de Sucre, vicomte de Baillevet, baron de Florival, et d'Antoinette de Sucre. Ils eurent neuf enfants :

1° Philippe-Alexandre, qui suit ;

2° Antoine-Pierre-Joseph, dit l'abbé de Bailleul, chanoine de la cathédrale d'Arras. Né en 1745, mort en 1811 ;

3° Alexandre de Cardevac de S^{t}-Maur, qui épousa, en 1769, Jeanne de Casteras de Villemartin, en Languedoc, fille de Pierre-Paul et de Jeanne de Russon ;

4° Melchior de Cardevac, lieutenant aux gardes wallonnes, au service de Sa Majesté Catholique, mort en 1784 ;

5° N.... de Cardevac de Florival, sous-lieutenant aux gardes wallonnes, mort à Barcelonne ;

6° Léonard de Cardevac, qui devint chanoine de Bayeux ;

7° Lamoral de Cardevac, chanoine de Lens ;

8° Lucie-Philippine-Joseph, née à Gouy en 1740 ; elle épousa, le 14 février 1764, Gabriel Melchior, comte de la Myre, veuf en premières noces de Marie-Christine de Cardevac d'Havrincourt ;

9° Catherine de Cardevac, qui fut religieuse à Tournay.

Philippe-Alexandre de Cardevac, chevalier, seigneur de Gouy, épousa Marie-Joseph Pauline de Grenet de Blérancourt qui, à la mort de son mari, épousa en secondes noces Joseph Ladislas comte de Diesbach de Belleroche, veuf lui-même de Marie-Claire-Joseph Beaudegaint de Bainghem Mélentois, colonel du régiment suisse de ce nom, mort à Saint-Germain en 1822, avec le grade de lieutenant-général des armées du roi.

Philippe de Cardevac de Gouy eut une fille :

Alexandrine-Pauline-Joseph de Cardevac, qui épousa Romain, comte de Diesbach, fils du précédent.

De cette union naquirent huit enfants, dont :

Xavier-Eugène, comte de Diesbach de Belleroche, né à Saint-

Germain le 17 juillet 1817 et marié le 24 janvier 1844 à N. Lemesre de Pas. Il est propriétaire actuel du château de Gouy, qu'il a entièrement restauré, et auquel il a joint le domaine de la Bazèque, situé à peu de distance. Le comte Eugène de Diesbach a été nommé député à l'Assemblée nationale en 1871.

Outre la principale seigneurie, il y avait à Gouy un autre fief dont la Maison de Lannoy fut longtemps propriétaire ; il fut vendu en 1718 par le comte de Beaurepaire, à Messire de Mont-S^{t}-Eloi, seigneur de Courcamp, qui lui même le céda, en 1722, à Chrétien de Cardevac.

A. DE CARDEVACQUE.

LA

TOUR DE VILLERS-CHATEL.

Située à environ trois kilomètres de la chaussée Brunehaut, entre Houdain, Aubigny et Camblain-l'Abbé, Villers-Châtel a conservé un beau débris de son ancien château. Sa tour ronde et crénelée, couronnée de machicoulis, et soudée à une tourelle qui la surpasse en hauteur et contient l'escalier, s'élève encore majestueuse à l'extrémité de l'habitation moderne, et témoigne par son épaisse maçonnerie en grès, de sa force et de son ancienneté.

Villers-Châtel, *Vélérie li Kastel* en 1269 (1) possédait une antique et formidable forteresse. C'est, du reste, le château qui donna à Villers son surnom de *Châtel*, surnom qu'il mérita à tous égards.

Pendant le siège d'Arras, en 1414, un détachement de l'armée royale s'en empara ; il appartenait alors au sire de Gournay (2).

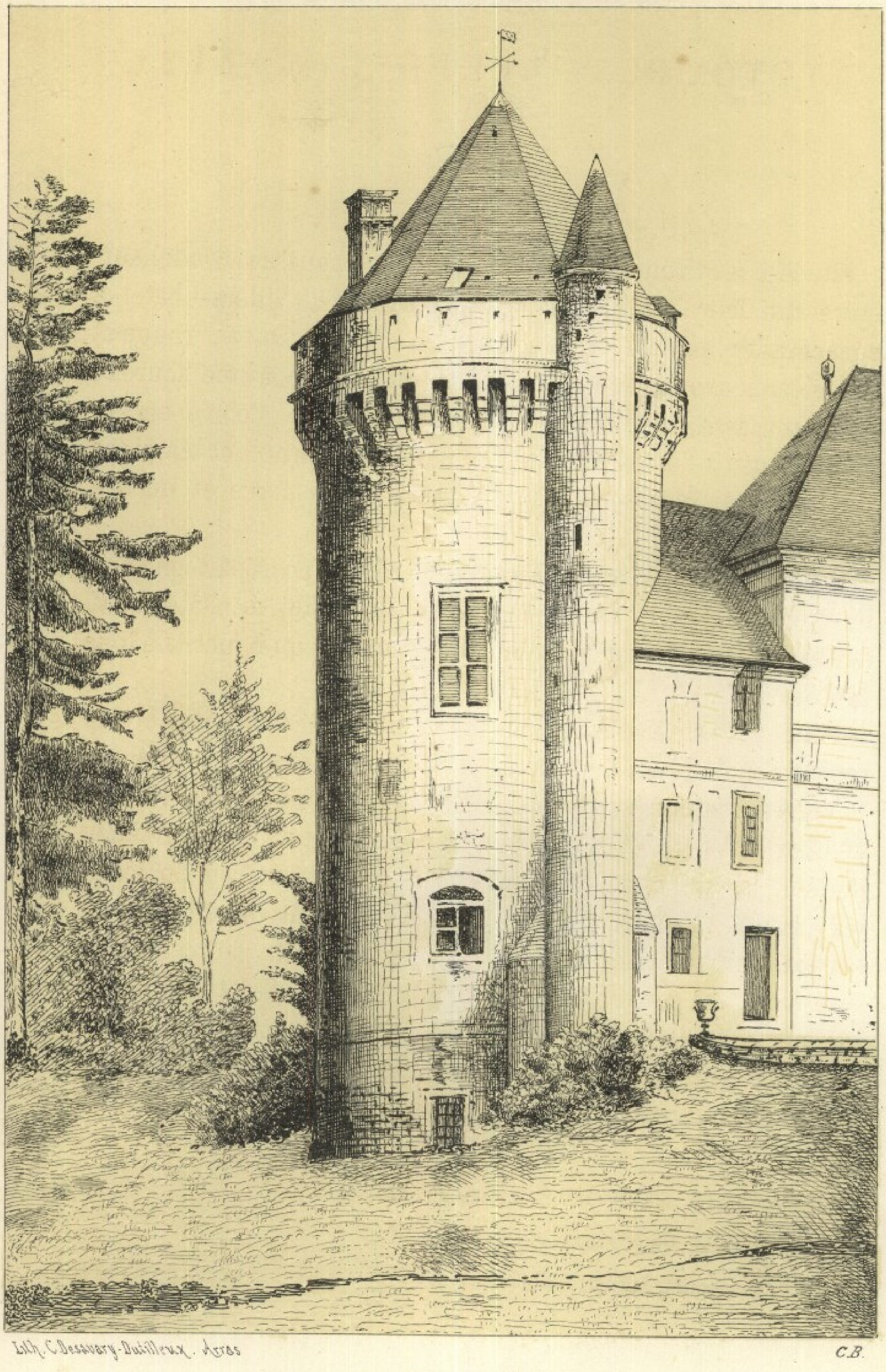
Villers-Châtel fut fortifié et fortement occupé par les troupes de Charles VI (3), et la garnison française tînt en échec les habitants de la campagne. Pendant que le Roi pressait en personne les travaux du siège qu'il avait entrepris, elle fit de nombreuses sorties, dévastant le pays d'alentour et forçant, par cette utile diversion, les gouverneurs de Béthune et de Saint-Pol à une neutralité qui contrariait beaucoup le duc de Bourgogne, Jean. Celui-ci essaya de la débusquer de ce poste redoutable ; il employa successivement, pour y parvenir, et la force et la ruse ;

(1) Harbaville, *Mémorial historique*, page 270.

(2) Chronique de Monstrelet, livre I.

(3) D'Héricourt, les *Sièges d'Arras*.

PAS-DE-CALAIS.



Lith. C. Dessenry-Duthilleux. Arras

C.B.

TOUR DE VILLERS CHATEL.

mais tous ces moyens furent inutiles ; le noble donjon résista à tous ses efforts, et contribua ainsi à la reddition d'Arras.

Au commencement du siècle dernier, vers 1710, de nouvelles attaques vinrent se renouveler autour du château de Villers-Châtel ; plusieurs fois les habitants poursuivis, s'y renfermèrent avec leurs richesses (1). Enfin, la paix vint rendre inutiles ces petites forteresses isolées, et les propriétaires s'empressèrent de remplacer par des hôtels plus somptueux et plus élégants, ces sombres et imposants manoirs.

La tour de Villers-Châtel qui résista tant de fois aux ennemis, abrita les plus nobles seigneurs. En effet, nous y voyons successivement arborer les bannières des familles de La Comté, de Lens, d'Egmont et d'Habarcq. Plus tard, les Delannoy de Frétin, près Lille. Hennequin de Berneuil, Delahaye, chevalier de Villers, et Mazelles, trésorier provincial des guerres au département d'Arras, en firent leur résidence de prédilection. Renversé par les démolisseurs à l'exception de la tour qui subsiste encore, le château de Villers-Châtel fut acheté par M. Duquesnoy, qui le vendit ensuite à M. Develle ; il est aujourd'hui la résidence de M. de Florimond, qui nous a fait le plus gracieux accueil lors de notre visite archéologique.

Ce château était autrefois vaste et redoutable, composé d'un corps de bâtiment en forme de rectangle, avec une cour large et spacieuse, qu'entouraient des fossés et d'épaisses murailles. Il était en outre flanqué de deux grosses tours qui le défendaient. L'une était ronde, et c'est celle qui existe encore ; l'autre, au contraire, était carrée, n'avait ni créneaux, ni machicoulis, et ne pouvait être ainsi que d'un faible secours en temps de guerre. Aussi, dans les moments de danger, était-elle abandonnée par ses maîtres qui allaient s'enfermer dans l'autre, dit *le fort*, pour s'y mettre à l'abri des attaques ennemies. Toutes deux avaient trois chambres superposées, comprenant tout le diamètre de la tour : la première y conduisait par sa tourelle, dont le faîte était sans doute la loge du guetteur. Enfin, elle était seule excavée et

(1) *Puits artésien*, tome 4. — Harbaville, *Mémorial historique*, tome II, pahe 270.

sa voûte était soutenue dans le milieu par un pilier de maçonnerie (1).

La tour ronde de Villers fut donc seule conservée sur l'un des flancs du nouveau château et vit tomber autour d'elles ses anciennes compagnes de gloire ; ses murailles et ses ponts-levis, que la suppression des fossés rendait inutiles. Elle date du XIV^e^ siècle ; on le reconnaît à sa forme ronde et à sa ceinture de machicoulis. Les machicoulis de pierre indiquent notoirement un travail de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième. On connaissait déjà ce genre de fortification ; mais généralement il consistait en échafaudages ou balcons de bois, servant de support aux soldats, qui, par les ouvertures desdits échafaudages, jetaient toutes sortes de projectiles, pierres, poutres, plomb fondu, eau, huile et poix bouillante, sur les assiégeants. Les ouvertures de ces balcons étaient même assez grandes à l'occasion pour qu'on put précipiter de gros blocs de pierre, de fer ou de plomb, retenus par des chaînes solides ; ce qui permettait de les retirer et de les utiliser de nouveau après avoir écrasé les assaillants et brisé leurs échelles.

Ces balcons de bois, ou *hourds*, comme on les appelait, avaient cependant des inconvénients dont un des plus graves était qu'avec le perfectionnement des engins de guerre, ils devenaient faciles à incendier. On les replaça donc par des encorbellements de pierre qui sont les machicoulis ; ce mode de construction devint fréquent à partir de la seconde moitié du quatorzième siècle ; mais à lui seul il ne suffisait pas pour donner la date d'une tour ; car on en installa sur des tours d'une époque antérieure pour se mettre au niveau des nécessités du temps.

Les tours offrent une disposition très-originale et très-pittoresque que nous remarquons, du reste, dans notre château de Villers-au-Flos ; les machicoulis forment une ceinture ou galerie d'un fort relief vers le haut des tours, qui s'élèvent encore au-dessus de cette galerie, jusqu'à une certaine hauteur, avant de recevoir le toit conique qui couronnait et abritait le tout.

A. DE CARDEVACQUE.

(1) M. Terninck. — *Promenades archéologiques.*

SÉANCE DU 25 AOUT 1873.

Présidence de M. l'abbé Robitaille.

Le 25 août 1873, à dix heures du matin, la Commission s'est réunie en assemblée générale annuelle, à la Préfecture, sous la présidence de M. Robitaille, doyen d'âge des Membres présents, qui étaient :

MM. Robitaille, baron de Sède, baron Dard, de Monnecove, Lecesne, Normand, Charles Van Drival, de Cardevacque, Ledru, Cavrois-Lantoine, Paul Lecesne, Coffinier, l'abbé Van Drival.

MM. le baron de Calonne, le comte Fouler de Relingue, Albert Legrand, Nicolas Cavrois, A. Terninck, Dancoisne, Libersalle, de Linas, de Rheims, le comte d'Héricourt s'excusent, par lettres, de ne pouvoir assister à la séance.

M. Coffinier propose de joindre à la Notice qui va être faite sur M. Godin, le portrait de ce collègue regretté. Cette proposition est adoptée.

M. de Sède propose à l'Assemblée de se joindre, sous la forme qu'elle jugera la meilleure, à la souscription ouverte pour élever un monument sur la tombe de M. Godin. Après discussion sur le mode de réalisation de cette pensée, le fond n'étant pas mis en question, on s'arrête à la résolution suivante : « La Commission » décide qu'elle prendra part à la souscription ouverte pour » élever un Monument à la mémoire de M. Godin. Chacun des

» Membres présents à la séance du 25 août s'est inscrit pour une
» somme de 10 fr. Avis de cette décision sera communiqué aux
» Membres absents, avec prière de faire savoir à M. le Président,
» avant le 1er octobre, s'ils veulent bien s'associer à leurs col-
» lègues. »

L'ordre du jour appelle l'élection du président de la Commission.

M. l'abbé Van Drival renouvelle à ce sujet la proposition présentée par M. de Linas à la séance précédente du Comité, et favorablement accueillie, à savoir la nomination d'un Secrétaire par l'Assemblée, sauf ratification par M. le Préfet. Il développe, en outre, cette pensée, que le Secrétaire devrait être nommé pour plus d'une année, ainsi qu'on le fait dans plusieurs commissions analogues, afin de pouvoir suivre une action persévérante et continuer les excellentes traditions de la Commission du Pas-de-Calais. Ces idées sont adoptées et il est décidé que l'on procédera à l'élection d'un Secrétaire, pour cinq ans, sauf ratification de M. le Préfet, avec qui MM. P. Lecesne et Coffinier se chargent de traiter cette modification aux Statuts.

M. Van Drival demande alors que l'on fasse en même temps et sur un seul bulletin, la double nomination. Cette proposition n'est pas admise, parce que les deux élections ont, cette fois, un caractère différent, l'une étant régulière et définitive, et l'autre étant subordonnée à une condition ultérieure.

On procède alors au scrutin ponr la nomination du Président.

Un premier tour de scrutin ne produit pas de résultat. Au second tour, M. l'abbé Van Drival ayant réuni la majorité des suffrages est proclamé Président de la Commission.

On procède ensuite au scrutin pour la nomination du Secrétaire.

Au premier tour, M. Paul Lecesne ayant réuni la majorité des suffrages est proclamé Secrétaire de la Commission.

M. l'abbé Van Drival soumet à l'Assemblée plusieurs questions relatives au Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais. Il est décidé : 1° que les exemplaires à donner aux Membres de la Commission seront pris sur les 100 exemplaires souscrits par le Conseil général, conformément aux conditions pre-

mières faites avec l'Editeur; 2° que M. le baron de Calonne s'entendra avec l'Editeur pour les exemplaires à part au-dessus du nombre 50 déjà réglé par la Commission comme chiffre extrême du droit des auteurs. Toutefois l'Assemblée est d'avis qu'il est bon de ne pas trop étendre ces tirages à part pour des cantons séparés, parce que cela est de nature à nuire à la diffusion de l'œuvre dans son ensemble, et surtout aux intérêts de l'Editeur.

M. Ledru donne lecture d'une Note sur un cimetière ancien découvert à Avesnes-le-Comte : Ce travail sera inséré dans le prochain Bulletin.

La séance est levée à onze heures et demie.

Le Secrétaire, L'ABBÉ VAN DRIVAL.

Le Président, L'ABBÉ ROBITAILLE.

SÉANCE DU 2 OCTOBRE.

Présidence de M. Van Drival.

Etaient présents : MM. Van Drival, de Linas, Le Gentil, baron de Sède, Coffinier, Terninck.

MM. Robitaille, Gieseler Boulanger et Cavrois-Lantoine ont fait savoir qu'ils ne pouvaient assister à cette séance.

M. Paul Lecesne, secrétaire, étant absent, M. le Président prie M. de Cardevacque de remplir ses fonctions.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté; toutefois, M. Legentil fait observer qu'il n'a pu faire savoir son absence attendu qu'il se trouvait alors en Allemagne.

Les Membres de la Commission votent des remercîments à M. Van Drival, pour le zèle et l'activité avec lesquels il a dirigé la publication du premier volume du Dictionnaire hisiorique et archéologique du département du Pas-de-Calais.

M. le Président communique à l'Assemblée la lettre suivante envoyée par M. le Ministre de l'instruction publique :

« Monsieur le Préfet,

» La Commission des Monuments historiques s'occupe en ce
» moment de réunir tous les documents nécessaires pour dres-
» ser une liste définitive des édifices dont la conservation pré-
» sente un véritable intérêt au point de vue de l'art. Sur cette
» liste, les Monuments seront inscrits dans un ordre de classe-
» ment méthodique, c'est-à-dire que ceux qui représentent le
» point de départ ou le complet développement d'une école d'ar-
» chitecture figureront en première ligne, tandis que ceux qui
» ne sont, par rapport aux précédents, que des dérivés, seront
» classés en seconde ou en troisième ligne, suivant leur intérêt
» relatif.

» Vous pouvez, Monsieur le Préfet, apporter un utile concours
» à la préparation de cet important travail, en me signalant les
» édifices de votre département qui vous paraîtraient suscep-
» tibles d'être classés, bien qu'ils ne figurent pas sur la liste ac-
» tuelle des Monuments historiques que j'ai l'honneur de re-
» mettre sous vos yeux.

» Afin que la Commission pût statuer utilement sur les propo-
» tions que vous croiriez devoir m'adresser à ce sujet, il con-
» viendrait d'y joindre des photographies des Monuments dont
» vous demanderez le classement.

» Je vous recommande, Monsieur le Préfet, de ne pas perdre

» de vue l'objet de cette communication. Il s'agit, en quelque
» sorte, de dresser l'inventaire des richesses architecturales de
» la France, et je ne doute pas que vous soyez heureux d'appor-
» ter à cette œuvre, le concours de votre zèle éclairé.»

A la suite de cette communication, la Commission examine sur le volume et la carte envoyés par le Ministre, les Monuments qui seraient à conserver ou à ajouter sur la liste de classement déjà existante. Devant les difficultés qui surgissent, et considérant que ce travail demande un examen spécial et plus approfondi, ells décide qu'une sous-commission composée de MM. Van Dri-val, Terninck et de Linas s'en chargera. Elle décide, en outre, que dans un mois, il y aura une réunion spécialement convoquée pour ce sujet, et dans laquelle on entendra le rapport de la sous-commission. M. Le Gentil insiste pour le maintien sur la liste des Tours du Mont-Saint-Eloy; il demande que M. de Carde-vacque soit chargé de rédiger une notice sur ce monument, en y joignant un dessin des Tours fait, autant que possible, sur une bonne photographie prise dans une vue d'angle, afin d'en faire mieux ressortir l'ensemble.

M. Van Drival demande s'il n'est pas à propos de nommer le Membre de la Société qui fera partie de la Commission mixte chargée de l'érection d'un monument à la mémoire de M. Godin; il est répondu que l'on attendra la décision prise par la Société d'agriculture. M. le Président est prié de faire toutes les diligences possibles pour augmenter le nombre des souscripteurs parmi les Membres de la Commission des Monuments historiques.

M. de Cardevacque communique une épreuve du dessin repré-sentant le château de Remy. Après examen, M. Le Gentil est d'avis de renvoyer la planche à M. Desavary pour corrections diverses.

M. Terninck donne communication de trouvailles importantes qu'il a faites à Bois-Bernard et à Wanquetin et y joint des des-sins très-curieux des principaux objets découverts. M. de Linas appelle l'attention des Membres de la Commission sur un de ces vases dont la pâte est d'une finesse remarquable. Parmi les objets trouvés à Wanquetin, M. Terninck soumet un morceau d'os tra-

vaillé, sur la nature duquel la discussion s'engage. M. de Linas croit y reconnaître un *capulus* ou ancien pommeau de poignard.

M. le Président propose l'insertion du rapport de M. Terninck dans le *Bulletin*; ce dernier demande qu'on joigne trois planches à son travail. La question est subordonnée aux ressources de la Commission. A ce sujet, M. de Linas demande à ce que M. Van Drival et de Cardevacque veuillent bien s'assurer de l'état des finances de la Société, et en donner lecture à la prochaine séance.

M. Van Drival propose de publier avant la fin de l'année, la 7e livraison du tome 2 de la *Statistique monumentale du département.* Cette proposition est adoptée, et il est décidé que cette livraison sera composée : 1° de la Notice sur l'abbaye d'Arrouaise, par M. Le Gentil; 2° de la description du château de Remy, par M. de Cardevacque; 3° de la Notice de M. de Rheims sur l'hôtel de Guise à Calais. Ce dernier travail n'étant pas encore parvenu, M. le Président se charge de le réclamer instamment à son auteur.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Pour le Secrétaire,

ADOLPHE DE CARDEVACQUE.

Le Président,

L'ABBÉ E. VAN DRIVAL.

SÉANCE DU 6 NOVEMBRE.

Présidence de M. de Rambuteau, Préfet du départemeut et de M. l'abbé Van Drival,

SECRÉTAIRE : M. PAUL LECESNE.

Etaient présents : MM. Van Drival, de Monnecove, Cavrois-Lantoine, Coffinier, de Linas, Terninck, Lecesne père, Le Gentil, Grandguillaume, d'Héricourt, de Cardevacque et Paul Lecesne.

MM, de Sède, Boulangé, Robitaille, de Calonne et Gieseler s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente, rédigé par M. de Cardevacque, est lu et adoptè.

Avant de passer à l'ordre du jour, M. Van Drival, président, rappelle la perte douloureuse que la Commission a récemment faite en la personne de M. de Laplane. La Commission, à l'unanimité, décide que l'expression de ses vifs regrets sera insérée au procès-verbal et transmise par les soins de M. le Secrétaire à la famille de l'honorable M. de Laplane.

Il est arrêté, en outre, qu'une notice biographique paraîtra au *Bulletin*, et que M. Deschamps de Pas sera prié de prendre le soin de ce travail.

Un Membre, à l'occasion du classement des Monuments historiques, soulève la question de savoir si le dolmen du Hamel se trouve sur le département du Pas-de-Calais ou sur celui du Nord. Il est décidé que la question sera examinée par la sous-commission nommée dans la dernière séance.

M. de Cardevacque lit son rapport sur l'état des finances de la commission :

« MESSIEURS,

» Dans la dernière séance, votre Commission a chargé MM. Van Drival et de Cardevacque d'examiner l'état des finances de la Société, afin de voir ce qu'il était possible de publier avec les ressources de l'exercice 1873. Nous avons l'honneur de vous présenter le rapport qui résulte de notre vérification.

» Les frais d'impression, à partir du 1er mars 1873, époque à laquelle ont été réglés définitivement les comptes de l'année dernière s'élèvent à la somme de. . . . . 198 f. 60 c.

» Le montant de la note de M. de Savary pour les planches jointes au *Bulletin* et à la *Statistique* est de . . . . . 479 »

» Soit un total de. 677 60

» Vous remarquerez, Messieurs, que le prix des planches qui doivent être annexées à la 8e livraison du tome II de la *Statistique monumentale* est compris dans le détail des mémoires ci-joints. Les frais d'impression des notices qui doivent composer cette livraison, s'élèvent environ â. . . . 130 »

» Ce qui nous donne pour montant total des dépenses aujourd'hui connues le chiffre de. . . 807 60

» Nous vous proposons, Messieurs, d'employer les fonds qui restent à dépenser sur l'allocation de 1,000 francs qui nous est faite par le Conseil général, à la publication de la livraison qui doit compléter le 4e volume du *Bulletin* de la Commission.»

Les conclusions du rapport sont adoptées.

M. l'abbé Van Drival met sous les yeux de la Commission les planches représentant quatre maisons de la ville d'Arras curieuses par leur architecture. Il est décidé que ces planches avec

une notice paraîtront dans la prochaine livraison du Bulletin. A cette occasion, M. Le Gentil émet le vœu que deux nouvelles planches soient insérées dans le Bulletin, l'une reproduisant la chapelle dite des Templiers sur la Grand'Place, l'autre une porte existant dans la cour d'une maison de la rue de Beaudimont et que l'on croit être l'ancienne porte du rempart de la Cité. Il est convenu qu'une gravure des livraisons de l'année 1874 sera consacrée à la chapelle dite des Templiers, et qu'à l'issue de la séance la Commission ira visiter la porte indiquée par M. Le Gentil.

M. le Préfet vient prendre la présidence de la séance et invite M. le Secrétaire à lire la lettre ministérielle du 14 août 1873 :

« Monsieur le Préfet,

» La Commission des Monuments historiques s'occupe en ce » moment de réunir tous les documents nécessaires pour dres- » ser une liste définitive des édifices dont la conservation pré- » sente un véritable intérêt au point de vue de l'art. Sur cette » liste les Monuments seront inscrits dans un ordre de classe- » ment méthodique, c'est-à-dire que ceux qui représentent le » point de départ ou le complet développement d'une école d'ar- » chitecture figureront en première ligne, tandis que ceux qui » ne sont, par rapport aux précédents, que des dérivés, seront » classés en seconde ou troisième ligne, suivant leur intérêt » relatif.

» Vous pouvez, Monsieur le Préfet, apporter un utile con- » cours à la préparation de cet important travail en me signalant » les édifices de votre département qui vous paraîtraient suscep- » tibles d'être classés bien qu'ils ne figurent pas sur la liste ac- » tuelle des Monuments historiques que j'ai l'honneur de re- » mettre sous vos yeux.

» Afin que la Commission pût statuer utilement sur les propo- » sitions que vous croirez devoir m'adresser à ce sujet, il con- » viendrait d'y joindre *des photographies des Monuments dont* » *vous demanderez le classement.*

» Je vous recommande, Monsieur le Préfet, de ne pas perdre

» de vue l'objet de la présente communication. Il s'agit, en » quelque sorte, de dresser l'inventaire des richesses architec- » turales de la France et je ne doute pas que vous soyez heureux » d'apporter à cette œuvre le concours de votre zèle éclairé.

» Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considé- » ration très-distinguée,

» *Le Ministre de l'Instruction publique des Cultes* » *et des Beaux-Arts,*

» Pour le Ministre et par autorisation :

» *Le Directeur des Beaux-Arts, Membre de l'Institut.*

» CHARLES BLANC. »

Cette lecture terminée, M. le Président donne la parole aux membres de la Sous-Commission nommée pour rechercher les monuments susceptibles d'être classés comme monuments historiques.

La Sous-Commission propose :

ARRONDISSEMENT D'ARRAS.

Pierres d'Acq. — Adopté.

Beffroi d'Arras et la partie ancienne de l'hôtel-de-ville. — Adopté.

Tours de Saint-Eloy. — Adopté.

Abbaye de Saint-Vaast. — Adopté.

M. Grandguillaume demande qu'on ajoute à cette liste, l'église d'Ablain-Saint-Nazaire. Cette proposition est adoptée.

ARRONDISSEMENT DE BÉTHUNE.

Dolmen de Fresnicourt. — Adopté.

Beffroi de Béthune. — Adopté.

Eglise de Lillers. — Adopté.
Eglise d'Hénin-Liétard. — Adopté.
Tour de l'église de Guarbecque. — Adopté.
Château d'Olhain. — Adopté.
M. d'Héricourt voudrait voir aussi classer l'église Saint-Vaast, à Béthune, dont l'architecture et surtout les colonnes sont d'une légéreté remarquable.

Ce désir est appuyé par M. le Préfet et par MM. de Monnecove et de Linas.

La proposition est adoptée.

Un membre signale les fonts baptismaux de l'église de Saint-Venant. A ce sujet, l'on fait remarquer que si l'on s'engage dans cette voie on arrivera à classer d'abord un trop grand nombre de monuments et ensuite de très-petits fragments, ce qui ne paraît pas être dans les intentions de la lettre ministérielle.—Les fonts baptismaux de l'église de Saint-Venant ne sont pas acceptés.

ARRONDISSEMENT DE BOULOGNE.

Colonne de la Grande-Armée. — Adopté.
Portail de l'église du Wast. — Adopté.

ARRONDISSEMENT DE MONTREUIL.

Eglise de Fressin. — Adopté.
Eglise d'Auchy-les-Hesdin. — Adopté.

M. Terninck propose l'église de Saint-Saulve, à Montreuil. Ce monument n'est pas accepté.

ARRONDISSEMENT DE SAINT-OMER.

Eglise Notre-Dame, à Saint-Omer. — Adopté.
Eglise des Jésuites, id. — Adopté.
Tour de Saint-Bertin, id. — Adopté.
Eglîse d'Aire. — Adopté.

Bailliage d'Aire. — A l'occasion de ce monument, M. de Linas fait observer que, comme la restauration en est achevée, peut-être pourrait-on le rayer. — En raison des souvenirs historiques

qu'il rappelle, et comme encouragement aux villes qui font des sacrifices pour leurs monuments, la Commission décide à l'unanimité que le baillîage d'Aire sera maintenu.

M. de Monnecove, au nom de la Société des Antiquaires de la Morinie, propose le classement de :

1° Le chœur de l'église de Blandecques. — Les travaux de réparation sont commencés et le classement est nécessaire, autant pour prévenir une restauration inintelligente que pour assurer la conservation du monument. — Cette proposition est adoptée.

2° La tour de l'église Saint-Denys, à Saint-Omer. — Adöptée.

3° L'église de Fauquembergues. — Adoptée.

4° L'église de Wismes, qui a fait l'objet d'une intéressante notice de M. le président Quenson. — Ce monument n'est pas accepté.

ARRONDISSEMENT DE SAINT-POL.

Le château de Bours. — Adopté.

La liste étant ainsi arrêtée, M. le Préfet rappelle que pour s'en tenir aux termes de la lettre ministérielle, les monuments classés doivent être divisés en catégories, d'aprês le degré d'intérêt qu'ils présentent, et qu'en conséquence il y a lieu de demander à la Sous-Commission de procéder à la répartition des monuments dans les différentes catégories. — Il est fait droit à cette demande ; de plus, il est décidé que la Sous-Commission présentera son travail dans la séance du premier jeudi de décembre, et que la Commission sera convoquée pour ce jour en assemblée générale, et par voie administrative.

M. le Préfet remet la présidence à M. l'abbé Van Drival.

M. de Cardevacque lit le rapport sur les tours de Saint-Eloi, dont il a été chargé dans la dernière séance, et communique les photographies du monument. — Il est arrêté que cette notice et les planches paraîtront dans le Bulletin.

M. de Calonne a adressé à la Commission plusieurs inscriptions de cloches recueillies par lui. — La Commission est d'avis qu'une

notice pour le Bulletin soit demandée à M. de Calonne, et qu'il sera prié, en outre, de vouloir bien donner les empreintes de ces inscriptions pour les joindre à la notice.

La séance est levée à cinq heures.

A l'issue de la séance, la Commission se transporte dans la maison susmentionnée de la rue de Baudimont.

La Commission examine avec intérêt l'arcade qui existe dans la cour de cette maison. Elle décide qu'une planche sur bois sera intercalée dans le Bulletin et que M. Le Gentil sera prié de rédiger une note qui accompagnera cette reproduction.

Le Secrétaire, *Le Président,*

P. LECESNE. L'ABBÉ E. VAN DRIVAL.

DE QUELQUES NOMS DE LIEUX

A FORME ÉTRANGÈRE,

Qui se rencontrent dans le département du Pas-de-Galais.

On trouve, dans le département du Pas-de-Calais, certains noms de villages et hameaux qui affectent une forme entièrement étrangère aux langues parlées dans ce pays depuis les temps dont on connaît l'histoire. Telles sont les formes dont la terminaison est en *ghèm* ou *inghem*, *thun* ou *incthun*, *hove* et *zeele*.

Les premières surtout sont très-nombreuses. On peut dire qu'elles sont presque dominantes dans les arrondissements de Saint-Omer et de Boulogne; elles sont encore abondantes dans une partie de ceux de Montreuil et de Saint-Pol. On les retrouve d'ailleurs dans le département voisin, celui du Nord, arrondissements de Cassel, Dunkerque, d'Hazebrouck; enfin elles entament une petite portion de la Belgique.

En somme, leurs limites répondent assez exactement aux limites de l'ancien Diocèse de Térouanne, qui sont fort probablement celles du Pays des Morins.

Disons d'abord, par ordre alphabétique, les noms de lieux en *ghem* et *hem* que l'on trouve dans le Pas-de-Calais. Cette nomenclature n'est pas tout à fait complète, car elle ne renferme, en fait de hameaux, que ceux de l'arrondissement de Saint-Omer. Telle qu'elle est pourtant, elle donnera une idée de l'importance du sujet que nous traitons, puisque voici plus de cent noms de cette catégorie, même sans y comprendre ceux de la Belgique et du département du Nord.

Dans cette liste, nous donnons les noms divers et authentiques, tels qu'on les trouve écrits depuis le temps présent jusqu'aux époques reculées, qui sont, pour beaucoup, le VII[e] siècle. Le Cartulaire de Saint-Bertin nous en fournit à lui seul un grand nombre, et de celles qui mettent sur la voie de l'interprétation présentée dans ce travail.

Audinghem — Audenghehem.
Audrehem — Odrehem — Aldenhem — Audenhem.
Assinghe m — Hessinghem — Hassinghem.
Autingues (voir Houtinghem comme rapprochement).
Bainghem — Beningahem — Beingahem — Baingahem.
Balinghem — Balingahem — Bavelingehem.
Barbinghem — Bermingahem.
Bayenghem-les-Eperlecques — Bavingahem—Bahingahem.
Bayenghem-les-Seninghem — Bavingahem — Beingahem.
Barlinghem — Berningahem.
Bazinghem — Beisinghem.
Bézinghem.
Boisdinghem — Bethlo-Sylva — Baudinghem — Bottni ggahem — Botingahem.
Bonningues-les-Ardres.
Bonningues-les-Calais — Boninga.
Bouvelinghem — Bavelinghem.
Cohem — Coehem.
Corbehem — Corbehan.
Cottehem — Cauthem.
Cuhem *et* Culhem.
Crehem — Crohem.
Dohem — Dalhem.
Echinghem — Eschingahem.
Elinghem.
Elvelinghem — Elvinghem.
Etrehem — Strato — Strathem -- Estrahem.
Florenghem — Florengahem.
Ferlinghem — Frelinghem *et* Fersinghem — Fresingahem.
Glomenghem — Gomelinghem — Gummelinghem.

Garlinghem.
Gonnehem — Gonneheim.
Guzelinghem.
Halinghem.
Hallinges.
Hardinghem *et* Saint-Martin-d'Ardinghem — Dardingahem.
Herbinghem — Ebresingahem.
Hermelinghem — Ermelinghem — Hermelghem.
Hervelinghem — Elvelinghem.
Heuringhem — Henrikingahem.
Hœninghem.
Hocquinghem — Okkaningahem.
Houtinghem — Autingahem — Hautingahem — Hottinghem.
Inghem — Aingahem.
Inglinghem *et* Islinghem — Yzelinghem.
Ledinghem — Ledingahem villa — Ledingheham.
Lestrem.
Leubringhem.
Leulinghem — Leulingue — Lulinga.
Leulinghem — Lulinga — Loningahem.
Linghem — Linguehem.
Lottinghem — Lottinguehem.
Lozinghem — Lothinghem.
Maninghem-au-Mont.
Maninghem-Wimille.
Matringhem — Materinghen.
Mazinghem.
Molinghem — Molenguehem.
Moringhem — Moringahem.
Nabringhem.
Nord-Leulinghem — Lulinga — Lulingahem.
Oblinghem — Amblainghem.
Peuplingues — Popelinghem — Peplinghem.
Pihem — Pithem.
Racquinghem — Rakingahem — Rakingen.
Radinghem.

Raminghem.
Réclinghem — Ricolvingahem.
Relingues.
Rodelinghem—Rodinguehem—Rollingehem—Reudelinghem.
Ruminghem — Rumingahem — Rummingahem.
Sanghem — Sangahem.
Seninghem — Sinningahem — Sellinghehem — Senegem — Siningahem.
Tardinghem — Terdeghem.
Tatinghem — Tatinga villa — Tathingahem.
Tournehem — Tornehem.
Upen — Uphem.
Vaudringhem — Wabringhem — Vualdingahem.
Wacquinghem.
Westrehem — Westringues — Westrihem.
Wicquenghem — Wicquengahem.
Widehem — Widingahem.
Wins — Winningahem — Vindingahem.
Zebblinghem — Zevlinghem.

Que signifient ces noms ? — D'où viennent-ils ?

Telles sont les deux questions que nous allons examiner.

On est généralement d'accord sur le dernier élément de ces mots, la syllabe *hem*. Elle veut dire certainement *habitation collective*. C'est la *villa* des noms de lieux tirés du latin, la *court* d'autres noms de lieux d'une époque différente, le village ou le hameau.

Il est utile néanmoins de remonter à l'origine de ce mot, et d'en bien préciser les variations : on comprendra tout-à-l'heure la raison de ces recherches.

La langue-mère des langues du Nord est certainement la langue des Goths de la Mœsie, le Mœso-Gothique, si heureusement conservé dans la traduction du Nouveau-Testament d'Ulfilas, monument du IV^e^ siècle, le plus ancien de ce genre, et qui est presque du sanscrit.

Or, dans Ulfilas, l'idée du village se rend par *Haims*, ce qui, prononcé à l'ordinaire, à la manière réellement antique, donne le *hem* moins l'*s*.

Plus récemment nous trouvons les variations que voici :
Vieux-Saxon : Hem ;
Anglo-Saxon : Ham ;
Haut-Allemand ancien : Heime, Haime ;
Haut-Allemand moderne : Heim ;
Vieux-Franc : Hem, Him ;
Suédois : Hem ;
Danois : Hjem.

Voilà donc un élément sur lequel on est parfaitement d'accord.

Un autre élément sur lequel il ne saurait non plus s'établir de doute, c'est le premier, composé d'ailleurs souvent de plusieurs syllabes. Ceci est *un nom propre*, toujours ou presque toujours.

Mais ce nom propre emporte-t-il à lui seul toutes les lettres qui vont jusqu'à la terminaison Hem ? Ou bien y a-t-il, entre ce nom et la terminaison, un troisième élément ? En d'autres termes, les éléments sont-ils au nombre de trois, ou seulement au nombre de deux ? Tel est le point à résoudre d'abord.

Si l'on considère attentivement tous ces noms, on sera tout de suite frappé d'un caractère d'identité qui se produit dans la syllabe qui précède la terminaison Hem. Dans la forme actuelle, c'est la syllabe *ing* qui se présente invariablement : Racq-ing-hem ; Glom-ing-hem ; Mol-ing-hem, etc., etc.; toujours ing devant hem. Donc *ing* est un mot séparé, ou bien une désinence trop importante pour ne pas avoir une signification spéciale.

Mais si, au lieu de s'arrêter à la forme actuelle de ces noms de lieux, on remonte, à l'aide des chartes et des anciens ouvrages, aussi haut que possible dans leur forme première, alors c'est un changement surprenant, dont le caractère, toujours le même, devient singulièrement intéressant.

C'est ainsi que Hocquinghem devient *Okkaningahem*, dans une pièce de 668 et dans une autre de 779 ; Heuringhem s'écrivait *Henrikingahem* en 668 et en 827 ; Ebblinghem se nommait *Humbaldingahem* en 826, dans le Cartulaire de Saint-Bertin.

Il en était ainsi de tous les autres noms, sans une seule exception, et toujours il y avait *inga* au lieu de ing avant le mot hem. Or, que signifie *Ing* et *Inga ?*

Le savant ouvrage de Hickesius, intitulé : *Thesaurus linguarum septentrionalium*, publié à Oxford au commencement du XVIII^e^ siècle, nous dit que Ing est une terminaison patronymique qui s'ajoute aux noms d'hommes, dans le genre de l'Iades des Grecs et des Latins. Ing veut dire *fils*, et il me semble qu'il y a un souvenir de cette racine fort vieille dans le Young des Anglais.

De plus, nous trouvons dans le même ouvrage, que l'*a* est la marque du génitif pluriel, dans le Saxon, le Franc théostique et l'Islandais, mais plus particulièrement chez les Anglo-Saxons et les Saxons : car dans le Mœso-Gothique il n'en est pas ainsi.

Wachter, dans son *Glossarium Germanicum*, explique le mot *Ing* de la même manière, et parmi les exemples qu'il apporte à l'appui de son enseignement, il cite des expressions fort usitées, dont le sens apparaît avec une clarté parfaite : *Merovingii, Mérovingiens, Carolingii, Carolingiens*, descendants de Mérovée, de Charles. On peut y joindre bien d'autres expressions analogues : *Lotharingiens*, etc., etc.

Donc, pouvons-nous dire dès maintenant, nous avons la réponse à la première question, et la seconde elle même commence à s'éclaircir (1). Evidemment, le sens de ces mots est celui-ci : village ou hameau, ou habitations des enfants d'un tel. C'est le Beni des Arabes, la Familia des Romains ; c'est l'usage antique, oriental, universel, patriarchal au premier chef.

Quelques exemples sont vraiments surprenants de clarté.

Heuringhem, avons-nous dit, est primitivement *Henrik-inga-hem* ; cela veut dire à la lettre : *Habitations des enfants d'Henri*. Les latins n'ont eu qu'à ajouter *us* pour faire *Henric-us*. Dringham, canton de Bourbourg, se lisait autrefois *Dagmar-inga-hem;* c'est le village des fils de Dagmar, et ce nom de Dagmar se porte encore aujourd'hui en Danemarck.

Eblinghem, canton d'Hazebrouck, se disait *Humbald-inga-hem;*

(1) Je dois déclarer ici que l'idée de chercher dans Ing le complément du sens de ces noms de lieux a été prise par moi dans un travail publié par M. l'abbé Mahieu, *Bulletin du Comité Flamand de France*. C'est à contrôler et à développer cette idée féconde que s'est bornée ensuite cette partie de mon propre travail.

c'est le lieu de séjour des enfants d'Humbald, forme bien connue dans nos histoires.

Hocquinghem nous donne le village des Fils d'Okkan, forme également connue et familière.

Le même procédé s'applique d'ailleurs aux quelques terminaisons différentes que nous trouvons, celles-là en petit nombre, dans des noms d'origine analogue, en *thun*, en *hove*, en *zeele*.

Thun signifie une haie, un enclos ; hove une ferme ; zeele ou sala une demeure importante, château ou palais.

Eh ! bien, Verlincthum, primitivement *Dior Wald inga tun*, signifie l'enclos des Enfants de Diorwald ; Polincove=*Pollingahove* = la ferme des fils de Poll. Les noms qui se terminent en zeele ou sala auront nn sens analogue, et parfois même le mot *inga* n'y sera pas, et la raison en est claire : c'est que là était le palais du chef ; on n'avait donc pas à mentionner les fils, *inga*.

Nous avons donc évidemment le mot de l'énigme pour cette première question : voyons maintenant la seconde.

D'où viennent ces noms ?

Evidemment ils sont saxons ; ils viennent des Saxons.

Mais, à quelle époque doit-on les faire remonter ?

Ici se présente un fait d'une importance extrême.

Si vous consultez une carte bien faite et détaillée de l'Angleterre, vous serez frappé du nombre très-considérable de noms en *Ingham*, qui se rencontrent depuis le comté de Kent jusqu'au Northumberland et seulement là. Le Cornouailles n'en a guères ; le pays de Galles n'en a pas ; l'Ecosse n'en a pas. Il n'y en a que dans les limites de l'antique heptarchie saxonne ; mais là ils foisonnent, on y trouve les Buckingham, les Birmingham, les Nottingham, et des centaines d'autres, et ce serait une nomenclature fort longue que celle qui les comprendrait tous. Disons aussi que des passages de l'histoire ecclésiastique des Anglais, par Bède, nous prouvent que la terminaison de ces noms fut d'abord *Ingaham*.

Or, on sait parfaitement la date de l'invasion saxonne dans la Bretagne, le milieu du v^{e} siècle. D'autre part, la différence, légère mais importante pour la question, la différence que l'on remarque

entre la terminaison *Ham* des noms de lieux en Angleterre et la terminaison *Hem* des noms de lieux de la Morinie, nous indique une invasion plus récente chez les Bretons, puisque la forme Ham est anglo-saxonne, tandis que la forme Hem est du vieux-saxon. Donc nos villages en Inghem sont plus vieux que le v^e^ siècle.

A quelle époque remontent-ils ?

Ici la réponse n'est pas facile.

Nous savons qu'un essai d'invasion a été fait au III^e^ siècle, essai repoussé par Carausius.

Nous savons que, sous Auguste, il y a eu des mouvements analogues, et même on peut suivre l'histoire de ces expéditions des hommes du Nord jusqu'au IV^e^ siècle avant Jésus-Christ.

Le champ est vaste, on le voit, et

Adhuc sub judice lis est.

En attendant, c'est déjà beaucoup de connaître le *sens* de ces noms, dont peut-être un jour nous pourrons préciser la date.

L'Abbé E. Van Drival.

RAPPORT

SUR LE CLASSEMENT

DES TOURS DE L'ABBAYE DU MONT-St-ELOI

COMME MONUMENT HISTORIQUE.

Il n'est peut-être pas de point culminant dans le Pas-de-Calais plus connu que le Mont-Saint-Eloi. Les deux Tours qui s'élèvent si majestueusement sur son sommet, s'aperçoivent de huit lieues à la ronde, et dominent ainsi une surface dont la circonférence est d'environ 50 lieues. De grands et nombreux souvenirs historiques s'attachent à ce monument.

Frappé du calme profond que respirait une solitude située à deux lieues d'Arras, un zélé missionnaire, Eloi, l'oracle et le modèle des peuples au VII^e^ siècle, venait souvent dans cette retraite choisie se reposer des labeurs de l'épiscopat et retremper son âme dans les sources vives de la méditation. Il s'y construisit, à cet effet, un oratoire qui devint bientôt le rendez-vous de plusieurs saints anachorètes. Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras, à qui ses éminentes vertus pendant sa vie, et les nombreux miracles qui s'opérèrent sur son tombeau après sa mort, valurent l'honneur de la canonisation, voulut être enterré sur le Mont-Blanc, qui avait déjà changé son nom primitif, contre celui du saint évêque de Noyon.

L'affluence des pélérins qui fréquentèrent le Mont-Saint-Eloi y fit élever plusieurs habitations fort simples à la vérité, mais qui

PAS-DE-CALAIS.



Ed. B. lith Ch. Desavary del. Lith. Desavary-Dutilleux, Arras

TOURS DE L'ABBAYE DU MONT-St ÉLOI

n'en furent pas moins les antiques fondements de la brillante et riche abbaye, que bien des membres de la génération actuelle ont encore pu voir debout.

A la place de l'oratoire, renversé à la fin du IX^e^ siècle par la fureur et la cupidité des Normands, l'évêque Fulbert fit éléver, vers l'an 950, une magnifique basilique qui fut placée sous l'invocation des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul et de Saint-Vindicien.

Grâce à l'ardeur des moines à défricher les landes incultes et leur vigilance à conserver leurs propriétés, grâce aussi aux nombreuses donations qui leur furent faites par les principaux seigneurs du pays, le Mont-Saint-Eloi devint l'une des plus puissantes maisons religieuses de l'Artois.

Vers l'an 1270, Marguerite, comtesse de Hainaut, voulant honorer des marques de sa munificence l'abbé Jean de Barastre, lui fit don d'une somme de cent livres d'argent, destinée à couvrir les frais que devait nécessiter la continuation des murailles de clôture du parc de l'Abbaye et la construction d'une infirmerie. Dix ans après, Etienne du Fermont, acheva cette enceinte du côté de Berthonval.

Les guerres continuelles dont l'Artois fut le théâtre au XIV^e^ siècle, exposèrent le monastère aux déprédations des armées qui traversaient sans cesse cette contrée. L'abbé Michel d'Allènes, voulant préserver sa maison de toutes ces vexations, obtint le 10 septembre 1413, du duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, l'autorisation de munir de tours l'enceinte de l'abbaye, à charge d'offrir, à chaque mutation d'abbé, une lance d'argent au prince souverain d'Artois.

En 1477, lorsque Louis XI voulant profiter du trouble que la mort de Charles le-Téméraire, tué à la bataille de Nancy, avait répandu dans les Etats de ce dernier, fit sommer Arras par l'amiral de Bourbon et le célèbre historien Philippe-de-Commines, ce fut dans l'abbaye du Mont-Saint-Eloi qu'eut lieu l'entrevue où durent se discuter les conditions de la reddition.

Mais il s'y tint, en 1579, des conférences bien autrement importantes : l'Artois avait alors cessé de faire partie de la France

par le traité de Madrid qui força François 1er à abandonner à l'Espagne la souveraineté de cette province ainsi que celle de la Flandre. Le prince d'Orange voulant s'emparer sur l'Espagne, des Pays-Bas, y avait fomenté des troubles et tenté d'y introduire la religion réformée. Le pays était dans une grande perturbation, parce que la plupart de ses habitants les plus influents haïssaient le nom espagnol, et qu'ils ne voulaient d'ailleurs consentir à se soumettre qu'à des conditions auxquelles la cour de Madrid ne voulait pas adhérer. Ce fut à la suite de ces conférences que l'Artois et les autres provinces Wallonnes firent leur réconciliation avec Philippe II ; réconciliation que dom Devienne, dans son histoire d'Artois, regarde comme *l'affaire la plus importante qui ait jamais occupé la province.*

En 1654, au moment du siège d'Arras par les Espagnols, Mont-Saint-Eloi qu'occupait un parti de ces derniers, composé de 500 hommes, supporta un assaut et fut pris par les Français.

Durant la guerre de la succession d'Espagne, l'abbaye du Mont-Saint-Eloi fut exposée à toutes les déprédations qui sont le cortège habituel de la guerre. En 1712, Villars dont le grand quartier général était à Hénin-Liétard, avait appuyé son aîle gauche au Mont-Saint-Eloi.

Ce fut sous Martin Lefebvre, en 1761, que l'église abbatiale, aujourd'hui entièrement détruite, et les deux tours jumelles que nous possédons encore, furent terminées. Du point élevé où elles sont situées, elles présentent, dans les riches plaines de l'Artois, un admirable coup-d'œil et peuvent au besoin devenir un point stratégique important.

Elles sont d'une composition rigoureusement classique : en effet, elles renferment cinq étages qui reproduisent, avec une régularité toute élémentaire, les cinq ordres, Toscan, Dorique, Ionique, Corinthien, Composite. L'ensemble a de la grâce et de l'élancement.

De ce que leur architecture est nouvelle, elles semblent inspirer moins d'intérêt. Cet espèce de dédain serait peu logique : car si ces tours sont conservées, comme tout le fait espérer, il viendra un temps où elles auront comme celles de Saint-Bertin,

le mérite de l'ancienneté, et qu'elles serviront de second type de comparaison là où celles de Saint-Bertin auront été le premier.

Quand la réforme, dit un littérateur distingué, M. le docteur Leglay, eut opéré en Angleterre la destruction des abbayes, on comprit la nécessité de conserver au moins le souvenir de ces établissements historiques. Espérons que notre appel sera entendu du gouvernement qui les conservera aux arts, à l'histoire et au pays.

A. DE CARDEVACQUE.

NOTICE

SUR

M. ALEXANDRE GODIN,

Archiviste du département du Pas-de-Calais,
Membre de l'Académie d'Arras,
de la Commission des Monuments historiques,
de la Société centrale d'Agriculture du Pas-de-Calais, etc.,

DÉCÉDÉ A ARRAS, LE 30 JUIN 1873.

M. Georges-Alexandre Godin, naquit à Gand le 25 mars 1810. Il était le plus jeune des enfants de Jacques-Philippe Godin et d'Alexandrine-Séraphine Cuvillier. A cette époque, le père de M. Godin était lieutenant d'infanterie dans l'armée française ; il obtint plus tard le grade de capitaine et servit jusqu'au licenciement de l'armée. Il se fixa alors à Arras, non loin de son village natal, Liévin, où il avait vu le jour le 30 janvier 1760. Il mourut à Arras, presque centenaire, le 12 juin 1857. Nous avons tous connu ce beau vieillard, à qui Napoléon III, lors de son passage à Arras, en 1853, attacha lui-même sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur. Engagé dès 1780, il avait fait son apprentissage militaire aux colonies, puis il avait servi en France, dans la septième demi-brigade de ligne et dans le 29e régiment d'infanterie. Il s'était aussi trouvé à la tête de la légion du Pas-de-Calais.



Ed. B. lith

Lith. C. Desavary-Dutilleux, Arras.

Mr ALEXANDRE GODIN

M. Georges-Alexandre Godin, suivit les cours de M. Delabrosse, instituteur communal à Arras, et reçut une bonne instruction, qui ne sortit point cependant des limites de l'enseignement primaire : c'est aux recherches et aux études ultérieures, comme aussi au maniement continu des livres et des archives, qu'il dut plus tard la somme considérable de notions et de connaissances diverses dont sa mémoire fut enrichie. Il eut d'ailleurs de bonne heure pour le diriger et l'aider dans la carrière qu'il devait parcourir, des hommes distingués, parmi lesquels nous nous contenterons de citer M. Quicherat et M. le comte d'Héricourt.

M. Godin fut admis comme employé à la Préfecture, en 1825. Il se fit distinguer par son esprit d'ordre et d'exactitude, ainsi que par son aptitude à la vie fatigante du travail de bureau. Ce sont ces qualités qui le firent nommer archiviste-adjoint huit ans plus tard, en 1833. Il remplit ces nouvelles fonctions avec un grand zèle pendant quatre ans, et le 1er janvier 1837 il avait le titre d'archiviste du département. La même année, l'Évêque d'Arras le nommait archiviste du diocèse.

Tous ceux qui l'ont connu et visité aux Archives générales du département, où il passa en quelque sorte toute sa vie, savent avec quel zèle il remplit constamment ses fonctions délicates. Il était aussi plein de prévenance pour ceux qui avaient recours à lui, que toujours animé de la plus vive sollicitude pour la garde précieuse du dépôt qui lui était confié. Il apportait au classement des dossiers, liasses, registres de ce dépôt, les mêmes soins scrupuleux, de telle sorte que, si tout n'est pas connu (il s'en faut bien), dans ces riches archives, au moins les recherches sont guidées par un ordre matériel irréprochable, qui a coûté bien des peines à M. Godin et à son principal collaborateur. Conserver dans de bonnes conditions et connaître les généralités, c'est assurément un grand pas de fait dans la voie de l'étude d'une collection de documents qui demanderaient plusieurs vies d'hommes très-érudits pour être menée à bonne fin.

Cependant une épreuve cruelle devait assaillir M. Godin au moment où tout semblait lui sourire, et cet événement devai désormais imprimer à toute sa vie un caractère de profonde tristesse.

M. Godin avait épousé, le 22 octobre 1834, M^lle^ Adèle-Henriette De Bray, et deux charmants enfants avaient été successivement le fruit de cette heureuse union. Ces deux enfants furent enlevés tous deux, dans la même nuit, à trois heures d'intervalle, à l'affection de M. et de M^me^ Godin ! Adèle-Maria Godin, âgée de 3 ans et 2 mois, mourait à deux heures et demie du matin, le 7 novembre 1842 ; Alexandre-Jules Godin, âgé de 6 ans et 10 mois, mourait trois heures plus tard, à cinq heures et demie du matin, cette même nuit du 7 novembre 1842.

Peindre la désolation du père et de la mère à cette épouvantable nouvelle est chose impossible : la douleur fut vivement partagée par les nombreux amis de M. Godin, à Arras comme ailleurs, car M. Godin avait su se faire aimer de beaucoup d'hommes de toutes les classes, et le convoi de ces pauvres enfants fut suivi d'un nombre extraordinaire de personnes, qui avaient voulu témoigner au père si affligé leurs vifs sentiments de condoléance vraie et profonde.

Disons tout de suite que, onze ans plus tard, M. Godin avait encore la douleur de perdre, à l'age de 5 ans et 1 mois, un fils qui lui était né après la mort de ses deux enfants si cruellement ravis à sa tendresse. Ce nouveau coup le frappait le 26 novembre 1851 : Georges-Jules-Henri Godin mourait ce jour-là, à six heures du soir.

Ainsi frappé, coup sur coup, dans ses affections les plus pures, M. Godin contracta dès lors une tristesse intérieure, habituelle, qui ne devait plus le quitter, et qui peu à peu le mina sourdement. Une nouvelle et dernière catastrophe vint mettre le comble à ses tribulations : ce fut la mort de sa fille, désormais unique, M^me^ Marie-Adèle-Alexandrine Godin, épouse de M. Dhoudain, décédée à l'âge de 26 ans, après une série de maladies qui furent, pour M. Godin, une sorte de lien funèbre et de chaîne non interrompue de malheurs entre les épreuves de 1842 et de 1851 et l'épreuve suprême du 8 juin 1870.

Mais jetons un voile sur ces choses lamentables, et reprenons la suite de la carrière de M. Godin.

En 1854, il fut appelé à faire partie de l'Académie d'Arras. Le

choix que ses nouveaux collègues avaient fait de lui fut vite justifié par un zèle de tous les instants. Jamais M. Godin ne fit de travaux proprement dits ; mais son application aux choses de l'esprit était incessante, et les documents qu'il fournissait aux autres formaient, pour ainsi dire, une série non interrompue. Comme bibliothécaire ou archiviste-adjoint, il s'occupait d'ailleurs activement de la besogne matérielle, si importante pour la prospérité des sociétés savantes ; les envois au Ministère et aux autres sociétés ne chômaient pas, et ils attiraient les faveurs du Gouvernement. Le feu sacré, nous l'avons dit ailleurs *(Discours sur sa tombe)*, était entretenu par lui avec soin. Sans prendre jamais une part personnelle aux publications, aux discussions, aux pacifiques débats, on peut dire qu'il n'était étranger à rien. Il fouillait en silence dans les riches archives du département, dans ses notes, dans ses recueils arrangés avec ordre, et c'est avec un étonnement fort agréable qu'on voyait arriver soudain telle pièce probante et inconnue, tel acte qui coupait court aux débats, tel document qui complétait une longue série de recherches frappées d'insuffisance ou de manque de conclusion, sans cette trouvaille de notre infatigable et toujours aimable chercheur.

Ces notes précieuses, ces documents, ces manuscrits, qui concernent toutes les localités, les institutions et les personnes du département, mais surtout de la ville d'Arras, M. Godin en a fait don à l'Académie. C'est un ensemble de dix-neuf cartons et de plus de quatre-vingts volumes, que l'Académie a fait placer honorablement dans ses archives, dont M. Godin était le gardien en titre depuis sept ans.

M. Godin appartenait à une autre Société pour laquelle il fit plus encore qu'il n'avait fait pour l'Académie : je veux parler de la Commission des Monuments historiques du département, dont il fut secrétaire pendant vingt-sept ans, et qu'il présida pendant les deux dernières années de sa vie.

Là, il était le bras droit de notre chef à tous, M. Harbaville ; il était le promoteur des excursions scientifiques, l'agent des recherches, le solliciteur, parfois importun, des communications, l'homme qui pense toujours au but à atteindre et qui presse les autres de s'occuper sérieusement de leur mission.

Lettres, courses, démarches de toute espèce, réunions fréquentes, conversations animées, toujours aimables, tels étaient les moyens ou instruments de cette propagande, qui aboutit à la conservation de bien des monuments, à la restauration de plusieurs autres, à la publication d'un double recueil orné de planches nombreuses, le *Bulletin* de la Commission des Monuments, la *Statistique départementale*, aujourd'hui l'un et l'autre en pleine prospérité. C'est surtout dans les excursions que l'on faisait avec lui, qu'il était facile de consiater sa douceur de caractère, son amabilité, sa complaisance inépuisable. Ces courses avaient un grand charme, et elles entretenaient une union et une confiance bien agréables et fortifiantes quand on travaille au même but.

Ailleurs, nous l'avons moins connu. Mais nous savons par ses collègues de la Société d'Agriculture, que là aussi il était la cheville ouvrière, et ses amis le disent bien haut : on ne s'est jamais autant aperçu de son importance que depuis qu'il n'est plus là. Convocations, comptabilité, détails de tout genre, distribution de médailles, examen de toutes les questions agricoles, impression des Bulletins, qui forment aujourd'hui trois gros volumes, voilà ce qu'a fait constamment M. Godin depuis 1854 jusqu'à sa mort. A l'époque de la nomination de M. Godin comme trésorier de la Société, il y avait soixante-sept membres ; aujourd'hui il y en a trois cents. Une bibliothèque assez importante a été formée par ses soins.

Et la Société de Secours mutuels, qu'il fonda avec M. d'Héricourt, que de reconnaissance ne lui doit-elle pas, pour sa gestion intelligente et active de 1856 à 1863 ?

Il faudrait aussi parler du Cercle agricole et de plusieurs autres œuvres auxquelles il consacra son temps et ses peines ; mais tous connaissent ces œuvres et il serait superflu de les examiner en détail. Disons seulement un mot de l'ouvrage qu'il publia en collaboration avec M. d'Héricourt : *Les Rues d'Arras.*

Cet ouvrage, en deux volumes in-8°, renferme d'abord une histoire générale de la ville d'Arras. Puis, suivant pas à pas les établissements de cette ville, ou les lieux qui en conservent le

souvenir, il refait en détail l'histoire de la même ville avec beaucoup de développements. C'est à la fois une histoire et une mine de documents. L'introduction est à lire comme un livre ordinaire : les divers articles sont à consulter comme ceux d'un dictionnaire. Ces sortes d'ouvrages sont très-utiles, et on les consulte de plus en plus, à mesure qu'ils s'éloignent du jour où ils furent publiés. M. Godin donna beaucoup de documents pour la composition de ce livre, dont il partage justement l'honneur avec l'auteur principal, M. le comte d'Héricourt.

Que dire de plus de cette vie, toujours la même, toujours dévouée, et toujours attristée par tant d'infortune ? Il faudrait répéter les mêmes choses, comme furent répétés les mêmes actes utiles.

M. Godin, accablé par les épreuves cruelles énumérées plus haut, voyait sa santé diminuer de jour en jour. Souvent il parlait de sa mort prochaine. Il s'en entretenait avec ses amis comme s'il s'était agi d'un autre. Il fit ses dispositions une à une, régla tout, distribua lui-même ses souvenirs, à la ville d'Arras, à l'Académie. Il donna à la ville son grand recueil nobiliaire des familles de l'Artois, qu'il avait formé avec un soin extrême ; nous avons vu plus haut l'importance du don qu'il fit à l'Académie. Puis il s'éteignit tranquillement, après avoir reçu plusieurs fois les sacrements, car sa foi était vive, et chez lui il y avait habitude de la prière et des sacrements, et il n'attendit pas le moment de sa mort pour commencer, comme tant d'autres, à faire un acte de chrétien.

On a lu ailleurs les discours qui furent prononcés sur sa tombe. Ses amis et ses collègues des diverses Sociétés vont élever, sur cette même tombe, un monument, ou plutôt un souvenir, modeste et simple comme fut celui dont ce monument conservera la mémoire.

L'Abbé E. VAN DRIVAL.

DU COMMENCEMENT

DE

L'ARCHITECTURE OGIVALE

DANS LA CONTRÉE DU NORD.

MESSIEURS,

J'avais proposé à votre sous-commission d'indiquer à côté de chaque édifice classé la date de sa construction, mais elle a cru devoir ne pas adopter cet avis, pour ne pas sembler trancher une question qui est encore en litige. Ces dates, en effet, prouveraient que l'ogive, comme syterne d'architecture s'est établi dans notre pays dès le commencement du onzième siècle, tandis que dans les autres parties de la France nous le voyons naître qu'un siècle au moins plus tard. Voici, en effet, ces dates :

Eglise de Lillers . . . . . en 1043
— de Fauquembergues. . . . . en 1065
— d'Auchy-les-Hestin . . . . . en 1072
— d'Hesnin-Liétard. . . . . en 1060
— de Notre-Dame de Saint-Omer (pour le chœur) . . . . . en 1060

et cependant tous ou presque tous ces monuments nous montrent leurs arcades maîtresses parfaitement ogivales, et nous retrouvons les mêmes caractères dans d'autres édifices détruits : tels que l'ancienne Cathédrale d'Arras et sa crypte.

A l'appui de ces dates (1) qui semblent prouver l'apparition si précoce du style ogival dans nos contrées, voici quelques notes extraites de l'ouvrage flamand de M. Félix Devigne (Histoire de l'Architecture au moyen-âge, Gand 1845. Ouvrage couronné par l'Académie de Belgique).

MONUMENTS EN EUROPE

DANS LESQUELS ON RENCONTRE L'OGIVE MÊLÉE AU PLEIN CINTRE.

Onzième siècle.

Andernach, cathédrale.
Namur, l'église Saint-Aubin, bâtie en 1046.
Cologne, l'église des Apôtres, bâtie en 1036.
Id. Saint-Géréon, achevée en 1075, par l'évêque

(1) Voici quelques passages de titres ou de chroniques qui établissent ces dates de construction :

Dans l'acte de fondation de l'église de Lillers nous lisons : « Sanctam » ecclesiam in proprio fundo, apud castrum de Lilleriis in honorem do- » mini nostri Jesus-Christi..... Construimus, anno 1043.»

Pour Fauquembergues, les titres recueillis par notre savant et regretté collègue, M. de Laplane, indiquent l'an 1027 pour la construction de son église qui a ensuite été restaurée en 1198, 1335 et 1562.

L'église d'Auchy possédait la tombe de son fondateur Ingelram et on y lisait cette inscription : « Hic jacet Ingelrammus comes qui hanc ecclesiam » alciacensem ab exercitu Gormandi et Isambardi destructam restauravit, » verbi incarnati 1072.»

Ferri de Locre, en l'année 1040, en parlant d'Hénin-Liétard, dit : « Ec- » clesia illic.... a Gerardo primo episcopo Cameracensi et Atrebatensi » sacrata decoratur....»

Dans l'acte de translation des reliques de Saint-Omer, en 1052, se trouve le passage suivant: « Sic vero extra templi septa prœstolanti po- » pulo exportatur per Drogonem episcopum magna cleri subsequentis exul-

Hannon. On y voit des fenêtres composées de deux plein-cintres accolés, encadrés d'arcs à ogive.

Gand, l'abbaye de Saint-Bavon, restaurée en 1067 et l'église Saint-Nicolas bâtie en 1040.

Douzième siècle.

Maguelonne (près Montpellier). On voit à la cathédrale une porte carrée surmontée d'une ogive et datant du 12e siècle.

Poitiers, l'église Notre-Dame a sa grande porte plein-cintre accolée de chaque côté d'une porte ogivale. Elle date du 12e siècle.

Coblentz, la grande église appartient au 12e siècle.

Chartres, cathédrale dans laquelle domine l'ogive, appartient au 12e siècle.

Roberville, le chapitre de Saint-Georges fut bâti au 12e siècle.

Châlons-sur-Marne, son église Notre-Dame date du même temps.

Guebweiler, sa cathédrale est construite en plein-cintre et trilobes ses deux portes latérales sont ogivales.

Treizième siècle.

Côme, sa cathédrale date du 13e siècle.

Florence, l'ancien palais de Veccio est dn même temps.

Céphalie, sa cathédrale bâtie au 13e siècle montre des ogives entrelacées.

Palerme, la tour de l'église de la Mantorana bâtie au même temps a les mêmes caractères.

tatione et super ingentem lapidum strutem, quæ illic ad novi templi fa-
» bricam aggesta erat deponitur.»

Enfin nous savons que l'antique Notre-Dame d'Arras fut consacrée par l'évêque Gérard Ier, le 2 janvier 1030, et que le chœur de cette église, que la Reine du Ciel honora de sa présence peu après, en 1105, fut conservé avec une grande sollicitude jusqu'à la révolution par nos pères reconnaissants et fiers de cette protection de leur bonne mère.

Vérone, sa cathédrale est toute en plein-cintre, à l'exception de deux fenêtres de chaque côté qui sont ogivales.

Venise, l'église de la Madona del Orto, bâtie au 13e siècle, n'a que son portail plein-cintre encadré d'une ogive; le reste de l'église, restauré au 15e siècle, est à ogive.

Ferare, la cathédrale de Saint-Georges.

Gelnhausen, śa cathédrale est à ogive et plein-cintre.

Noyon, sa cathédrale a les fenêtres du portail à ogives encadrées dans un plein-cintre.

Quatorzième siècle.

Venise, la partie ogivale de l'église Saint-Marc, de même que celle de même caractère du palais ducal sont du 14e siècle.

Monza, la façade de l'église cathédrale a été bâtie en 1350 par l'architecte Matéo-di-Campions.

Boppart, la partie postérieure de sa cathédrale, restaurée au 14e siècle est ogivale.

Lyon, sa cathédrale est du 14e siècle.

Quinzième siècle.

Tolède, sa cathédrale est la seule église en Espagne dans laquelle on trouve un mélange de l'ogive et du plein-cintre; elle date du 15e siècle.

Nuremberg, son église Saint-Jacques a été bâtie au 15e siècle.

L'auteur ajoute: « On remarque, d'après les dates de leurs constructions, que les monuments les plus anciens dans lesquels paraît l'ogive s'approchent tous des Pays-Bas. Ce qui prouve que là fut le foyer de l'art ogival. Il est en outre prouvé que la plupart des monuments des autres pays qui offrent à peu près les mêmes caractères ont été bâtis par des architectes belges ou bas allemands. »

MONUMENTS EN BELGIQUE DE STYLE OGIVAL PUR.

Onzième siècle.

L'église de Saint-Aubin à Namur en 1046.

Gand, la crypte de Saint-Jean (Saint-Bavon) commencée en 941 fut agrandie au commencement du 13e siècle par la femme de Gérard Vilain, dit le *diable*, pendant que son mari étaît en Terre-Sainte.

L'abbaye de Saint-Bavon reconstruite dans le 10e siècle en style de transition, le surplus rebâti en 1480.

L'église Saint-Nicolas, d'abord en bois, fut bâti en pierres en 1040, restaurée avant 1183, d'autres parties datent du 15e et du 16e siècle.

Bruxelles, l'abbaye de Forest, bâtie en 1090.

Douzième siècle.

Bruxelles, les abbayes, d'Aflinghem, bâtie en 1140 et de Kortenberg en 1105.

Louvain, l'église Saint-Michel bâtie en 1206.

Anvers, le chœur de la cathédrale fut commencé en 1124, l'église en 1252 et les tours en 1528.

Vilers, l'abbaye fut bâtie en 1137 et restaurée au 14e siècle.

Maestricht, la collégiale de Saint-Servais fut reconstruite au 12e siècle.

Ypres, le chœur de la cathédrale de Saint-Martin appartient à 1221.

La halle aux draps, aujourd'hui l'hôtel-de-Ville, fut commencée en 1200 et finie en 1342.

Courtrai, l'église de Notre-Dame date du 12e siècle, sous le gouvernement de Bauduin.

Alost, la maison de ville date de 1200.

Luxembourg, l'église Saint-Nicolas fut commencée en 1120.

Gand, l'église Saint-Jacques possède encore deux tours à sa

façade bâties vers 1120. Le beffroy en style ogival très-pur fut bâti en 1183 pour remplacer une tour en bois.

Bruges, la cathédrale fut reconstruite en 1127.

Telles sont les observations de M. Devigne, elles me paraissent concluantes. Au reste, nous remarquerons aussi que M. Garaiso admet que le style ogival a pris naissance dans le Nord et je ne doute pas que ce fait déjà signalé par bon nombre d'archéologues, ne soit bientôt reconnu par tous. Au congrès d'Arras de 1853, M. Dumortier établissait par les titres déposés dans les archives de Belgique, que le chœur de la cathédrale de Tournai, qui a tous les caractères du style ogival secondaire, attribué par M. de Caumont au 14e siècle, avait été bâti en 1110. « Cette construction, disait-il, présente tous les caractères de la plus incontestable autorité. Ce fait n'est pas seulement rapporté par des contemporains, mais on trouve des actes nombreux qui le corroborent; c'est ainsi qu'en 1171, Henri de France, archevêque de Reims, vint avec tous ses évêques suffragants consacrer le chœur nouvellement achevé....»

Cette construction ogivale est elle-même en rapport, par sa date, avec tous les autres édifices de la même époque en Flandre.

« Prenant le chœur de la cathédrale de Tournay comme centre de ses études, M. Dumortier, ajoute le compte-rendu de cette séonce, montre qu'autour de lui rayonnent de nombreux édifices de forme ogivale et qui sont plus récents à mesure qu'ils s'éloignent du point qu'il a pris pour départ.»

M. Dumortier dit encore: « On a parlé de la possibilité d'une réparation immédiate du chœur de Tournai; mais comment se fait-il que les archives si riches, si complètes en renseignements sur la construction du 12e siècle, gardent le silence sur la prétendue construction du chœur au 14e siècle. On pourrait ainsi tout contester, même la cathédrale de Tournai, même l'histoire de nos temples.»

Dans mon essai sur l'ancienne cathédrale d'Arras, je crois avoir prouvé que sa constuction remontait à l'an 1030 et que plusieurs autres églises de l'Artois, offrant toutes, comme elle, les caractères du style de transition avaient à peu près la même date, prouvée par les titres et les chroniques.

Je ferai à l'occasion de nos monuments la même observation que formulait M. Dumortier pour la cathédrale de Tournai: Est-il possible d'admettre que tous, édifiés au 11e siècle, aient été démolis et rebâtis un siècle plus tard sans que ni les titres ni les chroniques en aient fait mention.

Si encore l'ogive ne se montrait que dans des détails accessoires : des ouvertures de fenêtres, des arcades de triforiums, on pourrait supposer qu'on les a remaniées postérieurement à la construction, mais il n'en est pas ainsi. C'est dans les arcades maîtresses des nefs inférieures, c'est dans la crypte de Notre-Dame d'Arras qu'apparaît surtout cette ogive, et il est impossible que dans tous ces monuments on ait, au 12e siècle refait en sous-œuvre, et avec un très-grand péril, ces arcades.

Voici, du reste, comment j'explique cette apparition si précoce de l'ogive dans la Flandre.

On sait qu'au onzième siècle, la cour des comtes de Flandre dont la capitale était Arras, était l'une des plus brillantes et des plus artistiques de l'Europe. On y remarquait ces trouvères et ces conteurs dont les chants et les poëmes font encore notre admiration. On y trouvait aussi ces tisseurs de haute lice, ces éminents peintres en tapisseries dont les œuvres avaient, à si juste titre, une si haute réputation. En un mot, les arts y étaient arrivés à une perfection bien grande, aussi n'est-il pas étonnant que l'architecture aussi y ait fait de si grands progrés, et soit parvenue à suivre les autres arts, à se placer à la tête du progrès.

Du reste, cette invention de l'ogive s'explique très-bien lorsqu'on étudie avec soin les constructions qui suivirent l'an mil, cette date si redoutée. Alors la foi et l'espérance surtout se réveillèrent avec une énergie remarquable. On se prit partout à relever ou à édifier des temples à Dieu, et les imaginations exaltées rivalisèrent à qui mieux mieux pour les embellir et les perfectionner. Le style roman jusqu'alors avait été lourd ei massif, les nefs assez basses portaient sur des arcades plein-cintre et des pilliers lourds et épais. On voulut alors élever les nefs, et diminuer l'épaisseur des piliers. Pour cela, on imagina d'élargir beaucoup les arcades, de diminuer l'épaisseur des piliers, et comme on crai-

gnait qu'ils ne pussent porter les hautes travées, on dressa au milieu un pilier beaucoup moins épais, qui alla appuyer contre la grande arcade, des arcs qui la fortifièrent, et ce fut leur intersection, leur rencontre, qui forme les ogives que nous trouvons dans tous les grands édifices élevés alors dans nos pays. Un peu après cette forme ogivale, qui donnait bien plus de légèreté aux édifices, dut séduire les architectes, qui, dans la seconde moitié de ce onzième siècle, essayèrent d'abord timidement cette forme dans quelques arcades supérieures, comme nous le voyons à Hénin, à Lillers et dans quelques autres monuments. L'existence de ces grandes arcades soutenues, dans leur milieu, par des piliers fort légers, n'est pas très-visible quand on n'étudie pas attentivement le mode de construction des édifices de cette époque, mais elles apparaissent très-bien quand on enlève le platrage et le badigeonnage qui recouvrent ces vieilles murailles.

A. TERNINCK.

ANCIENNES

MAISONS D'ARRAS.

Dans la séance du 30 octobre 1851, notre regretté collègue, M. le comte d'Héricourt, émettait l'avis de réunir tous les vestiges des anciennes maisons d'Arras dans une notice sur les constructions privées de notre ville aux différentes époques de son histoire. D'après cette proposition, M. Godin s'empressa de confier à M. Robaut le dessin de quatre maisons dont les façades présentaient quelques détails intéressants d'architecture.

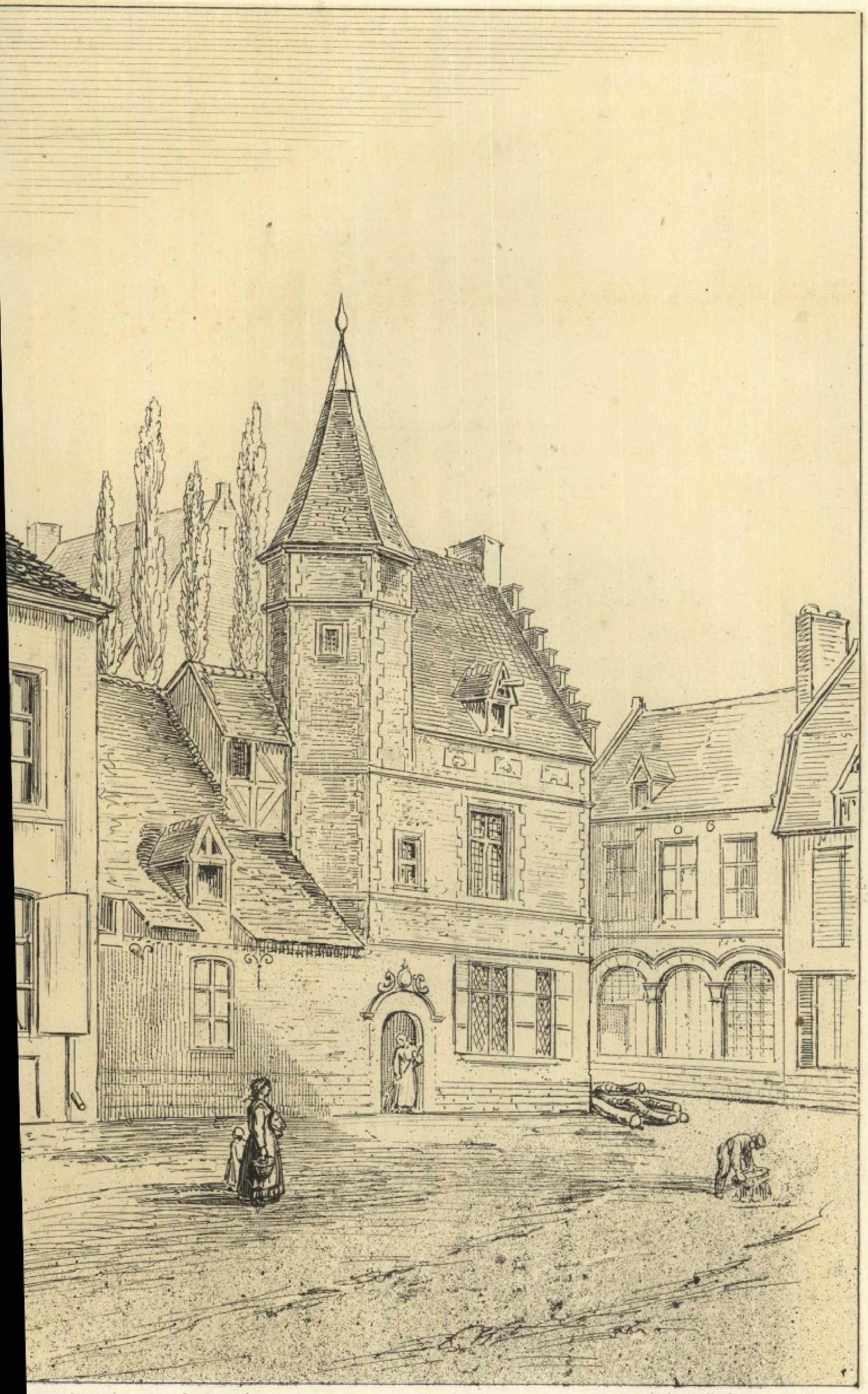
La mort prématurée de ces deux membres zélés de la commission des monuments historiques, a laissé inachevé ce travail, dont nous n'avons du reste trouvé aucune autre trace dans les archives que les quatre planches qui ont été soumises à la Commission dans la dernière réunion.

M. le Président a proposé de les insérer dans le prochain numéro du *Bulletin*, et a bien voulu m'adjoindre à lui pour la rédaction des notices qui doivent y être annexées.

Voici quels sont les documents bien rares, mais précis, que nous avons pu réunir à grand peine sur ce sujet.

MAISON DITE REFUGE DE SAINT-ÉLOI.

La première construction qui fut signalée par M. le Président



847, av.t la construction du Marché

Imp lith. A Robaut & Dutilleux

MAISON SUR LA PLACE DU WETZ D'AMEN

ARRAS

Harbaville, fut le *Refuge de Saint-Eloi,* dont la façade intérieure présente de si curieux restes du XIV^e^ siècle.

Dans un précédent travail, inséré dans le deuxième volume du *Bulletin,* nous avons décrit cet ancien refuge de l'abbaye du Mont-Saint-Eloi, jadis hôtel de Chaulnes: C'est de l'une de ses dépendances que nous allons parler.

Sur la place du West-d'Amain s'élève un petit bâtiment surmonté d'une tourelle et occupé de nos jours par un cabaret. Mélangée de pierres et de briques, sa construction rappelle le style d'architecture de la fin du XVI^e^ siècle. En effet, la maison *des Maillets* achetée, en 1313, dans la cité pour servir d'asile aux religieux en temps de guerre, fut reconnue insuffisante, et l'abbé Jean Bulot acheta, en 1434, le pouvoir de Chaulnes qu'il fit restaurer et embellir.

Vendu nationalement le 6 août 1793 au sieur Louis Gorillot, moyennant la somme de 42,300 livres, le refuge de Saint-Eloi fut divisé en plusieurs lots et mis en adjudication. La partie qui nous occupe fut achetée par le sieur Despretz fils; elle servait de logement à la veuve du procureur Mannessier. Par suite de succession de la famille Delocre, elle est devenue la propriété de M. Bidart, procureur de la république à Saint-Pol. La position de ce bâtimen. latéral près de la porte de l'ancienne entrée extérieure du refuge, fait supposer qu'il servait de logement au portier.

On remarque encore sur la façade trois écussons dont voici la description :

Le premier, à gauche, en face du spectateur, représente les armes d'Artois en souvenir de la juridiction que les comtes exerçaient sur le pouvoir de Chaulnes.

Celui du milieu porte les armoiries de l'abbé Jean Bullot, acquéreur et restaurateur du refuge. On y lit la date 1583.

Le troisième écusson est celui de Philippe Leroy. « Il porte » d'or, à un aigle essorant de sable au naturel, au chef d'azur, » chargé d'un croissant montant d'argent, accosté de deux » étoiles d'or.»

Philippe Leroy, descendant de Jean, écuyer, recevenr de la

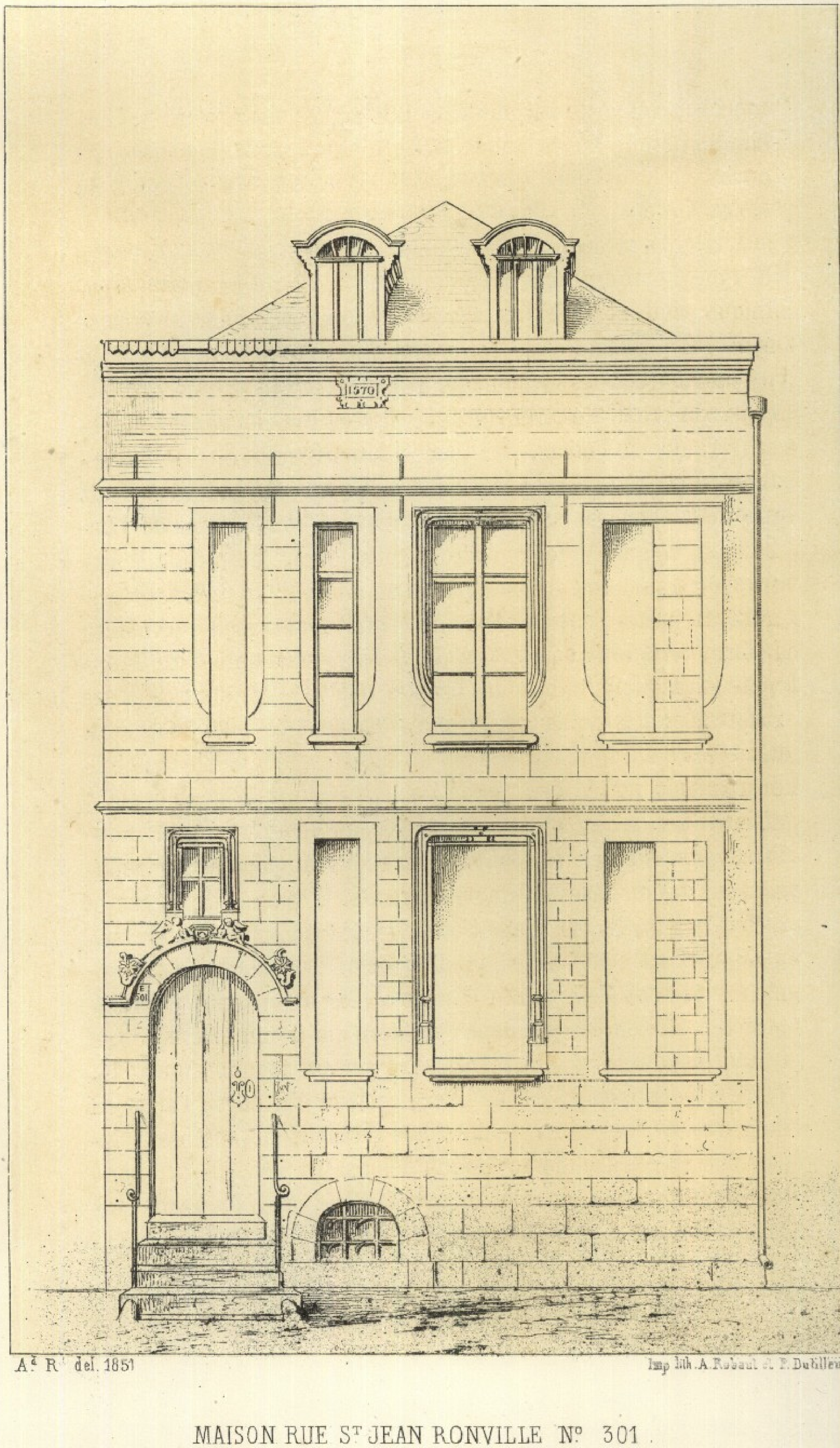
province d'Artois, en 1493, et de N. de Dompierre, était religieux de l'ordre de Saint-Augustin, à Saint-Victor de Paris Abbé de Saint-Eloi et de Marœuil, il fut nommé conseiller ecclésiastique au conseil d'Artois, au lieu de feu Philippe Denis, par commission du 9 juillet 1661. (Enregistré, 6e registre, aux commissions du conseil d'Artois, fo 100), pour prendre rang, après le Président, en sa qualité de conseiller d'Etat; il fut installé le 3 septembre suivant, sans tirer à conséquence pour l'avenir; cet office était extraordinaire. Il fut arrêté de plus que ce conseiller ne pourrait prétendre aucuns gages, salaires, ni émoluments (1). Il mourut le 17 février 1685 et fut inhumé à Saint-Eloy : il ne fut point remplacé dans le conseil d'Artois.

MAISON RUE SAINT-JEAN-EN-RONVILLE, N° 6.

Une autre construction a été reproduite par M. Robaut : c'est la maison reprise sous le n° 6 de la rue Saint-Jean-en-Ronville. Construite en 1570, elle fut vendue le 13 mars 1671 par Jacques de Vignacourt, licencié en droit, demeurant à Malines, pardevant Mes Bollet et Gallot, notaires à Arras, à Jean-François Anssart, procureur au conseil d'Artois. Nous la voyons reprise sur le plan d'Arras dû au savant architecte Beffara, sous le n° 620, comme appartenant à Mlle Bataille.

Elle passa aux héritiers de Grandval par suite de la succession d'une tante, Mlle Jeanne-Françoise-Thérèse-Geneviève Delelis. Ces derniers la vendirent le 22 décembre 1777, au docteur Toursel. Elle était alors occupée par Mme Marie-Madelaine-Thérèse Hatté, veuve de M. Maurice-Aubert-Guisiain Campeigne, avocat. Elle fut plus tard rachetée par un des co-héritiers de M. Toursel, qui était notaire, et vendue le 18 mars 1848, à Mme Grenet de Blé-

(1) Lettres patentes du 20 avril 1662, portant que le sieur Leroy avait voix délibérative au conseil d'Artois, en sa qualité de conseiller clerc. — 6e registre aux commissions, p. 101.



A.ᵈ R.ᵗ del. 1851

Imp lith. A. Robaut et E. Dutilleux

MAISON RUE S.ᵗ JEAN RONVILLE N.º 301.

ARRAS

rencourt, veuve du baron d'Aix. Elle appartient aujourd'hui à la famille Deron. Louée autrefois à M^lle^ Bourgeois, maîtresse de pension, elle est depuis le 1^er^ mai 1839, le siège de la Société de la Concorde.

L'architecture de la facade actuelle de cette maison offre le type commun aux habitations de la dernière période gothique civil, et où se fait sentir une tendance vers la renaissance. Le caractère de cette transition se remarque principalement dans les ornements sculptés ou moulurés. La façade comprend deux rangs de croisées, l'un au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage. La disposition irrégulière des ouvertures démontre combien, à cette époque on se préoccupait peu de la symétrie pour obéir entièrement aux besoins de l'habitation, ce qui est le contraire de nos jours. Toute cette construction a subi des mutilations qui en altèrent le caractère primitif. La porte d'entrée est à un ventail ayant reçu vervetelle; la fermeture de la baie est en plein-cintre surmonté d'un archivolte sur laquelle rampe des crosses végétales d'où naissent des rosettes et des petits génies aîlés du goût le plus charmant. Selon les habitudes d'autrefois, un lucarnon a été ménagé au-dessus de la porté d'entrée de façon à éclairer le couloir qui y aboutît. Les fenêtres sont encadrées de chambranles à moulures prismatiques formant pénétrations angulaires et reposant sur des ambases et amortissements. Il y en a de larges et d'étroites; les larges avaient été divisées au moyen d'un meneau vertical avec croisillon d'imposte. Les cordons et corniches portent l'empreinte d'origine, les appuis ont été rapportés postérieurement. Dans l'acrotère qui termine la façade se trouve un petit cartouche renaissance portant le millésime 1570. Toute la construction est en pierre calcaire du pays; l'appareil ne présente rien de particulier. Les lucarnes du comble n'appartiennent pas à la même époque de construction. Dans le soubassement se voit encore un soupirail de cave de forme surbaissée et garni de défenses en fer.

MAISON RUE DE BEAUDIMONT, N° 169.

La maison n° 169 de la rue de Baudimont est certainement l'une des plus intéressantes de la cité d'Arras, par ses inscriptions nombreuses, son mode de construction et les traditions dont elle est l'objet.

C'est, en effet, par la tradition seule que nous savons quelque chose de la destination première de cette maison. Nous avons interrogé, à ce sujet, les voisins qui demeurent, de père en fils, depuis un siècle, vis-à-vis de ce mystérieux édifice; nous nous sommes adressés également aux hommes les plus instruits des choses anciennes d'Arras, et des témoignages concordant de ces diverses sources d'informations, nous pouvons conclure ce qui suit:

Cette maison était une fondation pieuse, destinée à recueillir des personnes qui avaient été dans l'aisance et se trouvaient réduites à la pauvreté. Ce n'était pas un hôpital, mais bien une retraite offerte par la charité à des infortunes respectables. On a vu et même on voit encore, de ces sortes de fondations touchantes, dans nos villes anciennes de la Belgique et de la Flandre. Les Dévotaires, à Aire, sont un spécimen que l'on peut citer, au moins comme analogie, sinon comme ressemblance parfaite.

Les étages étaient, paraît-il, spécialement réservés au but que nous venons d'indiquer. Quant au rez-de-chaussée, c'était une sorte de halle ouverte, qui servait, au moins dans les grandes occasions d'entrée et de sortie supplémentaire pour la Cathédrale. Il pouvait aussi fournir habituellement à ceux qui avaient leur demeure dans les étages, un lieu d'exercice, de réunion, un déambulatoire utile à leur santé.

L'inspection de ce rez-de-chaussée semble confirmer ce dire. On n'y voit, en effet, aucune marque d'habitation ancienne: les cloisons actuelles sont récentes, et le quartier de derrière qui a pris une partie de la vaste cour est tout récent aussi. Rien n'empêche donc d'admettre cette explication.

Quant à l'explication des étages, elle est pour ainsi dire, évi-

(1)

BENEDICTVS DEVS
ET PATER DOMINI
NOSTRI JESV CHRISTI

(2)

PATER MISERICOR-
DIARVM ET DEVS
TOTIVS CONSOLA-
TIONIS.

(3)

QVI CONSOLATVR
NOSTRIBVLATIONE
NOSTRI.

(4)

DEVS DEDIT
DEVS ABSTVLIT

(5)

SIT NOMEN DNI
BENEDICTVM

(6)

1591

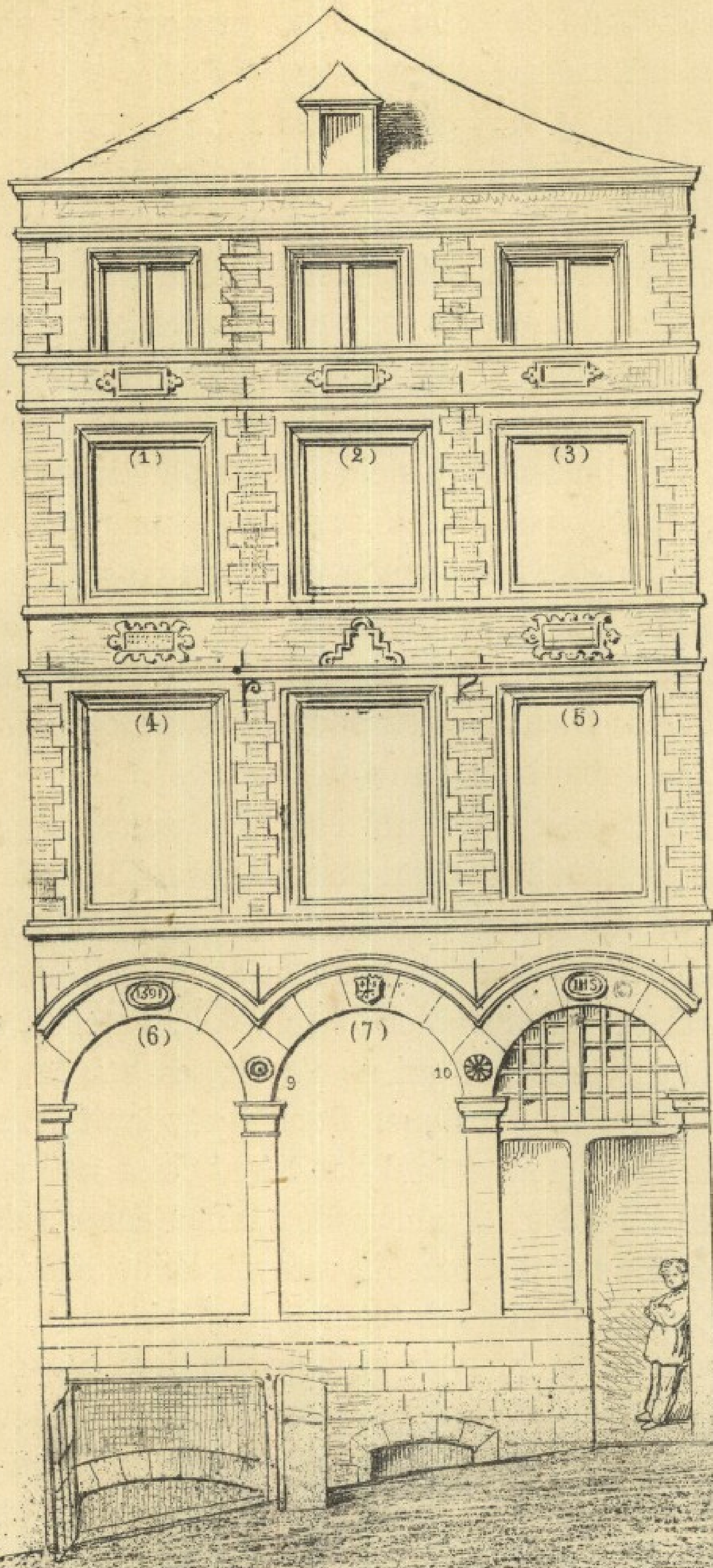
(7)

(8)

IHS

(9)

(10)



Ad. Rt del. 1858.

Douai. Imp lith. Ad Robaut & D

MAISON RUE DE BEAUDIMONT Nº 169

ARRAS

dente. Toutes les inscriptions se rapportent à cet ordre d'idées. Si la tradition se taisait ici, *les pierres parleraient.* Elles parlent en effet, et nous n'avons qu'à écouter ce qu'elles nous apprennent.

D'abord c'est un texte de Saint-Paul, un peu estropié par le dessinateur : *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu-Christi, Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in tribulatione nostrâ.* « Béni soit Dieu, le Père de Notre-» Seigneur Jésus-Christ ; Père miséricordieux, Dieu de toute » consolation, qui nous console dans notre tribulation ! » N'est-ce pas le cri de reconnaissance de ces pauvres personnes éprouvées par le malheur et recueillies au nom de Dieu, par l'église de Dieu. Et le texte qui suit est encore plus clair peut-être. En effet, il est emprunté, avec un à-propos plein de cœur, au livre de Job, le Roy des affligés, le type des fidèles soumis aux plus rudes épreuves, le Saint que l'on invoquait souvent au moyen-âge, et qu'on semble avoir oublié un peu aujourd'hui.

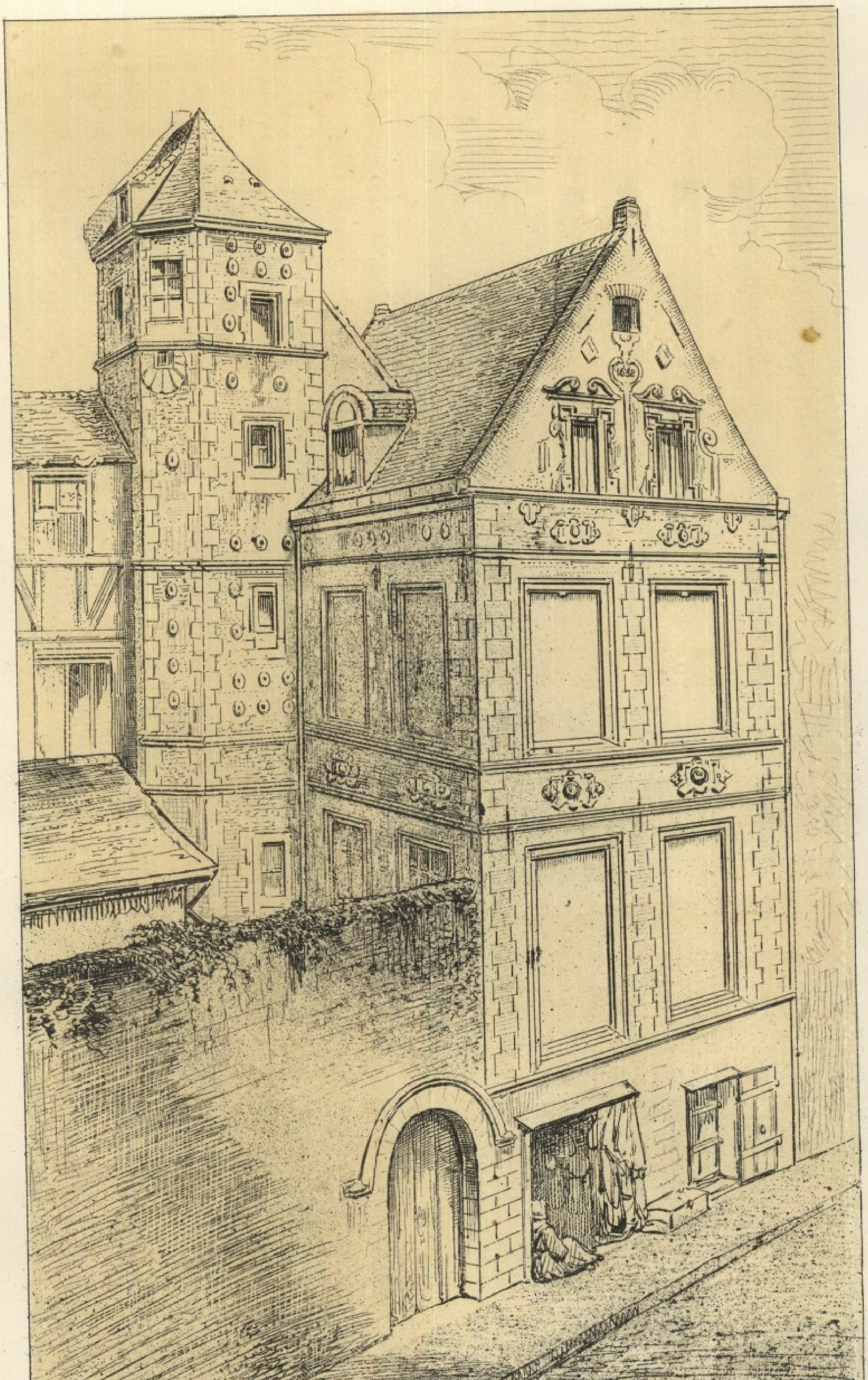
Deus dedit, Deus abstulit: Sit nomen Domini benedictum ! « Dieu m'avait donné ; Dieu m'a retiré les biens de ce monde ; » que le nom du Seigneur soit béni ! » Il s'agit donc ici de personnes qui avaient été riches et qui étaient pauvres : ce sont elles-mêmes qui le disent à ceux qui passent devant l'habitation qui abrita leur misère et les consola dans leurs tribulations, comme elles le disent encore par le texte de Saint-Paul. Remarquons ici la délicatesse de la citation de Job. Job, en effet, était un Roi, un grand chef arabe, ce qui ne l'avait pas empêché de tomber dans la dernière infortune. Donc il n'y avait rien de déshonorant pour les personnes qui habitaient cette maison de charité, pour elles qui n'avaient jamais été à la hauteur sociale de Job, il n'y avait rien de déshonorant à recevoir l'aide charitable de leurs frères. Comme c'est pieux, comme c'est délicat !

On voudrait, après cela, pouvoir déchiffrer le nom gravé sur l'écusson à la manière du XVI^e^ siècle, date de cette construction, 1591. Jusqu'ici nous n'avons que des conjectures ; espérons que des renseignements positifs se trouveront plus tard. Il fallait, d'ailleurs, utiliser cette planche qui reposait dans les archives

depuis 1858, sauf à revenir sur ce sujet quand nous aurons à parler d'autres anciennes maisons d'Arras. Le nom arrangé sur l'écusson était assez mal rendu, nous l'avons fait dessiner de nouveau au-dessous du n° 7.

Quant à la maison de la rue Saint-Maurice, impossible de rien trouver qui nous mette sur les traces de ce qui la concerne. On voit seulement qu'elle appartenait autrefois aux Van Laten. On remarquera l'élégance de la construction et l'heureuse disposition de tous ces petits *trous à lumière*, dont l'ensemble produit un effet charmant.

A. DE CARDEVACQUE. E. VAN DRIVAL.



A.d R.t del.t 1858.

Dotiai. Imp-lith. Ad Robaut & Dubilleux

MAISON RUE St MAURICE

ARRAS

SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE.

Présidence de M. le Cte de Rambuteau, Préfet.

Secrétaire: M. PAUL LECESNE.

Etaient présents: MM. le Préfet, président, Van Drival, de Monnecove, de Cardevacque, Dancoisne, Terninck, de Hauteclocque, d'Hagerue, Le Gentil, Boulangé, Grandguillaume, baron Dard, Coffinier, Cavrois-Lantoine, Lecesne père, baron de Sède, Robitaille et Paul Lecesne, secrétaire.

MM. de Linas, de Calonne, de Rheims s'excusent de ne pas assister à la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Octave de Laplane, qui exprime toute sa gratitude pour l'hommage que la Commission a donné à la mémoire de son père. Dans une autre lettre, M. de Calonne répond qu'il lui sera difficile d'adresser à la Commission les fac-simile des inscriptions de cloches.

M. Boulangé fait remarquer que les fonts baptismaux de Saint-Venant et ceux de Samer présentent un grand intérêt archéologique, et qu'il est regrettable que les termes de la lettre ministérielle ne permettent pas de les placer au nombre des Monu-

ments historiques. Il appelle donc l'attention de la commission sur ces deux fragments, sans cependant en proposer le classement.

M. d'Hagerue demande le classement de l'église des Jésuites d'Aire ; cette proposition est appuyée par M. Van Drival, qui assure que l'église de Saint-Omer, déjà admise, est inférieure comme style à celle d'Aire.

M. le baron Dard fait observer que l'on s'engage dans une voie qui peut offrir des inconvénients et entraîner le classement d'un trop grand nombre de monuments.

M. de Sède est d'avis que l'église de Saint-Omer, déjà classée, représente, d'une manière suffisante, l'architecture dite des Jésuites.

Le classement de l'église des Jésuites d'Aire n'est pas adopté.

M. d'Hagerue propose de ranger, au nombre des Monuments classés, l'église de Richebourg-l'Avoué. Cette proposition n'est pas adoptée.

M. de Hauteclocque émet le vœu de voir classer l'église d'Heuchin, mais n'insiste pas sur sa proposition, après quelques observations.

M. le Président donne la parole à M. l'abbé Van Drival qui lit, au nom de la sous-commission, le rapport suivant :

RAPPORT présenté à la Commission des Monuments historiques du département du Pas-de-Calais, le 4 décembre 1873.

Messieurs,

Votre Commission s'est réunie et a examiné avec le plus grand soin l'affaire importante dont vous l'avez chargée.

D'accord avec M. le comte de Rambuteau, Préfet du Pas-de-Calais, vous aviez arrêté, dans votre dernière séance, la liste des Monuments à proposer au Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, pour le classement définitif. Nous n'avions donc plus à nous occuper de ce point, qui avait fait le sujet d'un précédent rapport.

Il nous restait à nous pénétrer des instructions ministérielles, que nous avons revues scrupuleusement et dont le passage, qui a trait à notre œuvre actuelle, se formule ainsi : « Sur cette liste, les » Monuments seront inscrits dans un ordre de classement mé- » thodique, c'est-à-dire, que ceux qui représentent le point de » départ ou le complet développement d'une école d'architec- » ture, figureront en première ligne, tandis que ceux qui ne sont, » par rapport aux précédents, que des dérivés, seront classés en » seconde ou troisième ligne, selon leur intérêt relatif. »

Le département du Pas-de-Calais ne saurait avoir la prétention d'avoir jamais été ce que l'on pourrait appeler chef d'école en aucun genre d'architecture ; il n'a point imprimé de mouvement sous ce rapport, il n'a fait que suivre et imiter. Nous n'avions donc plus à nous préoccuper de cette double ou triple division à établir, et notre tâche se trouvait singulièrement simplifiée. Que nous restait-il donc à faire pour accomplir notre mandat ? Classer par ordre de dates et surtout de style nos divers monuments : c'est ce que nous avons fait.

Voici donc la liste de ces monuments, telle que nous la comprenons :

1° Epoque ancienne.

Les Pierres d'Acq ;
Le Dolmen de Fresnicourt ;

2° Epoque romane.

L'Eglise de Lillers ;
La Tour de l'église de Guarbecques ;
Le Portail de l'église de Saint-Vaast ;
Le Chœur de l'église de Blandecques.

3° Epoque de transition.

La partie ancienne de l'église d'Hénin-Liétard.

4° Epoque ogivale primaire.

L'Eglise Notre-Dame ou cathédrale de Saint-Omer.
La Tour de Saint-Denys à Saint-Omer ;
L'Eglise de Fauquembergues ;
L'Eglise d'Auchy-lez-Hesdin ;
Le Château de Bours.

5° Epoque ogivale secondaire.

Le Beffroi de Béthune ;
La Tour de Saint-Bertin à Saint-Omer ;
L'Eglise d'Aire, partie ancienne.

6° Epoque ogivale tertiaire.

Le Beffroi d'Arras et la partie ancienne de l'Hôtel-de-Ville ;
L'Eglise Saint-Vaast de Béthune ;
Le Château d'Holhain ;
L'Eglise de Fressin ;
L'Eglise d'Aire, partie moyenne ;
L'Eglise d'Ablain-Saint-Nazaire.

7° Renaissance et temps ultérieurs.

Les Tours de Saint-Eloy ;
L'Abbaye de Saint-Vaast d'Arras ;
L'Eglise des Jésuites de Saint-Omer ;
Le Bailliage d'Aire ;
La Colonne de la grande armée.

Dans cette liste, Messieurs, il se trouve plusieurs Monuments peu homogènes dans leurs diverses parties, parfois même fort composés, comme par exemple l'église d'Aire. Nous avons pris la partie saillante, ordinairement, mais pas toujours la plus an-

cienne : pour l'église d'Aire, rebâtie à trois reprises différentes, toujours sur le même plan, mais avec le caractère franchement décidé de chaque époque de reconstruction, nous l'avons citée deux fois, à cause du mérite de deux de ces constructions et du peu d'importance artistique de la troisième.

Tel est le travail auquel s'est livrée votre commission. Si vous l'agréez, il suffira, ce nous semble, de transcrire la liste susdite avec les motifs qui ont fait simplifier le classement demandé, et d'adresser cette liste à M. le Préfet, à qui le ministère a fait la demande de ce travail.

Arras, le 20 novembre 1873.

L'Abbé VAN DRIVAL.

Après cette lecture, M. Lecesne, père, rappelle que, d'après la lettre ministérielle, on doit arrêter la liste par ordre de préférence.

M. le Préfet fait remarquer que le travail de M. Van Drival répond parfaitement aux prescriptions de la circulaire, et qu'il suffit maintenant de dresser une liste des monuments les plus remarquables, afin de les placer en première ligne.

M. de Sède demande que l'on indique parmi les monuments choisis par la commission, ceux qui sont déjà classés. Sur 25 monuments, 7 seulement ont été classés jusqu'ici : évidemment ceux-là sont à maintenir. Cette proposition est adoptée.

Une discussion s'engage sur le point de savoir quelle est vraiment la condition des monuments classés, mais appartenant à des particuliers.

M. Le Gentil pense que le propriétaire ne peut plus, sans l'autorisation du gouvernement, effectuer des restaurations au monument classé, et que le gouvernement a le droit d'arrêter tout acte de vandalisme. D'autres membres ne partagent pas cet avis, et croient qu'une telle faculté pour le gouvernement serait une atteinte au droit de propriété.

D'après M. le baron Dard, c'est par voie de persuasion que l'Etat doit agir pour prévenir toute restauration inintelligente.

La Commission arrête ensuite la liste des monuments à porter en première ou en seconde ligne :

ÉPOQUE ANCIENNE.

Pierres d'Acq et *Dolmen de Fresnicourt.* — Ces monuments n'étant pas susceptibles d'une restauration, sont rangés en seconde ligne.

ÉPOQUE ROMANE.

Eglise de Lillers. — Elle est placée à l'unanimité en première ligne et la Commission émet le vœu qu'une restauration ait lieu prochainement.

Tour de Guarbecque. — Un Membre fait remarquer qu'elle n'a que très-peu d'importance. M. le baron Dard, appuyé par M. Dancoisne, propose le déclassement. La Commission est d'avis que ce monument soit rayé de la liste.

Portail de l'église du Wast. — Un membre dit que ce n'est qu'un simple fragment. La Commission est d'avis que ce monument ne soit pas maintenu sur la liste.

Le Chœur de l'église de Blandecques. — M. Dancoisne propose le classement, mais non pas en première ligne ; cette proposition est adoptée.

ÉPOQUE DE TRANSITION.

La partie ancienne de l'Eglise d'Hénin-Liétard.—M. Dancoisne demande l'admission en première ligne. La Commission n'accueille pas cette proposition, mais se prononce, moins deux voix, à l'unanimité pour le maintien en seconde ligne.

ÉPOQUE OGIVALE PRIMAIRE.

L'Eglise Notre-Dame ou *Cathédrale de Saint-Omer.* — Ce monument est à l'unanimité porté en première ligne.

La Tour de Saint-Denys à Saint-Omer. — M. le baron Dard émet le vœu que ce monument soit rayé de la liste; M. de Monnecove demande au contraire le maintien. Ce monument est maintenu en seconde ligne.

L'Eglise de Fauquembergues est placée en seconde ligne.

L'Eglise d'Auchy-lez-Hesdin. — M. d'Hagerue propose le déclassement complet. La Commission maintient le monument en seconde ligne.

Le Château de Bours est aussi rangé en seconde ligne.

ÉPOQUE OGIVALE SECONDAIRE.

Le Beffroi de Béthune, — *la Tour de l'Eglise Saint-Bertin à Saint-Omer* et *l'Eglise d'Aire.* — Ces trois monuments, déjà classés, sont placés dans la première ligne.

ÉPOQUE OGIVALE TERTIAIRE.

Le Beffroi d'Arras et la partie ancienne de l'Hôtel-de-Ville sont maintenus en première ligne.

L'Eglise Saint-Vast à Béthune et *le Château d'Olhain* sont classés en deuxième ligne.

L'Eglise de Fressin n'est pas admise en première ligne, mais placée en seconde. Les ruines du château ne sont pas acceptées au nombre des monuments classés.

L'Eglise d'Ablain-Saint-Nazaire. — M. Grandguillaume demande le classement en première ligne et se fonde sur la nécessité qu'il y aurait d'encourager une restauration de la part de la commune. M. de Sède pense que, dans ces circonstances, c'est peut-être un mauvais service à rendre aux communes que de leur faire espérer des secours qu'il est toujours très-difficile de leur faire obtenir. L'église d'Ablain-Saint-Nazaire est rangée en seconde ligne.

RENAISSANCE ET TEMPS ULTÉRIEURS.

Les Tours de Saint-Eloi sont admises en première ligne.

L'Abbaye de Saint-Vaast d'Arras est classée à l'unanimité en première ligne.

L'Eglise des Jésuites à Saint-Omer est maintenue en deuxième ligne.

Le Bailliage d'Aire. — M. le baron Dard propose le classement en première ligne. M. Dancoisne combat cette proposition. Ce monument n'est pas porté en première ligne, mais maintenu en seconde.

La Colonne de la grande armée est maintenue en seconde ligne.

La Commission propose à la nomination de M. le Préfet :

MM. Delmotte, avocat à Saint-Omer ; — Métivier, inspecteur d'Académie ; — Dramart, juge à Béthune ; — Lefebvre, curé d'Halinghem.

Elle rappelle qu'elle a antérieurement proposé M. Bruyant, chef de division à la Préfecture, et M. Souquet.

La séance est levée à cinq heures.

Le Secrétaire, *Le Président,*

P. LECESNE. C^te^ DE RAMBUTEAU.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

CHATEAU DE LA BUISSIÈRE.

Le château de la Buissière est d'une origine très-ancienne et ne laisse pas que d'offrir une histoire intéressante par les destinées diverses qu'il a subies et par les hôtes illustres devant lesquels ses vieux ponts-levis se sont abaissés.

C'est dans les ténèbres du moyen-âge qu'il faut chercher la fondation de cette ancienne forteresse. Sa construction eût un motif que semble expliquer sa position au milieu des bois. A l'imitation des Souverains, les comtes d'Artois partageaient leur vie entre les devoirs de l'administration de leurs Etats et le plaisir de la chasse, et les Seigneurs du moyen-âge s'y livraient avec ardeur dans les courts intervalles que leur laissait un état de paix toujours passager. Le premier but dans lequel le château de la Buissière fut bâti, semble donc avoir été de servir de résidence momentanée aux avoués d'Arras, seigneurs de Béthune. Il en est fait mention dès l'an 1217. A cette époque, le chapitre d'Arras représenté par Guillaume, prévost, et Barthélémy, doyen, donna à « Daniel, avoué d'Arras et seigneur de Béthune, et à » ses hoirs, ce qui lui appartenait à *Nue* (Nœux) et appartenances

» savoir : *Quincy, Boutimont* et *Païeres,* excepté la dîme, ce qui » appartient à l'autel, et la maison du curé, qui leur restera tou- » jours ; et ce, en échange de ce que Daniel leur a donné par » lettres y insérées, faites à la Buissière, deux muids de froment » et cent sols parisis, à recevoir tous les ans sur ses hommes de » Bruay (1).

En janvier 1220, Daniel, avoué d'Arras, seigneur de Béthune, et Eustache, sa femme, confirment la fondation de leur chapelle de *Busceria* (la Buissière) faite par Robert Le Roux, avoué d'Arras, seigneur de Béthune et de Bruay. On remarque dans l'acte cette mention : « Qu'il y ait le bois nécessaire et qu'il y soit nourri » avec son clerc, toutes les fois que Daniel et son clerc y de- » meureront. Il pourra faire paître deux vaches dans le parc et » faire moudre aux moulins du seigneur. L'avoué pourvoira la » chapelle d'ornements, les offrandes appartiendront au chape- » lain, excepté les jours de Pâques, Pentecôte et Noël. Daniel » ajoute à ses appointements deux muids et demi de froment, » mesure de Brouay, à recevoir tous les ans à La Buissière ou à » Brouay, deux muids et demi d'avoine à Hersin et dix livres » sur le travers de Brouay ; de plus, il sera tenu de donner vingt » sols au clerc qui servira la chapelle ; si l'avoué assigne au cha- « pelain une dixme, ou d'autres revenus équivalens aux cinq » muids et aux dix livres cy-dessus, il ne pourra pas s'opposer à » cet échange. » Daniel déclare en outre que « le chapelain lui a » donné les cinquante marcs dont il jouissait sur le quart de la » dixme de Cambelin, et qu'il a donné en échange les cinq muids » et les neuf livres cy-dessus. »

Guillaume, prévôt de l'église de Béthune, Boidin, chantre, maître Gérard, Jean de *Anglia* et Arnoul de Haverskerke, chanoines, Gérard, curé, Guillaume de Brullio, Robert de Root, Jean d'Allouaigne, Eustache de Hersin et Eustache de Bellesaises, pairs de Béthune, Guillaume de Gievenchi, bailli, Herbert, che-

(1) De Saint-Génois. Monuments anciens, tome 2.

valier de Bruay et ses hommes figurent comme témoins dans les lettres qui rappellent cet acte de donation (1).

Au mois d'avril 1246, Robert, avoué d'Arras, seigneur de Béthune et de Tenremonde et Isabelle, dame de Moriaumes, sa femme, confirmèrent les lettres de Daniel (2). Trois mois après, ils donnent à toujours au chapelain de La Buissière, « vingt cha- » pons à recevoir tous les ans à la Nativité du Seigneur, deux » jardins à chaque côté de la porte du château, et lui assignent » un logement dans ce château.» Robert s'obligea en outre d'entretenir la demeure du chapelain et d'entourer de murailles les deux jardins (3).

La fin du XII^e^ siècle avait été fertile en grands évènements pour l'Artois. Philippe-Auguste, fils aîné du roi de France, avait épousé à Bapaume, en 1179, Isabelle de Hainaut, nièce du comte de Flandre, Philippe d'Alsace, qui lui avait concédé cette province pour dot. La bonne entente entre l'oncle et le neveu ne fut pas de longue durée ; ils ne purent s'accorder sur les conditions du partage, et la répudiation de la princesse par son royal époux, fut le signal de la guerre (4). L'Artois en devint le théâtre sanglant; les combats se succédèrent avec acharnement et un grand nombre de seigneurs ruinés durent aliéner leurs domaines.

La Buissière devint bientôt la propriété du comte de Flandre. Dès le 8 décembre 1254, « Mahaut, dame de Béthune et de Ten- » remonde, femme de noble homme Guy, comte de Flandre,

(1) Original en parchemin scellé du scel de l'officialité en cire jaune, pendant à double queue de parchemin. (Inv. des Chart. d'Artois, t. 1^er^, p. 75 et suiv.)

(2) Ces lettres sont avec d'autres de janvier 1220, août 1246 et 1291, le jeudi avant Noel, dans un *vidimus* de l'official d'Arras, de 1302, la 4^e^ série après ***Misericordia domini,*** original en parchemin, scellé du scel de l'officialité, en cire jaune pendant à double queue. (Inv. des Chart. d'Artois, t. 1^er^, p. 177).

(3) Ibidem.

(4) Ex quibus quidem nuptiis gravissimum Flandria accepit vulnus (Meyerus. Annales Flandriæ. Locrii chronicum Belgicum).

» déclare devoir à son bon ami Simon Le Petit, citoyen d'Arras,
» 800 livres parisis et lui assigne pour le paiement, entr'autres
» propriétés, ce qui lui appartient à la Buissière et à Bruay; elle
» déclare que dans les 40 jours que son mari sortira de prison,
» (1) elle lui fera donner des lettres pareilles pour la sûreté de
» ce paiement et l'exécution de ces conditions sous toutes peines
» quelconques (2). » Cette princesse, dans ses testamens du 15 mars 1258 et 10 février 1260, laissa de nombreux dons en argent à l'hôpital de La Buissière, noble exemple qui fut suivi par ses héritiers en 1269 et 1275.

Robert, fils aîné du comte de Flandre, comte de Nevers, sire de Béthune et de Tenremonde « accorda à Monseigneur Thié-
» baut de Biancourt, son chapelain de La Buissière, les fruits de
» ses jardins de la Buissière pendant sa vie seulement, savoir,
» du courtil appelé le *courtil de la comtesse* et de ses autres jar-
» dins, ainsi que Messire Pierre de la Buissière, son prédécesseur
» en avait joui, sauf que quand Robert ou ses enfants seront dans
» ce château, ils en prendront les fruits pour leur usage. Robert
» lui donne aussi la permission de prendre dans son parc deux
» lapins par semaine, depuis la Saint-Remi jusqu'au carême (3)
» (20 décembre 1291).»

Les comtes d'Artois ne délaissèrent donc pas le château de la Buissière dont le rôle pacifique devait faire place à une importance militaire à laquelle se prêtait du reste l'emplacement qu'il

(1) Guy de Dampierre, fils puîné de Marguerite de Constantinople et son successeur au comte de Flandre, avait été fait prisonnier, le 4 juillet 1253, à la bataille livrée dans l'île de Walkeren contre Guillaume, roi des Romains.

(2) Godefroy. Invent. des Chart. des comtes de Flandre, t. II, p. 269, Arch. du Nord.

(3) Ces lettres sont avec d'autres du mois de janvier 1220, des mois d'avril et août 1246 (tome 1er, pages 74, 177 et 179) dans un *Vidimus* donné par l'official d'Arras, la 4e série après *misericordia Domini*, 1302.

Original en parchemin scellé d'un scel de cette officialité en cire jaune pendant. (Inv. des Chart. d'Artois, t. II, p. 51).

occupait. Cette importance était commandée par le motif qu'il se trouvait près de la ligne de partage entre les provinces de Flandre et d'Artois. De plus, le pays était continuellement exposé aux invasions des Anglais et des Espagnols. Les souverains sentirent la nécessité de fortifier leurs maisons de plaisance afin de résister aux attaques de l'ennemi et quelquefois aux rébellions de leurs vassaux. La comtesse Mahaut éleva donc ce magnifique donjon qui fait encore de nos jours l'admiration des visiteurs, et le château de la Buissière, de simple résidence de chatelain et de repos de chasse pour le seigneur, devint une forteresse importante dans laquelle les souverains d'Artois entretenaient une garnison. Sentinelle attentive, elle veillait à la garde du pays menacé, et du haut de sa tour, on pouvait informer Béthune de l'approche de l'ennemi.

Tous les titres postérieurs à la moitié du XIII[e] siècle constatent des changements apportés au château de la Buissière, qui n'est plus dénommé que sous le titre de *Castellum* et de *Castrum* (*chastel, castel*). Il fut placé sous l'administration supérieure et financière des baillis de Béthune dont la juridiction était fort étendue.

La conversion de la maison de la Buissière en château-fort sous les comtes d'Artois est donc un fait incontestable ; essayons maintenant de retracer à l'aide des documents que nous avons pu recueillir, tant dans les archives du département que dans le riche dépôt des archives du Nord de la France, quels furent les travaux de défense qui y furent faits à cette époque.

La disposition de tous les châteaux, sauf leur plus ou moins grande étendue, était généralement uniforme ; c'est-à-dire qu'ils se composaient d'une enceinte fortifiée, dans laquelle on pénétrait par une seule porte ou pont-levis. Outre les tours qui servaient à protéger cette enceinte, il y en avait toujours une plus importante et plus haute qu'on appelait le donjon ; elle occupait ordinairement le centre. C'est au-dessus du donjon que le seigneur plantait son étendard, ce qui plus tard, selon une opinion généralement répandue, donna naissance aux girouettes. C'est de ce point qu'on observait au loin les manœuvres de l'ennemi dont on annonçait l'approche par le son du cor ou d'une cloche

d'alarme. Le donjon servait de dernière retraite aux assiégés, quand l'enceinte extérieure du chateau avait été prise. Dans les châteaux importants comme à la Buissière, le donjon prenait une grande extension et devenait, pour ainsi dire, un second château enclavé dans le grand. Des souterrains, communiquant avec la campagne, permettaient d'introduire des munitions et des vivres.

Le château de la Buissière était entouré d'un rempart fortifié de distance en distance par des tours. Sa porte d'entrée n'offrait d'accès que par un pont-levis, protégé comme lui à l'extérieur par un ouvrage avancé.

Sur un des angles des constructions actuelles et à l'emplacement appelé encore de nos jours le *Mont-Royal*, s'élève cette tour dont les énormes murailles ont bravé les efforts des hommes et les ravages du temps. Etablie dans une contrée où le grès compose le sol en majeure partie, cette construction comporte une gresserie peu commune d'une hauteur de 20 mètres environ. La pierre et la brique liées avec un ciment très-dur donnent aux murs une solidité à toute épreuve.

Au pied de la tour et de l'escalier qui y conduit, on pénètre dans une magnifique salle basse. Une voûte large et belle, bâtie en plein cintre et reposant sur des colonnes en grès, soutient avec la hardiesse propre à cette époque, ces murailles épaisses de plus de deux mètres. L'architecture de cette salle qui devait servir au logement des hommes d'armes préposés à la garde du château, en fait indubitablement remonter la construction au commencement du XIV^{e} siècle. Elle a été réparée et est encore dans un parfait état de conservation.

Le personnel était assez nombreux au château de la Buissière ; le châtelain, son lieutenant, des sergents à pied et à cheval, un guetteur, un portier, composaient la garnison ordinaire.

Nous n'avons retrouvé aucune trace certaine des séjours plus ou moins fréquents ou prolongés des comtes d'Artois au château de la Buissière. Mahaut est la première signalée comme en ayant fait une de ses résidences privilégiées. Cette princesse y séjourna le 27 septembre 1312 et y établit une garnison sous les ordres d'un chatelain.

L'an 1321, Eustache de Méricourt, châtelain de la Buissière reçoit du bailli de Béthune pour ses gages, ceux du guetteur et du portier, la somme de cinquante livres tournois pour une année échue, à raison de quatre livres trois sous quatre deniers par mois (1).

En 1321 vingt-et-un tonneaux de vin blanc sont achetés au Crotoy par Michel de la Balaine pour la garnison de Madame la comtesse d'Artois, savoir : *seize tonneaux sont envoyés au chastel de Hesdin, trois au castel de la Buissière et deux au castel d'Avesnes-le-Comte.* Le prix des vingt-et-un tonneaux s'élevait à trois cents douze livres (2).

En 1346, Jean de Cagnicourt, parti d'Arras à la tête de plusieurs arbalétriers pour se rendre au castel de Chocques, fut forcé de s'arrêter à la Buissière, ne pouvant aller plus avant à cause du siège que les Flamands avaient mis devant Béthune (3). Le châtelain était alors Gilles de Beugin ; il reçut « pour rembourse-» ment d'avances faites aux soldats dudit castel seize livres deux » sous six deniers (4).

A la même époque, Pierre Daulé de Bruay fournit pour *la garnison du castel de la Buissière trois tonneaux du prix de quarante livres, trois muids de blé du prix de neuf livres et trois tonneaux de porc salé valant quarante sous* ; ce qui formait une somme totale de cinquante et une livres (5). Trois ans après, en 1349, Bauduin le Wastelier, receveur de Béthune, livre une fourniture de vingt-quatre tonneaux de porc salé pour les châteaux de Chocques, de Béthune, de Gonnay et de la Buissière (6).

La terre de la Buissière faisait partie de la recette de Béthune. Les comptes de la baillie de cette terre, qui remontent à 1355,

(1) Extrait des comptes des baillis d'Artois.

2) Ibid.

(3) Extrait des comptes du baillage d'Artois.

(4) Ibid.

(5) Ibid.

(6) Ibid.

mentionnent des réparations importantes faites au chateau de la Buissière. Pierre Labourel avait remplacé, en 1355, Gilles de Beugin comme chatelain de la Buissière. Ce fut sous son commandement que le pont-levis fut terminé ainsi que la restauration complète de la toiture et des planchers du donjon. La chapelle fut aussi reconstruite : le chapelain était alors Robert Britton. Tous ces ouvrages occasionnèrent une dépense considérable de plusieurs centaines d'écus (1).

En 1360 et 1361, les murs d'enceinte reçurent une entière restauration ; l'ouvrage fut confié aux sieurs Thimal le Marchant, briseur de grés à Hesdigneul et Totin, maçon à Bruay. Ces travaux furent continués et poussés avec une grande activité sous les chatelains Jean Desplanque, 1362, et Etienne Pasquier, dit Delarres, 1363, dont les gages étaient de 8 deniers par jour, soit 14 livres par an, plus le logement et les dîmes qu'il prélevait.

Les comtes d'Artois entretenaient soigneusement la chasse dans leur domaine de la Buissière ; en 1368, Henri Galiot, garde des bêtes du parc de la Buissière, recevait pour gages 4 mencauds de blé, le logement et le chauffage en sus. Le chapelain, en 1377, était Régis Godard. En 1380, on construisit une prison dans le château et l'année suivante, Ricart, m^e^ couvreur et ses compagnons, reçurent 4 livres 11 sols pour travaux de réparations des murs d'enceinte et de la toiture du donjon.

Un inventaire des meubles, vivres et munitions de guerre déposés dans les forteresses d'Artois nous fournit le nom du sieur Broustart de la Tourelle, écuyer, capitaine du château de la Buissière (2).

(1) Registre de la baillie de Béthune, tome I, p. 219. — Compte détaillé des mises et sommes payées aux divers entrepreneurs pour travaux faits au castel de la Buissière.

(2) *Chambre des comptes de Lille* : *Inventaire des biens meubles, vivres et munitions de guerre déposés dans les châteaux et forteresses d'Artois* : 1384 (n. s.)

Le Boissière

Inventoire faitte du chastel de le Boissière bailliez par Broustart de le

Par suite d'échange fait à Paris, le 8 mai 1386, entre Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et Guillaume, fils aîné du comte de Namur, de la ville de l'Ecluse contre celle de Béthune, il fut convenu que « Guillaume de Namur jouirait de la seigneurie de » Béthune et de ses dépendances, avec le château et bois de la » Buissière sans que le duc y réservât autre chose que les foi et » hommage, ressort et souveraineté, la gardienneté de l'église » et patronage des bénéfices de Saint-Barthélemy de Béthune et » le château de Gosnay (1).

En avril 1431, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, statue, sur la manière dont se fera le guet et garde de la maison forte de la Buissière et de la forteresse de Bruay : la maison et la ville de la Buissière appartenaient alors à la comtesse de Namur qui

Tourelle, escuier, capitain dudit chastel de le Bnissière, à messire Henry d'Espiere, chevalier, capitain et bailli d'Aire, le XV^e^ jour de février l'an IIII^xx^ et trois, ad ce commiz de par mons^r^ le duc de Bourgoigne, conte de Flandres, d'Artois et à Bourgoigne, le VII^e^ dudit mois de février, de tous les biens meubles, vivrez, artilleriez et autres choses quelconques estans audit chastel appertenans à mondit seigneur dont les partiez s'ensuivent:

Primez : y avoit en le chapelle dudit chastel, 1 calice doré estoffé ; item, II nappez d'autel ; item, une casure ; item, un amiet, une aube, une petite cloquette et 1 bennotier de métal sans ansse. Item, en l'artillerie, III canons sans pourre qui jétent garros et galés de plonc ; item, IIII boins arbalestrez estoffez ; item, autre maise artillerie qui est à revisiter ; item, III espringales qui riens ne valent ; item, XXV coffrez dont les XVIII sont plain de menu trait d'arbalestrez et les autres VI plains de trait d'espringalez et de trait de ars à tour et une casse plaine de garros ; item, III ars à cauque qui riens ne valent ; item, IIII cauques et deux tours ; item, III falos dont les tourtes ne valent riens ; item, V baudrez estoffez ; item, III bottez de cordez de poil ; item, une taule de plonc jeté de III piés ou environ de lonc ; item, VIII libvres de menu filé à faire cordes ; item, III hyametz et pluisieurs autres menuez coses qui ne sont point à mettre en escript pour ce que elles ne valent pau ou nient ; item, XII fondefflez ; item, II grans quemineaux de fer ; item, environ L caudetreppez de fer.

(1) Arras, 13 décembre 1388. De Saint-Génois. — Lettres en français et sur parchemin scellées des sceaux en cire verte de Philippe-le-Hardi, et en cire rouge de Guillaume de Namur.

en jouissait viagèrement sous la condition de retour au duc de Bourgogne après sa mort (1).

Un échange du 31 juillet 1434 entre Gui Guilbaut et Philippe-lə-Bon comprend des rentes tenues du château de la Buissière.

Florent de Habarcq, nommé châtelain de la Buissière, en 1447, fit l'abandon de ses gages. Sous son gouvernement, les travaux d'entretien et de réparations faits au chateau, s'élevèrent, savoir :

En 1447, à 24 livres tournois 10 sols 11 deniers.

En 1448, à 28 livres tournois 7 sols 7 deniers.

En 1449, à 31 livres tournois 10 sols 1 denier.

Il fut remplacé en 1456 par Charles d'Auxi, conseiller et premier chambellan du comte de Charolais. L'acte de transaction porte que Charles-le-Téméraire l'établit chatelain et prévost (2) des chastel, forteresse et seigneurie de la Buissière aux gages accoutumés de quarante francs (monnoie royale) par an, soit 32 livres parisis de Flandre.

Les appointements du portier étaient, à cette époque, de 3 deniers par jour, soit 11 livres 3 sols 3 deniers par an.

Charles Bonniteau, écuyer, qui avait épousé Marguerite, fille du sire d'Auxi, lui succéda dans les fonctions de capitaine et pre-

(1) Archives du Nord de la France.

(2) Les prévots royaux étaient des juges inférieurs qui décidaient les affaires en première instance. Ils ne connaissaient point des causes des nobles, mais seulement de toutes sortes de matières civiles, personnelles, réelles ou mixtes entre roturiers, à l'exception de celles réservées aux baillis et aux sénéchaux, par l'édit de Crémieux de 1556.

Le grand coutumier fait du temps de Charles VI, (Tit. des baillis et sénéchaux), en rapportant leurs charges et fonctions, s'exprime ainsi pour le choix des prévosts: « Ils bailleront à ferme les prévostés à personnes sages, » non nobles et bien renommées, qui sachent bien faire et garder justice, » nonobstant qu'aucune personne qui serait moins suffisante ou noble en » voudrait plus donner, et celui qui les achetera n'y pourra nulluy accom- » pagner occultement ne en appert, ains il y sera tout seul.» (Dict. géog. hist. et polit. de l'abbé d'Espilly, 1768 et dict. de Trévoux. — Rapporté par Loyseau en son traité des offices venaux) p. 399, Genève 1636.

vost de la Buissière. Ce dernier avait donné sa démission en faveur de son gendre (1). Le nouveau chatelain, dès son installation à la Buissière, dut fournir et accepter l'inventaire du mobilier et de l'artillerie de la forteresse.

Les souverains de l'Artois s'arrêtèrent à maintes reprises au château de la Buissière. Ils s'étaient même réservé, à cet effet, une chambre située au 1er étage de la tour principale. Nous voyons, en 1468, Mahieu de Quiéry recevoir 16 sols 8 deniers pour avoir travaillé à *l'huis de la chambre le Comte* et y avoir posé des verroux. Il toucha en outre XVIII deniers pour avoir restauré les fenêtres de la chambre ou couchait le chatelain (2).

Charles-le-Téméraire ayant remplacé le chatelain Bonniteau,

(1) 20 mai 1463. Bruges. Commission de capitaine et prévost du château de la Buissière-les-Béthune, donnée par Charles de Bourgogne, comte de Charolais, seigneur du château Belin et de Béthune à son bien-aimé duc de Bonniteau, écuyer, au lieu de son très-cher et féal conseiller et premier chambellan le seigneur et ber d'Auxi qu'il décharge dudit office. (Inv. des chartes de la Chambre des comptes à Lille, t. VIII.

(2) *Chambre des comptes de Lille : compte du domaine de Béthune du 1er octobre 1467 au 30 septembre 1468, folio 71, r°.*

A Mahieu de Quiéri, féronnier, pour son sallaire d'avoir fait à l'huis d'une chambre estant au chastel de le Boussière, nommée le Chambre le Conte, ung verret et les crampons à ce servans pour ce XVIII d. Item, pour avoir rappointié toutes les pentures des fenestres de la chambre où le cappitaine dudit chastel couche, et les avoir reclaués et rependus, pour ce III s. Item, pour aincoires avoir fait fermer trois huis estans en ladite chambre et avoir livré trois bugés de fer servans pour bouter les verraux ad cause de ce que les rebas sont à blancque pierre, pour ce III s. Item, pour avoir fait à une aultre chambre estant audit chastel une neufve serrure, pour ce III s. Item, pour avoir rappointié la serrure de la grande porte dudit chastel et y avoir fait une neufve clefz, pour ce icy II s. VI d. Item, pour avoir fait IIII verraux estoffés de crampons servans à fermer les fenestres de la chambre dudit prévost, II s. VIII d. Item, pour avoir rappointié la serrure de la despence, estans audit chastel, XII d. Montent toutes ces parties par ledit recepveur payées, à la somme de XVI s. VIII d.

l'en dédommagea par une pension viagère de 40 livres parisis (1). Il donna ordre, en 1471, de construire des écuries, étables et granges dans l'enceinte de son château de la Buissière. Ces travaux coutèrent 84 livres 2 sols 8 deniers (2). Du reste, par les soins du comte, les réparations annuelles faites à la forteresse furent suivies avec la plus grande activité. Elles s'élevèrent :

En 1472, à 108 livres 18 sols.
En 1473, à 50 livres 9 sols 5 deniers.
En 1474, à 31 livres 4 sols 6 deniers.
En 1475, à 32 livres 8 sols 5 deniers.

Le comte de Charolais chercha à indemniser Blanchet d'Aubigny, écuyer, des pertes qu'il avait essuyées et des services qu'il lui avait rendus, en lui conférant l'office de chatelain et prévot de la Buissière pour l'exercer *tant qu'il plaira audit seigneur*. Il est dit dans les lettres patentes du 31 mai 1473, « que le château » servira de domicile à Blanchet et à sa famille qui se trouvait sans » gîte par suite des malheurs de la guerre. »

Robert Pottin, écuyer, fut nommé capitaine prévost et garde du château de la Buissière en 1494; il fut remplacé le 17 janvier 1496 par Huchon Lemaire. Ce dernier se démit de sa charge en 1498, et eut pour successeur Guillaume de Fontaines auquel l'ar-

(1) 1469. 1er janvier à Gand. Lettres de Charles, duc de Bourgogne à Gand par lesquelles il assigne sur la recette de Béthune, à Charles Bonniteau, écuyer, ci-devant capitaine et prevost du chastel de la Buissière-lez-Béthune et à Dlle Marguerite d'Auxi, sa femme, 40 livres parisis de rente leur vie durant, pour leur tenir lieu de gages et émoluments dudit office de capitaine et prévost du chastel de la Buissière dont ledit Bonniteau avait été pourvu au lieu et du consentement du seigneur et Ber d'Auxi, père naturel de ladite Marguerite d'Auxi, et duquel office ledit seigneur duc avait dépossédé ledit Bonniteau.

(Inventaire précité, tome VIII.)

(2) Ouvrages faits pour l'établissemont des étables aux chevaux au chastel de la Buissière 1471. — Compte de la baillie de Béthune, p. 234, Archives du Nord.

chiduc Philippe d'Autriche confia ces fonctions par brevet du 21 mars (1).

La succession de Robert II, commencée en 1304, eut une longue et triste durée. La lutte entre Robert d'Artois et sa tante la comtesse Mahaut, les prétentions d'Edouard III, roi d'Angleterre, à la couronne de France, donnent la mesure des malheurs qui affligèrent notre province et des pertes que durent éprouver les souverains. Bientôt, après la réunion des deux Etats, les comtes de Flandre et d'Artois négligèrent l'entretien du château de la Buissière. Les finances de plus en plus amoindries par la guerre de la succession de Marie de Bourgogne déterminèrent Philippe-le-Beau, fils de Maximilien d'Autriche, à aliéner une partie de ses domaines : La Buissière fut mis en vente (2).

(1) 1498. — 21 mai à Bruxelles.— Commission de prevost, garde du parc et hôtel de la Buissière en l'avouerie de Béthune, donnée par Philippe, archiduc d'Autriche, à Guillaume de Fontaines sur la démission de Huchon Lemaire, fourrier du chastel dudit duc et de Jean Desne, son garde linge.

(Godefroy. Inventaire des chartes de la Chambre des comptes à Lille, tome VIII).

(2) *Inventaire des titres concernant l'Artois existant dans le fonds de la Chambre des Comptes de Lille, f° 97.*

1505, 27 MARS APRÈS PAQUES. — Criées faites à la requête d'Etienne Pérronnet, receveur de Béthune, de la vente du lieu, châtel et parc de la Buissière, contenant 22 bonniers de terre ou environ avec le four bannal et la prévôté dudit lieu de la Buissière et le droit de chapelle dudit chastel, pour être tenu du château de Béthune en fief à foi et homage à cent sols parisis de rente foncière, dix livres parisis de relief et le cinquième denier à la vente, don ou transport. La collation de ladite chapelle réservée à Sa Majesté à la charge que l'acquéreur dudit lieu comme prévôt héritier de la Buissière, fera à la requête du receveur de Béthune tous exploits de justice nécessaires pour le paiement des rentes dues au domaine de Sa Majesté sous ladite prévôté. Le Roi a retenu l'autorité et seigneurie qu'il avoit sur ses sujets ès mettes de ladite prévôté, savoir ès villages de la Bouchière, Nœu, Wercquin et Herssin. Ensuite est le certificat des officiers de la gouvernance de Béthune contenant que les dimanches 30 mars et 6 avril 1505 lesdites criées avoient été publiées ès églises de Saint-Béthremieu et Saint-Vaast de Béthune et que les 8 et 21 avril les chandelles avoient été allu-

Philippe-le-Beau avait pour conseiller intime Jean de Courteville, maître d'hôtel de la reine son épouse. Ce seigneur lui était très-attaché ; il était chambellan et premier sommeiller de corps du prince ; il l'avait suivi dans tous ses voyages en messages ou en expéditions. Bailli de Lille, il fut envoyé avec Guillaume de Croy, grand bailly de Hainaut et Nicolas de Rutter, prévost de Saint-Pierre à Louvain et évêque d'Arras, pour négocier l'alliance avec Louis XII (1). Philippe-le-Beau voulut récompenser ses longs et fidèles services, en lui cédant, sur sa demande, *la terre, chastel, parc, prévoté et moulin de la Buissière*, soit à titre d'arrentement, soit en qualité de fief relevant du roi.

L'acte de vente fut passé et signé au camp *des Aërnems* en Flandre, au mois de juin 1505 :

Contrat d'acquisition du Château, Parcq, Moulin et Prévoté de Labuissière, par M. Jean de Courteville de Philippe II, juin 1505. *(2)*

« Philippe par la grâce de Dieu, roy de Castille, de Léon, de » Grenade, archiduc d'Autriche, prince d'Arragon et duc de

mées en la maison de la Gloriette en présence de Me Jean Du Chesne, maître en la Chambre des Comptes à Lille, commis en cette partie, Guillaume de Landas, son adjoint, Jacque du Quesnoy, écuyer, lieutenant du gouverneur de Béthune, Etienne Peronnet, receveur, Nicolas de Camiers, procureur, et Jehan Roze, greffier de la gouvernance de Béthune.

Original signé : J. Du Quesnoi, E. Peronnet, N. de Camiers et Roze.

(1) Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique, par Alexandre Henne, t. 1, pages 30, 104 et suivantes.

(2) Nous avons retrouvé cet acte dans la magnifique collection de titres de famille religieusement conservés au château de La Buissière, par son propriétaire actuel, M. le comte de Riencourt, dernier descendant de la famille de Maulde. Ces papiers furent découverts, en 1844, à la mort de M. le comte Louis de Riencourt ; ils avaient été cachés dans le bas de la tour, sous l'escalier, pour les soustraire aux perquisitions et au vendalisme des révolutionnaires.

» Bourgogne, de Lothrie, de Brabant, de Stiers, de Corinte, de
» Carniolle, de Limbourg, de Luxembourg, de Gheldes, comte
» de Habsbourg, de Flandre, de Tyrol, d'Artois et Bourgogne,
» palatin de Haynaut, Landgrave d'Elzare, marquis de Bour-
» gaiew et du Saint-Empire, etc., etc., etc., savoir faisons à tous
» présents et à venir, que nous avons reçu depuis peu de temps
» humble supplication de notre amé et féal escuyer, maître
» d'hostel de la Reyne, notre très-chère compaigne, et Bailly de
» Lille, Jean de Courteville, contenant qu'entre autres parties
» de nos revenus, il nous compete et appartient en notre gou-
» vernance de Béthune, en notre pays et comté d'Artois ung
» lieu nommé *le Chastel, place et parcq de La Buissière avec*
» *ung molin banal nommé le Molin de la Buissière en la prévoté,*
» lequel lieu en parcq a de longtemps esté tenu et occupé par les
» concierges et capitaines qui par nous et feu nos très-nobles
» prédécesseurs comtes et comtesses d'Artois, dont Dieu ait les
» ames, y ont esté commis aux gages y accoutumez, sans que
» nous ou nos dits prédécesseurs en ayant eu ne prins aucun
» prouffit, mais grant charge et despences, tant esdits gaiges
» comme les retenuts desdits édifices de notre chastel et autre-
» ment ; et quant ausdits molin et prevoté bien peu de chose en
» est revenu à notre prouffit pardessus les retenuts d'iceluy
» molin qui est anchien en décadence et de petite valeur. En
» nous requérant, lesusdit suppliant que eu égard et considéra-
» tion aux grands et continuels services qu'il nous a faits en plu-
» sieurs de nos voyaiges et ambassades, fait encore et continuel-
» lement de jour en jour, et afin qu'il puisse avoir résidence et
» retraite séantes soubs nous ou nos pays et seigneuries, lui con-
» sentir et accorder en arrentements héritables lesdits lieu,
» parcq, molin et prévoté de La Buissière, pour tel prix que ver-
» ront estre afaire, ou lui donner le tout à ne tenir en fief de
» nous à tels charges et conditions qu'il nous plairait adviser :
» sur quoy nous eussions fait faire et tenir plusieurs informa-
» tions tant par notre receveur de Béthune comme par nos amez
» et féaulx les président et gens de nos comptes à Lille, lesquels
» après avoir fait examiner notre dit parcq, nous ayant adverti

» que iceluy contenait vingt-trois ou vingt-quatre bonniers de
» terre en grandeur, la plupart estans de présent en nulle va-
» leur, sauf les chesnes qui y estoient trouvés en valeur de trois
» cents escus ou environ pour une fois, aussy que les édifices
» estoient en bien petite estime et fort ruinés, et nosdits molin et
» prevoté rendoient peu de chose pardessus les charges; pour-
» quoy l'advis de nos dits receveurs, président et gens de nos
» dits comptes et autres nos officiers eurent rapportez que en
» nous déchargeant desdits gaiges et retenuts, nous en eussions
» fait notre proufict pour accorder et bailler audit suppliant
» toutes les dites parties en fief pour lui et ses successeurs à
» certaines charges de rentes foncières et perpétuelles et autres
» conditions contenues et déclarées es lettres et adviz sur ce faitz
» et contenus et arrêtez; que depuis, pour subvenir aux grandes et
» pesantes charges et affaires que nous avons présentement à
» soutenir et supporter en plusieurs et diverses manières, aux-
» quels ne nous est bonnement possible pouvoir satisfaire ny
» fournir de noz rentes et revenus en domaines et aides ordi-
» naires et extraordinaires sans vendre ou charger aucunes par-
» ties de noz dits domaines, nous avons ordonné et expresse-
» ment commandé a nos especiaux et officiers domestiques
» prendre et acheter de nous certaines parties de noz dits do-
» maines au taux de denier seize ou de dix-huit deniers et au
» rachapt perpétuel de semblables sommes qu'il nous en déli-
» vreront en aucunes de noz maisons et lieux dont facilement
» nous pourrions nous passer; *pour les tenir à perpétuité et à tou-*
» *jours sans aucun rachapt*; et entr'autres de noz dits officiers
» avons accordé au dit suppliant noz dits lieux, parcq, prévôté
» et molin de La Buissière, moyennant une somme de deniers
» pour une fois telle que les dits de nos comptes et aucuns des
» gens de nos finances ayant advisé; et suivant ce avons escript et
» ordonné aux dits de noz comptes procéder d'appointer et taxer
» la dite somme avec ledit suppliant comme ils verroient estre af-
» faire, lesquels de nos comptes en la présence de notre amé et
» féal conseiller et receveur général de toutes nos finances, Simon
» Longin. Et, après bonne délibération, ayant soubs notre plaisir

» appointé et traité avec icéluy suppliant tenir de nous en fief et
» hommage et pairie, comme les autres fiefs et pairies tenuz de
» notre chastel audit Béthune, ledit lieu, chastel et parcq de La
» Buissière avecq le service de la chapellenie de trois messes la
» semaine ou autres services divins y anchiennement *fondés et*
» *ordonnés par feu, noz dits prédecesseurs comtes et comtesses*
» *d'Artois, ensemble lesdits prévoté et molin bannal audit lieu*
» *de La Buissière pour en jouir par luy, ses hoirs, successeurs et*
» *ayant causes héritablement, perpétuellement et à toujours en*
» *tous droits, prouffits et émolumens tant de chesnes, exploits,*
» *amendes, reliefs, droits seigneuriaux et tous autres droits, prouf-*
» *fits et émoluments quelconques en telle hauteur, authorité et*
» *prééminenches que en avons de droit jouy et possessé* et pour-
» rions encore tenir et posséder sans y rien retenir, réserver ne
» excepter, fors seulement la foy, hommage, ressorts et souve-
» raineté, et ce à charge que serons deschargés à toujours desdits
» gaiges que a prins jusqu'à présent notre dit capitaine et de
» douze mencauds de blé que celui, qui a tenu la prévosté, a levés
» chacun an sur notre dite recepte de Béthune, et que lui et ses
» dits prédécesseurs héritiers dudit fief à chacune fois que par
» notre dit recepveur de Béthune ferait ou à venir sera requis de
» faire exploit de justice pour *l'avanchement du paiement de nos*
» *rentes audit lieu de La Buissière en deniers, grains, chapons,*
» *ou autres parties de notre domaine, seront tenus en faire tous*
» *devoirs sans en prendre salaire*, sur nous et nos dits succes-
» seurs comme a esté usé d'anchienneté par les fermiers de la
» dite prévosté ; en retenant aussi pour nous et iceux nos suc-
» cesseurs, seigneurs et dames dudit Béthune la collation de
» ladite chapelle, et moiennant la somme de quatorze cents cin-
» quante livres du prix de quarante gros de notre monnoie de
» Flandre la livre, pour une fois que le dit suppliant sera tenu
» pour ce paier et delivrer en deniers comptans ès mains de
» nostre dit recepveur général de nos finances, qui sera tenu de
» lui en bailler la lettre et en faire la recepte à notre dit prouffict
» avec les autres droits de sa recepte. Ce nous requérant ledit
» suppliant des dits traités et appointements en faire expédier

» nos lettres patentes en tels cas pertinentes. Pour ce est-il que
» nous, ces choses considérées en regard que moindre charge
» nous sera de faire transport des dites parties dont jusques à
» présent n'avons eu aucun ou bien petit prouffit que de vendre
» ni charger les parties dont nous avons revenu annuel,
» . . . . . .
» . . . . . .
» Et afin que ce soit chose ferme et stable et à toujours, nous
» avons fait mettre notre scel dont avons usé jusques à ces pré-
» sentes, sauf en autres choses en notre droict et l'autrui. En
» tout donné en nostre camp lez Aërnems, au mois juing l'an de
» grâce mil cincq cens et cincq et de nostre regne le premier.»

Dès ce moment, le château de La Buissière fut habité par une série de nobles et vaillants chevaliers qui occupèrent les premières dignités auprès des souverains et dont la plupart se distinguèrent dans la carrière des armes.

Philippe de Courteville épousa, le 7 novembre 1519, Marie de Noyelles de Marles (1). Il était écuyer, seigneur de la Buissière, Nœux, Hersin, Verquin, Aveluy, baron de Lossignol, seigneur de Bayencourt et écuyer tranchant de l'Empereur Charles-Quint. Les coutumes de La Buissière, rédigées en 1507, accordent toute espèce de justice haute, moyenne et basse au sieur de Courteville (2).

(1) Le contrat de mariage fait partie des archives de la famille de Maulde dont nous avons fait mention plus haut.

(2) 30 *décembre* 1533. — *Aveu dénombrement de Philippe de Courteville du Château, Seigneurie et Prévoté de La Buissière.*

C'est le rapport et dénombrement que je, Philippes de Courteville, escuier, sieur de La Buissière, Nœux, Herssin et Werquin, d'Aveluy, baron de Lossignol et seigneur de Bayencourt, etc., escuier tranchant de l'Empereur notre Sire, fait et baille à mondit seigneur Empereur, mon Prince souverain et seigneur naturel de ma terre seigneurie de La Buissière, Nœux, Herssin et Werquin, les appartenances et appendances d'y celle que je tiens et advoue à tenir en un seul fief et hommage en pairie d'y celui seigneur Empereur à cause de son chastel de Béthune, comme les autres fiefs

Lorsque les troupes furent repoussées par l'armée française en 1522, le duc de Vendôme fit démanteler le château de La

et pairies qui en sont tenus: à sçavoir à dix livres parisis de relief et le tierch cambrelaige quand le cas y eschiet.

Laquelle ma ditte seigneurie de La Buissière se comprend en un lieu nommé le chastel, place, parcq avec un molin bannal situé au dit lieu de La Buissière, lequel mondit parcq est entièrement et de toutes parts enclos de murailles de pierres outre et par dessus à l'environ et au dehors d'y celles j'ai, et qui m'appartiennent à la cause dicte cinq pieds de terre en et sur lesquels et chacun d'iceux de quelques seigneurs ou seigneuries qu'ils soient tenus et mouvants se comprend et entend ma ditte justice et seigneurie et ai droit des amendes et fou-faits se aucuns se y cometent; par un y celui espace de cinq pieds dessus mentionnés, me est loisible et à mes officiers d'aller tant à pieds qu'à cheval faire visitation de mes dittes murailles et de faire refectionner y celles toutes et quand bon il me plaît ou à mes dits officiers l'on peut ou voulût donner aucun destourbier ou empechement à peine que si aucun empechement me y est fait ou à mes dits officiers et que la ditte espace de cinq pieds deubment nettoyée et estorée, j'ai sur les propriétaires ou occupeurs des terres ou les dits empechements sont trouvés amende de nj sols tournois et ce pour chacune fois: si ais encore et qui m'appartiennent *la seigneurie et prévoté Illecq qui s'estend esdits lieux de la Buissière, Nœux, Hersin et Werquin* leurs appartenances et appendances: à cause de laquelle j'ai toute justice et seigneurie haute, moyenne et basse, reliefs, droits seigneuriaux, amendes et autres esploits de justice me sont dus et appartiennent les droits seigneuriaux et reliefs des fiefs *terres et hérilages colliers* et autres quels conques situés et assis es dits lieux et terroirs de La Buissière, Nœux, Herssin, Werquin, appartenances et appendances d'y celles terres et seigneuries tenues imédiatement dudit seigneur Empereur à cause de son dit chastel de Béthune, et selon l'usage des dits lieux avec proffits, revenus et émolumens que seigneur ayant haute justice moyenne et basse doit avoir touts droits comme aussi par la coutume lui peut computer et appartenir généralement et spéciallement ou telle et pareille justice et seigneurie, hautteur, autorité et préeminence que ledit seigneur Empereur, ou deffunts de vertueuse très-noble et perpétuelle mémoire les comtes ou comtesses d'Artois seigneurs ou dames dudit Béthune ont eu et pu avoir au temps passé en ladite terre et seigneurie de La Buissière ses dittes appartenances et appendances; à cause de la quelle ma sus ditte justice et seigneurie, et pour y celle garder maintenir et exercer par toutes mectes de la ditte prévosté qui se comprend et s'estend comme dessus est dit tant audit lieu de La Buissière comme aussi es villages et ter-

Buissière : il fut pourtant rendu à l'Espagne, car nous retrouvons, le 19 avril 1547, une Charte de l'Empereur Charles-

roirs de Nœux, Herssin et Werquin, leur appartenances et appendances, Je puis et m'est loisible commettre un prévost qui peult par lui ou par ses lieutenants ou commis es dits lieux et chacun d'y ceux commettre un ou plusieurs sergents procureurs fiscaux et autres semblables officiers pour, par les dits sergents faire visitation des rivières, ponts, places, chemins, flots, flégards et voieries, prendre et constituer prisonniers tous délinquans avec aussi empecher tous bestiaux ayant été trouvés en dommages et les admesner es prisons dudit château de la Buissière ponr d'y ceux prisonniers en contribuer les connaissances à scavoir es dits lieux de la Buissière, Nœux, Herssin et Werquin, aux echevins qui y sont par moy ou mondit prévost en mon absence commis et institués et font le serment en mes mains ou de mon dit prévost et au dit lieu de *Herssin par les hommes* de fiefs du chateau de La Buissière qui y sont résidents et y ont leur fiefs situés, lesquels hommes de fiefs au moyen du service qu'ils sont tenus faire à mes plaids audit Herssin sont exempts du service des plaids de la gouvernance de Béthune et des contributions des affaires qui s'y font, et moyennant ce tant y ceux hommes de fief ou leurs procureurs desservans comme aussi lesdits echevins chacun en ses mectes, sont tenus à la conjure de mon dit prévost, son lieutenant ou commis sont tenus, et doivent administrer justice, faire punition desdits délinquans, et me adjuger toutes mes amendes, droits et fourfaitures selon les exigences et opportunitez des cas ; pour en cas d'appel en attribuer plus outre la connaissance au gouverneur ou son lieutenant et homme de fief de la ditte gouvernance de Béthune lesquels je tiens et avoüe être mes souverains immédiats pour le ressort et hommage. A cause aussi duquel mon dit fief et pairie je suis tenu et dois, toutes fois que le receveur dudit seigneur Empereur audit Béthune viendra recevoir ses rentes es dits lieux, faire par mesdits sergents et officiers tout exploit de justice pour l'avancement du payement des dittes rentes tant en deniers, grains, chappons, comme autres parties deubz au domaine du dit seigneur Empereur à la cause dite, qui se coeullent es dits lieux ; sans que pour les dits exploits, moi, mondit prevot ou autres mes officiers en puissent prendre et demander aucun sallaire audit seigneur Empereur ou son dit receveur. Sy doit pareillement au dit seigneur Empereur au dit lieu de Béthune service de plaids avec mes pairs et compagnons, toutes fois que j'y suis suffisamment sommé, appelé et requis par protestation que se plus y a que contenu est en ce présent rapport sy le adveuge a tenir dudit seigneur Empereur, le priant et requerant audit sieur Empereur, son gouverneur lieutenant ou commis que ce présent mien rapport ils veullent recevoir et moy faire bailler lettres de

Quintqui ordonne aux propriétaires de terres situées sur La Buissière de payer la rente au seigneur de l'endroit (1).

Sa Majesté catholique vint à Béthune à plusieurs reprises différentes. On trouve dans les mémoriaux de l'échevinage de Béthune, à la suite du compte de l'argentier de la ville pour l'année 1534-1535, le détail des vins offerts et des dépenses

recipisse à mes dépens. En témoinge de ce, j'ai scellé ce présent rapport de mon sel armoyé de mes armes et signé de mon seing manuel, fait et donné le penultième jour de décembre mil cinq cent trente et trois.

Signé: De Courteville.

Collation faite de cette a l'original reposant au greffe de la gouvernance de Béthune, et trouvé y concorder. Témoin le greffier d'ycelle soussigné à Béthune, ce quinze juin mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Signé: Gottran.

(1) 1563, 25 mai. — La Chambre des Comptes, après avoir vu la requête de Florent de le Rue et l'avis des officiers de Béthune sur icelle, a quitté audit suppliant la somme de 40 florins sur ce qu'il peut devoir a Sa Majesté à cause de la taille des bois de La Buissière à lui demeurée en 1561.

Lettres dépêchées, 1563, f° 13.

1563, 27 mai. — La Chambre des Comptes mande à Messieurs des finances qu'après avoir examiné la requête de Florent de le Rue, brasseur, tendante à ce qu'il soit quitté et déchargé du prix de l'adjudication à lui faite de douze mesures de bois pris ès-bois de la Buissière, en considération de ce que les habitants des villages de la Buissière et de Bruai avoient enlevé les fagots et bourrées provenantes desdis bois qu'ils avoient payés à raison de six patars du cent au lieu de neuf patars qu'ils étoient tenus les payer; et qu'ayant mis, lesdits habitants, en cause les officiers du Roi, avoient refusé de se joindre à lui, ladite Chambre avoit trouvé que Sa Majesté étoit en droit d'exiger desdis habitans neuf patars du cent de fagots.

Lettres dépêchées, 1563, f° 14, v°.

1563, 3 décembre. — La Chambre des Comptes mande au s^r de la Buissière que Sa Majesté n'étant pas servie au rachat de la gagère des rentes de la Buissière, conformément aux lettres de transport d'icelles, et faute par ledit s^r de la Buissière d'avoir satisfait aux précédentes sommations à lui faites par la cour, elle le prévient que faute de comparoir en cette Chambre en dedans Noël, elle fera saisir et vendre son châtel et seigneurie de la Buissière.

Lettres dépêchées, f° 62.

faites par ordre du magistrat à l'entrée de Charles-Quint, le 3 octobre 1534.

D'après le journal des voyages de Charles-Quint, rédigé par M. Vandenesse et imprimé par les soins de la commission royale d'histoire de Belgique, ce monarque s'éjourna à Béthune le 20 octobre 1540; venant de Saint-Omer où il s'était arrêté le 14, il s'arrêta à Aire le 18, et le 19 à la Buissière.

D'autres documents nous apprennent qu'après avoir obligé Henri II à lever le siège de Renty, en 1554, Charles-Quint alla s'établir à Saint-Omer, et que, le 28 août, il se rendit avec la Reine Marie, régente des Pays-Bas, à Béthune, où il séjourna jusqu'au 14 septembre. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'il prit un logement chez Philippe de Courteville, qui était un des officiers de sa maison (1).

Philippe de Courteville eut pour fils et héritier Pierre et Jacques de Courteville (2). Jacques de Courteville, dernier de ce nom, n'eût qu'une fille de son mariage avec Isabeau de Landas, Jossine de Courteville, qui apporta la terre de La Buissière dans la famille de Maulde dont elle épousa un seigneur. On rapporte que la dame de Courteville, dernière propriétaire de La Buissière et alors unique de son nom, fit mettre au bas de ses armes, en se mariant, ces paroles: *pour jamais Courteville.* D'autres attribuent ce cri à quelques exploits de guerre dans lesquels un de ses ancêtres se distingua.

Georges de Maulde, écuyer, seigneur de Mauroy, d'Ansereil, de Carnoy, etc., etc., épousa par contrat du 13 avril 1578, passé devant Jean Fournier et Jean d'Illies, notaires royaux en la ville

(1) Les propriétaires du château de La Buissière ont religieusement conservé la dénomination de *Chambre de Charles-Quint* à l'appartement dans lequel ce monarque est supposé avoir couché. Cette pièce, dont l'alcove est lambrissée de chêne, a vue sur la partie du parc appelée encore de nos jours le *Mont-Royal.*

(2) Lettres de recepissé de la terre et seigneurie de la Buissière appartenant à Jacques de Courteville et tenue du château de Béthune 1574. Il est fait mention de 500 mesures de bois comme faisant partie de ce domaine.

de Béthune, Jossine de Courteville, fille de noble seigneur Jacques de Courteville, seigneur de La Buissière, de Preurelles de Trois Marquets, de Famillereux, etc., etc., et de Françoise de Croix. Jossine de Courteville obtint en contrat par avancement d'hoirie, les château et terre de La Buissière, qui depuis lors sont restés dans la maison de Maulde. Cette cession fut confirmée par acte du 9 novembre 1580, passé devant Antoine des Lions, notaire royal à Béthune. Georges de Maulde et Jossine de Courteville firent leur testament mutuel, le 7 février 1591 et choisirent leur sépulture dans l'église de Saint-Martin de La Buissière (1). Jossine survécut longtemps à son mari, mort en 1597, comme on le voit par un codicile qu'elle fit le 4 juin 1625. Elle laissa sept enfants dont l'aîné hérita de la Buissière (2).

(1) Une légende prétend que Saint-Martin est passé par la Buissière. Il existe une fontaine et une rue portant le nom du grand saint de la Touraine. De plus, à la fontaine se trouve une auge en grés dans laquelle on prétend qu'il fit boire son cheval.

(2) 1626, 6 avril. — Déclaration des rentes foncières dues au Roi en la terre et seigneurie de la Buissière et Bruay, dont les droits seigneuriaux et reliefs en dépendans appartiennent à la dame de la Buissière, lesquelles rentes qui avoient été engagées, en 1505, à Jean de Courteville, lors bailli de Lille, ont été rachetées en 1551; suivant cette déclaration, ces rentes consistent en :

234 mencaudées 1/4 de bled,
11 mencaudées d'avoine,
54 liv. 11 s. 4 d. en argent, 748 chapons, 129 poules, 642 œufs.
33 liv. 17 s. 4 d. de rente due par la dame de Brouay.

Le mencaud de bled évalué 70 sols.
Id. d'avoine Id. 44 s.
Le chapon Id. 10 s.
La poule Id. 5 s.
Le cent d'œufs Id. 8 s. 4 d.

Les bois appartenants à Sa Majesté audit la Buissière contiennent 144 mesures à sept tailles qui se coupent tous les cinq à six ans et dont les bourgeois de la Buissière et de Brouai ont la moitié des fagots et bourées provenans de ces bois, au moyen de quoy on n'estime le produit annuel de ces bois que 202 liv. 10 s.

Jacques de Maulde, chevalier, seigneur d'Ansereil et du petit Carnoy, de la Buissière, etc., etc., fut gouverneur de Lens. Il épousa, en 1640, Marguerite-Jeanne de Montmorency, fille de

Il appartient encore à Sa Majesté audit terroir de la Buissière une autre taille de bois, appelée la taille des Caufours, contenant dix mesures dont une mesure en terre labourable, et six quartiers exempts du droit de bourgeoisie, le produit estimé. . . . . 18 liv.

Le revenu total de cette terre est de. . . .	1210 liv. 13 s. 7 d.
Les charges de.	81 liv. 15 s. 0 d.
Reste net.	1128 liv. 18 s. 7 d.

1626, 18 avril, à Béthune. — F. du Taillich, receveur de Béthune, mande à Messieurs des finances qu'il leur envoie la déclaration des rentes dues à Sa Majesté en la seigneurie de la Buissière, qu'il pense que ces rentes et le bois qui appartient au Roi audit la Buissière pourroient être abandonnés à messire Jacques de Maulde, sieur de la Buissière, en échange d'autres bois et héritages situés aux environs de Béthune.

Copie.

1626, 13 octobre, à Béthune. — Les officiers de la gouvernance de Béthune mandent à la Chambre des comptes qu'il leur semble que comme les rentes et bois appartenans au Roi au terroir de la Buissière sont tout à fait à la bienséance de Me Jacques de Maulde, seigneur de la Buissière, ils pourroient lui être donnés en arrentement moyennant 1200 florins de rente annuelle, pour la sûreté de laquelle toute la seigneurie de la Buissière demeureroit affectée et hypothéquée jusqu'à ce qu'il ait baillé en échange héritages suffisans aux environs de Béthune.

Copie.

1626, 19 octobre, à Lille. — La Chambre des comptes mande à Messieurs des finances qu'il lui sèmble qu'on pourrait céder au seigneur de la Bussière les rentes et les bois apartenans à Sa Majesté au terroir de la Bussière moyennant une rente de 1250 florins, à la sûreté de laquelle demeureroit affectée la seigneurie de la Bussière jusqu'à ce qu'il ait cédé au Roi des héritages de semblable revenu situés aux environs de la ville de Béthune; que ces dites rentes et bois seroient tenus en fief du château de Béthune à dix livres de relief, le tiers chambellage et le cinquième denier en cas de vente, don ou transport; que la collation de la chapelle du château de la Bussière resteroit toujours à Sa Majesté, mais qu'on pourroit

Guillaume de Montmorency, seigneur de Neuville-Vitasse, Mercatel, Houchin, etc., etc. et de Marie de Montoye, vicomtesse de Roulers. Le 31 mai 1640, il fit son testament à Famillereux, terre seigneuriale qu'il donna à son neveu, François de Maulde, avec celles de la Buissière, de Preurelle, d'Ansereil, de Trois-Marquets, etc., etc. et fit un codicile au château de la Buissière,

vendre audit sieur de la Buissière la haute justice, moyenne et basse sur lesdites rentes, arrentemens et bois, moyennant finance raisonnable.

Copie.

1628, juillet. — Les rentes foncières de la seigneurie de la Bussière et Bruay et les bois appartenans à Sa Majesté au terroir de la Bussière sont demeurés à Jacques de Maulde, seigneur de la Bussière, pour la somme de.... à condition que les forestiers de la dite seigneurie lui prêteront le serment pour la garde desdis bois et que celui qui possède l'office de forestier en fief le relévera dudit de Maulde, en augmentant par ledit sr le relief de sa seigneurie de la Buissière de pareille somme que doit ledit forestier.

Copie.

1628, 27 juillet, à Bruxelles. — Son Altesse déclare que les rentes foncières de la terre et seigneurie de la Bussière et Bruay détaillées dans ces lettres, et les bois appartenans à Sa Majesté au terroir de la Bussière ont été adjugés à Jacques de Maulde, seigneur de la Bussière, moyennant la somme de 32,000 livres de 40 gros qui seroit payée ès mains du receveur général des finances, à condition que ledit de Maulde jouiroit pour la recette desdites rentes et bois des mêmes privilèges que les receveurs du domaine; que les forestiers de ladite seigneurie lui prêteront serment pour la garde desdits bois et que celui qui possède sondit office en fief le relèvera de lui en augmentant par ledit sr de la Bussière, le relief de sa seigneurie de la même somme que le relief dudit forestier, que lesdis bois seroient mesurés, ensuite de quoi ledit sr engagiste donneroit ses lettres renversales en la Chambre des comptes à Lille, ledit engagement fait à la charge que lesdites rentes et bois seroient tenus en fief du château de Béthune à un chapon de reconnoissance annuelle et aux droits de relief et seigneuriaux accoutumés. Mais par les lettres d'engagement, il auroit été promis audit sieur de la Buissière de le mettre en possession des objets à lui engagés aussitôt après qu'il auroit fourni ses deniers. En conséquence, Son Altesse ordonne par la présente au procureur général d'Artois de mettre ledit Jacques de Maulde en la possession desdites rentes foncières et bois en faisant apparoir par lui de la quittance en bonne forme, promettant sadite Altesse faire expédier au plus tôt lettres patentes dudit engagement.

le 13 mai 1648. Il mourut sans postérité légitime et fut enterré auprès de sa femme dans le chœur de l'église de la Buissière.

François de Maulde, fils d'Antoine de Maulde, troisième fils de Georges et neveu du précédent, était capitaine de deux cents reitres du régiment de ligne. Il mourut sans postérité.

Son frère cadet, Albert de Meaulde, chevalier, seigneur de Lossignol, hérita de la terre de la Buissière. Ce fut en sa faveur qu'elle fut érigée en marquisat par lettres patentes du mois d'avril 1662, registrées au greffe du conseil provincial d'Artois, le 30 juin, et à celui de l'élection, le 4 juillet suivant (1).

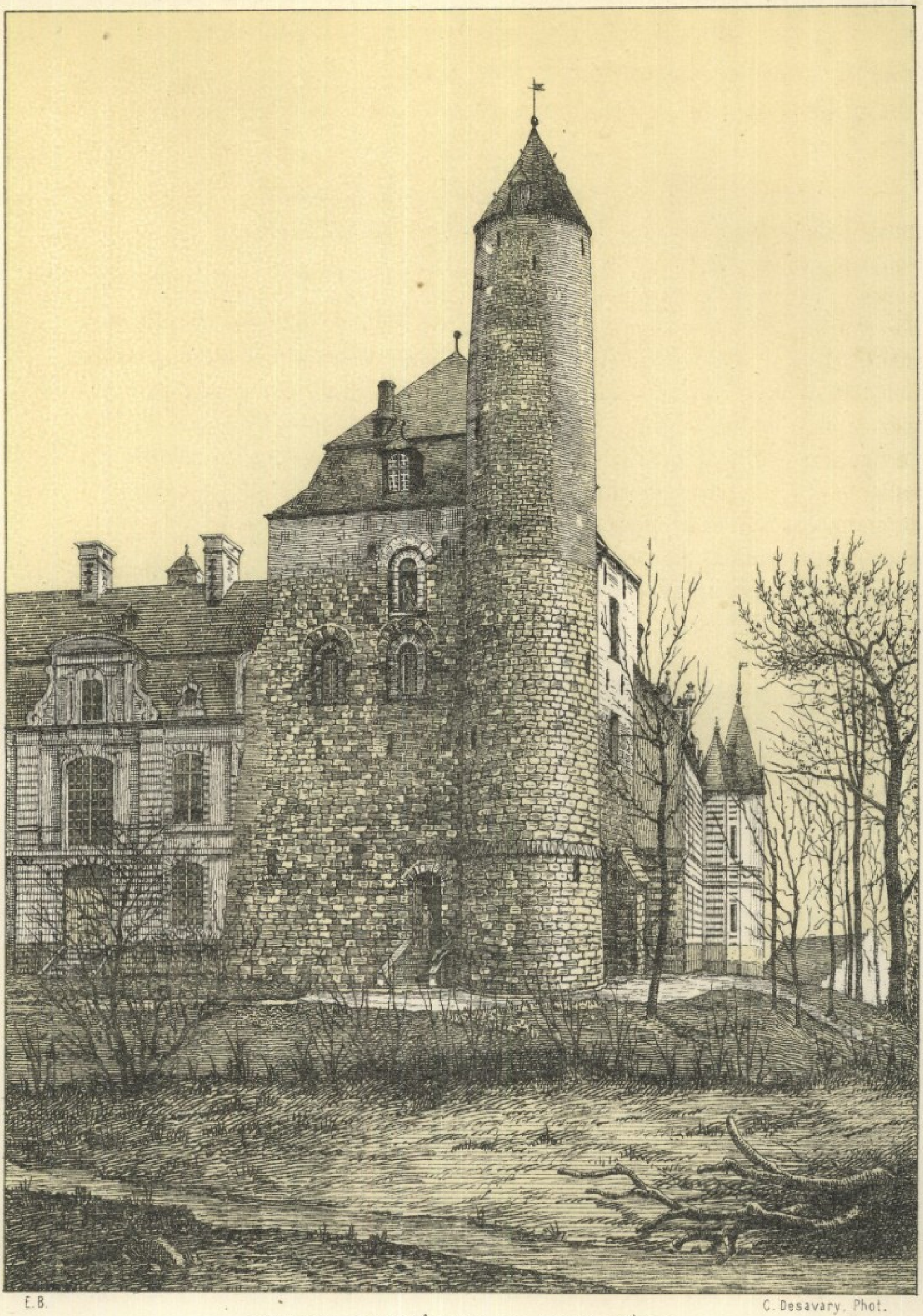
Ensuite est la quittance de ladite somme de 32,000 l. payée par ledit sr de la Buissière ès mains d'Ambroise Van Oncle, receveur-général des domaines et finances du Roi, en date du 26 août 1628.

Copie collationnée, le 24 septembre 1630, par J. DE GUELDRE, et C. DE RIETZ, notaires royaux.

(1) *Lettres patentes érigeant en marquisat la terre et seigneurie de la Buissière en faveur d'Albert de Maulde.*

Louis, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous présens et à venir salut. Les récompenses qui vont à l'honneur et qui passent à la postérité, estant les plus sensibles et les plus considérables, nous avons toujours apporté beaucoup de considération en la distribution de pareilles grâces et pris un soing particulier de ne les départir qu'à ceux qui ont le plus mérité de nous et du publicq, et comme nous nous trouvons obligez de recongnoistre les services que nostre cher et bien amé Albert de Maulde, seigneur de la Buissière, nous a rendus en diverses occasions et l'affection qu'il fit paroistre en toutes celles qui se présentent pour le bien et l'advantage de nostre service et de cet estat, et nous ayant témoigné qu'il souhaiteroit eslever à la dignité de marquisat ladite terre et seigneurie de la Buissière située en notre pays et comté d'Arthoys, mouvante de nous à cause de notre dict comté, laquelle luy appartient en propre, sy nous l'avions agréable, et ayant estés informez que ladite terre et prérogatives de justice, féodalité, patronnage, droits honorifiques d'église, qu'elle est de grande estendue et domaine d'un revenu très considérable, qu'il y a un beau chasteau et un grand parc et plusieurs vasseaux et tenanciers d'icelle, en sorte qu'elle peut en toute manière, soustenir le tiltre et dignité, *scavoir faisons*; que nous, pour ces causes et aultres à ce nous mouvantes et de nostre grace spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons ladite terre et sei-

PAS-DE-CALAIS



E.B. C. Desavary, Phot.

DONJON DU CHÂTEAU DE LABUISSIÈRE

Il épousa, en premières noces, Marguerite d'Enghien, morte en 1651, fille de Jean d'Enghien, seigneur de Bruyelles, et en secondes noces Antoinette de Preudhomme d'Haillies, fille de Jean de Preudhomme, baron de Poucques, vicomte de Nieuport. Après sa mort sans postérité, le marquisat de la Buissière passa à Léon François de Maulde, son frère puîné.

Les seigneurs de la Buissière avaient haute, moyenne et basse

gneurie de La Buissière créée, érigée et eslevée, créons, érigeons et eslevons par ces présentes signées de notre main en titre, dignité, prééminence et privilège de marquisat soubz le nom de Labuissière pour en jouir doresnavant par ledict seigneur de Maulde, ses enfants et ses successeurs masles et loyal mariage audict tittre et dignité de marquisat assemblées de noblesse et autres advantages personnels dont jouissent et ont accoustumez de jouir les autres marquis de notre royaume, comme s'ils estoient cy particulièrement exprimez tant que la ligne masculine durera, laquelle défaillante et icelle terre tombant es mains des filles, la dicte qualité et dignité de marquisat sera et demeurera esteinte et supprimée comme nous l'estoignons et supprimons par ces dictes présentes et retournera ledict marquisat en la première nature pour estre tenue et possédée et demeurer aux filles auxquelles ladicte terre appartiendra comme leur propre héritage eschera par succession de leurs prédécesseurs sans estre subjecte à réunion à nous et à notre couronne nonobstant l'édict du mois de juillet mil cinq cent soixante-et-un et autres sur ce intervenus ausquels nous avons dérogé et dérogeons par cesdites présentes, attendu que sans ladite dérogation, ledit sieur de Maulde n'auroit accepté ledict titre et dignité de marquisat de la Buissière et que tous les vassaux et autres tenans et relevans noblement et roturiérement dudit marquisat de la Buissière fassent à l'advenir leurs hommages et baillent leurs advens et dénombremens et déclarations soubz ledict tittre de marquisat sans estre obligez à autres plus grandes charges et debvoirs que ceux qu'ils doibvent à présent à la charge non aultrement de relever et tenir ledit marquisat de nous, à cause de nôtre dit comté d'Arthois sans aucune augmentation pour ladicte terre et seigneurie de la Buissière et sans aussy aucune diminution à cause de notre dict comté d'Arthois des droits, debvoirs, prérogatives de féodalité, foy et hommage, justice et exercice d'icelle directe seigneurie, patronnage et droits honorifiques dépendant dudict comté auxquels ni en aucune portion ou circonstances d'iceux n'entendons innover ny préjudicier en aucunes manières que ce soit. Ains voulons que les choses à cet égard demeurent absolument et entièrement en leur premier estat de part et d'autre sans toutefois que

justice; les fourches patibulaires étaient situées à gauche du chemin de Béthune à Saint-Pol. On leur payait pour droits seigneuriaux tant en rentes qu'en dons ou transports, le dixième denier. La lettre suivante, émanée du conseil d'Artois nous donne l'exposé de ces droits.

« Le gouverneur général, président et gens du conseil d'Ar-
» tois au premier huissier dudit conseil sur ce requis, salut. Ex-
» posé nous a noble seigneur Messire Albert de Maulde, mar-
» quis de la Buissière, seigneur dudit lieu, que, à cause de sa dite
» terre et seigneurie il a toute justice haute, moienne et basse
» pour laquelle exercer il a bailli, lieutenant procureur pour
» office et autres officiers de justice, seigneur des flégards, flots
» et rivières qui sont et passent audit lieu, sans qu'il soit permis
» à personne que ce soit de lever et tirer les fausses ventelles qui
ladite terre et seigneurie de la Buissière puisse estre cy après désunie et séparée par ledit sieur de Maulde et ses successeurs pour faire que partie dudict marquisat désunie releveroit d'iceluy marquisat, et audict cas de désunion voulons et entendons qu'à l'instant des choses désunies et séparées deviennent immédiatement mouvantes dans notre dict comté ainsy que le total dudict marquisat, et pour plus grande dérogation de ladite terre permettons audict sieur de Maulde de faire ériger des fourches patibulaires à quattre pilliers pour les prévenir de crime. Si donnons en mandement à noz amez et feaux les gens tenans notre cour de parlement et chambre des comptes à Paris, conseil provincial d'Arthois, estatz provinciaux dudict comté et tous autres nos officiers qu'il appartiendra que ces présentes ils fassent enregistrer, et du contenu en icelle jouir et user ledict sieur de Maulde et ses successeurs masles pleinement et paisiblement, cessant et faisant cesser tous troubles et empeschemens au contraire, nonobstant toutes ordonnances et déclarations, arrêts et lettres à ce contraires ausquels et au dérogatoire des dérogations y contenus, nous avons pour ce regard seulement dérogé et dérogeons par cesdites présentes. Car tel est notre plaisir et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes sauf en autre chose, notre droict de l'autruy en toutes. Donné à Paris au mois d'avril, l'an de grace mil six cent soixante-deux et de notre règne le dix-neuf. Signé Louis et sur le reply, par le Roy le Tellier, avec le grand sceau en cire verde.—(Enregistré 6e registre aux communications, 1re série, page 96, verso).

(Collection A. Godin M. O.)

» sont esdites rivières sans le gré et consentement dudit et pour
» chaque fois de soixante sols parisis d'amende, de quoi ainsi
» jouir user et possesser ledit seigneur exposant est en toute
» bonne possession et saisine affirmative, négative et mixte au
» veu et sceu d'un chacun du moins depuis les derniers avis et
» exploits. Ce néantmoins Guislain Poirié, demeurant à Brouay
» se seroit ingéré depuis un an encha de tirer esdites rivières
» les fausses ventelles appartenant audit seigneur sans avoir lui
» mandé licence ni congé, en troublant partant ledit exposant
» en sesdits droits, possessions et saisines, commettant vers lui
» ladite amende qu'il n'a volu réparer à tort et sans cause de
» nouvel requérant sur ce notre provision ; pourquoi nous vous
» mandons et commettons que, à la requête dudit seigneur ex-
» posant, adjourniez pardevant vous à comparoir ledit turbateur
» au devant du lieu contentieux et illec tenez, maintenez et gar-
» dez de par le Roy notre sire et nous pour justice ledit seigneur
» exposant ou procureur pour lui en ses dits droits possession
» et saisine, faisant commandement audit turbateur de réparer
» les dits troubles susdits et en cas d'opposition, la nouvelleté
» ostée, et la chose contentieuse des parties prinse et mise ès
» mains dudit seigneur Roy, assignez à l'opposant jour compe-
» tent à comparoir audit conseil pour dire ses causes d'opposi-
» tion ; et si à ladite remise il se laissoit mettre et couller as
» déffaut, le réa..... comme dessus pour icellui veoir dire, etc.
» de ce faire et rescrire vous donnons pouvoir. Donné sous le
» contre scel dudit conseil le quinzième de janvier seize cent
» septante.

» Signé P. DELEBECQUENE par ordre et scellé. »

Léon François de Maulde, chevalier, marquis de la Buissière, baron de Preurelle, seigneur de Trois-Marquets, de Baudigny, etc., etc., épousa : 1° Antoinette de Beauffremetz ; 2° le 22 mars 1676, Ernestine-Thérèse de Ghistelles. Ils firent leur testament mutuel à Arras, le 30 janvier 1687, devant Allard et Bartes, notaires royaux. Léon-François de Maulde avait reçu des lettres de marquisat de la Buissière, données à Saint-Germain-en-Laye,

en avril 1672. Il mourut le 5 février 1687 et fut inhumé dans le chœur de l'église devant le maître-autel. Sa femme, Ernestine de Ghistelles, donna au Roi, le 24 août 1692, le dénombrement de tous les biens que ses enfants mineurs tenaient de Sa Majesté, à cause de son château de Béthune.

De ce mariage naquirent neuf enfants dont l'aîné Léon-Ange-Charles-Antoine de Maulde, né le 24 juillet 1680, fut marquis de la Buissière. Il devint maistre de camp de cavalerie, et fut nommé chevalier de Saint-Louis. Il épousa, en 1717, Marianne d'Auxy, fille de François d'Auxy, comte de Monceaux, et de Madeleine de Jubert. Il mourut sans enfants, le 6 octobre 1740 et fut inhumé dans le caveau seigneurial. Il avait fait les campagnes d'Italie en 1733 et 1734, et avait dû quitter le service par suite de ses nombreuses blessures après la bataille de Guastalla. Ce fut lui qui, en 1735, fit rebâtir le corps-de-logis placé vis-à-vis la chapelle du château. Le parc renfermait alors environ cent arpents de bois, autrefois entourés de murailles qui ont complètement disparu de nos jours, tant par la négligence des propriétaires modernes que par la vente qu'en fit Louis-François de Maulde à Louis XIV, qui employa cette immense quantité de matériaux à la construction des fortifications de Menin (1).

Le fils aîné de Léon-François de Maulde étant mort sans enfants, la terre de la Buissière passa à son frère cadet, Louis-François, comte de Maulde, qui fut baptisé à l'église paroissiale de la Buissière, le 24 février 1684. Il fut nommé capitaine au régiment de Turenne, cavalerie, et passa avec le même grade, deuxième compagnie, au régiment royal des carabiniers, 10 septembre 1733. Lieutenant-colonel de la brigade de Valcourt, le 3 août 1734, il obtint le brevet de maistre-de-camp, le 25 novembre suivant ; il fit foy

(1) P. Ignace, Mss. mém. t. VI, p. 386.—Add. aux mém., t. 1er. p. 375. Menin. L'an 1685, le Roi Louis XIV y fit faire une nouvelle enceinte de murailles flanquée de huit bastions, et il y fit bâtir un réduit et quatre nouvelles portes. Le célèbre ingénieur et maréchal de Vauban eut la direction de tous ces ouvrages, qu'il appellait son chef-d'œuvre.
(Les délices des Pays-Bas, t. 3, page 12.)

et hommage au Roi, le 17 octobre 1741, pour son marquisat de la Buissière, et les autres terres de sa maison mouvantes du château de Béthune. Il mourut à la Buissière dans la nuit du 30 au 31 mai 1763, et fut enterré dans le caveau de sa famille, sous le chœur de l'église. Il avait épousé par contrat, signé par le Roi et la famille royale et passé les 8 et 10 juillet 1735 devant Gervais et son collègue, notaires au Chatelet de Paris, Marguerite-Félicité de Conflans, fille de feu très-haut et très-puissant seigneur, Alexandre-Philippe de Conflans, premier gentilhomme de la chambre de Mgr le duc d'Orléans, régent du royaume, et de dame Louise-Françoise de Jussac, gouvernante de S. A. R. Elle devint dame d'honneur de Mesdames de France. Ils eurent quatre enfants dont l'aîné, Léon-Louis-Eugène comte de Maulde, né le 25 avril 1735, devint marquis de la Buissière. Il fut nommé colonel dans le corps des grenadiers de France, le 15 avril 1752, puis colonel du régiment de Bresse, en 1765, et chevalier de Saint-Louis. Appelé au grade de brigadier des armées du Roi, le 1er mars 1780, il fut ensuite créé maréchal-de-camp, du consentement du Roi et de la famille royale, signé le 10 avril 1764. Il épousa le 1er mai suivant Marie-Anne-Charlotte-Achille-Davy de la Pailleterie, qu'il présenta à la cour, le 22 juillet 1764. Louis Eugène de Maulde mourut le 24 juillet 1793, à bord du brick américain la *Mary*, qui, fuyant le massacre de Saint-Domingue et se rendant à Philadelphie, fut pillé dans le trajet par un corsaire anglais (1). Sa femme mourut à la Buissière, le 1er avril 1821,

(1) **Les héritiers de M. le comte de Maulde. — 23 janvier 1826.**

Demande formée: 1° par M. Louis-Léon-Adelaïde comte de Maulde, demeurant au château de la Buissière (Pas-de-Calais), et 2° Madame Charlotte-Félicité-Eugénie de Maulde, ve de M. Henri-François Lucretius, marquis de Blacons, demeurant à Paris, à l'effet d'obtenir l'indemnité qui leur est due pour les biens-fonds sequestrés sur M. Léon-Eugéne comte de Maulde, leur père, et cédés par l'Etat à l'hospice de Béthune.

Acte de dépôt en bonne forme chez Herrent, notaire royal à Béthune, d'un extrait du procès-verbal, dressé le 6 avril 1793, en rade de Philadelphie, à bord du brick américain *La Mary*, par les passagers français à bord

laissant trois enfants dont l'aîné, Louis-Léon-Adelaïde comte de Maulde, hérita de la terre de la Buissière. Ancien capitaine au régiment de chasseurs à cheval (chasseurs d'Alsace), il fut décoré de Saint-Louis et nommé commandant de place à Béthune. Après avoir fait les premières campagnes de l'émigration, il passa dans l'Amérique septentrionale, puis à Saint-Domingue où il fut blessé au bras droit dans l'expédition contre les nègres. Il épousa le 24 mai 1808, Marie-Victoire-Jeanne de Lasteyrie Du Saillant, fille de Charles-Louis-Jean-Gaspard de Lasteyrie, marquis du Saillant et de Saint-Viance, vicomte de Comborn, sénéchal de la province du Limousin, et de Caroline-Elisabeth de Riqueti-Mirabeau. Il n'en eut qu'une fille, Léontine-Charlotte-Désirée de Maulde, mariée au comte de Riencourt, dont le fils Léon-Louis-Marie a épousé, le 2 mai 1860, Jeanne-Marie-Elisabeth de Bertoult. De ce mariage est né, le 7 juillet 1861, Arnould-Charles-Louis-Marie.

dudit brick et constatant que M. de Maulde est décédé en pleine mer à bord de ce bâtiment, le 24 juillet 1793.

Il résulte de l'inventaire fait après le décès de M. le comte de Maulde, décédé à bord du brick américain *la Mary*, qu'il a laissé pour héritier et chacun pour un tiers ses trois enfants savoir : M. Louis-Léon-Adelaïde de Maulde, demeurant alors à Philadelphie et maintenant à la Buissière, Mme Charlotte-Félicité-Eugénie de Maulde, demeurant à Cesilum (Etats-Unis) et maintenant à Paris, et 3° Mme Adelaïde-Eugénie-Victorine de Maulde née à Labuissière, le 9 avril 1767, et décédée à la Buissière, le 12 janvier 1823.

Mme Adelaïde-Eugénie-Victorine de Maulde a laissé pour héritiers et chacun pour moitié, M. Louis-Léon-Adelaïde comte de Maulde et Mme Charlotte-Félicité-Eugénie de Maulde, marquise de Blacons. M. Louis Léon Adelaïde de Maulde est né à Paris, le 28 avril 1769.

Mme Charlotte-Félicité-Eugénie de Maulde est née à Labuissière, le 13 février 1765.

M. Henri-François Lucretius de Blacons est né à Grenoble, le 30 octobre 1758.

M. Henri-François Lucretius de Blacons est décédé à Paris, le 14 mars 1805 (23 ventose an 13).

(Loi du 27 avril 1825, demande en indemnité, n° 290).

(Collection de M. Gopin, Mss. M.-O).

Le château de la Buissière, situé sur la route de Saint-Pol à Béthune, à deux lieues de cette ville, est aujourd'hui une des plus jolies résidences de l'Artois. L'habitation se compose de deux constructions bien distinctes : la tour et le nouveau corps-de-logis.

Dans l'origine, le donjon de la Buissière constituait l'unique habitation des avoués de Béthune et après eux, des souverains de la Flandre. C'était un bâtiment carré, assez étroit, environné de fossés, et bâti au milieu d'un bois, jadis entouré de murailles et sur une élévation qui a conservé le nom de *Mont-Royal.* Une tour ronde et très-élevée servait d'escalier donnant accès dans les appartements. Ce bâtiment, qui existe encore de nos jours, a quatre étages du rez-de-chaussée au grenier. Les deux étages intermédiaires contiennent chacun trois chambres. La tour est terminée par une flèche en bois surmontée d'une boule et renferme quatre-vingt-quatorze marches. Le rez-de-chaussée se compose d'une salle basse, dite *salle des gardes,* dont les voûtes reposent sur des colonnes en grés, et dont les murailles, à partir du niveau du sol, ont près de trois mètres d'épaisseur. Elle s'étendait jadis jusqu'à une autre tour large et carrée qui a disparu.

Vers le milieu du XVIII[e] siècle, les seigneurs de Maulde se sentant trop à l'étroit dans ce modeste corps de logis, ajoutèrent d'autres constructions formant un angle dont le donjon resta le sommet. Une magnifique terrasse y donne accès et domine tous les alentours. Elle aboutissait jadis à la chapelle castrale dont l'ancienne importance mérite une mention toute particulière.

Cette chapelle était bénéficiale et avait un titulaire résidant (1),

(1) *Extrait des registres de l'état-civil de la commune de la Buissière en* **1693.**

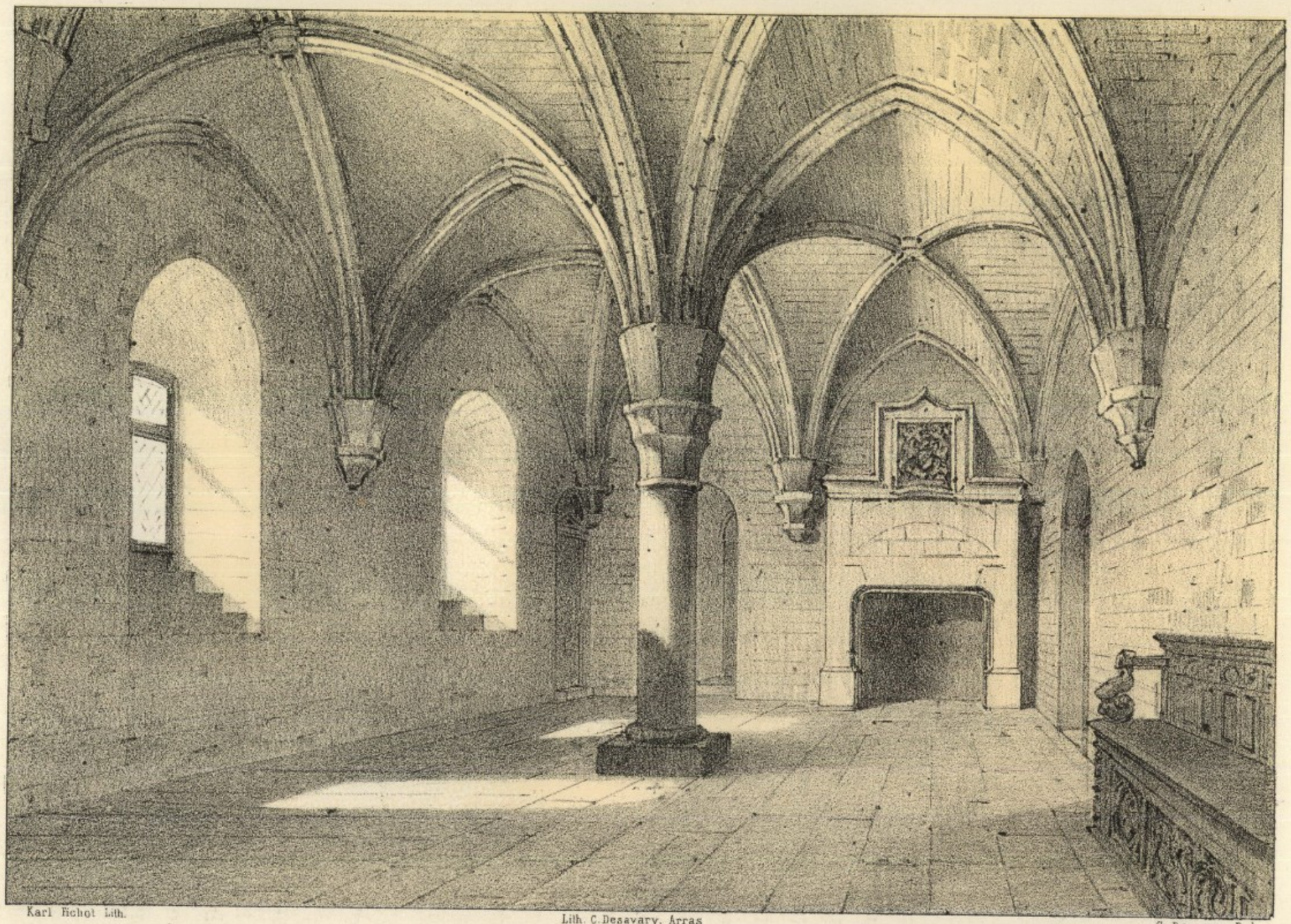
L'an de grâce mil six cent quatre-vingt-treize, le vingt-quatrième jour du mois d'aoust est décédé, en cette paroisse, Eloy Petit, mari es premières nopces de Marie-Julienne de le Plancque, agé de trente six ans ou environ, et a esté cejourd'hui vingt-cinquième inhumé dans le cimetière de

qui devait y dire la messe tous les jours. Elle était placée sous le vocable de Saint-Pancrace, martyr, dont on y conservait les reliques, et l'office solennel y était chanté le trois novembre, jour de la Saint-Hubert. Il s'y faisait un pélérinage assez suivi : Les mères y apportaient leurs enfants qui étaient noués, afin d'obtenir leur guérison par l'intercession du Saint Patron.

Voici la description que fait le P. Ignace de l'ancienne chapelle du château de la Buissière : « C'est la chapelle castrale la plus » en règle qu'il y avait en 1732 dans le diocèse, elle est voûtée » avec sacristie et généralement tout ce qu'il faut quant en or- » nemens, linges, vases sacrés, paremens d'autel. L'horloge est » au-dessus et elle est fort bien parée. Au bas de la relique de » Saint-Pancrace sont les armes des de Maulde et de Trame- » court. L'on voit aux deux piliers de l'autel deux postures à » genoux ; celle à droite représente un chevalier ayant son casque » près de lui. Sur le piédestal au-dessous duquel sont les armes » de Courteville, à gauche, la figure représente une dame les » mains jointes, et au bas les armes de Noyelles : C'est homme » et femme, seigneur de ce lieu.

» A la vitre sur l'autel est peint un chevalier à genoux, ayant » sur ses épaules l'écusson d'argent à l'aigle éployée de gueules, » et une dame aussi à genoux, ayant sur sa robe un écu à deux » lyons de sable, armés, lampassez et couronnés d'or. Aux fe- » nêtres à droite, en y entrant, sont les armes écartelées de » Licques et Lens, et au-dessus dans un cartouche, on a mis » celles de Maulde. L'an 1611, aux vitres à gauche, ce sont les » armes de Maulde et de Montmorency ; les vitres de cette cha- » pelle étaient autrefois toutes en peinture. Il y a quatre piliers » dans le mur qui soutiennent la voûte, aux deux côtés, à la

cette paroisse proche d'une petite croix de grèz ce vers soleille du midy, où nous l'avons porté avec les cérémonies accoutumées de l'église, les jours mois et an que dessus : auquel convoi ont assisté messire Pierre Petit, prêtre chapplin, bénéficier de la chappelle castralle de Saint-Pancrace, son frère, et est signé Antoine Gloribus, prêtre curé de cette paroisse de la Buissière.



Karl Richot Lith. Lith. C.Desavary, Arras C. Desavary Del.

SALLE DES GARDES DU CHATEAU DE LABUISSIÈRE

» droite, les armes de Maulde peintes, à gauche celles de Cour-
» teville. »

L'église de la Buissière renfermait le caveau seigneurial de la famille de Maulde. Il était placé dans la nef du milieu à l'entrée du chœur. Il fut complétement détruit et dépouillé des précieux restes qu'il renfermait à l'époque de la révolution. Un arrêt ministériel du 9 mars 1840, (1) autorisa un des héritiers à faire placer dans un des murs extérieurs une nouvelle pierre tumulaire auprès de l'emplacement où reposaient les cendres de ses ancêtres.

La construction de l'église de la Buissière remonte à l'année

(1) Le Garde des Sceaux, Ministre Secrétaire d'Etat de la justice et des cultes,

Vu la demande formée le 10 décembre 1838 par le sieur de Maulde,

Vu la délibération du conseil de fabrique de la Buissière et celle du conseil municipal de cette commune sous la même date du 2 décembre,

Vu les avis favorables de Son Eminence le cardinal évêque d'Arras et de M. le Préfet du Pas-de-Calais.

L'article 73 du décret du 30 décembre 1809,

ARRÊTE :

La fabrique de l'église succursale de la Buissière (Pas-de-Calais) est autorisée à consentir à ce que le sieur de Maulde place et appuie contre le mur extérieur de cette église, auprès de l'emplacement où reposent les cendres de sa famille, une pierre tumulaire portant l'inscription suivante :

« Ci gisent les corps,

» De Madame Marie-Anne-Charlotte-Achille Davy de la Pailleterie, veuve
» de M. Léon-Louis-Eugène, comte de Maulde, marquis de la Buissière,
» colonel des régiments de Flores et de Bresse, maréchal-de-camp, cheva-
» lier de Saint-Louis, décédé le 1er avril 1821, âgé de 80 ans 4 mois.

» De sa fille Madame Adelaïde-Eugénie-Victorine de Maulde, ancienne
» chanoinesse au chapitre de la Reine de Bourbourg, décédée le 2 janvier
» 1823, âgée de 56 ans et 5 mois.

» De Madame Marie-Victoire-Jeanne de Lasteyrie du Saillant, ancienne
» chanoinesse à Maubeuge, décédée le 21 janvier 1830.

» De sa sœur Madame Marie-Victoire-Jeanne de Lasteyrie du Saillant,
» chanoinesse à Remiremont, femme de M. Louis-Léon-Adelaïde, comte

1523. Elle fut bâtie, grace aux libéralités du seigneur Pierre de Courteville, marié à N.... de Noyelles. En souvenir de cette pieuse fondation, les armoiries écartelées des deux familles furent gravées sur l'une des colonnes du sanctuaire, où on les remarque encore aujourd'hui. On voyait jadis sur les vitraux des fenêtres du chœur, d'un côté les armes de l'évêque d'Arras, Richardot, et de l'autre celles des familles de Maulde et d'Enghien. La chapelle de Saint-Martin renfermait une pierre sur laquelle était représenté en relief, un seigneur de Courteville (1).

L'église présente tous les caractères du style ogivique tertiaire par des fenêtres à ogive coupées par un meneau formant deux arcades et une rose en cœur enflammé dans l'église, et plus riche, plus historiée dans le chœur. Les contreforts du chœur sont terminés en une sorte de décoration ou arcade ogivique. On ne trouve au dehors au-dessus des fenêtres ni feuilles ni autres ornements analogues. La tour est carrée, sans contreforts ; elle est surmontée d'une flèche en pierres assez élevée et se trouve placée entre l'église et le chœur. Les fenêtres sont à plein ceintre et encadrées par un cordon qui tourne un peu au-dessus d'elles et se prolonge tout autour de la tour. Sur les angles de la corniche placée au-dessus de ces fenêtres sort une gargouille en pierre qui rejette les eaux de la flèche. Chaque face de la tour

» de Maulde, ancien capitaine de cavalerie, commandant de Béthune et de
» Saint-Venant, chevalier de Saint-Louis et fils de M. le comte de Maulde,
» marquis de la Buissière, décédé le 27 octobre 1831.

» De sa fille Madame Léontine-Charlotte-Désirée de Maulde, comtesse
» de Riencourt, décédée le 5 juin 1838.»

Paris, le 9 mars 1840.

Le Garde des Sceaux,

Ministre Secrétaire d'Etat de la Justice et des Cultes,

Signé : Vivien.

(Archives de l'Evêché d'Arras).

(Collection de M. Godin, Mss. M. O.)

(1) Mss. du P. Ignace. Dictionnaire. Tome 1er, page 733 et suivantes.

n'a qu'une fenêtre ; on y monte par une tourelle adossée du côté du cimetière et terminée par un toit de pierres en escalier.

L'intérieur de l'église est divisé en trois nefs par des colonnes octangulaires, surmontées d'un chapiteau aussi octogone composé d'un fut s'évasant dans le haut, d'une moulure en bas, et d'une autre beaucoup plus en saillie en haut, et portée par deux consoles. Sur chaque face, au-dessus, sont des arcades à ogives portant les voûtes en planches. Chaque nef est surmontée d'un toit particulier.

Le chœur est voûté et les filets qui se croisent, sont portés par des culs-de-lampe assez riches, mais semblant appartenir à la renaissance.

Enfin, au bas de l'église sont les fonts baptismaux ; ils furent donnés, en 1627, par un seigneur de Maulde. La cuve baptismale est taillée dans un bloc de grés extrait des carrières des environs de Béthune. L'intérieur est creusé en bassin circulaire ; les sculptures qui ornent la partie extérieure sont d'une exécution assez facile, et quoique ces bas-reliefs soient un peu incorrects du côté du dessin et de la perspective, la pierre en est bien fouillée, et l'éxécution matérielle atteste que le ciseau du sculpteur était dirigé par une main assez habile.

Le bas relief se compose de deux anges aux aîles déployées, tenant d'une main une palme et soutenant de l'autre un écusson représentant les armoiries de la famille de Maulde.

La partie supérieure est terminée par deux petites moulures très-simples au-dessous desquelles se déroule une guirlande de rosaces mêlées de têtes d'enfants. Au milieu et faisant face à l'église est le millésime de 1627.

Les fonts baptismaux de la Buissière sont supportés par une petite colonne centrale, en grés, très-simplement ornementée et par trois statuettes isolées ; elles représentent les trois vertus théologales : la Foi porte la croix, l'Espérance a perdu son symbole, mais elle a conservé un écusson portant la date de 1627, la Charité tient un enfant dans ses bras et un autre par la main.

Sauvés pendant la révolution par un généreux dévoûment d'un habitant, nommé Guyo Martin, les fonts baptismaux présentent

un ensemble assez remarquable et font l'un des principaux ornements de l'église de la Buissière.

Nous mentionnerons aussi une ancienne croix de grés avec la Sainte-Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus et portant à la base sa date de 1636. Elle était autrefois placée dans le cimetière; la preuve nous en est fournie dans un vieux tableau restauré par les soins de son propriétaire, M. de Norguet, et représentant un engagement autour de l'église entre des partis ennemis, à l'époque de l'occupation espagnole. Cette croix fut brisée en 1793; M. de Norguet en ayant retrouvé les débris, l'a fait restaurer et replacer au lieu de l'ancien Calvaire, à l'angle des routes de Saint-Pol et de Bruay.

COUSTUMES de la ville prevosté et eschevinaige de la Buissierre de présent appartenant à noble dame Madame Jossine de Courteville, dame dudict Buissierre, Famillerœux, Preurelles, Troismarcais, etc., vefve de deffunct noble seigneur George de Maulde, seigneur d'Anserveulle, du Carnoy, Clerioeux, etc. Aiant ladicte dame tout tel droict qu'avoit et jouissoit deffunct d'ilustre mémoire, le Roy don Plippes de Castilles auparavant l'achapt faict par feu Messire Jehan de Courteville en son temps chevallier, sommillier de corps de l'Empereur Charles V^e^ de ce nom et mestre d'ostel de la Roynne, lesquelles coustumes sont telles que cy apres senssieult.

Et primes

En la dicte ville de la Buissierre, la dicte dame a toutte haulte justice moienne et basse et aussy pour icelle garder et exercher y a prevost, huict eschevins, sergeant à verges et aultres officiers ausquelz loist de prendre, apprehender et constituer prisonniers tous malfaiteurs et malfaictresses pour quelque chose que ce soit ou puist estre.

Item auquel sergeant a luy loist faire touttes prises arrestz aultres exploictz mesme ledict seigneur poeult prendre tous

malfaicteurs et malfaictresses et aultres sy comme bestiaulx estans ez dhomaiges et les poeult prendre de veul.

Item tous manans et habitans de la dicte ville poeuvent prendre tous délincquans estans sur leurs héritaiges et iceux admener et rendre au sergeant de la dicte prévostée.

Item par ladicte coustume nulz desdictz habitans ne poeuvent achepter bois pour sa provision jusque à ce que les bois de la dicte dame de la Buissière soient vendus ou distribués.

Item nulz desdictz habitans ne poeuvent mectre nulz bois eslever maisons soit dachapt ou de leur crût sans demander grace à ladicte dame ou son commis sur paine et amende de soixante solz parisy. Laquelle grace ne leur poeult estre refusez sauff qu'ilz ne sont tenus de demander grace pour leurs mannoires et mectz seans en ladicte ville.

Item en ladicte ville dudict Buissierre, il y a coustume que l'on nomme d'entravertissement, de sang ou par lettres que poeuvent deux conjoinctz par mariage ensemble, lung aiant enffans venant de ce mariage et demeurant es mectes dudict eschevinaige, l'autre par lettres de recongnoissance passées pardevant eschevins dudict Buissierre.

Item par la vertu de ladicte coustume dentravertissement par le trespas du premier mourant au cas qu'il termine audict eschevinaige tous les biens moeubles debtes, cateux et heritaiges de leurs acquestes quilz délaissent au jour de leurs trespas scitués es mectes dudict eschevinaige succedent et appartiennent au survivant soit lhomme ou la femme pour en joir par ledict survivant quant aux biens moeubles ou debtes ou quelles soient pour en faire a son plaisir en paiant touttes debtes passives. Et quant aux mémoires venans de leurs acquestes ledict survivant ne poeult joir seullement que sa vie durant sans les povoir ny aliéner, car doibz l'instance du premier mourant lesdictz heritaiges sont submis ausdicts enffans venans de ce premier mariage entresfondz et proprietez, desquelz mannoirs mects et heritaiges en joira ledict survivant toutte sa vye durans, en entretenans tous les amazemens estans sur lesdicts mannoires et heritaiges bien et suffissament et en entretenans tous lesdictz enffans durant leur minoritée.

Item se lesdictz enffans vont tous de vie a trespas auparavant ledict survivant. Icelluy survivant en ce cas est héritier ou héritierre de ses dictz enffans en tous lesdictz mannoires et héritaiges tenant la cotte et ligne.

Item par l'acoustume dudict eschevinaige se au jour du trespas du premier mourant desdictz conjoinctz se il ny a nulz enffans ou enffans et quilz soient allées de vye a trespas en ce cas ledict survivant succede en tous les biens moeubles debtes, cateux et héritaiges venans de leurs acquets pour en joir luy ses hoirs a toujours tenant sa cotte et ligne.

Et quant aux héritaiges patrimongniaux venant du premier mourant ledict survivant en doibt joir toutte sa vye pourveu quil ne se remarie et se il se remarie lesdicts héritaiges retournent au prochain héritier dudict premier mourant sans paier nulles debtes.

Item, par ladicte coustume se deux conjoinctz par mariaige, demeurans en ladicte ville et eschevinaige n'ont acquis le droict dentravertissement de sang ou par lettres et lun va de vye a trespas, la moictié de tous les biens mœubles debtes cateux et héritaiges acquestées durant leurs conjonctions de leurs mariaiges succedent a son plus prochain heritier en paiant moictié debtes allencontre dudict survivant a la charge que dessus. Et quant aux maisons et héritaiges patrimongniaux retournent pareillement ausdictz héritiers tenant cotte et ligne en ensuivant la coustume généralle.

Item, par ladicte coustume tous les heritaiges estans audict eschevinaige venans dacquest ou de patrimoisne se poeuvent vendre, donner et aliener ou transporter sans en garder nulle des trois voies asscavoir necessite jure et approuve par deux tesmoings et du moings par remploy ou par consentement dheritier. Sy ny a en iceulx heritaige ratraicte par proximité se ceulx quy sont habils a faire ladicte ratraicte fachent leurs diligences depuis la vendition en dedens la saisine baillie à lachepteur en paiant et remboursant vins, deniers adieu, coultaige, deniers principaux et tous locaux constenens débourses pour raison desdictz achaptz.

Item par ladicte coustume que quant aulcune aians maison mannoires et heritaiges seans audict eschevinaige vont de vie à trespas et quant ilz en font vendition ou transport ou que ils vont de main à aultre, les héritiers d'iceux héritaiges ou ceulx aians le droict ne sont tenus paier pour ce droict de reliefz ou apprehention d'iceulx que la double rente au prouffict de ladicte dame de la Buissière, saulf que audict eschevinaige, il n'y a aulcunes rentes des terres que l'on nomme les terres L'avoués, lesquelles doibvent pour chacune mesure de rente ung menchauld de bledz et deux chappons à ladicte dame et des demie rentes l'avouerie qui doibvent pour chacune mesure demie menchauldz et ung chappon et doibvent pour droictz seigneuriaulx ou relief à la dame dudict Buissierre six deniers parisiis de la mesure pour la plaine dite L'avoué et pour la demie rente dicte L'avoué trois deniers parisis de chacune mesure.

Item en ladicte ville dudict Buissierre lon use de clain et arrest lacquelle voie se faict par ung sergeant à verges que commect ladicte dame sur touttes personnes trouvées audict eschevinaige ou leurs biens à la requeste des parties et pour sommes de debtes certaines contractées ou promesse ou par condemnation, et est larreste submis de baillier caution se dudict arrest ilz voeulent contredire comme aussy celuy demander, tenir, baillier caution pour les despens se il nest bourgeois, et se a tort l'arrest se faict. Celuy quy faict faire ledict arrest fourfaict lamende de soixante solz parisis envers ladicte dame de la Buissière dont le prevost et eschevin en ont chacun dix solz se ce nest que la cause se wide par serment.

Item a la dicte dame de la Buissière a cause de sa dicte prevoste et eschevinaige amende de soixante solz parisis et en dessoubz quant le cas y eschiet, droict dissue, foraige et afforaige tenir plaidz de quingevine a aultres ledict prevost son lieutenant commis conjure desdictz eschevins, pareillement coustumes de faire bancqz darrest, tenir frances verites, visiter les rivieres et cours deauwes, chemins et planques estans de ladicte ville sur les amendes sur ce accoustumées quy sont telles que de dix solz sur les grandes rivières, trois solz sur les petittes rivières et pour les chemins planques trois sølz.

Item ont lesdictz prevost et eschevins accoustume faire visitation des bois appartenant a présent a ladicte dame de la Buissière tant des bois quilz furent a Monsieur Dantignoeul comme des aultres bois faire commandemens aux gardes desdicts bois, de bailler des bois asscavoir aux bourgeois dudict Buissierre et Bruay selon lassiette quy sen faict par les eschevins dudict Buissierre a chacun selon sa cotte et ce de la juste moictié de la tonture desdictz bois, demeurant l'aultre moictié au prouffict de la dicte dame selon laccort quy s'en est faict avecq aultres clauses y contenues.

Item poeuvent tous eculuy quy eut heritaiges audict Buissierre contigue les flegards, haboutans, rivières, faire planter à leurs prouffictz et en entretenant par eulx les chemins et rivieres à leurs despens. C'est asscavoir sur le bort des sentes; rivières et non ailleurs, sans néantmoins empescher lesdictz chemins.

Item par ladicte coustume tous mannoires tenus de la dame audict Buissierre, sortissent telles nature et condition en succession que le filz aisné succede et a son choix de prendre lequel mannoir et mects que bon luy semblera soit amazé ou non apreiz le second filz, ainsy et de degrés en degrés se plusieurs en y a et pareillement les filles en cas pareil en fault de hoirs masles et quant aux heritaiges partables et cateux comme granges, bois et aultres edifices se partissent en mez commung a tous les dictz enfans.

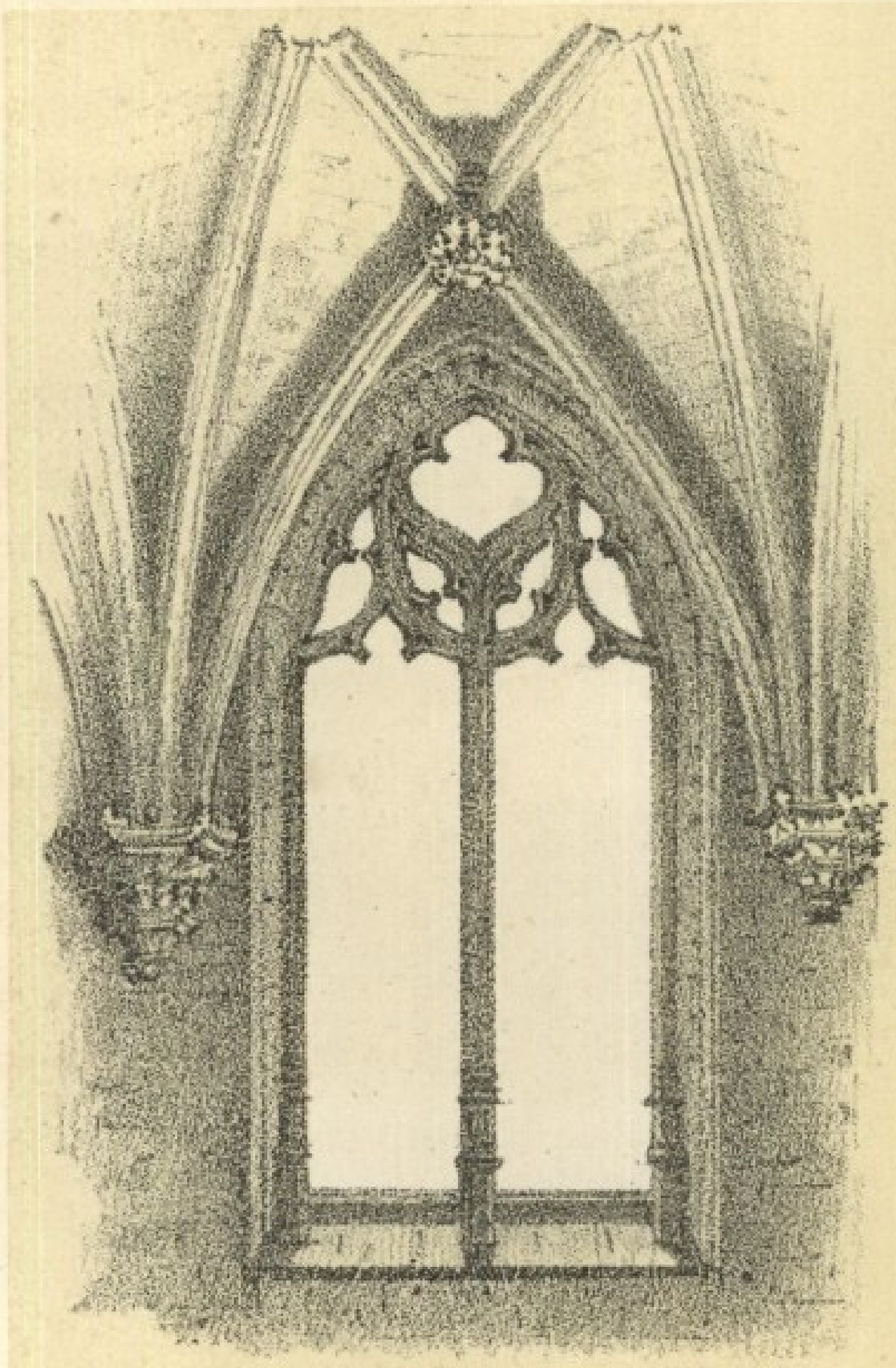
Item par ladicte coustume se aulcune héritiere ou héritier ne se approchent de paier le reliefz desdits mannoires et aultres heritaiges tenus de la dicte dame, elle ou ses officiers poeuvent rigaller et prendre les prouffictz et revenus desdictz heritaiges au prouffict de ladicte dame tant et jusque a ce que ledict heritier aura offert et paié ledict relief quy se doibt fere au dict eschevinaige en dedens sept jours et sept nuicts.

Item par ladicte coustume, le prevost dudict Buissierre ou son lieutenant poeuvent audict eschevinaige faire inventoire et prise des biens quy succedent et appartiennent aux mineurs daens et cometre tutteurs et curateurs à la nomination et par ladvis de leurs parens et amis carnelz d'iceux mineurs daens pour les dictz

PAS-DE-CALAIS







Karl Fichot Lith. Lith. C. Desavary, Arras C. Desavary Del.

ÉGLISE DE LABUISSIÈRE

mineurs et leur biens et revenus, garder, régir et gouverner et en rendre bon compte et relica pardevant y celle justice toutes fois que mestier et requiz seront lesquelz curateurs seront tenus de bailler caution pour la sécurité des dicts biens.

Item a la dicte dame a cause de sa dicte seigneurie et prevosté droict de preminence de flatrir mesure pour vendre grains boire huille et aultres choses selon lesquelles mesures, tous les manans et habitans dudit Buissierre sont tenus de mesurer sur paine et amende de soixante solz parisis au prouffict de la dicte dame.

Item que tous manans et habitans dudict Buissiere aians les dictes mesures sont tenus chacun an les rapporter a ladicte dame son dict prevost son lieutenant et eschevins pour icelles estre veues visitées et espallées aux mesures de la dicte seigneurie sur peine et amende de dix solz parisis.

Item sy icelles mesures ainsy apportées sont trouvées trop petittes et non flatries, en ce cas les dicts eschevins a la conjure dudict prevost ou son liéutenant poeuvant déclairer lesdictes mesures estres rompus et enfondrées, confisquées à la dicte dame et sy condempnent celuy ou ceulx a quy lesdictes mesures ont estées trouvées ou quy les auront apportées en l'amende de soixante solz parisis.

Item que ladicte dame ou son prevost et eschevins par ladicte coustume poeuvent tousfois que bon leur semble faire visitation et esclein ès maisons dudict villaige de la Buissierre.

En faisant telle visitation et esclein, sy lesdictz officiers trouvent telles mesures non flatue Larchin ou aultres choses le poeuvent prendre, lever et emporter pour en prendre la congnoissance et judicature.

Item en ladicte ville de la Buissierre et eschevinaige, il y a scel aux causes de quoy l'on at acoustume de tous temps sceller tous contratz de venditions, mariaiges, lettres de sentences et aultres choses passées pardevant lesdicts prevost et eschevins ainsy scellées et seigneez du greffier dudict eschevinaige sont exécutoires par le sergeant dudict prevost sur les obligiez ou condempneez estans ou demeurans audict eschevinaige.

Item à ladicte dame droict et luy loist une fois l'an fere faire par son dict prevost son lieutenant et eschevins dudict Buissière visiter l'entré de son parcq et par dehors apres avoir esté publié à la bretecque que tous ceux aians heritaiges tenans audict parcq dequel seigneur qu'ilz soient tenus ou mouvans de desblayer et faire voye de cincq piedz arriere de ladicte muraille tellement que ladicte dame son dict prevost, lieutenant, eschevins et officiers puissent faire ladicte visitation bien et souffisamment à pied et à cheval.

Item à ladicte visitation faites et les jours declaires par icelles passées et expirées lesdicts aiants et leur heritaige tenans audict parcq nom faict dadicte voie de cinq pieds comme dessus tous les défaillans escheus vers da dicte dame pour chacune font pour chacun heritaige en amende de trois solz parisis supose que les dictes heritaiges ne fussent tenus de la dicte dame.

Item par la dicte coustume quiconcque est eschevin pour la premiere fois qu'il est créé, doibt paier pour sa bien venue un disner nomme past à ladicte dame, son prevost, lieutenant, echevins, officiers au content de ladicte dame sondict prevost eschevins et officiers ainsi qu'il s'est accoustume de longtemps.

Tous deslinquans et malfaicteurs quy sont constitués prisonniers pour Larchin de bois et aultres mesvuz sont menes prisonniers ès prisons du chasteau dudict Buissierre dont pour entrée et issue desdictes prisons doibvent paier cinq solz d'entrée et cincq solz d'issue et de trois jours à aultres sont menés les dicts prisonniers parest ledict prevost son lieutenant et eschevins dudit Buissierre pour faire leurs procès selon le mesvue et de là se remainent au prison dudict Buissierre.

Lesdictes coustumes veues leuttes et deligament examinées au château dudict Buissierre le huictiesme jour du mois de febvrier de cest an seize centz et treize tant par nous maistre Jehan Pinchon, licentiez es loix prevost dudict Buissierre, maistre Jehan Glachon, prestre curé, proprietere dudict Buissierre, Pierre Lefebvre, lieutenant dudict prevost, Philippe Berruier et Jan Scivot régnans audict eschevinaige, Jan Damageux, Flourens Catris, Jan Lefebvre, mestre Anthoine Carpentier, Pierre

Despreez, Nicollas Haultefœulle, Gervais Damageux, Jan Wibault, George Toursel, Legier Piermen, Denis Le Lui, Guislain Dupenty et aultres soubz manans de la Buissierre évocquez, lesquelz unanimẽt ont tous déclairez d'avoir ainsy veu user desdicts coustumes audict Buissierre tout le temps de leurs congnoissances selon et ainsy quelles sont escriptes en ce présent caier et qu'ainsy ilz les tiennent pour vrayes coustumes et usances gardées et observées audit Buissierre. Tesmoings leurs saingz et marcques manuel cy mis.

SÉANCE DU 8 JANVIER 1874.

Présidence de M. Van Drival.

Secrétaire : M. Paul Lecesne.

Etaient présents : MM. Van Drival, Le Gentil, Terninck, de Cardevacque, Lecesne père, de Linas, Boulangé, de Calonne et Paul Lecesne.

MM. Ledru et Grandguillaume s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

PROPOSITION DE NOUVEAUX MEMBRES.

MM. de Linas et de Calonne émettent le vœu que MM. les abbés Laurent, curé de Brimeu et Willox, curé de Saint-Josse-au-Val, soient proposés à M. le Préfet comme membres de la commission.

Cette proposition est adoptée. De plus, la Commission décide que chacun de ses membres est prié de penser aux personnes dont les travaux et le concours pourraient être utiles à la Commission.

La séance prochaine du Comité est fixée au jeudi 16 avril.

MM. Van Drival, de Linas et de Calonne sont délégués pour représenter la Commission à la réunion des Sociétés savantes de la Sorbonne.

NOTICE SUR M. DE LAPLANE.

M. Deschamps de Pas a adressé à la Commission une copie de l'éloge funèbre de M. de Laplane. L'auteur a fait remarquer dans sa lettre d'envoi que ce travail, qui a été lu à la Société des Antiquaires de la Morinie doit être retouché avant d'être inséré dans le *Bulletin de la Commission des Antiquités départementales.*

M. de Linas se charge d'examiner cette notice et d'en faire des extraits pour le *Bulletin.*

Cette proposition est adoptée.

MAISONS D'ARRAS.

M. de Cardevacque lit un travail sur deux maisons d'Arras: l'une, place du West-d'Amain, appelée d'abord Hôtel de Chaulnes et fit plus tard partie du Refuge Saint-Eloi ; l'autre, sise rue Saint-Jean-en-Ronville, est actuellemont occupée par le Cercle de la Concorde.

M. Van Drival donne quelques explications sur une maison sise à Arras, rue Beaudimont .

D'après la tradition, le rez-de-chaussée de cette maison n'aurait été qu'un passage supplémentaire destiné à faire écouler la foule lors des grandes cérémonies à la cathédrale. C'est ce que paraît indiquer l'absence de cheminées au rez-de-chaussée. Il est vrai qu'il existe un quartier de derrière, mais il est d'une époque toute moderne. Quant aux étages supérieurs, M. Van Drival cite encore une tradition d'après laquelle ils auraient servi de refuge à des personnes qui, d'une brillante position, seraient tombées dans un état de fortune très-précaire. M. Van Drival trouve la confirmation de cette tradition dans les devises qui décorent la façade.

M. de Cardevacque fait observer que cette maison n'a jamais été rangée au nombre des maisons canoniales.

M. de Cardevacque parle aussi de la maison rue de Saint-Maurice, n° 118. Toutes les recherches pour retrouver la trace des

propriétaires successifs de cet immeuble ont été infructueuses. On sait seulement qu'elle a appartenu à la famille Van der Straeten. La tradition qui en fait l'habitation de Joseph Lebon est tout à fait fausse.

M. de Linas appelle l'attention de la Commission sur les deux colonnes qui ornent la petite entrée de l'hôtel d'Aoust aujourd'hui divisé en plusieurs habitations particulières.

Ces colonnes fort belles, paraissent provenir d'un autre édifice; en effet, sur l'une on voit le briquet de la Toison avec une date.

Sur l'autre extrêmement semblable, le briquet et la date ont été effacés et remplacés par une date qui est celle de la construction de l'hôtel au 18e siècle.

M. de Linas demande que des recherches soient faites.

Cette proposition est adoptée.

M. Paul Lecesne fait remarquer qu'il existe, dans la ville d'Arras, plusieurs maisons et édifices bien plus intéressants au point de vue de l'art que les maisons reproduites jusqu'ici dans les publications de la Commission.

Il signale: 1° la maison portant le n° 99 de la rue Saint-Aubert et ayant pour enseigne, *à la Ville de Saint-Omer*. Cette maison est un gracieux spécimen de l'architecture du 16e siècle.

2° La maison dite des Poissonniers, Place du Théâtre. Cette maison a été, il est vrai, il y a quelques années, complètement dégradée par une restauration inintelligente. Les tritons qui décoraient la façade ont été complètement détruits; mais il ne serait pas impossible de retrouver soit des dessins, soit des photographies.

3° La maison n° 19 de la rue Beaudimont, qui est l'ancien hôtel-de-ville de la Cité. Des dessins des élévations de ce monument existent entre les mains de MM. Terninck, N. Cavrois et d'autres Membres de la Commission; il est donc facile d'avoir des reproductions.

4° La Porte d'Eau du Rivage. Il existe à cet endroit un machicoulis d'une architecture des plus élégantes. Une réparation faite par le génie, tout en conservant avec soin les lignes générales, a

eu pour effet de faire disparaître presque toutes les sculptures, et a ainsi changé le caractère du monument. Mais avant cette restauration plusieurs photographes d'Arras, et notamment M. Eugène Cuvelier avaient pris des épreuves de cette Porte d'Eau.

M. Paul Lecesne demande qu'une description de ces édifices trouve place dans les publications de la Commission. Ce serait un moyen de les sauver de l'oubli et peut-être de leur épargner des restaurations dangereuses.

Cette proposition, appuyée par M. Le Gentil, est adoptée.

M. Terninck émet le vœu qu'on fasse aussi dessiner et publier les anciennes enseignes sculptées de la ville d'Arras.

Cette proposition est adoptée.

M. Le Gentil rappelle que sur la petite place d'Arras se trouvait un édifice appelé la *Maison Rouge,* siége d'une juridiction, et où avaient lieu les significations de différents actes. Les dessins et tableaux qui donnaient des vues de cette Maison-Rouge ont péri. Un tableau appartenant à M. Maurice Colin est actuellement le seul document, ou soit reproduite une vue de la Maison-Rouge. Ce tableau peut se perdre, et il serait bon de faire reproduire l'élévation du monument. Un plan qui se trouve aux archives pourrait faciliter le travail et devrait aussi être reproduit. Ce plan dressé à l'occasion d'un procès représente non seulement les divers aménagements de la Maison-Rouge, mais aussi les boutiques qui l'entouraient.

Sur la proposition de M. Paul Lecesne, M. Le Gentil est chargé de rédiger une notice sur la Maison-Rouge. Ce travail sera accompagné d'une élévation et d'un plan du monument.

ANCIENS OBJETS MOBILIERS.

M. Boulangé fait observer que soit dans les églises, soit dans des habitations particulières, il existe un assez grand nombre d'objets mobiliers, ou de fragments qui offrent un grand intérêt archéologique. Les termes de la récente lettre ministérielle ne permettent pas de les classer comme monuments historiques,

mais il est nécessaire qu'ils soient l'objet d'un classement quelconque afin d'assurer leur conservation. Il y a donc lieu d'émettre un vœu en ce sens.

Cette proposition est adoptée.

PLANCHES PRÉSENTÉES PAR M. DE CARDEVACQUE.

M. de Cardevacque dépose sur le bureau différentes planches et photographies reproduisant des vues du château de la Buissière, de la Salle des Gardes de ce château, de l'église d'Hesdigneul et de la voute de cette église.

La Commission décide que ces planches, avec une notice, feront partie de la prochaine livraison du *Bulletin*.

M. de Cardevacque met aussi sous les yeux de la Commission les photographies des deux beaux tableaux qui décorent l'église d'Hesdigneul ; l'un d'eux est remarquable en ce que Philippe-le-Bon et Isabelle de Portugal y sont représentés comme donateurs.

M. Le Gentil signale deux morceaux de statues très-belles, retrouvés dans les décombres de l'ancien escalier de Saint-Vaast L'un représentant un Seigneur du temps de Louis XIII et l'autre un Empereur. Ces statues ont du être brisées lors de la démolition de l'église de Saint-Vaast, au XVIII^{e} siècle. Il demande que des recherches soient faites pour savoir ce que sont devenus ces fragments.

DICTIONNAIRE.

M. de Calonne lit les notices sur Longvilliers, Sainte-Mariville et Montcavrel. Tous les membres présents félicitent M. de Calonne sur le talent avec lequel ces notices sont rédigées.

PORTRAIT DE M. GODIN.

M. de Cardevacque soumet à la Commission le portrait de M, Godin,

ARRAS.



Karl Fichot Lith. Lith. Desavary, Arras. C. Desavary Del.

LA MAISON ROUGE

GRAVURES DE LA STATISTIQUE.

M. Le Gentil fait remarquer que les gravures actuelles de la *Statistique* sont bien inférieures aux anciennes, et demande s'il ne vaudrait pas mieux faire des tailles ou des eaux fortes, car les lithographies sont mauvaises.

M. de Linas dit que c'est une question d'argent ; autrefois on publiait moins et on pouvait payer les gravures plus cher.

M. Lecesne, père, demande si l'eau forte peut reproduire tous les détails d'un monument comme une lithographie.

M. de Linas répond que la cathédrale de Pise a été rendue très-fidèlement.

M. Le Gentil ajoute qu'il en est de même pour le château de Blois.

M. Van Drival propose de faire les recherches et d'étudier la question.

M. Terninck demande qu'on tire les planches sur bois. M. Le Gentil dit que des bois coûtent très-cher.

La séance est levée à cinq heures.

LA MAISON ROUGE.

PAR M. LE GENTIL.

La *Maison-Rouge*, dont on a tant parlé, et dont il ne reste aucune trace, était située derrière la chapelle de la Sainte-Chandelle sur le petit marché, ainsi que l'indiquent les vieux plans de la ville, et le précieux tableau de M. Maurice Colin, seule peinture qui nous ait conservé l'image de cette construction.

De très-ancienne date, probablement antérieure à l'établissement de la place, suivant le père Ignace (ce qui est une erreur), et datant de Philippe-le-Bon suivant Harduin (ce qui est exact), la Maison-Rouge, édifice à l'aspect sombre, et constituant une vraie forteresse faite de briques, avec pignons droits, fenêtres rectangulaires croisées sur le front à rue, portes cintrées partout et fenêtres également cintrées aux pignons, avait, non comme on l'a dit, la forme d'un parallèlogramme allongé, mais bien d'un carré presque parfait. Ses deux angles, du côté de la Sainte-Chandelle étaient flanqués de tours rondes d'inégale grosseur, coiffées d'un toit aigu et éclairées par des meurtrières. La plus forte renfermait l'escalier à vis qui comptait quarante-trois marches de grés donnant accès à l'étage et au grenier.

Aux deux angles opposés et à l'étage, se soudaient deux tourelles à encorbellement à toits pointus surmontés d'épis. L'une, du côté de la Grand'Place, pleine; l'autre, celle du côté de la rue des Balances, ajourée en plein-cintre, servait de bretèque; les greffiers criminels y lisaient les sentences des condamnés dont l'exécution avait lieu en face de cette maison.

Le rez-de-chaussée offrait deux pièces voûtées. A l'étage, une autre pièce mesurant environ vingt pieds de long sur douze de large. Ses vitraux étaient blasonnés aux armes des ducs de Bourgogne, de la maison d'Autriche, et des sires de Bournonville.

On lit au père Ignace (1) qu'entre la Maison-Rouge et la Sainte-Chandelle, antérieurement à la construction de la Rotonde, il y avait une rue composée, d'un côté, des boutiques des rôtisseurs, et, de l'autre, des boutiques des changeurs (2), et que — chose inapperçue ou non relevée par tous les auteurs contemporains — cette rue passait sous la Maison-Rouge. « Ce qui formoit » une espèce de halle entre les quatre tours et la chambre haute » où est située la Bertècle ou lit de justice de la gouvernance » d'Arras en la Maison-Rouge. »

Et ce que dit le père Ignace est en parfaite concordance avec d'anciens plans de la Maison-Rouge « parafés par Bacler, le greffier civil de la ville d'Arras, pour servir à Pierre de Frémi- » court, l'un des quattre commis aux ouvrages de la ville, le 17 » septembre 1687 » plans à l'échelle appuyés de légendes et autres pièces dont nous devons la communication à notre savant bibliothécaire M. Caron. Nous sommes d'autant plus heureux de l'en remercier ici, que ces dessins, depuis longtemps oubliés, sont les uniques qui subsistent sur ce monument (3).

On y remarque distinctement la voûte dont parle le père Ignace, rejointe à angle droit par une autre voûte dont l'ouverture était sur le marché au beurre, lequel se tenait alors où on le tient encore aujourd'hui.

Il résulte de ce qui précède, qu'erronnement on a pensé et écrit que la Maison-Rouge n'avait qu'une tour montant de fond ; et que la rue des Rôtisseurs et des Changeurs fut détruite à l'époque de la construction de la Maison-Rouge.

Sur trois faces du rez-de-chaussée s'adossait une série d'é-

(1) *Mémoires*, tome VI, pages 457 à 459.

(2) Cette rue a été détruite en 1525. — Guesnon, *Cartulaire d'Arras*, page 377.

(3) Archives municipales.

choppes uniformes, couvertes en ardoises, avec logettes dans le toit, du côté du marché au beurre, où le manque de fenêtres avait permis de donner à ce toit plus d'élévation.

Au-dessous de la maison se trouvaient d'assez belles caves.

Domicile généralement élu dans les actes privés, notariés, judiciaires et extrà-judiciaires, (1) cette vieille forteresse a été détruite en 1757 « parce que — porte un document d'alors — le » bâtiment était devenu si caduc qu'il menaçoit ruine prochaine, » et que d'ailleurs, par sa difformité, il blessoit la décoration de » la place et en embrassoit l'entrée.» (2)

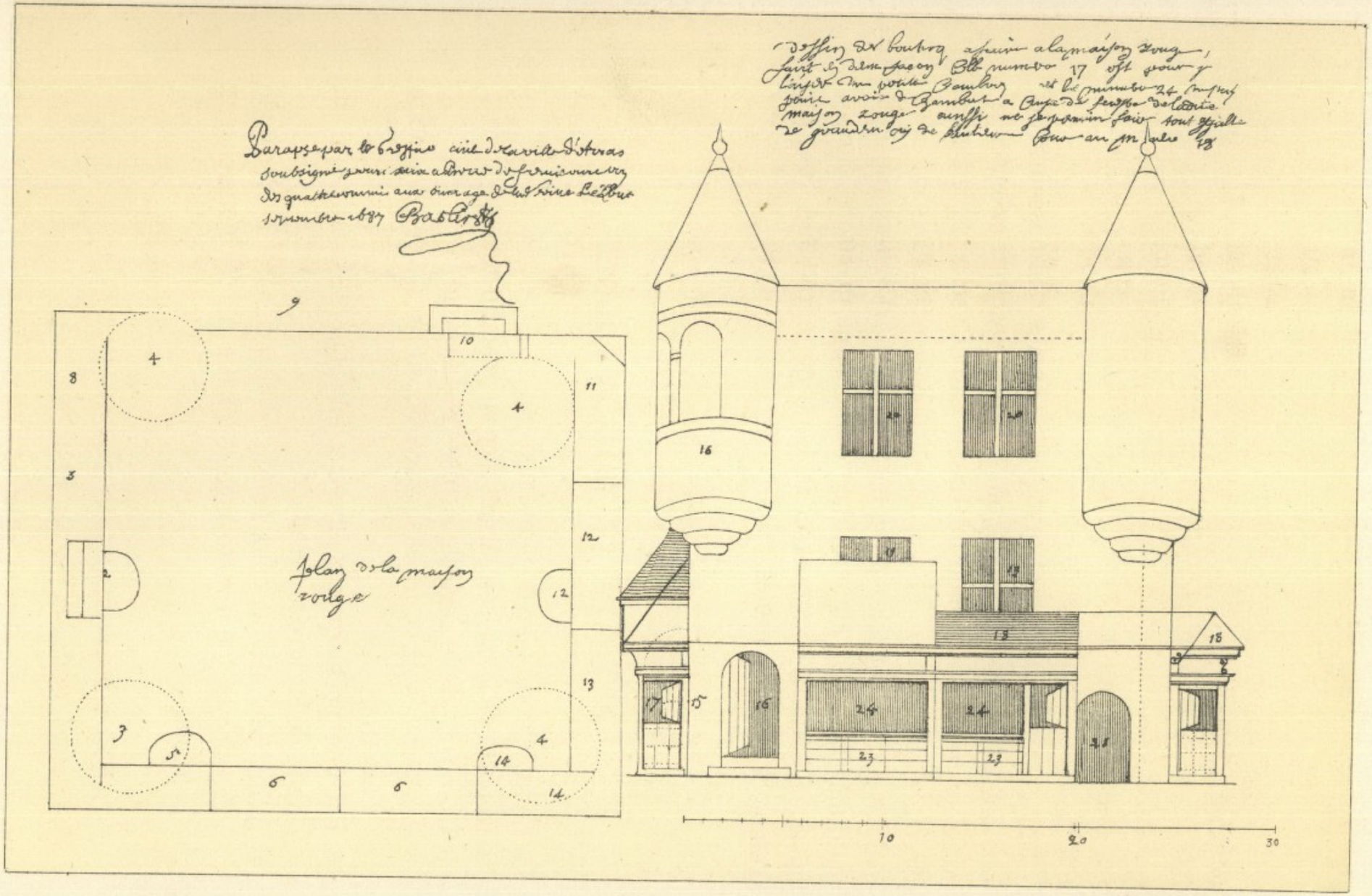
Banalités invariablement invoquées par les démolisseurs de tous âges et de tous lieux ; qui ont été alléguées pour culbuter la croix de grès, la pyramide du Grand-Marché, celle de la Petite Place, la Cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'hospice Saint-Jean, une foule d'églises, tous les antiques monuments d'Arras que l'on voudrait tant revoir aujourd'hui, et qni naguère encore, étaient mises en avant pour renverser la belle et regrettable Tour du Temple à Haute-Avesnes.

PLAN DE LA MAISON-ROUGE.

1 Le milieux du plan de ladite maison.
2 La porte de la maison faisant face au marché au beure.
3 La tourrel de la Bertècle au-dessus du coing.
4 Sont trois aultres tourelle aux trois aultres coing de ladite maison.
5 Est une porte que Lefebvre a fait pour sa commodité du costé de la rue des Balanches.
6 Audit costé il y at deux bouticles appartenant à Pierre de Frémicourt, où il reste encoire à bâtir aux 2 coings chacun bouticle.

(1) **Voir les anciens contrats.**

(2) Guesnon. *Cartulaire d'Arras.* Page 476.



Arras. Lith. Desavary-Dutilleux.

PLAN DE LA MAISON ROUGE.

7 Est une bouticle appartenant aux héritiers de Louis Delattre.
8 Du mesme costé, il y at pour bâtir 2 bouticles.
9 Le costé derrière la chapelle des Ardans où il n'y a point de bouticles.
10 Est une anchienne porte de la Maison-Rouge.
11 Est le coing où maistre Pole le Toits a fait faire une nouvel bouticle.
12 La place à faire encoire une aultre bouticle appartenant aux Trenitois, où il y at une voûte dessous ladite Maison-Rouge.
13 Est encoire une place aux dits Trenitoys à faire.
14 Est le coing à faire encoire une bouticle disant apartenir aussy aux Trenitoys, où il y at aussy une voute dessous le dite maison.

Aultre dessin d'élévation de la dicte maison avecq deux diférent porte de profil.

15 Représentant le coing de la dite maison.
16 Une porte à la dite maison avecq la bertècle au-dessus.
17 Il y at à faire une bouticle sur le coing avecq sa porte laquel n'auroit qu'un petit guernier large de 5 pieds au dehors.
18 Est un aultre profil à l'auttre coing du costé de la maison Dieu, lequel est représenté de face, estant au droit des fenestres de la Maison-Rouge n'y pouvant avoir de guernier du tout à cause des fenestres.
19 L'endroit des fenestres d'en bas de la Maison-Rouge.
20 L'endroit des fenestres d'en hault.
21 Est une voûte dessous la maison.
22 Où il faut un nocq de plomb au droit des fenestres.
23 Les escourcheil des bouticles.
24 Les bouticles ouvertes.
25 L'eschelle de 80 pieds d'Arras,

UNE ANCIENNE PORTE DE LA CITÉ.

PAR M. LE GENTIL.

Au mur de droite de la cour de la maison élevée sur les substructions de l'ancien hôtel-de-ville de la Cité, existe en plein-cintre retombant sur des consoles de grés, une arcade immense de même nature d'une largeur de 7 m. 50 sur une hauteur de 6 m. 50 qui fut ultérieurement bouchée.

Au-dessus de cette baie, règne, en pierre de taille de moyen appareil, un mur épais, surmonté d'un bahut établi en retrait.

A gauche de la cour est un autre mur de même construction, de même époque, offrant en face de l'arcade, une autre ouverture, en partie masquée par les bâtiments y adossés, dont l'ornementation supérieure est quarrée et qui fut également bouchée.

A en juger par l'état de vétusté des matériaux, ces murs remontent à une époque relativement reculée que toute fois le style de l'architecture ne permet ni de reporter au-delà du XV^e^ siècle, ni de ramener au-dessous du XVI^e^,

Quelle a été la destination de ces débris que peu de personnes connaissent, et dont nul ne s'est occupé jusqu'à présent ?

Incontestablement, jamais ils n'ont été ni pu être destinés à un usage privé. Qu'aurait-on fait de cette baie infiniment plus considérable que celle des portes d'Arras ? de murailles de cette épaisseur et de cette élévation ?

Ils ont donc été affectés à un usage public, mais auquel ?

Evidemment, à notre avis, qu'adoptent les personnes les plus compétentes, à constituer l'enceinte et l'une des portes de la Cité.

Les parties renforcées des murs maintenaient le terre-plein du rempart, le bahut en retrait formait le garde-corps.

L'intervalle compris entre la porte intérieure et la porte extérieure, n'était autre chose que l'espacement laissé jadis entre ces deux ouvertures à la Porte-Saint-Nicolas, espacement que l'on voit aujourd'hui encore à la Porte-Ronville et à la Porte-Méaulens.

Cela étant admis, reste une question à résoudre. A quelle enceinte de la Cité convient-il d'assigner ce qui a échappé aux démolitions successives de ces anciens remparts?

Ici les difficultés se présentent et elles sont sérieuses,

Quoique le procureur-général Desmazures, mort en 1638, ait prétendu qu'au temps de Louis XI « la Cité n'avait murailles et » portes contre la ville non plus qu'il y a ad présent — c'est-à-» dire au moment où il écrivait, — contre la volonté des habi-» tants d'icelle » et que partant le Roi avait lors de son entrée en Cité, fortifié cette place contre la ville; il résulte des témoignages concordants d'autres auteurs, plus anciens que Desmazures et du pays comme lui, que cette Cité avait au contraire des travaux de défense, c'est-à-dire une muraille et conséquemment une porte contre la ville; mais que ces travaux étant trop faibles pour une résistance sérieuse, le Roi avait dû les compléter par de nouveaux ouvrages édifiés en pierre blanche « *albo lapide* » suivant Philippe Meyer.

On lit effectivement aux *chroniques* de Robert Gaguin, mort en 1501, que la Cité « estant mal garnie de murailles, il (le Roi) la » rétablit contre la force et invvre des habitans d'icelle ville.»

Aux *chroniques* de Jean Molinet, mort en 1507, qu'à l'arrivée de Louis XI en Cité « trèves furent prises qui durerent onzes » jours pendant lesquels la Cité fut fortifiée de trenchis, bol-» werts et bastillons, aussi forts ou plus forts que la ville » et qu'après la prise de la ville « le Roy sejournant illec (en Cité) fit » réparer la muraille et changer l'ancienne fortification, car il fit » la Cité forte contre la ville.»

Aux *chroniques* de Locrius, mort en 1612, « Rex dimidiæ par-
» tis urbis atrebatensis dominus factus (de la Cité) eam contra
» opidum majus novis erectis munitionibus communit. Id enim
» tunc natura urbis (ut etiamnum) ferebat ut majus et minus
» opidum portis muris que invicem segregarentur » passage littéralement reproduit par Heuterus (*Historica omnia Burgundica*, etc.)

Un premier point semble donc établi. Au temps où Louis XI vint en Cité, cette place avait contre la ville, une muraille telle quelle et une porte.

Un second point, qu'après avoir pris la ville, Louis XI fit réparer cette muraille et changer l'ancienne fortification déjà posé par Molinet; trouve sa confirmation complète dans Gérard Robert, témoin *de visu* des faits qu'il rapporte, et dans tous les documents de l'époque, trop nombreux pour qu'il soit même utile de les indiquer ici.

« En ce tempoire, (juin 1477) dit Gérard Robert, a puissance
» d'ouvriers et en grand nombre de par le Roy, on muroit la
» ville de Cité contre Arras, et porte nouvelle fremant contre
» ledit Arras, plusieurs trauées et moinets à l'entour de ladicte
» porte. »

Comme corollaire de la réparation de l'ancienne fortification de la Cité et de ses nouveaux travaux de défense, Louis XI fit démanteler le mur de la ville qui se trouvait en regard.

Par contre, en 1492, après avoir rappelé que « du temps des
» feuz les ducz de Bourgongne, comtes d'Artois, la ville d'Arras
» estoit enclose de murailles à l'encontre de la Cité et jusques
» que le feu Roy Loys l'a prinse par force, que lors il fist abattre
» la dicte muraille et au contraire fist une aultre muraille et en-
» cloyt la dicte Cité contre la ville, laquelle muraille a esté en-
» tretenue jusqu'à la dernière réduction.» Albert de Saxe, lieutenant-général de Maximilien, « pour remettre la chose au pre-
» mier estat, » ordonna le 9 mars de faire « à toute diligence et
» sans dissimulation aucune, par les manans et habitants de la
» vile et Cité d'Arras et aultres voisins des dis lieux abattre la
» muraille faicte par le feu Roy Loys en la dicte cité contre la

» dicte vile, en contraindant à ce tous ceux et celles par arrest
» de leurs personnes et aultrement, deuement ainsi qu'il ap-
» partiendra.» (1)

La mise à exécution de cette mesure qui souriait infiniment sinon aux habitants de la Cité, du moins à ceux de la ville ulcérés des rigueurs de Louis XI, fut commencée le 20 septembre suivant.

« Le XX^e^ jour du dit mois — dit Gérard Robert — estant mon-
» sieur de Forest en ceste ville, la communauté assemblée, con-
» clut, rompre et abattre le casteau de Cité, lequel estoit fort
» pour tenir aussy la porte de Cité et la muraille ; à quoy se vol-
» loit opposer le dict sieur Forest ; mais par force il y fut mesné
» et fust constraint de commander que tout fut demoly
» sans delay. Chacun s'employa à mettre la main à ce que
» dit est ; en trois jours on y fit telle ouverture qu'il n'estoit
» possible de le tenir et par succession fut mis par terre.» (2)

Locrius dit également : « Duodecimo calend. octob. arx atre-
» batiæ civitatis juxta claristarum gynœcœum, simul et mœnia
» ab Ludovico XI rege, in maioris opidi perniciem constructa,
» lectis Maximiliani quas 14 martii miserat, litteris, *solo tenus*
» *eraduntur*. Atque sequente anno, quinto maii Joannes Grisar-
» dus opidi prœtor, mœniorum in veterem civitatem instauran-
» dorum primum lapidem in fundamentis jecit.» (3)

Ultérieurement, troisième point à noter, la muraille et la porte de Cité durent être rétablies contre la ville puisque Locrius nous a dit déjà, on ne l'a point oublié « id enim tunc natura urbis (*ut*
» *etiamnum*) ferebat ut majus et minus opidum muris portis
» que invicem segregarentur.»

Ces trois points posés, revient la question : à laquelle des trois enceintes convient-il d'assigner l'ancienne porte ?

D'ordinaire le demantelement des places, surtout lorsqu'il est

(1) *Mémorial* de 1484 à 1495, page CXIII.

(2) *Journal*, page 145.

(3) *Chronicon Belgicum.*

subit, consiste bien plus en un éventrement des travaux de défense les rendant intenables qu'à un arasement complet.

On serait donc pratiquement porté à croire que la démolition de la muraille de Cité n'a point dû être totale.

Mais historiquement, Gérard Robert, ne paraît guère à première vue favorable à cette interprétation et Locrius affirme énergiquement le contraire *solo tenus eraduntur*. N'y aurait-il pas un moyen terme qui viendrait tout concilier ?

Ne pourrait-on pas admettre, qu'en haine du « Roy Bossu » dont ils avaient reçu tant de mal, et de tout ce qui rappelait son passage en leur ville, les Arrageois assez montés pour violenter le sieur de Forest (qui cependant avait été le libérateur de 1492) afin qu'il fit culbuter « sans delay » et *solo tenus* les menaçantes fortifications de la Cité, n'entendaient avoir ainsi raison que des travaux sérieux de Louis XI sans se soucier autrement des portions anciennes et conservées de la vieille enceinte qu'ils avaient l'habitude de voir et dont l'insuffisance stratégique se trouvait manifeste en 1477.

Et n'y aurait-il point à en conclure, que notre porte ou du reste n'apparaissent nulle part les « trauées et moinets » signalés par Gérard Robert, est celle de l'enceinte preexistante à 1477, porte conservée par Louis XI et qui a pu servir à l'enceinte rétablie ultérieurement à 1492.

Cette solution dubitative, conjecturale, peut sans doute être combattue, nous ne chercherons point à le dissimuler; mais à défaut d'autres mérites on lui concédera au moins celui de laisser le champ libre a meilleur avis.

Seulement, quelque soit le parti auquel on s'arrête en attendant que plus expert ait tranché la difficulté, on remarquera que la porte et la portion d'enceinte actuellement subsistantes sont aujourd'hui encore à la place qu'assigne aux limites de la Cité le chroniqueur Gaguin lors de 1477.

Elle était, dit-il, par rapport à la ville « située sur un lieu arrière et à environ cent pas. »

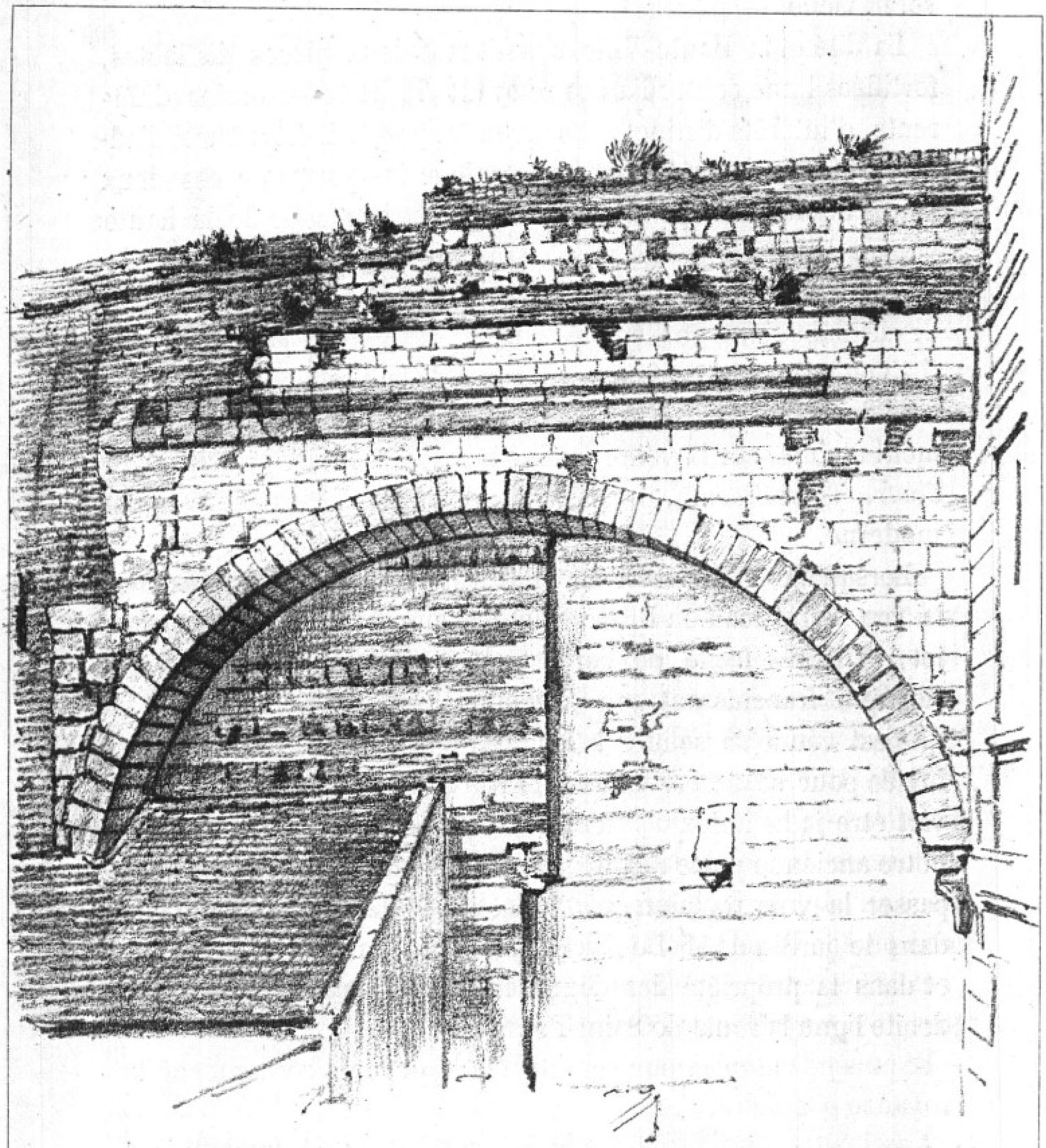
Si on demandait pourquoi, au lieu de s'ouvrir dans la rue Baudimont même sur laquelle donnait la porte de la ville, la porte

de Cité s'ouvrait latéralement sur l'ancienne Terrée, la réponse serait facile.

La Cité et la Haute-Ville constituant deux places distinctes, fortifiées l'une contre l'autre relevant de deux suzerains différents, d'intérêts distincts et souvent opposés, il est naturel d'admettre qu'au point de vue stratégique les portes de ces deux places ne devaient point se faire face ; et que celle de la haute ville se trouvant précisément dans l'axe de la rue, celle de la Cité pour se défiler des feux de l'artillerie et de la mousqueterie devait déboucher sur le côté.

Et puis, il n'y a pas à se préoccuper de la direction actuelle des rues Saint-Jean-en-l'Estrée et Baudimont, qui n'étant nullement établies sur la voie romaine longeant l'entrée principale du *Castrum Nobiliacum*, présentent un état de choses relativement moderne.

Lorsqu'au XIII[e] siècle la ville s'arrêtait au Wetz-d'Amain, la rue Saint-Jean-en-l'Estrée n'existait point même en projet; et il est facile de constater que la rue Baudimont qui (lorsque franchissant son enceinte pour couvrir la Terrée la Cité est venue se souder à la ville) s'est, dans sa partie basse, brisée pour se raccorder avec la rue Saint-Jean-en-l'Estrée, devait être jadis inflexiblement rectiligne de la porte Baudimont à notre ancienne porte de Cité : porte par laquelle devait également passer la voie romaine qui, longeant le *Castrum*, se retrouve dans le jardin de M. Deusy, et plus haut, place de la Préfecture et dans la propriété des demoiselles Béghin pour rejoindre, en droite ligne la route de Saint-Pol.



Arras. Lith. Desavary-Dutilleux.

PORTE ET PARTIE DE MUR DE L'ANCIENNE ENCEINTE DE LA CITÉ.

CHAPELLE

DITE

DU TEMPLE

PAR M. LE GENTIL.

Une tradition assez persistante attribue aux Templiers d'Arras le bâtiment principal, dit *Chapelle,* sis cour de la maison appartenant maintenant à M. Darmenton, et englobé dans le pâté d'habitations circonscrit par la Grande-Place, les rues du Noble, aux Ours, du Vert-Galant et des Trois-Marteaux.

Cette tradition, rien ne la corrobore, rien même ne la probabilise.

Puisque la Commanderie des Templiers d'Arras avait son siège au haut du faubourg Ronville (1) et son refuge rue du Saumon proche la porte Saint-Nicolas.

Puisque cette chapelle ne figure nulle part dans la nomenclature des propriétés de l'Ordre à Arras.

Et puisqu'aucun auteur sérieux n'a appuyé de son autorité la croyance populaire.

Aussi cette tradition a-t-elle été combattue au tome 2e des *Rues d'Arras,* par Messieurs d'Héricourt et Godin, tentés de faire de ce bâtiment la *Chapelle* de l'hospice fondé par les Louchard.

(1) En 1763, l'on voyait encore parfaitement l'emplacement de cette Commanderie que l'on commençait seulement à défricher. Harduin. ***Mémoires.*** Page 58.

Allant plus loin que ces Messieurs, nous demanderons si la qualification de chapelle convient bien à cet édifice que l'on ne trouve indiqué comme tel, ni dans les archives générales, ni dans les archives municipales, ni dans celles de l'évêché, ni dans les anciens plans manuscrits ou imprimés de la ville?

Quoiqu'il en soit, décrivons cette prétendue chapelle.

C'est une construction aux murailles épaisses, en pierre de taille pour l'un des pignons, en briques pour l'un des côtés, et en pierres de taille avec raccommodages en briques pour l'autre côté et l'autre pignon. La couverture est en tuiles.

A l'exception du pignon en pierres de taille qui a souffert infiniment moins que les autres murs, de nombreux remaniements apparaissent presque partout à l'extérieur. Empatements pour soutenir la poussée des voûtes ou maintenir l'écartement, jambes de force, fenêtres défigurées ou bouchées, etc., etc.

Dans l'origine, les murailles ont été complètement exécutées en pierres ; nonobstant, en effet, les briques du pourtour, à l'intérieur les blancs existent de toutes parts.

Composée d'un rez-de-chaussée, d'un étage et d'un grenier, cette construction a 23 mètres de long, 8 de large et 20 de hauteur.

Le rez-de-chaussée offre deux nefs dont les voûtes d'arête en plein cintre, sont supportées par les chapiteaux sculptés de piliers monolithes en grès.

A l'étage, les voûtes, si tant est qu'elles aient jamais existé, ont disparu. Près d'une ouverture restent un socle de colonnette et un chapiteau sculptés, débris de l'ornementation de cette même ouverture. Au long des murs saillissent de nombreux corbeaux en grés.

Au grenier, la charpente en chêne équarri de l'époque, est magnifique comme combinaison, montage et solidité.

Dans le pignon en pierre de taille, s'ouvrent, accusant le style du XIII[e] siècle, deux belles fenêtres ogiviques moulurées, flanquées de colonettes cylindriques avec chapiteaux sculptés et tailloirs. Sur les chapiteaux reposaient des archivoltes également moulurés, retombant sans doute sur un meneau central. Au-

dessus du tailloir de la colonnette droite de la fenêtre de droite, subsiste encore le coussin de la retombée de l'archivolte.

A la naissance du pignon sont deux autres fenêtres avec linteaux et consoles formant quart de cercle.

L'escalier à vis par lequel on monte actuellement à l'étage et au grenier de cette construction, se trouve dans une tour quarrée en briques et blancs, adjacente au pignon et éclairée par deux baies en plein-cintre. Au bas est une porte à encadrement de grès, assez basse, assez étroite, avec linteau et consoles formant aussi quart de cercle.

La porte donnant accès de l'escalier à l'étage, n'est autre que la troisième fenêtre, qui, semblable jadis aux deux autres, a été baissée et convertie en plein-cintre pour les besoins du service (1).

Cette tour, de même que la maison en briques et blancs à laquelle elle se relie, offre les caractères du XVI^e^ siècle. On y voit un ancrage de fer ouvré, avec enroulements et fleurons qui est fort remarquable.

Somme toute, quelqu'ait été l'affectation originaire de la construction dite *Chapelle du Temple*, il faut reconnaître que cette construction très-ancienne a eu son importance, qu'elle constitue un véritable monument ; et qu'au point de vue archéologique, il est à désirer que ses propriétaires s'appliquent, par d'intelligentes restaurations à conserver le plus longtemps possible, ce vieux témoin des grandeurs passées, de notre vieil Arras.

(1) Au pignon opposé on retrouve les trois fenêtres, mais remaniées et converties également en plein-cintre.

SÉANCE DU 2 JUILLET.

Présidence de M. le Préfet.

Etaient présents: MM. le Chanoine Van Drival, président, Boulangé, de Cardevacque, Cavrois-Lantoine, Dancoisne, de Hauteclocque, Lecesne (père), Le Gentil, de Linas, Métivier, Richard, chanoine Robitaille, de Sède, Terninck.

M. le Préfet exprime à la Commission le plaisir qu'il éprouve à étudier avec elle l'histoire du département confié à son administration, et cette conviction que l'affection portée par chacun à son clocher, à sa ville, à son canton est le germe du patriotisme et contribue à son développement.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

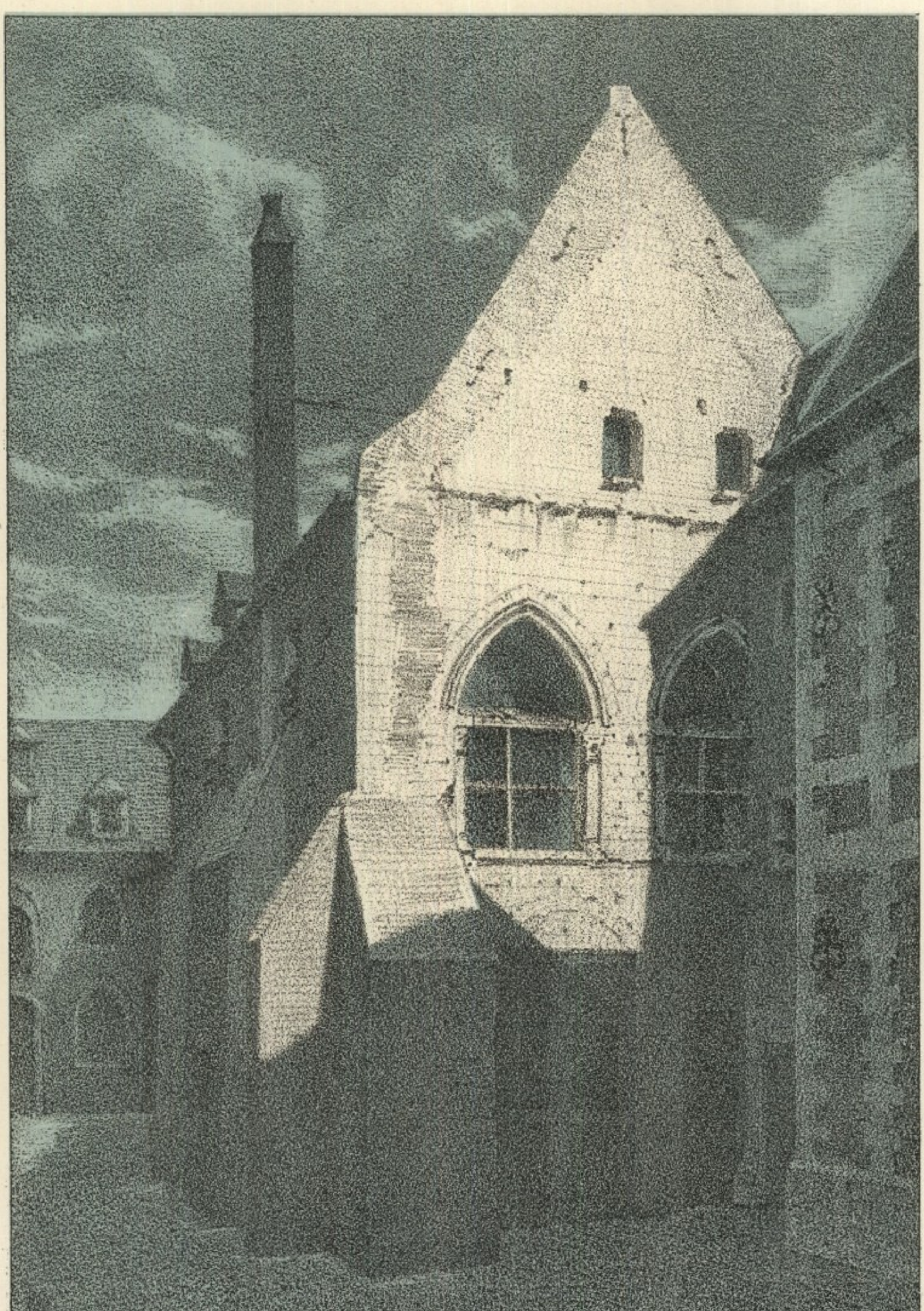
Lecture est donnée d'une lettre de M. de Calonne, faisant part de l'état de ses travaux pour le *Dictionnaire*, annonçant un nouveau texte de l'inscription de la cloche de Planques et se plaignant de la lenteur de l'impression du *Dictionnaire*.

M. de Cardevacque présente quelques observations à ce sujet et dépose le tome III de la troisième série des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, au nom de cette Société.

M. le chanoine Robitaille lit ses notices sur Ruisseauville et Planques destinées au *Dictionnaire*.

M. Terninck signale quelques antiquités qui se rencontrent dans ces deux communes, à Ruisseauville, une chape du XVI^e^ siècle dont le chaperon brodé reproduit une scène tirée de l'histoire de la Sainte-Chandelle, et, dans le chœur de Planques un

ARRAS



Karl Fichot Lith. Lith. C. Desavary, Arras. C. Desavary Del.

CHAPELLE DITE DES TEMPLIERS

cul-de-lampe représentant la Sainte-Trinité. Il maintient l'exactitude de son texte de l'inscription de la cloche de Planques.

M, Dancoisne montre à la Commission deux mailles d'argent du milieu du XIII[e] siècle, aux lettres A. T. R. E., copiées sur le type d'Ypres, pièces inconnues jusqu'à ce jour.

La Commission décide qu'elles seront gravées dans son *Bulletin,* et M. Dancoisne se charge de joindre à leur reproduction quelques lignes de texte.

M. le chanoine Van Drival fournit des renseignements sur l'état de l'impression du *Bulletin* et offre à la Commission un exemplaire du catalogue de l'exposition de Lille.

Il fait circuler plusieurs photographies reproduisant quelques uns des chefs-d'œuvre exposés à Lille et signale l'importance des envois qui avaient été faits par le département du Pas-de-Calais.

M. Richard donne communication d'un marché passé en mai 1311 entre la comtesse Mahaut et Jehan de Lohes, maçon, pour la construction, au château de Bapaume, d'une grande salle avec tours à ses angles. Il pense qu'il serait possible d'en retrouver les traces dans les restes de construction actuellement mis au jour au donjon.

La Commission décide l'impression de ce document.

M. Terninck entretient la Commission des fouilles récentes qu'il a faites auprès d'Arras; il a retrouvé les murs de huit maisons, des débris de poterie et un puits; ces antiquités se trouvent en partie dans les terrains du génie, où il espère continuer ses recherches. Il a aussi trouvé un cimetière qui devait dépendre de la ville; il le fouillera après la moisson. Ces antiquités lui permettent de déterminer quel était l'emplacement de l'ancienne ville.

La séance est levée à cinq heures.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

DE

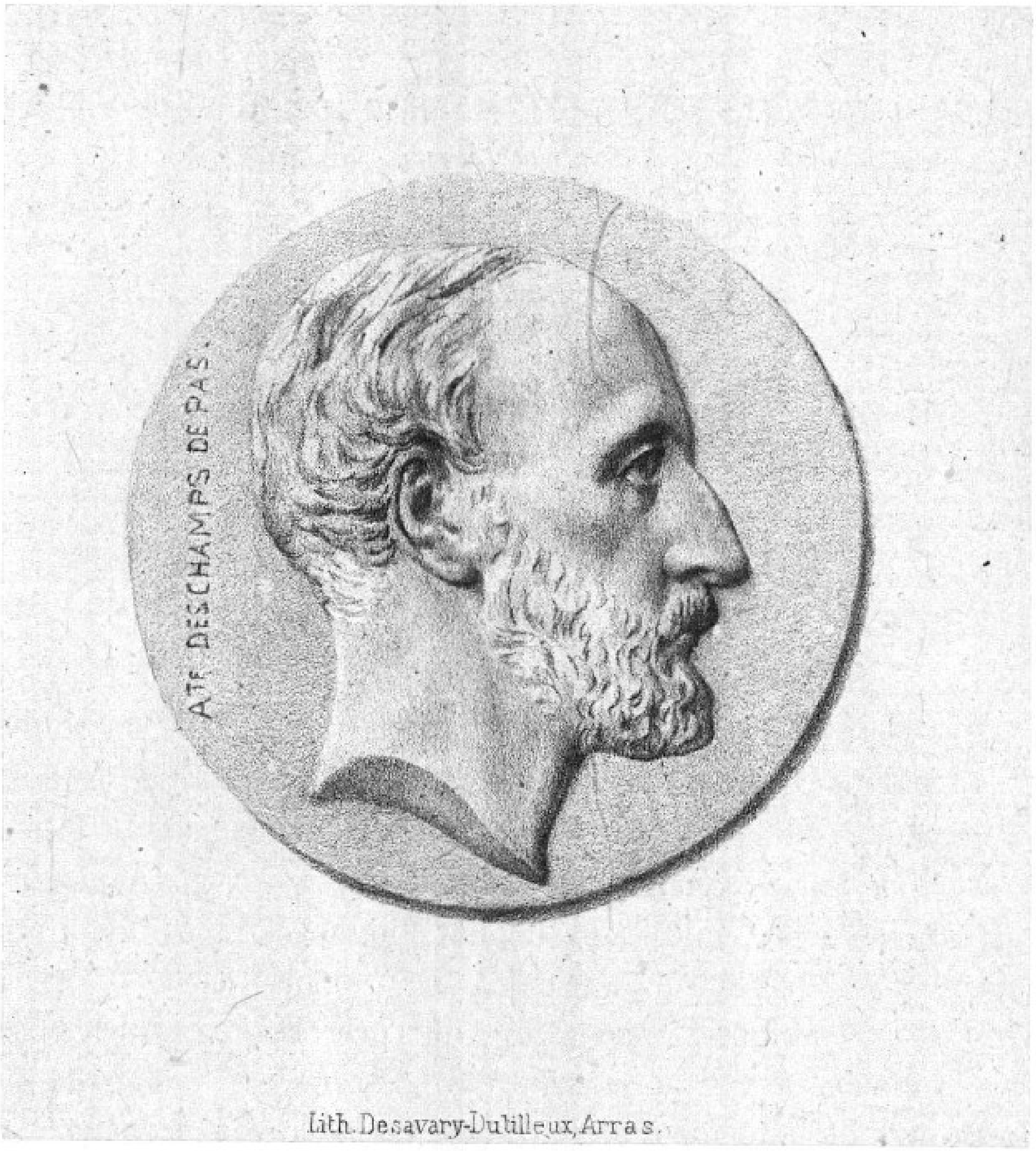
MM. AUGUSTE DESCHAMPS DE PAS

ET HENRI DE LAPLANE,

PAR M. CHARLES DE LINAS.

Dans le court espace de temps écoulé de 1870 à 1872, la Commission des Antiquités départementales a eu la douleur de perdre deux de ses membres habitant Saint-Omer : MM. Auguste Deschamps de Pas et Henri de Laplane ont succombé l'un et l'autre, à un âge peu avancé, dans des circonstances analogues. Membres de la Commission depuis longues années, ils lui ont rendu des services qui méritent d'être rappelés, et, à ce titre, ils ont droit, comme nos autres collègues précédemment descendus au tombeau, à voir le *Bulletin* enregistrer l'expression de nos regrets sous la forme d'une notice biographique.

Chargé par une bienveillance toute spéciale de rendre un témoignage public à la mémoire d'hommes que leur savoir et leur caractère imposent à l'estime générale, j'ai cru pouvoir associer dans un commun éloge ceux dont les existences se cotoyèrent, pour ainsi dire, du berceau à l'heure où la mort vint les atteindre. Je donne la préséance à celui qui nous a quittés le premier.



Lith. Desavary-Dutilleux, Arras.

AUGUSTE DESCHAMPS DE PAS

Maximilien-Louis-Auguste Deschamps de Pas, né à Saint-Omer le 17 août 1813, montra de bonne heure des dispositions remarquables pour les arts graphiques et les sciences exactes. Ses aptitudes, il me l'a souvent répété, le dirigeaient vers l'Ecole polytechnique; son père exigea qu'il étudiât le droit; il obéit, et se fit recevoir avocat. Mais, au lieu d'employer en frivoles distractions les loisirs que lui accordait la jurisprudence, il préféra les utiliser selon ses goûts et entrer à l'atelier d'Achille Devéria. Chez cet habile maître, Deschamps n'apprit pas seulement à peindre, il fut encore initié aux secrets de l'archéologie du Moyen-âge, science alors nouvelle, dont les frères Devéria comptaient parmi les plus fervents adeptes. La collection d'Achille, aujourd'hui au département des estampes de la Bibliothèque nationale, était un véritable répertoire encyclopédique, formé de gravures ou dessins ramassés aux quatre coins de l'univers et classés par nationalités dans des reliures mobiles, avec les subdivisions ethnographiques, artistiques et scientifiques indispensables à la facilité des recherches. L'amitié du maître ayant confié à l'élève le soin d'intercaler les nouveaux documents qui se multipliaient à l'envi, Deschamps prit tant de plaisir à ce travail, qu'il entreprit pour lui-même une collection analogue ; elle l'occupa jusqu'à la fin de sa carrière et restera comme un monument de savoir, de patience et de sagacité.

Les examens de licence terminés, Deschamps obtint de sa famille l'autorisation d'habiter Paris et de s'y livrer exclusivement à la peinture, art auquel l'enchaînait une passion irrésistible. Parmi ses productions d'alors, je signalerai la *Vierge* qui orne l'église de Wailly, près Arras. L'œuvre accuse bien les défauts de l'école dont elle procède, mais elle en a aussi les brillantes qualités. Cependant, en 1840, à la suite d'un séjour prolongé à Avignon où il exécuta dans la cathédrale un *Martyre de Saint-Laurent*, d'après les cartons d'Eugène Devéria qui décorait l'édifice, Deschamps renonça tout-à-coup à une profession si ardemment embrassée et revint à Saint-Omer pour n'en plus sortir. Là, au milieu des occupations que lui suscitaient le soin du remarquable cabinet de tableaux formé par son père, l'organisation du

Musée municipal qui lui incomba presqu'entièrement et l'accroissement de sa propre collection, il trouva encore moyen d'exécuter quelques toiles pour sa famille, ses amis et diverses églises de la contrée.

Membre de la Société des antiquaires de la Morinie depuis sa fondation, Deschamps fut, par arrêté préfectoral du 2 novembre 1847, appelé à siéger dans la Commission des antiquités départementales. Cette nomination le surprit, et j'eus beaucoup de peine à obtenir qu'il acceptât; de bonne foi, il se croyait ignorant, peut-être parce qu'il savait trop : j'aurai à revenir sur un défaut qui l'empêcha souvent d'être apprécié à sa valeur. De 1847 à 1868, Deschamps assista à plusieurs de nos séances générales ou particulières; ses observations relatives à la suppression du réchaud de la Cathédrale de Saint-Omer et au rétablissement de la flèche centrale y furent unanimement approuvées. Plus tard, on l'adjoignit à d'autres collègues pour étudier le dolmen de Tubersent, et son magnifique dessin de la crosse abbatiale d'Etrun, dessin actuellement propriété de l'Académie d'Arras, fut publié dans notre *Bulletin*.

Ce bilan n'est pas considérable, Deschamps aurait pu faire davantage et n'eut pas demandé mieux ; mais une modestie poussée à l'excès l'empêchait de se mettre en avant ; il attendit toujours qu'on vint le chercher. Toutefois, en dehors des services directs qu'il nous a rendus, personne autant que lui n'a contribué à vulgariser les trésors archéologiques de l'Artois. Il a reproduit pour les *Annales* de Didron : à Saint-Omer, un ciboire du XII^{e} siècle, la croix de Clairmarais, le pied de croix de Saint-Bertin, la statue de Notre-Dame-des-Miracles, les dalles incrustées et le carrelage émaillé de la Cathédrale : à Arras, le reliquaire de la Sainte-Epine et la custode en argent du Saint-Cierge. La gravure de cette dernière reste aujourd'hui, avec les photographies de M. Grandguillaume, la seule image fidèle du monument détruit ou disparu dont nous ne possédons plus qu'une restitution sans caractère. La reliure en métal doré et émaillé de la Vie manuscrite de saint Omer, des bronzes, des ivoires, des miniatures, des bas-reliefs, parurent dans divers recueils, et j'ai

entre les mains, prêts à être mis en œuvre, les bois dessinés du trésor de la Collégiale de Sainte-Aldegonde, à Maubeuge. Mais le travail qui coûta le plus à Deschamps est l'illustration de l'*Histoire sigillaire de la ville de Saint-Omer*, ouvrage dû à la collaboration de son beau-père, A. Hermand et de son frère, Louis ; quarante-cinq planches in-4°, comprenant 333 sujets, portent sa signature.

Administrateur de l'école communale des Beaux-Arts, Deschamps ne se bornait pas à surveiller les élèves pendant la durée des cours, il encourageait ces jeunes gens après leur sortie, les aidant au besoin de son expérience et de son talent; c'est ainsi qu'il composa les cartons des peintures murales de l'église de Lapugnoy dont il exécuta lui-méme les figures : cherchez y son nom, vous ne le trouverez nulle part. Administrateur des hospices, il s'associa à l'architecte Libersalle pour la construction d'une chapelle à l'hôpital Saint-Jean; un admirable vitrail, offert par la piété fraternelle, en perpétue le souvenir. Administrateur du Musée, il remit en bon état la plupart des anciens tableaux et ne négligea rien pour en obtenir de nouveaux. De vieilles armes étaient journellement pêchées dans l'Aa; il devint fourbisseur et dota sa ville natale d'une des plus rares collections qui soient en France. La galerie numismatique où s'étale le précieux legs de M. le comte de Hamel-Bellenglise est due au zèle de notre collègue, qui aussi, des premiers, reconnut l'existence d'une faïencerie à Saint-Omer et sut en distinguer les produits. Le mal qu'il se donna pour accroître la partie céramique du Musée est vraiment incroyable. Cet homme, qui n'aurait pas étendu la main pour ramasser une fortune, allait de porte en porte, quémandant, marchandant, brocantant, aussi heureux d'avoir enrichi les vitrines municipales d'une belle pièce qu'un candidat sorti vainqueur de l'urne électorale.

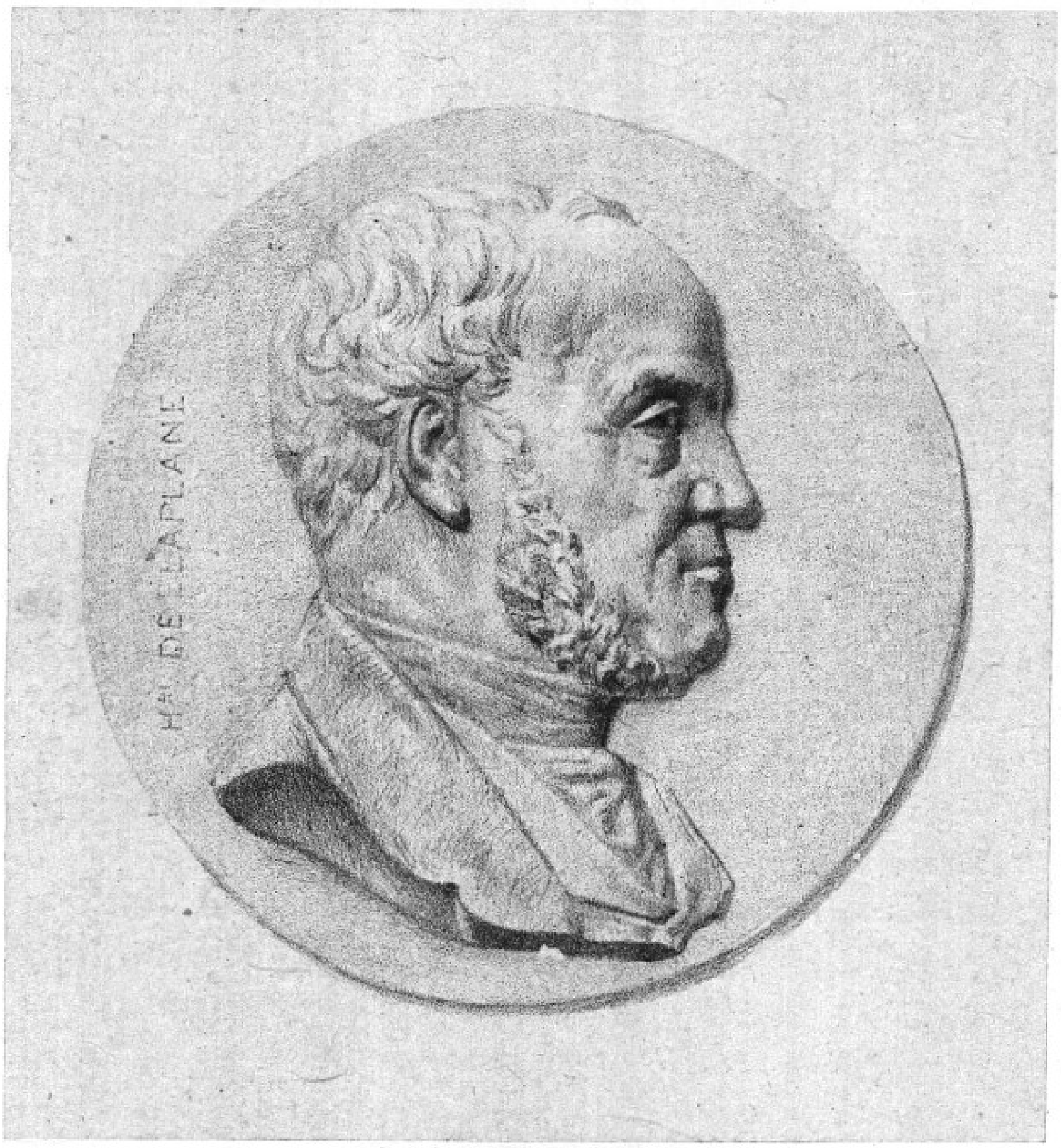
Comme tous les artistes habitués à manier le crayon, Deschamps parlait peu et n'aimait guère à écrire. Trois pages sur une monnaie d'argent de Mathieu d'Alsace, comte de Boulogne, insérées dans le tome I des *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie*, constituent son unique bagage littéraire. Il avait

rassemblé de nombreux documents relatifs aux faïenceries d'Aire et de Saint-Omer ; on ne put jamais le décider à les publier, ils dorment ensevelis dans ses cartons. Cependant, il causait bien et écrivait encore mieux, lorsqu'une défiance invincible de lui-même ne paralysait pas ses facultés.

Chrétien de vieille roche, pieux sans ostentation, charitable envers son prochain, doux, modeste jusqu'à l'abnégation, judicieux, esclave du devoir, Deschamps réunissait les plus excellentes qualités de l'homme privé. Fils modèle, il fut également bon père ; trop bon père même, car les soins minutieux qu'il apportait à l'éducation de ses enfants influèrent peut être sur sa santé : la guerre l'acheva. Le métier des armes lui était profondément antipathique, néanmoins lorsqu'une fièvre belliqueuse embrasa nos populations, Deschamps, membre du Conseil municipal de Saint-Omer, se crut obligé de montrer l'exemple. Assidu à des exercices militaires qui le fatiguaient outre mesure, il ne s'illusionnait guère sur le résultat, et son cœur ardent de patriotisme exagérait encore l'étendue de nos malheurs. C'en était trop : dans la nuit du 25 décembre 1870, au retour de l'église ou il s'était approché de la Sainte-Table, il tomba foudroyé dans les bras de ses deux filles : sa femme désespérée n'eut pas même le temps de recevoir son dernier soupir. La population entière voulut assister à ses funérailles ; à qui n'avait-il pas rendu service ?

Une affection mutuelle, ébauchée dès l'enfance, accrue pendant la jeunesse, cimentée par l'âge mûr, nous unissait, Deschamps et moi, depuis un demi-siècle. Pas une pensée qui ne nous fût commune ; nous mêlions sans compter nos chagrins et nos joies, aussi les moments les plus heureux de ma vie étaient-ils ceux que je passais auprès de lui.

Deschamps, qui avait fait les portraits de toute sa famille, ne consentit jamais à se laisser peindre, encore moins photographier ; il appelait la photographie une caricature solaire : aucune image ne restait donc pour raviver sa mémoire aux yeux des personnes qui l'avaient aimé. Un sculpteur audomarois de haut mérite, M. Noël Louis, qui n'avait pas oublié la paternelle direc-



Lith.C Desavary-Dutilleux Arras.

HENRI DE LAPLANE

tion de l'administrateur des écoles communales, s'offrit à combler une si regrettable lacune. Son beau talent, puissamment secondé par l'intelligence du cœur, produisit de souvenir un médaillon parfait de ressemblance ; il a merveilleusement saisi cette figure mélancolique, dont le front développé, le regard voilé exprimaient si bien les trois caractéristiques de notre défunt collègue, la bonté, le savoir, la modestie.

J'ai retracé la vie de l'artiste, c'est maintenant le tour du savant. Ici, ma tâche devient moins complexe, je n'ai qu'à résumer l'éloge funèbre prononcé à la Société des antiquaires de la Morinie par M. Louis Deschamps de Pas, en appuyant sur les faits qui se rattachent plus spécialement à notre Commission.

Henri de Laplane, né à Saint-Omer le 28 février 1806, appartenait à une honorable famille de Sisteron (Provence) que d'amicales relations avaient introduite en Artois. Initié de bonne heure aux études historiques par un père qui occupait lui-même un rang distingué parmi les savants, il débuta néanmoins dans la magistrature. Juge auditeur au tribunal de Forcalquier sous la Restauration, démissionnaire en 1830, député de Sisteron en 1846, les événements de 1848 le ramenèrent pour toujours à Saint-Omer où un mariage l'avait déjà fixé. Correspondant de la Société des antiquaires de la Morinie en 1835, membre titulaire en 1839, Henri de Laplane, jaloux de suivre les errements paternels se dévoua corps et âme aux fouilles pratiquées sur l'emplacement de l'antique monastère de Saint-Bertin. Grâce au zèle qu'il déploya, à une vigilance sans relâche, la majeure partie des objets découverts put entrer au Musée communal, et un lumineux rapport, dû à la plume élégante et colorée du jeune archéologue, parut dans le septième volume des *Mémoires de la Société.*

Les travaux qu'il avait dirigés, les doutes mêmes que suscitèrent l'identité de quelques tombes, firent naître dans l'esprit d'Henri de Laplane le désir d'approfondir l'histoire d'une abbaye que les monuments venaient de lui révéler à moitié. De cette époque, en effet, date la conception primitive du beau livre qui

vit le jour douze ans plus tard sous le titre des *Abbés de Saint-Bertin* et remporta, en 1854, la première médaille au concours des antiquités nationales de l'Institut. Je n'ai point à analyser ici cette œuvre de longue haleine, elle a été judicieusement appréciée par M. Louis Deschamps de Pas, et les redites sont inutiles.

Pour Henri de Laplane, travailler était un besoin, chez lui, qu'on me pardonne une locution vulgaire, un clou chassait l'autre ; aux *Abbés de Saint-Bertin* succéda l'*Abbaye de Clairmarais*. Mais, si de nombreux documents avaient aplani les difficultés du premier ouvrage, le second eut des chances moins favorables. Les archives du monastère cistercien n'existaient plus, englouties qu'elles avaient été par le torrent révolutionnaire ; heureusement une épave avait surnagé. La compilation manuscrite d'un Religieux, *Historia domestica Claromarisci*, servit de cadre au nouveau livre que complétèrent des emprunts faits çà et là soit à des imprimés, soit aux archives de la Chambre des comptes de Lille.

Les patientes recherches nécessitées par ses deux œuvres capitales — elles l'occupèrent 26 ans — n'éteignirent pas le feu sacré qui dévorait Henri de Laplane ; aucune tâche, si lourde qu'elle fût, ne le rebuta jamais. Secrétaire-adjoint des antiquaires de la Morinie, pendant la longue maladie de M. Louis de Givenchy, il devint secrétaire perpétuel à la mort de ce dernier, en 1858. Une active correspondance, les comptes-rendus étincelants de verve des séances générales, les procès-verbaux des séances mensuelles, n'absorbèrent pas si bien son temps qu'il n'en consacrât une partie à des notices qui, pour être courtes, n'en restaient pas moins intéressantes. Les *Mémoires* et le *Bulletin* des antiquaires de la Morinie, les journaux de la localité, ont successivement publié : *La Monographie des villages de Renty, Eperlecques, Fressin, Créquy et Arques ; l'Abbaye de Saint-Léonard, de Guînes ; le Sceau du tiers-ordre de Saint-François, à Saint-Omer ; la description du cabinet de M. Dewismes ; la liste des grands Baillis et Mayeurs de Saint-Omer*. Que l'on y joigne des communications de toute espèce, renseignements, chartes, pièces inédites, etc., etc., et l'on se demandera comment la vie

d'un homme a pu suffire à des travaux aussi multipliés.

Chevalier de la Légion-d'Honneur en 1858, inspecteur des monuments historiques, correspondant du ministère de l'Instruction publique, membre de nombreuses Sociétés savantes, du Conseil municipal, et de la Commission de la bibliothèque de Saint-Omer, Henri de Laplane était en outre administrateur du Musée. Il doit être regardé comme le créateur de la galerie où sont réunis les tombeaux et sculptures provenant des fouilles de Saint Bertin, débris qu'il avait sauvés de la destruction.

L'arrêté préfectoral, qui institua en 1846 la Commission des antiquités départementales du Pas-de-Calais, portait naturellement en première ligne le nom d'Henri de Laplane. Il assista à plusieurs de nos séances, les égayant par une boutade méridionale dès qu'elles inclinaient trop à la mélancolie. Mais l'érudition revenait bien vîte à son poste ; c'est ainsi qu'il nous entretint des églises d'Eperlecques et de Renty, du cénotaphe en faïence de l'abbé Guillaume Fillastre, monuments familiers à son genre d'études. En 1851, il nous lut : *Un mot sur les ruines de Saint-Bertin*, imprimé dans le *Bulletin* ; en 1853, *l'Eglise de Fauquembergues*, l'une des meilleures monographies de la *Statistique monumentale du Pas-de-Calais*.

Frappé subitement le 23 octobre 1872, Henri de Laplane a terminé sa carrière juste à l'heure où il nous devenait le plus utile en contribuant par ses recherches érudites à la rédaction du *Dictionnaire historique et archéologique du département*. Lequel d'entre nous se flatterait de posséder, à un si haut degré que notre savant collègue, les qualités nécessaires pour mener à bonne fin une semblable entreprise ?

Je termine en cédant la parole à M. Louis Deschamps de Pas, ses regrets et ses vœux marchent de pair avec les nôtres.

« Et maintenant que reste-t-il de cette belle intelligence, de cet homme obligeant que nous avons tous connu ? le souvenir de ses aimables qualités et de ses travaux le sauveront heureusement de l'oubli. Pour la Société des antiquaires de la Morinie — comme pour la Commission des antiquités départementales, — sa mort est une grande perte qu'elles ressentiront longtemps.

Les nombreuses relations qu'entretenait notre collègue et son infatigable activité lui permettaient de soutenir à l'extérieur le renom de notre compagnie et il saisissait toutes les occasions, quelles qu'elles fussent, pour la mettre en relief et maintenir le rang qu'elle a toujours occupé dans le monde savant. Il se promettait encore de longs jours et vous vous rappelez certainement l'avoir entendu dire, faisant allusion à la verte vieillesse de son père, mort il y a peu d'années, que, dans sa famille, *on vivait vieux*. Mais qui peut compter sur des années, et même sur des mois ou des jours ? La mort impitoyable est là qui vous guette et vous enlève subitement à l'heure où l'on y pense le moins. Que de personnes autour de nous, que de parents ou d'amis ont été ainsi ravis en pleine santé comme il est advenu à Henri de Laplane. Aussi, en présence des vides qui se manifestent parmi ceux que nous avons le mieux connus, permettez-moi, Messieurs, de formuler un vœu. Que, désormais, à l'exemple de notre collègue, dont tous les ouvrages sont loin d'être irréprochables, chacun de nous prenne la résolution de faire connaître le résultat de ses recherches sur les points qu'il aura suffisamment étudiés, sans vouloir priver le public du fruit de consciencieux labeurs sous prétexte qu'ils laissent encore à désirer et qu'ils n'ont pas acquis la maturité voulue. Hélas ! qui peut se flatter d'arriver à ce but qui n'est même pas atteint par les hommes placés à la tête de la science.»

TABLE DES MATIÈRES.

Abbaye d'Arrouaise, 238, 240, 241.
— de Blangy, 235.
— de Saint-Vaast, à Arras, 197, 236, 384.
Ancienne porte de la Cité, à Arras, 390.
Anciens objets mobiliers, 383.
Ateliers de céramique Gallo-Romaine, 41.
Bailliage d'Aire, 149, 200.
Biographie. — Notice nécrologique sur le docteur Danvin, 79.
— — de La Plane (Henri), 407.
— — Deschamps de Pas (Aug.) 402.
— — Godin Alexandre, 306.
— — Hauteclocque (le baron de), ancien maire d'Arras, 188.
— — Héricourt (le comte d'), 129.
— — Parenty (Auguste), 34.
— — Souquet (Gustave), 39.
Calvaire de Souchez, 19.
Caractères et classements des bijoux Mérovingiens, 166.
Caveau sépulchral de la famille de Longueval dans l'église de Vaulx-Vraucourt, 227.
Chapelle des Templiers, à Arras, 397.
Châteaux d'Autingues et de la Montoire, 127.
Cimetière ancien découvert à Marœuil, 60, 76.
— du Petit-Atre à Arras, 173, 198.

Classement des Monuments historiques du département du Pas-de-Calais, 284, 287, 289, 328.
Commanderie des Templiers, à Haute-Avesnes, 249.
Commencement de l'architecture ogivale dans la contrée du Nord (du), 312.
Compte-rendu des travaux de la Commission pendant l'année 1867-1868, 22.
Considérations sur les âges dits anti-historiques, 150, 151.
Constructions romaines, 108.
Couvent des Dominicains d'Arras, 196.
Découverte d'un monument gallo-romain à Hamblain-les-Près, 242.
— d'un cimetière ancien à Avesnes-le-Comte, 283.
— de tombeaux romains à Noyelle Godault, 28.
Deniers carlovingiens trouvés à Monchy-au-Bois, 172.
Dictionnaire historique et archéologique du département du Pas-de-Calais, 6, 26, 33, 59, 60, 67, 76, 77, 78, 107, 120, 121, 123, 172, 236, 238, 241, 282, 384.
Eglise d'Hesdigneul, 384.
— de Lacouture, 173, 196.
— de Nielles-les-Ardres, 127.
— d'Oppy, 3.
Fonds baptismaux de l'église de Samer, 115, 327.
— de Saint-Venant, 327.
Gravures de la Statistique monumentale du Pas-de-Calais, 385.
Inscription de la cloche de l'église de Planques, 247.
Instruments de l'époque quaternaire, 44.
Jetons et méreaux, 150.
Maison Rouge, à Arras (la), 386.
Maisons anciennes de la ville d'Arras, 289, 320, 380.
Monnaies et jetons trouvés à Béthune, 77.
Monument élevé à la mémoire de M. Godin, 281.
— en albâtre signalé à l'hospice d'Arras, 128.
Mort de M. Dovergne, 33.
— de M. Godin, 239, 240.
Nomination de M. Albéric de Calonne, propriétre à Buire-le-Sec, 56.
— de M. Cavrois-Lantoine, à Arras, 123.
— de M. le baron Camille Dard, 172.
— de M. l'abbé Laurent, curé de Brimeux, 380.
— de M. Lecesne, père, à Arras, 56.

— de M. Le Gentil, 79.
— de M. Van-Drival, juge de paix à Ardres, 172.
— de M. l'abbé Willox, curé de Saint-Josse, 380.
Note sur les découvertes faites à Andres, 182.
— sur un méreau de l'abbaye d'Avesnes-lez-Bapaume, 150.
Notice historique sur l'église de Dommartin, 65.
— — la prévôté de Berclau, 173.
— — — de Gorre, 7.
— — — de Saint-Michel, 110.
— — le château de La Buissière, 335.
— — le village de Bomy, 30.
— — — d'Houdain, 4.
Obsèques de M. Godin : récit de M. le baron de Sède ; discours prononcés par les représentants de plusieurs sociétés, 265.
Orfévrerie mérovingienne, 128.
Pierre funéraire de Jehan de Longueval dans l'église de Vaulx-Vraucourt, 227.
Pierres tumulaires de l'église de Willerval, 13, 18.
— — — Gouy-en-Artois, 271.
Porte Saint-Prix à Béthune, 32.
Quelques noms de lieux à forme étrangère qui se rencontrent dans le département du Pas-de-Calais (de), 294.
Rapport annuel 1870-1871, 121.
— sur la découverte de 184 coins de l'atelier monétaire d'Arras, 68.
— sur le classement des tours de l'abbaye du Mont-Saint-Eloy comme monument historique, 302.
— sur l'état des finances de la Commission, 288.
Réglement de la Commission, 125.
Ruines du Castrum-Nobiliacum à Arras, 182, 187, 188.
Sépultures découvertes à Wizernes, 56.
Souterrain découvert à Fauquembergues, 24.
Souvenirs d'une visite aux tombeaux des comtes d'Eu, 115.
Statistique monumentale, 286.
Statuette trouvée à Lorgies, 196.
Topographie ancienne de la ville d'Arras, 108.
Tours de l'abbaye du Mont-Saint-Eloy, 285.
Tour de Villers-Châtel, 278.

Trouvailles faites à Bois-Bernard et à Wanquetin, 285.
— — Villers-au-Bois, 32.
Type de la monnaie d'Arras au XIII[e] siècle, 27.
Voies gauloises, 50.

NOMS DES AUTEURS.

Boulangé, 33, 77, 115, 127, 327, 383.
Calonne (Albéric de), 60, 108, 236, 242, 400.
Cardevacque (de), 6, 7, 110, 173, 236, 238, 241, 271, 278, 288, 302, 320, 335, 381, 384, 400.
Cavrois-Lantoine, 238.
Coffinier, 34, 39, 238.
Dancoisne, 27, 28, 68, 150, 151, 172, 254, 401.
Danvin, 3.
Deschamps de Pas (Louis), 56, 149, 182.
Gentil (Le), 227, 234, 235, 238, 240, 249, 380, 383, 384, 386, 397.
Godin, 22, 109, 121.
Grandguillaume, 128, 150, 236.
Hauteclocque (de), 6, 108.
Héricourt (le comtē Achmet d'), 13, 19, 32, 79.
Héricourt (le comte Charles d'), 115, 173, 198.
Lecesne père, 33, 107, 196,
Lecesne Paul, 21, 44, 60, 150, 282.
Ledru (le docteur), 283.
Lequien, 173, 196.
Linas (de), 25, 110, 128, 196, 197, 240, 381, 382, 402.

Monnecove (de), 234.
Paillard, 26.
Normand, 65.
Parenty (Auguste), 21, 34.
Peigné-Delacourt, 233.
Richard, 401.
Robert (l'abbé), 30.
Robitaille, 400.
Sède (le baron de), 188, 235, 265.
Senlecques, 24.
Souquet, 3, 9.
Terninck, 3, 4, 6, 41, 44, 64, 150, 151, 166, 182, 188, 234, 235, 238, 242, 285, 312, 383, 400, 401.
Van Drival (le chanoine), 108, 115, 123, 127, 129, 147, 150, 197, 200, 237, 294, 306, 320, 328, 381; 401.

TABLE DES NOMS DE LIEUX.

Aire, 149, 200.
Ambrines, 170.
Andres, 182.
Arras, 3. 27, 68, 106, 115, 173, 182, 188, 196, 198, 289, 320, 381, 386, 390, 397, 401.
Autingues, 127.
Avesnes-le-Comte, 283.
Bapaume, 401.
Beaumetz-les-Loges, 6.
Berclau (commune de Billy), 173.
Béthune, 32, 77.
Billy-Montigny, 42.
Baincthun, 171.
Bois-Bernard, 238, 285.
Bomy, 30.
Boulogne, 23.
Capelle-Fermont, 241.
Chérisy, 43.
Coullemont, 170.
Dommartin, 65.
Duisans, 65.
Fauquembergues, 24.
Gorre (commune de Beuvry), 7.
Gouy-en-Artois, 238, 271.
Hamblain les-Près, 235, 242.
Haute-Avesnes, 235, 249.
Hesdigneul, 384.
Houdain, 4.
Izel-les-Equerchin, 170.
Labuissière, 335, 384.
Lacouture, 173, 196.
Lorgies, 196.
Marœuil, 60, 170.
Monchy-au-Bois, 172.
Mont-Saint-Eloy, 285, 302.
Nielles-les-Ardres, 127.
Noyelle-Godault, 28, 42.
Noyelle-Vion, 42.
Oppy, 3.
Planques, 236, 242, 400.
Remy, 236, 238, 241.
Rouvroy, 6, 42.
Ruisseauville, 400.
Saint-Laurent-Blangy, 110.
Saint-Venant, 327.
Samer, 115, 327.
Souchez, 19.
Vaudricourt, 44.
Vaulx-Vraucourt, 227.
Villers-au-Bois, 32.
Villers-Châtel, 241, 278.
Waben, 170.
Wancourt, 46.
Wanquetin, 285.
Wignacourt, 108.
Willerval, 13, 18.

INDICATION DES PLANCHES.

1. Plan de la Prévoté de Gorre et du Rietz 1715, page 6.
2. Pierres tumulaires de la prévoté de Gorre, 7.
3. Pierre tombale. — Eglise de Willerval, 15.
4. Souterrain découvert en 1868 à Fauquembergues, 14.
5 6. Antiquités trouvées à Noyelles-Godault, 28.
7. Portrait de M. Auguste Parenty, 34.
8. Carte des voies et fondations romaines, des voies et localités gauloises et des cimetières mérovingiens, 50.
9. Eglise de Dommartin, 65.
10. Revers d'une médaille frappée à Châlons en 1591 (Dessin intercalé dans le texte, 71.
11 12 13 Coins de l'atelier monétaire d'Arras.
14. Portrait du docteur Danvin, 79.
15. Méreau de l'abbaye d'Avesnes-lez-Bapaume (dessin intercalé dans le texte), 151.
16. Bijoux mérovingiens. — Epoque gallo-romaine. — Boucles de ceinturons, 169.
17. Plan figuratif de l'enclos de la ci-devant prévoté de Berclau, 176.
18. Ruines du Castrum gallo-romain d'Arras, 189.
19. Représentation de la croix plantée au cimetière du Petit-Atre à Arras, 198.
20. Bailliage d'Aire, 214.
21. Coupe du toit et de l'étage supérieur des bâtiments du bailliage d'Aire (dessin intercalé dans le texte), 218.
22. Les Sept-Vertus. — Bas-reliefs de l'attique du bailliage d'Aire, 219.
23. Détails des bas-reliefs de l'attique du bailliage d'Aire, 220.
24. Pierre tombale de l'église de Vaulx-Vraucourt, 228.

25. Tour des Templiers à Haute-Avesnes, 249.
26. Détails architectoniques de la Tour et de la Commanderie des Templiers de Haute-Avesnes, 256.
27 28. Pierres tombales de la famille de Cardevac de Gouy, dans l'église de Gouy-en-Artois, 271, 274.
29. Tour de Villers-Chatel, 278.
30. Tours de l'abbaye du Mont-Saint-Eloi, 302.
31. Portrait de M. Alexandre Godin, 306.
32. Maison de la place du West-d'Amain, à Arras, 320.
33 Maison rue Saint-Jean-Ronville, n° 501, à Arras, 322.
34. Maison rue de Beaudimont, n° 169, à Arras, 324.
35. Maison rue Saint-Maurice, à Arras, 326.
36. Donjon du château de Labuissière, 335.
37. Salle des gardes du château de Labuissière, 340.
38: Eglise de Labuissière, 370.
39. La Maison-Rouge, à Arras, 388.
40. Plan de la Maison-Rouge, à Arras, 388.
41. Porte et partie de tour de l'ancienne enceinte de la Cité, à Arras (dessin intercalé dans le texte), 396.
43. Chapelle dite des Templiers, à Arras, 397.

TABLE DES MATIERES.

Abbaye d'Arrouaise,
Abbaye de Blangy.
Abbaye de Saint-Vaast, à Arras,
Ancienne porte de la Cité, à Arras,
Anciens objets mobiliers,
Ateliers de céramique Gallo-Romaine,
Bailliage d'Aire,
Biographie. - Notice nécrologique sur le docteur Danvin,
Biographie. - Notice nécrologique de La Plane (Henri),
Biographie. - Notice nécrologique Deschamps de Pas (Aug.)
Biographie. - Notice nécrologique Godin Alexandre,
Biographie. - Notice nécrologique Hauteclocque (le baron de), ancien maire d'Arras,
Biographie. - Notice nécrologique Héricourt (le comte d'),
Biographie. - Notice nécrologique Parenty (Auguste),
Biographie. - Notice nécrologique Souquet (Gustave),
Calvaire de Souchez,
Caractères et classements des bijoux Mérovingiens,
Caveau sépulchral de la famille de Longueval dans l'église de Vaulx-Vraucourt,
Chapelle des Templiers, à Arras,
Châteaux d'Autingues et de la Montoire,
Cimetière ancien découvert à Maroeuil,
Cimetière du Petit-Atre à Arras,
Classement des Monuments historiques du département du Pas-de-Calais,
Commanderie des Templiers, à Haute-Avesnes,
Commencement de l'architecture ogivale dans la contrée du Nord (du),
Compte-rendu des travaux de la Commission pendant l'année 1867-1868,
Considérations sur les âges dits anti-historiques,
Constructions romaines,
Couvent des Dominicains d'Arras,
Découverte d'un monument gallo-romain à Hamblain-les-Près,
Découverte d'un cimetière ancien à Avesnes-le-Comte,
Découverte de tombeaux romains à Noyelle Godault,
Deniers carlovingiens trouvés à Monchy-au-Bois,
Dictionnaire historique et archéologique du département du Pas-de-Calais,
Eglise d'Hesdigneul,
Eglise de Lacouture,
Eglise de Nielles-les-Ardres,
Eglise d'Oppy,
Fonds baptismaux de l'église de Samer,
Fonds baptismaux de Saint-Venant,
Gravures de la Statistique monumentale du Pas-de-Calais,
Inscription de la cloche de l'église de Planques,
Instruments de l'époque quaternaire,
Jetons et méreaux,
Maison Rouge, à Arras (la),
Maisons anciennes de la ville d'Arras,
Monnaies et jetons trouvés à Béthune,
Monument élevé à la mémoire de M. Godin,
Monument en albâtre signalé à l'hospice d'Arras,
Mort de M. Dovergne,
Mort de M. Godin,
Nomination de M. Albêric de Calonne, propriétre à Buire-le-Sec,
Nomination de M. Cavrois-Lantoine, à Arras,
Nomination de M. le baron Camille Dard,
Nomination de M. l'abbé Laurent, curé de Brimeux,
Nomination de M. Lecesne, père, à Arras,
Nomination de M. Le Gentil,
Nomination de M. Van-Drival, juge de paix à Ardres,
Nomination de M. l'abbé Willox, curé de Saint-Josse,
Note sur les découvertes faites à Andres,
Note sur un méreau de l'abbaye d'Avesnes-lez-Bapaume,
Notice historique sur l'église de Dommartin,
Notice historique sur la prévôté de Berclau,
Notice historique sur la prévôté de Gorre,
Notice historique sur la prévôté de Saint-Michel,
Notice historique sur le château de La Buissière,
Notice historique sur le village de Bomy,
Notice historique sur le village d'Houdain,
Obsèques de M. Godin: récit de M. le baron de Sède; discours prononcés par les représentants de plusieurs sociétés,
Orfévrerie mérovingienne,
Pierre funéraire de Jehan de Longueval dans l'église de Vaulx-Vraucourt,
Pierres tumulaires de l'église de Willerval,
Pierres tumulaires de l'église de Gouy-en-Artois,
Porte Saint-Prix à Béthune,
Quelques noms de lieux à forme étrangère qui se rencontrent dans le département du Pas-de-Calais (de),
Rapport annuel 1870-1871,
Rapport sur la découverte de 184 coins de l'atelier monétaire d'Arras,
Rapport sur le classement des tours de l'abbaye du Mont-Saint-Eloy comme monument historique,
Rapport sur l'état des finances de la Commission,
Réglement de la Commission,
Ruines du Castrum-No [...] iliacum à Arras,
Sépultures découvertes à Wizernes,
Souterrain découvert à Fauquembergues,
Souvenirs d'une visite aux tombeaux des comtes d'Eu,
Statistique monumentale,
Statuette trouvée à Lorgies,
Topographie ancienne de la ville d'Arras,
Tours de l'abbaye du Mont-Saint-Eloy,
Tour de Villers-Châtel,
Trouvailles faites à Bois-Bernard et à Wanquetin,
Trouvailles faites à Villers-au-Bois,
Type de la monnaie d'Arras au XIII^{e} siècle,
Voies gauloises,

NOMS DES AUTEURS.

Boulangé,
Calonne (Albéric de),
Cardevacque (de),
Cavrois-Lantoine,
Coffinier,
Dancoisne,
Danvin,
Deschamps de Pas (Louis),

Gentil (Le),
Godin,
Grandguillaume,
Hauteclocque (de),
Héricourt (le comte Achmet d'),
Héricourt (le comte Charles d'),
Lecesne père,
Lecesne Paul,
Ledru (le docteur),
Lequien,
Linas (de),
Van Drival (le chanoine),

TABLE DES NOMS DE LIEUX.

Aire,
Ambrines,
Arras,
Autingues,
Avesnes-le-Comte,
Bapaume,
Beaumetz-les-Loges,
Berclau (commune de Billy),
Béthune,
Billy-Montigny,
Baincthun,
Bois-Bernard,
Bomy,
Boulogne,
Capelle-Fermont,
Chérisy,
Coullemont,
Dommartin,
Duisans,
Fauquembergues,
Gorre (commune de Beuvry),
Gouy-en-Artois,
Hamblain les-Près,
Haute-Avesnes,
Hesdigneul,
Houdain,
Izel-les-Equerchin,
Labuissière,
Lacouture,
Lorgies,
Maroeuil,
Monchy-au-Bois,
Mont-Saint-Eloy,
Nielles-les-Ardres,
Noyelle-Godault,
Noyelle-Vion,
Oppy,
Planques,
Remy,
Rouvroy,
Ruisseauville,
Saint-Laurent-Blangy,
Saint-Venant,
Samer,
Souchez,
Vaudricourt,
Vaulx-Vraucourt,
Villers-au-Bois,
Villers-Châtel,
Waben,
Wancourt,
Wanquetin,
Wignacourt,
Willerval,